Prof. Dr. Th. BAADER
NIJMEGEN

a: 1946

REVUE CELTIQUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

P
La Celt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR
J. LOTH
Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

G. DOTTIN
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers

J. VENDRYES
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ANNÉE 1922. — VOL. XXXIX

Prof. Dr. Th. BAADER
NIJMEGEN
a. 1946

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION,
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)
1922
Téléphone : Gobelins 28-20.

581493
6.4.54

LA
BATAILLE DE LEITIR RUIBHE
(CATH LEITREACH RUIBHE).

Cinq manuscrits nous ont conservé le récit du *Cath Leitreach Ruibhe* « Bataille de Leitir Ruibhe ». Trois sont à Dublin, dans la Royal Irish Academy :

C. 1. 2., f° 19 b (Stowe Collection), sur parchemin ;

23. K. 37, p. 190-193, sur papier ;

E. 4. 3, sur papier.

Un est à Londres, au British Museum, Egerton 106 f° 50 v°, et le dernier à Edimbourg [1], Advocates' Library V f° 1 b (Kilbride Collection, n° 1), sur parchemin.

Le manuscrit C. 1. 2 de la R. I. A. est de petit format ; il contient encore d'autres morceaux inédits, notamment le *Cath Aonaigh Macha*. Je n'y ai trouvé aucune indication de date ou de nom de copiste ; mais il paraît remonter au xve siècle. Le manuscrit d'Edimbourg est probablement plus ancien (v. Don. Mackinnon, *Catalogue*, p. 79) ; mais le texte du *Cath Leitreach Ruibhe* y est incomplet ; il y manque les premiers paragraphes, jusqu'aux mots . . . *le neach dib comnam*, etc. (page 10). En outre, une partie du § 8 est illisible. Pour le reste, les deux textes sont semblables, à cette différence près que la langue du manuscrit d'Edimbourg est plus archaïque que celle de C. 1. 2.

Les trois autres manuscrits sont du xviiie siècle ; ils contiennent du récit une copie incomplète, qui est presque iden-

1. Voir Donald Mackinnon, *a descriptive Catalogue of Gaelic Manuscripts in the Advocates' Library*, p. 129. Je n'ai eu connaissance du texte du manuscrit d'Edimbourg que grâce à une obligeante communication du Prof. W. J. Watson.

tique. J'ai collationné moi-même le texte de 23. K. 37 et de E. 4. 3 ; Miss Eleanor Hull a eu l'extrême complaisance de copier pour moi le texte de Eg. 106 ; je lui en exprime ici ma sincère gratitude.

J'ai pris comme base de mon édition le texte de C. 1. 2, comme étant le plus complet et comme présentant la forme la plus ancienne du récit. C'est ce texte dont je donne une traduction française. Mais j'ai cru bon de publier ensuite en appendice le texte du manuscrit 23. K. 37, avec les variantes des manuscrits E. 4. 3 et Eg. 106.

Le *Cath Leitreach Ruibhe* offre le grand intérêt d'appartenir à un groupe de récits relatifs aux événements qui précèdent l'expédition de la *Táin bó Cuailnge*. Ce sont les pères de Medb et de Conchobar qui y jouent un rôle. Le groupe comprend les morceaux suivants :

le *Cath Leitreach Ruibhe*, édité ici ;

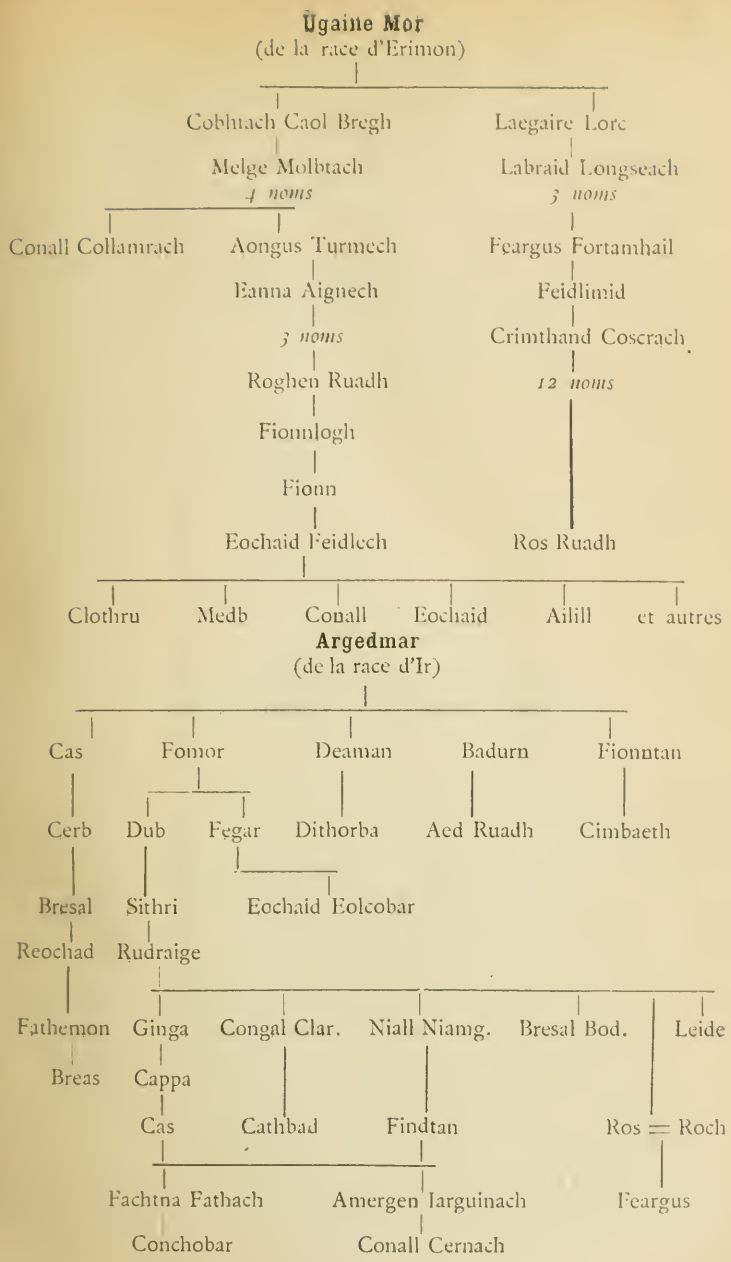
le *Cogad Fearguſa 7 Conchobair*, encore inédit ;

le *Cath Boinde*, édité dans *Ériu*, t. II, p. 173 et suiv. ;

le *Cath Cumair*, encore inédit.

Le héros de notre récit est le roi Eochaid Feidlech, père de la reine Medb. Sa famille était originaire du Connaught et se rattachait à Cruachan. On le représente comme un grand soldat qui osa faire face aux redoutables Ulates et sut rabaisser leur prestige militaire. Il inaugura à Leitir Ruibhe la guerre que sa fille Medb devait poursuivre en lançant contre l'Ulster la grande offensive connue sous le nom de *Táin Bó Cuailnge*.

Certains synchronismes (Laud 610 f° 112) fixent le commencement de son règne à l'an 3 av. J.-C. D'autres synchronismes (Livre de Ballymote) lui donnent les mêmes dates qu'à Jules César (mort en 45 av. J.-C.). Les événements racontés dans la *Táin* sont généralement rapportés par les modernes au premier siècle de notre ère : cela s'accorde assez bien avec les dates indiquées pour Eochaid par les synchronistes. Pour expliquer plusieurs des allusions contenues dans le texte, j'ai cru bon de placer ici les tableaux généalogiques suivants ; mais naturellement ce n'est pas le lieu de discuter la valeur historique des personnages et des dates qu'ils contiennent. Malgré les contradictions que renferment ces généalogies, elles aideront, j'espère, à éclairer le texte.


Ugaine Mor
(de la race d'Erimon)
Cobhtach Caol Bregh
Laegaire Lorc
Melge Molbtach
4 noms
Labraid Longseach
3 noms
Conall Collamrach
Aongus Turmech
Feargus Fortamhail
Eanna Aignech
Feidlimid
3 noms
Crimthand Coscrach
Roghen Ruadh
12 noms
Fionnlogh
Fionn
Eochaid Feidlech
Ros Ruadh
Clothru
Medb
Conall
Eochaid
Ailill
et autres
Argedmar
(de la race d'Ir)
Cas
Fomor
Deaman
Badurn
Fionntan
Cerb
Dub
Fegar
Dithorba
Aed Ruadh
Cimbaeth
Bresal
Sithri
Eochaid Eolcobar
Reochad
Rudraige
Fathemon
Ginga
Congal Clar.
Niall Niamg.
Bresal Bod.
Leide
Breas
Cappa
Cas
Cathbad
Findtan
Ros = Roch
Fachtna Fathach
Amergen Iarguinach
Feargus
Conchobar
Conall Cernach

Le texte que fournit le manuscrit C. 1. 2 est remarquable par le nombre d'interpolations qui lui sont spéciales. Il y en a une qui contient deux commentaires en sens opposé (§ 4), ce qui indique, à mon avis, deux rédactions différentes du texte original. Cet original devait être beaucoup plus ancien que C. 1. 2.

Le nom de Leitir Ruibhe apparaît ailleurs sous la forme de Leitir Ruadh ou Ruidi (voir l'*Onomasticon Goed.* du P. Hogan, s. u.). Grâce à quelques indications données dans le *Cath Cumair*, j'en ai pu identifier l'emplacement exact près du lac Templehouse (voir note 60).

Je tiens à adresser ici mes remerciements à Miss Eleanor Knott pour toute l'assistance qu'elle a bien voulu me prêter au cours de mon travail dans l'Académie lorsque je préparais l'édition qui suit.

CUSHENDALL. MAIGHRÉAD NI CONMHIDHE DOBS.

TEXTE IRLANDAIS

D'APRÈS LE MS. C. 1. 2 DE LA ROYAL IRISH ACADEMY

CATH LEIT*RE*ACH RUIBHE AN*D*SO

N.B. — Les notes ont été réunies à la suite du texte.

1. Aird-rig rogabastair forlamus for Eir*ind* .i. Fachtna Fathach [1]. Oir is ag sil hIr [2] 7 Eirmir [3] 7 Laegaire Luirc [4] bui airdceannus Eir*end* o re Conaill Collam*raich* [5] co haimsir Eath*ach* Feid*lig*. Doronadh morsluaigheadh mor la Eoch*aid* Feidl*ech* 7 domarbadh coiceadhaigh Eir*end* lais. Is an*n* bai Fachtna Fathach an tan sin ar saer-cuairt Ulad. Gabais Eochaid geill Teamra da eisi. Do clos a nEamain [6] an sgel sin. F*ear*gus [7] mac Roith fa *leith*righ for Ulltaibh 7 Leide mac F*ear*gusa m. Leide [8] for in leath tuais*cear*tai do Ulltaib, Fin*d*tan [9] mac Neill Niamgl*onnaigh* m. Rug*raigi* a nDun Da-bean*n* [10], 7 Conall [11] for Caille Conaill [12] 7 Subaltach [13] for M*uir*themne [14], 7 Clanna Duinn m. Durrthachta m. Failbe m. Aengusa m. Rug*raigi* for feadhaib F*ear*n*d*muigi [15].

TRADUCTION FRANÇAISE

LA BATAILLE DE LEITIR RUIBHE

1. Un roi suprême s'empara du pouvoir sur l'Irlande : c'était Fachtna Fathach. Car c'est à la race d'Ir et (à celle) d'Eimir et (à celle) de Laegaire Lorc qu'appartint la suprématie en Irlande depuis le temps de Conall Collamrach jusqu'au temps d'Eochaid Feidlech. Eochaid Feidlech fit assembler une immense armée et les rois provinciaux furent mis à mort par lui. C'était juste à ce moment que Fachtna Fathach faisait une tournée royale chez les Ulates. Eochaid Feidlech prit des otages à Tara derrière lui. On apprit cette nouvelle à Emain. Feargus fils de Roth était demi-roi des Ulates et Leide, fils de Feargus fils de Leide, régnait sur la moitié septentrionale de l'Ulster. Findtan fils de Niall Niamglonnach fils de Rudraige régnait sur Dun Da-beann et Conall sur Caille Conaill et

2. Is ann bai Eochaid a coiceadh Ge*n*ain*d* [16] an tan sin 7 is ann bai righ Eir*end* fr*i*a Eamain atuaigh. Doriacht fis an sgeil sin co ri Eir*end*. Is ann do raigh Fachtna *Fathach* fr*i*a Ulltaib tinol 7 toithistul do denam 7 isedh do raigh riu, " Doro*nad* faesam finghaile foraib-se ag fearaib Eir*end* 7 ro atheirgid*ar* sil Cobhtaid Cail Breagh [17] 7 tainic tiúflaith cloinne hIr mu*n* am-sa ". " Toai, a Airdrig " ol Clanna Rug*raigi*, " is ag*ainne* ata ceannus gaischid na nG*a*idheal 7 urrlaighi cl*ain*ne Milead amal airimth*ear* ar ar sinnsiearaib 7 de*n*am calma 7 cosnam Eir*end* 7 innsaigim coiceadh nGenain*d*. "

3. Doronad morsluaigeadh mor ag Ulltaib 7 ag rig Eir*end* .i. VII catha comora do l*eath*ri [a] Ul*adh* 7 tri catha d'allmurachaib 7 *deic cead* fa [b] gac amus do muintir in righ, 7 tancadar tar sit-b*rn*g na hEamna 7 tar Druim Rait*ni* [18] (mara ndorcaidh Rait*in* [19] rí Muighi Bolg [20] ar techt do loscad na hEamna 7 is*ed* an da*n* a ndorcair la hEogan [21] mac Dui*nn* m. Durr*thacht*) 7 do Raith Neachtai*n* [22] 7 tar S*r*uth Sei*n* Eoch*ada* risi rait*er* Daball [23] (ait a ndorchair Eoch*aid* Eolcobar [24] mac Feag*air* m. Fo*m*air m. Airg*ead*m*air*), 7 tar Dul -na-carbat risi nabar Magh Leamna [25], 7 tar Cnoc mB*r*eis [26] (bara ndorcair B*r*eas [27] mac Faitheamain m. Reochada m. Breasail m. Cirb m. Cais m. Airg*ead*m*air*) risi nabar Cnoc mBaine, 7 tar Sliabh nDub [28] (ait a ndorcair Dub [29] mac O*irs* [30] m. Eidhisd [30] m. Buidb m. Eil*eisd* mic ri Lochlann tainic do gabail Eir*end*) risa nabar Sliabh Tuirm [31], 7 lam cle re Loch Laeg*aire* [32] (marar baidheadh Laeg*ai*re mac Laegaire [33] m. Conaing B*ui*dhe dia ndeachaid do snamh 7 *caog*a *ma*camh 7 do crithnaigh an loch la peist coradh baideadh iad [34]) 7 gabsat sosadh 7 longport ann ar faithce D*uin*e Laeg*air* [35].

4. Tancadar Ulaid a pupaill righ Eir*end* 7 doronad cumairle

a. Lire ici *fior Ulltaib* avec 23 K. 37 et E. 4. 3.

b. Peut-être l'original portait-il *frecamus* = *coimed* « un garde » (O'Davoren) ; cf. § 12. Le ms. 23 K. 37 porte *francamus*.

Subaltach sur Murthemne et les fils de Donn fils de Durrthacht fils de Failbe sur les forêts de Farney.

2. Eochaid se trouvait alors dans la province de Genand et le roi d'Irlande à Emain au nord. Le renseignement parvint au roi d'Irlande. C'est alors que Fachtna Fathach dit aux Ulates de convoquer une assemblée. Voici ses paroles : « Les hommes d'Irlande vous ont accordé protection d'un meurtre de parents — et la race de Cobhtach Caol Bregh s'est soulevée — et voilà la fin de la suprématie des fils d'Ir. » « Ah, grand roi », dirent les fils de Rudraige, « c'est à nous qu'appartient le premier rang pour la valeur guerrière parmi les Gaels et pour le combat parmi les fils de Mile, ainsi qu'on l'a estimé de nos aïeux. Soyons braves et défendons l'Irlande et attaquons la province de Genand. »

3. Le roi d'Irlande et les Ulates levèrent une immense armée ; sept bataillons d'égale force de vrais Ulates et trois bataillons d'étrangers et mille gardes des gens du roi. Ils marchèrent par le palais magique d'Emain et par Druim Raitni (où est tombé Raitin, roi de Magh Bolg, quand il vint pour brûler Emain. Il est tombé là de la main d'Eogan fils de Donn fils de Durrthacht), et par Rath Neachtain, et par le fleuve de Sen-Eochaid qu'on appelle Daball (où est tombé Eochaid Eolcobar fils de Feagar etc.), et par Dul na Carbat qu'on appelle la plaine de Leamna, et par la colline de Breas qu'on appelle la colline de Baine (où est tombé Breas fils de Fathemon etc.), et par la montagne Noire qu'on appelle le mont Truim (où est tombé Dub fils de Horsa etc., fils du roi de Scandinavie qui vint pour conquérir l'Irlande). Ils prirent ensuite à main gauche vers le lac de Laegaire (où s'est noyé Laegaire fils de Laegaire etc. Il était allé se baigner avec cinquante garçons, et un monstre agita le lac de façon qu'ils se noyèrent). Ils vinrent enfin camper et s'établir sur le terrain de Dun Laegaire.

4. Les Ulates vinrent à la tente du roi d'Irlande pour y tenir

leo 7 is iat tainic ann .i. F*eargus* [36] mac Rossa m. Rug*raigi* (m. Thirtigh m. Duib m. Fomair m. Airgeadmair m. Sirlaim m. Fin*d* m. Blaitachta m. Lab*r*adha m. Cairpri m. Ollamai*n* Fodla m. Fiachach Findsgoth*aid* m. Airtrigh m. Eibric m. Eimir D*uinn* m. hIr m. Milead Easp*aine*) 7 Leide mac Ir m. Rugh*raige*, 7 Uislin*d* mac Congail Clairin*nigh* m. Rughraige, 7 Cathbaidh d*ra*i mac Congail Clairin*nigh* m. Rughraige, 7 Findtan mac Neill Niamglo*nnaigh* m. Rughraige, 7 Aengus [37] mac Feargusa m. Leide, 7 Laegaire Buaghach mac Conaing B*uidhe* m. Iliach m. Rughraige, 7 Irgal*ach* [38] mac Maclaiche m. Rughraige, 7 Monach 7 Buan 7 F*ear* Corb [39] tri mic Cinge m. Rosa m. Rughraige (a quo Monaigh Aradh 7 Dal mBuain, a quo Baile Bin*d*berlach m. Bin*d*, a quo Traigh Baile m. Buain [40]), 7 Fear Ci*n*g 7 Fear Tlachtea [41] da mac do Roich 7 do Rossa m. Rughraige, 7 Conall Cernach mac Aimirgin Iarguin*n*aid m. Cais m. Cinga m. Rosa m. Rughraige, (7 adb*er*aid aroile comadh do cloinn Congail Clair*in*gid m. Rughraige do clannaibh Durr*thacht* 7 is follusa coro fir sin amal adub*er*t Catbuigh annsin rann :

> " Do clainn Congail — cruaid an smacht —
> Cathbuigh is clanna Durrthacht
> is mic Uisleand maraen riú
> is d'fir-Ulltaib na hEamnu ".

Agus is follusa gura b*rea*g sin, ar dob' inan*n* m[a]th*air* do Uislind 7 do Donn mac Durrt[h]*acht* 7 do clandaib Aengusa m. Rughraige do cloi*nn* Durt[h]acht, amal ata san rann :

> " Do cloinn Aengusa gan feall
> Mic na Durrthacht na mbei*m*en*d*
> ann robsat — caem a clu —
> forsna feagaibh Fearnmuigiu [42] ").

7 Dumhannach [43] mac Imcadha m. Cais m. Rughraige ; 7 tancadar ann .i. Dair[e] 7 Furb*ai*de 7 Feargus Foltsnaith*each* [44] tri mic Imrosa m. Laitim m. Leide [45] m. Rughraige. Et doronadh comhairli leo cai*nn* gnidis iúrta 7 airgnea coiceadh Geanain*d*.

5. Doraig Cathbaid d*ra*i friu, " atcim neill caille uasaib" ol se " 7 *cur*tar teachta co hEoch*aid* 7 t*air*cear a rogha

conseil. Il y avait là : Feargus fils de Ros fils de Rudraige etc., et Leide fils d'Ir fils de Rudraige, et Uislend fils de Congal Claringnech fils de Rudraige, et Cathbad le druide fils de Congal Claringnech etc., et Findtan fils de Niall Niamglonnach, et Aengus fils de Feargus etc., et Laegaire Buadach fils de Conang Buidhe etc., et Irgalach fils de Maclach, et Monach et Buan et Fear Corb, les trois fils de Cing fils de Ros etc. (de ceux-ci dérivent les Monach Aradh et les Dal Buan. De ces derniers dérive Baile Bindberlach, fils de Buan, de qui dérive la « plage de Baile mac Buain ») et Fear Cing et Fear Tlachtca, les deux fils de Roch et de Ros fils de Rudraige, et Conall Cernach fils d'Aimergen Iarguinnach fils de Cas, etc. (Certains disent que la famille de Durrthacht descend des fils de Congal Claringnech fils de Rudraige et il est clair que c'est la vérité, comme l'a dit Cathbad dans le vers :

« Des fils de Congal — dure leur condition ! —
sont issus Cathbad et les fils de Durrthacht,
et les fils d'Uislend avec eux,
et les vrais Ulates d'Emain. »

Il est clair que cela est une mensonge, puisque Uislend et Donn fils de Durrthacht, et les fils d'Aengus fils de Rudraige avaient la même mère, comme il est dit dans le vers :

« Des fils d'Aengus pleins de loyauté
sont issus les fils de Durrthacht le batailleur.
Ils étaient là — belle leur renommée —
régnant sur les forêts de Farney. »)

Etaient venus là aussi Dumhannach fils d'Imchad etc., et Daire et Furbaide et Feargus Foltsnaitheach les trois fils d'Imros fils de Laitim etc. Ils prirent conseil ensemble pour décider de quel côté ils feraient ravager et saccager la province de Genand.

5. Cathbad le druide leur dit : « Je vois un nuage formant un voile au-dessus de vous », dit-il. « Qu'on envoie des

urrainne d'Eir*ind* dó, a ceand coicid Genain*d*, 7 orlamus Eir*end* d*ui*tse". "Toa, a Cathbaid" or Ullto. "As briat[h]ar dam-sa" ol Fachtna Fathach "ani nach tucsa[t] ar sinnsir roman*n* nach tuibriu*m* co b*ru*ch .i. roinn Eir*end* do neach eile ach duinn fein. Ar in tan do roinn C*er*mna 7 Sobairchi[46] as ato*rr*a fein do roinnsit 7 in tan do ronn Aed Ruagh mac Badhuirn 7 Ditorba mac Deamain 7 Cimaeth mac Fin*d*tain[46] is atorrtha fein do roinnsit 7 do badh anflath duinne a roinn sin o sin amach na roinn siu*m*[a]". . . "Truagh sin, a Airdrigh" ar Ull*to* "uair gid iat fir in domain do beith do t'innsaigi is comairce duit-si sinne 7 do marb*adh* coiceadhaigh Eir*end* leis an f*ear* ut 7 ni duthracht le neach dib comna*m* leis ach[t] a fuil do dibeargacaib aigi".

6. Agus do eirgid*ar* Ulaid 7 tancadar asa longport amach 7 tancadar co s*ro*thaib Sein-Eir*ne*[47] 7 tar Magh nItha[48] (mura fuair Ithe, gilla Parrtalon, bas[49]). Ro c*re*acadh 7 ro hughrad 7 ro hinnradh 7 ro loimloisceadh leo o Eas Ruaigh mic Baduirn*d*[50] co Ceis Corain*n*[51], 7 is and rogabsat sosad 7 sithlongport a nD*rui*m na nD*ru*agh[52]. Adubairt righ Eir*end*: "an cualubair an tainic Eochaid a coigeadh nGeanaind?" "Tainic", or Cathbaidh d*rai*, "7 tuc cath a m*eadh*on lae ane 7 domarb*adh* Airtidh Uchtleathan[53] lais". "Lait*er* teachta uainne", ol ri Eir*end*, "da ragha ris Ere d'faghbail no cath do thabhairt damsa". "Is coir sin" or cach, "7 ce rachus leis an aithesc sin?" ar siat. "Dub 7 Don*d*gus 7 Diangus[54] raghus an*d*", ar siat (.i. na tri d*ru*ithi a D*ui*bt*ri*an[55] Ul*ad*, tri mic Duib m. Imrossa m. Uisluin*d* m. Congail Clairingidh m. Rug*raige*). Agus do cuireadh d'agallim rig Eir*end* iad 7 do raigh *riu*: "ca airm a fuil Eochaid?" — "A Leit*ir* Saileach[56] os C*ru*achain[57]" ar siat. "Eirgid da aghallaim" ar an righ, "7 abraigh ris Eiri d'ag[bail] dam-sa et eirgid a puball Rosa Ruaigh[58]. mac righ Laigan, 7 abraigh ris ameasc a muint*ir*i cumnig*eadh* a eascairdeas d'Ech*ach*".

a. Le ms. est ici illisible.

ambassadeurs chez Eochaid et qu'on lui offre son choix d'un partage de l'Irlande : qu'il règne sur la province de Genand et que la suprématie en Irlande soit à toi ». — « Oh ! Cathbad ! » dirent les Ulates. « Je donne ma parole », dit Fachtna Fathach, « que ce que nos aïeux n'ont pas donné, je ne le donnerai jamais. Je n'admets aucun partage de l'Irlande avec d'autres que nous-mêmes. Ainsi, lorsque Cermna et Sobairche ont fait un partage, c'est entre eux-mêmes qu'ils ont partagé. Lorsque Aed Ruadh et Dithorba et Cimbaeth ont fait un partage, c'est entre eux-mêmes qu'ils ont partagé. Ce serait injustice envers nous-mêmes ce partage désormais que le partage... » « Ce serait dommage, ô grand roi, » dirent les Ulates, « car, quand bien même le monde entier se ruerait sur toi, c'est nous qui te protégerions. Cet homme a tué les rois provinciaux et aucun d'eux n'a voulu l'assister sauf les proscrits qui l'accompagnent. »

6. Les Ulates se levèrent et quittèrent leur camp. Ils arrivèrent aux fleuves du Sen-Erne en traversant la plaine d'Ithe (où mourut Ithe serviteur de Parthalon). Ils ravagèrent, attaquèrent, dévastèrent, brûlèrent depuis la Cascade de Ruadh fils de Badurn jusqu'à Ceis Corainn. Puis ils firent arrêt et prirent repos à Druim na nDruagh. Le roi d'Irlande demanda : « Avez-vous entendu dire si Eochaid est venu de la province de Genand ? » — « Il est venu », dit Cathbad le druide. « Il a livré bataille à midi et Airtidh Uchtleathan a été tué par lui. » — « Envoyons des messagers », dit le roi d'Irlande, « pour lui dire qu'il quitte l'Irlande ou qu'il me livre bataille. » — « Cela est juste », dit chacun, « mais qui donc ira lui faire cette requête ? », dirent-ils. « Ce sont Dub, Dondgus et Diangus qui iront », dirent-ils (à savoir, les trois druides de Duibtrian en Ulster, les trois fils de Dub fils d'Imros etc.). On les envoya conférer avec le roi d'Irlande. Il leur dit : « En quel endroit se trouve Eochaid ? » — « A Leitir Saileach au-dessus de Cruachan, » répondirent-ils. « Levez-vous et allez lui parler », dit le roi, « et dites-lui de me céder l'Irlande. Allez aussi à la tente de Ros Ruadh, fils du roi de Leinster, et dites-lui en présence de ses hommes de se souvenir de sa vendetta avec Eochaid. » (C'est-à-dire que Laegaire Lorc et

(.i. condorcair Laegair[e] Lorc 7 Ailill Aine re Cobthach Cael Breagh 7 condorcair Lab*r*a*i*d le Meilghe Molbtach 7 Feargus F*ort*a*m*tail re hEangus Turmeach 7 M*ui*gh re Mui*m*neach*aib*, 7 cor *cr*o*ch*a*dh* Sen*n*a In*n*araigh la Si*m*on mBreac, 7 gur marb*adh* Duach mac Senna la M*uireadh*ach mBalgru*i*dh 7 Eochaid, U*air*ceas la C*o*na*i*n*g* mac M*uireadh*aigh Bolg*ra*idh 7 Art mac Luig*dech* L*aim*d*er*g la Fiacha mac Muireadhaigh[59]).

7. Is annsin ro imidsit na druithi rompa co hairm a mbai Eochaid co Leitir Saileach os C*rn*achain 7 do clos teachta righ Eir*end* do beith ar in faithci. Do rucadh a pupaill Eochadha iad. Do fo*ch*tad sgele dibh. Do innisidar a n-atasca .i. Eochaid d'facbail Eirend no cath do thabairt don rig 7 do Ull*taib*. Asbert Eochaid: " do gebas an cath "; 7 ro fiarfaidsit na druithi cibsi maigen an maigin bhus ail le rí Eir*end*. " A Leit*ir* Ruibhe[60] asin Corain*n* ", ar na druithi. (Ait *ar* marbad Ruidhe[61] mac Imcadha m. Duib m. Daire Do*m*nannaidh m. Ilair E*cht*aigh m. Fighda m. Raain Rogloin m. Tuamathe*n* m. Fir Da Bean*n* .i. Bean*n* Oigle[62] 7 Beann Boirci[63] uair ba righ[e] Eir*end* atarra sin). " Cuin bus aill leibsi an cath do thabairt ? " ar na druithi. " A cinn t*ri* lá o'niúg ", ar Eochaid, " 7 beitsa lin mo soch*ra*iti ann 7 innis do ri c*ur* aith-eirgidar sil Cobthaigh Cail Breag ". Agus tancadar na druithi tar n-ais dorighisi 7 ro innsitar a n-athasca don righ.

8. Imthusa Each*ach* Feidlig: do eirigh a meadhon a long-p*uir*t 7 do fuag*air* d'a cathaib coimeirgi, 7 do eirgidar 7 tancatar rompo can costagh gan comnaighi c*ur* gabsat sosadh 7 longport ar taib Leitreach Ruighi. Is andsin adclos an sgel sin a pupall righ Eir*end*; " c'ait a fuigfinn lucht fisraigi coa air*m* a fuilead clanna mic Roigin Ruaigh[64] do fis ca lin sluaigh atait ?" — " Rachmuidne and " ar siat .i. Ros 7 Daire 7 Imcadha[65], (tri mic Duilb m. Induilb m. Duib m. Fomair m. Airgeadmair, tri rig-c*ur*aigh o oirimlib Easa Ruaigh, 7 badar a co*m*-an*m*an*n*a sa C*ra*eb Ruaigh[67] aga mbai an Don*n* Cuailgne[68], 7 do Fearaib Bolg daib) 7 tancadar rompo co hoir in long-puirt 7 do saithsit cle a sgiath risna sluaghaibh, 7 is an*n* bai Eochaid 7 maithi a muintiri a cocar 7 a comairli in tan sin .i. Ailill mac Each*ach* F*eidlig*, 7 Eochaid mac E. F., 7 Conall[69]

Ailill Aine ont été tués par Cobhtach Cael Breagh, et Labraid par Melge Molbtach, et Feargus Fortamtail par Aengus Turmeach, et que Senna Innarach a été pendu par Simon Breac, et que Duach fils de Senna a été tué par Muireadhach Balgrach, et Art fils de Lugaid Lamderg par Fiacha fils de Muireadhach.)

7. Alors les druides se rendirent à l'endroit où se trouvait Eochaid, à Leitir Saileach au-dessus de Cruachan. On fit annoncer que les ambassadeurs du roi d'Irlande étaient sur la place. On les conduisit à la tente d'Eochaid. On leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils présentèrent leur requête : qu'Eochaid quittât l'Irlande ou qu'il livrât bataille au roi et aux Ulates. Eochaid dit : « je livrerai bataille. » On demanda aux druides quel champ était le champ préféré du roi d'Irlande. « Celui de Leitir Ruibhe dans le Corann », dirent les druides. (C'était l'endroit où était mort Ruidhe fils d'Imchad etc., fils de Tuamathen fils de l'homme des deux pics; c'est-à-dire le Pic d'Oigle et le Pic de Boirche, parce que le royaume d'Irlande était entre eux.) « Quand vous serait-il agréable de livrer bataille ? » dirent les druides. « Dans trois jours à partir d'aujourd'hui », dit Eochaid; « toute mon armée sera là et dites au roi que la race de Cobhtach Cael Breagh s'est soulevée de nouveau. » Les druides revinrent et firent leur rapport au roi.

8. Quant à Eochaid Feidlech, il se leva au milieu de son camp et il donna l'ordre à ses bataillons de se lever aussi. Ce qu'ils firent pour s'avancer sans obstacle et sans halte jusqu'à ce qu'ils vinrent camper et s'établir sur le côté de Leitir Ruibhe. C'est alors que cette phrase se fit entendre dans la tente du roi d'Irlande : « Où trouverais-je des éclaireurs pour aller à l'endroit où sont les fils du fils de Rogen Ruadh afin de découvrir l'effectif de leur armée ? » — « Nous, nous irons », dirent Ros, Daire et Imchad, (les trois fils de Dolb fils d'Indolb etc., trois grands héros des marches d'Eas Ruadh. Leurs homonymes se trouvaient dans la Branche-Rouge à laquelle appartenait le Taureau Brun de Cooley, et ceux-ci descendaient des Fir Bolg). Ils s'avancèrent jusqu'aux limites du camp en tournant le côté gauche de leurs boucliers vers

mac E. F. 7 Lug*aid*[70] mac Maghlai*m* m. Cr*i*mtai*nd* Coscradidh[71] 7 laith Laig*en* lais (ar is la Rug*ra*ide a do*r*cair Crimta*nd* Cosc*r*ach 7 badar dibearg*aig* Eirend na f*arr*ad) 7 Eochaid[72] Innadhmar mac Niadh Segamai*n* (oir Breasal Bodibaidh do marb Innadhmar), 7 Lug*aid*[73] mac Luigne Luaimne (oir Congal Clairin*n*each m. Rug*raide* do marb Lugaid) 7 Crimtan[d] caem mac Luigdech Luaigne[74].

9. Do raigh Eochaid, " Is ar am*us* co*m*raic 7 co*m*lain*d* tancadar sut, " ar se. " Fir " ol cach. " c'ait a fuil Eochaid 7 Aedh 7 Eolarg[75] ata am farradh-sa ?" (.i.[76] tri mic Each*ach* m. Urgalaigh m. Fiach*ach* m. Ae*n*gusa m. Duib m. Dola*ir* m. Guill m. Irguill[77] m. Ro*n*ain m. Reachadha m. Pir m. Porga m. Cin*d* m. Sithcin*d* m. Feidhlimid m. Eachach m. Imgair m. Maghruaid m. Taidean (o fuilit Tuatha Taitin) m. Eachach m. Lagha m. Luigdech m. Duir*n* m. Fiach*ach* m. Eachach m. Sig*ain* m. Seangaind m, Deala m. Loich et rel. Is uaitib sin atait M*air*tine[78] 7 Sen-Erna[79] 7 Tuatha Taiten[80], .i. M*air*tine ar sli*cht* Eat*bach* 7 Sein-Erna ar sli*cht* Aedha 7 Tuatha T*aiten* ar sli*cht* Eolairg. Is ann sin do eirgidar 7 n-air*rind* a n-armaib ana lamaibh leo 7 don*d*-sgatha ar a n*dr*oman*n*aib 7 tancadar ro*m*po fo n-in*d*o sin co hairm a mbadar an triar oile 7 do ro*n*sat comrac fichmar f*orr*anach 7 ado*r*cadar an triar deagh-laech sin do Connachtaib an fail ata a tri le*chta* .i. *carn* Eachach 7 carn Aeda 7 carn Eolairg a Corrin*n*. Ro lai so*cht* f*or* Eochaid on sgel sin 7 do eirig meanma Ul*ad* de sin 7 rugadar ass in aghaidh sin mar sin.

10. Ro eirgidar Ulaid 7 Fir Eir*end* inna marach 7 tancadar a coin*ne* a ceili 7 ro raigh Eochaid nach tibread cath noco tic*eadh*dis Do*m*nan*n*aig[81] cuice, (uair is iat ro oil Eochaid). Ro raigh Ulaid co rachdais a longport Each*ach* 7 na tibritdis cairde catha do. O do cuala Eochaid sin robo dubach dobronach he. Is ann sin ro tocbadh meirgi righ Eirend 7 airdrigh Ulad d'innsaighi Eachach 7 ro eirigh Eochaid 7 ro coirigh a cath. Do cuir an dara c*ui*ng don cath ar Eochaid Airem[82] mac Fin*d* m. Roigi*n* Ruaigh, 7 ar Ailill mac Eachach Feid*ligh*, 7 ar Eochaid mac E. F., 7 ar Conall Anglon*d*ach mac E. F.,

l'armée. Juste à ce moment s'y tenait un conseil privé entre Eochaid et les chefs de sa suite ; c'est-à-dire Ailill, Eochaid et Conall les fils d'Eochaid Feidlech, et Lugaid fils de Maghlam etc. et les héros du Leinster, (car c'est Rudraige qui avait tué Crimthand Cosgrach en compagnie des proscrits d'Irlande), et Eochaid [fils d']Innadhmar fils de Nia Segamuin (parce que Breasal Bodibaidh avait tué Innadhmar) et Lugaid fils de Luagne Luamne (parce que Congal Clairingnech avait tué Lugaid) et Crimthand le beau, fils de Lugaid Luagne.

9. Eochaid dit : « C'est pour chercher querelle et combat que sont venus ceux-là. » — « C'est vrai », dirent tous ; « où sont nos camarades Eochaid et Aedh et Eolarg ? » c'est-à-dire les trois fils d'Eochaid fils d'Urgalach etc. fils de Taidean (de qui descendent les Tuatha Taitin) fils d'Eochaid etc. De ces trois là descendent les Mairtine, les Sen-Erna et les Tuatha Taiten. C'est-à-dire que les Mairtine descendent d'Eochaid et les Sen-Erna d'Aedh et les Tuatha Taiten d'Eolarg. C'est alors qu'ils se levèrent, leurs fers de lance à la main, leurs boucliers bruns sur le dos, et qu'ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où se trouvaient les trois autres. Ils livrèrent un combat féroce et terrible et ces trois bons guerriers du Connaught tombèrent là où sont leurs trois tombeaux ; c'est-à-dire le tertre d'Eochaid, le tertre d'Aedh et le tertre d'Eolarg dans le Corann. A cette nouvelle Eochaid demeura interdit et le moral des Ulates en fut accrû. Cette nuit-là ils se retirèrent ainsi.

10. Les Ulates et les Irlandais se levèrent le lendemain et s'avancèrent à la rencontre des autres. Eochaid déclara qu'il ne livrerait la bataille que lorsque les Domnannaig seraient venus. (C'étaient eux qui l'avaient élevé.) Les Ulates dirent qu'ils attaqueraient le camp d'Eochaid et qu'ils ne lui accorderaient aucune trêve. Quand Eochaid apprit cela, il en fut troublé et attristé. Alors on fit dresser les enseignes du roi d'Irlande et du roi suprême des Ulates pour attaquer Eochaid, et Eochaid se leva et rangea son armée en bataille. Il donna des commandements en second à Eochaid Aiream fils de Find fils de

7 ar Do*m*nan*n*caibh 7 ar clannaibh Uabhmoir [83] 7 ar Tuathaib Taidea*n* 7 ar Corca Cuir*n*[84] Meadha Siuil [85] mac ? Ceidi*n* m. Eargnai*d* m. Ei*th*ir m. B*r*i*g*he m. Aedha Fin*d* m. Daire Do*m*an*n*aigh m. Ilir Eichtaigh m. Fighdha m. Roain Rogloin (ar Corca Cuir*n* mac Eadha Siuil u*m* Coi*n* Cuir*n*ni m. Midhuir*n* m. Cuirc Cuirn m. Daire Do*m*nan*n*aigh).

11. Ro in*n*saigh cach a ceile dibh ar taeb Leitreach Ruighi 7 do ronad gair mor aca. Dorala Fachtna Fathach fo*n* cath*aib* co tarla Ailill mac Each*ach* F*eidligh* dó sin cath 7 dorch*air* Ailill ann, amal ata :

> " Ado*r*chair Lath*air*ne Lon*d*
> 7 Conai*n*g do com*l*ond
> 7 Oilill — ard a gail —
> ba mac mic Fin*d* m. Roighin "[86].

O'dcon*nair*c Eochaid in ain-igin sin do innsaid fo cath na nUlad co tarla do Ros 7 Daire 7 Imcadh (.i. tri [mic] Dui[l]b m. Innduilb m. D*ui*b m. Fo*m*oir m. Air*geadh*mair) 7 dorchadar a triur lais, 7 dorala dó F*ear* Ci*n*de 7 F*ear* Tl*achtc*a da mac Rosa m. Rugh*raighe* — uair ba fearg nathrach ar ni*m* 7 fa gus leo*m*ain ar na lot fiuchadh f*ear*ge Each*ach* F. ar marbadh a mic — 7 ado*r*chadar an disin leis.

O'dcualid Conall [87] 7 Eog*an* mac Durrth*acht* 7 Fin*d*tan mac Neill Nia*m*gl*onnaigh* na trein-fir ar na t*re*aghdagh, tancadar a cath Laig*en* co lan-dichra co tarrladar tri mic righ Laigen doibh, .i. Lug*aid* 7 Laighlin*d* 7 Laemach [88], 7 do*r*chair tri mic righ Laigen annsin air*m* atait a tri le*ch*ta a Leit*ir* Ruibhe. Et tainic Feargus mac Rossa, 7 *Leid*e mac Feargusa m. *Leid*e, 7 Feargus mac *Leid*e fo*n* cath co tarla doibh Fiacha 7 Fiama*in* [89] 7 Fo*r*ai, tri righ iartair coicid Genain*d* (tri mic Ruighi m. Daire Do*m*nan*n*aigh) — 7 Feargus m. Rossa 7 Fiacha — 7 *Leid*e 7 Fia*m*ai*n* — 7 Feargus m. Feargusa 7 Fo*r*ai — co nd*or*chair ceathrar dib comtoitim ; .i. Feargus (mac Feargusa m. Leide l*eath*ri Uladh) 7 Fo*r*ai, 7 Leide mac Feargusa m. Leide 7 Fiamain. *Agus* do*r*ch*air* Fiacha la Feargus m. Roich 7 dorchair Eochaid m. Each*ach* F. lais fos, 7 dore[h]air Lug*aid* [90] Lon*d*m*ar* le Feargus fos.

Rogen Ruadh, et à Ailill, Eochaid et Conall Anglondach, les fils d'Eochaid Feidlech, et aux Domnannaigh, aux fils d'Uabhmor, et aux Tuatha Taidean, et à Corc Cuirn de Meadha Siuil etc.

11. — Chacun attaqua son adversaire sur le côté de Leitir Ruibhe et une grande clameur s'éleva. Fachtna Fathach passait parmi les bataillons jusqu'à ce qu'il rencontrât Ailill fils d'Eochaid Feidlech dans le combat. Ailill tomba là comme il est dit :

« Lathairne le furieux et Conaing
tombèrent dans le combat,
et Ailill — grande sa renommée —
qui était le fils du fils de Find fils de Roghen. »

Lorsqu'Eochaid vit cette chose atroce il attaqua l'armée des Ulates jusqu'à ce qu'il rencontrât Ros et Daire et Imchad (les trois fils de Dub fils d'Inndolb etc.) et tous trois tombèrent sous sa main. Il rencontra Fear Cinde et Fear Tlachtga, les deux fils de Ros etc. et, comme le courroux d'Eochaid bouillait à la mort de son fils comme le courroux d'un serpent venimeux ou la fureur d'un lion blessé, tous deux tombèrent sous sa main.

Lorsque Conall et Eogan fils de Durrthacht, et Findtan fils de Niall N. entendirent l'assaut des champions, ils se ruèrent pleins d'ardeur sur le bataillon des Lagéniens jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent les trois fils du roi des Lagéniens ; c'est-à-dire, Lugaid et Laighlind et Laemach, et les trois princes lagéniens tombèrent à l'endroit où sont leurs trois tombeaux à Leitir Ruibhe. Feargus fils de Ros, et Leide (fils de Feargus fils de Leide), et Feargus fils de Leide arrivèrent au combat. Ils rencontrèrent Fiacha et Fiamain et Forai, trois rois de l'Ouest de la province de Genand (trois fils de Ruigh fils de Daire Domnannach). Feargus fils de Ros se battit avec Fiacha, et Leide avec Fiamain, et Feargus fils de Feargus avec Forai si bien que quatre d'entre eux tombèrent ensemble : à savoir, Feargus (fils de Feargus demi-roi des Ulates), Forai, Leide et

12. Imt[h]usa Each*ach* *Feidligh* : o'dcon*nair*c a mac do marb*adh* 7 a cath do clod, tainic a cath righ Eir*end* a tri *caog*a fear fir-calma maille *fris* do f*romadh* a cathaib 7 a com-lan*n*aibh. *Agus* is iat bai a coimed riga Eir*end* annsin .i. Uislean*d* 7 Cathbaid 7 Aengus mac L*eide* 7 Daire 7 F*ur*baide 7 Feargus Foltsnaitheach (tri mic Imrosa m. Flaithim m. Feargusa) 7 Subaltach mac Roich 7 tri *caog*a *fran*camus a coimed rig Eir*end*. Rodail Eochaid lin a m*uintir*e a cean*d* ri Eir*end* 7 do gab cach a *fir-com*raic dona curadhaibh 7 do innsaigh Eochaid airdri Eirin*d* et do timcill Eochaid eisu*m* am*al* timceallus feigh-figh 7 dobert beim do cor digh cin*d*, ut poeta dixit :

> "Fachtna Fathach — fear co fich —
> tact le Eochaid. Fa gni*m* du*r*.
> A Leitir Ruighi ata a le*cht*,
> Meraigh a f*ar*t is a mur [91] ".

13. Is annsin adconcadar Ulaid righ Eir*end* ar na oirrleach do [f]ogg*rad*a*r* d'Feargus sciath tar lorg do thabairt do Ulltaib 7 dorat Feargus sgiath tar lorg do thabairt do Ulltaib 7 dorat Feargus sgiath tar lorg doib. Is annsin rofogair Eochaid o guth mor Ul*tu* do leanmain co lan-dichra 7 rotogbad meirgi Eachach 7 meirgeadha righdamna Eir*end* 7 *coic*edach Eir*end* ina ndeadhaid 7 do rucad orra 7 as iad artus rucsat orra .i. Luig*id* mac Luig*ne* Luaighne 7 Eochaid mac Innadmair. *Agus* do impodar triar deaghlaech d'Ulltaib orro .i. Monach 7 Buan 7 Fear Corb (tri mic Cinge m. Rosa m. Rug*braige*) et doronsad comrac 7 comlan*d* co fichdha *forr*anach forniata *fre*acarach cor comtoitset doid ri doid 7 oirbi ri oirbi airm atait a tri le*cht*a don taib tuaigh don Corann, 7 doro*n*ad oirisim ag fearaibh Eir*end* annsin.

14. Is siadsa as uaisle do toit d'Ull*tai*b a cath Leit*ir* R*uibhe* .i. Fachtna Fathach righ Eir*end*, 7 L*eide* mac Feargusa m. L*eide* (.i. leathri Ulad), 7 Feargus [92] mac Feargusa m. L*eide*,

Fiamain. Fiacha tomba sous la main de Feargus fils de Roch, et aussi Eochaid fils d'Eochaid Feidlech, et Lugaid Londmar aussi.

12. Quant à Eochaid Feidlech, lorsqu'il vit son fils mort et la bataille presque perdue, il marcha sur le bataillon du roi d'Irlande avec cent cinquante guerriers très vaillants pour mettre à l'épreuve leur force militaire. Ceux qui montaient la garde autour du roi d'Irlande étaient : Uisleand et Cathbad, et Aengus fils de Leide, et Daire et Furbaide et Feargus Foltsnaitheach (trois fils d'Imros etc.), et Subaltach fils de Roch, et cent cinquante mercenaires qui formaient la garde du roi d'Irlande. Eochaid distribua toute sa force pour attaquer le roi d'Irlande et chaque homme fit un assaut furieux sur les guerriers. Eochaid assaillit le roi suprême et l'enveloppa comme le chèvrefeuille enveloppe l'arbre. Il lui porta un coup qui lui enleva la tête, comme dit le poète :

« Fachtna Fathach — homme valeureux —
tomba de la main d'Eochaid — Ce fut un acte rude !
Sa tombe est à Leitir Ruibhe ;
son tumulus avec le rempart subsiste. »

13. Alors les Ulates, voyant le roi d'Irlande abattu, sommèrent Feargus de fermer leur retraite et Feargus la ferma. Alors Eochaid d'une voix tonnante ordonna de poursuivre les Ulates sans relâche. On dressa les enseignes d'Eochaid, du prince héritier d'Irlande, du roi provincial d'Irlande, derrière eux et on rattrapa les Ulates. Les premiers qui les rattrapèrent furent Lugaid fils de Luagne Luamne et Eochaid fils d'Innadhmar. Trois braves guerriers des Ulates se retournèrent, à savoir, Monach et Buan et Fear Corb (les trois fils de Cing etc.). Ils se battirent avec tant de fureur, de frénésie, d'héroïsme et de résistance qu'il tombèrent corps à corps et côte à côte là où sont leurs trois tombeaux, au côté nord du Corann. Les Irlandais firent halte là.

14. Les plus distingués des Ulates qui tombèrent à la bataille de Leitir Ruibhe sont :

Fachtna Fathach roi d'Irlande ; Leide fils de Feargus fils de

7 Aengus mac L*e*i*d*e, 7 Daire 7 F*ur*baide 7 Feargus Foltsnaitheach tri mic Imrosa, 7 Ros 7 Daire 7 Imc[h]ad tri mic Duilb m. Innduilb, 7 Fear Cingi 7 Fear Tla*cht*da da mac Rosa m. Rug*hraige*.

Is iadso is uaisli do toit do muintir Eachach *Feidlig* .i. da mac Ea*ch*a*ch* in rig .i. Oilill mac E. F., 7 Eochaid mac E. F., 7 tri mic rig Laigen .i. Lug*aid* 7 Laighlind 7 La*m*ach, 7 tri ri iartair coicid Geannain*d* .i. Fiacha 7 Fiamain 7 F*or*ai tri mic Ruighe m. Daire Dom*n*an*n*aid, 7 Eochaid 7 Aed 7 Eolairg do marbadh re fultucadh an cath .i. tri mic Ea*ch*a*ch* m. Urgal*aig* do Fearaibh Bolg a quo Sen-Erna 7 Mairtine 7 Tuatha Taitin et rel.

Et as annsin do eirgidar an Gamannrach [93] 7 Fir C*r*aibe [94] 7 Dal nD*r*uitne [95] 7 Tuatha Taitea*n* 7 Garb*r*aide [95] Suca 7 Tuatha Cat*r*aide [95] 7 iarsma F*ear* mBolg 7 Laigen 7 sil Cobhtaid Cail Breag 7 tancadar co Team*r*aigh 7 do righ*ead* Eochaid F*eidlech* leo 7 doronadh coicid f*or* Eir*ind* aca.

15. Feargus mac Rosa for Ull*taib* f*or* re VII mbliag*an* [96] cor eirig Concubar 7 dorat Feargus g*r*adh do mathair Con*cubair*, .i. do Neasa [97] ingen Eachach Salbuide [98], 7 doraid Neasa nach faighfedh leis ach muna fhaghad in aiscid do iarrfadh fair ge*m*adgar in*d*gar, 7 do raigh Feargus co tibreadh di 7 dorat. " Agus is*ed* is cuma liom " ar si " righ Ul*ad* do Con*cu*bar co cean*d* mbliad*na*. " Agus do raig Feargus co tibred 7 dorat. Et bai Con*cub*ar bliadain a rigi nUlad 7 fa maith tra rigi Con*cub*a*ir*. Ba mor a h-ith 7 a blicht 7 a meas 7 torad. Agus do iar Feargus a righi fein a cin*d* bliadna 7 do raighsitar Ulaid nach tibhridis fein a righe don fir dorat a tin*n*scra mna iat 7 cor fearr do righi Concubar na eisean. Do righsit Ulaid Concobar 7 dorinne mor-cogadh mor f*ri*a Eochaid Feidlech cor tobaid eraic a athar fair 7 ba do*n* eraic sin .i. righ nUlad do thabairt dó tar sarug*ad* cloinne Rug*raige*, 7 cuit mor don Mighi [99], 7 ceathra d'ingi*n*aibh righ Eirend a ndiaig a ceile aroile [a] .i. Meadb 7 Clot*ra* 7 Eitne 7 Mu*m*ai*n* et rel [100].

FINIT

a. Une de ces deux expressions est superflue; *indiaid a ceile* et *indiaid aroile* veulent dire la même chose « l'une après l'autre ». Le copiste s'est répété par erreur.

Leide, demi-roi des Ulates; Feargus fils de Feargus, fils de Leide; Aengus fils de Leide; Daire, Furbaide, Feargus Foltsnaitheach les trois fils d'Imros; Ros, Daire, Imchad, les trois fils de Dolb etc. ; Fear Cinge et Fear Tlachtca, les deux fils de Ros etc.

Les plus distingués des partisans d'Eochaid Feidlech qui tombèrent sont : les deux fils du roi Eochaid : Ailill et Eochaid ; les trois fils du roi de Leinster : Lugaid, Laighlind et Lamach ; les trois rois de l'Ouest de la province de Genand, Fiacha Fiamain et Forai ; les trois fils de Ruighe etc., Eochaid, Aed et Eolarg, qui furent tués avant que la bataille devînt sanglante, et qui étaient les trois fils d'Eochaid fils d'Urgalach des Fir Bolg etc.

C'est alors que s'élevèrent les Gamanrach, les Fir Craibe, les Dal Druithne, les Tuatha Taiten, les Garbraide du Suc, les Tuatha Catraide et les restes des Fir Bolg, les Lagéniens et la race de Cobhtach Caol Breag, et ils s'avancèrent jusqu'à Tara. Eochaid Feidlech fut couronné par eux et l'Irlande divisée en provinces.

15. Feargus fils de Ros régna sur les Ulates pendant sept années jusqu'à ce que fut élevé Conchobar. Feargus devint amoureux de la mère de Conchobar, Ness, fille d'Eochaid Salbuide. Ness lui dit qu'elle ne l'épouserait qu'à la condition qu'il lui accorderait une demande, quelle qu'elle fût. Feargus promit de l'accorder et il l'accorda. « Voilà le don que je désire », dit-elle, « le trône d'Ulster pour Conchobar pendant une année entière. » Feargus promit de l'accorder et il l'accorda. Conchobar régna une année sur les Ulates et son règne fut vraiment prospère. Grands furent les produits de blé, de lait, de glands et des fruits. A la fin de l'année Feargus redemanda son trône. Les Ulates lui répondirent qu'ils ne donneraient pas leur royaume à un homme qui se servait d'eux comme d'un douaire, et que Conchobar était un meilleur roi que lui. Les Ulates firent couronner Conchobar. Celui-ci fit une guerre acharnée à Eochaid Feidlech jusqu'à ce que ce dernier lui cédât la compensation (*eraic*) de la mort de son père. Cette compensation comprit : le don du royaume des Ulates en dépit des fils de Rudraige, une grande portion de Meath et quatre des filles du roi d'Irlande l'une après l'autre, à savoir Medb, Clothra, Ethne et Mumain etc.

FIN.

NOTES

1. Roi d'Irlande en 158 av. J.-C. (d'après les Quatre Maîtres), en 51 av. J.-C. (d'après le Livre de Ballymote). Il descendait de Rudraige, et appartenait ainsi à la famille royale des Ulates.

2. Autre nom des Ulates, c'est-à-dire des tribus habitant les comtés d'Antrim, de Down, et d'Armagh à cette époque.

3. Ou Eber. Cette race habitait le Sud-Ouest de l'Irlande.

4. Cette partie de la race d'Erimon habitait le Leinster. Ce sont les mêmes que les Lagéniens.

5. Roi d'Irlande en 150 av. J.-C. (d'après le Livre de Ballymote). Il appartenait à la même famille qu'Eochaid Feidlech, c'est-à-dire à la race de Cobhtach C. B.

6. Ancienne capitale de l'Ulster, détruite en 332. A. D. Les restes en subsistent encore près de la ville d'Armagh.

7. Feargus et les noms qui suivent sont tous bien connus par la *Táin*. Le *Caithreim Conghail Clairingnigh* (*Irish Texts Society*, vol. V) donne de nombreux détails sur Feargus et la division de l'Ulster.

8. Pour Feargus m. Leide, voyez ibid. On trouvera dans *Silva Gadelica* l'histoire de sa mort.

9. Voir le *Mesca Ulad* (Todd Lectures, vol. I) et l'épisode du « Fiacalgleo » dans la *Táin*.

10. C'est aujourd'hui le Mount Sandel, une hauteur fortifiée près de Coleraine. Voir *History of Down and Connor*, par O'Laverty, vol. IV, ainsi que le *Caithreim C.C.* et le *Mesca Ulad*.

11. C'est le célèbre Conall Cernach, l'ami de Cuchullain.

12. Autre nom de Fiodh Conaill Collamrach, ou Fiodh Mor « la grande forêt ». Ces trois noms désignent le pays situé au nord de Dundalk. Voir le *Cogadh Feargusa* dans 23 K. 37.

13. Père de Cuchullain.

14. La plaine située autour du Dundalk.

15. Région du comté de Monaghan.

16. Nom classique du Connaught.

17. D'après le Leabhar Gabhála « depuis le temps d'Eanna Aighnech jusqu'à Eochaid Feidlech, la race de Cobhthach C. B. fut assujettie et aucun d'eux ne fut roi ». (Leabhar Gabhála dans 23 K. 45., p. 247, R. I. A.) Cette race habitait le Connaught.

18. Localité inconnue, apparemment située à l'ouest d'Armagh.

19. L'histoire de Raitin, si elle a jamais existé, est perdue.

20. Il y avait un Magh Bolg dans le comté de Meath.

21. Un des meurtriers des fils d'Uisneach. Tué en expiation de ce meurtre par Feargus m. Roich.

22. Localité inconnue ; devait se trouver sur la route d'Armagh vers le fleuve Blackwater.

23. Nom du fleuve Blackwater. Voir C. 1. 2., 16 (R. I. A.) pour l'origine du nom de Daball.

24. Un roi d'Ulster antérieur au Clann Rudraige, mais de la même souche.

25. Ces deux noms désignent une région à l'ouest du Blackwater, autour de la ville de Clogher. Les autres MSS remplacent le premier nom par « Tulach na Carbad ».

26. La colline de Knockmany, près de Clogher, au sud du comté de Tyrone.

27. Ce personnage appartenait à une famille ancienne qui régna sur l'Ulster avant le Clann Rudraige. Ils dérivaient de la même souche. L'histoire de Breas m'est inconnue.

28. La montagne de Bessie Bell dans l'ouest du comté de Tyrone.

29. Personnage inconnu.

30. A savoir Horsa et Hengist, les envahisseurs de l'Angleterre au ve siècle.

31. Plus correctement « Truim ».

32. Le lac Catherine à l'ouest de Bessie Bell.

33. C'est-à-dire Laegaire Buadach.

34. Une légende pareille se trouve dans le Livre de Fenagh (fol. 30), relativement à un autre lac situé dans Magh Rein, une région du comté de Leitrim. Voyez aussi C. IV. 3.

35. Des restes de fortification à l'extrémité septentrionale du Lac Catherine s'appellent encore Dun Laery.

36. Ce nom et la plupart des noms qui suivent sont bien connus par la *Táin*. Je signale seulement ceux qui sont insolites.

37. Personnage inconnu.

38. Voir le *Cath Ross na rig* (Todd Lectures IV), p. 21.

39. Trois personnages inconnus. L'histoire de Bailé Bimberlach est donnée dans les *Manuscript Materials* d'O'Curry, p. 472.

40. La plage de Dundalk.

41. Deux personnages inconnus. Les généalogies donnent Fear Tlachtga comme un fils de Feargus.

42. Ces deux commentaires contradictoires indiquent deux éditions d'un texte original, comme je l'ai signalé plus haut, p. 4.

43. Personnage inconnu.

44. Encore trois inconnus.

45. D'ici au par. 12 les autres MSS. font défaut.

46. Les histoires qui se rapportent à la race d'Ir commencent avec ces noms légendaires.

47. Littéralement « fleuves du vieil Erne ». Je crois que ce nom doit venir après Magh Itha.

48. La grande plaine entre Raphoe et Castlederg. On devait la traverser pour arriver aux fleuves du Sen Eirne.

49. Ce détail n'est pas dans la légende de Parthalon que donne le Leabhar Gabhala.

50. Le cascade d'Assaroe à Ballyshannon à l'embouchure de l'Erne.

51. Une montagne près de Ballymote dans le comté de Sligo.

52. Localité inconnue, située sans doute près de Keshcorran.

53. Un prince des Domnands, race primitive en Connaught. Son territoire était autour du Loch Mannin. Sa fille était la femme d'Eochaid Feidlech. Voir le *Cath Airtigh* (Book of Lecan p. 342), le *Cath Comair* 23. K. 37), la *Tain Bo Flidais* (*Celtic Review*, III, p. 18) et le *Ban-senchus* (Livre de Ballymote).

54. Ce dernier est mentionné dans la *Tain Bo Flidais* comme parti en exil avec Fearguis à Cruachan (*Celtic Review*, I, p. 299).

55. Baronnie de Dufferin, dans le comté de Down.

56. Localité dont l'exact emplacement est inconnu.

57. Selon le *Senchus na Relec*, cette localité célèbre fut le cimetière d'Eochaid Feidlech et de ses ancêtres pendant des siècles. « La province de Connaught était le patrimoine de la race de Cobhthach C. Breg. C'est pourquoi Medb a hérité du Connaught... » (*Lebor na hUidre*).

58. Prince de la famille de Laegaire Lorc, l'autre moitié de la race d'Eremon. Ils étaient en guerre fréquente avec la race de Cobhtach, leurs cousins. Son fils Ailill épousa la célèbre Medb.

59. Presque tous ces noms se rencontrent dans les Annales des Quatre Maîtres et dans Keating. Les sept premiers noms sont ceux de rois de Leinster. Les autres proviennent du Munster.

60. Cet endroit est aujourd'hui le townland de Cunghill, à l'ouest du lac Templehouse, dans la baronnie d'Achonry, comté de Sligo.

61. Le même que Ruighe m. Daire D.. § 11 et 14. Sur ce personnage, voir « The Domnaind » dans le *Journal of R. Soc. of Ant. of Ir.*, Dec. 1916, p. 171. Consulter aussi Mac Firbis, p. 65.

62. La montagne de Croaghpatrick, comté de Mayo.

63. Les montagnes de Mourne, comté de Down.

64. C'est-à-dire, Eochaid Feidlech, arrière-petit-fils de Rogen.

65. Trois personnages inconnus.

66. Voir la note 50.

67. Voir *L'Epopée Celtique* de d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 9.

68. *Cuailgne* est le nom des montagnes du nord de Dundalk. Voir la *Tain Bo Cuailgne* (Livre de Leinster, f° 54b) pour Daré et son taureau célèbre.

69. Eochaid F. avait trois fils illustres, les trois Finneachna, dont l'histoire est contée dans le *Cath Cumair* (23. K. 37). Les noms qu'ils portent ici ne sont pas partout les mêmes. Ainsi Conall est appelé « Anglonnach » dans le *Cath Boinde* : cf. *Eriu*, t. II, p. 175.

70. Personnage inconnu.

71. Roi de la famille de Laegaire Lorc de Leinster. Voir l'Histoire de Keating, II, p. 181 (Irish Texts Society).

72. On doit lire ici « fils d'Innadhmar ». Voir Keating, *ibid.*, pour Innadmar, roi de Munster.

73. Personnage inconnu.

74. Voir le *Caithreim Conghail Cl.* (Irish Texts Society V) pour Congal,

Lugaid Luaimne et Crimthand. On notera que tous ces alliés d'E. F. avaient à se venger du Clann Rudraige.

75. Personnages inconnus.

76. Les généalogies des Fir Bolg sont rares.

77. Ces trois noms sont donnés comme noms de Fomoriens dans la *Rev. Celt.*, XXI, p. 160 ; cf. le ms. D. 2. 2. de la R. I. A., p. 85.

78. Peuple habitant à l'Est du comté de Limerick.

79. Peuple très ancien, habitant le comté de Kerry.

80. Peuple habitant dans le voisinage de Cruachan. Voir la *Táin Bo Flidais* (*Celtic Review*, I, p. 296) et *Ogygia*, III, chap. XI.

81. Peuple primitif habitant le Connaught. Voir « The Domnaind » dans le *Journal of R. Soc. Ant. Ireland*, Dec. 1916, p. 168.

82. Ce frère d'E. F. est le héros du *Tochmarc Etaine* (*Irische Texte*, I, p. 117.

83. Peuple primitif habitant le Connaught. Voir le Dinnsenchus de Carn Conaill (*Rev. Celt.*, XV, p. 478).

84. Il y avait trois tribus de ce nom en Connaught.

85. Aujourd'hui Knockmaa, comté de Galway.

86. Il existait apparemment tout un poème, dont ce vers est une citation. Lathairne et Conaing étant des noms étrangers à notre texte, le poème devait appartenir à une autre rédaction.

87. Sans doute Conall Cernach.

88. Personnages inconnus.

89. Un nommé Fiamain m. Foroi était un camarade de Cuchullain. On retrouve ce nom dans deux sagas différentes, l'*Aided Fiamain* et l'*Aited Mugaine re Fiamain*, qui sont perdues toutes deux. Il s'agit probablement du même personnage.

90. Personnage inconnu. Peut-être le poème qui nous manque l'aurait-il identifié.

91. Ici se termine la lacune que présentent les autres MSS.

92. Personnage inconnu.

93. Tribu des Dommaind habitant l'Erris, comté de Mayo.

94. Tribu habitant le sud du comté de Galway.

95. Tribu habitant les bords du Suck, comté de Roscommon.

96. Voir la *Táin Bo Flidais* B. IV. 1, fol. 127a (*Ériu*, VIII, p. 134).

97. Voir l'*Epopée Celtique* de d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 6, pour une autre version de l'histoire de Neas et de Conchobar.

98. Roi d'Ulster, de la famille qui précéda le Clann Rudraige à Eamain. cf. note 27.

99. Mide, c'est-à-dire la région centrale de l'Irlande, comprenant les comtés de Meath, West Meath, Kings Co., et Longford.

100. Pour cet « eraic », voir le *Cath Boinde* (*Eriu*, II, p. 177).

TABLE

(*Les chiffres arabes de cette table correspondent aux numéros des paragraphes du texte irlandais reproduit ci-dessus.*)

I. — NOMS DE PERSONNE

Aed mac Eachach, 9, 14.
— Find m. Daire, 10.
— Ruadh m. Badhuirn, 5.
Aengus m. Duib, 9.
— Feargusa, 4.
— Leide, 12, 14.
— Rudhraighe, 1, 4.
— Turmeach, 6.
Ailill Aine, 6.
— m. Eachach F., 8, 10, 11, 14.
Airtidh Uchtleathan, 6.
Airtrech, 4.
Amirgen Targuinnach, 4.
Argeadmar, 3, 4, 8, 11.
Art m. Luigdech, 6.
Badhurn, 5, 6.
Baile Bindberlach, 4.
Blathacht m. Labrada, 4.
Breas m. Faitheamain, 3.
Breasal Bodibadh, 8.
— m. Cirb, 3.
Brigh, 10.
Bodb, 3.
Buan, 4, 13.
Caïrbre, 4.
Cas m. Cinge, 4.
— Rudraige, 4.
Cathbad draoi, 5, 6, 12.
Ceiden, 10.
Cermna, 5.
Cimbaeth, 5.
Cing m. Rosa, 4, 13.
Cionn m. Sithcind, 9.
Cirb, 3.
Clothra, 15.
Cobhthach Cael Breag, 2, 6.
Conall Anglonnach m. Eachach F., 8, 10.
Conall Cernach, 1, 4, 11.
— Collamrach, 1.
Conaing Burdhe, 3, 4.
— m. Muireadaigh, 6.
— 11.
Conchobar, 15.
Congal Clairingnech, 4, 6, 8.
Crimthand Coscrach, 8.
— m. Luigdech L., 8.
Corc Cuirn m. Ceidin, 10.
Daire m. Duilb, 8, 11, 14.
— Imrosa, 4, 12, 14.
— Domnanaidh, 7, 10, 11.
Deal m. Loich, 9.
Deaman, 5.
Diangus, 6.
Dithorba, 5.
Dolar m. Guill, 9.
Dolb m. Induilb, 8, 11, 14.
Donn m. Durthachta, 1, 3, 4.
Dondgus, 6.
Duach, 6.
Dub m. Daire D., 7.
— Dolair, 9.
— Duib, 6.
— Fomair, 4, 8, 11.
— Imross, 6
— Oirs, 3.
Dumhannach, 4.
Durn m. Fiachach, 9.
Durthacht, 1, 3, 11.
Eangus (see Aengus).
Eargnaid, 10.
Ebrec, 4.
Edhisd, 3.
Eithne, 15.
Eleisd, 3.
Emer Donn, 4.

Ermer, 1.
Ether m. Brighe, 10.
Eochaid Aircam, 10.
— Eolcobar, 3.
— m. Eachach, 9, 14.
— — Feidligh, 8, 10, 11, 14.
Eochaid Feidlech, 1, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.
Eochaid m. Imgair, 9.
— — Innadmar, 8, 13.
— — Lagha, 9.
— Salbuidhe, 15.
— m. Sigain, 9.
— Uairceas, 6.
— m. Urgalaigh, 9, 11.
Eogan m. Durthacht, 3, 11.
Eolarg, 9, 14.
Fachtna Fathach, 1, 2, 5, 11, 14.
Failbe, 1.
Fatheamon, 3.
Feagar, 3.
Fear Cing, 4, 11, 14.
— Corb, 4, 13.
— Tlachtca, 4, 11, 14.
— da-beann, 7.
Feargus Foltsnaitheach, 4, 12, 14.
— Fortamtail, 6.
— m. Feargusa, 14.
— — Leide, 1, 4, 11, 12, 14.
— — Roith } 1, 11.
— — Rossa } 4, 11, 12, 15.
Feidlimid, 9.
Fiacha m. Aengusa, 9.
— Eachach, 9.
— Muireadaig, 6.
— Ruighi, 11, 14.
— Finnsgothach, 4.
Fiamain m. Ruighi, 11, 14.
Fighda, 7, 10.
Fionn m. Blaitachta, 4.
— Roigen R., 10, 11.
Findtan, 5.
— m. Neill N., 1, 4, 11.
Flaithim, 4, 12.
Fomar, 3, 4, 8, 11.
Forai, 11, 14.
Furbaide, 4, 12, 14.
Goll m. Irguill, 9.
Ilar Echtach, 7, 10.
Iliach, 4.
Imchad m. Cais, 4.
— Duib, 7.
— Duilb, 8, 11, 14.
Imgar, 9.
Imros m. Flaithim, 4, 12, 14.
— Uislind, 6.
Indolb, 8, 11, 14.
Innadmar, 8, 13.
Ir m. Milead, 4.
Ir m. Rudraighe, 4.
Irgalach, 4.
Irgoll, 9.
Ithe, 6.
Labraid m. Cairbri, 4.
— (Longseach), 6.
Laegaire Buagach } 4.
— m. Conaing B. } 3.
— m. Laegaire, 3.
— Lorc, 6.
Laemach, 11, 14.
Lagha, 9.
Laighlind, 11, 14.
Laitim (see Flaitim), 4.
Latharne Lond, 11.
Leide m. Feargusa, 1, 11, 14.
— Ir, 4.
— Rughraighe, 1, 11, 14.
Loch, 9.
Luagne Luamne, 8, 13.
Lugaid m. Duirn, 9.
— Laimderg, 6.
— Londmar, 11.
— m. Luigne L., 8, 13.
— m. Maghlaim, 8.
Lugaid m. ri Laigin, 11, 14.
Luigid (see Lugaid m. Luigne).
Maclach, 4.
Maghlam.
Maghruad, 9.
Meadb, 15.
Melge Molbthach, 6.

Midhurn m. Cuirc, 10.
Mil, 4.
Monach, 4, 13.
Muigh, 6.
Muireadach Balgrach, 6.
Mumain, 15.
Neas, 15.
Niall Niamglonnach, 1, 4, 11.
Nia Segamon, 8.
Oilill (see Alilil).
Ollam Fodla, 4.
Ors, 3.
Parthalon, 6.
Pir, 9.
Porg, 9.
Raan Roglon, 7, 10.
Raitin, 3.
Reachad m. Pir, 9.
Reochad m. Breasail, 3.
Roch, 4, 12.
Roghen Ruadh, 8, 10, 11.
Ronan, 9.
Ros m. Duilb, 8, 11, 14.
— Ruadh, 6.
— m. Rudhraighe, 4, 11, 13, 14, 15.
Roth.
Rudhraighe, 1, 4, 6, 8, 11, 13, 14.
Ruidhe m. Imchada, 7.
Ruigh m. Daire D., 11, 14.
Seangand, 9.
Senna Innarach, 6.
Sigan, 9.
Simon Breac, 6.
Sirlam, 4.
Sithcind, 9.
Sobairche, 5.
Subaltach, 1, 12.
Taidean, 9.
Tirtech, 4.
Tuamathen, 7.
Uisleand, 4, 6, 12.
Urgalach, 9, 14.

II. — NOMS DE FAMILLE ET DE RACE

Clann Aengusa, 4.
— Durthachta, 1, 4.
— hIr, 2.
— Milead, 2.
— Rudhraighe, 2, 15.
— Uabhmoir, 10.
Dal mBuain, 4.
— nDruithne, 14.
Domnannaigh, 10.
Fir Bolg, 8, 14.
— Craibe, 14.
Gamanrach, 14.
Garbraide Suca, 14.
Laigen, 8, 11, 14.
Mairtine, 9, 14.
Monach Aradh, 4.
Muimneachu, 6.
Sen Erna, 9, 14.
Sil Cobhtaid Caol Bregh, 2, 7, 14.
— Emir, 1.
— Ir, 1.
— Laegaire Luirc, 1.
Tuatha Catraide, 13.
— Taiten, 9, 10, 14.
Ulaid, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 11, 13, 14, 15.

III. — NOMS DE LIEU

Beann Boirche, 7.
Beann Oigle, 7.
Caille Conaill, 1.
Ceis Corainn, 6.
Cnoc Baine, 3.
Cnoc Breis, 3.

Coiceadh Genaind, 2, 4, 5, 6, 11, 14.
an Corann, 7, 9, 13.
Cruachan, 6, 7.
Daball, 3.
Druim na nDruagh, 6.
Druim Raitni, 3.
Duibtrian Ulad, 6.
Dul-na-carbat, 3.
Dun Da-beann, 1.
Dun Laegaire, 3.
Eamain, 1, 2, 3, 4.
Eas Ruaigh, 6, 8.
Fearnmuigi, 1, 4.
Leitir Ruibhe, 7, 8, 11, 12, 14.
Leitir Saileach, 6, 7.
Loch Laeghaire, 3.
Lochlann, 3.
Magh Bolg, 3.
Magh nItha, 6.
Magh Leamna, 3.
Meadha Siuil, 10.
Mighe, 15.
Murthemne, 1.
Rath Neachtain, 3.
Sliabh nDub, 3.
Sliabh Tuirm, 3.
Srotha Sein Eirne, 6.
Sruth Sein Eochada, 3.
Temair, 1, 14.
Traigh Baile, 4.
Ulad, 1, 10, 11, 14, 15.

APPENDICE

TRANSCRIPTION DU TEXTE DU *Cath Leitreach Ruibhe* CONTENU DANS LE MS. 23. K. 37. AVEC LES VARIANTES DES MSS. E. 4. 3 ET EGERTON 106.

Cath Leithrech Ruighe sonn.

1. Airdrigh ro ghabh flaithes 7 forlamus for Eiri*nn* .i. Fachtna Fathach mac Rughr*aighe* [mhó*ir*. E. 4, 3] 7 is ag siol Eimhir 7 Ir ro bhí ardchennus Eire*ann* ó rae Conaill Cholamhra (Collamhrach Eg.) go haimsir Eoch*ach* Feidhl*ig* 7 do rin*nedh* (do roinnadh sluaigh Eg.) sluagh mor le hEoch*aid* Feidhl*each* gur marb*adh* coig*eadhaigh* Eire*ann* leis. Is ann sin do bhi Fachtna Fathach ar síorchúart Ul*ad* 7 gabhus Eoch*aid* géill Temrach da éis. Id chlos sin a nEmhain Fergus mac Rosa Ruaidh fa *leith*righ ar Ullt*aib* (Fergus mac Rosa iona *leith*righ Ul*ad*. E. 4. 3) 7 Fionntainn mac Néill Niamhghlon*naigh* mac Rughr*aigh*e [mór. E. 4. 3] a nDún da bhenn 7 Leide mac Ferghusa mac Leide ar an leith tuaisgcertach d'Ullt*aib* 7 (agus Eg.) Conall ar choill Conaill 7 Subhaltach mac Róigh (Roich Eg.) ar Mhúirtheimhne 7 clanna Duinn Duthr*ach*tach mic Ailne (Ailine Eg., Duthr*ach*ta mic Ailin*ne* E. 4. 3) mic Aongusa mic Rughr*aighe*.

2. Is ann do bhi (Is ann bhi Eg.) Eoch*aid* a gcóigè Ghenain 7 bhí righ Ereann frí hEamhuin a ttuaigh 7 do rainig fios na sgéal sin cuige. Is ansin adubhairt Fachtna Fathach re hUlltaibh tinól (tionóil Eg.) 7 toichiosdal do dheanamh, óir dorin*nedh* feall 7 fiongiol oruibh ag fearuibh Eireann 7 do áithéirigh [siad Eg.] siól Cobhth*aigh* Caoil mBregh (do rinnsiod sliocht Chobht*haigh* Chaoil mBregh áitheirghe E. 4. 3) 7 thairnig flaithes cloinne hIr don churso (don chorid Eg.). Truagh sin, ar clanna Rughraigh (Rughr*aighe* Eg.), airdrígh (a airdrígh Eg.). Is aguinne ata cennus [gaisge na Eg.] nGaodhal 7 url*aighe* ch*lainne* Mil*ead* amhail arimhth*car* ar ar senuibh 7 ar ar sin*sear*ibh 7 denam calmacht don churso (don chórid Eg.) 7 chosnam Eire dhuinn féin 7 ionsoighiom (ionnsuidhiom Eg.) coig*ed* Ghenainn.

3. 7 dorin*nedh* sluagh mor leó [7 bhá hé a lión E. 4. 3] .i. secht ccatha commóra d'fíor Ullt*aibh* 7 tri catha d'allm*ura*-ch*aibh* 7 deich ccatha francamus do m*u*inntir (theaghlach E. 4. 3) righ Eireann 7 thangadar tar Siórbhrúg (siodhbhruigh Eg.) na hEmhna amach 7 tar Druim Raithrigh 7 do Raith Nechtain 7 do Dhubhall 7 tar Thul*ach* na ccarbad (gcarbatt Eg.) 7 tar Senmhaigh 7 tar Chnoc mBréise 7 tar Sliabh nDubh 7 lamh clí le Loch Laog*ai*re 7 do rinned*ar* sos*adh* 7 comhn*uidhe* 7 longport (sos*adh* 7 longp*ort* Eg.) annsin ar fath*ach* Dhúna Laog*haire*.

4. 7 thangad*ur* [maithibh E. 4. 3] Ul*ad* a bpobal righ Eireann 7, dorin*nedh* comairle leó 7 asiád (leó ann 7 iád Eg.) thainig ann .i. Fergus mac Rosa mic Rugh*raighe* 7 Léide mac Fergusa mic Leide, mic Rughr*aighe* 7 Uislenn mac Conaill (Congail Eg.) Chlairiongn*aigh* mic Rugh*raighe* 7 Fionntainn mac Niamghlan*naigh* mic Rughr*aighe* 7 Aongus mac Fergusa 7 Laoghaire Buadhach mac Conuing Bhuidhe mic Ilíach 7 Iorghalach mac Néill Niamhglon*naigh* 7 Monach 7 Búan 7 Fear Corb mac Ioghna mic Rosa mic Rughr*aighe*, a quo Mon*aigh* Ar*ad* 7 Dal mBuáin (Dal mBuinne mBuain E. 4. 3.) a quo Baile Binnbearlach mac Buáin 7 Traighi (Traigh Eg.) Bhaile, 7 Daire 7 Furbhuidhe 7 Fergus Fols-naith*each* (Foltsnaith*ech* Eg.) trí meic Rosa mic Laitim mic Fergusa mic Leide.

Ici se trouve dans les trois manuscrits une lacune qui s'étend jusqu'au milieu du paragraphe 12.

12. 7 Subhaltach mac Róigh (Róich Eg.) 7 tri chaogad francamhus maraan le righ Eir*eann* 7 do dháil Eoch*aid* líon a neirt a ccenn righ Eirionn[1] 7 doronnsad comhlann [calma Eg.] croidhemhail dana doiligh dúrchroidech 7 do thimchiol-l*us* Eoch*aid* eision amhail thimchiallus feithlionn fiodh 7 dorad béim dhó gur bhain a chenn de amhail adeir an file:

Eoch*aid* Feidhlioch fer go bhfíoch
do mharbh Fachtna (Eochaid E. 4. 3) fa gniómh dúir.
is ann rocloidh*eadh* a lecht (fhert E. 4. 3.)
mara bhfuil a fert anúir (leacht anúir E. 4. 3.)

13. Is annsoin do choncad*ar* Ul*aid* righ Eir*eann* ar na oirlech (ar tuitim E. 4. 3) do fogr*adar* d'Fergus sgiath tar lorg do thabhairt d'Ullt*aib* 7 do thug Fergus sin dóibh. Is annsin do fhogair Eoch*aid* do ghuth mhor ardfhollus ghlan (guth árdsollas E. 4. 3) air*ghe* athl*am* áoin fhir do dhenamh 7 Ul*aid* do lenmhuin go láindicc*rach* 7 do togbh*ad* meirgadh*a* Eoch*ach* 7 rioghdhamhna a gchoigh*ed* 7 rugad*ur* orra 7 as iadso do rug orra ar dtús .i. Lug*haid* mac Lug*haid* Luaighne 7 Eoch*aid* mac Fionamhair 7 d'iomp*uigh* triar deghlaoch d'Ulltaibh orra .i. Monach, 7 Dubhán no Dúan 7 Fear Chorb mac Cionga mic Rughr*aighe* 7 doronsad comhlann fíochda foirannach fior-fergach ionus gur comhthuitsad doid re doid 7 bonn re bonn airm attaid a bhferta don taoibh th*uaidh* don Chorann 7 dorin*nedh* oiris*im* ag (le Eg.) fearuibh Eir*eann*.

14. 7 as iadso is uaisle dona hUlltaibh do thuit ann .1. Fachtna Fathach righ Eir*eann* 7 Leide mac Fergusa mhic Leide 7 Aongus mac Leide mic Rughr*aighe* 7 Daire 7 F*ur*bhuidhe 7 Fergus Foltsnath*ach* 7 Rosa 7 Daire 7 Iomch*adh* tri mic Duilbh mhic Foghmhair.

Agus as iadso is uaisle adtorchair don l*eith* oile .i. Ail*ill* mac Oi*lio*lla mic Eoch*ach* Fheidhl*igh* 7 Iolarg (Eolarg Eg.) 7

1. A partir d'ici et jusqu'aux mots 7 dorad béim dhó, le texte de E. 4. 3 est le suivant : 7 do ghabh gach fer a chomhrach dona cura*id*aibh. Dala Eoch*ach* Feidhligh, d'ionnsaigh sé áirdrigh Éirión 7 doronsad an dá áirdrigh comhrac calma croidheamhail dana doiligh durchroideach 7 do thimchill Eochaid.

Lathairne 7 Conaing 7 Cimedh*ach* mac Faitem*oin* 7 Lugh*aid* mac Laithim mic Ciombaoith Chosgr*aigh* 7 [et Eoch*aid* Ionatmhair 7 Lugh*aid* mac Lugh*dach* Luaighne. Is annsin do rig*edh* an Gamanraidh 7 E. 4. 3 ; 7 Eoch*aid* mac Ionadhmhair 7 Luig*aid* mac Luig*dech* Lúaighne. Is ann soin deirgetar an Ghámhan*raid* 7 Eg.] Fir na Craoibhe 7 Dál nDruithne 7 Gairbhrighe Succa 7 Tuatha Cathr*ighe* 7 iarsma bFher mbolg 7 Laighen 7 siol Chobhthaid Chaoil mBregh 7 thangad*ur* go Temhr*aigh* 7 do riogh*adh* Eochaidh Feidhl*each* leo ann 7 do hóirn*eadh* ríogh*acht* corg*eadhach* ar... (ríogh*a* ar coigh*eadh*aibh Eirionn mar an gc*ead*na E. 4. 3 ; riaghá cóigedach ar Er*in* Eg.).

15 .i. Fergus mac Rosa ar Ulltaibh re rae secht (Ulltaibh réé [1] secht Eg.) mbliadhan gur eir*igh* Concubar 7 thug Fergus gradh egmhaisech do Nesa, inghen Eoch*ach* Salbhuidhe 7 do radh Neasa munadh bhfaghadh an chumh*adh* do iarf*adh* cia mathigar no ionghar í (cia inngur no iomghur i E. 4. 3.) nach biádh (buaidh Eg.) si féin aige, no go bhfagh*adh* i 7 adubhairt (Fergus E. 4. 3. et Eg.) go ttiubr*adh*. As i cumha (Is í comhad Eg.) ataim d'iarr*adh* (duarr*aid* Eg.), ar si, [.i. Eg.] rioghacht Ul*ad* do thabhairt do Concubhair go c*enn* bl*iadhna* 7 d'aontuigh Fergus sin. Ionus go raibh (raibhé Eg.) Concubhar a righe Ul*ad* ar f*eadh* bliadna 7 b*adh* maith a raith 7 a righe 7 b*adh* mór ioth 7 blio*cht* 7 mes 7 tor*adh* san chrích re a linn. Acht chena a gcenn bl*iadna* d'iar Fergus an rioghacht ar Concubhar 7 adubradar Ulaid nach (adubradar n*ach* Eg.) ttiubhradis an rioghacht don fhior do rad a ttionnsgradh athmhna i 7 g*ur* b*ha* f*earra* leó Concubhar ar an adhbhar sin nó é (iona e Eg.) 7 do riogh*adh* aca Concubhar 7 dorin*nedh* mórchogadh ar Eoch*aid* Feidhl*each* a ndioghail a athar (andíogháil athar Eg.) .i. Fachtna Fathach 7 do bhain eiric a athar de. Gon*adh* é sin Cath Leitrioch Righe go nuige sin.

Finit.

1. Le premier *é* de *réé* raturé.

ON THE CHARACTER

OF THE

CELTIC LANGUAGES

Pedersen (*Vgl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 25-27) gives a short characteristic of the structure of Celtic languages and he emphasizes especially the fact that the Celtic languages have preserved the old formulae notwithstanding the phonetic changes. He regards it as a « lautpsychologischer Conservatism ». Through this tendency, he says, formations arose which cannot be compared with anything similar in Europe except the Basque, and he asks whether these features are due to a new admixture of foreign blood or whether they are reflexes of old Indo-European tendencies.

This question is more important, because there are tendencies to use these features for the purpose of proving or rather reconstructing the non-Aryan elements in Celtic.

Undoubtedly there are many non-Aryan elements in West-European languages, yet these elements contributed to the further development of the ancient Indo-European type and consequently it is always doubtful whether a particular feature is due to the influence of non-Aryan speakers, or whether it is rather a mere development of the older type, an evolution on a mainly « logical » basis. Speaking *a priori* it is probable, that for instance the analytic tendency of Western languages may be due to some such influence, but this is perhaps all we can say. The way in which these changes operate is not simple, and we have not yet discovered any general rules which would help to investigate this question. For our particular subject the question is more intricate: If we admit that the Celts migrated to Ireland at a very late date, say in the

fourth century B. C., and that they celticized the non-Aryan population as late as our era, then we should expect that these particular features should occur much earlier, yet the language of the Ogmic Inscriptions does not differ materially from any other Indo-European language, and even if there might have been forms like **nu-te-birū* (O. Ir. *notbiur*) these formations would not surprise us any more than Latin *ob vos sacro* or Greek πρὸ μ'ἔπεμψεν (Il., I, 442) or Vedic *prá vaḥ çaṃsāmi* (R. V., viii, 27, 15). The striking feature is rather that this archaic way of expression was normalised in prehistoric times, while other Indo-European languages dispensed with it, and that it was retained notwithstanding the phonetic changes, which undoubtedly obscured this system. But this happened much later, at least four centuries after the non-Aryans were celticized and we should be naturally surprised that they introduced their linguistic peculiarities as late as that, while previously retaining the very archaic features of Indo-European speech. The only way to answer this question is to try to reconstruct the prehistoric Irish (that is the period immediately preceding the reduction of final vowels) and to draw conclusions from that. Naturally we shall be mainly interested in the verb.

I

THE ENDINGS OF PRIMARY TENSES.

The old Irish verb has a peculiarity that in primary tenses the verbum simplex takes a longer ending while a compound verb takes the shorter one. This difference has been explained in two different ways :

a) either the longer endings have been explained as due to a later « agglutination » of pronominal elements on the shorter endings (Stokes, *K. S. B.*, VI, 465 f.) or

b) the difference has been regarded as a reflex of variation between the primary and secondary Indo-European endings (Zimmer, *K. Z.*, XXX, p. 111, note 1);

c) Pedersen's view is practically that of Stokes, yet he works upon other lines in as far that he partly accepts Meillet's (*R. C.*, XXVIII, 369 ff.) theory of the primary endings in the Indo-European parent speech.

d) According to Meillet the primary endings were:

Sg. 1. *-mi* 2. *-si* 3. *-ti* in athematic verbs, but
» *-ō* » *-ei* » *-et* or *-e* in thematic verbs.

The secondary endings (1. *-m*. 2. *-s*. 3. *-t*) were common to both classes. If this theory is right, there would be very little reason for the theory that *berid* : *-beir*, for example[1] represents the Indo-European interchange of primary and secondary endings; it would be an interchange between the thematic and athematic classes. This view seems to be supported by the fact that the first person singular is not *berim* but *biru* beside forms like *melim* ; *demeccimm* beside *ni déccu*. Further : the suffix of the second pers. *-i* ought to occur (in old *e/o* verbs) only if the verb was simple, yet it is found in compound forms as well (ZE. 429, Thurneysen Handbuch d. AIr., p. 337), though, of course, it is possible to think of influence of forms like *-léci*. [Moreover : if it were really probable that the relative was **so* (not. **io*), we could see in *beres* an older **bertso*, but in *bertae* **berontiso* (*as* < **estso*).]

Yet even these new considerations cannot prove or disprove any of these theories. The only way left is to reexamine their merits and drawbacks in every particular.

From the Irish point of view most of the absolute forms, as they exist in old Irish, could be at the same time identical with forms from which the dependent forms could be derived:

e. g.	**biru*	*-biur*	cp.	absolute *biru*
	**biri*	*-bir*	»	» *biri*
	**beriþ*	*-beir*	»	» *berid*
	**bereþe*	*-berid*	»	» *berthe*

1. One might then doubt whether Ir. *-bir* goes back to **bheres* or whether we should explain it as Meillet does from **bherei* ; see later.

the rest of the forms (i. e. 2 out of 6, viz. 1. pl. *bermmai* and 3. pl. *berit*) differ from the compound forms only by addition of a palatal vowel, which in the 1. pers. pl. was retained but in the 3rd. pl. syncopated. Now, because the four absolute forms, which seem to be identical with the original forms of the compound verb, could not retain their final vowels unsyncopated unless they were followed by an agglutinated particle, it seems quite possible to postulate that there were such particles, which followed the absolute forms.

This point of view seems to be quite sufficient to explain most of the Irish primary (absolute) endings in the rest of Irish' primary tenses, viz. in the *t*- preterite in the *s*- preterite[1] and in the *s*- subjunctive and future :

**bertū* Ir. *-biurt* cp. W. *ceint*
**birtī* » *-*birt*
**bertete* » *-*bertit*
1. sg. **carassū* Ir. *-carus* cp. W. *cereis*
2. » **carassī* » *-carais*
« pl. **carassete* » *-carsid*
cp. absol. *carsu*, *carsi*, **carsite*
**tēssū* ir. *tías* cp. *tiassu*
**tēssī* » *téiss* » *téssi*
**tēssete* » *téssid* » **téste.*

(The first and the third pers. pl. differ in the same way as in the present.)

The dependent third person sing. is, however, in all these formations the original athematic form of these formations, and it became a basis for further inflection. The independent form could have been derived from this basis *plus* suff. *-et* or it is an old athematic form (from the original *s*- stem ?) with

1. The basis, of the *s*-preterite is the dependent 3. pers. singularis which is by its origin an athematic form of the 3. pers. *s*-aor. **carass* from **carast* (and from the 2nd. sg. *carass*) ; cp. **bert*- from **bhert* and **tess* from the 3. sg. **steighst* (and 2. sg. **steighss*). If I am right in this supposition we can easily explain why in the *-s*-preterite the intervocalic *-s* remained : the reason was that the athematic 3. pers. **carass* (fr. **carast*) was regarded as the basis of the formation.

the primary suffix *-ti*. The first alternative seems to me more probable because it is supported by the testimony of Gaulish *legassit*. E. W. pret. *prynessit* < *-ssiti* seems to be the same form augmented by *-i*. Consequently we may reconstruct the 3rd. pers. sing. as follows:

**carassèþ* > *carais* : **carast* > **carass* > *-car*.
So also
tēssèþ *téiss* : **steighst* > **tēss* > *-té* (see later).

Yet however simple this system may appear, we must ask whether it holds good for Welsh as well, and here we may accept the following equations :

2. Sg.	W.	*ceny*	Ir.	*biri*	
3. »	»	*can*	»	*-can -beir*	
		eyt	»	*lécid berid*.	
1. Pl.	»	*carwn*	»	**beram-ni*	
	Br.	*queromp*.			
3. »	»	*queront*		either *berat*, or *berait*.	

(1. Sg. *caraf* cp. Ir. *caraim*.)
The *s*-aor. W. *cereis* Ir. *-carus*
cereist » *-carais*
caras » *carais*.

The plural may be equated with the Ir. dependent forms but the predesinential *a* (carass*a*m etc.) proves that these forms are athematic (so also the Irish forms).

The *s*-subj. *gwares* (**vo-retset*) = ir. *reis* (*duch*, fr. **doucset*).

Consequently the Brythonic has in the present most of the absolute endings and in the past most of the dependent endings. The interchange between the absol. and dependent ending is proved only for the 3. sg. pres. and taking into account that the 3. sg. pret. has a form corresponding to the Ir. absolute form, similar interchange is most likely for the 3. sg. aor. It may be admitted for the 3. pl., but the Brythonic cannot prove it. Considering now that the first person plur. in Welsh and other Brythonic dialects corresponds to the Irish dependent

forms, and seeing further that Latin and the Italic dialects know only one ending for this person, the Welsh conditions may even here be more original, especially considering that the Ir. *bermmᵃi* has a non-lenated *m* which can be explained only by analogy with athem. **esmi* or some other athem. forms, or there must have been agglutination of some element (which desaspirated the final *op.* from *-omos*) [1]. Consequently we can suggest for Ir. the following system:

Praes. Sg. 1.	*-im* or **-u*, pl. *-am*.	Past.	**-u* pl.	*-am*.
2.	**-i*	**-te*	**-i*	**-te*.
3.	**-iþ* or **eþ*	**-nt(i)*	**-eþ* or -.	**-nt*.

This system would be simple enough, yet we must not forget that it is quite clear that it is rather an ideal scheme to which the spirit of Celtic gravitated, but that there persisted some other endings (for inst. *-ch* in the W. subj.), and that sometimes forms of quite different origin gave the same result. Anyhow it is reasonable to look for a greater variety of forms in the prehistoric period of Irish.

Examining all the possible prototypes of Irish endings, we arrive at the following results:

1. Sg.: It is clear that *ō* > *ū* existed in the thematic present forms and in the *s*-subjunctive, but in the preterite **carassō* (W. *cereis*) it is obviously an innovation.

NOTE. — *-u* in the pret. stands either for **-m* or for **-om*. I think that the later possibility is quite likely because of the 3. sg. **carasset*. Consequently the O. Ir. *-*ū* is a) an old primary ending of themat. verbs, and b) it was introduced for the secondary *-om*. The old secondary ending is supposed to be preserved in the first person of the *ā*- subj. **berām* : **bera* dep. *-ber*; now, one of these forms must be analogical, and considering that **virōm* became *fer*, it seems that *-ber* is the real result of that form; *bera* would be consequently an analogical form, yet it is a question when this analogical form was introduced. One could think of the historical period, but it would not be possible to suggest any starting point for such an innovation, consequently one must infer that this form is of an older date. And

1. Cp. also Ir. *ammi* fr. **esmesi* while Welsh *ym* goes back to **esmos* (skr. *smasi* : *smas*).

there it seems that it was analogical to the thematic *-ū* (**berū* : **beret(i)* = x : *berāt(i)* ; x = **berā*). This *berā* is undoubtedly preserved in the absolute ending owing to some following particle which was then lost. It might be well that the real ancestor of *ber* was **berā* or **berō* (i. e. that **berām* was altogether replaced by *berā* like **carassom* was replaced by **carassū*). This would be the more probable as it seems that there were in the first person some thematic forms coexisting with the *ā*- forms cp. *léciub* : *lécfea*, *gigius* : *gigsea*, though it is difficult to say whether these forms are archaic survivals or rather innovations.

3. Sg. The third pers. *beriþ* may go back to **bereti* while *beir* goes back to **beret*. This is the more possible as it seems that **-et* could be used in present as well. The modern Slavonic languages (e. g. Czech *veze*, *nese*) at least postulate this form. As regards the subjunctive, the form **retst* has been mentioned before. The form *reis* from **retset* corresponds to Skr. *darṣat* (*dṛ* « split ») etc. perfectly well. The same is true of the 3. sg. of the *s*-pret., while *car* goes back to **karast* ; the form *carais* (cp. Gaul. *legasit*) may be compared with forms like lat. *dixit*, gr. ἔδειξε, skr. *ádikṣat*. Here we must admit an innovation, yet this is not more surprising than gr. ἔδειξε (*birt* is of course an analog. form : **bertet*).

Consequently we have to accept :

prim. athem, **-ti*, them. **-et*
second. » **-t* » ».

NOTE. — Pedersen postulates only one ending, viz. *-et* : *berid*, according to him, is **beret is*, *is* being an affixed subject pronoun. Yet it seems that the personal pronouns expressed the subject only if emphasis was needed. Old Irish employed even in such cases a particle and not a pronoun [1]. It is however possible that *berid* would go back on **beret-i*, *i* being a particle ; but this is formally identical with the form **bereti* and it is possible that doublets like **bereti* : **beret* gave the *i* of the first form a certain independence and a particle like value.

1. Pl. The first person pl. has been mentioned before : though Ir. *-mi* may correspond to Skr. *-masi*, it must have originated in athem. forms (e.g. *ammi*). Ir. *-am* can represent

1. Brythonic forms like W. *carwn*, *cereist* and the ending of the 2. pl. *-ch* may be of later origin and consequently prove nothing to the point.

Skr. *-mas* as well as Skr. *-ma*; anyhow the difference between *-mi* : *-am* does not go back to the difference between Indo-Eur. primary and secondary endings. (This is the more probable because Bryth. *-m* in primary forms so far they are preserved seems to postulate the prim. *-me/os* [1].)

2. *Pl.* The second pers. pl. *-(e)te* corresponds to Skr. *-(a)ta* and *-(a)tha* as well. The Ir. absolute form differs from the dependent form only so far that the final vowel is preserved, presumably owing to some following particle which then disappeared.

3. *Pl.* In the third pers. pl. the absol. ending in the preterite is obviously of later origin; the subjunctive has in Skr. a secondary ending in this persôn [2]. The primary ending was undoubtedly regular in athem. present, consequently the dependent present form may be an innovation: see also Meillet, *R. C.*, XXVIII, 371, but cp. Icel. *ero*.

Consequently we may summarise as follows.

1. sg.	*-mi* thematic. *-ō* >	Ir.	*-ⁱm* : **-ū*.
3. sg.	*-ti* thematic. *-et* >		*-ⁱþ* : *zéro.
	secondary . . . *t*		
1. pl.	*-mesi*. *-mes*		*-mi* : *-am*.
	secondary *-ma**		
2. pl.	*-te*		*-ⁱþ*.
3. pl.	*-nti*		
	secondary *-nt*		*-ⁱd*: *-ᵃd*.

From these forms only the 3rd pers. pl. can be safely identified with the difference between the primary and secondary endings; the 3rd pers. sing. belongs *only partly* there; all the rest, i. e. three couples out of five, do not belong there at all. It would be, however, possible to infer that these couples have been rearranged symmetrically to the division *-nti* : *-nt* (primary : secondary) or to the division *-ti* (primary athematic) : *-et* (thematic). These eventualities, however, appear

1. The absolute ending in the pret. (and perhaps also in the subj. ?) are an innovation.

2. See later.

more or less probable according to what point of view we take with regard to the second pers. sing. The independent form *biri* can be of course derived from **beresi* < **bheresi* = skr. *bharasi* [1]. But it is a question what was the original form from which the dependent form *-bir* originated. If it was **bheres*, the scales turn in favour of the Indo-European interchange between the primary and secondary endings ; if it was, however, another form, for instance **bherei* (see Meillet, *R.C.*, XXVIII, p. 371), we could as well give up this theory. The second alternative form seems to be supported by the Welsh 2nd sg. aor. *cereis* : if the change *a* > *ei* is neither due to the analogical influence of the first person (1 sg. *cereis* < *carassū*), nor to the influence of the suffixed pronoun **sū* > *tī* we must postulate a form **carassī*, as this *-ī* might be of diphthongical origin, we might infer that the original form was **carassei*, the *ei* being here introduced from the present, i. e. from *berei*. If *-bir* goes back to **bherei* the change *e* > *i* need not surprise us ; whereas if it actually goes back on *bheres*, this change is rather singular ; but we must not forget that there are forms like *-eim*, *focheirt*, subj. *geiss*, etc., which seem to postulate rather an *-es*. If this last eventuality be true it would be quite sufficient to prove that in the 2nd person sg. there was an interchange going back to the difference between the I. E. primary and secondary endings. Is there any other evidence in this respect ? The old injunctive *at-ré*, *coméir* postulates an athematic form **regs*. the couple *-téiss* : *téssi* corresponds to skr. *vakṣas* (*vah* = L. *veho*) : *darṣasi* (*dṛ* « split »). Considering all these circumstances we may say that the ending *-ei* is admissible but it would not cover the whole ground, whereas the ending *-es* does. As soon as we admit that, we must admit that there were three forms out of six, where the difference of endings can be connected with the difference betwen I. E. primary and secondary endings. This, however, does not yet mean that the *ratio* of the interchange needs to be in any direct connection with the Indo-European, nor are we justified in supposing that Proto-Irish has actually

1. So too subj. **tēssesi* > *tēssi* ; cp. skr. *darṣasi* (*dṛ-* « split »).

preserved the distinction between the two sets; on the contrary, the fact that the rest of the forms (i. e. 1. sg. pl. 2nd pl.) cannot be explained on that principle makes it probable that there was a period in the development of the Celtic languages, when the formal difference between the two sets survived only in some forms. For this reason it is not very probable that the Old Celtic distribution of the endings was in immediate connection with the original Indo-European rule, whichever it was, for if it were so, why should Celtic have abolished the formal distinction in some of the forms? If this distribution was not Indo-European, it is reasonable to ask whether we should explain it from Celtic, and how.

Given the possibility that in certain forms both sets of suffixes could occur, it is easily possible to imagine that a tendency could be developed according to which the longer form could be used only under certain circumstances.

It is now a question whether it was possible for certain forms to use both sets of suffixes? I think it was, though, of course, the conditions of the variations are not known. Greek φέρεις, δείκνυς proves that the *-s* suffix could be used in primary tenses as well. For the 3rd person Slavonic *nese* seems to point in the same direction, but above all it is the Vedic subj. 2nd or 3rd pers. sing. where both the primary and secondary endings are current. If the Celtic *s*- subjunctive were formed similarly, we could postulate a following paradigm:

1. sg.	Skr. *stoṣāni*	Celt.	*(s)tēksō* > *-tíass.*
2. sg.	*darṣasi*	»	*(s)tēksesi* > *-tēssi.*
—	*vakṣas*	»	*(s)tēkses* > *-tēss.*
3. sg.	*neṣati*		
—	*ákṣat*	»	*(s)tēkset* > Ir. *téiss.*
Injunct.			*stēkst* > » *té.*

Similarly in the *ā*- subj.

1. sg.	**berām* > Ir. *ber*			
2. sg.	**berāsi* > Ir. *ber^{a}e*	cp.	Ved.	*bhavāsi.*
—	**berās* »	»	»	*bhárās.*
3. sg.	**berāti* > Ir. *ber^{a}id*	»	»	*bhávāti.*
—	**berāt* > » *bera*	»	»	*bhárāt.*

It is probable that these variations were not systematic [1] but it is quite probable that a system could have developed out of such double forms [2].

Taking such a possibility for granted, we can reconstruct the development as follows : the alternations between *-āsi : -as ; -sesi : -ses ; -āti : -āt* were associated with those of *-eti : -et ; -set : -st ; -aset : -ast ; -mesi : -mes* and finally with that of *. . .nti : . . .nt*, etc. and these variations were generalised and worked out on the principle of establishing a certain set of shorter endings and longer ones, which would interchange irrespective of their origin.

NOTE. — We may ask how it came about that absolute *-u* and *-te* were preserved in Irish. I suggest that as soon as there was a tendency to distribute the endings according to the new principle, *i* of the most of the longer endings became for the speaker a sort of particle (so it was most probably regarded in the case of 1 pl. *-mmi : *-mo*). As soon as there was a tendency to regard the absolute form as compounded with a particle, it was quite natural to form the absolute 1 sg. *-ū* and 2 pl. *-te* + some now lost particle.

This seems the more probable because the verbum simplex was undoubtedly often followed by a particle, as proved by the use of suffixed pronoun and the use of relative. In this connection I should perhaps state that the Welsh which does not know any use of a suffixed pronoun (except the relative copula *sydd* which is really a special case, because the copula is treated as if it were a preverb) has not any *system* of absolute forms (except for the 3. pers. praes.) and in the majority of cases the verb is preceded by a particle, i. e. it becomes a dependent form.

Considering all this, we are perhaps not justified to presuppose for the Brythonic branch the same elaborate system of absolute and dependent endings except for the 3. pers. sing. Probably the whole Irish system is comparatively recent and perhaps the interchange of *-im : -u* is rather an archaic feature. As regards the 2nd. *asberi, condaigi, etc.*, they may be regarded as an extension of *dogni, imraidi*, etc. (cp. Strachan, VSR. p. 10).

The principle of interchange of longer and shorter endings

1. This is especially clear in the case of the 2nd pers. sg. conj. *berae* which remains the same both in the absolute and in the dependent inflexion and in both cases goes back on the primary form **berāsi*.

2. Moreover there were probably doublets due to other reasons, especially the 3. sg. aorist. **karast* > **karass* : Ir. *car*, beside the later form **carasset* (cpr. Gaulish *legasit*) : Ir. *carais*, W. *caraz*.

was obviously a rhythmical one, as it was probably the principle that an absolute form of verb could be followed by an enclitic. And so I think probable that for the Celtic speaker a longer ending was equivalent to an ending + enclitic.

This attempt at an explanation dispenses with the necessity to assume that a longer verb required a shorter ending (cp. Gr. τίθης, δείκνυς). Obviously an Irish compound verb is not a longer word because it is not a compound at all (e. g. *do biur*, see later); the question was not the length of the verb, but the position of what was considered an enclitic part of the tact.

Note. — Having abolished the original difference between the primary and secondary ending, Celtic created new *tempora secundaria* as did, for instance, Latin. These Celtic secondary tenses were originally destined to express a past of the respective tempus basis, viz., the past of the present, of the subjunctive, of the future; the past or the subjunctive or of the future developed then also a certain modal meaning (corresponding partly to the Greek *optativus potentialis* or *irrealis* : E. *would* or *should*). These endings are partly different from the prim. endings and they are partly characterized by an affixed element (ZE. 426 : Praeterea tempora secundaria auctis utique terminationibus differunt ut in activi 1. et 3 pers. pl. addito *-is*....). From these the singular has its parallel in Brythonic dialects *berinn* cp. -Bret. *-enn* (2. -..*tha* W. *-ut ?*) ; 3. sg. *bered* cp. W. *adwaenat*, *gwyddiat*. The third pers. pl. ended probably in a long vowel, as it is proved by W. *cerynt* < *caronti, consequently Ir. *bertis* would represent an older *berontī-s*.... It is difficult to say whether the 1. and 2. pers. pl. were originally different from the absolute endings of the pres., but so much is clear that they were (in Ir.) followed by an element. If the 2. and the 3. pers. sg. actually go back to Indo-Eur. secondary ending of medium — and they most likely do —, it does not yet follow that the rest must go back to medium as well, so for inst. 3 pl. *-nto*, though it is possible enough. It is difficult to say whether the ending *-inn* Bret. *-enn* is related to Skr. *-āni* Avest *-āni* med. *-ēnē*, yet this difficulty arises from the gemination of the nasal and not from the fact that *-āni* is a subjunctive ending (for it could have originated in subjunctive).

The secondary tenses (imperf. futurum sec., and the past subj.) occur only dependently and consequently there is no absolute flexion.

Beside all these endings there are some others which belong to the original perfect formation : the 3rd pers. was undoub-

edly *-e* as it is proved by *boie*; if it were **bhouet*... the *-t* ending would have been preserved (**berte*, *teite* analogical ?). Beside this ending, there was probably in some forms *-ī* from med. *-ai*; cp. W. *etwyn* Skr. *jajñé*. Considering, now, that the Indo-European perfectsystem was apart from the I.-Eur. aor. pres. system, there was no possibility of variation of endings, and consequently there was no starting point for the Celtic to develope a double set of the endings and so it kept some traces of the original perfect (though some endings were changed e. g. 2nd sg. **-as* (?)).

The Irish Perfects comprise some ancient Aorists as well viz. forms like: *luid* fr. **ludet*. Gk. ἔλυθε; *do-cer* fr. **-k̑erát* (Skr. *açarīt*? but cp. also *áçarait*, A. V., which would point rather to an original *āi-* Basis!); *bi* fr. < **bīt* (?). These forms must have been associated with the perfect either so early that they did not develop any absolute forms or this association is of a later date (though prehistoric), and the forms gave up the absol. forms so far they were developed.

Consequently we arrive at the following result: The interchange between the absolute and dependent inflexion affects the tempora derived from the I.-Eur. Pres.-Aor. system. It is due to a rhythmical tendency. The endings themselves are a result of an intricate development:

In the pres. and subjunctive it is due to the mixture of different endings and partly to the agglutination of some particles; in the 3rd pers. pl. pres. ind. it is probably due to analogy. In the preterite the starting point was the parallel existence of thematic **karasset* beside the original **karast*. This difference was then carried out by means of agglutinated particles (1. sg. and 2. pl.) and by analogy (2. sg., 1. and 3. pl.). In Brythonic there are no traces of this development, but we must postulate **carasset* : **carass* from **karast*. We see that the Celtic languages worked on Indo-European lines, and we must regard the ProtoIrish as much or as little archaic as Latin or Italic dialects. As regards the changes of the system, we cannot attribute them to any nonAryan influences, nor is it probable that the Celtic distribution of the endings represents the original I.-Eur. conditions.

NOTE. — I have left out the deponent forms, e. g. *-the* < **-thēs* and the passive forms, all of which prove our point that Celtic preserved some old forms, yet developed them in the manner of Western European languages.

(*To be continued.*)

Josef BAUDIŠ.

LE
GALLO-ROMAN *BALMA*

Balma a été l'objet, récemment, avec quelques autres termes désignant des cavités (creux, grottes, cavernes, antres) dans les dialectes romans de la région des Alpes, d'une étude très approfondie de M. Paul Scheuermeier [1]. L'auteur y fait preuve d'une science étendue de son sujet, d'une critique sagace et pénétrante. Il étudie *balma* à tous les points de vue : phonétique, sens divers, étendue dans l'usage actuel, d'après les dictionnaires, d'après les noms de lieu et documents, origine.

Les formes variées qu'a prises ce mot dans la zone très étendue où on le trouve, se réduisent à deux formes primitives : *balma* et *barma*. Il se trouve sous la forme *balma* dans les vallées occidentales de la Haute-Italie.

Barma est d'un emploi général dans le Valais. Les formes avec *r* au lieu de *l* sont constatées dans le territoire alpestre du canton de Vaud, dans la vallée de Joux, à Genève, en Savoie, à Grenoble, dans le Lyonnais, dans les Alpes Cottiennes, en Franche-Comté, en Piémont.

Bōmə, *bōm* est la forme la plus répandue du reste du territoire de la Suisse française et de la France.

Bāma, *bām* est en usage dans le Jura bernois, à Neuenburg, dans le val de Travers, dans les départements voisins du Jura et du Doubs. Ces formes ne peuvent remonter à *barma*.

1. *Einige Beziehungen für den Begriff* Höhle *in den romanischen Alpendialekten. Ein wortgeschichtlicher Beitrag zum Studium der Alpinen Geländeausdrücke.* Halle, 1920 (Beihelfe zur Zeitschrift für romanische Philologie. Heft 69).

D'abord, un *r* après un *a* accentué devant une labiale ne peut tomber (dans le Jura bernois, BARBA donne *bẽrb* ; GARBA > *dʒẽrb* ; ARMA > *ẽrm*) ; ensuite dans cette zone, le changement franco-provençal de *l* en *r* n'a pas lieu. *Bãm(a)* remonte directement à *balma*.

Toutes ces formes, comme aussi les formes de la France méridionale *baumo-*, remontent régulièrement à une base commune *BALMA qui est aussi celle de l'allemand *Balm*.

La forme française a évincé à peu près complètement la forme indigène *barma* dans les hautes régions de la Suisse franco-provençale [1].

Le document le plus ancien où figure *balma* est un testament écrit en 721, par l'abbé de Flavigny : in pago Pauliacinse (*sic*), *Balma* et *Corniciaco*. Le pagus Pauliacensis, comme le montre le contexte, relève de Pauliacum, aujourd'hui Pouilly-en-Auxois (Côte-d'Or). L'auteur cite plusieurs autres documents du VIIIe et du IXe siècle. touchant *Balma*. Le nombre pourrait facilement en être accrû. L'auteur en dégage des conclusions intéressantes au point de vue historique et linguistique, confirmées d'ailleurs par des documents historiques : c'est que dans les premiers siècles du Christianisme, des ascètes élevés depuis à la sainteté, vivaient dans des grottes où ils étaient la plupart du temps enterrés ; que ces grottes étaient souvent utilisées comme demeures par des congrégations monastiques au début de leur formation, et que dans la suite, de grands cloîtres et de grandes églises s'élevaient dans le voisinage de ces lieux sacrés.

Balma présente des sens extrêmement variés suivant les époques et les régions. On peut les ramener à trois principaux.

Le sens le plus ancien est clairement celui de *creux*, *cavité*. Non seulement c'est celui que l'on trouve dans les documents les plus anciens et pendant tout le moyen âge, mais c'est encore aujourd'hui de beaucoup le plus répandu. On le trouve même au figuré par exemple dans le wallon *abaumé*, creux en parlant des voix ; enterré, sombre, obscur.

1. Il y a aussi quelques formes isolées où on a *n* au lieu de *m*. Il se peut qu'il y ait là, dit l'auteur, p. 7, un fait de dissimilation (*b-m* > *b-n*), mais il peut y avoir influence d'un autre mot (p. 19).

Un second sens assez répandu est celui de *endroit abrupt, pic*. Dans le Dauphiné et les Vosges, *baume*, outre le sens de caverne, a celui de rochers abrupts. Dans les Alpes Cottiennes, *balme* sert à distinguer indifféremment une grotte ou un rocher à pic. Dans le Lyonnais, *bôrma*, *bàrma* est un endroit escarpé dès le XIe siècle ; *barmat* est un relief de terrain. A Létra (Rhône) *barma* s'applique à un talus au fond d'un champ ; dans le Forez, *barmat*, *bormat*, désigne une haie formée de gros arbres.

Enfin *balma* est arrivé à qualifier un *endroit saillant*. *Balma* dans certaines régions n'indique plus la caverne, mais plutôt les rochers qui la forment ou la surplombent. Parfois même il n'y a pas du tout de grotte ou cavité.

Les grottes ou cavernes ayant souvent servi dans les pays de montagnes d'abri pour les hommes et de greniers même pour la conservation du foin et du blé, les constructions qui plus tard ont servi aux mêmes usages, ont pris le même nom. C'est ainsi qu'on trouve à Lens (V.) *barma* dans le sens d'étable à porc dans la montagne, etc.

Scheuermeier en constatant l'usage actuel, les dictionnaires et glossaires, les documents et noms de lieu, a pu donner une carte du domaine géographique le plus étendu de *balma*.

Il s'est demandé à quel peuple il faut attribuer ce mot. Il exclut les Rhètes, *balma* n'existant nulle part dans les dialectes rhéto-romans. Il est faux que *balma* se trouve en Engadine avec le sens de *cavité* ; faux aussi que *palfen* soit suisse allemand. Les noms de lieux bavarois et tyroliens *Palva*, *Palven*, *Palfen*, invoqués pour la reconstitution d'un rhétique *Pal-(a)va* sont en territoire aujourd'hui allemand et y ont été apportés par les Allemands. Le rapprochement qu'on a voulu établir entre l'anglais *spelm* et les noms de montagne français *Pelvo*, *Pelvé*, *Pelvoux* dans les Alpes occidentales, est impossible ; car dans les Alpes Cottiennes, le changement de la voyelle du thème, ainsi que l'évolution de *-lm-* en *-lv-*, donnant *pelv-* pour *balm-*, est impossible phonétiquement.

Un mot dont le domaine comprend toute la France, la Haute-Italie occidentale, toute la Suisse moins la Rhétie et presque tout le Tessin, l'Allemagne du Sud dans une zone qui

s'étend au nord de la Rhétie, depuis les Vosges jusqu'à l'Inn, est sans doute, conclut l'auteur, un mot gaulois.

Au point de vue ethnographique comme au point de vue linguistique, les formes en usage dans le Tyrol allemand et la Bavière, *Balfen* et *Pulfen* au lieu de *Balmen* et *Palmen*, méritaient l'attention et soulevaient une question délicate que l'auteur me paraît avoir résolue. Dans les cantons nords de la Suisse allemande et au sud de Bade, les deux formes *balm-* et *balb* s'emploient l'une pour l'autre. Or, si dans l'allemand de ce pays le changement de *-lb* en *-lm* est possible, constaté même, en revanche celui de *-lm* en *-lb* est totalement impossible. La forme *balb-* est constatée dès le IXe siècle. L'auteur en conclut avec raison, que les formes de l'Allemagne du Sud en *-lb-*, *-lf-* supposent une prononciation **Balβa* évoluée de *Balma*, en usage chez les populations celtiques de cette région quand les Allemands y pénétrèrent. Il s'ensuivrait que non seulement les moyennes intervocaliques *bdg* étaient spirantes [1], lors de la conquête romaine, mais même que *m* et sans doute *b* après *l* participaient à cette évolution, tout au moins dans une partie du domaine celtique continental. C'est à tort que pris de scrupules, l'auteur se demande si cette évolution ne serait pas ligure, à cause des formes *Borm-* et *Borv-* (*Bormoni* et *Borvoni*). Les formes avec *-m-* appartiennent surtout à la Provence. Les formes avec *-v-* sont prépondérantes de beaucoup dans le reste de la France. Il remarque dans l'Allemagne du Sud, *Borbetomagos*, *Worms*. Le changement de *-rm-* en *-rv-* est commun à tout le groupe brittonique, mais on ne peut l'établir qu'à une époque assez récente [2]. M. d'Arbois de Jubainville explique *Borvo-* par un change-

1. Cf. *Cebenna*, *Cevenna* et Κέμμενον (*Cemmenice regio*, dans Avienus, *Ora maritima*, 622-625). Pour *g*, cf. *vertragus*, *vertraha*, *Mouno* (*Deo mouno*) du CIL. VII, 997 et *Mogouno* CIL. XIII, 5315. Le *g* intervocalique avait totalement disparu au XIe siècle (*mao* = *mago* ; sur des vases gallo-romains d'Auvergne, *Riomarus* = *Rigomarus*).

2. Les formes comme *Arcantodan* pour *Argantodan*, *Vercobreto* sembleraient indiquer un durcissement de *g*, *b* après *r*. Il est possible qu'il s'agisse d'une prononciation dialectale. Peut-être est-ce une première étape du groupe *-rg*, vers *-rch*, qui se constate en breton et en cornique. Pour *carpentum*, il est vrai, cette dernière explication ne peut être invoquée.

nient de suffixe dû à l'influence d'un thème *berv-* (variante **borv-*) qui a donné l'irlandais *berbhaim*, je bous; gall.-bret. *berwi*, bouillir; lat. *fervo*. *Bormo-* serait ligure. On vient de voir qu'il s'agit d'un changement phonétique pur en territoire celtique. De même *Cebenna* serait celtique mais Κεμμενον, ligure. C'est à priori très invraisemblable. Il est plus logique de supposer une évolution de *b* ou *m* en *v*. Quant à l'objection de M. d'Arbois de Jubainville contre l'évolution en gaulois de *m* en *v*, tirée des formes comme *Remi*, *Cenomanni* où *m* est conservée, elle ne saurait nous arrêter. On pourrait aussi bien soutenir que le changement de *m* intervocalique en *v*, n'existait pas en gallois comme en breton au xe siècle de notre ère. Or, il est admis par tous les celtistes que ce changement est antérieur de plusieurs siècles à l'époque où il se produit dans l'écriture, et remonte tout au moins à une époque où les voyelles étaient conservées, c'est-à-dire au plus tard au vi^e^-viie siècle. Il y a d'ailleurs un argument décisif en faveur de l'origine celtique de *balma*. On peut considérer *balma* comme formé d'un thème *bal-* avec le suffixe *-mo*, *-ma*, bien connu dans les langues celtiques; on trouve ce suffixe avec des thèmes monosyllabiques terminés par une voyelle ou une consonne, par exemple *-r* [1]. Or *bal-* se retrouve dans le cornique *bal* très usité dans toute la région des mines d'étain du Cornwall dans le sens de *mine*. L'*English dialectal Dictionary* de Wright, le donne comme propre au Cornwall, ainsi que tous les glossaires de ce pays [2]. Au cours d'un séjour en 1911 dans la paroisse très riche en mines d'étain de St Just-in-Penwith, près du cap Lands'End, j'ai constaté que les mines étaient couramment appelées *bal*. On trouve le mot plusieurs fois dans le cadastre de cette paroisse toujours en rapport avec une mine : *Hale Bal* [3]; *Park an Bal*, le champ de la mine;

1. Cf. Holger Pedersen, *Vergl. Gr. der kelt. Spr.*, II, p. 60.

2. Iago, *Glossary of the cornish Dialect*, p. 111; il cite aussi *balmaid*, *balgirl*, fille qui travaille à la surface d'une mine. — Miss M. A. Courtney, *Glossary of words in use in Cornwall*, 1880, p. 3 : *bal*, a mine; *bal-girl*. — Thomas Q. Couch, *East Cornwall words*, p. 76 : cf. *Journal of the Royal Institute of Cornwall*, 1864, III, 47.

3. *Hal* a tous les sens de l'anglais *moor*.

Zawn a Bal, la caverne de la mine. *Zawn-*, gallois *safn*, bouche indique des grottes ou cavernes ; il s'agit ici d'une grotte sous une mine d'étain qui s'avance quelque peu sous le rivage.

On a voulu voir dans *bal* une forme évoluée de *pal*, bêche, dans toutes les langues brittoniques, cornique, gallois, breton. *Pal* est féminin de sorte que, suivant une loi phonétique commune à toutes les langues, précédé de l'article, *pal* devient *bal* ; on aurait en cornique, *an bal*. Mais le mot se trouve fréquemment, indépendamment de l'article sous la forme *bal*, dans des noms de champ et dans des noms de paroisse comme *Baldue* (*due*, noir) [1]. Or le sens de mine est un de ceux qui ont été relevés pour *balma*. Beaume, en pays wallon, a le sens de *trou de mine pénétrant obliquement dans le sol* [2]. Mon collègue, M. A. Thomas, a relevé *balma*, avec le sens de *mine* dans une charte latine de 1266, du cartulaire de l'abbaye de Silvanès, en Rouergue [3].

Il me paraît certain que *bal*, avec un sens analogue à un des sens primitifs de *balma*, se retrouve dans un nom de lieu qui figure dans une charte de 848-849, du cartulaire de Redon : *Bal-rit*, qui, comme je vais le montrer, doit vraisemblablement être lu *Bal-ruit*. Il résulte du contexte que *Balrit* était dans la paroisse de Bain, aujourd'hui Bains-de-Redon, et que c'était une sorte de port ou d'anse sur l'Out, affluent de la Vilaine, écrit aujourd'hui malencontreusement *Oust*. En effet, la charte a pour objet d'examiner le bien fondé d'une réclamation de deux moines du monastère de Ballon, demandant à percevoir une part des droits prélevés à Balrit sur les bateaux et les commerçants. L'éditeur du cartulaire de Redon, M. de Courson, n'a pu identifier Balrit avec aucun nom de lieu actuel en Bains ; j'ai été plus heureux, mais non sans de laborieuses investigations. Le cas vaut la peine d'être exposé, car il prouve combien il faut être circonspect en pareille matière, surtout si on est obligé à une enquête à distance. *Balrit* me ménageait de singulières surprises.

1. Williams, qui a adopté cette étymologie impossible, l'oublie au mot *pal*, dont il fait cette fois un *masculin* ! (*Lexicon cornic. brit.* à *bal* et *pal*.)
2. Scheuermeier, p. 12.
3. P. A. Verlaguet, *Cart.*, pp. 446-44, Rodez, 1910.

Bains au IXe siècle était bilingue ; on y parlait couramment breton et roman. Or, pour des raisons que j'ai exposées dans mon travail sur *Les langues romane et bretonne, en Armorique*, le breton disparut de très bonne heure dans la région de Bains, probablement vers le XI-XIIe siècle. Supposant sincère la forme *Balrit*, je conclus logiquement qu'après avoir été *Balret* au Xe siècle, *i* bref se confondant avec *ĕ* bref en breton dès le IXe-Xe siècle, ce nom avait dû évoluer ensuite suivant les lois de la phonétique française ; il avait dû se vocaliser, comme dans *tal- pont* devenu *Taupont* (Morbihan), tandis qu'en breton *l* ne se vocalise que devant *t* ou *d* et cela au XIIIe siècle. La forme *-rit*, *-ret* ne pouvait être suspectée, *rit* (*ret*) étant bien connu dans toutes les langues brittoniques dans le sens de *gué* (gaulois *Augustoritum*). Logiquement si le nom avait persisté, on devait le retrouver sous la forme *Bauré*. J'écrivis à tout hasard à l'instituteur public de Bains lui demandant s'il n'y aurait pas un endroit du nom de Bauré-sur-l'Out, dans la commune de Bains et le priant, au cas où ma supposition serait fondée, de me le décrire sommairement. Ce fut une institutrice, Mlle Collin, qui fort obligeamment me répondit que *Bauré* est une anse de 100 mètres de large sur l'Out, avec de beaux rochers et un écho très fort ; qu'il y avait là un beau panorama ; que c'était un lieu de promenade favori des Redonnais, si bien qu'un petit bateau à vapeur faisait le service le dimanche entre Redon et Bauré.

Comme j'avais entendu dire vaguement qu'on avait découvert des traces de mines exploitées à une époque fort ancienne dans cette région et qu'il n'était pas inutile de m'en assurer pour préciser le sens de *bal-*, je m'adressais à l'homme qui connaît le mieux les ressources minières de la Bretagne, mon collègue M. Kerforn de la Faculté des Sciences de Rennes. Il me répondit qu'il ne connaissait pas de Beauré-en-Bains, mais qu'il y avait un *Beauroc*, *Beauro* sur la rive droite de l'Out, vers Saint-Perreux (Morbihan) et qu'on y avait trouvé dans les sables des parcelles d'or. Pris de scrupule, je m'informai de *Beauroc*, *Beauro* auprès de Mlle Collin. En réponse elle m'envoya un relevé avec plan du cadastre des rochers de *Beauroc* ; *c'est ainsi*, m'écrivait-elle, *que ce mot est écrit*. Il

résulte du plan, comme de la description qu'elle m'en donnait, que les rochers surplomblent la rivière d'au moins 20 à 25 mètres sur une assez grande longueur. Persuadé que ma correspondante, qui d'après sa première lettre était une nouvelle venue dans le pays, devait tenir sa première information sur *Bauré*, prononcé vraisemblablement *Borò* de gens du peuple et que *Beauroc* était dû à une fausse étymologie amenée par les *beaux rochers* en question, je lui demandai pourquoi elle ne m'avait dit mot de *Beauroc*. Voici sa réponse : « Si je vous ai parlé d'abord de *Bauré*, c'est que je m'étais renseignée près de la population. Sur le cadastre il y a écrit *Beauroc* ; c'est le nom que l'on donne aux rochers et qui se prononce *Beauro*. Maintenant *Bourreu*, c'est ainsi qu'il est encore écrit sur le plan cadastral, comprend les marais situés aux alentours de *Beauroc*. Les gens du pays disent donc *Beauro* pour *Beauroc* et *Bourreu* sans presque prononcer l'*u* final. »

Il me parut dès lors probable que *Beauro* et *Boureu* devaient désigner un seul et même lieu et pouvaient, en faisant la part de la fausse étymologie pour *Beauroc*, se ramener à *Beauret* = *Balret*, *Balrit*. Néanmoins, par l'intermédiaire de M. Pocquet du Haut-Jussé, je m'enquis auprès de M. Bourde de la Rogerie, archiviste d'Ille-et-Vilaine, des formes que les archives pouvaient nous révéler à une époque antérieure pour *Beauré*, *Boureu*. Voici le relevé que je dois à ses obligeantes recherches :

Archives d'Ille-et-Vilaine :

H. 6 *bis*. Aveu de l'abbé Scotti, le 8 juin 1580, f° 102. Rentes sur une écluse appelée la *Beaurouie*..... sur une *autre* écluse « souz le rocher de *Baurouet*.

H. 7. Aveu de l'abbé de Choiseul, 24 décembre 1677, f° 12 : L'écluse *Bourouet*.

H. 86. Table des fiefs (écrite au XVIIe siècle d'après un rentier de 1448) : *Baurouet*.

H. 86. Aveu à l'abbaye, 13 avril 1731, pour une terre jouxtant « *aux fausses de Beauroué* ».

La forme du XVe-XVIe siècle *Baurouet* est évidemment sin-

cère. Devenu *Bauroué*, elle a régulièrement évolué en *Baureu*, *Boureu* (*Bọruö*, *Bọrö*)[1]. G. Dottin qui a étudié spécialement le patois de Pléchatel (Ille-et-Vilaine), me signale comme exemple fort répandu de *wé* en *ö* : *krö* pour *croix*. Pour *rö*, il y aurait *rö*, roue. On a *ö* pour le français *ui* : *ḳęs*, *ḳös*, cuisse ; *anö*, anuit ; *ḳör*, cuire. *Beauro* peut à la rigueur s'expliquer comme doublet de prononciation de *Bọrö*. Cependant on le trouve assez anciennement ; M. de Laigue, dans son livre sur *La noblesse bretonne* au XVe et XVIe siècle, tome I, donne *Bouro* en Saint-Vincent, en 1536 et *Boro*, en 1514. Or les marais que me signalait Mlle Collin sous le nom de *Boureu* s'étendent, d'après elle, vers Saint-Vincent. Me rappelant qu'il y avait un autre *Beauroc* en Saint-Congard (Morbihan), dans une région assez peu éloignée et ayant eu des destinées linguistiques analogues, je m'enquis de la prononciation de *Beauroc* et de sa situation, cette fois, pour éviter une erreur dans la personne, auprès du curé de la paroisse. J'appris par lui que, illettrés comme lettrés, prononcent *Beauro* comme s'il y avait accent grave sur *o*, que *Beauro* est sur une des *coupures* de la chaîne de collines de Malestroit, juste au sud du bourg de Saint-Congard, et surplombe en la suivant la rivière de l'Out.

S'il peut rester quelques doutes sur l'origine de *Beauro*, au moins quant à la prononciation, il est en revanche certain que *Baurouet* en Bains, comme situation, représente *Balrit* et que *Balrit* est une faute de copiste pour *Balruit*. La confusion entre *i* et *ui*, est loin d'être sans exemple dans les manuscrits brittoniques du IXe-Xe siècle ; *bit* est pour *buit* dans les gloses à Juvencus (ms. du IXe siècle) ; *iechuit* doit être lue *iechit* dans l'Oxoniensis prior (même époque)[2]. En revanche, *catalrid* dans le ms. breton de Luxembourg, est à lire *catalruid*, gl. avelloso (cf. *catol* gl. avelloso). Le *Vocabularium Cornicum*, manuscrit du XIIe-XIIIe siècle, mais qui reproduit sûrement un texte du XIe siècle, nous donne *-rid* dans *benenrid* femina,

1. La remarque de Mlle Collin que *u* dans *Boureu* ne se prononce presque pas ferait supposer une prononciation *Burötö*.

2. La diphtongue *ui* ne produit pas infection : si *ui* était sincère on eût eu *iachuit*.

et *-ruid* dans *gurruid* mas l. masculus. Quelle que soit la forme que l'on doive préférer, il y a en tout cas confusion entre *ui* et *i* [1]. Pour le sens de *-ruit*, *-rouet*, cf. *Guen -ronet* [2], commune de l'arrondissement de Saint-Nazaire, sur la rivière l'Isac. *Ruit*, gall. *rhwyd*, breton *roued* est emprunté au latin *rēte*, filets, et doit indiquer un *barrage* sur une rivière.

Le sens de *bal-* dans *Balruit*, *Baurouet* est celui de *baume* dans la Bresse Louhannaise : *bord abrupt d'une rivière* ; en montagne : *rochers abrupts* ; au XVIIe siècle, *barmatà* a le sens de suivre les *barmes* d'une rivière. Cotgrave donne à *barme* le sens de : *the bank of a river*, la berge d'une rivière.

Bal paraît aussi dans les noms de lieu du pays de Galles. D'après les dictionnaires, il aurait le sens de *pic* d'une colline. Il faudrait étudier la situation des lieux, qui portent ce nom pour pouvoir se prononcer.

En Irlande, comme en Écosse, *bail*, *baile* entrent en composition de nombreux noms de lieu, et sont connus dans le sens de *lieu*, *demeure*, *bourgade*, *ville*. J'avais supposé que c'était un souvenir de l'époque préhistorique et que **bali* [3], *balion*, forme vieille-celtique de *bail*, *baile*, avait le même thème que *balma*. C'était un souvenir de l'époque où on habitait dans des cavernes, grottes naturelles ou artificielles, et à une époque plus récente, à l'époque néolithique et même en territoire celtique, d'après Déchelette, en pleine époque du fer, dans des chaumières à demi enfouies dans le sol.

1. La forme du cornique moyen est *gorryth*, mâle, homme, opposé à *benen* (O. M. 2837 ; R. D. 420) ; *y* représente *ī* long. Il me paraît certain qu'il faut voir dans *-rid* : *rith*, forme : *gur-rith*, signifie : masculin, qui a la forme d'un homme ; *benen-rith*, féminin, qui a la forme de femme. Cf. pour le sens le gall. *gur-ryw*, cornique *gorrow*.

2. En 1090 on a *Guenruth* : il est évident que le scribe a mal lu et avait sous les yeux *Guen-ruit* ; *Genrut*, en 1094, est une mauvaise transcription de *Guenruth*. La forme évoluée de *Guenruit* est, en 1672, *Guerroit* : cf. *Guerran*, v. bret. *Wenran*, fâcheusement écrit *Guérande*. En 1287, je relève la forme *Guenreth*. On pourrait supposer qu'on a ici *-ret* (*rit*), gué, bien connu en pays bretonnant (cf. *Perret*, Côtes-du-Nord, ancien évêché de Vannes, au XIe siècle *Pen-ret*). Mais le *th* m'incline à penser que le scribe a encore ici mal lu.

3. *Bail* est neutre en Écosse, m'apprend M. Francis C. Diack.

Mon savant collaborateur, Vendryes, m'apprend que les linguistes scandinaves Falk et Torp (*Wörkschatz der german. Spracheinheit* et *Norwegisch-dänisches Etym. Wört.*) ont rapproché l'irl. *baile* d'un germanique primitif **bôla-*[1] désignant la demeure de l'homme et des animaux. Le sens primitif a varié ; en norvégien *bal* signifie *nid* et aussi habitation Le primitif germanique a été rapproché de φωλεός. Notre collaborateur, M. Francis C. Diack, qui connaît à fond la toponomastique celtique de l'Écosse, me fait à ce sujet l'intéressante remarque que dans le Pictland d'Écosse, les souterrains ont été utilisés comme demeures jusqu'à l'époque romaine et qu'il y en a encore un bon nombre de bien conservés dans le comté d'Aberdeen[2].

Le sens de *bourgade*, *agglomération*, *ville* pour *baile* est facile à expliquer. Les chaumières, même à l'époque néolithique et naturellement aux époques postérieures, étaient généralement groupées et souvent protégées par une enceinte plus ou moins fortifiée. Si **baḷio-n* indiquait une demeure particulière, le pluriel neutre **baḷia*, qui aboutit également à *baile*, a dû désigner l'agglomération ; d'où pour *baile*, les deux sens demeure, maison et bourgade, ville.

Il est remarquable que dans un poème du XIIe siècle (Skene, *Four anc. Books*, II, p. 57), un héros gallois Ugnach invitant le barde-guerrier Taliessin à l'accompagner chez lui, emploie le mot *tino* (*tyno*) pour désigner sa demeure. Or *tyno*, breton-moyen *tnou*, indique un wallon encaissé, probablement d'abord un creux[3].

Quoi qu'il en soit, l'existence du thème de *balma*, *bal* en cornique, en armoricain, en irlandais, avec un sens voisin du

1. Mac Bain, dans son *Gaelic Dict.*, a rapproché *baile* du norrois *bol*, mais en a donné une étymologie impossible.

2. Pour l'importance des habitations souterraines, Vendryes me signale l'article *Unterirdische Wohnungen* de Schrader, *Reallexicon* et Evans, *Cretan caves and hypoaethral sanctuaries* (Journ. of hell. Stud., XXI, 1901, p. 99). Comme composé de *bal* en second terme, Francis C. Diack me signale *Conbbal* et *Muchal*, en 1268 *mukual* (*múchan*, d'après Joyce, quagmire, morass).

3. Ce mot a-t-il quelque rapport avec le gallo-roman **tana*, terrier, trou, abri sous roche, grotte ? Sur **tana*, voir Scheuermeier, p. 84 et suiv.

sens primitif, suffit à prouver, sans conteste, son origine celtique.

Il est grandement à souhaiter que des monographies comme celles de M. Scheuermeier se multiplient. La toponomastique des pays gallo-romans présente un terrain de recherches très variées qui peuvent donner des résultats de grande importance, non seulement au point de vue linguistique et sémantique, mais encore au point de vue historique et ethnographique. Elle soulève de nombreux problèmes fort complexes et que les efforts combinés des celtistes et des romanistes auront souvent peine à résoudre.

J. Loth.

NOTES
ÉTYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES
(*suite*)

---

202. Gallois GORUGAW.

Je n'ai trouvé ce mot que dans Iolo Goch, p. 431. Il décrit sa barbe rude qui a fait fuir une jeune fille :

llym a glew yw pob blewyn
gruc del yn gorugaw dyn

« pointu et dur est chaque poil, comme l'ajonc déchirant une personne ».

Il me paraît très probable qu'il faut y voir **ṇo + ruk = *roik*, variante de *reik* bien connu par *rhwygo*, bret. moy. *roegaff*.

203. Irl. moy. AN-FOSS, mouvement incessant, turbulence ; gall. ANWAS, ANGKYWAS.

L'expression *angkywas galon* (M. A. 212, 2), « qui ne reste pas avec les ennemis (en paix) » est une épithète laudative de Llywelyn ap Iorwerth.

Anwas par une fausse étymologie, est traduit dans le dictionnaire de S. Evans par « lâche, non vaillant » ; ce qui est, de plus, contraire à l'emploi de *gwas* ; on oppose chez les poètes *gwr* « homme, guerrier » à *gwas* « jeune homme, serviteur ». Les deux exemples que cite Evans ne s'accommodent pas de ce sens :

oet anwas cas cad ehorth « il était sans trêve désagréable, diligent au combat »

anwas ry gallas *pan rygolled* « il s'en alla (mourut) toujours sans repos quand on le perdit ».

Cf. le nom propre *Angnas Edeinawc* L. N. 51, 23. C'est un vaillant guerrier. Le sens est indiqué par *Edeinawc* « l'ailé ».

Pour le sens de *gwas*, cf. :

gwr yn oed gwas (M. A. 217, 2) « c'était un homme à l'âge d'un adolescent ».

gredyf gwr oed gwas (L.A. 62,1) « tempérament d'homme, âge d'adolescent ». *angkywas* indique l'existence d'une forme **kywas* de **com-ṷosta-* qu'il faut rapprocher de l'irl. moy. *cobsaid* stable, ferme.

204. V. Gallois FRANC.

Le mot se rencontre dans :

mi telu nit gurmaur
mi am franc dam an calaur (F.A.B., p. 2)

« ma famille n'est pas grande ; moi et mon Franc autour de notre chaudron ».

mi am franc dam am patel

« moi et mon Franc autour de notre plat ».

Cf. irl. moy. *franc amus* « soldat mercenaire » (*Rev. Celt.*, XIV, 443).

205. Irl. *dogar*, *dogra* ; gall. DYAR, GORDDYAR.

Ce mot est bien connu surtout en poésie ; il a le sens de « bruit (de voix, de chants), gazouillement d'oiseaux, tapage ». Il est à la fois substantif et adjectif.

dyar adar (L.N. 11, 26) « Les oiseaux sont bruyants ».

lleis adar, dyar eu grid (L. N. 33, 19)« la voix des oiseaux, au cri perçant ». Le mot est composé de *do* + *gar-* :

Cathl o ar adar (M. A. 143, 1) le chant des oiseaux bruyants.

gorddyar « grand bruit » ; *gorddyar y gwynt* (M. A. 880, 2) « le fracas du vent ».

ton-iar « bruit des flots », irl. *tond-gar*.

Il y a un autre *dyar*, qui désigne la « tristesse » : *dial dyar* (Cynddelw), *llafn dyar* (Gwalchmai).

Le second sens est évident dans ces passages :

pymbettyd defnyd dyar

« le 5e jour, motif de tristesse » (signes précurseurs du jugement chez S. Evans).

wythfed dydd dybydd dyar

« le 8e jour viendra tristesse (ou lamentation) ».

eglwysseu Bassa ynt baruar (L.R. 285, 5)
heno a minneu wyf dyar

« Les églises de Bassa sont charbons ardents ce soir, et moi je suis triste ».

Le composé prend son sens péjoratif de *do-* ; le second terme est *gar* « cri », « bruit », comme le montre d'ailleurs le substantif irlandais *dogra* f. « lamentation », et l'adjectif *dogar* « triste » (Lecan Gl. 121).

206. Irl. GLÉINEACH ; gall. TRYLWYN.

L'adjectif *trylwyn* veut dire « brillant » :

Dawn yssym yn yawn yn dyn ethrylith
a trylwyn bwy lladeu M.A. 231, 1

« J'ai nettement le talent d'un lettré et des pensées très brillantes ».

Cf. irl. *gléineach* « distinct, clair » = **gleinako-* ; *try-lwyn* = **tri-gleino-*.

207. Gall. moy. GWREITH.

Le mot est attesté dans les passages suivants :

Brys yg gwrys yn efnys ovyn wreith (M. A. 157, 1)

« Il se hâte dans le combat, dans l'œuvre hostile de crainte».

dremrut prut preityawr rwy can wreith (id.).

gwreith est connu par ailleurs comme 3e pers. sg. du parfait passif; ici c'est un substantif. De même dans ce passage du du Livre d'Aneurin (106, 4) :

Enuir ith elwir od gwir guereit
Rector liuidur mur pob kyvyeith

« On t'appellera très loyal d'après ton œuvre loyale, régulateur, conducteur sûr de tout compatriote ».

Comme le fait remarquer J. Morris Jones, *guereit* doit être pour *gureith*, le mot rimant avec *kyvyeith*. Le passage correspondant du Gododin (L.A. 82, 10) est :

Kywir yth elwir oth enwir weithret
Ractaf rwyvyadur mur catvilet.
Gweraith = **urektu-*.

208. Gallois RHYS, RHYSEDD, RHYSWR, KYWRYS.

Le sens de ces mots est fixé par les exemples suivants :

cywrys am vwyd, carant am ovid (M. A. 842, 2)

« en discorde pour la nourriture, amis pour la souffrance »

gwell dyhuddo no rhyssedda (M. A. 847, 2)

« mieux vaut apaiser que quereller ».

Dans le *Hanes Gruffudd ab Cynan*, Arthur est qualifié de *rhyswr honeit* (M.A. 725, 2) « guerrier célèbre ». Dans un poème de Cynddelw *kywryssed* est nettement distinct de *rysswr* » guerrier ».

nit kywreint y neb kywryssed am rwyt (M. A. 175, 1 et 2)
« il n'est habile à personne d'entrer en conflit avec mon filet»
(cf. pour *rwyd* :
detholeis vy rwyf yn rwyt rad wasgar (M.A. 176, 2).
« j'ai choisi mon chef comme filet dispensateur de grâces »).

Tyssiliaw tervyn gywryssed (M. A. 177, 2)
« Tyssilio terme (borne qui arrête) des conflits ».

Pour la mutation sonore du génitif, cf. *thervyn gywlat*.
Pour *kywryssed*, v. *amrysson* ; irl. *imresan*.
La forme *ryse* est à prendre en considération pour *rhysedd* :

gnawd gwedi rhyserch ryse (M. A. 149, 2).

« C'est chose habituelle qu'après amour excessif il y a querelle ».

Le breton moyen *resez* a le sens de *conflit* (Cf. J. Loth, *R. C.* XXXII, 27).

209. Gall. ADIAN.

adian est traduit par « postérité, descendance » : (O. Pughe, John Davies, S. Evans). Un exemple d'un poète du XIIe s. paraît confirmer ce sens (M. A. 145, 1) :

ardwyreaf hael o hil Gruffud
o adian Cynan cynwydiawn ud

« j'exalterai le généreux de la race de Gruffudd, de la postérité de Cynan, seigneur de Gynwyd ».

addian doit être rapproché de *an-ian* « nature », hautvann. *agnen*, de **andi-gannā* (Pedersen, *V. Gr.* I. 538). *adian* suppose *ate-gannā*. La valeur de *i* sortant d'une consonne *g* est attestée par l'absence d'infection dans la syllabe précédente.

210. Gall. moy. ELLWNG.

Ce mot a habituellement le sens de « lâcher », mais c'est probablement un sens secondaire. Dans l'*Elucidarium* (*Anecdota Oxoniensia*), p. 25, on lit :

a allant wy ellwg neu dillwg, traduisant *possunt solvere vel ligare*. Comme *dillwng* signifie sûrement « délier » (bret. moy. *dilloenter* « délier », cornique *dyllo*), *ellw(n)g* paraît bien traduire *ligare*. Il est vrai qu'après on a *yn rwymaw neu ym ellwg*, où *ellwg* a le sens de *solvere*. Le Livre noir (Skene, II, 45, 17) paraît indiquer la façon dont la transition s'est faite. Le poète prie Dieu de ne pas l'abandonner :

nam gollug oth law... nam ellug gan llu digarad « ne me lâche pas de ta main... ne me laisse pas aller avec la troupe noire sans affection (primitivement : « ne m'introduis pas dans »). Ce mot paraît composé comme l'irl. moy. *ellach* « union » ; v. irl. *i n-ellug inna accailse* « dans l'union de l'Eglise », Wb. 22 c. 20.

Prét. 3e pers. sg., prés. *inloing*, il réclame (introduit une action) : O'Dav. n° 1074 et v. Pedersen, *Vergl. Gr.* II, 571). L'irlandais est composé de *in*, *en* + *long*. On ne peut guère songer pour le gallois à *es* = *ex-* : régulièrement *ex* devient *ek eg-* devant *l* : *eg-lwg*, clair. On doit supposer la même composition qu'en irlandais : v. *gollwng*, *ymollwng* (cf. v. irl. *imfolang*, *imfolung*).

211. Gall. EILLT.

En moyen gallois, ce mot a eu le même sens que l'irlandais *alte*. Il se retrouve dans le composé significatif *cyf-eillt* = irl. *com-alte*; il n'a le sens ni d'étranger, ni d'esclave, mais à une certaine époque, celui de « vilain, serf ». Ce qui a causé ces confusions, c'est une fausse étymologie (*all, alltud*) ; mais il y a lieu de faire des distinctions chronologiques. Le sens du mot a évolué dans *mab-eyllt*, *eillt*, qui a un sens voisin de « colon », puis de « vilain », comme l'irlandais *alte, alt* est arrivé du sens de « nourri » (*alumnus*) à celui de « serviteur» dans *in-ailt* « *ancilla* » et « esclave ».

La période la plus ancienne nous est donnée par le Livre d'Aneurin et la *Gorchan Maelderw*, qui est une forme indépendante du Gododin et présente beaucoup de traces d'une rédaction en vieux-gallois. Le sens de *eillt* en est une preuve d'antiquité de plus.

dyrllydei vedgyrn eillt Mynydawc (L. A. 74, 7)

« il versait des cornes d'hydromel, l'*eillt* de Mynyddawc ». Il s'agit d'un héros.

Eillt Wyned klywer e arderched
Gwananhon kyt ved (ibid. 85, 15).

« Le nourri (héros) de Gwynedd, qu'on écoute sa supériorité, Gwananhon, jusqu'à la tombe ».

oid eilth gur guinvaeth callon ehelaeth (ibid. 103, 24)

« il était le nourri d'un guerrier nourri au vin, au cœur généreux » (il s'agit d'un héros Naim, fils de Nwython).

De l'époque de la rédaction de ces poèmes à l'époque des Lois telles qu'elles nous sont conservées (du VIIe siècle, Ire rédaction, du IXe, 2e rédaction) aux XIe-XIIe siècles *eillt* est devenu *mabeillt*; sa situation a changé ; ce que semble indiquer une prophétie du Livre de Taliesin (148, 8):

gwraged a vi ffraeth
eillon a vi kaeth

« Les femmes seront bruyantes, les *eillt* seront esclaves ».

Dans les Lois de Gwynedd, il est fait une différence entre l'*eillt* et le vilain; en cas de partage d'héritage entre frères, 12 *erw* (sillon) sont attribués avec *tyddyn* (maisons, édifices avec terres), au fils d'*uchelwr* (noble), 8 au fils de *mab eyllt* et 4 au *godayanc* (*go* a un sens péjoratif; cf. *gowr* homme de basse condition). Un *mab eillt* peut devenir intendant (*maer*) de terres serviles (*Anc. L.*, I, 94, 166, 192). Dans les *Leges wallicae*, version du Black Book of Chirk (*Anc. L.*, II, p. 769, 31), un *mab eyllt* dans certaines conditions a la même valeur que l'intendant. Le *Trituratorium Villani regis* vaut *XXV^a nummos*; celui de l'*eyllt XL^a VIII^to nummis redditur*; le *villanus regis* vaut deux fois le *gowr*, vilain ordinaire (ibid. 774, 14; 15; 789, 24). Ailleurs, le *mabeyllt* vaut 60 pence, le *tayauc* 30, c'est-à-dire moitié moins (Anc. L. I, 308, 232; 234).

Dans le Mabinogi de Math Ab Mathonwy, Gwydyon à la recherche de Llew descend chez un *mab eillt* du maynawr de Pennardd (Livre Blanc, col. 53). Il résulte du contexte que ce tenancier a une maison, des terres et un *meichat* (porcher).

Dans les *Anomalous Laws*, l'*eillt*, en plusieurs passages, est confondu avec le *tayanc* vilain, et même *alltut* (II, 504, 66).

T. Lewis a rapproché l'*eillt*, ou mieux *mab eillt* (on trouve même *mab mab eyllt*), de l'irl. *ailt* « maison ». Mais l'*eillt* n'a rien d'un esclave familial.

Pour l'irl. *alte*, cf. Marstrander, *R. C.*, XXXVI, p. 335.

Pour le sens de *mab-eillt*, cf. *mab-dall* « aveugle de naissance », *mab-sant* « patron » ; *mabdyn*, l'homme (représentant de l'humanité). Cf. irl. *macc-*.

212. Gall. GOLAITH.

On lit dans la M.A., 808, 1 :

bydded imi wyr drygion
a phob enaid anghriston
Hyd olaith yn elynion.

« Puissé-je avoir jusqu'à la mort pour ennemis des hommes pervers et toute âme non chrétienne ». V. *llaith*; irl. *lecht*.

213. Irl. LÁINE ; gall. LLONYD.

Le vieil et moy.-irl. *láine*, mod. *láine*, f. « plénitude », remonde clairement à un vieux-celt. **lanja*. Le gallois *lloned* n'a jamais que le sens de « gaieté, joie », et répond à l'irl. *loinne* (v. ci-dessous). *Llonydd*, dans les Dictionnaires, est donné avec ce sens. Il existe cependant avec le sens de « plénitude » dans un vers de Cynddelw (XIIe s. ; M. A., 165. 2) :

Buarth llat llonit o vragawd

« rendez-vous de la faveur, plénitude d'hydromel » (bragget) ; c'est un éloge du roi du sud, Rhys.

Buarth qui signifie proprement « enclos aux bœufs », est appliqué fréquemment à la cour des chefs : c'est une épithète louangeuse courante : *buarth beird*, rendez-vous des bardes, se trouve dans le L. de Tal. (F. a B. 11. 115). *Llat* est à corriger en *llad* (*t* = *d* dans ce poème) et a été amené par le *t* = *d* de *llonit*. Or, il n'y a pas d'allitération entre ces deux consonnes. L'allitération est entre le *ll* initial de *llad* et de *llonit* ; une seule allitération entre deux mots saillants, un dans chaque hémistiche, suffit ; cf. le vers suivant :

Buches *kyrt kertorion* wasgawd. *Llonyd* supposerait un thème vieux-celt. en *-ia* ; soit v.-britt. *lānijā*.

214. Irl. mod. LOINNE ; gall. LLONEDD, LLONYDD.

L'irlandais mod. a le sens de « joie, transports », et aussi de « colère, force, violence ». En vieil-irlandais c'est ce dernier sens que l'on trouve. Dans les Gloses de Milan (Ascoli, *Gl. pal.*, CIXXIII) *lond* est glosé par : *indignatus* (toto bele) *commotus est ; luind* « immites » ; comp. *luindiu* « commotior » ; *luinde*, *lōndas* ont un sens analogue. En irl. moy., il en est de même (Atkinson, *Pasc. and Hom.*).

En gallois, *llonydd*, adjectif et subst. a le sens habituel de « joyeux, gai ; joie, tranquillité » (L. noir 25, 14 ; M. A. 294-2 ; *Iolo Goch*, éd. Ashton, p. 226). C'est le seul sens mentionné dans les dictionnaires. Mais on trouve aussi *llonn* dans deux passages du L. Rouge avec le sens du vieil et moyen-irl. :

F. a B. II. 256. 2 : *llonn dar*, « le chêne est puissant » ; *llonn cawat* (*ibid.* 258. 4) « l'ondée est impétueuse ».

Si l'on a affaire pour les deux sens à un mot de même origine, ce serait le sens d'« agitation, émotion très vive » qui serait le sens primitif.

L'irl. *lond*, *lonn* et le gall. *llonn* sortent de **londo-*; *lloned* comme *luinne* sort de *londiā* (v.-br. *londiiā*). Si *llonyd* est primitif, ici encore on aurait un thème en *-iā*.

215. Irl. *lassar* « flamme »; gall. LLACHAR « brillant ».

Exemples du mot gallois :

oetun tan llachar (L. N. 8, 30) « j'étais feu éclatant »

llurye llachar (L. T. 179, 4) « cuirasse brillante »

llym vym par llachar ygryt (L. R. 261, 25) « aiguisée ma lance, étincelante dans la clameur (du combat) »

llachar fy ngledyf « étincelante mon épée » (M. A. 147, 1).

Llachar est nom propre aussi *Llachar mab Run* (L. N. 33, 10 et probablement 3, 3).

Lassar et *llachar* sortent de *lapsaro-*.

En irl. mod. *lasair* est f.

216. Gall. DILE. Ce mot paraît dans un vers moyen-gallois :

Llywarch yrn gelwir . . .

Lloegyr dystryw distrawch dilawch dile (M. A. 207, 1).

« On m'appelle Llywarch, qui n'aime pas flatter, anéantissement des Lloegriens ».

Le sens de *distrawch* n'est pas fixé. S. Evans traduit *dile* dans le passage précédent par « sans place ». Or le mot immédiatement suivant, dans son Dict., est *dilead* qu'il traduit par « destruction ». C'est aussi le sens de *dilain* (irl. *dilgend*). *Dile* sort de **dilegā* (cf. irl. m. *dilegim*).

217. Gall. moy. LLYVEITHIN.

Je n'ai rencontré ce mot que dans un proverbe du L. Rouge (F. a. B. II, 306, 25) :

Dychyvervyd trwch a thrin
Enghit a vo llyveithin

« Le violent rencontre le combat, il s'échappe l'indiffé-

rent (le faible, mou ?). » Le sens général est confirmé par cet autre proverbe (M. A. 843, 2) :

Diengid gwan, erlid rhygadarn.

« le faible s'échappe, le très fort poursuit ».

Llyweithin (variante *llyferthin*), paraît dérivé d'un substantif qu'on ne trouve plus, *llyweith*, qui paraît bien identique à l'irl. mod. *leimheacht* « insipidité, au moral, enfantillage, simplicité ». C'est un dérivé de *leamh*, « insipide, simple, enfant (au moral) ». Cf. les sens de l'anglais *silly*. *Leamh* a eu aussi, sans doute, le sens de « doux » : v.-irl. *lemlacht*, auj. *leamhnacht*, gall. *llefrith*, lait doux, cf. v.-irl. *lemnat* gl. malvaceus. Le sens primitif paraît avoir été « mou, doux, sans goût ou caractère marqué ». *Llyweith* comme irl. *leimheacht* remonterai à un vieux-celt. **lemektā*.

O. Pughe a tiré de *llyferthin*, *llyferth* où il voit *lly-marth*, fatigue, *llyferthaidd*, un peu fatigué ; *llyferthedd*, fatigue, état de fatigue ; *llyferthiad*, qui fatigue ; *llyferthiawl*, défatigation ; *llyferthineb*, état de fatigue : *llyferthog*, qui a la fatigue ; *llyferthol*, fatigant ; *llyferthrwydd*, fatigue ; *llyferthu*, être fatigué ; *llyferthus*, fatigant ; *llyferthuso*, devenir fatigué ; *llyferthusrwyd*, fatigue ; *llyferthwr*, *llyferthydd*, qui fatigue : le tout précédé d'un astérisque, sans le moindre exemple.

218. Irl. LÉIR ; gall. LLWYR.

En vieil-irl. *léir* a deux sens principaux : 1° « diligent, appliqué, industrieux » ; avec *co*, *co leir* celui de « entièrement » ; 2° « qui est en vue [1] ».

En irl.-moyen, *léir* a le sens de « visible, en vue » ; *coleir* a aussi le sens de « entièrement » : *lér-*, *ler-* en composition apporte au composé le sens de « complet ». Il a aussi le sens de « clair » (Atkinson, Pass. and Hom.). Ces sens se retrouvent en irl. mod. : « visible, en vue » et « soigneux ». Le préfixe *leir-* a un sens intensif (Dinneen).

Le gallois *llwyr* a le sens habituel de « entièrement ». Mais

1. Dans son glossaire de la *Táin*, Windisch donne le nom. plur. *léiri* 1268 pour *réiti* « visible, en vue ». Il me semble que la correction est inutile.

il a eu aussi celui de « clair, clairement » : de ce sens à celui de « nettement, parfaitement », il n'y a pas loin : L. N. 31, 15 :

E beteu yn hir vynyt
yn llwyr y guyr lluossit

« Les tombes sous Hir vynyd, beaucoup le savent clairement (ce sont les tombes de...) ».

L. Rouge 301.2 : *a synhwyr llwyr llyfreu* « et l'intelligence claire des livres ».

Ibid. 303.26 :

wyf hen wyf newyd wyf Gwion
wyh llwyr wyf synnwyr keinon

« Je suis vieux, je suis jeune, je suis Gwion ; je suis clairvoyant (ou en vue), je suis la fleur de l'intelligence (pour le sens de *keinon*, v. *ceinion*, ap. S. Evans, *Welsh Dict.*).

219. Gall. moy. LEN.

Le mot *llen*, sans doute pour *llenn*, a un sens parfois très particulier :

llaw o vaint arall a vu
llaw dan len asen Jesu (Ll. Gl. C., p. 96, 58).
« Un autre grande main fut
une main sous l'enveloppe du côté de Jésus ».

Cf. *hyt len* (Anc. L. II, 190) « jusqu'à la taille ».

Cf. gall. et bret. *barlen*, giron.

220. V.-irl. LIUS ; gall. LLYSSU.

Le vieil-irl. *lius* glose fastidium (Ml. 34 b 6) ; cf ní *erlissaigther* gl. nunquam fastiditur (*ibid.* 62 a 9) ; apstal liussa « un apôtre de répulsion » (*Thes. Pal.*, I. 533, 15 « a loathsome apostle » : *Paul. Epist.* 13 b 6 ; cf. *Thes. pal.* II, 415). C'est sans doute le même mot, *lis*, que glose O'Cl. par *olc* (*Three ir. Hom. Index*).

Dans des *Lois Gall.*, *lis* a le sens de récusation ; *llyssu* signifie *récuser*, repousser (*Anc. L. 1.160* ; T. Lewis, *gl.*). Cf. Cynddelw, *M. A.* 155.2 :

a lle ni llyssir cynrann

« endroit où on ne repousse pas les chefs » (la cour de *Cwm Brwynawg*). Llewis Glyn Cothi s'était vu, lui harpiste et chanteur, préférer un *piper* par les grossiers Saxons de Flint :

gwatwarn llyssu vyllais

« se moquer de, rejeter ma voix ».

Il semble que le sens propre ait été d'abord « rejeter avec dégoût ». Dans ce cas, il faut faire entrer en ligne de compte le gallois mod. *llysnafedd*, pituite, morve et vieux-breton *lestnaued* gl. *nausiam* (Rhys) ; on a lu aussi *naues* (Gl. Lux. P. 12.5 ; P. 1,1.20,361).

C'est peut-être l'équivalent de gall. et irl. *lis* qu'on trouve dans le composé du voc. corn. : *les-derth* gl. *febrifugia* (*-derth* abrégé pour *terthon*).

Irl. *lius*, mod. *lis*, et gall. *llys* = v. celt. *lissu-*, **listu-*.

Lis a pris en irl.-moy. le sens de querelle, débat (Lecan Gl. 266-459) sous l'influence de *lis*, mod. *lios* (O'R.), emprunt savant peut-être au latin *lis* (Whitley Stokes, BB. XIX, 92) : O'Reilly donne *liosda*, ennuyeux, importun ; Dinneen écrit *liosta*.

221. Gall. GWELYDDYN ; bret. GUELEZENN.

Le gall. moyen *gwelydyn* a le sens de « tombe », avec l'idée précise d' « enterrement, enfouissement dans la terre » :

Dans le L. Noir (29, 15) la tombe de Kynon est : *in isel guelitin*, dans la tombe basse, et *isel guelitin* est opposé à *in uchel tytin*, « haute demeure » : il s'agit vraisemblablement d'un tumulus élevé (v. *tygdyn*). M.A. 122.1 :

mi wyf in nhir gwelyddyn
o leas cynddylan.

« je suis dans le long séjour souterrain depuis la mort de Cynddylan ». Le poète se dit mort.

Le gallois ne suffit pas à préciser le sens primitif du mot. Le breton y supplée : *gwelezenn* signifie : « lie, limon, dépôt ». Ernault (Gl. moy.-bret. à *goelet*) le rapproche du gallois *gwaelodion* qui a le même sens, mais pencherait plutôt

pour le gallois *gwaeledd*, bassesse. S'il avait connu *gwelyddyn* il n'eût sûrement pas fait ce rapprochement. D'ailleurs le breton suffit à le faire rejeter, si on se reporte au vannetais. Le bas-vannetais a *gwelę* « lie », cf. haut-vann. *gulé*, « délivre » (Le Goff, *Suppl. au Dict. breton-vannet.* d'Ernault, Vannes, 1919).

On penserait en face de ces sens à *uo-legtio-* qui eût donné *welyyd* d'abord, en gallois ; mais il est difficile d'expliquer la brièveté de *-yd* qui eût dû se contracter avec *y* précédent (par *welyid* ?).

L'étymologie de Whitley Stokes pour *gwaelod*, bret. GOELET qu'il tire de *vaili-* est impossible, à cause du cornique moyen *goles*, *golas* : le cornique ne désarrondit pas *va-*.

222. Irl. LOCC, LOG ; gall. *loc* et *-log*. Le v. irl. *locc*, *loc* traduit *locus* (Ascoli, *Gl. pal.*, CIXXVII) ; mais irl. moy. *loc* paraît aussi avoir eu le sens de « tombeau » (Whitley Stokes, à *loc*, O'Mulc. Gl. *Arch. f. c. L.*, I, 313).

En breton, depuis une époque assez ancienne, *loc* a un sens religieux, indique un endroit consacré (J. Loth, *Chrest.*).

Le gallois-moyen donnait aussi à *loc* le sens de « monastère, lieu saint ».

L. N. 8. 16.

ni phercheis te creireu na lloc na llaneu

« tu n'as pas respecté les reliques, les lieux saints ni les monastères (ou églises) ». Llywelyn Fardd qualifie Llann Gadvan de : *uchel loc* (M. A. 249). Cynddelw (*ibid.* 177.2) célèbre comme : *breiniauc loc*, le monastère de Tyssiliaw. Cf. : *mynachlog*, « monastère ».

Mais en gallois moderne, *loc* a pris le sens de « barrage, enclos de bétail ». Dans ce sens, il est clairement emprunté à l'anglais *lock*, qui a ce sens, ainsi que celui de « prison, corps de garde ». C'est ce dernier sens qui paraît déjà chez un poète du XIIIe s. (M. A. 229.2). Le *c* final de *loc*, à l'époque moderne, suffirait à dénoncer l'emprunt.

En irl. mod. *log* a le même sens que l'irl. anc. *loc* ; mais *log* a aussi le sens de « digue » (Dinneen a *log* « trou, étang »).

223. Irl. LOCH ; gall. LLUG.

Le sens de « noir, sombre » pour le gallois *llug* paraît assuré par ce passage d'Einyawn ab Gwalchmai, poète du XIIIe siècle :

Duw a glyw vy llef ym lluc vrydyeu (M. A. 241, 1)
« Dieu entend ma voix dans mes sombres pensées. »
Lloegrwys yn lluc vryd (M. A. 211, 2)

« Les Anglais en sombre pensée » (à la suite des victoires de Llywelyn ab Iorwerth).

Eg. Phillimore (Cymmrodov, VII, p. 118) rapproche *Llug Vynydd* (L. N. 61, 14 : *Lluc vynit*) près de Clocaenog, Denbighshire, de Lug tor en East Dartmoor, Devonshire. Il y a dans cette région le nom de lieu équivalent : *Black Tor*. Il en conclut que *llug* a le sens de « noir » et rapproche *lug* de l'irlandais *loch* auquel il attribue à tort un *o* long.

Loch = **lŭko-* ; *luc* = **louko-*.

O. Pughe cite à côté de *llwg*, clair, brillant (cf. *eglwg*), *llwg* « livide » et aussi « clavelée, maladie éruptive chez les moutons » ; *llwg* dans ce sens me paraît à rapprocher de l'irl. mod. *lochan*, tacheté ; cf. *luch*, souris ; gall. *llyg*, *llygoden* : v. *luch*.

Le mot *llug*, en gallois, se trouve, en composition, avec un sens diminutif : *llug-feddw*, à moitié ivre ; *llug-oer*, tiède (voir plus bas le n° 227).

224. Irl. LORC ; gall. -LWRCH. Dans le *Lecan Gl.* 299.98, *lorcc* est traduit par *balb*. Whitley Stokes est d'avis que c'est une erreur. *Lorc*, en effet, est traduit par *angbaid no laind* « cruel ou dur », H. 3. 18, p. 537 ; O'Cl. : *lorc .i. garg*. Dinneen lui donne comme subst. le sens de *meurtre*, d'après le dict. ms. de O'Naughton ; comme adj., celui de « féroce, cruel ».

Ce mot semble se retrouver dans le composé moy.-gall. *hy-lwrch* qui apparaît dans un poème de Cynddelw (M. A. 174.1) :

Llan hylat ar llafyn hylurch

« la main qui tue facilement sur la lame facile au meurtre ? »

O. Pughe traduit *hylwrch* par « poli » et renvoie à *llwrch* qui n'existe pas et qu'il ne donne pas d'ailleurs.

225. Irl. LUE LIATH ; voc. corn. LEWILLOIT. Le v. irl. *lue liath* gl. *-splen* (Ml. 63ᵛ16) ; *in lu leith*, gl. splenem, *Ir. Gl.*, p. 142, 150 (Ascoli, *Gl. pal.*, CIXXXI), cf. éc. *dubh-liath*, lien.

Lewilloit dans le voc. corn. gl. *splen*. Ce mot ne se retrouve pas ensuite. Le cornique est peut-être à lire : *lewit-loit*, *t* égalant *d* dans le voc. *Liath*, gris, et *-loit*, plus tard, *loys*, *los*, gall. *llwyd* sont bien connus (**leito-*). *Lue*, *lewid*, en revanche, sont fort énigmatiques. Peut-être faut-il admettre un vieux-celt. **louio-*, à rapprocher du grec πλεύ-μων (indo-eur. **peleu-mon-*, Walde, *Lat.-etym. W.*) ; cf. le breton *lunach* « rein » ; gall. *llun* (**lou-n-*). L'irlandais a de même un mot *luan*, *loan* « lombes » (Windisch, T. B. C., p. 315).

226. Gall. GOLEUVER.

ni vydd hawdd esgus ar vynydd goleuver (M. A. 757.2)

« l'excuse ne sera pas facile sur la colline de la lumière ».

Cf. gall. mod. *goleufer*. *Lleufer*, lumière, est plus connu ; cf. pour *-ber* v. irl. *lésbaire*, lueur.

227. Irl. LUACH ; gall. LLUG.

Le gallois *llug y dydd* désigne « l'aube » ; d'après S. Evans, *cynllug* en Gwent a le sens de première lumière ; il est employé au sens métaphorique en moyen gallois (L. N., 53, 5 ; M. A. 291). On trouve chez Dafydd Ab Gwilym : *wyth lugddydd* (p. 353) « huit aurores » (en parlant du visage d'une femme) *tywyn 'n falch... yn lug lawn* (p. 375) « rayonne superbement à pleine lumière » (en s'adressant au soleil) ; *llug-* en composition a le sens de « à moitié » : *llug-feddw* « à moitié ivre », *llug-oer* « tiède » chez Dafydd ab Gwilym. Il est peu probable qu'il y ait influence de l'anglais « *lukewarm* ». Comme *llug* a pris le sens de « début de la lumière », « aube » (cf. *diluculum*), il est possible qu'en composition il ait un sens diminutif. Irl. moy. *luach-té*, chauffé à blanc, (Tel. Irel., 40) ; Lecan Gl. M. 266, *luachair*, brilla.

Luach, LLUG = *LOUKO-.

J. LOTH.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire. I. John Mac Neill, Phases of Irish History. — II. Abbé P. Le Goff, Supplément au Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes. — III. A. O'Kelleher et G. Schoepperle, Betha Colaim Chille. — IV. G. O'Nolan, Studies in Modern Irish, Part II. — V. Lady Gregory, Visions and Beliefs. — VI. T. Gwynn Jones, Llenyddiaeth Gymraeg y bedwaredd ganrif ar bymtheg. — VII. J. P. Calloc'h, A genoux.

I

John Mac Neill (professor of Ancient Irish history in the national University of Ireland). *Phases of Irish History*. Dublin, M. H. Gill and Son, 1919, 364 p. 8°, 12 s. 6 d.

John Mac Neill n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs de la *Revue Celtique*. Personne n'a pénétré plus profondément dans le passé de l'Irlande, dont il a sur des points importants renouvelé l'histoire. C'est un esprit pénétrant, qui unit à une rare originalité un esprit critique toujours en éveil.

Les douze chapitres du volume représentent autant de conférences publiques faites à Dublin. L'auteur n'a pas eu la prétention de faire un cours complet d'histoire d'Irlande, mais simplement, comme il le dit lui-même, d'y apporter des *corrections* et des *suppléments*. Les unes et les autres méritent l'attention et seront étudiés avec le plus grand fruit, même si on n'adopte pas les conclusions de l'auteur.

La partie préhistorique est celle qui prêterait le plus à la controverse. Elle abonde cependant en observations pénétrantes et en vues originales. On ne peut qu'approuver ce que dit l'auteur de la *race* (p. 1-2) ; de l'inconvénient d'appliquer des noms historiques à des populations préhistoriques sur des *a-priori* (p. 61) ; sur l'abus fait du nom des Ibères identifiés aux Basques d'un côté

et de l'autre aux Pictes par John Rhys, les Ibères jouant en somme le rôle de *bouche-trous* comme les Pélasges dans la Méditerranée orientale ; de l'inanité de la division des Celtes du continent due également à J. Rhys en Celtes à *Q* et en Celtes à *P*. Il a également raison de relever la fausseté d'une opinion trop répandue concluant de la conquête d'un peuple à son extermination (p. 36-38). On le sait, c'est presque un axiome chez les écrivains anglais en ce qui concerne les Bretons insulaires. Ce n'est pas plus vrai d'eux que des populations néolithiques de l'île conquises par les Celtes. Ses remarques sur le système chronologique en Irlande avant et après le Christianisme (p. 49, p. 178), sont judicieuses et en partie neuves.

On ne peut que l'approuver de repousser la théorie parfaitement insoutenable de J. Rhys sur les migrations des Celtes dans les Iles Britanniques, suivant laquelle les habitants de ces îles à l'époque néolithique seraient des Ibères, auxquels à l'époque du bronze auraient succédé les Góidels ; puis à l'époque du fer les Brythons et les Belges.

En revanche, les dates que propose J. Mac Neill lui-même pour l'apparition des Celtes en Bretagne, en Irlande, et même en Gaule, sont en complète contradiction avec les données les plus sûres de l'archéologie. L'Irlande et l'île de Bretagne n'auraient pas été colonisées par les Celtes avant le IVe siècle avant notre ère (p. 48 ; 60) ; c'est-à-dire à la fin de l'âge du bronze en Irlande que Coffey prolonge jusqu'en 350 avant notre ère, date adoptée par l'auteur et assurément trop tardive. Pour le début du IVe siècle, le témoignage seul de Pythéas que l'auteur a eu le tort d'ignorer suffirait à rendre très probable l'établissement des Celtes en Bretagne à une époque sensiblement antérieure. Pour éviter des redites, je renvoie l'auteur à mon étude sur *La première apparition des Celtes dans l'île de Bretagne et en Gaule*, récemment parue dans la *Revue Celtique*, XXXVIII, 4, p. 259 et suiv. Si J. Mac Neill connaissait mieux la littérature européenne, et en particulier la littérature française archéologique, s'il avait compulsé l'admirable *Manuel d'Archéologie celtique et gauloise* de notre regretté Déchelette, il eût été convaincu, en admettant que ma théorie pour l'île de Bretagne soit sujette à discussion, que les Celtes, dès la seconde et très probablement la première époque du bronze, étaient aussi bien chez eux en Gaule orientale et centrale que dans les pays de la rive droite du Rhin. En ce qui concerne l'époque du fer, l'auteur commet une erreur longtemps assez répandue en attribuant la civilisation de Hallstatt aux Celtes. Elle est plutôt d'origine illyrienne (J. Loth,

ibid., p. 284), quoiqu'il y ait dans le vaste domaine de cette civilisation une zone celtique, le groupe rhéno-danubien comprenant l'Allemagne du sud et de l'ouest, la Suisse du nord, la France orientale et même la France du centre, c'est-à-dire le Berry et l'Auvergne.

Sur d'autres points, moins importants pour la plupart, je ferais des réserves. Les Belges seraient des Celtes, mais principalement des Germains (p. 21). César en effet dit, d'après le témoignage des Remi (II, p. 14), que la plupart des Belges sont sortis des Germains. Mais ce sont là des assertions fort sujettes à caution et je persiste à croire que cette erreur ethnographique a une base géographique. Il est très remarquable, en effet, que César lui-même ne reconnaît comme Germains que les Condrusi, Eburones, Caerœsi, Paemani, auxquels il faut ajouter les Segni (II, 14 ; VI, 31, 32). Ce ne sont pas des nouveaux venus et ils sont vraisemblablement celtisés, à en juger par les noms des chefs des Eburones, Ambiorix et Catuvolcus. L'auteur s'autorise du fait que M. d'Arbois de Jubainville interprète comme j'ai fait après lui la phrase de César sur l'origine des Belges pour avancer (p. 22-23) que les écrivains français ont une tendance facile à comprendre, à diminuer la part de l'élément germanique dans la composition ethnique de leur nation. Je suis obligé de constater de nouveau que J. Mac Neill n'est guère au courant de la science historique et littéraire française. C'est tout justement le contraire qu'on aurait pu jusqu'à uneépoque récente reprocher aux savants français. La réaction en histoire a commencé, avec Fustel de Coulanges et s'est continuée avec C. Jullian : en littérature du moyen âge avec J. Bédier, dont la théorie sur les chansons de geste avait été ébauchée dans ses grandes lignes simultanément par C. Jullian. Les rapports des Belges avec les Germains n'ont pas été plus intimes que ceux de bon nombre d'autres tribus celtiques ; mais le souvenir d'une commune existence au delà du Rhin était encore pour eux plus vivant, parce que plus récent, du temps de César. Les Volcae de Gaule avaient encore au témoignage de César, une fraction de leur peuple établie autour de la forêt Hercynienne : les Tectosages qui de son temps se maintenaient au milieu des Germains et *avaient une haute réputation de justice et de valeur guerrière* (VI, 24).

Les recherches actuelles des ethnologues et anthropologistes ne sont pas en faveur de l'origine germanique des Belges et ce qui est plus frappant, de ceux de la Belgique actuelle. Un anthropologiste allemand, Ammon, était d'avis il y a peu d'années, en 1898, *que*

la Belgique renfermait, en majeure partie, un peuple germanique dolichocéphale ; un anthropologiste Belge des plus compétents, le docteur Houzé, a fait justice de cette assertion (*L'aryen et l'anthroposociologie*. Institut Solvay, *Notes et Mémoires*, 1906, p. 101). Il établit *que les caractères descriptifs, les caractères anthropologiques, montrent au contraire que les populations belges sont intermédiaires, penchant plutôt vers la brachycéphalie*. La taille moyenne chez les Wallons est de 1 m. 64, fort inférieure à la taille de nos populations des départements voisins du Pas-de-Calais, du Nord, sans parler des Ardennes, de la Lorraine et de l'Alsace. La taille moyenne des Flamands n'est que de 1 m. 66. Et cependant on a relevé dans les trois provinces de Liége, Namur et Hainaut, un très grand nombre de cimetières francs ; ce qui prouve qu'à l'arrivée des Francs dont l'indice céphalique moyen dans les cimetières est de 76, la population devait être fortement brachycéphale et de taille médiocre. P. 27. L'auteur avance qu'il n'y avait plus de rois du temps de César en Gaule Transalpine. Il en restait quelques-uns : les Nitiobriges avaient pour roi Teutomatus (VII, 31) ; César cite aussi Cavarinus qu'il avait intronisé roi des Senones à la place de son frère Moritasgus (V, 54). Les Eburones avaient deux rois, Ambiorix et Catuvolcus (V. 24).

Sur les territoires occupés par les Pictes et leur extension à l'époque historique, l'auteur apporte des précisions nouvelles. En revanche, il se range à l'opinion de ceux qui leur refusent une origine celtique, en grande partie, m'a-t-il semblé, à cause de la loi de succession en vigueur chez eux. Elle a été expliquée d'une façon fort plausible par M. d'Arbois de Jubainville dans sa *Famille Celtique*. L'auteur confond le *matriarchat* avec la *filiation par la mère* (*Mutterrecht*). La filiation par la mère peut très bien se concilier avec la puissance même despotique du père, comme c'est le cas chez les Touaregs (voir un excellent travail paru il y a un certain nombre d'années, de von Dargun : *Mutterrecht und Vaterrecht*). Ce n'est nullement aussi une preuve de mauvaises mœurs. C'est parfois un héritage d'un passé lointain, parfois aussi le résultat de circonstances accidentelles. Il y en a des traces jusque dans les *Inscr. oghamiques* : dans quelques-unes l'ancêtre de la lignée est une femme. Des traces indubitables de la filiation par la mère ont été relevées chez les Latins, les Grecs, les Germains. Je prépare sur cette question un travail qui paraîtra dans un des prochains fascicules de la *Revue Celtique*. Ce que nous possédons de documents sur les Pictes est indubitablement en faveur d'une origine celtique. Par inadvertance, évidemment, p. 142, l'auteur tire le

nom de Caledones de *caledos*, dur : la forme celtique, comme le prouvent les langues brittoniques est **caletos*. La forme galloise est *Celydon*, ce qui suppose **Calidones*, peut-être plus anciennement *Caludon-es*.

Page 202, nous lisons que les Bretons du sud-ouest de la Calédonie auraient été vivement pressés par l'expansion des Scots et des Angles de Northumbrie et que ce serait la cause de l'émigration des Bretons du nord qui auraient passé en Galles sous Cunedda et ses fils, et auraient expulsé les Gaels du nord de ce pays ; ceux du sud auraient été soumis. Ce serait aussi à cette époque que des Bretons auraient pris du service en Irlande, sous des rois irlandais. Il y a là une grave et singulière erreur. L'époque où ces événements se produisent en Écosse est la seconde moitié du VIIe siècle. Or incontestablement l'invasion de Cunedda et de ses fils se place au commencement du Ve siècle. D'après l'*Historia Britonum* de Nennius (cap. VIII et *Geneal.*), Cunedda et ses douze fils seraient venus du nord, c'est-à-dire du pays appelé Manau Guotodin, 146 ans le règne de Maelgwn (Mailcun), roi de Gwynedd, qui était son arrière-petit-fils. Maelgun était contemporain de Gildas (*Epistola* 33). Les *Annales Cambriae* le font naître en 578 et les *Ann. Tig.* placent sa mort en 570. Quant au *Manau Guotodin*, il faut y voir le pays des (*V*)*otadini* de Ptolémée. *Guotodin* est le *Gododin* grand poème lyrico-épique connu sous ce nom, poème dont le noyau doit remonter au VIIe siècle de notre ère, mais dont la rédaction que nous possédons ne peut être antérieure à la fin du IXe siècle. Ce peuple occupait le territoire compris entre le Mur d'Hadrien et le Golfe de Bodotria (Firth of Forth). Il ne peut donc ici, être question d'une pression des Angles qui n'avaient pas encore paru à cette époque. Il me paraît probable que Cunedda et ses fils, ou ont répondu à un appel des Bretons de l'ouest que rien ne séparait d'eux à cette époque, ou ne se sont pas crus suffisamment protégés contre les attaques de leurs voisins du nord au moment du départ des légions romaines.

Page 201, l'auteur parle d'après Bède de la décadence du royaume de Northumbrie à la suite de la défaite du roi Ecgferth battu et tué par les Pictes vers 685. Les Pictes recouvrent une partie du territoire qui leur avait été enlevé par les Angles. Il n'eût pas été inutile d'ajouter que, d'après Bède, une partie des Bretons recouvra sa liberté (*Hist. Eccl.*, IV, 26). Il s'agit probablement d'un groupe de Bretons du nord-est de l'Angleterre, car les Bretons de Strat-Cloct formaient encore à cette époque et assez longtemps après un groupement redoutable. En 750 ils battent et tuent le roi

des Pictes Talargan (*Ann. Cambr.* à l'année 750). Cette défaite paraît avoir eu un sérieux retentissement, car elle est mentionnée à la même année par les *Annales de Tigernach*. Il ne faut pas oublier non plus que la puissance des Angles de Northumbrie avait été déjà fortement ébranlée vers le milieu du VIIe siècle. Un roi breton Cadwallon, allié de Penda de Mercie, avait battu et tué le roi de Northumbrie Oswald en 642 et s'était même emparé d'York (Beda, *Hist. Eccl.*, III, 9).

Parmi les parties les plus importantes de l'ouvrage, je signalerai l'exposé des Institutions irlandaises au moyen âge et le chapitre consacré à la conquête normande. Il n'y a pas de sujet sur lequel plus d'erreurs soient répandues. Des thèses comme celles d'Orpen, suivant laquelle la conquête a tiré l'Irlande du chaos et mit fin à un véritable état de barbarie, trouvent encore faveur et sont acceptées par des écrivains de valeur, mais mal renseignés. L'auteur n'a pas de peine à prouver que le système de la tribu ou du clan avec son territoire indivis entre tous ses membres, ce qui exclurait en Irlande la propriété individuelle, est un mythe. Ce n'est pas plus vrai pour l'Irlande historique que pour le pays de Galles. Ce n'est même pas fondé pour la Gaule, comme je l'ai soutenu contre M. d'Arbois de Jubainville et l'a démontré C. Jullian dans son *Histoire de la Gaule*.

On ne lira pas non plus sans fruit le chapitre intitulé *The Irish Rally*. Dès la fin du XIIIe siècle la conquête normande (qu'on appellerait mieux française, car c'est sous le seul nom de *Franci*, *Francs* que les envahisseurs sont connus en Galles comme en Irlande), commence à décliner et le sentiment national irlandais à se réveiller. L'auteur en donne les causes et signale les forces nouvelles qui viennent appuyer les indigènes. Au XIVe siècle la situation des Anglais en Irlande est précaire ; leur puissance ne s'étend guère en réalité que sur un territoire limité, Dublin et ses environs, qu'un cavalier aurait facilement parcouru en un jour, et les faubourgs de quelques autres villes. Il faudra quatre siècles plus tard une nouvelle conquête pour qu'on puisse parler de nouveau d'une *Hibernia pacata*.

Puisse l'Irlande recouvrer une paix véritable par d'autres moyens que la guerre et la conquête !

J. Loth

II

Abbé P. Le Goff. *Supplément au dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes par Émile Ernault.* Vannes, Lafolye, 1919.

L'abbé Le Goff est l'auteur, en collaboration avec l'abbé Guillevic, d'une grammaire du breton de Vannes arrivée à sa seconde édition et qui marque un progrès sérieux sur les grammaires précédemment parues. Son nouvel ouvrage constitue une contribution précieuse à la lexicographie bretonne, en général, et à celle du vannetais, en particulier.

On peut y signaler les mêmes lacunes que dans le dictionnaire d'Ernault.

C'est en vain qu'on y chercherait une explication des abréviations employées. Comme je lui ai exprimé mes regrets à ce sujet, il m'en a communiqué une liste explicative que je donne ici :

Arv. : Arvor.
Arg. : Argoed.
Pl. : Plumeliau.
Cl. : Cléguerec.
BV. : Bas-Vannetais.
HV. : Haut-Vannetais.
Sk-E. : Skorff-Ellé.
Noy. : Noyal-Pontivy.
Naiz. : Naizin.
Gr. : Groix (communications de *Bleimor*, nom littéraire de J.-P. Calloc'h).
S.-Th. : Saint-Thuriau.
Neuill. : Neuilliac.
Is. : Vie de saint Isidore.
L. A. : Cillart de Kerampoul.
Pont. : Pontivy.
Lor. : Lorient.
Lang. : Languidic.
M. : Meslan.

Même munis de cette liste les lecteurs du Dictionnaire et du Supplément resteront fort embarrassés. Pour savoir ce qu'il faut entendre par *haut-vannetais* et *bas-vannetais*, par *Arvor* et *Argoed*

il leur faudra se reporter à la 2me édition de la *Grammaire bretonne*. Ils y apprendraient que le Bas-vannetais est la partie occidentale du Vannetais, la zone comprise entre le cours de l'Ellé et celui du Scorff, en y rattachant une bande de terrain plus ou moins étendue, d'une largeur de une à deux lieues en moyenne, sur la rive gauche de cette dernière rivière. Au nord, le Bas-vannetais s'étend à peu de distance du Blavet. Mur le borde ; Mellionée, Lescouet, Plédauff, Perret, Sainte-Brigitts, Mur, communes des Côtes-du-Nord, parlent le bas-vannetais. Neuillac était avant la Révolution dans l'évêché de Cornouaille. Sur la rive gauche de l'Ellé. Arzano, Guilligomarch, Redené, communes du Finistère, parlent également le bas-vannetais. L'abréviation *Sk.-E.*(Scorff-Ellé) peut induire en erreur. Sur la rive droite de l'Ellé (mieux *Elé*), le breton a les traits caractéristiques du cornouaillais. Quant à l'Arvor et l'Argoed, ce sont des subdivisions du Haut-Vannetais. L'*Arvor* ou groupe maritime comprend la côte est, c'est-à-dire la presqu'île de Rhuys, le golfe du Morbihan avec les îles de Houat et Hœdic, la presqu'île de Quiberon et même la zone côtière jusqu'aux abords de l'embouchure du Blavet avec des traits de plus en plus atténués. L'Argoed comprend le groupe intérieur.

Pour les communes il eût été utile d'indiquer à quelle variété du Vannetais elles appartiennent. Quelques mots sont accompagnés dans le Dict. d'Ernault, de l'indication St Caradec-Trégomel. Si le lecteur n'est pas Vannetais, il lui faudra consulter un Dictionnaire des Postes ou une carte pour savoir que cette commune est du canton de Guémené-sur-Scorff et par conséquent parle bas-vannetais.

Dans le Dict. et le Supplément on trouve un certain nombre de variantes dialectales. Le choix en est arbitraire. Il n'eût fallu donner que celles qui pouvaient contribuer à la connaissance de la forme commune à tout le groupe et servir à rattacher le mot visé aux autres dialectes. Il va sans dire que donner toutes les variantes dialectales, eût été impossible ; le plus simple eût été de donner en quelques mots les traits caractéristiques des principaux sous-dialectes, comme les abbés Le Goff et Guillevic l'ont tenté dans leur grammaire. Leur exposé, qui est en partie le mien, est loin d'être complet, notamment en ce qui concerne le consonnantisme. C'est ainsi qu'il eût été important de faire remarquer qu'il n'y a plus de *d* intervocalique occlusif en vannetais maritime ni dans la plus grande partie du haut-vannetais intérieur. C'est une spirante dentale intervocalique. A l'Ile-aux-Moines, comme je l'ai indiqué dans

mon travail sommaire sur ce dialecte, *d* final même est devenu *r* après avoir été spirant. Pour le bas-vannetais, j'ai donné en regard des formes du haut-vannetais, celles du bas-vannetais, ainsi d'ailleurs que les formes léonardes et même galloises correspondantes dans ma réédition du *Dictionnaire breton-français* de Vannes, de Châlons.

A propos de bas-vannetais, je suis cité dans le Dict. d'Ernault d'une façon parfois inexacte. On m'attribue *en im angellein*, se baigner, nager ; j'ai dû écrire *angellat*, mais non avec *a* nasale, comme le ferait supposer l'orthographe habituelle du Dict. : *-ng-* est une nasale palatale [1].

Ce n'est pas *anzaou* (capable de) qu'il faut lire, mais *anzaẅ*, avec *a* non nasal : *-aou* ou *-ǫw* bas-vannetais a pour correspondant *-eu* (*eẅ* ou *ö̈ẅ*) en haut-vannetais (voir *Suppl.*). Au lieu de *bréhau*, tacheté, j'ai donné *bribaou* ou *bribow* (*Suppl. bréheu*, nom donné à une vache tachetée) *Bigoad* n'est pas bas-vannetais comme on me le fait dire à tort dans le Dict. d'Ernault, mais haut-cornouaillais (Faouët et environs, par exemple Guiscriff), le bas-vannetais est *bugat*. On a de même en haut-cornouaillais du Morbihan *bigoalé*, enfants, au lieu de *bugale*.

Qek qui m'est attribué pour *tieg*, père de famille, laboureur, n'est pas exact : il faut lire *kyęk* (*ḳek*), *er byęk*.

A *tra*, chose, on m'attribue : *en trè-man*, *en trè-zé* ; il faut lire *en drè-man*, *en drè-ze* (*ze* avec *e* ayant la valeur de *e* dans le français *petit*). Cette variante, telle quelle, peut induire en erreur. Ce changement de *a* bref en *ę* n'existe que dans le groupe *-al*, *-ar*, *-ra* quand *a* ne porte pas l'accent principal ou est en composition syntactique. Ainsi on dira : *en drè-man dra*, en parlant d'une chose qu'on ne précise pas, dont on ne se souvient pas bien. On dit toujours en dehors de ces cas, *tra*, *on dra*, une chose.

A côté de *trenk*, aigre, on m'attribue *tringuk* : il faut lire *trę̀ynk*.

A *tuem* on ajoute : b. v. *kyom*, *kom*. Loth : je ne reconnais que *kyom*.

Un autre *desiderata*, c'est qu'il n'y a dans le *Supplément* comme dans le *Dictionnaire* aucune indication en ce qui concerne l'orthographe. Il faut aller en chercher la clef dans la *Grammaire*. Le système orthographique de la *Grammaire* est loin d'être irré-

1. Le Supplément donne *angellat(um)*, ce qui est inexact. J'ai donné l'étymologie de ce mot dans la *Rev. Celt.* Le sens propre est : *nager en remuant les bras*.

prochable. Les auteurs ont eu raison d'adopter *k* et *g* à l'initiale même devant les voyelles d'avant. A la finale, je ne vois pas de raison pour employer *k* pour *c*. La règle adoptée pour les consonnes finales n'est pas à approuver. Les substantifs et infinitifs sans suffixe verbal se terminent par la lettre qui apparaît devant les suffixes de flexion : *dornadeu*, *dornad*. Pour les autres espèces de mots, on est convenu de préférer dans l'écriture une finale forte à une douce. *mat*, bon ; *ridek*, courir. Ces règles ont le tort de dissimuler la prononciation réelle dans beaucoup de cas. D'ailleurs elle n'est pas toujours appliquée : dans le *Dictionnaire* on lit : *-ig* diminutif de subst. et plus bas *-ik* diminutif d'adjectif et *subst.* L'emploi de *t* ou *d*, *p* ou *b* à la finale est tout aussi arbitraire. D'une façon générale, en exceptant les monosyllabes à voyelle longue terminés par *t* (*d*), *p* (*b*), l'occlusive finale surtout en haut-vannetais est sourde en dehors de la construction syntactique, de l'union de prononciation avec un mot suivant commençant par une voyelle : on peut s'en assurer en lisant les livres vannetais du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle où l'auteur écrit en général d'après la prononciation : l'occlusive est même souvent redoublée : *bett*, monde ; *bouitt*, nourriture ; *gwéd*, sang, en bas-vannetais, en haut-vannetais se prononce plutôt *gwęt* ; j'ai constaté cette prononciation à Persquen, canton de Guémené-sur-Scorff, commune du Bas-Vannetais limitrophe du Haut-Vannetais. Il y a quelque incertitude dans certains cas.

La *Grammaire* écrit *mat* « bon ». Le *Dict.* donne *mat* et *mad* (par *a* long). En réalité, *a* est tantôt bref, tantôt long ; quand *a* est long, on entend *d*. On a *mat* par *a* bref, en union syntactique : *deit mat*, bienvenu ; *dén mat*, brave homme ; comme adverbe, ce qui rentre d'ailleurs dans le cas précédent, c'est *màt* qui est correct. Au contraire on a *mād* quand le mot porte l'accent principal, par exemple quand il est *attribut* ou *substantif* : *en aval-man e zo mād*, cette pomme-ci est bonne. Le Dict. d'ailleurs, sous la lettre *v* donne avec pleine raison : *vad* : *hun ol vad*, notre bonheur (tout notre bien) ; *gober vad*, faire du bien.

Il est regrettable que les auteurs aient écrit systématiquement *l* à la finale. Ils écrivent *dal*, aveugle, et *tal*, front. Or, comme le spécifie la grammaire, p. 2, *a* dans *dal* est bref et long dans *tal*. Les auteurs oublient que c'est justement parce que *a* était suivi de deux *ll* dans *dall*, aveugle, que *a* est bref, et parce qu'il n'était suivi que d'une seule *l*, qu'il est long dans *tāl*, front.

Je trouve également dans le *Suppl.*, *kel*, bas-vannet. compartiment des pourceaux (dans une écurie). Tout autre qu'un Vanne-

tais sera fort embarrassé pour connaître la prononciation de ce mot, laquelle est indispensable si on veut connaître l'origine du mot et le rapprocher du mot correspondant dans des autres dialectes ; or, on prononce *kẹl*, c'est-à-dire *kell*, emprunté au latin *cella*.

La *Grammaire* exprime la voyelle nasale en surmontant *n* suivant d'un trait. Ce signe manque assez souvent dans le *Dict.* et le *Suppl.* ; en haut-vannetais, *a* est nasal dans *anbassad*, *anbrug*, reconduire, escorter ; *anpez*, empois : le signe convenu manque sur *n*. Ici, il eût été utile de citer le bas-vannetais *ambrouc*, *ampéz*. *Man*, mousse terrestre est prononcé *mãn* et eût dû être écrit *mañ*. J'ai cherché en vain à côté, *mañ* : *mann e bet*, rien du tout.

Van, bas-vannet. dans le *Suppl.* eût dû être écrit *vañ* (*ne bran ket van*, je ne fais pas cas) : on prononce en effet *vãn*.

Ae d'après la Grammaire est diphtongue. Or *kaer*, beau, est généralement prononcé *kẹr* avec *k* guttural.

kér f. ville, village, avec l'article défini, la maison, chez soi est invariablement écrit *kér* dans le Dict., ce qui est vrai mais en dehors de la composition syntactique devant certaines consonnes : ainsi on prononce en bas-vannetais et ailleurs : *er gẹr-man*, ce village-ci. De même en composition, *ker-* premier terme, se prononce *kẹr-* : *kerstrat*, etc. En bas-vannetais *k* est guttural, excepté quand *ker-* est premier terme d'un composé ; en ce cas, *k* est palatal. Pour exprimer *ñ* consonne, les auteurs ont adopté *ñ* avec accent grave, ce qui constitue une heureuse simplification : *marñ*, mort, au lieu de l'usuel *marhue* (une syllabe).

Le Supplément comprend plus de 2000 mots ; on y trouve non seulement bon nombre de mots nouveaux et de formes nouvelles, mais encore pour des mots connus des sens inconnus et parfois importants soit au point de vue de l'origine, soit au point de vue sémantique. Les plus importants seront l'objet de notes ou d'articles dans la *Revue Celtique*. Je me contenterai pour le moment de quelques remarques.

On trouve pêle-mêle sous *boh* : *ur boh a di*, une grande maison ; *bohaj*, facéties, graves plaisanteries. Le bas-vannetais ici a *bouc'h*, c'est-à-dire *bouc* ; *bouhaj* signifie proprement *propos de bouc* : *bouc* est l'animal lascif. Pour le sens de *grand*, qui ne s'emploie ailleurs que pour une maison, il s'explique facilement par la situation éminente du bouc dans un troupeau de chèvres. Dans certains coins du Haut-Vannetais, *boh* bouc, s'emploie sans penser à mal. J'ai entendu à Quiberon, un jeune homme saluer ainsi une jeune fille

de sa connaissance : *Iah out, gašt*, tu vas bien, garce ? A quoi la jeune fille répondit tranquillement : *ha ti, hoch*, et toi, bouc?

A *daràuein*, frapper, l'auteur eût dû renvoyer à *taràuein*, frotter le blé, qui paraît de même origine.

-*Dibi*, bas-vannet., alerte ; *dibiein*, se hâter, se prononce plutôt *dibiy*, *dibiyein*.

-*divach*, émonder (Meslan) est plutôt *divarch*, *divarchein*.

-*futugal*, bas-vannet., fureter, se prononce, en général, *futukal*.

-*garbig*, chardon ou plutôt fragon, est passé dans le français de Guémené-sur-Scorff, et est très recherché pour les lapins, on prononce *gǫrbik*.

-*haligatik* (Meslan) à qui arrivera le premier, se prononce : *halęgatęk*.

-*iuh* : cette forme, dit l'auteur, donnée dans le Dict. doit être pour (*er*)*huh*. La note doit viser le sens de *complot* qui est pris dans Châlons, car *iuh* (*yüc'h*) en bas-vannetais, est bien la forme correspondante au haut-vannetais *ioh*, tas. L'abbé Le Goff, pour *complot*, doit avoir raison, mais il ne donne aucun commencement de preuve ; ce qui me le fait supposer c'est qu'en bas-vannetais on dit : *ǫr hyuhat*, pour *kuhat*, cachette, dans le même sens de *trouvaille* : cf. *er hyurę*, le vicaire (*kurę*).

-*jest* (Groix), pitre ; *jęšt* est employé par les tailleurs eux-mêmes pour désigner leur argot en langage secret ; c'est le français *geste*.

-*killereu*, avant-train de la charrue, devrait être écrit *killerow* ou *killeraou* ; il est donné, en effet, comme usité à Meslan, en pleine zone du Bas-Vannetais.

-*malestoul*, *malestoar*, bas-vannet., sont expliqués comme des sortes de jurons. Ce sont en effet des déformations de : *malešton*, malédiction de Dieu, usité chez les voisins de Haute-Cornouailles. Les formes sincères du Bas-Vannetais sont : *malahton*, *malahtoé*. Chez les voisins du Haut-Vannetais, on entend aussi *malohtoul* : *toul* au lieu de *toné* pour éviter de prononcer le nom de Dieu. A côté de *malaštoar*, on a le diminutif pluriel *malaštoaregyow*. A *mankaniour*, entremetteur, qui serait pour *marh-kaniour* on donne : bas-vannet. *marh dimein* qui est, en effet, usité (*marh dimign*, plus souvent *marh dimignow*) avec *marh-bonāl*.

-*minochen*, sentier, donné comme bas-vannetais, est plus souvent *minǫjen*.

-*niver*, dizeau de 11 gerbes à Neulliac. A Lignol, *nihyer*, *niyer* (*e* et *ö* bref), forme régulière de *niver*, indique 33 gerbes.

-*riotal*, bas-vannetais, plaisanteries, farces, est plus exact que le

riboten du Dict. On prononce *riotal* ou plutôt *riyotal*, qui a le sens de *gouailler* : c'est le français *riot*.

-*riten*, raie, trou, (plutôt fente), est donné comme usité à Meslan : je ne connais que *rinnten*.

-*rons*, bas-vannetais, colline couverte de bruyères et d'ajoncs, L'auteur eût dû ajouter que c'est le *ros*, bien connu : *Perros* (Penros); on prononce, en effet, en dehors de la composition *rōs*, quoique *rōz* existe aussi.

-*serh*, étonnement, eût dû être écrit *seh* avec *e* ouvert. L'auteur s'en est d'ailleurs douté et le propose à *seah*. C'est le *seah*, foudre, carreau, du *Dictionnaire* qui donne aussi : ur seah, *ur sèh* dans le sens d'*étonnement* ; *ur sèh*, étonnamment ; *sehein*, foudroyer et blasphémer ; *sèhet*, étonné.

-*sill*, côté, de champ, tranchant; l'auteur a raison d'écrire ainsi et d'ajouter : et non *sil*, orthographe du *Dict*.

-*skogn*, bas-vannet., morceau épais; se prononce aussi *skoegn*.

-*spurn*, bas-van., cloison : plutôt *speurn* (*spórn*).

-*strabouillein* (Meslan : bas-van.), affoler, épouvanter. Je ne cacherai pas que ce sens m'étonne. En bas-vannetais, *strabouillein* (**strabuyèyn*) a le sens de salir, troubler l'eau particulièrement. Le *Dict*. donne justement *strebouilhet*, (objet) agité dans l'eau : ce qui est à peu près le sens du bas-vannet. *strabouillet*. D'ailleurs le *Suppl*. donne à côté *strabouillad*, paquet de choses sales ; *strabouillad*, individu sale, salaud ; *strabouillen*, féminin. Ces mots sont également en usage en bas-vannetais.

-*stum*, bas-vannet. *penchant* ; *stumet get*, qui a du goût pour. *stumet* a bien ce sens, parfois avec plus de force : *adonné à*, *occupé exclusivement de*. Le *Dict*. donne *stumein*, corriger un enfant ; ce mot serait en usage avec ce sens sur les bords du Scorff. C'est, à coup sûr, un sens très rare. Etant né sur les bords du Scoff, je puis assurer qu'au nord tout au moins, il est inconnu.

-*taroued*, deuxième essaim d'abeille ; variante *terhoued*. Le *Dict*. donne *terhoued*, deuxième ou troisième essaim. Le mot indique plus précisément le deuxième essaim.

Taroued ou *tarhoued* est identique au gallois *tarwhaid*, deuxième essaim ; cf. *tar gah*, matou (*tarw-gah*) ; léonard *targaz*.

-*tazeu* : *en tazeu*, d'ici longtemps. En bas-vannet. *en tazow-man* signifie : ces temps-ci, d'ici quelque temps. *En tazeu* me paraît plus usité que le *un tazeu* du *Dict*.

-*tredann*, bas-vannet. L'auteur renvoie avec raison à *trederann*, tiers; c'est conforme à la phonétique du bas-vannet. : cf. *petè*, quelle

chose, à côté de *petra* (*petrè*) ; *nitè* pour *nitré* = *nitra*. Cf. le proverbe bas-vannet. (Liguol) :

Gouel Yann

ïẽ kè gïvelet meyd en dredann, à la Saint-Jean, on ne voit que le tiers (de ce que sera la récolte).

-van, bas-v. : *ne ran ket van*, je ne fais pas cas. Il eût fallu *vañ*, c'est-à-dire *vãn* avec *a* nasal.

-vré, généreux, large, loyal, n'est autre chose que le français *vrai*, emprunté au français de l'Ouest.

Quoique très copieux, le *Suppl.* n'épuise pas les ressources de la lexicographie vannetaise. On pourrait trouver beaucoup à glaner au point de vue du sens et des idiotismes dans le Dict. manuscrit français-breton attribué à Châlons. Le *Dict.* de Cillard de Kerampoul, même après le Dict. et son *Suppl.*, est encore utile à consulter.

J. Loth.

III

A. O'Kelleher et Miss G. Schoepperle. *Betha Colaim Chille* (Life of Colum Cille), compiled by Manus O'Donnell in 1532, edited and translated, with Introduction, Glossary, Notes and Indices. (University of Illinois Bulletin, Vol. XV). Urbana, 1918. lxxviij-516 p. grand 8°. Prix : $ 3.50.

Ce gros livre a une histoire instructive à plus d'un titre. La vie de Colum Cille qui y est éditée avait été publiée déjà avec traduction anglaise dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, d'abord par les soins de feu Richard Henebry pour les 157 premiers chapitres, et par ceux de M. O'Kelleher pour le reste (chapitres 157 à 232). Par suite de difficultés diverses, la publication avait marché très lentement ; elle s'échelonne de 1901 à 1914 dans les tomes III à V et IX à X de la *Zeitschrift*. En 1916, l'Irish Fellowship Club de Chicago, à l'instigation du Président de l'Université d'Illinois, M. James, voulut encourager les études irlandaises dans les Universités américaines en entreprenant la publication de textes soit inédits, soit difficilement accessibles. Une société fut fondée à cette intention sous le nom d' « Irish Foundation of Chicago » ; grâce à la générosité de ses membres, une somme de 1200 dollars fut offerte à un Research Fellow in Gaelic pour lui permettre de donner tout son temps à l'édition de textes irlandais. C'est M. A. O'Kelleher, de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul à Great

Crosby près de Liverpool et Lecturer à l'Université de Liverpool, qui fut désigné dès le mois de novembre 1916 pour bénéficier de la fondation. Il se rendit immédiatement à Chicago et, aidé de Miss Schoepperle réussit à mettre sur pied en moins de deux ans le présent volume.

Il eût été sans doute facile aux deux éditeurs de trouver un texte irlandais plus important ou plus utile à publier que celui qu'ils ont choisi. Des philologues du continent auraient peut-être été attirés par quelque autre production plus originale de l'imagination celtique. Mais il faut songer à la place que tient Colum Cille dans l'hagiographie irlandaise et au respect dont sa mémoire est entourée dans le culte des fidèles. La publication d'une vie de Colum Cille peut passer pour une entreprise patriotique, d'intérêt national. Aux yeux d'un croyant, l'œuvre de Manus O'Donnell offre un autre avantage : c'est que l'auteur y a entassé une masse de matériaux. La liste de ses sources (v. p. xlvj) est imposante. En compilant la littérature des siècles précédents, il a donc donné à la biographie de Colum Cille une ampleur à nulle autre pareille. C'est un vaste réceptacle, où sont venues aboutir des traditions, païennes ou chrétiennes, des légendes, même mythologiques, enfin des superstitions qu'a fait naître la vie des saints dans l'imagination populaire. Nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer une opinion sur les vies de saints (v. *Rev. Celt.*, XXXII, 104 et XXXIII, 357). C'est un genre littéraire des plus misérables. Pour quiconque ne regarde pas cette vie de Colum Cille avec les yeux de la foi, elle ne dément pas le jugement sévère que mérite en général l'hagiographie celtique. Les défauts du genre y apparaissent même d'autant plus qu'elle est de dimensions plus étendues.

Il ne faut pas chercher dans les vies de saints une valeur historique. Même les plus anciennement rédigées sont généralement trop postérieures aux événements qu'elles racontent pour donner à ceux-ci un caractère d'authenticité. Le pire est qu'elles n'ont pas été rédigées comme des documents historiques, mais comme des œuvres d'édification. La vie de Colum Cille de Manus O'Donnell a sans doute des prétentions historiques. Son auteur, qui écrivait en plein XVIe siècle et appartenait à une famille illustre, a voulu fixer définitivement la figure du grand apôtre et il a procédé en historien consciencieux, réunissant sur son personnage le plus de renseignements qu'il pouvait. Malheureusement il manquait de critique, et par suite il n'échappe pas aux reproches que méritent les hagiographes plus anciens dont il s'est inspiré. Il a même contre eux le tort qu'appartenant à un siècle plus éclairé il a donné crédit à leurs inventions les plus extravagantes.

Colum Cille méritait mieux que les légendes dont on l'a gratifié. C'est une puissante figure d'apôtre, qui transparaît derrière les légendes, si opaques qu'elles soient. La vie écrite par Adamnán, étant presque contemporaine, en donne une idée imposante [1]; et l'on pourrait çà et là glaner dans l'œuvre de Manus O'Donnell des traits qui serviraient à la reconstituer. M. O'Kelleher et Miss Schoepperle, prenant leur rôle d'éditeurs en philologues consciencieux, ont joint au texte et à la traduction une introduction copieuse et des index variés qui fournissent d'abondantes informations. Leur ouvrage servira donc, comme ils le souhaitaient, la gloire de Colum Cille et de l'Irlande. Une œuvre pie, non moins méritoire, serait de réunir aujourd'hui les poèmes attribués par la tradition à Colum Cille. Il en est d'une délicieuse inspiration poétique, et quelques-uns portent la marque d'une respectable antiquité. Ce qu'en donnent les deux éditeurs, d'après Manus O'Donnell, ne saurait passer pour une édition complète, ni définitive.

J. Vendryes.

IV

Rev. Gerald O'Nolan. *Studies in Modern Irish* (Part II). Continuous prose Composition. Dublin. The Educational Company of Ireland. 1920. IV-148 p. 12°.

Dans cette seconde partie de son ouvrage (sur la première, voir *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, p. 192), l'abbé O'Nolan vise un but avant tout pratique. Il n'y a fait aucune place aux discussions théoriques ou à l'exposé dogmatique des règles. Seule, une courte introduction présente en résumé quelques conseils généraux à l'usage de ceux qui font des traductions d'anglais en irlandais. Le reste du livre ne comprend qu'une série d'exercices : d'abord cinquante morceaux de prose anglaise, de caractère varié (narratif, historique, philosophique, etc.), accompagnés d'une traduction irlandaise, avec des notes explicatives, renvoyant, s'il y a lieu, au volume précédent ; le tout disposé de façon à faire passer en revue les difficultés et particularités de la syntaxe irlandaise. Un choix de

1. Cette vie est à lire dans l'admirable édition de W. Reeves, *The Life of St. Columba, founder of Hy, written by Adamnan*, Dublin, 1857. Adamnan, neuvième abbé de Hy, naquit vers 624 et mourut en 704.

cinquante autres morceaux anglais, pouvant servir de thèmes dans les écoles, mais non accompagnés de traduction, termine le volume.

L'abbé O'Nolan s'attache autant au style qu'à la syntaxe ; il se pique d'offrir à ses élèves des modèles de prose irlandaise. Sentant très finement la beauté de sa langue, il en veut faire ressortir toutes les qualités esthétiques. Féru de logique, comme l'a montré déjà son premier volume, et convaincu que l'irlandais exige de la logique dans le discours, il veut enseigner à écrire logiquement. Aussi met-il ses élèves en garde contre les sauts de pensée ; il les exerce à dérouler la suite des idées d'une façon uniforme et uniformément progressive. La contrainte qu'il impose ainsi au raisonnement est bien d'un professeur de séminaire, habitué à régenter les esprits. Elle exclut toute spontanéité. Certains la jugeront trop scolaire. Un écrivain original s'en accommoderait difficilement. Mais il est évident que l'abbé O'Nolan n'établit pas ses règles pour les écrivains de génie qui naîtront en Irlande ; ceux-là sauront bien se créer un style personnel. Il s'adresse aux novices, aux apprentis qui veulent acquérir l'art d'écrire suivant des règles toutes faites.

La première de ces règles est de dépouiller les habitudes de pensée anglaise pour permettre à l'esprit irlandais de se montrer avec toutes ses qualités traditionnelles. De là certains principes de traduction qui étonnent d'abord un lecteur français. Lorsqu'un écolier de chez nous traduit du latin, c'est pour s'exercer à couler sa pensée dans le moule de la langue classique ; c'est pour s'asservir et se discipliner. Au contraire quand il fait traduire de l'anglais à ses élèves, l'abbé O'Nolan a pour objet de les affranchir, de les libérer. « Traduttore traditore » pourrait servir d'épigraphe à son livre ; l'infidélité en effet y est érigée en principe. Etre infidèle à l'anglais, n'est-ce pas la meilleure façon d'affirmer sa foi irlandaise ? « Language is an index to the national character », dit-il dès la première page. Comme le caractère irlandais est profondément différent du caractère anglais, il ne faut pas songer, quand on passe d'une langue à l'autre, à faire une traduction littérale ; au contraire, il faut repenser en irlandais le morceau que l'on veut traduire et en enchaîner les idées à la mode irlandaise. Il faut procéder à un réarrangement des phrases pour obtenir une composition conforme au génie de la langue et aux habitudes de pensée de ceux qui la parlent. Tels sont les principes d'après lesquels il convient de juger les traductions que donne l'abbé O'Nolan. Etant donné l'objet qu'il se propose, ils sont des plus légitimes.

J. Vendryes.

V

Lady Gregory. *Visions and Beliefs in the West of Ireland*, with two Essays and Notes by W. B. Yeats. London, Putnam's Sons, 1920, 2 vol., VI-293 et 343 p. 8° 22 s. 6 d.

C'est une bonne fortune pour un écrivain doué à la fois d'une imagination vive et d'un sens aigu d'observation que de vivre dans un pays comme l'Irlande. On y est naturellement porté à la poésie : les choses parlent à l'âme, les gens ont une originalité pittoresque et sympathique. Ce qui complète le charme de ce pays, c'est qu'on y vit en dehors du temps. Le présent se confond avec le passé ; les vivants ne sont pas séparés des morts. Bien plus, il n'y a pas de limite entre le monde surnaturel et celui de la nature ; les objets réels ont un sens mystérieux, auquel on s'initie aisément ; parmi les foules circulent des êtres venus de l'au-delà, fantômes étranges, qu'on rencontre parfois, dont chacun parle à la troisième personne du pluriel : « Ce sont eux », « ils ont fait ceci ou cela », ou qu'on appelle simplement « les autres ». L'Irlande est un pays où il y a toujours des fées.

Lady Gregory doit à l'Irlande une bonne part de son talent ; ses dons naturels ont été accrus et embellis par l'ambiance. La moitié de son œuvre se compose de comédies bouffonnes, où sa verve a créé d'après nature des types saisissants de vérité. Mais elle a aussi un sentiment poétique des plus profonds, qui s'est épanché notamment dans son évocation du héros épique *Cuchullin of Murthemne*. On lui a reproché de ne pas suffisamment respecter la tradition. Certes elle n'a pas voulu faire dans ce livre une reconstitution philologique ou archéologique ; elle a traité à sa manière, suivant une adaptation personnelle, un sujet très ancien qui la séduisait. L'ouvrage en deux volumes qu'elle présente aujourd'hui au public est un recueil de superstitions et de croyances répandues dans l'Ouest de l'Irlande, et surtout dans le comté de Galway. Elle y a joint quelques notes de son ami M. Yeats, qui depuis quelques années s'intéresse fort aux sciences occultes et qui l'a aidée dans sa documentation. Les folk-loristes trouveront dans cet ouvrage une ample provision de faits, à joindre aux nombreux recueils déjà publiés sur le folk-lore celtique. Et les amis de l'Irlande auront plaisir à y prendre connaissance d'un des aspects les plus curieux de l'âme irlandaise, celui qui est tourné vers l'au-delà. C'est un excellent guide pour franchir les limites du monde visible et pénétrer dans le royaume des fées.

Il n'est pas très sûr que Lady Gregory ait jamais vu de fées elle-même ; mais elle connaît beaucoup de gens qui en ont vu et qui pouvaient la renseigner sur les habitudes de ces êtres enchantés. Elle a donc composé son livre des confidences qu'elle a reçues à leur sujet de personnes voisines de sa résidence. Ce n'est pas elle qui parle ; c'est Mrs. Casey ou Mrs. Sheridan, c'est une vieille de Kinvana, un jeune gardien de moutons, un pêcheur des îles (d'Aran), et beaucoup d'autres encore, qui grâce à elle entreront dans l'histoire avec le témoignage qu'ils lui ont apporté. Ils ont tous une foi si naïve, ils racontent avec une si belle assurance les aventures les moins vraisemblables que l'on est tenté d'y croire avec eux. Il faut faire effort pour revenir à une appréciation rationnelle des choses du monde. Heureusement, Lady Gregory nous y aide. Elle a fait précéder les différentes sections de son livre de courtes introductions, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre d'humour. L'humour est la poésie du sens commun. Quel moyen de croire aux fées après que Lady Gregory nous a narré sa visite à la maison de Biddy Early ! Quel moyen de prendre au sérieux le monde surnaturel de Mr. Saggarton, quand, avant de nous y introduire, Lady Gregory nous raconte l'impayable aventure de M. Yeats pris pour un clergyman à cause de la forme de son chapeau ! D'un mot d'esprit bien placé, elle chasse Amadán na Briona, le Fool of the Forth, après l'avoir évoqué devant nous. Une délicieuse ironie glisse à travers le livre ; généralement à peine perceptible, elle éclate par endroits, juste à point pour dissiper le mystère et faire envoler les fées.

Le style est un des plus piquants agréments du livre. On sait quelle langue savoureuse Lady Gregory s'est créée et avec quelle perfection elle en use. C'est un nouveau modèle de cette langue qu'elle donne ici. Son livre rappellera à maint lecteur *la Légende de la Mort* de M. Le Braz, où l'auteur se retire aussi derrière les personnages qu'il met en scène et qu'il fait parler. Mais M. Le Braz a un verbe splendide, qui se reconnaît immédiatement ; il le prête à ceux dont il traduit les pensées. Lady Gregory donne au contraire l'impression d'avoir reproduit le récit des gens qu'elle a consultés, tel qu'elle l'a recueilli sur leurs lèvres. S'il y a beaucoup d'art dans son style, c'est un art discret, qui se cache. George Sand faisait parler de la même façon les pastoures du Berry. La seule différence est que la bonne dame de Nohant tirait du parler rustique de sa province des effets de sentiment, tandis que la châtelaine de Coole Park cherche surtout du pittoresque dans la brogue de Kiltartan. Mais ce n'est pas un mince honneur pour l'ouvrage de Lady

Gregory que, faisant venir à l'esprit du lecteur les noms de George Sand et d'Anatole Le Braz, il se classe avec ses qualités propres auprès des meilleurs ouvrages de ces deux bons écrivains.

J. VENDRYES.

VI

T. GWYNN JONES. *Llenyddiaeth Gymraeg y bedwaredd ganrif ar bymtheg* [Littérature galloise du XIXe siècle], *llawlyfr at wasanaeth darllenwyr* [Manuel à l'usage de ceux qui lisent]. Caernarfon, 1920, 46 p. gr. 8°.

Tout en poursuivant sa carrière de poète [1], M. T. Gwynn Jones a entrepris la tâche fort utile d'historien de la littérature. En 1915, sous le titre *Llenyddiaeth y Cymry hyd ymdrech y Tuduriaid* (Littérature de Galles jusqu'à l'avènement des Tudors), il réunissait en volume [2] une série d'articles publiés par lui de mois en mois dans la revue *Y Faner* et dont l'ensemble constitue le meilleur résumé que l'on ait de la première et plus illustre moitié de la littérature galloise. Son nouveau volume, également tiré à part d'une revue, *Y Genedl*, est un bon exposé des grands courants de la littérature galloise au XIXe siècle ainsi qu'un répertoire des principaux poètes et écrivains qui l'ont illustrée. Il est d'ordinaire assez malaisé de se renseigner sur la littérature galloise du siècle dernier. L'œuvre des poètes, qui est considérable par la quantité, est dispersée dans une multitude de publications locales, de petites revues, de recueils plus ou moins accessibles. On se fait difficilement idée de l'activité poétique du pays et des sujets que les poètes ont traités de préférence. Les renseignements fournis par M. Gwynn Jones sont exacts et brefs : en quelques lignes il apprécie la valeur des auteurs qu'il passe en revue, cite leurs œuvres marquantes, indique leurs caractéristiques et donne un ou deux courts échantillons de leur style. Les titres des chapitres du livre en montrent la composition et l'enchainement : 1. Entre deux périodes ; 2. Le nou-

1. Parmi les dernières productions poétiques de M. Gwynn Jones, citons : *I'r nyth gwag ym Mro Gynin* (« Au nid vide de Bro Gynin [lieu de naissance de Dafydd ab Gwilym] »), 1910 ; *Tir na n-Og*, poème dramatique sur l'Irlande, Cardiff, 1916 ; *Gwlad Hud* (« Pays enchanté ») ; et plus récemment encore, *Pro Patria* et *Madog*, ce dernier tiré à part de la revue *y Beirniad*.

2. A Denbigh, chez l'éditeur Gee and Son ; 103 p. gr. 8° ; prix : 3 sh. 6 d.

veau siècle; 3. Prose et poésie; 4. L'eisteddfod (excellent chapitre où l'auteur montre ce qu'a été cette institution depuis ses débuts et l'action qu'elle a exercée sur le développement de la littérature); 5. Les poètes de la première moitié du siècle (chapitre de beaucoup le plus long); 6. Le milieu du siècle; 7. L'englyn : 8. Les littérateurs; 9. Les traducteurs; 10. Liste des poètes et des littérateurs. Cette liste notamment rendra de grands services : elle en rendrait plus encore si les écrivains cités étaient rangés par leur nom bardique et non par leur nom de famille. Parmi les 33 Davies, les 9 Edwards, les 14 Evans, les 11 Hughes, les 39 Jones, les 25 Williams de la liste, on a peine à trouver celui qu'on cherche. Une double liste eût, du moins, été utile. Ainsi Ceiriog figure sous Hughes; Talhaearn sous Jones, Islwyn sous Thomas ainsi qu'Eben Fardd. La liste de M. Gwynn Jones ne renferme que des morts. Il y aurait lieu d'augmenter sensiblement l'ouvrage pour compléter l'histoire littéraire du XIXe siècle si l'on voulait y faire figurer les auteurs vivants.

J. Vendryes

VII

Jean-Pierre Calloc'h. *A genoux*, lais bretons accompagnés d'une traduction française de M. P. Mocaër, avec une introduction de M. René Bazin et une préface bilingue de M. J. Loth. Paris, Plon-Nourrit, 1921, xxiij-234 p. 12° 7 fr.

Le mardi de Pâques, 10 avril 1917, devant le village d'Urvillers (Aisne), un obus ennemi tua net le sous-lieutenant Jean-Pierre Calloc'h. Ce fut un coup à jamais déplorable. Le destin ce jour-là priva la Bretagne d'un poète qui, dans le mouvement actuel de renaissance littéraire, avait sa place au tout premier rang. Sous le pseudonyme de « Bleimor » (Loup de mer), il avait publié de son vivant quelques poèmes d'une belle facture[1]; mais la plupart de ses œuvres étaient inédites. Le recueil intégral qu'en publie aujourd'hui son ami, M. Mocaër, révèle des dons poétiques de premier ordre. Calloc'h mérite de passer à la postérité parmi les plus illustres poètes catholiques de tous les pays et de tous les temps. On pense, en le lisant, au Corneille de l'*Imitation*, que

1. Notamment dans *Brittia* (t. II, n° 7, p. 233 et n° 9, p. 354), dans *Dihunamb*, dans *le Pays Breton*.

tempérerait par moments le Verlaine de *Sagesse* et des *Liturgies intimes*. Mais on admire surtout en lui une personnalité vigoureuse et originale. Il devait son génie à sa race et à son éducation bretonne. Le contact de la vie parisienne fortifia en lui deux sentiments qui tenaient au plus profond de son cœur, l'amour de la Bretagne et la foi du chrétien. Enfin la guerre l'exalta jusqu'au sublime.

Calloc'h était né dans l'île de Groix, le 24 juillet 1888, d'une famille de marins. Tout enfant, il apprit à connaître la mer ; il en a chanté la vie formidable en des accents d'une intensité et d'une couleur, auprès desquelles la littérature même d'un Pierre Loti paraît molle et pâle. La misère et la douleur furent ses premières éducatrices. Une série de deuils désolèrent le foyer : son père périt en mer, ses deux sœurs furent enlevées par la maladie. Comme il manifestait d'heureuses dispositions pour l'étude, il fut envoyé à l'âge de onze ans au petit séminaire de Sainte-Anne ; il y reçut une bonne éducation classique et sentit s'éveiller en lui la vocation sacerdotale. Contrarié dans ses désirs de la suivre par une santé délicate, il partit pour Paris, en 1907, afin d'y chercher une situation, n'ayant pour tout bien que son diplôme de bachelier en poche. Il occupa d'abord le poste de maître surveillant dans divers établissements religieux d'éducation, puis, après l'accomplissement de son service militaire, il fut pris à l'École supérieure de commerce et d'industrie, toujours en qualité de maître surveillant. C'est là que la guerre le trouva. Quoique classé dans le service auxiliaire, il voulut faire la campagne et demanda à passer dans le service armé. On l'envoya en 1915 au centre d'instruction de St-Maixent, d'où il sortit le 20 août avec le grade d'aspirant. Huit jours après, il était au front à la tête d'une section de Bretons, auxquels il donna jusqu'au dernier jour l'exemple des plus belles vertus patriotiques.

Calloc'h avait reçu de Paris un premier choc qui l'ébranla fortement. Les Parisiens de naissance comprennent difficilement l'effet produit sur un provincial, à l'âge où les passions bouillonnent dans un cœur resté pur, par le spectacle du Paris cosmopolite, avec son luxe insolent, ses plaisirs frelatés et toute cette vaine pompe uniquement dressée pour l'amusement des oisifs. Quand on a subi depuis l'enfance et goutte à goutte le poison de l'atmosphère parisienne, on en ressent plutôt de bons effets ; il agit à la façon d'un élixir, fortifiant l'esprit, en y répandant la philosophie du bon sens, faite d'indulgence et d'ironie, et le scepticisme qui sait prendre choses et gens simplement pour ce qu'ils valent. Mais

tout autre est l'effet produit sur un provincial de 20 ans qui découvre subitement Paris : *e teil er ger vras é kreska bleu er boén* « sur le fumier de la grande ville croît la fleur de l'angoisse » (p. 46.). Calloc'h, au premier regard jeté sur le tourbillon de la vie parisienne, en conçut une indignation mêlée d'épouvante. Qu'on se représente un séminariste devant lequel s'ouvrirait tout à coup le monde décrit par Balzac. Son imagination amplifia naturellement l'idée affreuse qu'il se faisait de ce monde, qu'il ne connaissait pas et où, d'ailleurs, la modestie de sa condition lui interdisait de pénétrer. Pour échapper aux visions abominables qui le hantaient, il se jeta dans la prière ; pour préserver son frêle esquif d'orages qu'il croyait menaçants, il se créa un port dans trois « îles » (*enezennen*) qu'il aimait par-dessus tout, l'île des pauvres (Notre-Dame des Victoires), l'île des nations (Le Sacré-Cœur de Montmartre), et l'île des anges (La chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur). Son âme allait s'y plonger dans le mysticisme (p. 9-26); et le souvenir de sa Bretagne, de sa petite maison blanche dans son île natale et de la vie saine des marins répandait sur ses rêveries religieuses l'amertume du mal du pays. Les vers qu'il écrivit sous cette double inspiration (pp. 81-119) sont impressionnants : ce sont des cris de détresse et des actes de foi d'une poignante sincérité.

La guerre devait porter à Calloc'h un dernier choc ; son mysticisme en devint plus éperdu, et plus âpre son horreur de la vie du monde. Sans doute, il a trouvé, pour exprimer l'angoisse patriotique qui l'étreignait aux jours graves de 1914, des accents vraiment touchants ; sa prière du guetteur, composée dans la tranchée (p. 203), est d'une grandeur tragique. Mais il lança aussi des imprécations, dans le style d'Ezéchiel ou d'Isaïe, contre la « Catin Europe » (*er Gatel Europ*, p. 28) ; et la guerre lui apparut comme le juste châtiment des crimes de l'humanité : *Europ ha golhein ri'n ha aéd ha béhedeu* ? « Europe, laveras-tu dans ton sang tes péchés ? » (p. 76) ; *skopet ha poé ar Zrem douéel me Hrist é kroez, ha chetu deit eur er Hasti* « Tu avais craché au visage divin de mon Christ en croix, et voici venue l'heure du châtiment » (p. 35). On ne peut guère s'empêcher de protester contre des maximes aussi barbares. C'est en expiation que tant de millions d'hommes jeunes et pleins de force (dont plus d'un million et demi de Français) auraient été conduits par Dieu à une boucherie atroce ! En expiation de quoi ? D'être venus au monde, sans l'avoir demandé ? Il faut avoir meilleure opinion de l'Être suprême, et se garder de lui prêter les pires vices de l'humanité. C'est bien assez que certains hommes aient

plaisir à répandre le sang ; ne faisons pas Dieu à leur image. Les païens le disaient déjà : Ne credas gaudere deum cum caede litatur. On prétend qu'aujourd'hui les Russes acceptent avec un fatalisme sombre les maux terribles dont ils souffrent comme un châtiment mérité, que Dieu leur impose. Cette philosophie résignée convient peut-être aux compatriotes de Tolstoï ; elle a peu de chance de prévaloir dans le pays de Voltaire.

Si attachante que soit pour le moraliste et le psychologue l'œuvre de Calloc'h, elle réserve au philologue un attrait non moins vif. Ce poète fut un maître ouvrier en langue bretonne : cette œuvre si courte restera comme un modèle du vannetais et répandra sur ce dialecte, jusqu'ici un peu négligé, une gloire que les autres rattraperont malaisément. Calloc'h écrit une belle langue, solide comme le roc des falaises, sonore et harmonieuse comme le bruit des flots. Il a des images magnifiques, il sait peindre en quelques mots, dans leurs nuances les plus délicates, les sentiments violents ou tendres qui l'animent. Il prouve que sa langue maternelle, quand on sait la manier, se prête à l'expression de toutes les idées poétiques. Il est vrai que, grâce à sa connaissance de la lexicographie bretonne, il a enrichi son vocabulaire de quelques mots que l'usage avait perdus, ou bien de mots nouveaux formés de toutes pièces avec des éléments vivants ; les uns et les autres sont aisément intelligibles. On a plaisir à retrouver, enchâssés dans ses vers, *klod* « gloire », *kevrin* « mystère », *kozgor* « escorte, cortège » [1] (gall. *gosgordd*), et autres beaux vieux mots du pur fonds celtique. M. J. Loth dans sa préface [2] a rendu justice avec autorité aux mérites littéraires de Calloc'h autant qu'à ses qualités morales. On ne peut que souscrire au bel éloge qu'il fait du poète fauché dans sa fleur, en lui appliquant les vers adressés à Dieu par le barde Y Prydydd bychan, pleurant la mort de Rhys fab Llywelyn (*Myf. Arch.*, 264 a 13) :

Ducost Rys ar urys oe uro,
dic ym oe dwyn gwyn gyfle ;
da y dewisseis ti hwnnw
yth vytin, Grist urenhin vry.

J. Vendryes.

1. que le traducteur rend bizarrement par « esclaves » (p. 122).

2. Il est fâcheux que cette préface, aussi bien en breton qu'en français, soit déparée de tant de fautes d'impression : « heureux » (p. IX, l. 3) au lieu de « honteux » dénature complètement le sens.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Election de M. John Fraser à la chaire de philologie celtique de l'Université d'Oxford. — II. M. Pokorny successeur de Kuno Meyer à l'Université de Berlin. — III. Soutenance des thèses de M. Alf Sommerfelt. — IV. Création de certificats de celtique à la licence ès lettres. — V. Les formes sigmatiques du latin et le futur indo-européen, d'après M. Pedersen. — VI. Les travaux de M. Jud sur quelques substrats celtiques en roman. — VII. Derniers travaux de M. Esposito. — VIII. Fin de la collection de chants populaires irlandais de M. Freeman. — IX. Encore un mot sur les *Notennou diwar-benn ar Gelted Koz*. — X. Nouvelles brochures sur l'Irlande. — XI. Reprise de la publication de *The Celtic Review*. — XII. Annonce d'un ouvrage posthume d'A. Macbain. — XIII. Livres nouveaux.

I

La chaire de celtique de l'Université d'Oxford, que la mort de sir John Rhys laissait vacante, vient d'être pourvue d'un titulaire en la personne de notre collaborateur M. John Fraser, professeur à l'Université d'Aberdeen. C'est un excellent choix, qui promet beaucoup pour nos études. M. Fraser possède en effet une culture générale, qui le met en état d'embrasser à la fois les problèmes si variés de la linguistique sur toutes les parties du domaine celtique. Il est âgé de trente-neuf ans et appartient à l'Ecosse, dont il parle de naissance le dialecte gaélique. A l'Université d'Aberdeen (1899-1903), puis à celle de Cambridge (1903-1905), il s'adonna à la philologie classique et à la grammaire comparée, étant élève à Aberdeen des professeurs sir William Ramsay, Alex. Souter, John Harrower, H. J. C. Grierson, et à Cambridge des professeurs Giles, Bendall et Rapson. Il passa

l'année 1906 à l'Université d'Iéna, où il étudia notamment le lituanien et le sanskrit sous la direction de Berthold Delbrück et de Carl Cappeller. Rentré en Grande-Bretagne, il s'y mit à l'étude du celtique, à laquelle l'encourageait le regretté Quiggin ; au cours de voyages en Galles et en Bretagne, il acquit une bonne connaissance des parlers brittoniques modernes ; enfin, il fit dans les régions gaéliques de l'Irlande des séjours répétés d'où il rapporta la pratique du langage parlé. En 1908, il avait été nommé à l'Université d'Aberdeen Lecturer in Latin and Comparative Philology en même temps qu'il obtenait au Training Centre de la même ville le poste de Lecturer in Gaelic. Les mérites de son enseignement lui avaient valu il y a quelques années une chaire magistrale. La liste de ses travaux est déjà longue : elle comprend des études sur la philologie classique, mais surtout sur le celtique. On trouvera ces dernières dans *Ériu*, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie* et dans la *Revue Celtique*, qui a l'honneur depuis 1913 de compter M. Fraser au nombre de ses collaborateurs. Le successeur de sir John Rhys est des mieux préparés à remplir avec succès la tâche qui lui est confiée, dans la première chaire de celtique des Iles Britanniques.

II

Nous apprenons qu'à la chaire de philologie celtique, vacante à l'Université de Berlin par la mort de Kuno Meyer, a été appelé M. Julius Pokorny en qualité de professeur extraordinaire. D'origine tchèque, comme son nom l'indique, M. Pokorny avant la guerre habitait Vienne, d'où il a daté nombre d'articles touchant à la mythologie comparée, à la linguistique celtique et à la philologie irlandaise ; deux ont paru dans la *Revue Celtique*, tome XXXIII, p. 58 et 66. Son principal ouvrage est *a Concise Old Irish Grammar*, publiée par morceaux dans *The Celtic Review* avant d'être réunie en volume (124 p. 8°, Halle et Dublin, 1914). Un *Old Irish Reader*, qui devait la compléter, n'a, croyons-nous, jamais vu le jour.

III

Le 23 juillet 1921, M. Alf Sommerfelt, chargé de cours à l'Uni-

versité de Christiania, a soutenu en Sorbonne ses thèses de doctorat ès lettres sur les sujets suivants :

thèse complémentaire : *Le breton parlé à Saint-Pol-de-Léon.*

thèse principale : « *De* » *en italo-celtique : son rôle dans l'évolution du système morphologique des langues italiques et celtiques.*

Nous rendrons compte ultérieurement de ces deux importants ouvrages ; mais il convient dès aujourd'hui de faire ressortir les mérites du nouveau docteur. Rares sont les étrangers qui ont osé affronter le doctorat ès lettres français, avec la pratique de la langue qu'il suppose et les deux grosses thèses qu'il exige. Nous avons plaisir à féliciter en la personne de M. Sommerfelt un Norvégien qui a suivi pendant plusieurs années l'enseignement du Collège de France, de la Faculté des lettres et de l'Ecole des Hautes Etudes et qui a désiré obtenir comme couronnement de ses études le plus haut grade universitaire français. Cet événement aura certainement sur l'avenir des relations scientifiques franco-norvégiennes une influence des plus heureuses.

IV

Le régime de la licence ès lettres vient de subir une réforme complète. Il a été à la fois élargi et assoupli. On l'a élargi pour y faire entrer nombre de disciplines enseignées dans les Facultés et qui ne comportaient jusqu'ici l'obtention d'aucun diplôme ; on l'a assoupli pour permettre aux jeunes Français qui ne se destinent pas à la carrière de l'enseignement de prendre la licence ès lettres comme un brevet d'études supérieures et de haute culture. Il va sans dire que les étrangers tireront de nombreux avantages de la réforme adoptée.

A l'examen unique d'autrefois est substitué un groupement de certificats, portant chacun sur une seule discipline. mais représentant dans leur variété tous les enseignements donnés à la Faculté. La réunion de quatre certificats confère le diplôme de licencié. Il y aura toutefois deux licences, l'une générale ou libre, l'autre professionnelle et dite d'enseignement (licentia docendi). Le choix des quatre certificats n'est laissé à la volonté des candidats que pour la licence générale ; pour la licence d'enseignement, les certificats sont fixés obligatoirement dans les quatre ordres professionnels (philosophie, lettres, histoire et langues vivantes).

Parmi les certificats qui peuvent constituer la licence générale, figure à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris un *certi-*

ficat de grammaire comparée des langues celtiques. Il se compose des épreuves suivantes [1] :

Écrit. Deux épreuves : 1° Traduction et commentaire grammatical d'un ou plusieurs textes en langues celtiques. — 2° Composition sur une question de grammaire comparée des langues celtiques.

Oral. Deux épreuves : 1° Explication d'un texte facile grec ou latin (au choix du candidat) et allemand ou anglais (au choix du candidat). — 2° Interrogation sur la grammaire d'une des langues celtiques (au choix du candidat).

La Faculté des Lettres de l'Université de Rennes, qui a déjà depuis plusieurs années des examens à l'usage des jeunes celtistes [2], vient également d'instituer un *certificat de langues et littératures celtiques* en vue de la nouvelle licence générale. Cet examen comprend les épreuves suivantes :

Écrit. Deux épreuves : 1° Traduction en breton d'un texte de français, d'irlandais ou de gallois. — 2° Version irlandaise ou galloise.

Oral. Deux épreuves : 1° Explication d'un texte breton. — 2° Interrogation sur les littératures et les peuples celtiques.

V

Il y a toujours beaucoup à apprendre dans les travaux de M. Pedersen ; car peu de linguistes ont une puissance constructive semblable à la sienne et disposent d'une richesse de maté-

1. Pour l'année scolaire 1921-1922, le programme des questions et des textes a été fixé ainsi qu'il suit :

Questions. 1° La métaphonie en brittonique. 2° La nasalisation syntactique en celtique. 3° L'article irlandais. 4° Le déponent en celtique. 5° L'emploi grammatical des préverbes *ro* et *ry*. 6° L'expression de la relation aux cas obliques.

Textes. 1° *Notes in the Book of Armagh* (Thesaurus Palaeohibernicus, II, 238-243). 2° *Poèmes du manuscrit de Saint-Paul*, nos 2 et 3 (Thes. Pal. II, 213-214). 3° *Scél Mucci Maic Dathó* (Irische Texte, t. I, 96-112). 4° Extrait des *Ancient Laws of Wales* dans Strachan, Introduction to Early Welsh, p. 208-221. 5° *Breudwyt Maxen Wledic*, éd. Ifor Williams, Bangor, 1908. 6° Extraits de *Buez Santes Nonn*, dans Loth, Chrestomathie bretonne, p. 242-250.

2. Sur le diplôme d'études celtiques de l'Université de Rennes, voir *Revue Celtique*, t. XXXIII, p. 494.

riaux aussi variés. L'article qu'il a publié en français dans les *Historisk-filologiske Meddelelser* de la Société des Sciences Danoise (vol. III, nº 5, 1921 ; 31 pages) sur *les formes sigmatiques du verbe latin et le problème du futur indo-européen* est plein de vues séduisantes. Il est impossible de les exposer ici dans le détail ; il suffira de signaler l'explication proposée pour l'imparfait du subjonctif latin (p. 14), auquel l'imparfait du subjonctif celtique est ingénieusement rattaché (p. 29).

M. Pedersen croit à l'antiquité du futur sigmatique ; il le fait remonter à l'indo-européen, où le futur sigmatique se serait de très bonne heure différencié de l'aoriste sigmatique. Tous deux ne seraient que les deux aspects d'une même formation, dont l'un (l'aoriste) représenterait le temps passé, l'autre (le futur) le temps non passé. Une fois la différenciation accomplie, les deux « temps » auraient d'ailleurs évolué de façon différente. Ce système original a le défaut de ne pas tenir compte de certains caractères du futur ; il n'explique pas l'indépendance complète que les deux temps présentent dans la morphologie du grec ancien. M. Pedersen nous paraît faire trop bon marché des différences, qu'il signale lui-même (p. 10 n.), entre le futur et l'aoriste grecs. Quand on a lu l'ouvrage de M. Magnin, il paraît impossible de contester que le futur grec ne soit, pour la plus grande partie de ses formes et de ses emplois, un ancien désidératif. Il n'est pas question du désidératif dans le travail de M. Pedersen, sauf à la dernière page, où il remarque incidemment que le redoublement du futur sigmatique irlandais a pu en être emprunté. L'importance des formations désidératives paraît avoir été très grande en indo-européen (v. Meillet, *Rev. des Ét. grecques*, XXXII, 384) ; le futur sigmatique irlandais s'y rattache aussi bien que le futur lituanien, le futur sanskrit ou le futur grec. Telle est la doctrine à laquelle, croyons-nous, maint linguiste se tiendra, même après avoir lu l'article de M. Pedersen.

VI

La *Revue Celtique* a déjà signalé certains travaux de M. J. Jud, qui enseigne à l'Université de Zurich et qui appartient à cette brillante pléiade de romanistes dont s'honore aujourd'hui la Suisse. Il compte d'ailleurs parmi ses maîtres la plupart des romanistes français. Au cours des vastes enquêtes linguistiques qu'il poursuit, il a parfois la bonne fortune de rencontrer la trace d'anciens mots

celtiques passés en roman et conservés dans les parlers locaux (cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, p. 116). C'est lui qui a signalé à M. A. Thomas le mot *ambosta* « jointée », où il a reconnu l'irlandais *boss* « paume de la main » (v. l'appui donné à cette hypothèse par M. Loth dans la *Rev. Celt.*, XXXVII, p. 311). Il est revenu sur la question dans un article de la *Revista de Filologia Española*, t. VII (1920), p. 339-350, intitulé *Acerca de « ambuesta » y « almuerza »*, où il se montre bien informé des faits celtiques qui y touchent.

Il vient de découvrir un autre mot celtique dans le parler de Brigels (canton des Grisons) sous la forme rétoromane *umblaz*, qui désigne la corde servant à fixer le joug au timon. Dans le dialecte allemand de la région, cette corde est appelée *amblaz*. Mais le mot n'est pas limité à ce coin de Suisse. Il a même une extension assez grande sur le domaine français : *anblyé* en Savoie, *amblà* dans le Morvan, *amblyé* en Berry, *amblet* en Saintonge, *amblé*, *amblyet*, *omblyet* en Poitou, *anbyé* dans le Maine, *amblet* en Gâtinais, etc. tous mots désignant un lien fixant le joug, sont d'accord avec *ambyé* du patois de Blonay en Suisse et *anbolas* des patois du Piémont. M. Jud propose un prototype *ambi-lattium* « Umrute », composé de deux éléments celtiques bien connus : le préfixe *ambi-* et le mot *latta*, conservé dans le vieux français *late* (auj. *latte*), et passé en germanique sous la forme *latta* (en v.h. all.). Dans les dialectes celtiques on a irl. *slat*, gall. *llath*, bret. *laz*. Il s'agit donc d'un vieux mot **slattā*. Cette ingénieuse et convaincante explication a paru dans le *Bündnerisches Monatsblatt*, 1921, p. 37-51.

VII

Nous avons reçu de M. Mario Esposito différents articles, où il montre, comme d'habitude, toute la finesse de son sens critique. Le premier a été publié dans le *Didaskaleion*, *Studi filologici di letteratura cristiana antica*, revue qui paraît à Turin sous la direction de M. Paolo Ubaldi. M. Max Manitius, dans sa *Geschichte der lateinischen Litteratur des Mittelalters*, t. I (1911), p. 502 et 525, parle d'un commentaire sur Martianus Capella, composé au IXe siècle par un Irlandais du nom de Dunchad ; et il en cite deux manuscrits, conservés à Paris (Bibl. Nat. Lat. 12960) et à Londres (Br. Mus. Reg. 15. A. xxxiii). Il a même publié quelques extraits du manuscrit de Paris dans le *Neues Archiv*, t. XXXVI (1910), p. 57 et dans le *Didaskaleion*, t. I (1912), p. 138. Mais M. Mario Esposito, ayant étudié depuis le manuscrit de Londres, s'est aperçu

que l'attribution du commentaire à l'irlandais Dunchad reposait sur une erreur : si le nom de Dunchad (écrit *Duncabt*) est bien dans le manuscrit, il s'y rapporte seulement à des notes de comput, qui n'ont rien à faire avec le texte du commentaire (v. *Z. f. Celt. Phil.*, VII, p. 501 et IX, p. 160). Dans le *Didaskaleion*, t. III (1914), p. 173-181, M. Esposito revient sur la question ; il émet l'avis que le commentaire contenu dans le manuscrit de Londres est simplement l'ouvrage de Remi d'Auxerre (cf. Manitius, *op. cit.*, p. 513). Il n'y a donc, conclut-il, aucune raison pour attribuer à Dunchad le commentaire anonyme du manuscrit 12960 de Paris. Cette conclusion négative est bien dans le goût du savant auteur. Il la renforce encore dans la note finale, où il conteste que l'ouvrage de Martianus Capella ait été employé comme livre d'enseignement dans les écoles irlandaises du moyen âge : « cette assertion, dit-il, comme tant d'autres relatives à la prétendue culture classique des Irlandais, ne repose sur aucune preuve solide. »

Après Dunchad, Dicuil. M. Esposito, qui a consacré aux écrits de cet Irlandais un important article des *Studies* (t. III [1914], p. 651-676), a donné à la *Modern Philology* de Chicago (t. XVIII, August 1920), un article de 12 pages sur un manuscrit du *Computus* de Dicuil, conservé à la Bibliothèque de Valenciennes (N. 4. 43, f° 66a-118a). Il fait de ce manuscrit, qui date de la fin du IXe siècle, une description minutieuse et étudie le texte du *Computus* au point de vue de la graphie et de la langue ; besogne ingrate, mais fort utile pour ceux qui s'intéressent au latin des bas temps.

Dans le numéro de July 1920 du *Journal of Theological Studies*, périodique qui parait à Oxford, M. Esposito étudie « a seventh-Century Commentary on the Catholic Epistles ». Il s'agit d'un ouvrage anonyme, conservé dans un manuscrit de Reichenau, aujourd'hui à Carlsruhe, et qui offre l'intérêt de mentionner les noms de six Irlandais. Feu Holder avait identifié deux de ces noms. M. Esposito a réussi à identifier les six : *Breccannus*, *Bercannus* fils d'Aed, *Manchianus*, *Banbanus*, *Lodcen* et *Lath*. Les deux derniers se rapportent à un seul et même personnage, Laidhggen Mac Baith Bannaig, moine de Clonfertmulloe (Queen's Co.), mort en 661. Banbanus est Banban le sage, lecteur de Kildare, mort en 686. Manchianus est sans doute le Manchen, abbé de Mondrehid, près Borris (Queen's Co.) dont la mort est signalée en 652. M. Esposito croit que l'auteur inconnu du commentaire en question pourrait bien être le même que celui d'un traité *de Mirabilibus Sanctae Scripturae* écrit en Irlande en 655. Ce traité a été

étudié par lui dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. XXXV, section C, n° 2 (1919).

VIII

La cinquième et dernière partie du volume VI du *Journal of the Folk-Song Society* (formant le n° 25 de la collection) contient la fin du recueil de chansons populaires irlandaises de M. A. M. Freeman (voir *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, p. 77 et 227). Trente nouvelles chansons s'ajoutent aux cinquante-quatre déjà publiées, toutes recueillies dans la région de Ballyvourney (Co. Cork), notamment à Derrynasaggart, à Ballymakeery et à Coolae. Admirable floraison, qui montre combien le sentiment poétique et musical reste vivace en Munster. La plupart de ces chansons sont anciennes ; quelques-unes remontent au début du XVIIIe siècle et appartiennent à cette école de poètes du terroir, qui depuis Egan O'Rahilly se continue par Owen Roe (Eoghan Ruadh O'Súillebháin, de Meentogue près Killarney, 1748-1784), par Patrick et David O'Herlihy, par James O'Kennedy, par les O'Scannels. Il y a même des chansons d'inspiration probablement jacobite, comme les fameuses qui ont pour titre *Seán O'Dhuibhir a ghleanna* ou *Eamonn a chnuic*, mais remaniées, modifiées dans la mélodie comme dans les paroles et qu'on a plaisir à retrouver sous la forme que M. Freeman a recueillie. La dernière partie de sa collection contient plusieurs autres chansons également célèbres, *Eibhlin a Riúin*, *Bearta cruadha*, *An Páisdin Fionn*, *an Cailin donn deas*, etc. Toutes sont notées en écriture phonétique. Un des mérites de ce recueil est donc de fournir des spécimens de prononciation et de rythme des parlers actuels du Munster.

Il y a, il est vrai, une réserve à faire. M. Freeman observe, p. 317 et s., que les chanteurs lui ont fait entendre parfois des prononciations insolites, tantôt archaïques, tantôt franchement incorrectes. Les meilleurs Irish-speakers n'étaient pas ceux qui en avaient le moins. Ce n'était donc pas faute de savoir la langue qu'ils les laissaient échapper. Ces prononciations ne résultaient pas d'accidents ou de lapsus ; elles étaient conscientes et intentionnelles. Elles représentaient une tradition que les chanteurs suivaient servilement et qui elle-même tirait souvent son origine d'une erreur de lecture ou d'un respect exagéré pour un manuscrit incorrect. Cette observation est bonne à retenir pour ceux qui se mêlent de recueillir des parlers vivants. Les gens qui

chantent ont le sentiment que la langue du chant n'est pas la langue de l'usage habituel ; c'est une manière de langue spéciale, qui a ses traditions et ses règles propres. Quand M. Freeman signalait à ses chanteurs une prononciation ou une forme aberrante, ils n'en étaient ni émus ni froissés ; ils en reconnaissaient même le caractère anormal, mais ils la maintenaient au nom de la tradition. C'est un cas remarquable d'adaptation du langage à ses différentes fins et un beau sujet de réflexion pour les linguistes.

IX

L'année 1921 a vu paraître le fascicule VIII des *Notennou diwarbenn ar Gelted koz, o istor hag o sevenadur* (v. *R. Celt.*, XXXVIII, p. 371). Ce fascicule s'intercale entre les numéros IX et X précédemment parus et complète l'utile collection de MM. Abherve et Meven Mordiern. Consacré à l'agriculture et aux animaux domestiques, il contient un bon résumé des données les plus récentes de la linguistique et de l'archéologie. Les meilleurs auteurs qui aient écrit sur la matière, MM. Loth et Jullian, Déchelette, S. Reinach et Dottin, ont été consciencieusement et exactement reproduits. Il faut louer cette entreprise de vulgarisation qui met à la portée des Bretons bretonnants des connaissances qu'on souhaiterait de voir plus répandues même parmi les Français. Sur quelques détails il y aurait sans doute à discuter. C'est un défaut commun à tous les manuels primaires que de présenter comme sûres des doctrines simplement hypothétiques et d'affirmer là où il convient de douter. Les deux écrivains bretons n'y échappent pas. Ils ont trop cédé aussi à l'habitude de reconstruire des formes indo-européennes ; le procédé est commode, mais dangereux, surtout quand on s'adresse à des profanes et à des novices ; parmi les prototypes indo-européens qu'ils admettent, plus d'un prêterait à contestation. Mais ce sont là chicanes de détail, qu'il serait injuste de poursuivre. L'intérêt de la collection est dans la tentative de créer en breton une langue savante, capable d'exprimer clairement des notions littéraires et scientifiques : il faut dire bien haut que cette entreprise originale et délicate a pleinement réussi.

Une remarque toutefois s'impose. Pour créer cette langue savante, qui manquait jusqu'ici au breton, les ressources du vocabulaire courant étaient naturellement insuffisantes : il a fallu détourner le sens de certains mots usuels, aller chercher dans le passé des mots sortis de l'usage, et enfin créer des néologismes. Le fasci-

cule VIII est pourvu, comme les précédents, d'un lexique des mots rares qui y sont employés, avec traduction française. Le néologisme est une nécessité dans une entreprise comme celle qui était faite ici. Encore faut-il être prudent dans le choix des néologismes. Ils peuvent provenir de deux sources différentes : être formés de mots indigènes ou empruntés de l'étranger. Le second procédé ne doit pas être systématiquement écarté. Il y a certains vocabulaires techniques et savants qui sont communs à toutes les grandes langues de l'Europe ; quelle que soit la source d'où les mots qu'ils renferment sont sortis, ces mots n'appartiennent plus en réalité à aucune langue en propre. Il n'y a pas intérêt, sous prétexte de nationalisme, à interdire l'accès du breton à ces mots européens. Au contraire : le breton s'isole et par conséquent se diminue à vouloir tirer artificiellement de son propre fonds des mots qui existent partout sous une forme commune. M. Meillet (*Les langues dans l'Europe nouvelle*, p. 241) a cité le cas du tchèque, qui exprime par un mot indigène, artificiellement créé, ce que presque toutes les langues de l'Europe expriment par un mot emprunté du latin *theatrum* (lui-même emprunté au grec). Quel bénéfice retire le tchèque à traduire « théâtre » par *divadlo* ? Celui de rester incompréhensible à quiconque n'a pas appris le tchèque.

Au moment où, grâce à des hommes comme MM. Vallée ou René Le Roux, essaie de se constituer en Bretagne une langue de culture et de science, il convient de les mettre en garde contre un excès de nationalisme linguistique. Ils ont trop peur de l'emprunt. La grammaire par exemple est une science internationale ; depuis le moyen âge elle a dans les écoles d'Europe un vocabulaire, qui remonte au latin et par le latin en grande partie au grec. Il faut le conserver. Des pédants allemands ont poussé le chauvinisme jusqu'à vouloir traduire les termes grammaticaux par des mots tirés du fonds germanique : ils n'ont généralement pas été suivis par leurs compatriotes. Et cela est fort bien fait. Pourquoi les imiter en breton ? Pourquoi par exemple dire *gourel* « masculin », *gwregel* « féminin », *liesder* « pluriel » ? Les termes qu'emploie le français étaient meilleurs à garder en breton. Des créations comme *ano-kadarn* (m. à m. « nom fort ») pour « substantif » et *ano-gwan* (m. à m. « nom faible ») pour « adjectif » sont des plus discutables ; *briz-oberiad* pour (verbe) « neutre » est franchement mauvais. Et il faut en dire autant de *tro-envel* « nominatif » et *tro-chenel* « génitif ». Le breton, qui n'a pas plus de génitif que de nominatif — au sens que ces mots ont en latin, — pouvait s'épargner la création de ces termes barbares.

En matière de vocabulaire on peut s'en tenir au principe suivant. Il faut conserver soigneusement les mots indigènes partout où ils existent et s'interdire de leur substituer des mots étrangers ; il convient même de faire revivre de vieux mots sortis de l'usage, lorsqu'ils expriment des idées familières, habituelles à ceux qui parlent. Mais pour toutes les notions nouvelles et importées, d'ordre scientifique ou technique, il n'y a pas à craindre l'emprunt, surtout quand l'emprunt a pour résultat de faire entrer la langue dans le commerce international et de la mettre ainsi de plain pied, sur tous les terrains communs, avec les principales langues de l'Europe.

X

Aux publications françaises relatives à la crise irlandaise actuelle (v. *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, p. 373), il convient de joindre un article de M. Paul Hamelle, *l'Irlande enchaînée* dans la *Revue politique et parlementaire*, du 10 mars 1920 ; et deux brochures de M. Xavier Moisant, *Pour comprendre l'Irlande, l'effort anglais* (Paris, G. Beauchesne, 1920) et *l'Ame de l'Irlande* (*ibid.*, 1921).

Le même M. Moisant vient de traduire en français le premier rapport de la Commission d'enquête américaine sur la situation de l'Irlande (Paris, Société d'édition et de propagande « la Démocratie », 34 boul. Raspail ; 200 p., in-16, 4 fr.). Ce premier rapport s'arrête au mois de mars 1921. L'enquête avait pour objet d'apprécier, non pas le bien fondé des revendications irlandaises, mais la valeur morale des procédés employés par les deux parties adverses. En fait, par suite de l'abstention des autorités anglaises et des partisans de l'Union, le rapport fait surtout entendre des voix hostiles à l'Angleterre. C'est un réquisitoire des Sinn-feiners contre le régime de terreur auquel l'Irlande a été soumise. Il est accablant. On y voit à quels abominables excès peut se porter la soldatesque, lorsqu'une malheureuse population civile est livrée à sa merci. Cela est aussi poignant que les enquêtes faites après l'armistice dans les régions de France et de Belgique qui avaient eu le malheur de subir l'occupation ennemie. On doit reconnaître cependant que les forces de la Couronne en Irlande — au nombre de 78.000 hommes —, bien que composées principalement, dit le rapport, d'éléments d'une moralité douteuse, sont restées loin de la cruauté des armées allemandes.

Le rapport n'a pas que le triste intérêt d'offrir une collection

d'atrocités. Il renseigne sur la situation intérieure de l'île au cours de l'année 1920, sur le plan de résistance des Sinn Feiners et sur leur organisation civile et militaire, sur l'attitude intransigeante des Ulstériens et sur la faillite de la politique du terrorisme. Les événements des mois suivants devaient justifier les prévisions que l'on tire de la lecture de ce rapport ; il sera pour les historiens de l'avenir un document des plus précieux.

XI

On annonce que *The Celtic Review* va reprendre sa publication. Fondée en 1904, elle avait été interrompue en 1916, au fascicule 40, qui terminait le Xe volume (v. *Rev. Celt.*, t. XXXVII, p. 283). Pendant cette première période de son existence elle avait joué un rôle utile, groupant autour de son « editor », feu Donald Mackinnon, les principaux celtistes d'Ecosse, les professeurs Watson (et Mrs. Watson, née Carmichael), Henderson, John Fraser, Calder, etc. C'était en Écosse le seul périodique consacré aux études celtiques ; la littérature voisinait avec la philologie, la poésie avec la science. Tout en faisant une place prépondérante aux questions qui touchent à l'Ecosse, elle s'ouvrait volontiers aux travaux relatifs à l'Irlande et aux pays de langue brittonique : parmi les noms de ses collaborateurs on relève ceux de Whitley Stokes, de sir Edward Anwyl, de Misses Eleanor Hull et Maud Joynt, de MM. Douglas Hyde, Glyn Davies, Wade Evans, W. J. Gruffydd, Louis Gougaud, Henry Jenner, Julius Pokorny, etc. Elle était éditée jusqu'ici par la maison Constable, 11 Thistle Street, Edimbourg, et soutenue par la générosité du chef de cette maison, M. W. B. Blaikie (v. *The Celtic Review*, t. IX, p. 71). Elle passe désormais entre les mains de l'éditeur Eneas Mackay, de Stirling (43, Murray Place), et paraîtra trois fois par an. Le prix de l'abonnement est fixé à 21 shillings.

XII

La même librairie Eneas Mackay va prochainement publier un ouvrage posthume du regretté Alex. Macbain, accompagné d'une préface du professeur William J. Watson, *Place Names. Highlands and Islands of Scotland*, 300 p. 8°, 21 sh.

XIII

Livres nouveaux dont il sera rendu compte ultérieurement :

Shán O'Cuiv, *The Sounds of Irish.* Dublin, Browne and Nolan, 1921, 79 p. 16°.

R. Thurneysen, *Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert.* Teil I und II. Halle, Max Niemeyer. 1921. 708 pages 8°. 50 M.

Y. M. Goblet (Louis Treguiz), *L'Irlande dans la crise universelle* (1914-1920), 2e édition. Paris, Alcan 1921. 462 p. 8° 20 fr.

R. A. Stewart Macalister, *The Latin and Irish Lives of Ciaran* (Society for Promoting Christian Knowledge). London and New York. 1921. 190 p. 8° 10 sh.

J. Vendryes.

BULLETIN DES PUBLICATIONS ARCHÉOLOGIQUES.

Quelles étranges rêveries l'ANTHROPOLOGIE (XXX, p. 233) vient-elle de donner à M. Louis Siret, qui est pourtant un excellent archéologue, l'occasion de publier ! *La Dame de l'Erable*. M. Siret pense qu'elle a été adorée, elle ou quelque sœur, en Occident comme en Égypte. Les symboles de son culte sont les statues-menhirs, les figures sculptées sur les dolmens, les plaquettes de schiste gravées de la péninsule ibérique. Ces diverses figures sont des images symboliques des arbres, ou des copies plus réalistes des cicatrices laissées sur les arbres par la chute des feuilles et des petites branches. Ces symboles suggèrent un culte de la Vie, de l'Unité de la Vie. Les druides ont été les prophètes d'un pareil culte. Ils le tiennent de l'Orient et ils donnent la main aux Etrusques. Tout cela est fort intéressant, j'admets même que ce soit plausible. Mais la preuve ? Déduction, dira-t-on. Mais que la déduction soit correcte et logique ! Il y a tant de travail à faire qu'il est fâcheux de voir une grave revue consacrer près de cent pages à des travaux aussi vides de substance.

*
* *

Notre ami, M. J. Vendryes, a été amené, *A propos du mot κρωσσός*, dans le volume du *Cinquantenaire de l'Association des Études grecques*, REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, t. XXXII, p. 495, à parler de la parenté des Celtes et des Ligures. Le mot κρωσσός, cruche, a été emprunté au sicule ; or sicule et ligure ne font sans doute à peu près qu'un. Ce mot ligure est un mot du vocabulaire occidental, représenté en celtique par l'irlandais *croccan*, gl. *olla*, et le gallois *crochan*, pot (thème **kronk*, tumulus : irlandais *cruach*, gallois *crûg*). Les représentants germaniques et slaves de la famille doivent venir,

pense M. Vendryes, en dernière analyse, du celtique. Il semble que le ligure ait eu avec le celtique beaucoup de vocabulaire commun. Les Ligures sont les avant-coureurs des Italo-Celtes dans l'Europe occidentale. Étaient-ils des Italo-Celtes, c'est une autre affaire et je n'aime pas beaucoup le nom de Préceltes que M. Vendryès croit pouvoir leur donner. Je ne dirai pas en tous cas qu'ils sont « peu différents de ceux qui vinrent après eux ». Dans la mesure où l'archéologie préhistorique peut représenter des civilisations et faire conjecturer des parentés de civilisations, elle ne conduit pas dans cette direction.

M. Victor Chapot, dans le même volume (*Ibid.*, p. 66 sqq., *Albion remota*) donne une idée de l'incertitude des anciens sur la configuration des pays celtiques ; il écrit à ce propos d'intéressantes pages sur Pytheas et la méthode qu'il a suivie pour calculer les dimensions de la Bretagne.

*
* *

Dans le Boletin de la real academia de la historia de juin 1921 (t. LXXVIII, p. 515), M. George Bonsor commence un travail sur *Tartessos*, qui promet d'être important. C'est d'abord une description du littoral, et il fait appel à l'*Ora maritima* d'Avienus. Il reprend à ce propos une thèse déjà soutenue en 1919 par M. A. Blazquez. Le Carthaginois Himilcon dont Avienus reproduit en partie le périple, n'aurait pas dépassé le cap St-Vincent. C'est là qu'il faudrait placer l'*Oestrymnis*. Il s'ensuit, d'une part, que le pays des Ligures, dévasté par les Celtes, doit être le Portugal ; d'autre part que l'île Sacrée où habitent les Hiberniens et l'île des Albions ne doivent pas être assimilées à l'Irlande et à la Bretagne. Faut-il reconnaître les îles Oestrymniques, et parmi elles ces deux îles, dans la chaîne de petites îles, dont l'une porte le cap Santa Maria qui s'allongent le long de la côte, à l'ouest de l'embouchure de la Guadiana ? J'y vois, pour ma part, quelques difficultés. Sans doute Pytheas a appelé la Grande-Bretagne *Bretania*. Mais est-ce à-dire que les noms d'Erin et d'Albion aient été donnés aux Iles-Britanniques par suite d'une erreur littéraire d'interprétation sur le texte d'un auteur peu lu ? Ces noms me paraissent anciens et leur groupement est significatif. Il est inutile d'aller le chercher ailleurs que là où elles sont. Il faudrait aussi vieillir la grande invasion celtique dans la péninsule ibérique.

*
* *

M. J. Loth a montré dans le volume XXXVIII de la *Revue Celtique*, p. 259 et suiv., quel intérêt les celtistes pouvaient porter à la question des apports nouveaux de population reçus par les Iles Britanniques à l'âge du bronze. M. A. Keith a traité la question en anthropologue dans sa *Presidential address* de 1915 à l'Institut anthropologique de Londres. Il y a parlé des *Bronze age invaders of Britain* (JOURNAL OF THE ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE, 1915, p. 12 sqq). Ces envahisseurs, c'est le *beaker-people*, le peuple des gobelets, qui enterrait des morts sous des tumulus ronds, en position repliée, avec des gobelets caractéristiques, cintrés et décorés en zones de gravures gémétriques, et quelques autres objets qui constituent un outillage particulier et singulièrement constant. Les squelettes trouvés dans ces tombes sont, en très forte proportion, d'un type nouveau en Grande-Bretagne. Ce sont des brachycéphales de grande taille, aux traits nettement marqués. Ces brachycéphales, leurs restes et leur mobilier funéraire ont été trouvés, par petits groupes, dans la vallée du Rhin et jusqu'en Bohême. Leur type se rencontre dans les tombes néolithiques du Danemark ; il subsiste en Suède et en Norvège. M. Keith le suppose originaire des pentes septentrionales du massif montagneux européen. En Angleterre, ils auraient formé deux grands établissements autour de leurs principaux débarcadères, dans le Yorkshire et sur les rives du Firth of Forth ; mais ils se sont répandus dans tous les comtés de l'Est et du Sud depuis le Caithness, jusqu'au Dorset. Ils y subsistent. C'étaient évidemment des navigateurs et ils ont atteint les Orkney, les Hébrides et l'Irlande. Ils paraissent s'être présentés en conquérants, en dominateurs. Ils formaient et ils ont laissé une aristocratie.

MM. H. J. Fleure et T. C. James traitent de ces mêmes envahisseurs et de bien d'autres choses dans un travail d'anthropologie, limité sans doute au pays de Galles, mais qui jette une vive lumière sur l'anthropologie de toute l'Angleterre (*Geographical distribution of anthropological types in Wales*, Ibid., 1916, pp. 95-153). C'est d'ailleurs un modèle de travail anthropologique, où le calcul des index n'est qu'un des éléments de la définition des types et où la réduction des données numériques en tables n'a pas pour objet la constitution de moyennes trompeuses. En outre les auteurs s'appliquent à expliquer la répartition des types par l'histoire du peuplement et celle-ci remonte jusqu'à la préhistoire. Ils sont servis dans cette reconstitution par une représentation très vive du milieu et des conditions de la vie humaine, qui ôte toute apparence de sécheresse au commentaire de leurs cartes et de leurs tableaux. —

Ils ne distinguent pas moins de cinq types qu'ils appellent méditerranéens ; il s'agit de dolichocéphales bruns, de taille médiocre ; trois de ces types remontent jusqu'aux ancêtres paléolithiques de l'Europe occidentale ; fait à noter, ils habitent les hauteurs stériles, où ils semblent s'être réfugiés. Une bonne partie de ces dolichocéphales méditerranéens sont arrivés sans doute au cours des temps néolithiques avec les divers courants de civilisation qui se sont produits alors. Les brachycéphales de type alpin sont très faiblement représentés et seulement dans les vallées de l'Ouest ouvrant sur l'Angleterre. Un autre type de brachycéphales, très brun, fortement bâti, à face large et aux mâchoires carrées est répandu dans la région côtière, en particuliers chez les pêcheurs et les agriculteurs. Comme la répartition de ce type correspond à celle des monuments mégalithiques, nos auteurs le cherchent et le trouvent le long des côtes de la Méditerranée. Ils rattachent aux types septentrionaux le petit groupe de brachycéphales blonds cantonnés dans certaines vallées du Merionethshire ; ce seraient des représentants du *beaker-people* ; ces envahisseurs ne sont évidemment pas arrivés en forces sur la côte Ouest de la Grande Bretagne, mais ils ont traversé l'île en voyageurs et en commerçants, par petits groupes qui ont laissé des descendants. Les dolichocéphales septentrionaux sont probablement arrivés dans le pays de Galles avec l'invasion britonnique, c'est-à-dire assez tard, et leur nombre s'est accrû plus tard encore, des envahisseurs scandinaves qui se sont fixés sur ces côtes. Leur répartition sur la carte les montre largement répandus dans la vallée de la Severn et contournant les îlots de population néolithique. Il est fort possible que le britonnique n'ait pas été parlé dans le pays de Galles bien longtemps avant la conquête romaine et qu'il y ait supplanté une autre langue celtique de la famille goidélique. MM. Fleure et James ne nous disent pas par qui cette langue aurait été importée.

M. J. H. Fleure et Miss L. Winstanley associent l'anthropologie a l'histoire (*Anthropology and our older histories* : I, *A Review of some archaeological and anthropological evidences* ; II, *A Sketch of references to early movements of peoples in the older histories*. Ibid., 1918, p. 155-199). On distingue dans la population actuelle des Iles Britanniques un type de brachycéphales bruns de grande taille. Ce type ne lui est pas spécial. Il se trouve répandu de l'Est à l'Ouest le long des côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique, à Athènes et à Alexandrie, à Tunis et à Salerne, en Espagne et à l'embouchure de la Loire. Les crânes anciens de ce type ont la même distribution. C'est précisément celle des monuments mégalithiques. Avec la

civilisation qu'ils caractérisent a voyagé un type de brachycéphales méditerranéens.

Le 2e article parcourt les auteurs anciens, puis Nennius, Geoffroy de Monmouth et le *Lebar na Gabala* pour y relever, histoire ou légende, toutes les mentions des peuples venus d'outremer dans les Iles Britanniques, c'est-à-dire venus d'Espagne ou d'Orient. Travail utile, certes. Mais l'auteur n'est-il pas tenté de suivre le mauvais exemple de ses textes ? Comparer les Brigantes aux Briges de Phrygie, c'est beaucoup trop ajouter à Hérodote, qui était un auteur sérieux.

*
* *

M. H. T. Knox publie dans THE JOURNAL OF THE ROYAL SOCIETY OF ANTIQUARIES OF IRELAND, 1914, p. 1 sqq., une description des ruines de Cruachan Ai. Elles constituent un ensemble curieux d'enceintes de diverses formes, en terre et en pierre qui se groupent autour d'un monument principal, Rathcroghan ; des plans de détail nous font apercevoir des traces de constructions accessoires, d'avenues et de routes antiques rejoignant les forts et passant entre les murs.

Le même auteur traite de ces accès dans le 2e fascicule de 1918, p. 156, *Cruachan Ai Roads and Avenues*. Il pense que ces avenues servaient aux mouvements du bétail emmené le matin au pâturage et ramené le soir. Il part pour une démonstration, mais il s'arrête à la description des groupes d'enceintes de Creeve et de Knockfarnaght. Il prétend qu'ils sont funéraires. Fort bien ! La discussion est facile à trancher.

Dans le 1er fascicule de 1914, M. Goddard H. Orpen nous donne des notes sur l'histoire de l'Ulster (*The earldom of Ulster* ; III, *Inquisitions touching Down and Newtownards*), p. 51 sqq.

M. Th. Johnson Westropp y continue son étude sur les forts préhistoriques (*The promontory forts and early remains of the coast of county Mayo* ; III, *The Mullet*), p. 67 sqq ; à noter, p. 79, la comparaison qu'il fait entre le fort de Dunadell et les *dun* inaccessibles des amazones Scathach et Aife où le *Tochmarc Emire* conduit Cuchulainn ; p. 82, des cistes funéraires contenues dans les murs attesteraient des sacrifices humains à la fondation (cf. *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. X, p. 700).

Il a complété son étude topographique sur le comté de Mayo (Ibid., 1914, p. 148) par une analyse de la *Táin Bó Flídhais*, ou plutôt d'une version de cette épopée, publiée dans la *Celtic Review*,

*

t. I, II, III et IV, par M. Mackinnon, singulièrement plus développée que la version classique des *Irische Texte*, II, 2, pp. 206-223. Flidhais, femme de Ailill Finn, roi des Gamanraighe, possède une vache sans cornes, qui donne par jour du lait pour trois cents hommes. D'autre part, Fergus Mac Roigh après l'assassinat par trahison des fils d'Usnech est venu s'établir à la cour de Medb et d'Ailill. Il trompe Ailill, qui se contente de lui remplacer par surprise son épée par un sabre de bois. Bricne, la mauvaise langue, se met en tête de dresser l'un contre l'autre Fergus et Ailill Finn. Il part. M. Westropp le suit de place en place. Il voit Flidhais, dont il excite la curiosité, et Ailill Finn. A peine revenu il entraîne Fergus. Nouvelle description et identification d'itinéraire. Fergus, trahi par son sabre de bois, est fait prisonnier. Medb se met en route pour le venger. Troisième itinéraire. Les incidents de la route se mirent dans les noms de lieux. Ailill convoque ses alliés et le poème ne fait grâce d'aucun. Il est enfin battu et tué. Flidhais et sa vache sont enlevées. Mais la retraite ne tarde pas à se changer en déroute et les étapes de la déroute sont également marquées une à une. C'est donc un texte d'une importance particulière pour M. Westropp, qui s'applique à établir la concordance de la toponymie ancienne et de la toponymie moderne, de la légende et de l'archéologie.

Dans le dernier fascicule de l'année 1914, M. Westropp passe de la grande terre aux petites îles (*The promontory forts and early remains of the islands of Connacht*, p. 297). Il observe que, du Mullet au comté de Clare, les forts côtiers y sont confinés, la côte opposée étant basse et sableuse. Ces îles ont été fort mal explorées par les archéologues. La liste de M. Westropp est presque entièrement nouvelle.

Notre auteur donne dans les deux fascicules suivants la 12e partie de ses *Prehistoric remains* (*Forts and dolmens*) *in Burren and its south-western border, co. Clare* (Ibid. 1915, p. 15 sqq., p. 249 sqq.). En 1916 (Ibid. p. 97 sqq.), il continue par l'inventaire de deux districts négligés, ceux de Inagh et de Killeimer; les légendes locales y conservent le souvenir de Grainne et de Finn. En 1917, il termine son étude du comté de Clare par deux séries d'addenda (Ibid, p. 1. *Notes on the primitive remains, forts and dolmens, in central co. Clare*, et p. 67. *Prehistoric remains in north-western and central Clare*). Mais nous devons encore attendre l'essai de classification, le rudiment d'étude générale indispensable pour tirer une leçon d'histoire de ces énumérations de monuments de tout âge et dont presque aucun n'a été fouillé.

En 1918, M. Westropp transporte ses lecteurs habituels dans le comté de Wexford. Il y décrit *Five large earthworks in the barony of Shelburne, co. Wexford* (Ibid., 1918, p. 1 sqq.). Le plus important est celui de Kilmokea, à propos duquel se pose la question des « temple mounds », des *sidh*, associés aux grands forts, soit à Emain Macha, soit à Tara, soit à Ailech.

*
* *

Deux mémoires publiés par M. Westropp dans les PROCEEDINGS OF THE ROYAL IRISH ACADEMY, mettent en bonne lumière les idées qui le guident dans son relevé des anciens forts, des emplacements de sépultures et autres monuments du passé de l'Irlande (1917-18, vol. XXXIV, p. 47 sqq : *The ancient sanctuaries of Knockainey and Clogher, co. Limerick, and their goddesses* ; p. 127 sqq ; *The earthworks, traditions, and the Gods of south-eastern co. Limerick, especially from Knocklong to Temair Erann*). Passé indéterminé ; origines inconnues ! M. Westropp s'applique à limiter cet inconnu en essayant d'identifier les monuments avec ceux, de même nature, qui sont mentionnés dans l'ancienne littérature irlandaise. Aussi bien cette littérature est-elle tout particulièrement topographique. Non seulement, elle se préoccupe des lieux, non seulement elle situe ses épisodes avec minutie, mais elle sait décrire et faire reconnaître sa mise en scène. Cette détermination du milieu de la légende historique, de l'épopée et de la mythologie a d'importantes conséquences. Pour ce qui est de l'histoire, par exemple celle de Eogannacht de Cashel, dont il est question à plusieurs reprises, est plus intelligible quand on la situe, comme fait M. Westropp, sur le terrain. Mais c'est de religion qu'il s'agit surtout. M. Westropp localise les dieux. Cette localisation amène à les classer, à les classer ethnographiquement, suivant les tribus auxquelles ils étaient liés et les peuples divers qui se sont superposés en Irlande. Parmi les dieux du Munster, il y a des dieux qui se retrouvent en Gaule ou en pays britonnique : Lug, Nuada, Segomo, etc. ; d'autres sont particulièrement irlandais : Oengus, Bodb Berg. Parmi ceux-là, il y en a qui comptent parmi les Tuatha De Danann, c'est le cas d'*Aine* ou Anu ; mais d'autres ne sont rangés dans aucune famille et ceux-là sont tout particulièrement des dieux locaux, à telles enseignes que leurs noms sont des noms de lieux : Cliu, Cáin, Cuil, Sinann. M. Westropp pense que ce sont les plus anciens dieux de l'Irlande, ses dieux préceltiques.

Il reconnait le sanctuaire principal d'Aine à Knockainey sur l'une des petites chaînes qui limitent au S. E. le comté de Limerick. L'histoire d'Aine raconte comment sa famille et elles en ont dépossédé un groupe de tribus Fir-Bolg. Elle y est par droit de conquête.

Dans le groupe des monuments de Clogherbeg et de Raheenamaddra, il reconnait l'Oenach Clochair ou Oenach Culi, qui était le cimetière de Dergthene et leur lieu d'assemblée. La place était restée sous l'invocation d'un déesse locale, bien qu'ils fussent des conquérants.

Les sanctuaires des dieux irlandais étaient précisément semblable à ces monuments que M. Westropp décrit avec une inlassable patience, tumulus associés à des enceintes, forteresses fondées par les dieux, palais souterrains, ou tombeaux quand les dieux furent héroïsés.

*
* *

Dans un important mémoire publié la même année par le JOURNAL OF THE ROYAL SOCIETY OF ANTIQUARIES OF IRELAND, p. 111 sqq, *Temair Erann, an ancient cimetery of the Ernai on Slievereagh, co. Limerick*, M. Westropp fait effort pour rattacher un important groupe de tombeaux situés sur les pentes du Slievereagh, à une tribu déterminée, celle des Ernai du Munster. Le poème relatif à Cend Febrat dans le Dindsenchas (*Metrical Dindsenchas*..., pp. 226-233) énumère une série de tombeaux, qu'il essaie, non sans succès, d'identifier. On regrette toujours que cet intéressant travail historique ne soit pas suivi de quelque bonne fouille.

Le mémoire suivant traite des lieux d'assemblée des comtés de Limerick et de Clare (*The ancient places of assembly in the counties Limerick and Clare*, Ibid., 1919, p. 1 sqq) qu'il compare aux autres places d'assemblée, Tara, Tailltiu, Ratheroghan, etc. Elles comportent toutes un certain nombre de monuments, enceintes ou tumulus, qui sont des lieux saints et des résidences divines.

En 1919 et 1920, M. Westropp a publié encore dans le même journal deux articles (Ibid., 1919, p. 167, *Notes on several forts in Dunkellin and other parts of southern co. Galway*; 1920, p. 140, *The promontory forts and traditions of the districts of Beare and Bantry*) qui sont près de terminer son exploration topographique de la moitié Sud-Ouest des côtes irlandaises, entre Wexford et Sligo. Le deuxième s'étend longuement sur l'histoire religieuse et légendaire de l'extension en Munster des tribus milésiennes.

M. J. P. Condon a donné, dans le 1er fascicule de l'année 1916, un catalogue des monuments mégalithiques de la partie nord du comté de Cork (Ibid., 1916, p. 55, *Rude stone monuments of the northern portion of Cork county* ; id. p. 196 ; 1917, p. 153 ; 1918 p. 121.) Beaucoup sont signalés pour la première fois.

M. H. T. Knox décrit le *Rath Brenainn* (*Ibid.*, 1915, p. 289) à 2 milles à l'ouest de Roscommon. Il est formé de deux enceintes circulaires accolées en forme de 8 et flanquées d'un rempart latéral. Saint Patrick y vint avec Cailte ; ils s'assirent sur un tumulus qui touche à l'enceinte du plus grand des deux cercles. La question discutée est celle de l'association de la résidence et du tombeau dans un certain nombre de monuments fameux. Mais que n'ouvre-t-on quelque tranchée dans ces enceintes et ces tumulus qu'on nous décrit.

M. H. C. Tierney décrit dans le 2e fascicule de 1918, p. 150, *The Giants' graves at Ballyreagh, remarkable prehistoric structure in co. Fermanagh.* « C'est une allée couverte » à deux chambres.

M. P. J. Lynch, en 1920, p. 97 sqq, publie un mémoire topographico-historique sur une partie du comté de Limerick, le baronie de Coshlea (*Topographical Notes on the barony of Coshlea, co. Limerick, including Lockelly, the Lake District, Cenn Abrat, Claire, Taeare Luachra, etc.*). Il est intéressant de comparer ses notes avec celles de M. T. J. Westropp.

Bronze Age History in Ireland ! (Ibid., 1914, p. 214). Miss Margaret E. Dobbs y place le roi Tighearnmas, inventeur de l'orfévrerie irlandaise et du culte de Crom Cruaidh. Les dates traditionnelles oscillent pour ce roi fabuleux entre 1620 et 1036 av. J.-C. Ces dates tombent évidemment dans l'âge du bronze de l'Europe occidentale. Elles ont une apparence de vérité historique. L'archéologie irlandaise témoigne d'une richesse d'or considérable à l'âge du bronze. Malgré l'autorité du regretté Coffey, je crois qu'elle date de plus loin que les dates les plus hautes assignées à Tighearnmas. C'est le cas en particulier des fameuses lunules d'or de l'Irlande. Elles sont de la 1re période de l'âge du bronze et doivent être vieillies de près d'un millénaire. Miss Dobbs fait remarquer très justement que les grandes découvertes d'or ont toujours été l'origine de mouvements fort importants et elle appelle à juste titre l'attention sur le fait que l'institution du culte de Crom Cruaidh est attribuée au grand prospecteur que fut Tighearnmas. La découverte de l'or dut provoquer en Irlande un essor de civilisation.

Miss Margaret E. Dobbs continue ses études sur les croisements de l'histoire et de l'archéologie par un mémoire sur la généalogie

des Eoganacht de Cashel en Munster (*The Pedigree of the Eoganacht of Cashel*, Ibid., 1917, p. 37 sqq.). Cette généalogie, qui nous est arrivée à sept exemplaires, contient des notes d'histoire de la civilisation, dont Miss Dobbs s'applique à nous montrer qu'elles ne sont pas sans intérêt, et elle présente avec un groupe d'inscriptions oghamiques du comté de Waterford des rapports étroits qui paraissent d'une grande importance. Elle remonte à Eber, fils de Mile. Voici dans l'ordre chronologique les innovations dues à sa descendance :

1° L'invention du torques d'or, attribuée à Muncmon par les Annales des Quatre Maîtres, et datant de 1328 av. J.-C.

2° L'invention du bracelet d'or attribuée à Ailderdgoit, son fils. Il faut noter que les deux inventeurs sont les descendants à la septième génération de Nuadat Declam, c'est-à-dire sans doute Nuadu Argatlam, contemporain du Tighearnmas de la tradition du Leinster. Celle du Munster divise et développe.

3° Le fils et le petit-fils de Ailderdgoit, Cetcumnech et Failbe Ilcorach inventent les Oghams et implantent l'usage de dresser des menhirs. Chose singulière, on peut les reconnaître, mais dans l'ordre inverse, sur un ogham de Ballyvellan, Co de Waterford : *Cumni* maqi mucoi *Valuvi*.

4° Le fils de celui-ci, Roan Rigalach, invente les chars. D'après le Coir Anmann, il semble s'agir de chars à quatre roues.

5° Art Imlech, six générations après lui, invente les fortifications.

6° Enfin Lugaid Luaighne introduit en Irlande la fabrication des lances et l'émaillerie. Ici, l'identification archéologique est très sûre : les lances de fer, l'emploi de l'émail caractérisent la civilisation de La Tène introduite vers 300 av. J.-C. en Irlande par des colons britonniques.

L'ensemble, que complètent d'autres traits, ne manque pas de vraisemblance et porte le caractère d'une réelle tradition.

Va-t-il falloir vieillir les oghams et les rapprocher des plus vieux menhirs ? Il semble que Miss Dobbs ne demande qu'à se laisser tenter.

En tous cas, la répartition des inscriptions oghamiques, leur abondance dans quelques districts du Munster, lui donnent à penser qu'elles furent une invention tribale, jalousement conservée.

Les inscriptions oghamiques du Munster, et particulièrement du comté de Waterford, contiennent des noms comme *Cumni*, *Amadu*, *Neta Segamonas*, qui sont tout à fait rares et qui se retrouvent, plus ou moins déguisés, dans la généalogie. Trois inscriptions

oghamiques se trouvent à Ardmore, port du comté de Waterford et nomment *Amadu*, *Neta Segamonas*, *Lugudeccas*. C'est précisément là qu'en d'autres temps aborda saint Declan, qui se rendait de Galles en Irlande. C'était sans doute une des principales entrées du pays, et c'est par là qu'arrivèrent les colons Gaulois, les adorateurs du dieu Gaulois Segomo, qui formèrent un élément intéressant de la population irlandaise et dont la part n'est pas encore fixée.

Miss M. E. Dobbs s'est demandé ce que sont les *Fir Domnann* (*The Damnaind*. Ibid., 1916, p. 168). Ce sont peut-être les Δουμνόνιοι ou Δαμνόνιοι de Ptolémée, les Dumnonii de la Cornouailles, mais alors une tribu de Bretons égarée en Irlande. Il se peut aussi qu'il s'agisse de prédécesseurs des Celtes, affublés d'un nom celtique et subjugués par les Goidels. Miss M. E. Dobbs, pour résoudre le problème, a résumé et numéroté les fragments épars de la tradition. Ils sont épars, mais cohérents. D'une part, les Domnaind sont inséparables des Galieain et des Fir Bolg ; d'autre part, ils sont principalement localisés dans le Leinster. De là ils ont voyagé à travers l'Irlande ; mariages, expéditions y ont servi. Flidhais, femme de Ailill Find, est du peuple de Domnaind, de même Ferdiad et Cet, champions du Connaught. Miss M. E. Dobbs ne conclut pas.

M. Henry S. Crawford a retrouvé dans les Archives de l'Académie de fort importants dessins représentant des objets d'os, couteaux, peignes, aiguilles, trouvés en 1865 par E. Conwell à Lough Crew, et perdus depuis lors. Les poignées de ces couteaux d'os sont gravées de dessins, tracés au compas, d'un style qui est, à mon avis, indubitablement celtique. C'est l'art celtique du IIe et du Ier siècle avant J.-C. (Ibid., 1914, p. 162).

M. E. C.R. Armstrong a fait un minutieux travail sur la grande trouvaille d'or faite à Ballykilty, dans le comté de Clare, en 1854. Un trésor considérable d'objets d'or fut trouvé par des terrassiers dans une petite ciste recouverte par un cairn de pierres. L'immense majorité des objets est perdue. Le Musée national de Dublin possède les moulages de 150 pièces, exposées par le Dr Todd, en 1854, à la *Royal Irish Academy*. D'autre part il s'est procuré 13 originaux. Le British Museum en a également 13 ou 14. Un petit nombre d'objets, dont M. E.C.R. Armstrong a fait le relevé, se trouvent entre les mains de quelques particuliers. La trouvaille se composait de gorgerins en plaques d'or aux extrémités formées par des boutons creusés en coupes, de torques, de bracelets, d'anneaux terminés de la même façon, de quelques pièces dites fibules, avec des ter-

minaisons plus volumineuses, de deux boucles d'oreilles et de deux petits lingots. Deux gorgerins sont décorés très sommairement de quelques traits de gravure, en arêtes de poisson. Tous ces objets sont de la même époque et c'est la dernière période de l'âge du bronze, qui descend, comme chacun sait, assez bas dans les Iles Britanniques. Qu'était ce dépôt? Dépôt votif? Tribut? Trésor? M. Armstrong s'abstient de se prononcer. Il la compare au dépôt allemand de Messingwerk, près d'Eberswald en Brandebourg et il donne un dessin d'un fragment de vase d'or décoré, comme les vases de ce dépôt, de zones de cercles concentriques, que possède le National Museum de Dublin et qui provient d'Irlande. Une même mode décorative régnait au même temps en Irlande et sur le continent (*The Great Clare Find of 1854*, Ibid., 1917, p. 21).

*
* *

M. E. C. R. Armstrong a publié en 1920 un *Catalogue of Irish Gold ornaments in the Collection of the Royal Irish Academy*, Dublin, Browne et Nolan, abondamment illustré, qui donne une idée de la grande richesse en or de l'Irlande préhistorique. Deux cartes indiquent la répartition dans l'Europe occidentale des lunules d'or et des torques du type de Tara aux extrémités repliées. Le catalogue est précédé d'une longue introduction qui contient, sous forme de chapitres distincts, des études particulières sur chaque série d'objets, lunules, gorgerins, torques, etc., et sur les grandes trouvailles. On y retrouve l'étude sur la trouvaille du comté de Clare. Il y en a une autre sur la trouvaille de Broighter, le torque celtique de Clonmacnois. En ce qui concerne les lunules, M. Armstrong les considère comme des gorgerins de même que Coffey; il les compare aux larges colliers de jayet, trouvés dans les tombeaux britanniques du début de l'âge de bronze.

*
* *

M. Reginald A. Smith a donné dans The Antiquaries Journal, 1921, p. 131 sqq, un article sur les *Irish Gold Crescents*, où après en avoir publié deux qui sont inédits il en fait à son tour la théorie. Ces croissants d'or sont à rapprocher des croissants de terre cuite trouvés dans les palafittes suisses et des autels à cornes du monde égéen et de la Palestine. Cornes et croissants représentent la lune. Culte lunaire par conséquent, qui va de pair généralement avec un culte solaire. Ce culte lunaire et ses symboles seraient venus en

Irlande de l'Espagne. Les druides ont pratiqué un pareil culte. La cérémonie de la cueillette du gui (Pline, *H.N.*, XVI, 249, 51) en était un rite; le gui, la faucille d'or, les cornes des taureaux sacrifiés, la période choisie étaient symboliques. M. Reginald A. Smith signale comme symbole lunaire un curieux objet de bronze trouvé dans un tumulus de la 1re partie de l'âge du bronze à Wilsford, Wielts.; il comporte deux cornes torses et devait être rivé sur une hampe de bois.

Le 1er numéro du même journal, 1921, p. 19 sqq, consacre un article à Stonehenge (Lieut.-col. W. Hawley, *Stonehenge : Interim report on the exploration*). Les travaux de restauration, qui ont lieu en ce moment, permettent une exploration archéologique très méthodique, que dirige le lieutenant-colonel Hawley. Il étudie d'abord la façon dont les piliers étaient dressés et fixés. D'autre part il s'est occupé avec beaucoup de soin d'une série de trous, signalés en 1666 sur le plan d'Aubrey, et qu'il appelle, en son honneur, les *Aubrey holes*. Ces trous sont répartis à intervalles à peu près réguliers, à l'intérieur du *vallum*. Ils paraissent avoir servi à planter les pierres d'un troisième cercle ; les bords ont été écrasés par l'abattement des pierres ; à l'intérieur le remplissage du fond paraît tassé par un poids considérable. Mais les pierres ont dû être enlevées, car les trous ont servi à enterrer des débris d'incinérations ; ces incinérations sont malheureusement difficiles à dater. Le lieut.-colonel Hawley pense que le cercle des *Aubrey holes* était plus ancien que Stonehenge. J'observe qu'il signale un peu partout de la poterie romano-bretonne ; une monnaie de Claude le Gothique a été trouvée sous la pierre aux sacrifices. L'endroit paraît donc avoir été très fréquenté encore sous l'empire romain.

H. Hubert.

Le Propriétaire-Gerant : Edouard CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

PLACE-NAMES OF PICTLAND

(*suite*) [1]

II

Eclipsis.

25. Before proceeding further, it will be necessary to give some account of eclipsis in Scottish Gaelic, more particularly in the districts from which our place-names are largely drawn.

The particles in *-n* (*-m* before *b*, *p*, *f*, *m*) regularly causing eclipsis are (1) *an*, *nan*, of the article, (2) the relative *an*, with the conjunctions *gu'n*, that, *gus an*, *ach an*, till, *mu'n*, before, (3) *na'n*, if, (4) *an*, interrogative particle, (5) the possessive pronoun *an*, their, (6) the preposition *an*, in, (7) the preposition *gun*, without, eclipses only *d* and *t*.

26. The consonants subject to nasal infection after these particles are the stops and the spirants *f* and *s*. The changes they undergo are as follows :

ORIGINAL [2]	ECLIPSED
(1) *k*, *k'*, *t*, *tʃ*, *p* (written c, t, p)	*g*, *g'*, *d*, *dz*, *b*
(2) *g*, *g'*, *d*, *dʃ*, *b* (written g, d, b)	*g*, *g'*, *d*, *dz*, *b*
(3) *f*	*v*
(4) *s* (broad, written s)	*z*
ʃ (palatal, written s)	*dj*

1. Voir *R. Celt.*, t. XXXVIII, p. 109.

2. The phonetic notation given in § 3 is inadequate as regards the stops, and it was intended to substitute the following in proof.

(1) *k*, *k'*, *t*, *tʃ*, *p* (aspirates), initially in accented syllabes, coire, cinn, tlachd, till, pàirt.

(2) *k*, *k'*, *t*, *tʃ*, *p*, non-initially; sgath, sgith, uisg, caileag, alt, amadan, crùb. In most dialects these stops, when they are in accented syllables and immediately follow the vowel, develop a spirant before them,

Examples : 1) Am bheil sibh cinnteach gu'n còmhlaich mi e an comhnuidh aig coig uairean ? *ṃ vel' ʃi ḳ'iN':tʃaχ ġən gɔ:Liç mi a ṇ gɔ:ni ek' ḳoik' uərən*, Are you sure that I shall always meet him at 5 ò clock ? Mòran taing dò'n tàillear, *mo:ran ṭaiŋk ḍən da:iL'ar*, Many thanks to the tailor ! Mu'n tig iad, teannaidh mi ris, *mən djik' atʃ ṭʃaNi mi ris*, Before they come, I will set about it. Chluich am piobair port ùr, « Poll air chùl nam preas », *χLuiç ṃ bi:pər ṗərst u:r, ṗoL: er χu:l nəm brɛs*, the piper played a new tune, « Hole behind the bushes ». 2) Is gann is urra dha an gnothach so a dheanamh, *ïs gUN ïs uR ya ṇ grōəχ ʃɔ ḭenu*, He can scarcely manage this affair. Dh'fhàg an duine sporran dubh, *ya:k ṇ dun spɔRan ḍu*, The man left a black purse. Dean suidhe gus an dean mi so, *ḍjen sui ġusṇ djen mi ʃɔ*, Sit down till I do this. Is tagh leam bainne, ach cha tagh leam am bainne blàth so, *ïs ṭalum ḃaiN' aχ χa ṭalum ṃ baiN' ḃLa: ʃɔ* 3) Fuirich gus am faigh mi am fàinne, *furiç ġus ṃ voi mi ṃ va:iN'*, wait till I get the ring. In rapid speech the nasal is often dropped and only the eclipsed consonant heard : Bha am fear bu shine dhiubh, etc., *va vɛr ḃə hin ḭu*, The oldest of them was, etc. In some parts, for example in Abernethy, Strathspey, *f* often becomes *b*, i. e. *b* not *ḃ*, in eclipsis ; cp. the very general *am beil* ?, i. e. *am b-feil* ?, as well as *am bheil*, i.e. *am bh-feil* ? 4) *s* when followed by consonant is in most parts unaffected, but always nasalised when before vowels. Tha na saighdearan 'nan suidhe, *ha nə saitʃarṇ nən ʒui*, The soldiers are sitting. Seasadh an seachdamh duine, *ʃesək ṇ djaχku ḍun*, Let the seventh man stop.

27. It will be seen from the foregoing that the eclipsis of *c*, *t*, *p*, *f*, resembles Irish usage, while *g*, *d*, *b*, are treated differently. The difference, however, in the two languages

h, *ç*, or *χ*. Thus mac, litir, ap are *maχk*, *L'içtʃir*, *aχp*, whereas mag, idir, stob, are *mak*, *itʃir*, *stop*. Where the spirant is absent, g, d, b, are indistinguishable from c, t, p in this position ; e. g. aige, at him, *ek'*, aice, ât her, *ɛk'*.

(3) *ġ*, *ġ'* *ḍʃ*, *ḍ*, *ḃ*, initially ; guth, gille, dorus, dia, bog. Henderson remarks that the peculiarity of these sounds lies in this, that though the glottis is in the position for voice during the stop, no air is driven in, but voice begins the moment the stop is loosened (*Zeitsch. f. celt. Phil.*, IV, 507). These three classes are all voiceless.

(4) *g*, *g'*, *d*, *dʒ*, *b*, voiced, in eclipsis.

does not arise at the eclipsing stage but lies further back. In Irish, *g, d, b*, are voiced stops, in Scottish Gaelic voiceless, *ġ, ḍ, ḃ*, and it is only in eclipsis that they become *g, d, b*, and reach the stage at which the Irish sounds start. The whole phenomenon of nasal infection as given above consists in changing voiceless into the corresponding voiced sounds. The only exception is that *ʃ* (*s* palatal) becomes *dj*, not *j*, the intrusion of *d* between *n* and *j* being an easy development; and it should be noted too that in actual pronunciation the *j* part of the sound is more prominent than the *d*.

28. Except in the north and north-west, the nasal in these eclipsing proclitics is present before the liquids *l* and *r*; a noteworthy feature, in contrast with old and new Irish. Before *m* it is changed to *m* : 'nam measg, *nam mesk*, among them.

Before palatal vowels *-n* is *N'* : an ith mi so, *ɔ-N'i mi ʃɔ* Shall I eat this? Cp. Quiggin, Dialect of Donegal, § 253.

29. The area over which eclipsis in the form given above is systematically present is what may be called the east central. It begins some miles north of Grantown-on-Spey, that is at the furthest north point in the Spey valley where Gaelic is spoken; the southern limit of this speech, in Perthshire, I have not yet ascertained. Besides forming a unity in respect of eclipsis this area is homogeneous in certain other important features, which, however, do not concern us here. There is also evidence from the toponomy that this dialectical unity extended in pre-English days east to the seaboard.

30. As regards eclipsis in the rest of Gaeldom, it is impossible to give detailed particulars till the subject has received some attention from students of Scottish Gaelic. The infection of *s* seems to be confined in present-day speech to the east central parts, but, as in the case of *l* and *r*, it is only in the north and north-west that the *n* of eclipsing particles is not present. In most parts *f* is also unaffected. This, however, is probably a late development, since infected *f* is found sporadically in many parts, and regularly, as we have seen, in some.

The eclipsis of the tenues aspiratae, *ḳ, ṭ, ṗ*, does not eve-

rywhere result in *g*, *d*, *b* precisely, but in compound sounds which begin voiced and end voiceless. In some of the north-western islands the eclipsis of the *g*, *d*, *b* series is said to follow the Irish form (Celtic Review, V, 86).

31. Misled by the native grammarians, who almost all either make no reference to eclipsis or deny its existence, Pedersen (*V.G.* I, 400) erroneously says that there are only remnants of the phenomenon in Scotland. Macbain writes [1], « Eclipsis by *n* is practically unknown », a statement which can only be set down as inexplicable in such a work. Similarly W.F. Skene says, « Scotch Gaelic does not use that phonetic change of the initial consonant called eclipsis [2] ». Gillies, however, among some confused and incorrect remarks on the subject, rightly says, « Eclipsis is an essential feature of the spoken language in Scottish Gaelic as truly as in Irish [3] » ; and C. M. Robertson calls attention to its « constant and regular » presence in Perthshire Gaelic [4]. The failure of most Scottish grammarians and writers on Gaelic to recognise so marked a phonetic process in their own language is doubtless due in part to the Scottish system of orthography, which, unlike the Irish, does not show when a consonant is or is not nasalised, and also perhaps to the fact that Scottish eclipsis in not identical with Irish, and probably never was, at least within historical times. But this question need not be entered into here ; only it may be said that the whole subject of eclipsis in the two languages will probably be found to be of importance for the question of their historical relationship.

Neuter Gender in Place-Names.

32. Though Irish has long lost the neuter gender, Hogan pointed out that it is often preserved in place-names [5], and

1. *Etymological Dict.*, p. VI.
2. *Celtic Scotland*, II, 454.
3. *Gaelic Grammar*, pp. 17-20.
4. *Trans. Gael. Soc. of Inverness*, vol. XXII.
5. *Royal Ir. Acad.*, *Todd lect.*, IV, 108-110.

following him Joyce produced many examples in his Irish Names of Places, vol. III, pp. 8-10, and *passim*. Similar archaic survivals can be given from Scotland.

A — Nasal preserved or nasal influence remaining.

1) before vowels :

33. *Poll n-each*, Polneach, 1540 Poldinacht (N., Cawdor), *pɔul-N'aχ*, 'horse pool'; *each* is nom. sing. For the nom. case here and in many of the succeeding examples, see § 49 below. *Poll n-eun* (B., Kirkmichael), *pol-N'ɛ:n* 'bird pool'. *Creag n-iolair*, O.S.M. Creag na Eolaire, (P., Kirkmichael), *ḳrek-N'ulər*, 'eagle rock'. Names showing the gen. fem. of the article, such as Sgòr na h-iolair, 'the eagle's rock', are of course common, and evidently the map form, Creag na Eolaire, is an attempted 'improvement' on the local pronunciation. *Carn n-eilirig*, Carn Elrick (A., Braemar), *ḳarn-N'el'rik'*. *Carn* occurs as neut. as well as masc. in the old language, e.g. Cia carn ngel inso [1] ? For *eilirig* see Macbain, *Dict.* ; gen., with the article, is *na h-eilirig* and is common in the place-names. *Ruigh n-eilirig* (I., Abernethy) ; *ruigh*, sheiling, 'elrick sheiling'. *Creag n-òrdaidh*, *ḳ'rek-nɔ:Rti*, (A., Crathie) Craignordie, 'hammer (shaped) hill', a derivative in *-aidh*, for which see below, from *òrd*. *Creag n-uathbhaidh*, (B., Kirkmichael), 'dreadful rock' ; on the Aven, explained locally as a place where cattle sometimes fell over and were hurt or drowned. For *uathbhaidh*, see § 75 below. *Ach' n-allt*, Achanalt (R., Contin), *aχu-auL:t*, 'burn field'. *Achadh* is masc. in O. Ir., but there are many cases of nasalisation after it in the Scottish toponomy (see § 38), and neut. gender must also have existed ; cp. the numerous instances in Hogan's list of Irish neuter substantives which show variation of gender, *sliab*, *áth*, *bir*, *carn*, *gnim*, etc. *Bail n-allt*, Balnald (P., Kirkmichael twice, Glen Fincastle ; R. ; and elsewhere), *ḃal'-naL:t*, *ḃ.-nauL:t*, according to dialect, 'burn town'. In

1. Strachan, *Stories from the Táin*, p. 17.

Ireland also *baile* must have been neuter as well as masc., as Joyce infers from the number of cases of eclipsis he finds after it[1]. *Tom n-allt*, Tominald (P., Strath Tummel), 'burn hillock'; *tom*, 'hillock', rare in Irish nomenclature but extremely common in Pictland. *Druim n-allt*, Driminault (R., Kilmuir Easter); 'burn ridge', *druim* neut. in O.I. also. *Cul n-allt*, Culinald, (R., Nigg), 1634 Culnald (Watson, *P.N. of Ross*, p. 52); the first term being unstressed, the original length of the vowel is doubtful and the word uncertain, but the gender is clear. Cumbernald (Dumbartonshire), 1300 Cumbrenald (Johnston's *P.N. of Scotland*) is obsolete in Gaelic, but can be restored as O.G. **Combar n-alld*, 'burn mouth'; *combar* is neut. in old Irish also. *Cnoc n-òrd* (I., Kiltarlity), which the O.S.M. changes to Cnoc an uird under ideas of improved grammar; 'hammer hill'. *Cnoc* was masc. in older Irish, and probably in S.G. also, but other instances of neuter gender occur; *Cnoc n-eireachd* (R., Killearnan), 'assembly' or 'meeting hill'. *Bad n-earb*, (P., Glen Taitnich) *bat-N'ɛrə:p*[2]; *bad*, thicket, clump of bushes, 'roe thicket'. *Bail n-ianlaith* (R., Tain); *ianlaith* is the northern form of *eunlaith*, birds. This is not a case of *baile* as neuter,

1. *Ir. Names of Places*, III, 68.

2. The writing of the svarabhakti vowel in *ɛrə:p* as long requires explanation. Certain consonantal groups beginning with a liquid and immediately following a short accented vowel develop a svar. vowel between the liquid and the following consonant (which may be another liquid); e. g. balg, dearbh, ainm, gorm, cainb are phonetically of two syllables, timchioll, soirbheas, earball, Murchadh, onfhadh, of three. The quality of the developed vowel varies in different districts; often it is *ə*. A feature of north-western Gaelic is that the svar. follows the quality of the primary vowel; see the article by C. M. Robertson in the *Celtic Review*, III, 327 ff. It is not, however, in the quality of the vowel that the interest of these words lies, but in its length. In Gaelic in all words of more than one syllable (excluding some compounds where the second term is felt as a separate word) the stress is on the first syllable, and vowels, of whatever quality, in secondary syllables are short. But in this type of word this law of vowel-length does not operate or rather is directly contravened. The svarabhakti is long, though still remaining unstressed. The length varies somewhat in different words and especially according to the position of the word in the rhythm of the sentence, but the vowel is always longer than

for the English is Pitnellie(s), showing that the former Gaelic was **Peit n-ianlaith*, with the usual modern change of peit to baile. O.G. *pet*, portion, farm, thus was, or might be, neuter.

2) before *t* :

34. a) in phrase compounds [1] : *Bail n-tom*, Ballintomb, 1676 Ballintome (E., near Grantown, and B., Strathaven), 'hillock-town', *tom* being nom., and *n* the neut. nasal, not the article . In the same neighbourhood are *Baíl 'n tuim* and *Cul 'n tuim*, where *n* is the gen. of the article and *tuim* gen. of *tom*.

35. b) in proper compounds : *Gar'ntulaich* [2], Grandtully

it would be if it were the ordinary vowel of an unstressed syllable. Compare, for example, balg, bag, and sgalag, servant : the one is *ḃala:k* or *ḃala:ᵊk*, the other *skalak*.

This view differs from Mr Robertson's in the article mentioned above; he regards the liquid that precedes the svarabhakti as having a « sustained or lengthened pronunciation ». While reluctant to disagree with so weighty an authority, I think it quite certain that it is the svar. vowel that has the " lengthened pronunciation " which he notes, and not the liquid ; there is even a case where there is no liquid to carry length, as at Gairloch, where palatal *r* is *i̯*. The long, but unstressed, vowel is heard particularly well when the liquid is followed by a silent lenited consonant, e. g. onfhadh, storm, *óno:ᵊk*, morbhaich, sea-flat, *móro:iç*.

When the word containing this liquid svar. is in proclitic position, the vowel loses its length and is indistinguishable from the vowel of an ordinary unstressed syllable : balg, *ḃála:ᵊk*, but balg-séididh, bellows, *ḃalək-ʃe :tʃi*.

To a non-native ear, there is no feature in Gaelic speech more striking phonetically than this form of svarabhakti, nor more attractive, it may be added as a personal opinion, to listen to. Its importance as a guide in Gaelic phonetics and philology in general can hardly be overstated.

1. Proper compounds, those in which the first element bears the main stress ; phrase compounds, those in which the second does and stands in syntactical relation to the first.

2. Where the nasal is preserved the orthography of these words is awkward. The Scottish rule, differently from Irish, is that in compounds where the main stress is on the first syllable, no hyphen is used, an glastulachan, the grey hillock ; where the stress is equal or on the second element, a hyphen divides the members of the compound, or sometimes

(P., Aberfeldy) *ġarṇdoliç* ; locally *tulaich* is *tolaich* in composition. The first term *gar*, neut., is doubtful in meaning, but probably it is the stem *gar* from which *garan*, thicket, comes, and of much the same meaning ; 'thicket hillock'. The Aberdeenshire Gartly is the same word, as is evident from the 14th and 15th century spellings, Grantuly, Garintuly, Garnetoly, etc. *Eas'ntulaich*, Ashintully, also Ashindullie, in an early spelling (P., Strath Ardle) ; *esṇduliç* and *esṇtuliç* are both to be heard ; *eas*, waterfall, sometimes ravine, occurs as neut. in Hogan, *On. Goidelicum*, and in his list of neuters ; 'ravine hillock'. *Neas'ntulaich*, Nessintullich, (I., Badenoch) is most likely the same word as the preceding, the initial *n* being the article, phonetically *N'esṇduliç*. There is an English spelling of 1645, Essintulich. I have heard *N'esṇtuliç*, but less frequently. *Art'ntulaich*, Arndilly (B., Strathspey) *artṇduliç* ; *art*, stone, is given by Hogan as neuter in Irish, with a query ; 'stone hillock'. English spellings, as early as the 13th century, give Artendol, Artendul for this place, which suggest that the present Gaelic *tulach* is corrupt and that the word is really *dol*, *dul* (see § 4). In any case the first part is *art n-*, stone, eclipsing.

36. These are the first examples of a noteworthy class of names, of which many other instances will presently be given. They are proper compounds, as the first term bears the stress, and their peculiarity lies in this that it is neuter and eclipses the initial consonant of the second. The regular rule in the language is that in compounds the second term is lenited (except of course when homorganic consonants come together or *th*, *dh*, follow *l*, *n*, *s*,), showing that originally the ending of the first term was vocalic for neuters as well as for other genders ; thus *dobhar*, water, from **dubro-n*, *dobharchu*, otter, from **dubro-kuō*. Neuter compounds

they are written separately.[1] Though not always observed in older books, this rule is convenient for showing at once the position of the accent, and is followed here. To write *Gar n-tulaich* would imply that *tulaich* has the stress ; on the other hand *Garntulaich*, *Easntulaich* are unsatisfactory, or *Garantulaich*, *Easantulaich*. The expedient of using an apostrophe before the nasal has been adopted. In the phonetic notation *ṇ* means syllabic *n*.

like *Gar'ntulaich* thus show quite a different formation. The Irish place-name *Nóindruimm* (Hogan, *O. G.*) may be compared, where the nasal after *nói*, nine, is preserved, « nine ridges » ; and see also § 48.

37. In these neuter compounds, the eclipsis is in many cases either unstable or gone altogether in present-day Gaelic. Its effect remains, however, in preserving the second term from lenition where it would otherwise be expected. Sometimes too, early English spellings show the nasalisation that was still present in the Gaelic of the time. A similar disappearance of eclipsis is seen, for example in the possessive pronouns *ar*, *bhur*, our, your, (eclipsing in Irish) ; these show nasalisation before a vowel, *ar n-iasg*, our fish, but before consonants it is lost, the consonants being unlenited. The numerals *seachd*, *ochd*, *naoi*, *deich*, must once have caused eclipsis, as still in Irish ; they are now followed by unlenited consonants.

3) before *d* :

38. (a) in phrase compounds : *Glac n-darach* (R., Gairloch), *ġLaχkṇ-daroχ*, *darach* nom., 'oak defile' or 'hollow'. Also *Achadh n-darach*, Achan-darach (R., Loch Alsh), *aχṇ-daraχ*, 'oak field'. *Achadh* is masc. now but in place names variation of gender is found ; An t-achadh mór, masc., An achadh mhór, fem. Former neuters frequently occur both as masc. and fem. in the modern language ; druim, inbhir, muir, innis, etc. The English Auchendare (E., Edinkillie) shows former neuter eclipsis ; the present Gaelic is *Achadh-tàrr* ; *tàrr*, back or lower part. *Loch n-doirb*, Lochindorb (E., Edinkillie) *Lɔχṇ-daraːp*. The river which flows out of the loch is *Doirbeag*, no article. The *n* here is the neuter, as these river and loch names do not take the article. For *Doirbeag*, the stream, alongside of *Doirb*, the loch, cp. *Bruachag* flowing out of Loch *Bruach* (I., p. Moy). *Tom n-dath* (P., Kirkmichael) *tomṇ-da*, with clipped *a* ; *tom*, 'hillock', here 'hill', *dath*, colour ; cp. *étach n-datha*, Windisch, Ir. Texte, I, Serglige Conculaind, p. 219, clothing of colour. The

variegated colouring of this hill is prominent. *Tom n-dùr* (P., Strath Ardle), *tomṇ-du:r*, 'hard hillock'. *Bail n-druim*, Balindruim, (R., Fearn), 'ridge town', *druim*, nom. (§ 49).

b) proper compound : *Camdail*, Campdale, (B., Strathaven), *ḳamdal'*, with *d* eclipsed ; 'bent haugh' ; for *dail* as neut., cp. § 42 (a). The final vowel *a* and not *ə*, as might be expected, is due to *-dal'* being felt as *dail* and significant.

4) before *g* :

39. (a) in phrase compounds : *Carn* (*n-*) *guaill*, O.S.M. Carn na gualainn (I., Duthil), *ḳarn-guaiL'* ; *guaill*, for *guailne*, gen. of *guala*, 'shoulder cairn'. *Achadh* (*n*)*-giad*, Achagate (I., Glen Affric) *a-χə-g'iət*. Eclipsis after achadh, but it is doubtful whether the original consonant in *g'iət* is *c* or *g*. *Carn* (*n*) *geòidh*, (P., Glen Taitnich) *ḳarn-g'i̯ɔ:i*, 'goose cairn'. In these names the eclipsing nasal is not sounded.

b) in proper compounds : *Feur'gach*, Fergach (A., p. Glengairn), *fɛ:r'kaχ* ; *feur*, grass, neut. also in Hogan ; eclipsis no longer present, but second term preserved from lenition (§ 37). Whether this term is *gach* or *cach* it is not possible to say, owing to its position (§ 26, note). It occurs also in *An'gach*, Angach (E., nr. Grantown), *a:n'kaχ*, where the first term is probably *àth n-*, 'ford'. Cp. *Liathghach*, Liathach (R., Applecross), heard in Gairloch as *L'iəyoχ*, 'grey *gach*'. If this last is the word that is present in *Feur'gach* and *An'gach*, then these are the correct spellings and not cach [1].

1. As explained in § 26, note, *c*, *t*, *p* are not phonetically distinguishable from *g*, *d*, *b* except in the stressed syllable. This often causes difficulty in etymologising place-names. It will be found, however, from practice that the English forms, if they are not merely recent, are a valuable guide in determining the proper consonant historically, a fact that suggests that in older Gaelic there was not the same phonetic ambiguity that there is today. Certain equivalences are worth noting: present Gaelic *d* from *-nt* is usually found as *t*, and *g* from *-nc* as *c*, *k*, in early English. This can hardly be accidental.

5) before *p* :

40. *p* examples are naturally scarce. The Gaelic for Apitauld (R., Kilmuir E.) is given by Watson, P.N. of Ross, as *Ath-pit-allt*, 'the kiln of Pitallt'. I have not heard the name and do not know whether the *p* of -pit-allt is eclipsed, but the English pronunciation « Abijald » shows that it once was. *An teimbir*, Tempar (P., Kinlochrannoch) *ən-djembïr*, contains an interior *p* eclipsed or nasalised. The first part is obscure ; the second is *par*, a word that enters into a considerable number of names in central and eastern Pictland. For Brythonic *parr*, found by Loth in Brittany and Wales and explained by him as 'enclosed place', 'parcelle de terre', see his note in *Mélanges H. D'Arbois de Jub.*, p. 226. With *An teimbir* compare The Shamphir (Kincardine, Strachan) ; this probably represents **An Seanphar*, 'the old enclosure', with English change of *n* to *m*, as usual, before the labial, the second term showing normal lenition. *Teimbir* is most probably a neuter proper compound i. e. *Tei'mpar*. *Ambail*, Ample (P., Loch Earn) *ambïl'*, looks like another, with eclipsed *p*, i. e. *A'mpail*.

6) before *b* :

41. a) in phrase compound : *Innis m-bobart*, O.S.M. Inshnabobart, but in English speech Inshbobart (A., Glenmuick), *iN'f-bopart* ; *innis*, 'haugh', 'meadow', occurs as neut. in other names ; *bobart* is obscure.

b) in proper compounds : *Liathbinn*, O.S.M. Liath Bheinn (B., Strathaven) *L'iapiN'* ; *liath*, grey, and *binn*, peak ; *binn* occurs as neuter elsewhere and Joyce finds it eclipsing in Ireland (*Ir. N. of Pl.*, III., 139) ; *liathbinn* for original *liath m-binn*. Another instance, showing an adj. in the neuter before a neut. noun, is *Carn na ruabraich*, O.S.M. Carn Ruadh Bhruaich (B., Allnack water) *ruəpriç*, *ruadh*, red, and *bruthach*, brae, hillside, 'red brae', for original *ruadh m-bruthaich*. For *bruthach* neut., see § 44 below ; in the modern language it is both masc. and fem., a sign of former neuter gender.

7) before *f* :

42. a) in phrase compounds : *Dail-bhròg aid*, i.e. *Dail* (*m*)-*bhfròg aid*, Dailabhrogat (B., Glenlochy) ; *ḍ.-vrɔ:katf* ; *dail*, haugh, *fròg aid*, derivative of *fròg*, also *ròg*, fen, marsh (§ 13), 'marshy haugh'. Cp. *Bail na fròig* (I., Dores) and *Ruigh na ròig* (I., Badenoch). *Dail-bheart*, i. e. *Dail* (*m*)-*bhfeart*, Dalnavert (I., Badenoch) *ḍ.-viaRst*, less commonly *-viarftf*, i. e. *feairt* ; *feart*, O.I. *fert*, grave ; 'grave-haugh'. The Gaelic form Dail na-bhfeart (*Deò-gréine*, Aug., 1917) does not exist and is merely the English Dalnavert. The *n* of the English form, in 1338 Dalnafert with the eclipsis neglected, represents the eclipsing nasal not now heard in the Gaelic (§ 26) *Creag-bhiann*, i. e. *Creag* (*m*)-*bhfiann*, O.S.M. Creag Mheann (B., Glen Aven), *k'.-viaN* ; locally the black heath-berry is *fiann*, cp. Torr nam fiann (A., Braemar) ; for *creag* as neut. cp. § 33. *Dail-bhoraisd*, i. e. *Dail-bhforaisd*, O.S.M. Dail Mhoraisd (P., Glen Tilt), *ḍal'-vorftf* ; *foraisd*, 'solid, firm meadow', see Macbain, *Dict.*, forasda, Ir. forasda, solid, settled. For the opposite idea of treacherous, boggy ground, cp. *Dail-bhreugachaidh* (A., Braemar), from *breug*, falsehood. *Foraisd* occurs again in the same sense and with similar eclipsis after the neuter *dùn*, fort, in *Dun* (*m*)-*bhforaisd*, Dunvorist (P., Grandtully). *Loch Bhàilligean*, i. e. *Loch* (*m*)-*bhfàilligean*, Loch Valican (P., Glen Girnaig), *L.-va:L'ɔkan*. The rule for *loch*, formerly neut., is that the name following is not lenited, unless it is the name of a place transferred to the loch. As there is no place Bàilligean here, the word is *Fàilligean* eclipsed, and is so understood locally ; the popular etymology being from *fàilghe*, 'ring', 'round thing'. This is correct, the word being *fàilghe* with the diminutive compound suffix *-gan* (see below). It occurs also in *Fàillidh* (I., Strath Nairn), *Artair-fàillidh* (R.), Knock Failly, **Cnoc Fàillidh* (B., nr. Cullen) ; see § 66, note. Loch Valican is a small round sheet of water.

b) in proper compound : *Tuilbhinn* (A., Braemar) applies to a 'stripe' of water on the steep face of Morrone, which in

wet weather becomes a white cataract. The word is felt as a compound, the pronunciation being *ṭul'víN'*, sometimes *ṭul'əviN'* ; but not *ṭul'ɔ:viN'* which the combination *tuilbh-* should give (§ 33, note). It is a proper compound of the type noun + adj., e. g. caisfhionn, white-footed, cas + fhionn, viz. *tuil*, flood, neut. in O. Ir., + *fionn*, in palatal form ; 'white torrent'. *Tuilbhinn* thus represents *tuil(m)-bhfinn*, with accent on first.

8) before *l*, (§ 28) :

43. in phrase compunds : *Magh n-lochaidh, Magh-lochaidh*, Munlochy, (Cromarty) *mən-Lɔχi, mə-Lɔχi*, the first form being heard on the south side of the Inverness firth in a district where eclipsing *n* is kept before liquids. This, along with the pronunciation elsewhere without the *n*, proves what the *n* is and rules out such spellings as Mun-lochaidh. *Magh* plain, neut. in O. I. also ; *lochaidh*, derivative either of *loch*, lake, or, more probably of O. G. *loch*, black. The name of the whole peninsula, the Black Isle, doubtless originates here. For *loch*, black, see § 66, note. There is also *Poll-lochaidh*, at first the name of the whole sea-inlet but now extended to the place, and the usual name for Munlochy. *Bail n-lag*, Ballinlagg (E., Cromdale), *ḅal'ṇ-Laḳ*, 'hollow town'. Not far off is *Bail an luig* (twice), with the article and gen. of *lag*. *Meall n-lunndan*, (A., Braemar) *miạL ṇ-LuN:tan* ; *lunndan*, a green place, still dialectically in use as a common noun (C. M. Robertson), ' green lump '. *Lurg n-loman*, Lurgloman (P., Loch Tay) *Lurəkṇ-Loman* ; *lorg, lurg*, track, path ; *loman*, from *lom*, bare, ' bare path '. The last two names are also heard without the *n*, which instability in this and other cases that could be given is not surprising with an archaic survival like the neuter. *Ruigh n-leòid*, Raon Leoid (I., Abernethy), *rui ṇ-L'ɔ:tʃ* ; *ruigh*, sheiling ; for *Leòịd*, cp. Lude (P., Blair Athole), without the art. (§ 9, note).

9) before *r*, (§ 28) :

44. *Bruthach n-roid*, Broughanraid (P., Glen Shee), *ḅruəχṇ-*

roitʃ, ' bog myrtle brae ', a phrase compound. For *bruthach* as neut. cp. § 41(b). *Bail n-raid*, Balnaroid (N., Cawdor) *ḅal'ṇ-raitʃ*, 'bog-myrtle town'. As roid is fem., gen. with the article na roid, the *n* in both these names must be the neuter. *Dail n-rosaich* (A., Glen Lui) *ḍal'ṇ-rɔsiç*; *rosaich*, from *ros*, ' point ' or ' wood ', is most likely fem. (§ 55, below), and therefore *n* is not the article; for *dail* as neut., cp. § 42 (a).

Proper compound : *Dealg'nros*, Dalcross (I., Strath Nairn), *ḍʃala:kṇrɔs*; *dealg*, thorn, O. I. *delc*, neut., *ros*, wood, ' thorn wood '. Henderson, not understanding the word, speaks of the stress on the first syllable as an " erroneous pronunciation " [1], and similarly Macbain treats it as if it were Dealg an ros, with stress on ros, and translates ' prickle of the promontory ' [2]. There are other two occurrences, one in Glen Tilt, Perthshire, *Dealgros*, Dalginross, *ḍʃala:krɔs*, and one near Comrie, Dalginross, which I have not heard in Gaelic. It will be noticed that in the Inverness name the English has lost the original nasal while the Gaelic has kept it, in the Glen Tilt example the reverse takes place. In Adamnan, *Vita Columbae*, there is Delcros, the locality of which is unfortunately unknown. If it is in Scotland, the word is interesting as showing the suppression of the neut. *n* of Pictish usage.

10) before *m*, (§ 28) :

45. *Meall m-madadh* (R., Kincardine), the pronunciation indicated in Watson's P. N. of Ross, p. 15, being *miaLṃ-matək*, ' fox ' or ' dog-lump ' ; cp. *meall* neut. in *Meal n-lunndan* above. Proper compound : *Airgiodmeall*, O. S. M. Airgiod-meall (I., Rothiemurcus) *ara:kətmiaL*, ' silver hill ' ; locally airgiod is argod.

11) before *s*, (§ 30) :

46. *Creag n-sian* (P., Glen Fernate) *k'rekṇ-djian* ; *sian*, storm. The map gives Creag an t-sithein, Craig of the *sìthean*

1. *Ztschf. f. celt. Phil.*, IV. p. 207.
2. *Trans. Invss. Gael. Soc.*, XXV, p. 68.

or fairy hill; this may be right, for phonetically the sound would be the same, and *sìthean* is sometimes found applied to big mountains like this. But the probability is *Creag n-sian*, 'stormy hill'. *Beinn n-sgiath*, improved on the O. S. M. into Beinn na sgeith (I., Badenoch) *ḅeN'ṇ-sk'ia*; *sgiath*, 'wing, shoulder, shield', from something in its appearance, which I have not learnt. For *beinn* as neut. cp. § 41 (b). *Bun n-sgaod*, Bonskied (P., Strath Tummel), *ḅunṇ-skχt*; *bun*, bottom; *sgaod* is obscure to me. *Bun*, masc. in old Irish, occurs as neut. again in Buntait (I., G. Urquhart) *Bun-tait*, with *t* eclipsed.

47. As stated before, *s* is regularly eclipsed only in the eastern dialects. There seems to be evidence, however, in the place-names that *s-* eclipsis may formerly have had a wider extension. The following instances of eclipsis after old neuters have been noted in districts where *s* is unaffected after the ordinary eclipsing proclitics in the language to-day. *Achadh tseamrag*, Achtemrack (I, Glen Urquhart) *aχə-tʃïmɔ:rak*, 'shamrock field'. The earlier English spellings show the former presence of the eclipsing nasal, Auchintemarag, etc. For *achadh* as neut. see §§ 33, 38. *Dun-tseilcheag*, Duntelchaig (I., east of Loch Ness). Three forms are to be heard in the surrounding districts, *ḍun-tʃel'i:çak*, *ḍ-ʃel'i:çak*, and, on the authority of Dwelly's Dictionary, *ḍ-dʃ.*; *dùn*, neut. in O. I. also; 'snail fort', whatever the allusion may be. *An t-innis tseilich*, Inchtellich (I., Loch Ness), 'the willow haugh'.

In the eastern dialects the infection of *s* after neuters results in some cases at least, in place-names, in *d* (phonetic), not *z* (phonetic) as in regular eclipsis to-day. *Carn tsabhal*, Cairntoul (A., Braemar), *ḳarn-dɑul*, 'barn hill'; *carn* neut. in §§ 33, 39. *Carn tsùileag*, Carn Dulack (B., Conglass water), *ḳ.-du:l'ak* 'spring hill', and so understood locally, from the prominent *sùileag* or well on one of its faces. *Tom tsabhal*, Tomintoul (B., and A., Braemar) *ṭom-dɑul*, 'barn hill', *tom* neut. as in §§ 33, 38; *ṭomṇ-d.* is sometimes heard, cp. the Eng. Tom*in*toul. *Carn n-tsaobhaidh*, O. S. M. Carn na saobhaidhe (I., head of Findhorn) *ḳṇ-dɑ:vi*; *saobhaidh*, den of a wild beast, genitive with article *na saobhaidh*.

48. Interior eclipsis, or the remains of it, in compounds whose first element bears the stress, as exemplified in the preceding pages, is thus a well-marked feature in the toponomy. The same type of composition will be found in connection with the *-aidh* suffix below. For Ireland, the word *nóindruimm* has already been mentioned as a parallel (§ 36). Additional instances from Joyce are as follows. *Leath-gcoill* [1], ' half wood ' (III. 461), also a numerical combination. *Mor-meall*, ' great hillock ', with *m* not *mh* (III. 512); cp. *meall* neut. in § 45 above. The unlenited second terms in *Sean-caedh*, *Sean-caoile*, *Cam-doire* (III. 553, 160) must be due to neuter gender, though eclipsis is not present. In all these the first term is either numerical or an adjective; I have not noticed an instance of a noun, which is markedly different from Pictish practice.

49. Syntax of phrase compounds. Collecting some of the names in §§ 33-46, we have *Poll n-eun*, *Poll n-each*, *Bail n-allt* and others in-*allt*, *Bail n-tom*, *Bail n-lag*, *Glac n-darach*, *Cnoc n-ord*, *Meall m-madadh*, *Beinn n-sgiath*, etc., in which the second term of the phrase is in the nominative, where the genitive would normally be expected. This peculiarity, however, is not connected with the neuter gender of the first term. It occurs with the other genders. In phrases consisting of noun+noun, where the second is without the article, the rule, in place-names and in the language generally, is that the second is in the genitive case, usually lenited if the first is fem. and unlenited if masc.; *breac-mara*, sea trout, *clach-chrìche*, march stone. But along with these regular forms there is another type, widespread in the topography at any rate, in which the second term is in the nom. *Bad-call* (R.), ' hazel clump '. *Achadh-tulach* (I., Kiltarlity), ' hillock field '. *Torr buidheag* (N. Cawdor), *buidheag*, some yellow plant; similarly most nouns in *-ag* in phrase compounds are in the nom. *Cruachan beann*, Ben Cruachan (Ar.), ' peak hill ',

1. The name Lentran, near Inverness, which unfortunately exists only in English, probably involves *leth n-* as its first term; for the second, *-taran*, see the section on Compounds later.

where *beann* may be the old nominative singular, or more likely is the old nominative plural, as it is a hill of many peaks, and not the genitive plural, as sometimes explained, which would give Cruachan-bheann. *An t-alltan-seileach* (A., Braemar), ' the willow streamlet '., whereas near it is *Ruigh an t-seilich* (gen.), ' sheiling of the willow '. *Loch Damh* (R., Applecross and elsewhere), ' stag loch '. *An cìrean-drum*, Kirrandrum (P., Strath Tummel) ' the ridge crest '. *An crò-clach*, Croclach (A., Braemar), ' the stone fold '. *An t-àth darach* (R., Applecross), ' the oak ford. ' *Sùil-bà* (R., Nigg), ' cows ' well ', *bà* plural. Similarly, the numerous group of names made up of *cill* or *eaglais*, church, followed by saint's name in the diminutive *-an*, or *-ag*, do not show inflection. Mackinnon remarks on this [1], pointing out that though the books write *-ain*, the words really are in the nominative, e. g. " Cill-Chatan, C.-Choman, C.-Charan-Odhran, etc. " ; and so with those written *-aig*.

The explanation of the nominative that suggests itself is that the second term in the phrase is felt as adjectival.

As regards the absence of genitives after neuters in the foregoing examples of phrase compounds, it is due to the difficulty, or impossibility of distinguishing them from genitives with the article, whether the word begins with a vowel or a consonant, seeing that *an* of the article also eclipses. Thus, *Tigh an uillt*, ' the burn town ', where *an* is article, would be identical phonetically with *Tigh n-uillt*, where *n* is preserved neuter, and so with such names as *Bail an luig* and *Bail n-luig*, *Ach' an droma* and *Ach' n-droma*, *Dorus an t-silidh* and *Dorus n-silidh* (A., Glen Muick), ' dripping opening '. But the nasal in *Tigh an dalach* (R., Urray) is neuter *n*, for the article would be *na dalach*.

50. To exhibit together the various forms in which these phrase compounds consisting of noun+noun are found in the place-names, possible combinations of *tom*, hillock, and *darach*, oak, expressing the idea of ' oakhillock ' are as follows :

1. Cp. *Celtic Review*, III, p. 90.

I. With the article :
1. Tom an daraich, gen. sing.
2. Tom nan darach, gen. plur.
3. An tom-daraich, gen. sing.
4. An tom-darach, nom. sing.

II. Without the article :
5. Tom daraich, gen. sing.
6. Tom dharach, gen. plur.
7. Tom darach, nom. sing.
8. Tom daraich, nom. plur.
9. Tom n-daraich, neut., gen. sing.
10. Tom n-darach, neut., nom. sing.

With a fem. noun as the first term, the second in 3 and 5 would usually be found lenited, and 4, I think, is only a masc. combination.

This is indeed a curious maze ; and yet every one of the types is abundantly represented in the place-names, except that 8 seems to be rare, though certain enough, cp. *Sùil bà*, *Cruachan beann* above. Probably also there are 11 and 12 to add, if they could be disentangled and distinguished from 9 and 10, viz. Tom n-darach, neut., gen. plur. and Tom n-daraich, neut., nom. plur. It would be interesting and instructive if a corresponding conspectus were available for the Irish nomenclature.

B. — neuter n changed to r.

51. The change of one liquid to another is a common enough occurrence in the language [1] ; *n* appears dialectically as *r*, for example in ainm, name, meanbh, small, inghean, daughter (irinn), teillean, bee. In place-names compare such interchanges as *A'Chorb*, Corb, along with *A'Chonb* (P., Glen Shee) ; *Cladh Churadain* [2], and sometimes *Churadair* ; *Inbhir-laidrean* and * *I. -laidnan*, Eng. Inverlaidnan (I) ; *Morar* (west I.), in some old spellings, both Gaelic and English, with final *n*.

In the following the original neuter *n* has changed to *r*.

1. Cp. *Celtic Review*, IV, pp. 78-80, 167-169.
2. Watson, *P. N. of Ross*, p. LXX.

Mar-siarlaich, Muirshirlich (I., Kilmallie), *mar-fiərliç*. Mr. C. M. Robertson says, and I think rightly, that "the old English spellings Misch-, Mesch-, and Moysch-, show that the first term is magh"; in better spelling, therefore, *Magh r-siarlaich*, with *r* for *n*; *magh*, plain, neuter as in § 43 and in O. I. The second term contains *siar*, western. *Glaic ar dubhag*, Glaickarduich (R., Knockbain); *glaic*, hollow, and *dubhag* from *dubh*, black; repeated in *Glaic ar dubhag* in the parish of Urray. Both are *Glaic n-dubhag*, as the change of the article to *r* would be, I think, impossible; *glac*, neuter in § 38. *Cnoc ar leacachan* (R., Alness) is for *Cnoc n-leacachan*, 'flag-stone hill'; *cnoc* neuter in § 38. *Ard-radnaig*, Ardradnaig (P., Loch Tay); the first syllable is *art* and *arst* according to dialect; *art-ratnaik'*, also *artṛ-atnaik'*, i. e. *Ard n-adnaig*; *àrd*, 'height', neuter, as in O. I., and a formation from stem *ad-*, of unknown meaning, seen also in *Bail-admuinn* (P., Moulin). *Airtir-fàillidh*, Artafaillie (R., Killearnan) *arſtſir-fa:L'i*, sometimes the *r* is hardly heard; i. e. *Airt m-fàillidh*; *art*, stone, neuter in § 35; for *fàillidh* see §§ 42 (a) and 66 note. *Fartairchill*, Fortingall (P., Glen Lyon), *farstṛçiL'*, and in some districts simply *farstçiL'*; to be explained as a proper compound, the first term originally with neuter *n*. Fortingall represents an original Gaelic **Fart'nceall*, with eclipsis as in the proper compounds in § 35 ff. With change of *n* to *r* eclipsis disappears and lenition follows, original *-gceall* or *-gcill* > *-chill*, the second term being *ceall*, later *cill*, church. The correctness of this analysis depends on whether the *n* of English Fortingall is a phonetic change developed in the English form or whether it comes from original Gaelic. The second alternative is preferable and for this reason. Fortingall is not the only English form; early spellings are often of the type Fortirgil, with *r*, but always, or almost always, with eclipsed consonant, *g* not *c*. Thus, only an original Gaelic **Fart' nceall* or *-cill* will explain both the English form and the modern Gaelic. As regards the etymology of the first term, it is doubtful. The word is obsolete, but fairly common in eastern and north-eastern Pictland. It probably is present as the second term in the following three compounds. *Ràfart*, *Ràth-*

fhart, Rafford, but in 13th century spellings and onwards Raffort and so pronounced (E.), *Ra:fərt* ; *ràth*, fort, residence. *Àfart*, *Àthfhart*, Alford with silent *l* (A.) *a:fərt* ; *àth*, ford. Though early English spellings have -rd, the pronunciation locally is -rt [1]. *Dàisgart*. Deskford (B.) *ḍa:fkərt* ; i. e. *Dàisgfhart* ; *dàisg*, of unknown meaning, seen also in *Dàisgidh*, Deskie (B., G. Livet) and * *Dàisg*, Dess, formerly Desk (A.). Cf. also *Fartair*, Forter (F., Glen Isla), *farstər* and *fəurstər* ; Fortrose (Cromarty), with accent on first, the second term being ros, wood or point ; Fortrie (A., Kinedward), Gaelic unknown. The etymology of this stem may lie in the I. E. root **vert*, Latin *vertere*, turn, Welsh *gwarthaf*, 'vertex', M.H.G. *wirtel*, spindle-ring ; the meaning being 'ring' or 'circle' or something 'round'. *Cuairt*, circle. also contains the root if Pedersen's suggestion that it may be explained as **com* + **vert* -is correct (*V. G.* I, 205).

Meudar-loch, Benderloch, the name of a district, not a place, in north Argyll, *mɛ:tr̥-Lɔχ*, originally *Meud n-loch* ; *meud*, extent, neut. also in O. I., and *loch*, black (§ 66 note), 'the black extent' or 'district'. Gillies (P. N. of Argyll) and others take *Meudar-loch* as a corruption and accept the popular etymology of Beinn eadar dhà loch, 'hill between two lochs'. It is true that the English form Benedardaloch appears as early as 1355, but this only proves the antiquity of the popular etymology. The form and accentuation of *Meudar-loch* are decisive against it [2]. The *b* of the English is to be explained as dating from a time when *meud* was, or perhaps only dialectically might be, heard as *beud* ; alternation between *b* and *m* initially would be easy to parallel. The existence of the popular etymology at all implies that the adj. *loch* had become obsolete and its meaning been lost.

Ardna-saor, Ardersier (I., p.) see § 54 below.

1. This place is outside the Gaelic area, but, as it has always been of some importance, the Gaelic form heard further west can be taken as historically correct, and not a mere Gaelicising of the English.

2. For names really involving *-eadar dhà-* see *Celtic Review*, VII, 72, where, however, *Meudar-loch* is written wrongly accented.

C. — neuter before dà, two.

52. The comparative frequency of names showing this numeral is noticeable in the nomenclature. When *dà* is preserved from lenition by following a word ending in *t*, *d*, (*th*, *dh*,) *l*, *n*, *s*, or in some instances a former neuter, it is easily recognised, but when it is lenited the case is different ; *dhà* in this unaccented position practically becomes *a*, and when old forms are not available, the presence of the numeral in the phrase often cannot be determined with certainty. The following will serve for some examples of place-names in *dà*.

Dùn dà làimh (I., Badenoch), ' fort of two hands '. *Tom dà choill*, (P., nr. Pitlochry), ' hillock of two woods ' ; *tom* neut. *Ruigh dà ros* (I., Rothiemurcus), ' sheiling of two woods ' ; *ruigh* neut. *Achadh dà mheann* (A., Crathie), field of two kids '. *Dail dà ràth*, Daltra (N., Ardclach) *ḍalta-Ra* : ' flat of two raths '. *Achadh dà tiobart*, Achtatipper (I., Duthil) *aχta-tʃĩpərt*, ' field of two wells ' ; the unlenited *t* points to neut. gender for *tiobart*. *Cul dà losgainn*, Cuiltaloskin (P., Struan), ' back of two frogs '. *Druim dà ghamhain*, Drumnagowan (P., Glen Fincastle), ' ridge of two stirks '.

53. Joyce in his interesting discussion of names in *dà* points out their frequency both in the modern nomenclature and in ancient sources (see Hogan, *Onom. Goid.*, under such entries as achadh, àth, cluain, loch, magh), and in seeking for the origin of ' this curious custom ' goes on to say finally : " I confess myself wholly in the dark, I have never met anything that I can call to mind tending in the least degree to elucidate it " [1]. He has, however, a remark in his third volume under Lahard which possibly indicates a partial explanation : " leath, half, is often used to denote a diminution of the usual condition, so that *leath-ard*, half height, means a very gentle slope". This is true also of our district ; cp., for example, *allt*, a mountain burn with steep sides, *lethallt*, a burn with one side not so. Conversely, in some of the *dà* names the function of the numeral seems to be not to enumerate lite-

1. *Ir. Names of Places*, I, p. 261.

rally but to augment the extent or notion of the word it qualifies. *Achadh dà sgaillt*, " field of two bald places » [1], may imply simply " very bare field " ; *Tom dà choill*, " well-wooded hillock ". Other examples will follow.

54. When *dà* is preceded by an old neuter the combination *-n-da* is found often occurring as *na*, mistaken, so far as I have observed, in place-name work for *na*, gen. sing. fem. of the article or *na(n)*, gen. plural. This assimilation however is undoubted, the phonetic process being the same as what takes place with the verbal particle *do* when preceded by the eclipsing proclitic *an*, interrogative or relative. Thus, *An do chunnaic sibh e* ? Did you see him ? becomes *Na chunnaic sibh e* ? ; *Seall an do ghabh i e*, Look if she took it, *foL nɔ yau i a* [2]. English Drumnagowan above (§ 52) as against G. *Druim dà ghamhain* proves a former Gaelic pronunciation of *n-dà-* as *na*.

Tom na rainich, Toumnarannich (E., p. Cromdale) *ṭaumna-Raniç*, also *ṭaumda-R.*, with eclipsed *d*, originally *Tom n-dà rainich*, ' hillock of two ferns '. *Tom ra rainich* is also heard, with change of *n* to *r* as in § 51. With such a thing as ferns, " two " numerically seems hardly likely. Is the meaning simply " ferny hillock " ? *Tom* is neut. as in previous examples.

Ruigh na bealaich, Rynabeallich (E., p. Cromdale) *ruinaḥialiç*, " sheiling of two passes " [3] ; originally *ruigh n-dà m-bealaich* [4], both *ruigh* and *bealach* being neuter (§§ 33, 43 and Hogan's list). The present-day *b* is uneclipsed, but it is unlenited.

1. Watson, *P. N. of Ross*, p. 246.

2. Cp. Munro, *Gael. Gram.*, p. 207, and C. M. Robertson, *Celt. Rev.*, V, p. 84.

3. It is still known locally that *Ruigh na bealaich* somehow contains *dà*. " Ruigh eadar dhà bhealaich" was offered as the correct form of the name.

4. The form *bealaich* is to be remarked. There is difference of opinion among grammarians as to what Scottish usage is, or perhaps rather was, in dual inflection. Mackinnon holds that the gen. differs from Irish (*Celt. Rev.*, VII, 7). Place-names in dà (gen.) should supply evidence of former inflection. Here the form is the same as that of the gen. sing. ; so with *rainich* above.

Dail na sneachd, Dalnasnaught (F., Glen Isla) *ḍal'na-sN'ɛχk*; *sneachd*, snow, is masc. in the modern language, and also in the place-names in the few cases I have found where its gender is shown. Also the *na* is phonetically *na*, not *nə*. Thus the name is for *Dail n-dà n-sneachd*; *sneachd*, neut. and unlenited, neut. also in Hogan. The meaning is literally "haugh of two snows", that is, "snowy haugh", a place perhaps exposed to drifting snow or where it lay long.

Gleann da ruail, Glendaruel (Ar.). Old spellings in the Glen Masan MS. (*Reliquiae Celticae*, II. pp. 432, 467) are *Gleann na ruadh* and *Glend darnadh*, as if 'glen of two reds'. An English spelling of 1314 is Glenarewale. The modern *Rual* or *Ruail* is obscure, but the spellings in *na* arise from *-n-da* as above.

Ard na murchan. Ardnamurchan (n. w. Argyll) *artna-muRu:χən*. The name is on record as early as Adamnan's *Vita Columbae*. There the following references occur :- regionem quae dicitur *Artda muirchol*; in *Artdaib muirchol*; in loco qui vocitatur Aithchambas sive *Art Muirchol*, v. l. *Ard muircoll*; MacVurich, 17 th cent., *Aird na murchann*, *aird* gen.; MacFirbis, *Ard na murchon*. Anglicised spelling, 1309, Ardnamurchan. The change of final liquid in the modern from presents no difficulty, as interchange of *l* and *n* is not unusual. But the relation of the modern name to the forms in Adamnan is not clear. *Ard na murchan* is for *Ard n-dà m-murchan(l)*; *àrd*, height, neut., and *dà*, gen. neut.; thus *muirchol* was neut., « height of two *muirchol* ». On the other hand *Artda* of Adamnan seems nom. plur. and *Artdaib* dat. plur., but *Art* nom. sing. This variation in number raises some suspicion as to the trustworthiness of these forms. Reeves takes *muirchol* as a compound, 'sea-hazel'; *coll*, hazel, neut.; and this may be right. If so, here again *dà* would hardly be literally numerical.

Tom na chiùraich, Tomnahuirich (nr. Inverness town). Two pronunciations are heard, *ṭəumnə-çiu:riç* and *t. -hiu:riç* (Tom na h-iubhraich), the first, according to my observation, the commoner. It is to be preferred, for the development *-na ch-* > *-na h-* is more likely than the converse, which indeed is hardly possible. An English spelling of the 17th cent., Tom

ni Fyrich, implies *ch* in the Gaelic [1]. The name is probably *Tom n-dà chiùraich*, from *ciùrach*, drizzling rain ; literally « hill of the two drizzles », equivalent to « showery hill ».

Ardna saor, Ardersier (I., p.)*artnɔ-s*ʎ*:r* ; 1226 Ardrosser, i. e. Ardro-ser. The Gaelic to-day sounds the same as *Ard na' saor*, 'height of the carpenters', and a popular etymology of carpenters drowned in the sea there naturally follows. The name is for *Ard n-dà saor*, *dà* neuter, 'height of two *saor*'. *Saor* is obscure, but O. I *sáethar*, neut., labour, difficulty, 'height of two difficulties', is possible ; such allusive names are not uncommon, their original point being often irrecoverable. The *r* of the English Arder*s*ier shows hesitation at some period in the Gaelic betwen *-na* and *-ra* ; cp. § 51 and *Tom na rainich* in § 54.

-ACH, -AICH

55. This ending, either by itself or in combinations, is probably the commonest suffix in the place-names, just as in Ireland. So also in the O. C. names of the continent the *-c-* suffix has a very wide extension. The force is primarily adjectival, but it is used to form nouns, as in the language to-day and at all periods.

Joined to nouns : *An aitionnaich*, aitionn, juniper, also *Aitionnach*; *Crannach*, *A'Chrannaich*, crann, tree ; *A'bhadaich*, bad, clump ; *Luachrach*, luachar, rushes : *An t-shlataich*, slat, osier ; *A'ghiuthasaich*, giuthas, fir ; *An socach*, soc, snout ; *Altach*, alt, joint; *An lianaich*, lian, wet meadow. Joined to adjectives : — *An seanach*, sean, old ; *Labhrach*, river name,

1. Gaelic *ch* in this position continually passed into English (Northern Scots) as *f*, while Gaelic *na h-* of the article did not. If it is objected that this *f* is found only in the Lowlands south of the Moray Firth, this is only true of modern speech (and not entirely true of it) ; in the Inverness area there are old English spellings where *f* is from Gaelic *ch*, e. g. *Ochdair-chlò*, Auchterflow, *Blàr-choid*, Blairfoid. Tom ni Fyrich is normal as Middle or Early Scots for *Tomna-chiùraich*, but not for *Tom na h-iubhraich*. Gaelic *na h-*, gen. fem. of art. before a vowel, regulary remains; Auchnahyle, Auchinhove, Balnaheklish, etc.

from *labhar*, loud (§ 11); *An caolach*, caol, narrow; *Fionnaich*, fionn, white; *Liathach*, liath, grey. A verbal stem lies in *A'phronnaich*, The Prony (A., Glen Gairn); cp. Tillypronie (A., Cromar); from pronn, pound, mash, alluding to the broken nature of the ground.

« This termination very often appears in the oblique form *-aigh* » in Ireland (Joyce). In Scotland the oblique *-aïch* is as common as *-ach*, and the usage, where the gender can be distinguished, is that the former is generally feminine, the latter masculine. Quiggin remarks for Donegal that there is a general tendency to make feminine substantives end in a palatal sound [1]. Both *-ach* and *-(a)ich* are unchanged for case in the place-names (§ 3).

56. The voiceless spirant *-aich*, *-ich* as against the voiced spirant *-aigh*, *-igh* in Irish is of course according to rule in Scottish Gaelic and would call for no remark, were it not that the form *-aigh* from a nom. in *-ach* is held, in some recent works, to occur in Scottish names. Thus Macbain writes for *Cluanaidh*, Cluny, « Cluanaigh a locative of Cluanach »; he gives Cruaidhlaigh as a loc. of Cruadhlach, Odharaigh as an old gen. of Odharach [2]. Watson takes the same view: « In old Gaelic, as is still the case in Irish, the dative or locative, and also the genitive case of nouns ending in *-ach* was formed in *-aigh* (pronounced nearly -ie), and this old formation survives in a considerable number of names » [3]; thus explaining *Dòirnidh*, *Blàraidh*, *Draighnidh*, etc. as oblique cases of Dòirneach, Blàrach, Draighneach, etc.

There seem to be very serious difficulties involved in this position. In the language of to-day the rule as regards palatal *ch* in an unstressed syllable is that where Irish, in any part of speech — noun, verb, adjective, etc. —, has the voiced spirant *gh* (silent in pronunciation), S. Gaelic has the corresponding voiceless *ch*. This is universally true, with the exception of the dialects of some districts nearest Ireland — those

1. *Dialect of Donegal*, p. 46.
2. *Trans. Gael Soc. of Invss.*, XXV, p. 78; XVI, pp. 187, 189. At p. 194 *Breacachaidh* is spelt *Breacachaigh* and analysed as from nom. Breac-ach-ach.
3. *P. N. of Ross*, p. xxxiv.

of Arran and partly of Kintyre and Islay [1]. Cases where Arran etc., retain *ch*, or conversely, where the rest of Scotland loses it, are exceptional and subject to special explanation. In Irish this unvoicing of an unstressed original lenited *c* is as old as the Old Irish period, but not as the Ogham period (at least in writing), and has remained ever since, while in Scotland the change of voiceless to voiced did not take place. This seems to be the most natural view to take for Scottish Gaelic, for otherwise we should have to hold that in Scottish Gaeldom *ch* universally became *gh* and finally silent, as in Irish, and that at a later period the original *ch* was (except in the southern fringe) universally restored. Strong evidence would be required before this could be accepted, and none has been offered. At least, in dealing with the names which they spell Cluanaigh, Odharaigh, etc., these scholars give none, nor does Meyer when he writes Longphortaigh as the oblique case of Longphortach, a place-name in Perth [2].

The Book of Deer certainly has spellings like *Muredig*, *toisig*, gen. of *Muredach*, *toisech*, and others, but these by themselves will not prove that the sounds were voiced in S. Gaelic at the period. The absolute dominance of Irish influence in all early documents of Scottish provenance must be taken into account. Macbain's remark is strictly relevant here, « The burden of proof must rest with suspicious weight on the person who asserts that old Scotch Gaelic exists in any document at all [3]. »

Further, some explanation is wanted of how it comes that *-aigh* has survived only in place-names and in them only sporadically. The case is different here from the survival of such petrifactions as neuter n. To write Droighnaigh, Odharaigh, Easaigh, Blàraigh, Breacaigh, etc., without accounting for the existence in the same area and at the same time of *Droighnaich*, *Odharaich*, *Easaich*, *Blàraich*, *Breacaich*, etc., is hardly satisfactory.

1. Cp. C. M. Robertson, *Celtic Review*, IV, p. 277 ff.
2. *Zur kelt. Wortkunde*, 64.
3. *Trans. Gael. Soc. of Invss.*, XI, p. 141.

The spelling therefore *-aigh*, *-igh* cannot be accepted for S. Gaelic. The palatal form of the *-ach* suffix is *-aich*.

-AIDH, -IDH

57. A cursory examination of any part of our area will reveal the striking frequency of names in *-(a)idh*. It is doubtful indeed whether in some districts it is not the commonest of all suffixes. It has by no means always the same history, and some attempt will be made in the following pages to separate out the chief sources. They are arranged under five heads, A-E.

A. — -adh, -aidh.

58. The abstract and verbal noun ending in *-adh* < **-ato* declines as an *o*- stem in S. Gaelic, in Irish most commonly as a *u*- stem < **-atu-*. Hence names of the type *Caislean clartha*, *Magh cromtha* in Ireland would be Scotland *C. cláraidh*, *M. cromaidh*. Another source for *-adh* is the O. C. suffix **-eto*, forming nouns and adjectives (Pedersen, *V. G.* II, 37) ; *caladh*, hard, < **cal-eto-*, *dligheadh*, law, < **dlig-eto--n*. Cp. continental *Nem-eto-n*, *Lob-eto-n*, *Or-eto-n*, *Alb-eta*, *Berl-eta*, etc.

Besides the gen., this suffix has the locative, in *-aidh*. This palatal ending seems to be due to change of original *-oi* to *-i* (I. E. loc. ending *-oi*), as -āi, dat. and loc. of -ā- stem > -ī [1] .

In the eastern dialects the *-adh* of the nom. is lost (§ 3 (*a*)), the suffix reappearing in the oblique *-aidh*.

1) In names consisting of single words :

59. *Ìleadh*. Isla, rivers (F. and B.) *i:l'*, very rarely *i:l'ə*. The *s* of the English is silent, and is an artificial spelling based on 'island'. The Gaelic spelling might be *Ìle*, but the

1. See Pedersen, *V. G.*, § 431, and Thurneysen, *Hdb.*, § 295.

early English forms, Ilef, Yliff and the like, show a final spirant; hence the word must be *Ileadh*. The root may be **il*, swell; cp. Gaulish *Iliatus*, *Amb-īliati*, etc. (Holder). As river names the feature referred to is their liability to spates.

An Garbhadh, gen. *A'Gharbhaidh*, Garrow (P., Glen Quaich), from *garbh*, rough. The inflection for case is to be noted. This is the only suffix that in some instances, especially when the article is present, is not stereotyped in one case. *Fasadh*, gen. *Fasaidh*, and also *Am Fasadh*, gen. *An Fhasaidh*, rather common, e. g. Foss (P.), 'resting place, station'; O. I. *fossad*. *An Asaireadh*, The Assarow (R., Alness); *asair*, asarum europaeum.

Drùthadh, *Drùthaidh*, *ḍRu:*, *ḍRu:i*, Druie, river (I., Rothiemurcus). These forms occur thus : — the river is *Allt drùthadh*, the confluence *Inbhir-drùthaidh*, the pass at the head of the river *Làirg dhrùthadh* on Deeside, *L.-grùthadh* on Speyside, with *dh-* > *g-*, and *Tulach dhrùthadh* (*gr-* again on Speyside), Tullochgrue farm. For the nominative in these phrases see § 49. The word may be *drùdhadh*, oozing, but much more likely the stem is *drùth*, fierce, violent, and the formation originally abstract in force. Strachan explains O. I. *drús*, violence, as an « abstract formation from an adj. drúth, which probably gives *drúth*, fool; also Welsh drud, violent [1] ». This is an impetuous torrential stream.

Garadh, Garry, rivers (P. and I.). For the Inverness one the forms are *Garaidh*, *Loch garaidh*, *Inbhir garadh*, *Gleann garadh* (so also in 17 th cent.); for the Perthshire, *Uisg gharaidh* (i. e. the river Garry), *Gleann garadh*, *Loch garadh*, *Srath gharaidh*. « *Glen gar* », Gaelic phonetic spelling in the Book of the Dean of Lismore, shows fall of *-adh* already in the 16th century. From the root **gar*, 'to cry out, to speak', which is possibly tha stem in *Garumna*, the Garonne; cp., for the notion of noisiness, the streams *Labhar* (§ 11) and *Labhrach* (§ 55) and the next example.

Blà'adh, *ḥLa:*, Blye, river (B.) and *Inbhir-blà'adh*, Inverblye. The English Blye is from *Blà'aidh*, which case is not

1. *Stories from the Táin*, p. 78.

now heard in the Gaelic. O. I. *blà*, noise, din (Meyer, *Contributions*); *Blà'adh*, an abstract.

Cluanaidh and *Loch Cluanadh*, Clunie and Loch of C. (P., Blairgowrie), *cluan*, meadow; *Cluanaidh*, loc.

Bealaidh, loc. of bealadh, pass, passage, see §§ 60 (*b*) and 61

2) in phrase compounds:

60. (*a*) in the second term: *Carn easadh*, *ḳarn-es*, but the stream from the hill, *Allt Easaidh* (A., Braemar); *eas*, waterfall. *Sneachdadh*, an abstract from *sneachd*, snow, is rather common, e. g. *Iomair an t-sneachdaidh*, 'snowy ridge of land'. *Allt lorgaidh* (I., Dulnan), gen. of *lorgadh*, tracing, track, from *lorg*, path.

(*b*) in the first term: *Camasadh mhaigh*, Cambus o'May, (A., nr. Ballater) *ḳaməs -vẽi*. Cambus o'May, and the older Cammisamay and the like, show the former presence of -adh in the Gaelic, also indicated by *ḳaməs*; *camas* alone would give *ḳams* in the dialect. From *camas*, bend, and *magh*, plain 'bending of plain'. The well-marked narrow flat on the north side of the river is thrown over to the south side in the course of a deep bend.

Ràtadh-mhòin, Rothiemoon (I., Abernethy, *ra-χt-võ:n*; *ràth*, rath, fort, gives with the *-d* suffix (see later) *ràt*, obl. *ràit*, in historical spelling *ràthd-*, *ràithd*; *ràtadh* abstract, then concrete, 'fortification'; *mòin*, 'moss'. *Ràt*, *Ràit*, *Ràtadh* are widely spread, especially in central and east Pictland. Thus: *Ràt*, Raitt(s) (I., Badenoch); *Ràtadh-mhurchais*, Rothiemurcus (I., p.) *ra-χt-vuRu:χïſ* in Strathspey, *ra-χtə-v.* in Badenoch where final *-adh* is kept; *murchais* obscure to me; *Ràit-mhill*, Rotmel (P., Dunkeld), *mhill* gen. of *meall*, lump; *Ràit-chnuic*, Raitknock (N.) *cnoc*, hillock; also Rothiemay (B.), Rothiebrisbane (A.) and many others in the north-eastern lowlands.

Daileadh-phùr, Delliefure (E., Castle Grant), *ḍal'-fu:r*, from *dail*, meadow, and *pùr*, pasture?; but *Dailidh-phùr*, Dalliefure (A., Glen Muick), probably belongs to § 71.

Bealadh-chraisg, Ballachrask (I., Kilmorack), *ḥialə-χraſk*; *crasg*, a crossing; 'path or pass of (the) crossing'. Besides

bealach, 'a pass', there is also, and apparently from the same stem, *bealadh*, 'passage, road through', obsolete, and hitherto unnoticed I believe. Bealach is primarily a mountain pass, bealadh is sometimes found applied to a passage through a river, and in this case equivalent to 'ford'. It is not, however, to be confounded with *beul-àth* and *beul-àith*, also *beul-àthain*, 'ford-mouth, ford', still in living use, and found in place-names, e. g. *Beul an àthain*, Balnain, (I., Duthil) and another (A., Glen Gairn); *Beul-àth na Làirg Dhrùthadh*, 'ford of the L. Ru' (A., Braemar).

Some instances of *bealadh* are: - *Bealaidh*, *ḥiali* [1], Bellie (E.), loc. case. *A' Bhealadh bhuidhe*, O.S.M. Beul Buidhe (I., Abernethy) *vial-vui*, 'the yellow passage'. *Bealadh an àthain*, Balnain (I., Badenoch) *ḥialə-na:'ən*, 'passage of the ford', *an* possibly being the article. Quite as likely, however, *bealadh* may be neuter here (cp. the many neuters in *-adh*, *o-* stems, in Hogan's list) and the word *Bealadh n-athain*. *Bealadh n-Aigh*, (A., Braemar) *ḥialə-nɛi* [2]. This name applies to the place where the high road passed through the river Ey before there was a bridge. The neuter *n* is certain here, because the article is quite unknown with river names in Pictland. There is a pass somewhere in the Trosachs which appears in Scott's Lady of the Lake, canto vi. as *Beal'an duine*, that seems to

1. This is the Gaelic for Bellie that I heard on middle Speyside and is confirmed by what Shaw says in his History of Moray, in the 18 th century: "The parish in Irish [i. e. Gaelic] is called Bealidh". The writer in the Statistical Account mentions the popular etymology *beul-àith*, which is wrong, but shows that the true *meaning* of Bealaidh had still survived. At Bellie church, to the site of which the name properly applies, "there was one of the finest fords upon Spey".

2. The river is phonetically *ɛi* or, better, a sound intermediate between *ɛi* and *ai*. This may be spelt *Eigh(dh)* or *Aigh(dh)*; there are no old Gaelic spellings to help. The neut. *n*, however, decides; the sound here is *n*, not *N'* (§ 28), showing that the following vowel is non-palatal. Hence the word is *Aidh* or *Aigh*; probably the latter, as there is an Irish river *Aige* (Hogan, *O. G.*). Both may be from root **ag*, to go, to drive, with *-e* suffix $<$ **-io*, **-iā*, the meaning being the racing, "rapid stream"; compare *aige*, race, Cormac's glossary. The continental god-name *Ageio* (Holder) may be connected. For the notion, compare the Irish river Lingaun, from *ling*, leap forward.

contain *bealadh*,, but I have not heard the word in Gaelic. For *bealadh* in proper compounds see § 61.

Coltadh-lònaidh, Cultalonie (P., S. Ardle) *ḳɔlt-Lɔ:ni*; when the short form of the name is used, without *lònaidh*, it is *Coltaidh*, loc. The stem *colt* or *col-t*-is doubtful; *lònaidh*, from *lòn*, marsh.

Lorgadh n-dùr, Lairgindour (I., Strath Nairn) *lorəkən-du:r*, also *-dul*; *lorgadh* neut.; 'hard path' or 'track', i. e. not boggy; cp. *Allt Lorgaidh*, § 60 (a).

3) in proper compounds:

61. *Deireadhcamas*, Dericambus (P., Glen Lyon, on the river) *ḍferəkaməs*, 'end turn' or 'bend', *deireadh*, neut., no lenition in *camas*; cp. O.I. *dered*, neut.

Bealadrum, Belladrum (I., Kiltarlity), *ḥiaLətrəm* and *ḥiaLtrəm*; i. e. *bealadh* and *drum*, 'ford ridge'; cp. Balladrum (Kincardine, p. Durris) at a former ford.

Bealadar, Ballater (A., Deeside) *ḥiaLtər*, earlier English spellings almost invariably Ballader, with *d*. The second term is *dur*, door passage, for which see Meyer on Gaulish *duros*, O.I. *dor* (*Zur kelt. Wortkunde*, 191). As Meyer-Lübke saw, the vowel in *duros* is short, and the word has nothing to do with Ir., S. G. *dùr*, hard. It is glossed *osteum* in Endlichers glossary. Meyer finds it in the Irish place-name *Doraib*, dat. plur., and in *Cuan Dor*, gen. plur., Glandore. It is an *o*-stem, nom. sing. *dor*., nom. plur. *duir*, which plural seems to answer in meaning to the Latin place-name Ostia. *Bealadar* i. e. *bealadh* + *dur*, = 'pass door' [1].

Whether Meyer is right in thinking that *dur* is rare in Ireland I do not know; it seems to be. It certainly is familiar in Pictland; as follows. *Caladar*, Callender (E., Strathspey, on the river) *ḳaLtər*, i. e. *caladh*, ferry, landing-place, and *dur*; a proper compound. The first was neut., as the *n* of the

1. The original Ballater was not at the site of the present village, but east of it, exactly at the mouth of the great cleft now known in English as the Pass of Ballater, which formerly was the only passage on the north side of the river between upper and middle Deeside.

English shows, and the name once *Caladh'ndur* (cp. § 36 etc.), 'ferry door' ; cp. Gaulish *Brivodurum*, 'bridge door'. There is another Callendar in Perthshire, obviously the same word, though the Gaelic of it is now *Caladhsraid* 'ferry street'. Probably there were two names at one time, one in *-dur* which has gone obsolete in Gaelic, the other in *-sraid*, obsolete or never used in English. *Duras*, Dores, (near Inverness) *ḍurəs* [1] ; *dur*, with *-as* suffix (§ 4) ; at a crossing on Loch Ness ; cp. Durris (K.) at one on the Dee. *Caoldar*, Coultree (I., Laggan), 'narrow passage'. *Cùldar*, Culdare (P., Fortingall) *ḳu:Ltər*, *cùl* and *dur*, 'back door' or 'passage'. The plural of *dur*, more probably than the locative, occurs in *Duir-aisginn*, Duireaskinn (P., Aberfeldy) *ḍuir aſk'iN'* ; *aisginn*, connected with *aiseag*, ferry ; « ostia transitus ». See also *Caoldaraidh* and *Leathandraidh*, § 76. Other instances, probable though less certain, are omitted.

Sgànadhport, Scaniport (I., river Ness) *ska:nəport* ; neuter proper-compound, 'ferry of the cleft'. *Lasantulaich*, Lassintullich (P., Kinlochrannoch) *Lasṭuliç*, also heard as *duliç*, i. e. neut. proper cpd. *Lasadh'ntulaich*, 'flaming hillock' ; *las*, blaze, burn, perhaps where Halloweven or other magic fires were kindled, or beacon fires. *Claonaboth*, Claonboth, (R., Kintail) *ḳLʎ:nəpo*, *claonadh* 'sloping, squint', *both*, hut, neut. proper compound.

B. — idhe (adjectival)

62. A second source for names in *-aidh* is the adjectival suffix corresponding to O. I. -ide [2]. In S. G. the final -e is gone in the modern language. It seems difficult, if not impossible, to know what extension this suffix had in old Gaelic and how far it is to be expected in the toponomy. In the present language, adjectives that are best regarded as belong-

1. It is important, for the etymology of O. C. *duros*, to notice that the modern Gaelic of *duro-* with the *-st-* suffix is *duras* or *durus*, a different word from *dorus*, door.

2. Cp. Pedersen, *V. G.*, § 374 (2), Thurneysen, *Hdb.*, pp. 212-3.

ing here are extremely rare, e. g. *àillidh*, beautiful, from *àille*, beauty, *deamhnaidh*, devilish, from *deamhan*. Most adjectives in *-aidh* have a different origin, see § 63 below, and it is to be inferred that the same will hold good in the place-names; but *-(a)idh* from older *-idhe* doubtless does exist, e. g. *Dail-radaidh*, Dalraddie (I., Badenoch and A., Crathie); *radaidh* from *rad*, *rod*, iron scum, cp. O. I. *rotaide*, reddish (Stokes, *Ir. Glosses*). In the following three, by the help of early English spellings, the ending seems certain. *Muileann duinidh*, also-*doinidh*, Mill of Dinnet (A., Deeside) *mul'N-ḍuni*. Dinnet is the English to-day, but formerly it was trisyllabic, Dinnatie; hence *duinidh* or *dunaidh* (indistinguishable in sound) is for *duinidhe* [1]. *Achadh mhunaidh*, or *-mhuinidh*, Achmonie (I., G. Urquhart) *aχə-vuni*. In 1370 Achmunedy = *ach(adh) -mhuinidhe*; stem as in O. I. *muine*, bush, shrub; 'bushy field; cp. -munedy in Kinmundie, Kinmunedy (A.) and others. *Calaidh*, Cally (P., Strath Ardle) *ḳali*; before 16 th century, Kalathin (for *n* see § 70), Calady; i. e. *Calaidhe*; stem *cal* uncertain.

C. — -(a)idh as secondary ending.

1) *after -da, -dha*

63. The adjectival ending *-da, -dha* < **-adio-*, *a* phonetically *ə*, appears in S. G. as in Irish: granda, ugly, Gallda, foreigner, furasda, easy, nàdurra, i. e. nàdurdha, affectionate, etc. In another type, however, Irish *-da*, *-dha* is represented in S. G. by *-daidh*, *-dhaidh*; cp. Macbain, *Dict.* p. xxxiii. Irish banda, feminine, seanda, old, O. I. tiamda, dark, neamdha, heavenly, crannda, feeble, fuardha, chilly, are in S. G.

1. The stem here is obscure. *Duinidh(e)* also occurs in *Ardmach-duinidh* or *-doinidh*, Ardmach-donie (I., Kirkhill), and is common in Anglicised forms, such as Craigendinny, Blairindinny, Auchindinnie; and the stem in *Creag an duin* (P., Strath Ardle), *Glaic an duin* (N., Braeval) (which may be *Creag n-duin* and *Glaic n-duin*), with popular etymology *duine*, "man" in each case. ? Cp. Inchidony in Cork, *Inis-Duine*, "the island of the man" (Joyce, II, 121).

baindidh, seandaidh, tiamhaidh, neamhdhaidh, cranndaidh, fuarraidh, i. e. fuardhaidh. So also in place-names.

Cròchaidh, a stream (P., Glen Tilt) *ḳrɔ:χi*, better *Cròchdhaidh*; cp. O. I. *crochda*, red (Meyer, *Contrib.*)

Blàr-fionndaidh, Blairfindie (B., Glen Livet) *ḥ.-fiuN:ti* ; *blàr*, a mossy flat, and stem *fionn*, hair; referring to rough grass.

Niataidh, Neaty (I., Strath Glass), a loch name, but no doubt the proper name of the river also out of the loch, now called Allt garbh, rough burn ; *N'iəχti*. Cp. Ir. *niata*, strong, fierce, and Macbain, *Dict.*, s.v. As the word is absent from the dictionaries of Mac Eachan and MacAlpine, and has no proper authority in the H. S. D., the form *niata* for S. G. may be taken as an Irishism, the native form being given in this place-name, viz., *niataidh*. The stem is old common-Goidelic *nía*, gen. *níath*, *niad*, 'champion' [1] ; *niata*, with adj. suffix, from *niathda*, *t* from *thdh* [2] ; Scottish *niataidh* being *niata* + *aidh*. O.C. **nēts* > *nía* occurs several times in the Irish oghams : *Neta-Segamonas*, 'champion of Segomo', the Gaulish Mars. With *Niataidh* as a river name, we are no doubt in the circle of river-worship as usual. Another instance of the word is in *Creag Niataidh*, Craig Niety (F., Glen Isla) *ḳ'.-niati*, with *n* lenited, i. e. Craig *of* Niety, which suggests that the name *Niataidh* properly belongs to the adjoining stream, now known only as the Muckle Burn, that is, it is nameless [3].

1. Cp. Pokorny, *Zeitsch. f. celt. Phil.*, X, 405.

2. Thurneysen, *Zeitsch. f. celt. Phil.*, XII, 254.

3. The river Nettie in Strathdon (A.) is different. The confluence Invernettie is to be heard in Gaelic, *ɛnər-N'ɛ:ti* : hence the stream is *Neudaidh*. The stem suggests connection with O. I. Nét. gen. Néit, the Goidelic god of war, which Stokes takes from **Nṇto-s* and connects with Gaulish Nanto- and Gothic ana-nanþjan, " to dare " (*Arch. f. celt. Lex.*, II, 424). Cp. *Nanto-svelta*, a goddess name. There is another Nettie at Burnhaven, Peterhead (A.), seen in Invernettie there ; the Gaelic is unknown, but was presumably the same.

2) *after the passive participle.*

64. In Irish the suffix of the passive part, is lenited [1], while in S. G. it is not; *toghta*, lifted, *curtha*, put, S.G, *togta*, *cuirte*.

On this participial suffix further extensions may be formed. *Marbhtach*, 'deadly', against Ir. *marbhthach*, is to be explained as containing not the suffix group *-tach* from *-*taco-*, which would give *marbhthach*, but the participle *marbhta* plus the *-ach* suffix. Similarly, *cobhartach*, 'helpful', from the part. *cobharta*; Ir. *cabharthach*, O. I. part. *cobarthe*.

The addition of an *-(a)idh* suffix to the participle is seen in *cairtidh*. The part. is *cairte*, i. e. *cairt-te*, 'barked'; *cairt-idh* has the secondary meaning of 'bark-coloured', 'tawny'. *Seunta*, in northern dialect *sianta*, 'defended from enchantment', part. of *seun*; *siant-aidh*, 'hardy man, hero'. *Reòdhta* and *reòidhte*, 'frozen', part. of *reòdh*; *reòdht-aidh*, 'frosty' [2].

Examples in place-names:

65. *Nochdtaidh*, Nochty, river (A., Strathdon) *Nɔχti*; *nochdta*, part. of *nochd*, make bare. River names are occasionally founded on the physical features of their valleys.

Brachtaidh in Dallas-brachty (E., Edinkillie), so called to

1. Except of course after *t*, *th*, *d*, *dh*, *n*, *l*, *s*, and after *ch* and *gh* (in verbs of one syllable).

2. *Foirfe*, "perfect", of the dictionaries is not, as far as I can learn, S. Gaelic; the word is everywhere *foirfidh*. O.I. *foirbthe*, perfectus, should, be represented in S. G. by *foirbhte*, with *t*, and (with the suffix) *foirbhtidh*, whereas what we have is *foirbhthidh*, with *th*, spelt *foirfidh* (*f* < *bhth*). But O. I. shows irregularity too. The pass. part. of *forfess* is the irregular *forbaide*, "finished", while the regular form *foirbthe* is used as an adj. in the sense of "perfect" (see Thurneysen, *Hdb.*, p. 407) Again, *curraidh*, "exhausted" (wrongly explained in Macbain, *Dict.*) is *curthaidh*, better *cuirthidh*, where *cuirtidh* might be expected, answering to Ir. *curtha*, "despatched, accomplished", participle, in form, of *cuir*, put, but adjectival in meaning.

These words suggest that in old S. G. the *t* of the participle was unlenited only when the word was strictly verbal in force; when it became an adj. there was, or might be, lenition. At the same time, words like foirbhthidh and cuirthidh might be explained as early borrowings into S. G. from Irish, the -idh suffix being added. But this seems less likely.

distinguish it from another Dallas not far off (§ 4) ; *braχti*, from *brachta*, part. of *brach*, to rot, with suffix ; 'rotten place' ; cp. *grod* and *breun*, 'rotten', in place-names. The explaination sometimes heard of *brachtaidh* as a compound of *braich*, malt, and *tigh*, house, is impossible in every way. The stem is *brach*, not *braich*, the second term would be lenited, and *-tigh* does not appear in old compounds of noun + noun, but *-teach*, e.g. *cùilteach* 'back house'.

Coire-ghealtaidh, Coire Yeltie (A., Glen Clunie), *ḳ.-ạLti*, 'grassy corry' ; *gealtaidh*, from *gealta* participle of the verb seen in O. I. *gelim*, 'graze' ; cp. O. I. *geltboth*, gl. pabulum ; *for celtbaidi* (*c* for *g*), 'to pastures' (*Thesaurus Palaeohib.* I, 339).

Àthain-ghaoichtidh, also *Fàthain-*, with prothetic *f*, Fornighty (N., Ardclach), *a:'in-ya:çtʃi*. The first term is *àthain*, ford ; the stem of the second, *gaoich*, is obscure to me, but *gaoicht-* is a participial form. Similary *Fodhairtidh*, Fodderty, *fɑurtʃi*, (R., p.) contains a pass. part., but I cannot identify the verb.

Dail-bàididh, Dalbagie (g = dz) (A., nr. Ballater) *ḍ.-ḅa:tʃi* ; *ḅàid-*, in better spelling *bàidht-* [1], part. of *bàth*, drown + suffix. The flat is liable to flooding.

Prominent attention has sometimes been called to this ending in *-taidh*, *-tidh*, English -ty, as being Brythonic and « non-Gaelic », with how little foundation the above analysis, I think, makes clear.

3) *after -a, -e.*

66. *-àidh* is found added to unaccented *-a*, *-e*, i.e. *ə*, of other origin than in 1) and 2). *Cùbhraidh*, better *cùmhraidh*, 'sweet', Ir. *cumhra* ; or does this belong to § 62 ? cp. *cumraide*, sweet (Meyer, *Contrib.*). Ir. *eachtra*, gen.and dat. the same, 'adventure', 'history', from *eachtar* ; S. G. *eachdraidh*. *Faoighe*, *faighdhe*, 'begging', so spelt in the dictionaries, is *faighdhidh* ;

1. The part. of *bàth* is written *bàite* in the dictionaries, and this may be the usual pronunciation ; but I am familiar with *bàide* as here, the word being *bàidhte*, cp. Ir. ; *-dht* > *d* not *t*. Phonetically *bàide* = *ḅa:tʃə*, *bàite* = *ḅa:htʃə*.

e. g. in Gairloch the word is *fa:hi*, dissyllabic, in Lewis *fa:'i*; *faighdhidh* is the abstract *faighdhe*, (from *fo-guid*, beg, O. I. *foigde*) plus *-idh*. *Ubaidh*, charm, sorcery, for *upthaidh*, cp. Ir. *uptha* (Dineen, *Dict.*, and cp. Pedersen, *V. G.*, I, 339) [1].

Lòchaidh is an instance of the same extension, from the place-names. There are at least four rivers so called in our area. (1) Lochy in Lochaber (I.), river and loch, (2) Lochay entering Loch Tay (P.), (3) Lochy, tributary of Orchy (Ar.), (4) Lochy, tributary of Aven (B.). The Gaelic for all is the same, *Lòchaidh*, *Lɔ:χi*. The first two are also heard as *Lòchath*, see § 78 below, *Lɔ:χa*, apparently nominative of *Lòchaidh*, but the distinction of nom. and gen. is not kept and the forms are indiscriminately used. The Banffshire one is heard only as *Lòchaidh*. As has been long ago pointed out, I do not know first by whom, the Lochaber river is mentioned in Adamnan, *Vita Columbae*, Bk. I. chap. 28, « fluvio qui Latine dici potest *Nigra Dea* » and the loch appears in the chapter heading as « stagnum Loch-dae » (*Thesaurus Palaeohib.*, II, 272). «Nigra dea » is evidently a translation by popular ety-

1. Ir. *suirghe*, wooing, is in Scottish dictionaries spelt *suiridh(e)*, and rightly, I think, as to the last syllable. Quiggin gives Ir. *suirghe* phonetically as *sir'i*; " M. Ir. suirge became *sir'ijə* and finally *sir'i* (generally with short vowel) " (Dialect of Donegal, p. 46). The *-i* thus arises from *-ijə* and includes the svarabhakti. In S. G. the case is different, and indeed in this class of word generally the Scottish svar. seems to be quite different from Irish. To take West Coast pronunciations where the long liquid-svarabhakti (§ 33, note) is heard in full perfection, at Gairloch the word is *saɹa:i*, in Lewis *sara:i* (with *r* trilled). The final *-i* is thus not the svar. The only question is whether it represents the *-gh* vocalised or whether it is an added ending. Compare in the same dialects *gairbhe*, *tairbh*, *deilbh*, etc., which are *gaɹa:i*, etc. (*bh* = *i* phonetically), and it will be noticed, I think, that the *-i* of *suiridh* is longer. If so, the word is *suirghidh*, with added suffix as in § 66. *Foirfidh*, *Foirbhthidh*, *fara:fi*, is a clear case, because there is f (phonetic) between the svar. and the *-i*.

As regards *éirigh*, rising, *e:ri*, *áiridh*, sheiling, *a:ri.*, Ir. *éirghe*, *airghe* (but also in E. Ir. *áirge*), the liquid-svar. never came into play as the vowels are and were long. Is the *-i* a vocalisation of *-gh* merely or is there an additionnal ending, i.e., are the words *éirghidh*, *áirghidh*? Probably they are. *Fàillidh* (§ 42), *fa:L'i*, I take to be *fàilghe*, ring, + *-idh*, i.e. *Fàilghidh*; *L'* from *-lgh-*, cp. *àilleas*, pleasure, *a:L'əs*, from *àilgheas*.

mology of *Loch-dae* [1]. In the Annals of Ulster, a. 728, the loch is stagnum *Loogdae* (T. C. D. MS.), *Loegdae* (Rawl. MS.); *oo* written for *ō*. The modern Gaelic shows the secondary *-aidh* of the foregoing sections and the name should be etymologically written *Lòchdhaidh*, which spelling is indeed implied in the early English form Lochty.

Eliminating then the secondary ending, we are left with *Lòchdha*, O.G. *Loogdae*, *Loegdae*, *Loch-dae*, to explain. The root, **leuko-*, **louko-*, white, bright, is the same as in O. I. *lóchet*, lightning, *-nt-* stem, *lócharn*, *luacharn*, Gaelic *lòchran*, light, lamp, < * *louk-arnā*; cp. Latin lūcēre, shine, Greek λευκός, white. *Loogdae*, *Lochdae*, *Lòchdha* is from **leuk-*, **louk-adiā* or more probably **louk-idiā*, 'the bright one' [2]. Compare Gaulish *Leucetios*, god of lightning, a by-name of Mars, and Latin Juno *Leucetia*. The fourfold survival of the name in the modern toponomy, and over a wide area, shows the ancient importance of this particular river divinity and may be compared with the four or five *Éire*-named rivers. (§ 22).

1. It is perhaps hardly right to call Nigra Dea a popular etymology in the ordinary sense. It may have been prompted by a religious motive and may have been a deliberately depreciatory stroke at the river worship of Pictish paganism. Cp. *Vita Columbae*, II, chap. 10. The editors of the *Thesaurus Palaeohibernicus*, II, 279, followed by Marstrander in *Dictionary*, col. 168, suppose that Nigra Dea is for some Dubdea. This vox nihili Marstrander further identifies with the River Dee. For this latter see § 12 above.

2. Macbain discusses *Lòchdhaidh* in *Trans. Gael. Soc. of Invss.* XXV, p. 63, and *Dictionary*, s. v. *luch*. Founding on Adamnan's "Nigra" for *lòch-*, he turns O. I. *loch*, black (loch i. dub., Cormac's gloss.) into *lòch*. *Loch*, black, is from **luko-*, *lòch*, bright, from **leuko-*; see Stokes, *Urkelt. Spr.*, pp. 242-3, Pedersen, *V. G.*, I, 54, 376. For *loch*, black, with short vowel, cp. *Magh n-lochaidh* (§ 43); *Meudar-loch* (§ 51); *Strath loch*, Straloch, *sra-Lɤ* (P., Strath Ardle), no lake there, "black strath". A river with stem *loch*, but belonging to the *-nn*-declension, is *Lochainn*, *LɤiN'*, which comes out of *Loch Loch* (P. Glen Tilt) *Lɤ-Lɤ*; this shows a declension, nom. *Loch(a)*, gen. or dat. *Lochainn*.

It may be remarked that, apart from philology, the explanation of these Highland rivers *Lòchdhaidh* as involving "black" might have been suspicious; the Banffshire one in particular is of the same crystal clearness for which the Aven, which it joins, is famous.

The stem also occurs in *Lòchsaidh*, a stream at the top of Glen Shee (P.), marked in error on the map Lochy, containing the suffix group *-saidh*; and in *Poll-lòchag*, Polochaig (I., on the Findhorn) *p̀ɔul-Lɔ:χak*, *Lòchag*, being the burn, 'clear streamlet'. The Gaelic for the Lochty or Black burn (E.) is not obtainable and the original length of the vowel unknown; and so with Lochty burn, tributary of Ore, Fife.

For another class in which Old Gaelic *-e*, *-i*, nom. of *-n*-stem, has landed in the modern language in *-(a)idh*, see § 70.

D. — -(a)idh, i- stem, < -ati.

67. *Agaidh mhór*, Aviemore (I., S. Spey) *aki-vo:r*. This is the pronunciation in the Spey valley, and the Gaelic stop *g* against the spirant *v* of the English in indeed « very extraordinary », as has been remarked [1]. It can however be simply explained. Aviemore lies near the end of the great pass through the mountains between the valleys of Spey and Dee, and the name is equally well-known on the upper Dee. There the Gaelic is *a:yi*. *Àghaidh*. Evidently this is the form from which *Avie* of the English originally came and is older than *agaidh*, the development *-gh-* > *-g-* on Speyside being secondary, and easily paralleled. The stem *àgh* is obscure to me, but the interest of the name lies in its form, for beside Aviemore (accent on last) is Avinlochan (accent on first), in Gaelic *akṇlɔχan* (first *a* at least half long), a proper compound, *Agaidh' nlochan* (cp. §§ 35-6, etc.) [2], the first term qualifying the second, 'the Agie lochlet'; *àgaidh* is neut., with *n* preserved before *l* as usual (§ 28).

Along with this name goes *Creichidh*, Crathie (A.), *k'reçi*, (cp. Creicheis § 4), now a parish name, but originating, as usual, as a place name at the site of the parish church. Not far off, and on higher ground, is *Creichidh n-àird*, *k'reçṇ-a:rtʃ* Crathienaird, 1451 Crachenardy; *àird*, formerly *àirde* as in

1. *Trans. Gael. Soc. of Invss.*, XVI, p. 193.

2. In *Trans. Gael. Soc. of Invss.*, XXV, p. 82, the word is misaccented and misunderstood.

1451, with *-e* lost as usual, 'height'; a phrase compound meaning, 'Upper Crathie'. *Creichidh*, neut., with *n* before a vowel [1].

The two preceding names, it can be seen, are particularly valuable. If *Agaidh*, *Aghaidh*, and *Creichidh* had occurred only by themselves, the precise origin of the suffix would have remained uncertain. It might be, for example, a loc. of *-adh*, or ofsome other *-t-* suffix, or the adj. **-idio*, **-adio-*, etc., but the lucky survival of tbe compounds proves that we have here nominatives of the neuter *i-* stem. This definitely establishes for one source of the *-aidh* suffix the O. C. *-ate*, *ati*, neut.; cp. the mass of continental names in that ending in Holder. Its function seems to be usually to express the meaning of 'place of'; e. g. *Rati-ate*, from *ratis*. 'fern', *Briv-ate*, from *brivā*, 'bridge'. The same meaning is found in Pictland: *Collaidh*, 'place of hazel', *coll*; *Corcaidh*, 'place of oats', *corc*; *Àthaidh*, 'ford place', *àth*; *Lagaidh*, 'hollow place', *lag*; *Cumaraidh*, 'confluence place', *comar*; *Braonaidh* 'wet place', *braon*, drop; *Mucaidh*, 'place of pigs', *muc*; *Crasgaidh*, 'crossing place', *crasg*; and so on.

Though *Àgaidh'nlochan* and *Creichidh n-àird* are the only examples I happen to have where the nasal is actually still preserved, there are many proper compounds where its former presence can be inferred from the non-lenition of the second term (cp. § 37. etc.). Examples: —

68. *Conaidhgais*, Congash (I. nr. Grantown), *ḳɔnikaſ*. An English spelling of c. 1281, Conynges, shows the neuter *n* still there. Both elements are obscure; *conaidh* possibly < * *kunate*, from * *kuno-s*, high; *-gais* is quite doubtful, even the *g* is not certain, though likely (§ 39, note). The final *a* (phonetically) in this position can represent long *a*, *o*, *e*, or *ao*.

Àthaidhgais, Aigas (I., at a ford on the Beauly river), *a:'ikaſ*; *àthaidh* from *àth* ford; *-gais* as in preceding name [2]. Congash is also near a river.

1. There can be no question here of what the *n* is. The gen. of the art. would give *-na h-àird*, common in p. n., Englished *-nahard*.

2. Etymologised as Norse eik-áss, oak-ridge! (*Zeitsch. f. celt. Phil.*, V, 480).

Cuilidhgaran, Culligran (I., Strath Farrar), *ḳul'ikaran*, a compound of *cuilidh* and *garan*, 'thicket'. Though *cuilidh* is common topographically, its meaning is not quite certain, Macbain says 'hollow, recess' ; 'thicket of the hollow'.

Minidhgag, Minigag [1], a pass through the Grampians from Glen Tromie (I.) to Glen Bruar (P.), *minikak*; the second term is *gàg* 'cleft, gap', here practically 'pass'; *minidh*, the palatal form of *mion*, *mean*, small, with *-idh*, is possible, but not very satisfactory as to meaning; more likely from *meann*, kid, cp. *minicionn* [2], kidskin, which is identical in sound, 'kid pass' ; passes named from animals are common enough.

Faraidhgeag, Farigaig (I., Loch Ness), *farik'ak*, with palatal *k* from influence of preceding vowel; now the mame of a river, but not originally so ; '*faraidh* cleft'. The stem *far-* is uncertain, possibly it is the preposition *far*, over.

Sinidhgag, Shinigag (P., Glen Girnag), *ſinikak*; *sinidh*, from *sean*, 'old' ; cp., for the palatal form, *sinead*, seniority ; 'old pass'.

In phrase compounds :

69. *Màgaidh-boireann* (A., Braemar ; once a croft at Corriemulzie) *maki-ḃorN* ; *màg*, a bit of arable land, *boireann*, obsolete, 'rock', nom. here (§ 49), 'rock field'. *Creichidh n-aird*, see § 67. **Dùnaidh n-allt* ; this is the practically certain restoration of Duninald (F., nr. Montrose), on record from 12th century ; *allt* nom. (§ 49); *dùnaidh* from dùn, 'fort-place of the burn' ; neuter here. *Dunaidh* from * *dūn-ate* is one of the commonest names, singly and in composition.

E. — -(a)idh as new nom. to -n stem.

70. The Book of Deer has the following names. (1) *Alteri*,

1. The word has been written *Miongag* and explained as a compound of *mion* simply and *gàg*, but this would give *minɔ:kak*, with liquid svar., whereas the word is simply *minikak*, no svar. ; and Miongag would be Mionghag, as in the neighbouring name *Garbhghag*, " rough cleft ".

2. The non-lenition of *-cionn* is to be explained as in the place-names. The possibility of neuter influence on the second term should be remembered in the case of some anomalous cpds., e. g. muilceann, Ir. muilcheann ; laosboc.

dat. ; *Alterin*, acc. and acc. dual, now Altrie ; from *alter*, 'the other side' ; cp. O. I. *altar* (Pedersen, *V. G.* II, 44, 196). (2) *Orti*, dat. ; the name now obsolete ; from *ort*, modern G. *òrd*, gen. *uird*, 'hammer'. (3) *Bibdin*, acc. and dat., now Biffie from nom. **Bidbi* (4) *Etdanin*, acc. ; not identified by the editors, but the place is Ednie, some miles east of Deer ; Ednie from nom. * *Etdani*. The stem is *étan*, 'face', modern G. *aodann*, common in place-names. (5) *Aldin Alenn*, dat., now A(l)den [1] ; stem *ald*, 'stream', modern G. *allt*, or in better spelling, as will be shown later, *alld*, gen. *uilld*.

These are stems in lenited *-n*, the declension being : nom. *-i* [2], dat. *-i* or *-in* (as in O. I.), acc. *-in*, the suffix being O. C. nom. * *-io*, dat. **-ioni*, **-ion*, acc. **-ion-n*. Cp. Ogham genitive *Iniss-ion-as*.

There is no modern Gaelic for the above place-names, but similar words exist in the Gaelic area. For (2) there is *Òrdaidh* and for (5) the common *Alltaidh*, which are to be explained as *-aidh* formations upon the original *e*, (*ə*), as in § 63-6 above. There is also direct, not inferential evidence, of this development.

Moin-altraidh, Monaltrie (A., Crathie) ; *mon-aLtri*, is the Deeside Gaelic, but in Glengairn *Moin-altrain*, *m.-aLtron*. This is the same word as (1) above, the Glengairn form keeping the original flexion.

Leargaidh, Largie (Ar., Kintyre). Older Gaelic Spellings are : nom. *An Learg* (for An Learga ?), gen. *na Leargan* and *na Leargadh* (*Reliquiæ Celticæ* II. 206, 202, 216), from *learg*, gen. *leirg*, 'hillside'.

Urchaidh, Orchy, river and glen (Ar.), *uRu : χi*, also *Urchath*, for which see § 78 ; in the Glen Masan MS [3] *Glend Urchain*, nom. **Urcha*.

1. The English form to be expected is the common A(l)die, but the *n* has remained owing to the following Alenn, now dropped. Kinaldie contains *Aldi* ; it is at the head of the stream near the mouth of which is A(l)den.

2. In this text " i and e are confused in auslaut " (Stokes), and *-i* may be for *-e* ; later it becomes *-ə* (*ə*), as in Irish, after non-palatal consonants.

3. *Celtic Review*, I, p. 110.

The history in the modern language of this *-n* suffix <* *-ion-* is that the new nom. in *-(a)idh*, formed on *-e*, *-a*, was used for all cases and the *-n* flexion disappeared, except in a few survivals such as *Moin-Altrain* and some others. Its former extent cannot therefore be determined [1]; it has become merged in *-aidh*. It was, however, probably a prolific ending, if the number of times it appears in the Book of Deer, out of a total of some forty names, is anything like a safe guide [2]. It is prolific also in the Old Celtic of the continent.

As to the meaning of the lenited *-n* suffix, in the Book of Deer names the function seems to be to form nomina loci; *Alter-i*, 'the place on the other side', *Etdan-i*, 'the face-like place', *Ort-i*, 'the hammer (like) place', *Ald-i*, 'the place at the burn'. At the same time there are some instances of Alltaidh and others in -aidh where a diminutive force seems to suit best, but this is doubtful [3].

71. 1) In phrase compouds: *Bogain-ghaoith*, Bog o' Gicht, former name of Gordon Castle (E.), *bokən-yχ:i*; this is the unpremeditated pronunciation; under ideas of grammatical improvement Bog na gaoith may be heard, which is also the form in MacVurich (*Reliquiæ Celt.*, II. p. 186), whose names

1. It is well-known that in early English documents, from the 12th to the 14th or 15th centuries, nearly all place-names ending in *-ie*, *-y*, if they occur often enough, will be found spelt also *-in*, *-yn*. It has sometimes been inferred (for example in Celtic Review, I, p. 91) that this *-n* of the English represents only the *-n* declension in the Gaelic; but it has other sources. It may come from the neuter *-n* of the Gaelic, as has been already seen. For example, *Braonaidh*, Birnie (E.) occurs in English as Birneth, a good spelling, and also Brenyn, where *n* has nothing to do with the *-n* declension. *Dunaidh*, a neut. *i-* stem, appears as Dunyn and Dunie. The accusative *n* no doubt often occurs also. Thus "Rutherin, son of Gillemichel", in a charter of c. 1165, can only be the acc. of O. G. and O. I. *Ruaidri*, gen. *Ruadrach*. So also the personal name Duncan has by some chance perpetuated the acc. *Donnchadh n-*, for in O. G. it was of the o-declension. *Cluanadh*, nom., *Cluanaidh*, loc. (§ 59), Clunie (P.) is in the Pictish Chronicle Cluanan (acc.), an Anglicised form.

2. I have no examples of nominatives in *-a*, *-e*, of unlenited *-n* stems, developing this secondary *-aidh*. The original declension remains.

3. Stokes takes *Aldin*, *Alterin* as possibly diminutives in *-in* (*Goidelica*, p. 113), He leaves *Aldi*, *Alteri* unexplained. But apart from this, the Irish diminutive in *-in* does not exist in S. G., nor in the place-names.

in eastern Scotland are not always to be trusted. The full stem is used in *bog-ain*, from *bog*, a marsh; leniting; 'bog place of wind'. The English Bog o' Gicht comes from the nom., O. G. * *Boga-ghaoith*.

Dailidh-phúir, Dalliefour (A., Glen Muick), *ḍal'i-fu:r*, probably belongs here; *daihdh* for older * *daile*, leniting, 'haugh place', or perhaps 'little haugh' from *dail*; for *pùr* see § 21.

Cearain-Mhoir, Kirriemuir (F.), *ḳ'ɛrṇ-vo'r*. This Gaelic can be trusted, as it is heard independently in Braemar and Strath Ardle. The second term is *Moir(e)*, the Virgin Mary; an alternative name for the place is *Cill-Mhoir*, Mary's church. The English spellings are plentiful for 12th and 13th centuries and are the same as to-day, Kerimor or the like. The stem *cear-* I cannot identify, but the presence of the *-n* suffix is clear; O. G. nom. **ceri*, **cere*, whence the English form; oblique cases **cerin*. The stem of course may contain a long vowel, for in this proclitic portion it would be shortened.

Croitin-eas, Croftness (P., Aberfeldy), *kraṭ'ṇ-ɛs*. This is a clear case; for, to take the possibilities, *Croit n-eas*, neut. *n*, and *Croit an eas*, gen. of article would give *ḳ-N'ɛs*, while * *Croitean-eas, -an* diminutive, would give *ḳraṭ'an-* or at least *ḳraṭ'ən-ɛs*. *Eas*, waterfall; *croit*, croft. This word shows that the *-n* suffix was still living at the time of English borrowing, for *croit* is a loan-word.

2) In proper compounds: *Taranaich*, Darnaway (E.), *ṭarənıç*. The English shows that *-magh*, plain, is the second term (see section on compounds later), and the early English spellings, showing hesitation between Tarnaway and Darnaway, suggest *tar*, preposition, 'across', for the stem of the first. The word is *Taranmhaich*, 'the plain across' probably referring to there being a passage through the Findhorn there. Similarly, *Àganmhaich*, Aikenway, 1229, Agynway, (E., Rothes) *a:kənıç*; with the stem of *àg-an* cp. *Poll n-àgaidh*, neuter *n*, and *Cnoc Agaidh* (A. Braemar).

72. To one or other of these five groups **A-E** the great majority of names in *-(a)idh* can be assigned, but to which of them it must, I think, be left undecided in a great many

cases. A sixth source can also lie in the oblique cases (dat. or loc.) of *-t-* stems, cp. *teangaidh*, tongue, *filidh*, poet, used as nominatives [1]. A few miscellaneous examples will now be given, which may be interesting apart from the ending, or at least which will help to illustrate Pictish nomenclature generally.

Miscellaneous:

73. 1) rivers: *Bruthaidh*, *bru'i*, (A., Glen Clunie), *bruth*, boil, cp. *Bruthar* (§11). *Tromaidh* (I., Badenoch), *trom*, alder-tree. *Conaidh* (A., Bræmar), O.C. * *kuno-s*, high, cp. *Conaid* (§ 13). *Cromaidh* (common), *crom*, bent. *Marcaidh*, (common), *marc*, horse. *Tarbhaidh* (common), *tarbh*, bull. *Màilidh*, *ma:l'i*, Maillie; there are some four or five rivers so named, from Sutherland to Argyll, also *Màiligan*, with *-gan* suffix; *màil* < * *magli-* [2], cp. O. I. *mál*, gen. *màil*, noble, and the personal name *Màl*. The wide range of the name, the meaning, and the personal *Mál* indicate a river cult as in *Lòchdhaidh* (§ 66) and others. It does not apparently exist as a river name in Ireland. *Cingidh*, Kingie (I., Glen Garry), *k'iN'ki*; cp. O. I, *cingim*, go forward; named from the notion of speed as in *Aighe* (§ 60); cp. also the Spanish river Cinca, O. C. *Cinga* (Holder), and *Cing*, gen. *Cinge*, man's name (Meyer, *Contrib.*). Or *Cingidh* may be a dat.-loc. of the dental stem **cinget-*, O. I. *cing*, gen. *cinged*, 'the marcher forward, the champion', as in *Cingeto-rix*, *Cinget-ius*. *Finnidh*, Fenzie, z = i̯ (A., Glen Gairn), *fiN'i*; cp. the Donegal river *An Fhinn*, gen. *Na Finne*, perhaps also Ogham *Vindi-ami* (Macalister, *Ir. Epig.* II. 45), *Lo'aidh*, Loy; loch (N.), *Lo'i*, see *Loine*, § 20. Another widespread river name is *Geallaidh*, e.g. *Obair-gheallaidh*, *opər-i̯oLi*, Abergeldie (A,). It occurs in Nairn, Inverness, Perth, etc.

1. The oblique case of the ending *-(e)amh* gives *-i* and the palatal form is often used for the nominative rather than the non-palatal, e. g. *gainimh* sand, *falaimh*, empty, *claidhimh*, sword. But words in *-i* from this source cannot be numerous.

2. Watson, P. N. of Ross, p. 175.

There is also *Bail-gheallais*, *b.-ioLʃ*, Pityoulish (I., Rothiemurcus (cp. § 4). For the stem, O. C. **gello-s* brown, Breton *gell*, Latin *helvus* (Holder, s. v.), seems to suit. *Eireachdaidh*, Erochy (P., Blair Atholl), besides river and loch *Eireachd*, Ericht (I.) and river Ericht (F.); stem *eir-* with abstract *-achd*, nobility, excellence, cp. O. I. *aire*, *eire*, noble. *Balgaidh*, Bogie (A., and common), *bala:ki*; *balg*, bubble, cp. O.I. *bolg uisce*, a bubble of water, and *bolgaigim*, to bubble (Cormac). *Gobraidh*, Gowrie (R.); *gobbar*, goat or horse, O.I. *gabur*, cp. continental *Gabreta*. *Inbhir-bòinnidh*, Inverboyndie (B.). *Bòinnidh* is evidently identical as to stem with the Irish Boyne, *Boand*, gen. *Boind*, see Hogan, O. G., and Holder, *Buvinda*. *Mathaisidh*, Mashie (I., Badenoch), *ma'əʃi*. Macbain's own suggestion, which he rejects, is, I think, right; *mathais*, abstract of *math*, 'good', with suffix; cp. *Eireachdaidh* above, and *Maithig*, river (P., Glen Lednock) *mɛ'ək'*.

74. 2) other names: *Cùl-bhàrdaidh* (I., Abernethy), *cùl*, back, *bàrd*, meadow, a native word, different from Ir. *bàrd*, garrison, cp. *Gleann bàrdaidh* (A., Glen Gairn). *Peitidh*, Petty (I.) and *Blàr-pheitidh*, Blairfettie (P., G. Erochy), O. G. *pet* (Book of Deer), part, farm. *Bad sgàlaidh*, Badinscallie (R., Loch Broom), *bato-ska:li*; *bad*, clump, neut. as in previous examples; eclipsing *n* is now lost in this northern dialect before *s* (§ 28), but was present when the English word originated, * *Bad n-sgàlaidh*; *sgàl*, hut, shelter. Many examples like this could be given, from the English forms, to prove that this loss of eclipsing *n* before *l*, *n*, *s* in the north is not ancient. *Ruigh-charcaraidh*, Richarkrie (A., Glen Gairn); *ruigh*, sheiling; *carcair*, from Latin carcer, prison, in Ireland often means a narrow pass between hills (Joyce, II, 229); 'a narrow road' is the meaning here; cp. Carcary near Montrose (F.) *Neamhaidh*. Watson, *P. N. of Ross*, p. LXII, in discussing Dalnavie, Cnocnavie, etc., gives them only in their English forms but implies that the Gaelic is *Dail-neamhidh*, etc., and compares O.I. *nemed*, sacellum, Gaulish *nemeton*, consecrated place. The places involving this word, and they are numerous, seem to have been all church-land in early times, and, as Watson points out, we have no doubt here a pagan term graf-

ted on to Christian usage. The nom. *neamhadh* is seen in *Neamh' na cille*, Nonakiln 'and *An neamh' mhór*, and means glebe-land in these names ; gen. *neamhaidh* in *Dail-neamhaidh*, etc. Rosneath in Dumbarton is in Gaelic *Ros-neo'idh* (Watson), i.e. *R.-neamhaidh*. There are Nevay and Neu-tyle in Forfarshire and Nevie in Banff, all old ecclesiastical sites. The Gaelic for the last is very puzzling, *Neimhridh*, *N'ẽiri*. *Neamhaitidh*, Navity (Cromarty), also ecclesiastical land when first on record, is a participial formation as in § 65 ; **neamhta*, consecrated, from *neamh*, with palatal *t* usurping the original non-palatal as it has mostly done in participles, + *-idh*. Cp. Navity in Kinross.

-aidh in suffix groups.

75. 1) *-n-aidh*, a common combination, sometimes with collective force. *Deilgnidh*, Delny (R., Kilmuir), *dealg*, 'thorn'. *Eilgnidh* (S., Brora) a stream ; cp. § 21.

2) *-r-aidh*, common ; is usually the gen. of the collective- and abstract-forming group *-r-adh*. *Preas-mucaraidh* (I., Drumnochter), *preas*, clump, *mucaradh*, collective from *muc*, pig, which, with other suffixes, gives *Muc-rach* (various places), *Muc-rachd* (I., Duthil), *Muc-raidh*, a stream (P., Loch Tay) *Muc-lach* (P., Strath Bran), * *Muc-art*, Muckart (Fife.).

3) *-ad-aidh* ; cp. § 13 ; a common group. *Cairidh àthadaidh* (I., Aviemore), a pool on the Spey ; *cairidh*, spawning bed ; *àth*, ford. *Gearbadaidh*, Garbity (E., lower Spey), *gearb* (obsolete), 'scab' ; cp. *carr*, of same meaning, in place-names.

4) *-saidh* ; fairly common. *Parsaidh*, Percy (P., Blairgowrie, and A.) ; *par*, see § 40. *Dulsaidh*, Dulsie (N., Ardclach) ; *dul*, plateau ? This name has been explained as a compound of *dul* and *fasadh*, stopping-place, but Dulfhasaidh would give *ḍulə:si* in sound (§ 33, note), whereas the word is with short svar., or none ; cp. also Petdulsie (A., Turriff). * *Inbhir-amsaidh*, Inveramsay (A.), *am* <* *ambo-* : « ambe, rivo » (Endlicher's Glossary). With a different suffix, there is the river *Aman*, Almond (P.) ; cp. continental *Ambra*.

5) *-bh-aidh* : a compound suffix, *-bhadh*, of collective force,

is seen in *cathadh*, snow drift, better spelling *cathbhadh*. *Sròn-chathbhaidh*, Stronchavie (B., Glen Lochy and P., Glen Brerachan), both hills, 'nose of snow drift'. Cp. Ir. *Fiodhbhadh*, 'wood', from *fiodh*. The group is adjectival in eangbhaidh, 'high-mettled', from eang, step, daobhaidh, 'thrawn', from dao, and in the name *Creag n-uathbhaidh* (§ 33), from *uath*, dread.

-aidh added to compounds.

76. O. I. has the adj. suffix *-ach* added to noun stems in compounds ; coel-chossach, 'thin-legged', lebor-mongach, 'long-maned', etc. (Pedersen, *V.G.* II, 5). Similar formations in *-aidh*, probably the adj. suffix (§ 62), occur in our area. *Caoldaraidh*, Kildary, (R. Kilmuir) ; *caoldar*, cpd. of *caol*, narrow, and *dur*, passage (§ 61) : cp. *Caoldar* (I., Laggan). *Leathandraidh*, *L'eontri*, Lethendry (I., Duthil and Cromdale); *leathan*, broad, and *daraidh*, as in *Caoldaraidh*. *Lethalltaidh*, Lealty (R., Alness); *lethallt*, half burn.

-aidh as « Pictish » suffix.

77. It has seemed desirable to go into this *-aidh* ending, as a so-called « Pictish » suffix, in considerable detail. Its frequency in ihe toponomy is certainly noteworthy; even in Dalriada this is so. Probably it is the first feature that would strike anyone familiar with Irish nomenclature in passing to Pictish, a fact that has been duly emphasised in works on Scottish place-names. The inference that has sometimes been drawn from this, however, is another matter. With some writers the rule practically comes to be that, wherever the toponomy of Pictland can be shown to differ from of Ireland, that feature ipso facto becomes suspect of non-Goidelism. This is a position which it is impossible to accept, but the question had better be reserved for discussion in connection whith the toponomy as a whole. The first thing necessary regarding *-aidh* is obviously to ascertain what the ending actu-

ally is philologically. If the foregoing analysis is correct, there is not the least trace of anything that can be called un-Goidelic in the history of any of the sources from which it is derived. There is plenty, is true, that is un-Irish, but that is merely an awkward fact for the theory that explains Scottish Goidelic, language and place-names, as an importation from Ireland within historical times.

-ATH

78. We have seen, in **C** and **E** above, a final syllable in *ə* becoming, by the addition of *-aidh* phonetically *i*. By the addition of *-adh* the resultant is phonetically *a*. The river name *Lòchdhaidh*, dealt with in § 66, is heard also, as there stated, as *Lochdhath*. These forms are not used with grammatical distinction to-day, but must have originally stood in the relation of nom. and gen., or dative. The nom. of the added *-aidh* suffix would be *-adh*, and thus *Lòchdath*, *Lɔ:χa*, represents O. G. *Lòchdha* + *adh*. The vowel *a* (phonetic) resulting from *ə'ə* is seen, for example, in the adjectival ending *-ail*, phonetically *al*, from *-amhuil*; *fanaid*, mocking, *fanatſ*, Ir. *fonomhad* ; *amhlair*, fool, *aũlar*, O. I. *amlabar* ; *fastath*, binding, Ir. *fastughadh*.

This *a* from *ə'ə* plays a great rôle in the place-names, the function of the additional *-adh* being apparently to form a place-name. *Caimeath*, Kymah (B., G. Livet, and A., Crathie), *kaima*. The Aberdeen one refers to a crooked bit of road ; *caime*, crookedness, + *-adh*. *Malath*, *mala*, Mause (for Mals, with Eng. plural) (P., Blairgowrie), from *mala*, brow. *A' Chùlath*, The Coolah (A., Bræmar, P., Glen Shee, and elsewhere) ; cp. O. I. *culad*, the back part of the head; topographically, 'back place'. *Gleann Siarath*, Shirra (I., Badenoch), from *siaradh*, 'obliquity'. *An Glaiseath*, The Glasha (I., Guisachan forest; B., head of Caiplich), from *glaise*, greyness ; 'the grey place'.

This new ending is rather frequent with the compound suffix *-radh*, which forms abstracts and collectives. The original *-radh*,

rə or *rək*, is found in the nomenclature; generally if not always, with the article. *An Sneachdradh* (I., Badenoch, etc.), *sneachd*, snow; *An Criomradh*, Cromra (I., Laggan), *ṇ grĭmī:rə*, stem *criom*, *creim*, nibble, as in *creimneach*, knotty-surfaced, scarred. But when *-radh* is developed by the secondary *-adh* into *-rath* (*-rə'ə* > *-ra*), the article does not appear, as in the following.

Cinn-ràthrath, Kinrara, (I., Badenoch); *ràthrath*, collective of *ràth*, rath. *Mìograth*, Micra(s) (A., Crathie), *mī:əkra*, occasionally *smī:əkra*; stem *mìog*, smile; *mìogradh*, smilingness; hence 'cheerful, sunny place'. *Dùnrath*, Downreay (Caithness), *ḍū:ra*, from *dùnradh*, collective of *dùn*, fort. *Bruthrath*, Brora, river (S.) *ḃrura*, *ḃruhəra* and *ḃru'əra*; I have not heard Brúra, as often written; from *bruthradh*, an abstract from *bruth*, ardour.

Aberdeen FRANCIS C. DIACK.

CARL MARSTRANDER : RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU VIEUX-NORROIS EN IRLANDE

RÉSUMÉES PAR ALF SOMMERFELT

Le *Bidrag til det norske sprogs historie i Irland*, publié à Christiania en 1915 par M. Carl Marstrander, est l'ouvrage le plus important qui ait été écrit sur l'histoire du vieux-norrois en Irlande. Nous pensons rendre service à ceux de nos lecteurs auxquels les langues scandinaves sont peu familières en en publiant un résumé, qu'a bien voulu faire pour nous M. Alf Sommerfelt, avec l'agrément de l'auteur. Il va sans dire que ce résumé présente seulement les résultats principaux du travail. Ceux qui voudront connaître la documentation très détaillée sur laquelle repose la démonstration devront la chercher dans l'ouvrage norvégien lui-même. [La Rédaction.]

1° Remarques générales.

Zimmer a essayé de démontrer que les expéditions des Vikings ont commencé dès le début du VIIe siècle, les îles de Eigg et de Tory ayant été dévastées par une flotte de pillards en 617. Cette supposition paraît justifiée, mais il semble toutefois plus probable que la flotte en question est partie des Orcades et des îles Shetland. Car il est très vraisemblable que les Orcades et les Shetland avaient été conquises par des tribus norvégiennes vers la fin du VIe siècle.

Mais ces faits sont sans importance quand il s'agit de rechercher les rapports qui ont existé entre l'irlandais et le vieux-norrois. C'est à la fin du VIIIe siècle que les Scandinaves apparaissent brusquement en Irlande. Si l'on met à part l'attaque de 617, la tradition irlandaise — sur ce point le témoignage des annales est décisif — ne connaît pas d'expédition scandinave en Irlande avant 795.

A partir de 795 les attaques se répètent constamment : il n'y

a guère d'années où les annales n'en mentionnent pas. Les pirates du Nord s'emparent de tous les ports principaux de l'île et pénètrent partout à l'intérieur.

On peut fixer le moment où les deux langues ont commencé à s'influencer mutuellement, en examinant les traditions qui se rapportent au nom des *Gall Gáidil*. Ce nom désigne, comme on le sait, une partie de la côte écossaise (Galloway), aussi bien dans les sources irlandaises que dans les sources norvégiennes ou islandaises. Plusieurs fois cependant dans les annales irlandaises le nom ne peut se référer à l'Ecosse ; voir p. ex. *Annales d'Ulster* 855, 856, *Annales des Quatre Maîtres* 856, *Three Fragments of Irish Annals* 858, où il est question de certains *Gall Gáidil*, qui tantôt s'allient avec les Scandinaves contre les Irlandais, tantôt avec ces derniers contre les Scandinaves. Il est significatif que ces *Gall Gáidil* apparaissent dans des districts où les Scandinaves s'étaient fortement établis. Ils proviennent sans doute d'un mélange d'Irlandais et de Scandinaves ; d'autres Irlandais ont pu se joindre à eux. Ce peuple mixte a joué un rôle politique et militaire des plus importants.

En Irlande le nom des *Gall Gáidil* semble appartenir au IXe siècle ; il n'apparait pas dans les Annales en dehors des années 855 à 858. On doit en conclure que l'existence des *Gall Gáidil* en tant que peuple distinct des deux autres n'a eu que peu de durée. Ils ne sont que le produit du premier désarroi général et ils ont été absorbés par les Irlandais ou par les Scandinaves vers la fin du IXe siècle, quand la situation du pays se fut stabilisée.

Il y a donc eu, au IXe siècle, une population mixte en Irlande ; et cette population a dû être bilingue, sachant aussi bien le vieux-norrois que l'irlandais. Ceci nous conduit à supposer que déjà vers 820 des mots vieux-norrois ont été empruntés par l'irlandais. Cette supposition s'accorde bien avec le témoignage des Annales qui, à cette époque, nous montrent des Norvégiens fixés en Irlande. *Les années 820 et suivantes marquent le commencement des contacts entre l'irlandais et le vieux-norrois.* L'autre limite se trouve vers 1200. A cette époque, les Scandinaves perdent ce qui leur restait de droits

politiques particuliers, principalement par suite de l'invasion anglaise, et sont absorbés par la population irlandaise. Mais jusqu'à cette époque, ils ont constitué un élément distinct de la population de l'Irlande, surtout dans les ports où ils étaient maîtres du commerce. Le royaume norvégien de Dublin a duré, comme l'on sait, jusqu'à 1171.

Les *Gall Gáidil* écossais ne sont connus que 150 ans plus tard ; ils apparaissent dans les Annales pour la première fois en 1034. L'hypothèse de K. Meyer suivant laquelle ils ne seraient que des *Gall Gáidil* irlandais émigrés en Ecosse, se heurte aux témoignages historiques. D'autre part, la date tardive de leur apparition exclut l'hypothèse qu'ils proviendraient d'un mélange de Pictes et d'Écossais.

On ne possède aucun témoignage irlandais sur la langue que parlaient ces *Gall Gáidil* irlandais et écossais. Mais il est évident qu'ils ont été en grande partie bilingues, on l'a déjà indiqué. Les vocabulaires, les syntaxes et les types de phrases irlandais et vieux-norrois ont dû se mélanger, de la même façon que l'anglais influe sur l'irlandais là où passe la frontière linguistique dans l'Irlande actuelle. Les noms de lieu ou de tribu d'origine norvégienne qui sont si nombreux dans l'Ouest de l'Écosse et dans les Hébrides, témoignent de la force de l'influence scandinave. Les noms de personne qui nous ont été transmis en témoignent également.

En fait de noms de personne irlandais parmi les Gall Gáidil, on peut citer : *Sámaisc 7 Artúr* (Acallam na Sénorach, 4560, XIIe siècle) et *Suibne mac Cinaeda* (AU. 1034).

Inber (prononcé *inver* ; Acallam na Sénorach 4560) et *Rolant mac Uchtraigh* sont probablement d'origine anglo-saxonne. Pour *Uchtrach*, cf. anglo-sax. *Uhtred*.

Les suivants sont d'origine scandinave :

Caittil Find = *Ketill Hvíte* (AU. 857, *Caitill mac Rutrach* TFr., p. 224).

Mac Scelling (FM., Cron. Hyense 1154) ; cf. islandais *Skeliungr*.

Bressal Mac Eirgi (Acallam 7951) ; *Erge* (*ib.* 1807) ; cf. vieux-norrois *Herkir*.

Toirbheand (pron. *tor'vəṅn* ; FM. 1209) = v.-nor. : *þórfinn* ;

cf. *Torbend Dub* (Cog. 164). Toutefois, ACL. 1210-11, on lit *Toirbeard* (cf. ACM. qui a *Torvearan*); dans ce cas le nom aurait pour origine un nom anglo-saxon **Thor-weard* = v.-norr. *þórvarðr*.

2° Emprunts non signalés jusqu'ici.

On a déjà identifié un grand nombre de mots irlandais empruntés au vieux-norrois. Un examen attentif des textes permet d'en relever beaucoup d'autres. Voici les plus importants.

rang, ub, ābur, ās.

Tous ces mots sont des termes nautiques qui se trouvent au commencement de la version du Cath Fintragha contenue dans le manuscrit Rawlinson B. 487. Ce texte date probablement du XIVe siècle, mais le passage en question peut être considérablement plus ancien, étant un de ces morceaux tout faits qui passent d'un texte à l'autre.

rang apparaît dans le composé *rang-briseadh* et représente le v.-norr. *rǫng*.

ub (prononcé *ūv*) correspond phonétiquement à v.-norr. *húfr*, norv. mod. (dial.) *hūv* « le ventre du travers ».

abur (nominatif *abor* ou *abur*) provient de v.-norr. *hábora* « trou d'aviron ».

as (c.-à-d. *ās*) est le v.-norr. *áss* « mât sur lequel on fixe la partie inférieure de la voile quand le vent est favorable ». La voile est alors sur le travers du bateau, le mât dépasse le plat bord et s'immerge dans l'eau, ainsi que l'indique le texte : *Ní raibhi imorro acusun annsin long... gan tuarcain na as...* « il n'y avait pas chez eux de bateau... dont le mât ne fût fouetté ».

lunnta.

Ce mot apparaît dans le Livre de Ballymote 22 b 12 : *Sé lunnta in reaṁa dochuaidh a tarbh a sliasta* (Rawl. B. 512, 76 a 2

lunta). Il est évident que le passage doit se traduire ainsi : « la poignée de l'aviron lui pénétra dans la cuisse ». La poignée d'aviron avait probablement la forme qu'elle a encore en Norvège. Les avirons du bateau trouvé à Oseberg ont la poignée taillée en pointe à partir d'un point situé peu au-dessus du trou du travers.

lunnta ne peut pas être séparé du mot écossais *lunn* « centre d'une poignée d'aviron, poignée d'aviron ; rouleau ». L'irlandais *lonn* a également ce dernier sens. Mais ni l'irlandais ni l'écossais n'ont pu développer *lunnta* (prononcé *lunta*) d'un plus ancien *lunn* (*lonn*). Les deux formes sont des emprunts faits à des dates différentes au même mot norvégien *blunnr* < vieux-scandinave **blunþaR* « rouleau servant à transporter des bateaux ». Sous la forme *lunnta*, l'emprunt est antérieur à 950, car à cette date **-nþ-* avait évolué en *-nn-* en scandinave. Les rouleaux en question étaient connus en Irlande au xe siècle, cf. AU. 962. Le singulier *lunnta* s'explique par le datif singulier **blunþe* et par le pluriel **blunþar* < v.-scand. **blunþōR*. Le groupe *-nt* n'apparaissait pas en fin de mot dans l'irlandais le plus ancien et à l'intérieur *-nþ-* s'est régulièrement différencié en *-nt-*.

Le sens de « poignée d'aviron » vient d'une confusion entre les mots v.-norr. *blunnr* et *blumr* (*blummr*). Cette confusion peut être attribuée aux Norvégiens eux-mêmes ; car *blumr* a quelquefois ce sens en vieux-norrois (voir Fritzner, *Ordbog*, s. u.).

slagbrand.

La version de l'Énéide qui se trouve dans le Livre de Ballymote contient un mot *slabrand*, *slagrann*, *slagbrand* (éd. Calder, 2057, 2209, 2789). Ce texte date du xiie siècle ; le manuscrit du xive. On trouve également le mot dans BB. 472 b 23. Il vient directement de v.-norr. *slagbrandr* ; le sens qu'il a en irlandais est le même que l'on connaît par le Speculum Regale (p. 89).

En vieux-norrois, *slagbrandr* peut aussi avoir le sens de « verrou » (voir Flateyarbók, II, 257) et ce sens se retrouve dans le manuscrit irlandais de Leide, 1, fol. col. 1.

scipad.

Il y a, en moyen-irlandais, plusieurs exemples d'un verbe *scipaim*, *scipim*, inf. *scipad*. A ces formes correspondent en irlandais moderne *sciobaim*, *scibim*, inf. *sciobadh*. On doit distinguer entre plusieurs sens.

A. « équiper un bateau, faire les apprêts pour le départ d'un bateau ».

Exemples : BB. 457 b 14,20 (version de l'Énéide, XIIe siècle); Cath Cath. 1919 (texte du XIIe siècle); Cathréim Congail Cláringnig 72.6 (manuscrit du XVIIe siècle) ; cf. également Cath Cath. 2252.

Le mot correspond, aussi bien pour la forme que pour le sens, à v.-norr. *skipa*. L'expression *long do scipad* reproduit exactement v.-norr. *skipa skip*. Irl. mod. et écoss. *sciobadh luinge* correspond pour le sens à v.-norr. *skipan* « équipage ».

V.-norr. *skipari* a été emprunté par l'irlandais sous la forme de *scipaire*, en irlandais moderne *sciobaire* (écossais *sciobair*), *scibire* « marin ».

B. Irl. mod. *sciobadh beathadh* « the course or order of life », P. O'Connel, cf. v.-norr. *skipa* « ranger, régler », norv. dial. *skipnad* « ordre, règlement, destin ». On pourrait également citer Cath Cath. 2091 *scibud*, si toutefois le *b* de cette forme n'est pas un *ḃ*. Il resterait à déterminer s'il a vraiment existé un mot *sciobhaim*.

C. « déplacer, mouvoir, changer de place », développé de *skipa* au sens de « arranger, mettre en place ».

Exemples : Cath Cath. 2375, 2492, 2579, 2646 ; Cogad Gaedel re Gallaib (XIe siècle) 170.2 ; BB. 7 a 18.

beirling, birling.

Ce mot appartient aussi bien à l'irlandais qu'à l'écossais. Le dictionnaire de Dinneen connaît également une forme *buirling*.

On est d'accord pour faire remonter ce mot à v.-norr. *byrðingr* (cf. Macbain, *Etym. Dict.* ; K. Meyer, *Contributions* ; Henderson, *Norse Influence on Celtic Scotland* p. 138 ; A.

Bugge, *Miscellany presented to Kuno Meyer*, s. u. ; Hj. Falk, *Altnordisches Seewesen*, etc.).

Mais *byrðingr* n'aurait jamais pu donner *birling*, comme on le verra plus loin. En outre le sens de *byrðingr* ne correspond pas du tout à celui de *beirling*, *birling*. En islandais, *byrðingr* désigne un bateau de transport, surtout un bateau chargé à fret, qui faisait les côtes, mais pouvait, à l'occasion, traverser la Mer du Nord (cf. Falk, *l. c.*, p. 111). Le *byrðingr* était de fortes dimensions, tandis que le *birling* était un bateau de plaisance assez petit, à 12 ou 16 avirons, employé surtout par les chefs écossais des îles. Il ne faisait jamais fonction de bateau à fret.

Néanmoins, le mot *birling* est d'origine scandinave. Son sens premier se laisse déterminer par le passage suivant (en irlandais je ne le connais que par ce passage) :

Cath Finntragha, Egerton 149, l. 23 : *nach raibh aco long gan leonadh ná athbha gan fosgla ná tlusdais gan tuargaint ná beirling gan brise ná folann gan fásga ná taruinge gan truailioghudh ná standard gan stúaidhléim.* « Il n'y avait pas un de leurs bateaux qui ne fût endommagé, ou tête de bateau qui ne se défît, ou mât de tente que la mer ne fouettât, ou *beirling* qui ne fût cassé... ou clou qui ne se relâchât... »

Meyer traduit « a birling, galley », mais le contexte montre d'une façon évidente que *beirling* désigne une partie du bateau. Il correspond donc à norv. dial. *berling* « petit bâton ou poutre sous le bas-fond d'un bateau » (Aasen). Il existe également en vieux-norrois (cf. Flateyarbók, I, 531 : *berlingsáss digr 13 alna langr*) et est un dérivé d'un mot correspondant à m.-h.-a. *bar* et à anglais *bar*.

En écossais comme en irlandais, *e* devant consonne palatale évolue souvent en *i* et écossais *birling* recouvre ainsi exactement irl. *beirling*. Le mot a dû désigner un bateau dans lequel cette poutre jouait un rôle important et provient sans doute des Norvégiens des Iles Écossaises et de Galloway.

gunnfunn, gunnbuinne.

Alex. IT., II², 102, 4 : *iar nimpud na ngunnfund*. Le mot vient

de v.-norr. *gunnfani*, cas oblique *gunnfana*, « drapeau de bataille, de procession » ; — *gunnbuinde* .i. *sleagh*, Gloss. de Lecan, 392 (A. f. C. L., I, 58 ; ce sens est une pure conjecture) a été déformé d'après irl. *buinne* « branche fraîche », probablement aussi « lance », cf. *bunnsach*.

Dans le glossaire d'O'Clery on trouve *gunnbhuinne ríadh* .i. *sleagh ghaisgeadhaigh* : c'est dans le texte moyen-irlandais In Cath Catharda que O'Clery a pris cette expression (cf. Cath Cath. 4937, 5759, 5851). Dans ce texte, *gunnfainne* désigne une lance d'étendard avec l'enseigne du chef à la pointe. Le contexte montre que cette lance pouvait s'employer aussi comme arme tranchante ; on la brandissait pour « fracasser les épaules et les crânes des ennemis ». L'interprétation de Stokes qui explique le mot comme un composé de *buinne* (voir l'index de son édition du texte, s. u.) est erronée.

confing (LL, 172 b 28) est emprunté du français.

sreng.

L'irl. mod. *sreang*, *streang* « corde, cordon » a été emprunté au vieux-norrois, qui connaît ce mot sous la forme *strengr*. Il a été emprunté en même temps que *boga* (v.-norr. *bogi*) et ne désigne que la corde de l'arc dans les textes anciens (cf. TT. 1573, C Cath. 4640, exemples du XIe et du XIIe siècle).

feiter, langphiter, -phitil, lancaidir, langaid, langal, laincis-.

En irlandais, en écossais, dans le gaélique de l'île de Man et dans les dialectes anglais du Nord on trouve un grand nombre de mots commençant par *lang* qui ont le sens de « entrave (placée entre les pieds de devant et les pieds de derrière) ».

Voici les formes que j'ai trouvées dans les textes anciens ou modernes et dans les dialectes actuels.

A. Irl. *langfiter*, *langfetir*, Cormac (IXe siècle ; *langfiter* LBr., *langpeitir* YBL. 272 a 34, *langphetir* Laud. 610). De même *langfiter* dans les lois (SM. V 478.17). C'est dans ces textes que O'Clery a pris son *langphetir*.

Lonncaidir, en Connaught, désigne un lien placé entre les pieds de devant et les pieds de derrière des chèvres (cf. Finck, *Araner Mundart*, II, 181). Dinneen a enregistré le mot *lonncairt*.

B. Irl. *langaid* f. et *langaide* (Dinneen), même sens que les précédents. Ces formes sont fréquentes en Waterford et en Tipperary (cf. Seanchaint na nDéise, 98). Écoss. *langaid* f. (pour les chevaux, cf. *Highl. Soc. Dict.*; Mac Alpine le cite comme employé à Isly). Gaélique de l'île de Man *langeid* (pour les moutons, cf. John Kelly, 117); adjectif *langeidagh* = écoss. *langaideach*.

Identique à cette forme sont : anglais d'Ecosse, de l'île de Man et de l'Angleterre du Nord *langet* (Northumberland, Yorkshire, Cumberland), *langaet*, *langit* (Northumberland), *lanket* (Cumberland, île de Man, cf. Hall Caine, *Manxman*, 313 : *a few oxen also tethered and lanketted*). Irl. *laincide* (Clare, Kerry prononcé *læn'k'id'ə* sur l'île de Great Blasket).

C. Irl. *langal* « lien entre les pieds de devant et les pieds de derrière » (Dinneen, provenant d'Ulster)[1]; orthographié à l'anglaise : *langle* (Antrim and Down Glossary, 1880). De ce dernier mot on a tiré un verbe *langle* (*ib.*). En 1737 on le trouve dans les *Scotch Proverbs* de Ramsay (95), en 1790 dans le *Provincial Glossary* de Grose (cité comme appartenant à un dialecte de l'Angleterre du Nord).

Écoss. *langal* (Caithness, Renfrew), *langel* (cf. Jamieson, *Et. Dict. Sc. Lang.*), *langle* (Buchan, Galloway), *langel* (Durham, Cumberland, Yorkshire, Lancashire, East Anglia, cf. Wright, *Engl. Dial. Dict.*), *longel* (East Lancashire, *ib.*). *langelt*, *langlit* (Roxburgh), *langlet* (Aberdeen).

Des formes plus anciennes se trouvent dans des textes anglais des XIVe au XVIIe siècles. Ainsi 1394-5 : *langald* (Durham Acc. Rolls, 599); 1398 : *langhalde* (cf. Trevisa « Barth. De P. R. », XVIII. XIV, 774). 1650 : *langold* (Trapp, *Commentaire à la Genèse* IV, 2). Cf. Murray, *New English Dictionary*, VI, 56.

D. *laincis* f. « a spancel, a rope for tying a beast by the

1. La forme employée à Torr en Gweedore, Co. Donegal est *laingeal* (prononcée *Lapəl*). [Note de l'auteur du résumé].

feet » (Dineen). Écoss. *langais* f. « corde de chasse, câble de remorque » (Henderson, *Ardnamurchan*). De ce mot a été dérivé *langaiseachadh* « tirer un bateau le long de la grève par une corde de chasse » (Macdon., Macbain).

Remarque **A**. Cormac donne *langfetir* comme un mot anglais. Le terme qu'il emploie, *angliss*, désigne sans doute l'anglo-saxon en général, car c'est le seul sens du mot *englisc* qu'on puisse constater à l'époque de Cormac. Le mot se trouve dans tous les manuscrits; il est donc authentique. Cormac était le premier linguiste de son temps et il est exclu qu'il ait pu confondre l'anglo-saxon et le norrois. Il a été élevé en Tipperary, un des districts où les Norvégiens étaient les plus nombreux et il connaissait le norrois, au moins superficiellement. Il parle d'une *lingua Galleorum* ou *nortmannica lingua* et des phrases de cette langue figurent dans plusieurs manuscrits du texte de son glossaire. La forme elle-même fournit la preuve concluante de l'exactitude de l'affirmation de Cormac. Ni le v.-norr. **lang-fiǫturr*, ni l'anglo-sax. **lang-fetor* (dont K. Meyer tire le mot irlandais, *A Primer of Irish Metrics*, p. 61) n'auraient pu devenir *lang-fiter* en irlandais. Mais l'irlandais *-feter* correspond régulièrement à l'anglo-sax. *feter* f., connu à partir au moins de la fin du xe siècle. L'existence d'un moy. gallois *lawethyr* (Lois galloises, I, 558) prouve qu'il y a bien eu un composé anglo-saxon *lang-feter*.

Ce que dit Cormac ensuite : .i. *glass na nGall* « fers des étrangers » peut sembler contredire notre hypothèse. Car, de son temps, *Gall* ne pouvait désigner qu'un Gaulois ou un Scandinave. Mais j'estime que les mots *na nGall* ne viennent pas de Cormac. Si l'on se reporte aux manuscrits, on voit en effet que ces mots manquent dans les meilleurs d'entre eux, dans le Livre Jaune de Lecan et dans Laud. 610 qui contiennent deux versions indépendantes l'une de l'autre et qui tous les deux lisent *phetir* .i. *glass*. L'addition *na nGall* ne peut dater que de la fin du XIIe siècle, au plus tôt, car c'est à cette époque que *Gall* prend le sens d'Anglais, à la suite de l'invasion anglaise.

Irl. mod. *lonncaidir* (Connaught) provient, à cause de son

o, de moy. angl. *longphetir*. L'évolution de v.-irl. *gg* + *f* en irl. mod. *k* est des plus régulières.

On n'a pas constaté l'existence d'un *lang-fetor*, *-feter* en anglo-saxon ou en anglais. Le composé n'est pas un vieux mot anglo-saxon, mais un emprunt au vieux-norrois. Je vais essayer de le démontrer. La forme du vieux-norrois a dû être **lang-fjǫturr* bien que cette forme soit, autant que je sache, inconnue dans les dialectes scandinaves modernes. Cependant, il est possible de démontrer qu'elle a existé dans le norvégien de l'Irlande. Le Senchus Mór énumère (SM., I, 168.4) des amendes à payer pour avoir « lié des chevaux d'une façon illégale et cruelle sans nécessité » et le commentaire nous informe qu'on comprend par là *langfitil itir a c[h]enn 7 a c[h]ossa* « [de mettre] une chaîne entre les pieds et la tête du cheval » (p. 174.4). Cette alternance irlandaise reflète sûrement la relation qu'il y a entre v.-norr. *fjǫturr* (v.-danois *fjæder*) et norv. dial. *fitel*, *fikjel* (*fytel*, *futul*). Cette dernière forme provient d'une contamination de *fjǫturr* avec *fetill* « épaulière ».

Remarques **B-C**. Les synonymes norvégiens *lang-hoft* et *lang-helda* (opposés à *stutt-hoft*, *stutt-helda*, islandais *hnapp-helda*, « entrave entre les pieds de devant ») indiquent que l'origine du mot *lang-feter* est bien norvégienne. De bonne heure, ces synonymes ont dû faire disparaître **lang-fjǫturr*. — Le mot *lang-hoft* ne semble pas avoir laissé de traces dans les Iles Britanniques; mais *lang-helda* s'est répandu dans toutes les colonies norvégiennes à l'Ouest de l'Écosse, dans toute l'Écosse, l'Angleterre du Nord et l'Irlande du Nord.

Les formes les plus anciennes se trouvent mentionnées sous C. Elles n'ont pas besoin de commentaire. M. Henry Bradley a commis l'erreur (voir Murray, *New English Dictionary*, VI, 56) de les tirer d'un vieux-français **langle* < latin *lingula* « courroie d'attache ».

Les formes mentionnées sous B, montrent une disparition surprenante de l'*l* final; on peut comparer celle qui s'est produite dans l'écoss. *Raonaid* pour *Raonaild*, de v.-norr. *Ragnhildr*. L'irlandais *langaid*(*e*) a eu un intermédiaire anglais, car v.-norr. *lang-helda* aurait donné irl. *langall*. La forme

parallèle *laincide* (Clare, Kerry), correspondant à *lanket, lankit* (Man, Anglais d'Écosse, Cumberland), et le timbre *æ* de la voyelle radicale de *laincide*, tel qu'on prononce ce mot en Kerry, indiquent la même chose.

Il n'est pas possible de déterminer la date de l'emprunt de *lang-helda*. Les premiers exemples du mot ne sont connus qu'au XIVe siècle. Si l'emprunt avait été fait dès l'époque des Vikings, on s'attendrait à écoss. et irl. *langall* (groupe C.). En tout cas, les formes écossaises et irlandaises avec *-d* (*-t*) sont dues à l'influence des districts norvégiens de l'Écosse où le groupe *-ld-* se maintient, comme en Norvège même.

Remarque D. — Les formes avec *-s-* viennent évidemment d'un v.-norr. *lang-festr*. D'après Fritzner, *festr* désigne justement « une corde ou câble par laquelle quelque chose est attaché » et s'emploie surtout d'un « câble servant à amarrer un bateau ». Le sens écossais correspond parfaitement à celui-ci. En irlandais le mot semble un synonyme de *langaid* ; le sens de *festr* est dans ce cas celui de v.-norr. *jarnfestr* = *jarn-blekkir* « menottes ou fers » (Didrikssaga, 34.1).

allsmann.

Le mot apparaît dans l'Aislinge Meic Conglinne p. 39 :

Muinnter enig inichin
d'ócaib dercaib tennsadchib
im thenid astig.
secht n-allsmaind, secht n-espisle
do cháisib, do choelanaib
fo bragait cech fhir

« Les gens de la maison étaient assis à l'intérieur, autour du feu ; c'étaient des hommes jeunes, aux joues roses, fortes. Sept *allsmaind* et sept amulettes de fromage (m. à m. de fromages) et de tripe autour du cou de chacun d'eux. »

Les manuscrits de ces textes datent des XIVe, XVe et XVIe siècles; le texte lui-même est de la fin du XIe. Le vers qui contient *allsmann* se trouve dans les deux versions du texte et appartient donc à la première rédaction poétique de la légende, sur laquelle a été fait le récit en prose.

Le texte contient beaucoup d'emprunts scandinaves; *allsmann* en est un et correspond régulièrement à v.-norr. *hals-men* (qu'on trouve, par ex., dans l'Atlamál). Comme les Irlandais avaient un grand nombre de mots signifiant « collier », il est clair que *allsmann* a dû désigner un collier d'un type particulier, fréquent dans les districts norvégiens de l'île, peut-être un collier composé de pierres et de morceaux de verre, un des *steinasǫrvi* qu'on trouve si souvent dans les fouilles. Cette supposition s'accorderait bien avec le texte où la corde se transforme en tripes et les pierres en morceaux de fromage.

Il est impossible de déterminer la date de l'emprunt et quelle extension il a eu en Irlande. Mais il est sûr qu'il a été vivant en Ulster à la fin du XIe siècle et il est même probable qu'il est considérablement plus ancien.

Irl. **birbell**, écoss., v.-norr. **biafal**.

Dans le manuscrit H. 3. 18 (Trinity College, Dublin) fol. 64 b on trouve, dans un vieux glossaire un mot *birbill*, traduit par *brat*. Ce dernier mot désigne toujours, on le sait, un manteau couvrant la partie supérieure du corps. *Birbell* se prononçait sans doute *birvəll*, *birəvəll* et remonte vraisemblablement à v.-norr. *berfell* (prononcé *bervell*) *berfiall* (cf. Vǫlundarkviða, 10) = *biarnfell* « peau d'ours ». Il vient régulièrement de *berbell* comme *birling* de *berling*. La forme *birbill* pour *birbell* est probablement due au lexicographe, qui a pris la forme du génitif (ou du datif) avec la glose *brat* du texte où il l'a trouvée sans la changer. On connaît plusieurs exemples analogues. Une autre explication est également possible. Le mot a pu être emprunté à une époque où le neutre irlandais était encore vivant, c.-à-d. avant la fin du Xe siècle, et a pu ensuite passer au féminin. Or, parmi les féminins il arrive constamment que la forme du génitif-datif, qui serait ici *birbill*, serve également de nominatif.

Cette explication, qui montre que le vieux-norrois *berfjall* a été connu en Irlande, éclaire un passage important de Eiriks Saga Rauða, chap. VIII. Il y est dit que le roi de Norvège

Olav Tryggvason donna à Leiv Eiriksson deux coureurs écossais, un homme du nom de Haki et une femme nommée Hekja :

þau váru svá búin at þau hǫfðu þat klæði er þau kǫlluðu biafal (*ciafal*, Hauksbók). *þat var svá gert at hǫttrinn var á upp ok opit at hlíðum ok engar ermar á ok knept í milli fóta. hellt þar saman knappr ok nezla en ber váru annars staðar.* « Ils étaient équipés de façon qu'ils portaient le vêtement qu'ils appelaient *biafal*. Ce vêtement, muni d'un capuchon et ouvert sur les côtés, n'avait pas de manches et était boutonné entre les jambes. Il y avait là pour le tenir un bouton et une attache. Pour le reste, ils étaient nus. »

Il est évident que ce mot *biafal*, *ciafal* est un mot écossais. Le contexte montre qu'il désignait un vêtement, que les Ecossais devaient appeler *brat*. C'était une espèce de vêtement en forme de sac avec capuchon, qui tombait droit des épaules et qui était réuni entre les jambes par une attache et un bouton. Dès lors, il faut conclure que ce *biafal* n'était pas d'origine écossaise. C'était un manteau de fourrure : sa coupe particulière l'indique clairement ; *biafal* provient sans doute d'une déformation de v.-norr. *berfjall*, correspondant à irlandais *beirbell*. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'on ne trouve ni en irlandais ni en écossais, aucun mot qui ressemble, même de loin, au *biafal*, *ciafal* de la saga.

Cependant, on s'attend en écossais comme en irlandais à *berbell* (*birbell*, *-fell*) ou — ce qui est moins probable — à *berfal*(*l*) avec un groupe *-rf-* non-palatal. Cela donnerait en vieux-norrois *biarfal* (*ĕ* devant un groupe de consonnes non-palatales > v.-norr. *ia* ; cf. *bianak* < *bennacht*, etc. ; même en syllabe inaccentuée *ingian* < *ingen*). Mais les manuscrits ont *biafal*. Cette forme ne peut être que le résultat d'une contamination de *ber-fjall*, *bjarn-fell* avec le v.-norr. *bialfi* « peau, fourrure ». Ce dernier mot est ancien en scandinave ; il est identique au nom de personne *Bjalfi*, attesté dès le VIIIe siècle (Egilssaga).

Un *l* cacuminal s'amuit devant une consonne labiale dans plusieurs dialectes de l'Ouest de la Norvège. Or, par un heureux hasard, on connaît la forme sans *l* du mot dans une

inscription runique de Helland en Sole, qu'on s'accorde à fixer aux environs de l'an 1000 (acc. biafa). Le nom *Bjafi* pour *Bjalfi* est également attesté à Sogndal en Sogn (Diplomatarium Noruegicum, VI, 84).

On montrera plus loin que les formes irlandaises et écossaises des thèmes masculins vieux-norrois en *-n-* remontent sans exception aux cas obliques. Le mot *biafi* aurait donc dû donner en écossais **biava* ; cette forme a été transformée en *biava-l* sous l'influence de *biarn-fell*, *ber-fell* (écoss. **bervell*, **biarvall*). La contamination remonte probablement aux *Gall Gaédil* de l'Ouest de l'Écosse.

linscóit.

Ce mot se rencontre fréquemment en moyen-irlandais (cf. Aislinge Meic Conglinne, 103. 15, PH. 2619 ; YBL. 148 b 7 ; BL. 229 a 6). Le sens de *línscóit* est « toile » et spécialement « suaire de toile ». Il correspond exactement à v.-norr. *lín-skauti* qui, comme *lín-dúkr*, se dit surtout du « suaire » (*sveipa lík línskauta : corp do chengal de línscóit*).

Les manuscrits datent du XIVe siècle, les textes du XIe. Il est probable que le mot n'a été emprunté que quand les Scandinaves avaient adopté le christianisme et les usages funéraires chrétiens. L'emprunt remonterait donc au XIe siècle. Dans les PH. le mot emprunté s'emploie côte à côte avec le vieux mot irlandais *lín-anart* qui n'était pas encore éliminé à la fin du XIe siècle. Plusieurs exemples sont là pour montrer que *línscóit* s'est substitué à *lín-anart* (cf. PH. 1870 et suiv., 3688, 5244 ; LL. 256 b 1, LB. 158 a, b).

Pour *línscóit*, on s'attend à *linscót*. Mais le mot a été associé avec les noms irlandais en *-óit*, gén. *-óta* (*oróit*, etc.) ; et le nominatif *línscóit* a été fait sur le génitif *línscóta* (v.-norr. *línskauta*).

sçálán, scáthlán.

Le composé *bél-scálán* apparaît dans bon nombre de textes moyen-irlandais, à partir du XIe siècle : LL. (TBC) 57 a 10

et suiv., *ib.* (Cath Ruis na Ríg) 174 a 42, *ib.* 174 b 38, *ib.* 174 b 42.

Le diminutif *scálán* suppose *scál* ou *scála*. Ce dernier correspond régulièrement à v.-norr. *skáli*, cas oblique *skála*. Dans les textes irlandais *scálán* apparaît presque toujours avec *pupal* et *both* ; il désignait, dans la langue militaire, une construction légère dans un camp. Il est évident que ce sens vient du norvégien, bien que le mot en question ne soit pas attesté dans les textes norvégiens ou islandais. Dès lors, le sens de « remise isolée, maison ouverte » (le premier terme du composé irlandais *bél-* indique également que le mot a désigné une construction ouverte), si fréquent dans les dialectes norvégiens actuels, doit remonter à l'époque des Vikings. Si, parmi les Norvégiens d'Irlande, le mot *skáli* n'avait eu que le sens de *setstofa* ou de *forskáli*, il n'aurait jamais été emprunté.

Ce n'est pas tout. En Telemarken, *skaale* a encore le sens de « cabinet en poutres ou en lambris à l'intérieur d'une grande remise » (cf. Ross). Un sens analogue apparaît pour le mot emprunté dans les Annales des Quatre Maîtres, à l'année 1244 (*bél-scálána bátar isin teampall histigh*).

L'irlandais *scálán* semble avoir été fait de perches et de branches flexibles; on bouchait les trous avec des joncs et des herbes de marais. Ceci ressort de deux passages, l'un dans le Cath Maige Léna, p. 76, l'autre dans le récit appelé Echtra. Cloinne Rígh na Hioruaidhe

Le mot simple, sans *bél*, se trouve Cath Maige Léna, 76. 3 : n. pl. *scáthláin*. L'orthographe a été influencée par *scáth* « ombre ». Dinneen enregistre *scathlann*; ce mot vient de P. O'Conell, qui l'a pris pour un composé de *lann*. Le mot *scálán* « a hut, a stage, a scaffald », qui se rencontre dans les dictionnaires irlandais et écossais modernes (Dinneen, Highl. Soc. Dict.), est tiré de manuscrits récents ; mais il est sorti de l'usage dans les dialectes actuels.

Windisch a commis l'erreur de rapprocher *bél-scálán* de *bél-scáilte* (TBC., p. 50 note 5) ; ce dernier contient, comme on sait, la diphtongue *ái*.

slipad.

Ce verbe apparaît dans plusieurs textes irlandais, à partir du XIe siècle (cf. TTr. 602, H. 2. 17, Ir. Texte, II; Cogad Gáedel 162. 13; Egerton 1782, 23 b2; BB. 425 a 33; TBC (Stowe et H. 1. 13), 5997; Cath Finntrága, 251; Keating, *Three Shafts*: *biora bláith-sliophta*).

Comme il ne semble pas être attesté avant le XIe siècle, ce verbe ne peut pas être d'origine anglo-saxonne. Il vient de v.-norr. *slípa*.

Stokes a eu tort de lui donner une origine celtique (*KZ.*, XLI, 388). Mais le synonyme *límad* (= *límadh*, gall. *llif-*) est bien irlandais. Si l'on peut se fier à la forme *slíobhadh* qui est citée à côté de *slíobadh* dans le dictionnaire de Dinneen, elle doit provenir d'une contamination avec *líomhadh*, *líobhadh* < m.-irl. *límad*.

crupad.

L'irl. mod. *crupaim* signifie « je me ratatine, je me resserre »; l'écoss. *crup* (HSD.; Mac Alpine) a le même sens. Cf. Irl. *crupóg* « ride », écoss. *crupag*; irl. *crupaidhe*, *crupach* « ratatiné, défait, ridé ».

Ces formes sont d'origine scandinave; cf. norv. dial. *krupp* « arbre tortu »; *kruppen*, *kroppen* « ratatiné, ayant les membres tortus ».

L'écoss. *crúb* « sit, squab, crouch » (HSD.; Mac Alpine) n'a rien à faire avec *crupad*, mais remonte à v.-norr. *krjúpa*, *krúpa*. L'explication qu'a donnée de ce mot Craigie, *Arkiv för nordisk filologi*, X, est erronée.

ruadmarg.

Dans la partie la plus récente du *Dúil Laithne*, 'Liber Latiniensis', cet étrange glossaire copié par Duald Mac Firbis en 1643 (H. 2. 15, Trinity College, Dublin), on trouve un emprunt au vieux-norrois. C'est *ruodhmarg* .i. *móin*, *locus palustris* (n° 145) qui correspond à norv. *raud-mǫrk* (cf. *Dan-mǫrk* >

irl. *Dan-marg*); ce dernier a le même sens que norv. dial. *raud-myr*. Le composé *raud-mǫrk* est tellement naturel qu'il doit exister dans des dialectes actuels, bien que Aasen et Ross ne le mentionnent pas. D'ailleurs, ces deux lexicographes norvégiens ne notent pas *raudmyr* non plus, évidemment parce que ce mot est un des « composés dont les termes se comprennent facilement » (Aasen, Préface, VI).

On s'attend à irl. *ródhmarg*, car v.-norr. *au* donne irl. *ó*. Le mot a pris la forme *ruadhmarg* sous l'influence de *ruadh*, qui étymologiquement est identique à v.-norr. *rauðr*. De même, *Hróðmundr* devient *Ruadh-mand* et le surnom *Rauðr*, *Ruadh*.

L'emprunt présente un certain intérêt pour l'histoire de la civilisation irlandaise; car il semble confirmer ce que l'Orkneyasaga dit de Torf-Einarr : *hann fann fyrstr manna at skera torf ór iorðu til eldiviðar á īorfnesi á Skotlandi þuiat illt var til viðar i eyiunum* (éd. Vigfusson, § 7) « il était le premier homme qui eut l'idée de couper de la tourbe du sol pour l'employer comme combustible, car on manquait de bois sur les îles ». Les Norvégiens ont sans doute appris aux Irlandais et aux Écossais à utiliser la tourbe.

scor.

Il est universellement connu que l'irlandais *scor* « coupure » est un emprunt au vieux-norrois (cf. Bugge, *Norse Loanwords*, 304); mais l'on n'a pas encore expliqué comment les Irlandais ont pu emprunter un mot d'un sens aussi général.

La raison en est que les Irlandais ont emprunté en même temps le *scoru-kefli* et la vieille coutume, si vivante en Norvège, de graver des *skorar*, dans le montant de la porte ou dans une des barrières de la ferme pour commémorer un événement extraordinaire (cf. Gulatingslov, § 131, Frostatingslov, VII, 10). La coutume existe encore en Irlande de marquer avec un couteau la poutre au-dessus de la cheminée ou le montant de la porte quand un événement important s'est produit, et cette marque garde son nom vieux-norrois, *scor*; cf. Dinneen, p. 614 : *scor a chur san chlabhar*.

raobann.

Le mot *raobann*, gén. *-ainn* « a loop, an eyelet ; one of the loops by which sail is laced to the mast », Dinneen (Tory Island), vient régulièrement de v.-norr. **reipa-band* ; cf. *reipa-reiði* ; Fornmannasǫgur, VI, 380. Cette comparaison devient plus probable encore quand on se souvient du mot des Shetlands *repiband* « corde avec laquelle on ferme l'ouverture d'une corbeille » et qui est identique à v. norr. **reipa-band*. Shetl. *repistring* a le même sens.

Le mot *raobann* est sûrement venu en Irlande des îles écossaises. Il n'a rien à faire avec le norr. dial. *raaband* (cf. le verbe vieux-norrois *rábenda*). L'écossais *raoib* remonte à v.-norr. *reip*.

3° Calques

L'influence du vieux-norrois sur l'irlandais ne se borne pas aux mots seulement. Il est très probable que les Irlandais ont traduit, à partir du IXe siècle, des termes et des expressions scandinaves. On ne s'est pas occupé de cette question ; elle est très délicate et demande une circonspection particulière. Rien ne prouve, par exemple, que *mun-torc* ait été calqué sur *hals-men*, ni que *iarnn* « fer à cheval » ait reçu ce sens particulier du v.-norr. *iarn*. D'autre part, *beo* n'a pas pris les sens de « génisse » et de « bétail » sous l'influence scandinave, car le premier au moins de ces sens semble remonter à l'indo-européen. Mais voici quelques expressions dont l'origine ne peut être douteuse. Les composés dont l'un des termes est un mot d'emprunt tandis que l'autre est indigène offrent un intérêt particulier. Ce type a dû être assez fréquent ; il se retrouve en écossais, cf. *gad-luinne*, « saumon après le frai », composé de *luinne*, v.-irl. *linne* (Trip. Life, 88, 28) « saumon » et probablement du v.-norr. *got* ; cf. norv. *got-laks*, *got-fisk* (Aasen, Ross).

gaeth etir dá scôt.

Cette expression apparaît dans le récit irlandais moderne

« Giolla an Ḟiugha », publié par M. Douglas Hyde (Irish Text Society, I, p. 25) et où il est question d'une expédition en Norvège. On lit : *deirigh gaoth idir dá sgód orrain* « nous eûmes le vent entre les deux écoutes ». Le mot *sgód* correspond parfaitement à v.-norr. *skaut*. L'expression vient du v.-norrois, cf. Biskupa Sǫgur, II, 48. 35 : *byrr beggja skauta*, m. à m. « vent (favorable) des deux écoutes », c.-à-d. « vent droit derrière dans les deux écoutes ».

piast, fuaigim.

Cath Maige Léna, 44. 23 et suiv. : *dochuireadar amach a bpiasda uathmara iongantacha 7 a scúdadha sleamna a laoidheanga fuaighte* « ils mirent à l'eau leurs serpents terribles et merveilleux, leurs navires lisses et leurs bateaux de *leidang* cousus ».

piast est une traduction de *ormr* et *fuaighte* de *sýja* ; cf. écoss. *súdh* = v.-norr. *súð* « action de joindre ensemble les bords d'un bateau », v. *Festskrift til Alf Torp*, p. 240.

mael-att.

Ce composé apparaît dans le texte moyen-irlandais In Cath Catharda (4695 et 5261) et désigne un capuchon bien collant, attaché au haubert et sur lequel repose le casque. Comme dans *att cluic*, *cloc-att* et *cennat*, *att* reproduit le v.-norr. *hattr* ou *hǫttr*, qui se dit de plusieurs espèces de couvre-chefs « aussi bien de ceux qui sont indépendants du vêtement que de ceux qui y sont attachés » (Fritzner).

mael-att a été calqué sur le v.-norr. *koll-hǫttr* (= *koll-hetta*).

Dubchenn, Glúniairnn, Glúntradna.

Le nom propre irlandais *Dub-chenn* est antérieur à l'époque des Vikings et n'est pas d'origine scandinave. Mais il a été associé à v.-norr. *Svarthǫfði*, car il est fréquemment porté par des Norvégiens au xe siècle. Un certain *Dubchenn*, père d'Amond (*Hámundr*), est mentionné dans le Cogad Gáedel, p. 206. Il est identique à *Dubchenn*, fils de Ivar de Limerick (Tigernach, année 776 ; Cogad, p. 275).

Glún Iairnn n'est pas irlandais mais recouvre un v.-norr. **Iarn-kné* (le nom semble indiquer que dès le commencement du IXe siècle, les Vikings portaient des genouillères de fer saillantes). Le nom irlandais date de l'époque des Vikings et est porté surtout par des Scandinaves ou des personnes d'origine scandinave. Sous sa forme irlando-scandinave *Iercne*, *Ergne*, il apparaît dans les Annales d'Ulster (852, 882, 885 et 886). A partir du 896 on ne trouve que la forme irlandaise (896, 984, 990, 1014, 1070). L'alternance *Iercne*: *Glún Iairnn* est un témoignage sûr des rapports linguistiques très intimes qui existaient entre les Scandinaves et les Irlandais à la fin du IXe siècle. Les Annales d'Ulster sont, on le sait, des documents contemporains.

Glún Iairnn avait un fils nommé *Glúntradna* qui, d'après les Quatre Maîtres, fut tué en 891. Le second terme du composé est identique à l'irlandais moderne *traona* « râle de genêt », en Munster *tradhna* (pron. *treinə*): le nom semble être une adaptation entière du sobriquet vieux-norrois *Trǫnu-kné*, cf. *Trǫnu-beina þrǽls dóttir* dans le poème eddique Rígsþula.

Parmi d'autres traductions, on peut mentionner irl. *fidchatt* « souricière »: *amal charas in luch biad in fidchaitt* « comme la souris aime la pâture de la souricière », cf. v.-norr. *sem mús undir tréketti* « comme une souris sous une souricière » (m. à m. sous un chat de bois), Heilagra Manna Sǫgur, II, 5.10; 15.6 (voir Sophus Bugge, cité par Stokes, *Bezz: Beitr.*, XVIII, 123, note). Le synonyme vieux-norrois *fjala-kǫttr* montre d'une façon évidente que l'expression est d'origine scandinave.

4° Noms propres.

Les noms de personne sont précieux, car ils sont presque tous datés et fournissent ainsi des données sûres. Voici ceux qui offrent le plus d'intérêt parmi les derniers identifiés.

Amlaide.

Dans les Three Fragments of Irish Annals, à l'année 909, et dans les Annales des Quatre Maîtres, à l'année 904, on

trouve un petit poème de Kormlod, fille de Flann Sinna. Elle l'aurait composé à la mémoire de ses deux époux, Cerbhall et Niall Glundubh, tués par les Scandinaves au commencement du xe siècle. Voici une des strophes :

olc ormsa cumaoin dá ghall
marbsat Niall 7 Cearbhall ;
Cerbhall la hUlbh comall ngle
Niall Glúndubh la hAmlaidhe (*hAnlaidhe* FM.).

Amlaide suppose une prononciation *Avl^a^iðᵊ* qui reproduit régulièrement le v.-norr. *Hafliði*, nom fréquent en Islande. Ce Hafliði vainquit le roi Niall en 919. C'est donc le premier de ce nom que nous connaissons.

Hafliði est un nom du même type que *Sumarliði*, irl. *Somarlid*, *Vetrliði*, *Vestliði*. Ces noms datent tous de l'époque des Vikings.

Les éditeurs du texte ont eu le tort d'identifier ce nom avec *Amlaib*. La rime de débide avec *glé* exige *Amlaide* qui est la seule forme transmise par les manuscrits.

Aufer.

D'après les Annales Irlandaises, un Scandinave de ce nom fut tué en 925, en même temps que Roald et Halfdan, fils de Gudrœd. Les manuscrits sont parfaitement d'accord ; FM[1], CS., AI. ont *Aufer* ; ACM., 921 porte *Awfer*.

Pour des raisons phonétiques le nom ne peut pas être identifié avec *Alfr* ainsi que l'a proposé Faraday, ou avec v.-norr. *Afvirðr*, isl. *Auvirðr*, anglo-saxon *Æfwyrd* (Stokes, *Bezz. Beitr.*, XVIII, 116). L'*f* irlandais ainsi que l'*r* non-palatal excluent toute comparaison avec le v.-norr. *Auluir* = *Oluir* ou avec le nom propre *Aufi* que Sophus Bugge a constaté dans l'inscription unique de l'église de Gran et qui, à cause du nom anglo-saxon *Eafa* (= germanique commun **Auþan*), ne peut pas être un nom en *-ver*.

On pourrait penser à un v.-norr. **Auþ-bere* = *Auðbiǫrn* ; mais il faudrait alors supposer que dans tous les manuscrits le mot a été écrit phonétiquement. Il est plus probable que l'*f*

représente v.-norr. *f*. Dès lors, le nom reproduit régulièrement v.-norr. *Eyfari*, cas oblique *Eyfara* (pour *ey* > *au*, irl. *e* pour v.-norr. *a*, disparition de l'*a* final, cf. ci-dessous). D'après Lind, *Norsk-isländska döpnamn* (Uppsal, 1905), 254, ce nom a été employé dans les Hébrides. C'est un nom du même type que *Hlymreksfari*, *Írfari*, *Englandsfari*, *Holmgarðsfari* « celui qui voyage à Limerick », etc.

Ce nom prouve que *Aufer* était de nationalité norvégienne. Il le devait à ses voyages dans les îles écossaises.

Putrall.

C'est le surnom de *Roalt*, qui tomba à Lemain au commencement du xe siècle (*Roalt Putrall*, Cog. LL., *Rolt Pudarill*, manuscrit de Dublin).

Ce nom *Putrall* vient régulièrement du v.-norr. *Butraldi*, cas oblique *Butralda*. C'est un nom rare qui n'est attesté qu'en Islande où il est sorti de l'usage au xie siècle. Un nom de même type est évidemment *Digraldi* (Rigsþula).

L'hypothèse de Stokes (*BBr.*, XVIII, 119) est erronée.

Smurull.

On lit : *cath cile forru* (c'est-à-dire les Norvégiens) *dú i torchair Roalt* . . . . . 7 *Smurull* dans le Cog., 28, LL. Un manuscrit de date plus récente a : *ocus Muraill*. Il suit de là qu'il y a eu deux formes : *Smurull* et *Smurill*, tirées du v.-norr. *smyrill* (falco lanarius), pl. *smurlar*, avec la même alternance de suffixes *-il* : *-ul* qu'on observe dans *drǫsle*, *vaþill* : pl. *vǫþlar* (*vǫþla* Sturlungasaga, II, 38. 39), runique erilar : lat. *Erulos*. Il est probable que des formes parallèles sont nées de cette alternance : *smyrill* (> irl. *Smurill* régulièrement) et **smurull* (> irl. *Smurull*), de la même façon qu'on a eu *bitill* : *bitull*, *ferill* : *fǫroll*, *gymbill* : *Gumbull* (qui comme irl. *Smurull* fait fonction de surnom).

Ce *Smurull* a été tué au commencement du xe siècle ; *smyrill* était donc employé comme surnom à cette époque.

Sûdiam.

On lit : *co Siugraid Soga rig Súdiam*, dans le Cath Ruis na Ríg, § 7 (LL., manuscrit de la fin du XIIe siècle).

Súdiam représente le datif pluriel vieux-norrois (*á*, *af*, *í*) *Suðeyjum* = *Suðreyum* ; cf. *suðland* = *suðrland*.

Siugraid Soga est le iarl des Orcades *Sigurðr Hlodvissonr*, tombé à Clontarf en 1014. Il avait le surnom de *Digri* « le gros ». *Soga*, c'est-à-dire *Sogga*, reproduit probablement v.-norr. *soggi*, *suggi*, cas oblique *sogga*, forme faible parallèle au norv. dial. *sugg*, *sogg* « homme gros et grand ». Le féminin faible correspondant est toujours vivant dans les dialectes norvégiens.

Pendant quelque temps, l'empire de Sigurð Hlodvisson s'étendait de Caithness sur les Orcades, sur les îles Shetland et jusqu'aux Hébrides.

Hiruaith, Lochalnn.

L'origine de ces deux noms reste mystérieuse. Mais ils rappellent d'une façon étrange les noms des deux districts voisins de l'Ouest de la Norvège, le Hordaland et le Rogaland. Quoi qu'il en soit, il est significatif que ces parties de la Norvège ont fourni un très grand nombre de Vikings.

(*A suivre*). A. Sommerfelt.

LES SAINTS IRLANDAIS

DANS LES

TRADITIONS POPULAIRES DES PAYS CONTINENTAUX.

Maint territoire de l'Europe continentale conserve les traces du passage des saints venus d'Irlande. L'abbaye de Luxeuil, fondée par S. Colomban en 585, fut à l'époque mérovingienne, une pépinière d'abbés, d'évêques et de missionnaires. Deux des plus célèbres monastères du haut moyen âge, les deux centres d'études les plus importants de l'époque, Bobbio et Saint-Gall, durent leur fondation, le premier au même Colomban, le second aux premiers disciples de saint Gall, lui-même disciple de Colomban et qui a laissé son nom à une ville et à l'un des cantons de la confédération helvétique. Le diocèse de Wurtzbourg s'est placé sous le patronage d'un autre Irlandais, saint Kilian, et la Basse-Autriche sous celui de saint Coloman, dont les restes reposent à l'abbaye de Melk, sur le Danube. Le tombeau de saint Fursy à Péronne attira les compatriotes du saint en ce lieu, qui était encore connu, au xe siècle, sous le nom de *Perrona Scottorum* [1].

Pendant près de quatre cents ans, les saints irlandais, animés d'un ardent esprit de prosélytisme, ont travaillé à la diffusion de la foi chrétienne et de la discipline monastique en Gaule, en Belgique, en Alsace, en Alemanie, en Franconie, en Italie, sur le Danube et sur le Rhin.

L'Irlande a certes continué d'être une terre de haut renom chrétien ; mais à aucune époque de son histoire, non pas même au temps de la persécution protestante, elle ne mérita mieux le nom d'île des saints.

1. Voir L. Traube, *Perrona Scottorum* (*Acad. de Munich, Comptes rendus de la classe de phil. et de philol.* 1900, p. 469 s).

L'histoire de l'étonnante activité des Irlandais sur le continent européen est bien connue dans ses grandes lignes [1]. Nous ne voulons pas revenir sur ce sujet. Mais il peut être intéressant de rechercher les traces que ces étrangers ont laissées dans les traditions et usages populaires des régions qu'ils ont parcourues et des lieux où ils ont fondé des établissements durables. Pèlerinages et dévotions en vigueur dans les sanctuaires qui conservent — ou qui prétendent conserver — de leurs reliques, prières où ils sont invoqués, dictons où ils sont nommés, fêtes locales qui perpétuent leur souvenir, voilà ce qui constitue la matière de la présente étude.

Feu Margaret Stokes, la sœur du grand celtiste Whitley Stokes, qui s'est appliquée avec zèle à retrouver en France et en Italie les vestiges des *peregrini* insulaires, a frayé la voie aux archéologues et aux folkloristes. Ses deux livres, *Six months in the Apennines in search of the vestiges of Irish Saints in Italy* (Londres, 1892) et *Three months in the Forests of France : a Pilgrimage in search of vestiges of Irish Saints in France* (Londres, 1895), ont le mérite de reposer sur une documentation abondante et pittoresque, recueillie sur les lieux mêmes qui furent illustrés par le passage des saints d'Irlande. Toutefois on peut leur reprocher d'être assez bizarrement composés et surtout de mettre trop souvent la légende à la place de l'histoire.

Certes, il serait impossible de traiter un sujet de folk-lore religieux comme celui-ci, sans tenir compte des traits légendaires; mais, tout en montrant l'influence que les légendes ont exercée sur le développement des croyances, des dévotions et des coutumes populaires, on doit se garder de les mettre sur le même plan que les faits historiques. Notre soin sera d'éviter cet écueil.

1. Voir Wh. Levison, *Die Iren und die fränkische Kirche* (*Historische Zeitschrift*, CIX, 1912, p. 1-22), notre étude : *L'œuvre des Scotti dans l'Europe continentale* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, IX, 1908, p. 21-37, 255-277) et nos *Chrétientés celtiques*, Paris, 1911, ch. V, *Les expansions irlandaises*.

I. — Les trois grands saints nationaux.

Les trois patrons et thaumaturges à qui, dès l'origine, l'Irlande voua un culte de prédilection sont saint Patrice, l'apôtre de l'île, la vierge de Kildare Brigide et S. Columcille, abbé d'Iona.

Saint Patrice a parcouru la Gaule, mais c'est seulement en Irlande que son apostolat s'est exercé. Son culte fut introduit dans nos pays continentaux par les tout premiers missionnaires d'outre-mer. Son *natale* au 17 mars, jour demeuré sacré entre tous pour les fils d'Erin, était célébré dès le VIIIe siècle à Luxeuil, à Péronne et à Fosses, en Belgique ; à Echternach, Corbie, Nivelles, Reichenau et Péronne probablement dès la fondation de ces abbayes. La célébration du 17 mars est attestée à Trèves et à Landévennec, en Bretagne, aux Xe et XIe siècles [1].

Quand on connaît l'ancienneté et la large diffusion de ce culte liturgique, on ne peut s'étonner que la piété populaire se soit emparée à son tour de ce saint étranger pour en faire un de ses héros préférés.

Beaucoup d'églises et de monastères se vantaient de posséder de ses reliques : Saint-Pierre de Reims, Lisieux, Issoudun, Pfävers, en Suisse, Lumiar, près de Lisbonne. Le village de Neubronn, à une demi-lieue de Hohenstadt, près d'Aalen (Wurtemberg), possède une image du saint qui est l'objet d'une grande vénération dans le pays [2]. Patrice est invoqué

1. *Vita Gertrudis* (M. G. H., *Script. rer. merov.*, II, p. 462-463) pour Fosses) ; L. Gougaud, art. *Celtiques*, (*liturgies*), dans le *Dict. d'Archéol.* de Cabrol et Leclercq, col. 3005 (pour Luxeuil, Nivelles, Reichenau, Landévennec) ; Br. Krusch, *Chronologisches aus Handschriften* (*Neues Archiv.*, X, 1885, p. 92) (pour Corbie) ; *The Calendar of saint Willibrord*, éd. H. A. Wilson (H. Bradshaw Soc.), London, 1918, p. 5 (pour Echternach) ; P. Miesges, *Der Trier Festkalender* (*Trierisches Archiv.*, Ergänzungsheft XV, 1915, p. 38) ; Kuno Meyer, *Verses from a chapel dedicated to saint Patrick at Péronne* (*Eriu*, V, 1911, p. 100).

2. A. Birlinger, *Aus Schwaben : Sagen, Legenden, Aberglauben, Sitten*, Wiesbaden, 1874, p. 67-68.

comme protecteur du bétail dans la Haute-Styrie [1]; ailleurs, on le prie pour la guérison des sourds-muets [2]. D'après un dicton breton, celui qui tue un perce-oreille avec son doigt a la bénédiction de saint Patrice [3]. Cela s'explique sans doute par la croyance invétérée qui voulait que l'apôtre de l'Irlande eût chassé de l'île les serpents et toutes les bêtes venimeuses.

Les Irlandais professaient de singulières opinions sur leurs saints. Ils n'hésitaient pas à leur attribuer les rôles les plus extraordinaires et à leur assigner, dans la hiérarchie des Bienheureux, les tout premiers rangs. Ainsi l'opinion que saint Patrice serait appelé à juger tous les Irlandais au jour du jugement s'était accréditée parmi eux [4]. Quant à Brigide de Kildare, la piété irlandaise allait jusqu'à la confondre en quelque sorte avec la Mère de Dieu : ses fidèles l'appelaient « la Marie des Gaëls » et même « Mère de Jésus » [5].

La sainte de Kildare jouit d'une extraordinaire popularité dans toute l'Europe occidentale. Il n'est pas douteux que cette célébrité ne soit attribuable à l'intense propagande qu'organisèrent, partout où ils pénétrèrent, les moines, missionnaires et *peregrini* irlandais en faveur de leurs saints nationaux.

Un écrivain allemand du XIIIe siècle, Nicolas de Bibera, se raille de certains travers de ces étrangers et notamment des exagérations auxquelles les conduisait leur admiration sans limite pour les saints de leur race. Voici ce qu'il écrit des *Scotti* qui peuplaient encore de son temps l'abbaye de saint Jacques à Erfurt :

1. Richard Andree, *Votive Weihgaben des katholischen Volks in Süddeutschland*, Braunschweig, 1904, p. 38.

2. Voir le *Tablet* du 29 mars 1890, p. 486 et *Notes and Queries*, 7e sér. X, 1890, p. 9 et 97.

3. « *An hini a lac'h eur garlosten gand e vis — En eus bennoz zant Patris* » (E. Ernault, *Dictons et proverbes bretons*, dans *Mélusine*, XI, col. 310.)

4. *Livre d'Armagh*, fol. 8 a (Cf. *Vie tripartite de Patrice*, éd. Whitley Stokes, London, 1887, p. 296); *Liber Angeli*, *ibid.*, p. 355 ; *Seconde Vision d'Adamnan* (*Revue celtique*, XII, p. 420); *Homélie du Lebar Breac sur Patrice* (*Vie trip.*, p. 477) ; *Prière de Ninine* (*The Irish Liber hymnorum*, éd. Bernard et Atkinson, London, 1898, II, p. 36) ; *Vie tripartite*, p. 31, 258-261.

5. V. *Chrétientés Celtiques*, p. 261 ; G. L. Hamilton, *The Sources of the Fates of the Apostles and Andreas* (*Modern Language Notes*, XXXV, 1920, p. 394).

Sunt et ibi Scoti, qui cum fuerint bene poti,
Sanctum Brandanum proclamant esse decanum
In grege sanctorum, vel quod Deus ipse deorum
Brandani frater sit et eius Brigida mater.
Sed vulgus miserum non credens hoc fore verum
Estimat insanos Scotos simul atque profanos
Talia dicentes... [1].

Le satirique d'Erfurt ajoute que, si l'on demandait à ces *Scotti* d'expliquer ces étrangetés théologiques, ils alléguaient la parole du Seigneur : « *Mater mea et fratres mei hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt* » (Luc VIII, 21), et ils concluaient ainsi :

Sic Brigidam matrem, Brandanum dicite fratrem,
Nam perfecerunt quecunque Deo placuerunt.

Sainte Brigide était fêtée le 1er février, au VIIIe siècle, à Reichenau et à Echternach, au IXe siècle, à Nivelles et peut-être aussi à Rheinau [2]. Pour suivre le développement de son culte, tant officiel que populaire, il n'est besoin que de parcourir la carte des établissements des *Scotti* sur le continent [3]. On constatera que partout où Brigide a été vénérée, il a existé une fondation religieuse ou une colonie irlandaise.

Dans la région de Saint-Omer, zone d'influence irlandaise [4], les paysans vont « servir sainte Brigide » dans une église où se trouve une statue de la sainte (à Wavrans-sur-l'Aa, à Leubringhen, à Norbecourt, à Givenchy-le-Noble, à Lumbres, à Saint-Denis de Saint-Omer), quand ils ont besoin de son

1. NICOLAUS DE BIBERA, *Carmen satiricum*, éd. TH. FISCHER (*Geschichtsquellen der Provinz Sachsen*, I, 1870, v. 1550-1565, p. 90). Cf. WINTERFELD, *Deutsche Dichter*, p. 420-430.

2. V. mon art. *Celtiques* (*liturgies*), *rec. cité*, col. 3005 ; *Calendrier de S. Willibrord*, éd. *Wilson*, p. 4 ; L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 311. Le fragment de calendrier contenu dans le Codex Rhenaug. N° 30 de Zurich fut apporté de Nivelles à Rheinau par S. Fintan. Cf. E. EGLI, *Das sog. Fintan-Martyrologium* (*Anzeiger f. schweizerische Geschichte*, nouv. sér. VI, 1890-93, p. 136-141).

3. V. la carte placée à la fin de mes *Chrétientés celtiques*.

4. *Chrétientés celtiques*, p. 149, WH. LEVISON, *Die Iren*, p. 5.

secours pour obtenir la guérison de leurs bêtes [1]. Les paysans wallons viennent également invoquer la sainte pour leur bétail dans la chapelle qui lui est dédiée sur la colline qui domine la ville de Fosses, laquelle doit son origine à une abbaye fondée au VIIIe siècle par l'irlandais S. Feuillen. Les pèlerins y font bénir des baguettes dont ils touchent leurs vaches malades [2].

Liège, où il exista, au IXe siècle, une colonie irlandaise [3], a une église sous le vocable de la sainte [4].

La création de l'église paroissiale de sainte Brigide (maintenant supprimée) à Cologne remonte à l'époque où les abbayes de saint Martin et de saint Pantaléon échurent aux *Scotti* (Xe-XIe siècles) [5]. Cette église de sainte Brigide se trouvait située dans le voisinage de la première de ces abbayes [6]. Quatre autres églises paroissiales et sept chapelles du diocèse de Cologne sont encore dédiées à la vierge de Kildare sous le patronage de laquelle les paysans de la région placent leurs animaux domestiques [7].

Une chapelle et un bénéfice de sainte Brigide sont signalés à Mayence. Ils se rattachaient à l'ancienne église Saint-Paul, qu'on donne comme une *Schottenkirche*. Cette chapelle était située dans l'Altenmünstergasse [8].

1. Communication de M. l'Abbé E. Guibert, auteur d'une brochure sur le culte local de sainte Brigide dans la région de Saint-Omer, publiée à Saint-Omer en 1921.

2. Cahier, *Caractéristiques des saints*, p. 140. Sur les autres églises ou chapelles dédiées à sainte Brigide, voir T. A. Walsh, *Irish Saints in Belgium* (*Ecclesiastical Review*, XXXIX, 1908, p. 133-134).

3. *Chrét. celt.*, p. 165, 289-290.

4. J. Brassinne, *Analecta Leodiensia*, Liége, 1907, p. 82.

5. *Chrétientés celt.*, p. 170-171.

6. K. H. Schaefer, *Kirchen und Christentum in dem spätrömischen und frümittelalterlichen Koln* (*Annalen d. hist. Ver. f. den Niederrhein*, XCVIII, 1916, p. 111). L'église Saint-Martin de Cologne garde des reliques de la sainte. Elle était honorée à Trèves dès le Xe siècle. (Miesges, *op. cit.*, p. 26.)

7. L. Korth, *Die Patrocinien der Kirchen und Kapellen in Erzbistum Köln*, Düsseldorf, 1904, p. 39 s. ; Adam Wrede, *Rheinische Volkskunde*, Leipzig, 1919, p. 155.

8. F. J. Bodmann, *Rheinganische Alterthümer*, Mainz, 1819, II, p. 593.

Parlant de la collégiale de Saint-Pierre-le-Vieux, Grandidier écrit dans son *Histoire de l'église et des évêques de Strasbourg* : « On y révère, le 1er février, les reliques de sainte Brigitte de Kildare. On appelle encore de nos jours certains cantons, qui appartiennent à la collégiale, les dîmes de sainte Brigitte, non pas, comme quelques papiers semblent l'assurer, pour avoir été données à l'église de Honau par cette sainte, mais parce que les Écossais ou Irlandais qui vinrent l'habiter y apportèrent de leurs pays une partie de ses reliques, ce qui engagea les peuples à honorer du nom de sainte Brigitte les biens qu'ils lui consacrèrent. Les chanoines de Saint-Pierre-le-vieux [à Strasbourg] ont dans leur compétence les pains de sainte Brigitte, et leurs meilleurs vins portent aussi la rubrique de cette sainte [1] ».

L'église de Saint-Michel à Schotten, ville du Grand-Duché de Hesse qui tire son nom d'une colonie de *Scotti*, a un de ses autels dédié à sainte Brigide et un autre au saint breton Josse [2].

Les archives de l'église de Liestal, près de Bâle, conservent la trace des donations faites à sainte Brigide au commencement du XIIIe siècle et d'un *lumen sanctae Brigidae* [3]. Un document de l'année 1507 compte l'abbesse de Kildare au nombre des patrons de cette église, et un autre de 1608, mentionne une « Gotteshaus sankt Prigithae zu Liestal ». « Par quel canal ce culte a-t-il pu d'Irlande atteindre Liestal ? C'est pour moi un mystère » déclare l'auteur d'une récente étude sur les saints et les églises du pays de Bâle [4]. Cependant, sans recourir à l'abbaye de Saint-Gall, qui est assez éloignée de Liestal [5],

1. GRANDIDIER, *Histoire de l'église et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, 1878, I, p. 406.

2. S. A. WÜRDTWEIN, *Diocesis Moguntina in archidiaconatus distincta*, Mannhemii, 1777, III, p. 87 ; HEBER, *Die neun vormaligen Scottenkirchen in Mainz und in Oberhessen* (*Archiv. f. hessische Geschichte u. Alterthumskunde*, IX, 1861, p. 319-348).

3. Un feu perpétuel fut entretenu à Kildare en l'honneur de sainte Brigide, jusqu'à la Réforme.

4. KARL GAUSS, *Die Heiligen der Gotteshäuser von Baselland* (*Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, II, 1902, p. 152-153).

5. Le P. Poncelet, bollandiste, a fait remarquer qu'une légende acclima-

pour trouver la solution de ce problème, on peut mentionner l'abbaye voisine de Säckingen, qui est considérée comme de fondation irlandaise, et aussi, à quelque distance en amont sur le Rhin, l'abbaye de Rheinau, où vécut S. Fintan.

Les livres liturgiques de Gênes attestent aussi que le culte de Brigide fleurit en Ligurie. Le voisinage de Bobbio fournirait une explication naturelle de ce fait; mais M. Cambiaso nous en offre une autre dans son ouvrage, *L'anno ecclesiastico e le feste dei santi in Genova*, publié en 1917. Ce culte aurait été implanté dans cette région par les chanoines réguliers du Latran, lesquels comptent sainte Brigide parmi leurs chanoinesses [1]. En effet, si étrange que cela paraisse, les chanoines réguliers ont bel et bien prétendu que saint Patrice fut un des leurs et que sainte Brigide se sanctifia pareillement dans leur ordre [2].

Il a été fait mention ci-dessus de vignobles et d'autres terres consacrés à notre sainte. Les paysans d'Amay, village situé entre Huy et Liège, croient encore aujourd'hui que la terre bénite de sainte Brigide guérit les bestiaux et qu'elle éloigne des étables les méchantes gens et les sorcières. « On y croit tellement qu'on répand de cette terre à dix lieues à la ronde [3]. »

Sainte Brigide, qui est invoquée dans la prière irlandaise de S. Molling pour la protection des voyageurs, l'est pareillement dans un *Reisesegen* allemand du xve siècle [4]. Son nom figure aussi dans des formules de bénédictions contre les intempéries [5].

tée à l'abbaye de Saint-Gall faisait de sainte Brigide une parente de saint Gall lui-même (*Analecta Bollandiana*, XXIII, 1904, p. 335). L'abbaye de Pfäfers ou Pfäfers (cant. de Saint-Gall, Suisse) possédait des reliques de sainte Brigide et d'autres saints irlandais. Voir E. A. Stueckelberg, *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, Zurich, 1902, p. 7-8.

1. Cambiaso, *op. cit.*, p. 122.

2. V. l'art. *Canons and Canonesses regular* du Révérendissime A. Allaria, abbé de San Teodoro de Gênes, dans la *Catholic Encyclopaedia*, col. 290-291.

3. Auguste Hock, *Croyances et remèdes populaires du pays de Liége*, Liége, [1873], p. 84.

4. A. Schoenbach, *Zum Tobiassegen* (*Zeitschrift für deutsches Altertum*, XXIV, p. 185). Cf. L. Gougaud, *Etude sur les loricae celtiques* (*Bulletin d'anc. lit. et d'archéol. chrétiennes*, II, 1912, p. 125).

5. Ad. Franz, *Die Kirchlichen Benediktionen*, Freiburg i. Br., 1909, p. 100, 101, 104.

Dans les campagnes bretonnes, la popularité de sainte Brigide se manifeste encore de nos jours sous diverses formes [1]. Il y a quelques années, il y avait dans une des chapelles frairiales du Morbihan qui lui est dédiée, une très vieille statue en bois, toute vermoulue, avec les caractéristiques bien reconnaissables de la sainte irlandaise. Le recteur acheta, pour la remplacer, une statue neuve, en beau plâtre, à filets d'or, représentant sainte Brigitte la suédoise. La population de la frairie protesta, disant : « On nous a changé notre sainte Bréhet ; nous ne voulons pas de celle-ci et nous ne lui apporterons aucune offrande ». Et ce qui fut dit fut fait. Le procureur de la chapelle en donna sa démission [2].

S. Columba ou Columcille, abbé d'Iona († 597), fut moins connu sur le continent que les deux précédents. Cependant Adamnan, son biographe et son successeur, affirme qu'à la fin du VIIe siècle son nom avait déjà pénétré en Espagne, dans les Gaules, au-delà des Alpes pennines et jusqu'à Rome, capitale de toutes les cités [3]. D'autre part, le nom du saint abbé est inscrit dans le calendrier de S. Willibrord, qui date des premières années du VIIIe siècle, au 9 juin, jour de son *natale*. L'éditeur dudit calendrier, M. Wilson, remarque à ce propos que cette commémoration est probablement due aux rapports que S. Willibrord eut avec l'Irlande, où il passa une douzaine d'années [4].

On trouve le nom du saint associé à diverses pratiques superstitieuses ayant pour but d'obtenir sa protection soit contre les tempêtes, soit contre le feu, soit contre les rats des champs.

Voici d'abord un charme que nous a conservé un manuscrit de la bibliothèque de Munich, du XIVe siècle :

1. Voir A. Le Braz, *Les saints bretons d'après la tradition populaire* (*Annales de Bretagne*, IX, 1893-94, p. 44 s.) ; Paul Sebillot, *Petite légende dorée de la Haute-Bretagne*, Nantes, 1897, p. 115 s.

2. Je tiens ces détails de M. le Chanoine Buléon, curé de la cathédrale de Vannes, qui me les a obligeamment communiqués le 6 novembre 1921.

3. *Vita Columbae*, III, 23, éd. *Fowler*, p. 164-165.

4. Wilson, *op. cit.*, p. 32.

Contra tempestatem isti tres versus
scribantur in cedulas quatuor et ponantur
subter terram in quatuor partes provincie :
† sancte Columquille, remove mala queque procelle,
† ut tunc orasti, de mundo quando migrasti,
† quod tibi de celis promisit vox Michaelis [1].

Adamnan parle bien du pouvoir que le saint obtint du ciel de commander aux vents et qu'il exerça dans différentes circonstances, mais il ne dit nulle part que ce privilège lui fut communiqué par l'archange saint Michel [2].

On a des variantes très intéressantes de la formule précédente. L'une d'elles est ainsi conçue :

Sancte Columquille, remove dampna favilla,
Atque Columquillus salvet ab igne domus [3].

Comme on le voit, c'est contre le feu qu'on invoque ici saint Columcille. D'après une légende irlandaise, il aurait en effet éteint un incendie en chantant l'hymne *Noli pater*, dont on lui attribue le composition [4].

Un manuscrit du XVIe siècle, conservé à la bibliothèque de Linköping, en Suède, donne la formule suivante :

Sancta Kakwkylla,
remove dampnosa facilla vel favilla
quod tibi de celis
concessit vox micaelis [5].

Dans ce charme, calqué sur celui de Munich, le mot *favilla* a été substitué, comme dans le précédent, à *procella*, et, de

1. A. Schoenbach, *Eine Auslese altdeuscher Segensformeln* (*Analecta Graeciensia*, Graz, 1893, p. 45) (Cod. lat. Monacensis 7021, XIVe s.).

2. *Vita Columbae*, III, 24, p. 163. Une autre fois, la tempête fut apaisée grâce à la prière de S. Cainnech (II, 13, p. 82-83).

3. Ms. de Pembroke College à Oxford (XIVe siècle). Mowat, *Anecdota Oxoniensia* (*Mediaeval and modern Series*), Oxford, 1882, p. 3.

4. Préface du *Noli Pater* dans *l'Irish Liber Hymnorum*, éd. citée, II, p. 28.

5. A. G. Noreen, *Altschwedisches Lesebuch*, Halle, 1892-94, p. 98 s. (N° 180).

plus, une sainte par ailleurs inconnue, *sancta Kakwkylla*, a pris la place de saint Columcille. Ce nouveau personnage n'a pas laissé d'intriguer les folkloristes [1]. Maintenant ils savent que ce nom, absolument inconnu autrement, est né de la déformation graphique de celui de Columcille. C'est en Allemagne que la déformation s'est produite. Ce qui le prouve, c'est premièrement la recette suivante contre les rats :

> Fur die ratzen schreib dise wort an vier ort in das haws
> « Sanctus Kaku-kabilla [2]. »

Et c'est, en second lieu, l'image d'une sainte (ici le changement de sexe a eu lieu) qui figure sur un autel de l'église de l'ancien monastère de Saint-Ulrich à Adelberg, dans le Wurtemberg, et dont l'inscription porte *Cutubilla*. Une peinture de Zeitldorn (Basse-Bavière) représente la même sainte mystérieuse. Dans les deux cas, sainte Cutubilla a deux souris à ses pieds [3].

Comme le nom de l'abbé d'Iona s'écrivait en latin Columcilla, témoin l'inscription du calendrier de S. Willibrord, on en aura conclu que ce nom désignait une sainte. Voilà comment l'intruse *Cutubilla* ou *Kakwkylla* est devenue, dans le folklore germanique, une concurrente de sainte Gertrude de Nivelles pour la destruction des souris, des rats et des mulots [4].

II. — Saint Brendan le Navigateur.

Quand et sous quelle forme l'histoire merveilleuse des fabuleuses navigations de saint Brendan fut-elle apportée sur le continent ? Il est difficile de le dire avec précision. Le plus

1. W. Drexler, *Noch einmal Sancta Kakukabilla-Cutubilla* (*Zeit. des Vereins für Volkskunde*, VIII, 1898, p. 341-342). Cf. H. Gaidoz, dans *Mélusine*, XI, col. 3.

2. W. Drexler, *loc. cit.*

3. Heinrich Otte, *Handbuch der kirchlichen Kunst-Archaeologie des deutschen Mittelalters*, Leipzig, 1883, I, 566 ; R. Andree, *Votive Weihgaben*, p. 16 ; J. Zingerle dans la *Zeitsch. des Ver. f. Volkskunde*, I, p. 444.

4. Drexler, *loc. cit.* ; R. Andree, *loc. cit.*

ancien récit de la légende est, semble-t-il, celui de la *Navigatio Brendani*, composition latine qui remonte au xe ou au xie siècle. Le chroniqueur bénédictin Raoul Glaber, qui vivait au xie siècle, était déjà au courant de l'odyssée de saint Brendan [1]. La plus ancienne adaptation anglo-normande en vers de la *Navigatio* date de 1120, et le *Von Sente Brandan*, la plus ancienne version allemande, remonte aussi au xiie siècle [2]. Ensuite la *Navigatio* fut traduite en prose ou mise en vers dans presque tous les idiomes de l'Occident.

Il est vraisemblable que les Irlandais, disséminés un peu partout, travaillèrent à répandre le récit des aventures de l'intrépide navigateur, dont ils faisaient « le doyen de l'assemblée des saints » et même le frère du Christ [3]. Mais les histoires merveilleuses dont Brendan était le héros ne furent pas accueillies partout favorablement. Il nous est parvenu un poème du xiiie siècle où ces débauches d'imagination sont jugées sévèrement. Les auteurs de ces contes feraient bien mieux, suivant l'anonyme qui a écrit cette pièce, de passer leur temps à copier les psaumes de David ou à les réciter pour l'expiation de leurs propres péchés ou de ceux de leurs frères, plutôt que de les repaître de pareilles fables :

> Expediret magis fratrem psallos David scribere
> Vel pro suis atque fratrum culpis Deo psallere
> Quam scripturis tam impuris idiotas fallere [4].

Saint Brendan, dont la légende occupa une si grande place dans la littérature du moyen âge, ne joua pas un grand rôle dans les traditions populaires de nos pays.

1. Raoul Glaber, *Historiarum libri quinque*, II, 2 (Migne, P. L., CXLII, 629 s.). Voir Carl Steinweg, *Die handschriftlichen Gestaltungen der lateinischen Navigatio Brendani* (*Romanische Forschungen*, VII, 1893, p. 1 s.).

2. W. Meyer, *Die Ueberlieferung der deutschen Brandanlegende*, Göttingen, 1918, p. 125.

3. Voir plus haut. On lit encore, dans une poésie irlandaise du xie siècle, ces mots qui s'adressent à S. Brendan : « L'antique Rome, pleine de délices, et Tours demeurent sous ta protection, etc. » (Kuno Meyer, *Ein mittelirisches Gedicht auf Brendan den Meerfahrer* dans les Comptes rendus de l'Ac. de Berlin, Cl. de philos. et d'hist., XXV, 1912, p. 440).

4. Ed. Paul Meyer dans la *Romania*, XXXI, 1902, p. 378 ; éd. Ch. Plummer, dans *Vitae sanctorum Hiberniae*, Oxonii, 1910, II, p. 294,

Dans la cathédrale de Güstrow (Mecklembourg-Schwerin), le saint est représenté avec un cierge, qui, d'après la légende, se serait, un jour, allumé tout seul. En 1495, au cours d'un incendie qui éclata à Wittstock (Brandebourg), les gens du pays dont la profession avait des rapports avec le feu, firent vœu de célébrer annuellement la fête du saint, le 26 décembre [1]. On l'a déjà pressenti, l'association du nom de Brendan avec la flamme d'un cierge et avec l'incendie de Wittstock a tout simplement son origine dans le rapprochement du nom du saint, écrit *Brandon* ou *Brandan* en Allemagne, avec le mot *Brand* = feu, mot qui a donné le vocable français « brandon ».

Quelques manuscrits conservés dans les bibliothèques du Continent contiennent une *Oratio Brundani* composée dans le style des *loricae* irlandaises. Cette prière, d'une saveur superstitieuse très prononcée, semble avoir joui d'une certaine popularité au moyen âge [2].

Saint Brendan a été invoqué par les gens mordus par une vipère. Son nom figure aussi dans des formules de l'ordalie par le psautier [3].

III. — Les moines missionnaires : Saint Colomban et Saint Gall

S. Colomban, le fondateur des monastères d'Annegray, de Luxeuil, de Fontaines et de Bobbio, et l'auteur d'une règle monastique qui eut quelque faveur en Gaule, marqua de sa forte empreinte les moines qui passèrent sous sa rude discipline. Après sa mort, son influence continua de se faire sentir grâce à ses nombreux disciples, dont beaucoup jouèrent un rôle de première importance dans l'Église et dans la société au VIIIe siècle [4].

1. A. Otte, *op. cit.*, I, p. 563.
2. Voir mon *Etude sur les loricae celtiques* (*Bul. d'anc. lit. et d'archéol. chrét.*, 1911, p. 265 s.).
3. A. Franz, *Benediktionen*, II, p. 174, 363, 391.
4. Voir *Chrét. Celtiques*, p. 148 s. Levison, *Die Iren*, p. 6.

Colomban parcourut la Neustrie et l'Austrasie, les bords de la Loire, de la Marne et du Rhin, et il traversa la Suisse pour venir mourir à Bobbio, en Italie, en l'année 615. C'est là qu'est son tombeau.

Les abbayes de Pfävers et d'Einsiedeln, en Suisse, possédèrent des reliques du saint [1]. L'empereur Henri II le Saint fit placer sous son vocable un autel de la cathédrale de Bamberg, et un autel de l'église abbatiale d'Hirschau, au diocèse de Spire, fut dédié, en 1901, « aux Saints Pères Benoît, Columba, Colomban, Gall et Magnus» [2]. Des vers en l'honneur de Colomban figurent dans les *tituli* que Raban Maur composa pour l'église de Fulda [3].

Une caverne, située dans un lieu élevé, à environ 1500 mètres au N.-E. d'Annegray, passe pour avoir servi d'ermitage au moine irlandais. Elle porte encore son nom, et l'eau qui coule au pied du rocher est regardée comme miraculeuse [4].

Le souvenir de S. Colomban demeure également attaché à deux autres cavernes situées aux environs de Bobbio. L'une d'elles se voit dans la montagne, à la Spanna. Le saint, d'après la tradition populaire, avait coutume de s'y retirer de temps à autre. On remarque un creux dans le roc que les gens du pays considèrent comme l'empreinte miraculeuse de sa main [5]. L'autre grotte, située au N.-O. de Bobbio, serait le lieu où l'abbé rendit le dernier soupir [6].

1. Stueckelberg, *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, p. 7, 8, 13.

2. St Beissel, *Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland während der zweiten Hälfte des Mittelalters*, Freiburg i. Br., 1892, p. 24.

3. M.G.H., *Poet. carol.*, II, p. 208, 216.

4. V. mon art. du *Dict. d'arch. chrét.*, *Colomban* (*Archéologie de saint*), col. 2196, Annegray, com. de Voivre, arr. de Lure (Haute-Saône).

5. *Art. précité*. Cf. D. Cambiaso, *San Colombano, sua opera e suo culto in Liguria* (*Rivista diocesana Genovese*, VI, 1916, t. 121-125). Notons, à propos de cette empreinte, que saint Magnus, que la tradition donne comme un disciple de saint Gall, ayant traversé le Lech pour aller évangéliser l'Algäu, se bâtit une cellule au lieu appelé ensuite Mangstritt (empreinte de saint Magnus), où s'éleva plus tard le monastère de Füssen (M. Ott, art. *Magnus*, dans la *Cath. Encyclopedia*).

6. Art. précité du *Dict. d'arch. chrét.*

Les fontaines dédiées à S. Colomban en Allemagne et une prière en vieil allemand (*Segen des hl. Columbanus*), qui fait partie d'un recueil de prières superstitieuses du XVIe siècle, prouvent que le saint fut également l'objet d'un culte populaire en terre germanique [1].

En Bretagne armoricaine, pays que Colomban n'a pourtant pas traversé [2], il a été anciennement honoré, comme l'attestent d'assez nombreuses dédicaces d'églises et de chapelles et aussi les anciens livres liturgiques bretons [3]. On l'invoque, depuis des siècles, à Locminé (Morbihan) pour la guérison des fous et des épileptiques. C'est ce qui explique l'expression « Kas 'nan de Lominé » (il faut le mener à Locminé), pour dire : Il est fou [4].

Dans beaucoup de pays, le culte de S. Gall a marché de pair avec celui de son maître, S. Colomban, par exemple à Pfävers, à Einsiedeln, à Bamberg, à Hirschau et en Ligurie [5]. Par ailleurs, M. Stueckelberg signale une soixantaine de localités helvétiques où S. Gall est (ou a été) vénéré et plus d'une douzaine d'églises allemandes, alsaciennes et lorraines qui conservent de ses reliques ou qui ont été placées sous son vocable [6].

1. A. Weinhold, *Die Verehrung der Quellen in Deutschland* (*Abhandlungen* de l'Acad. de Berlin, 188, p. 37); J. Bolte, *Deutsche Segen des 16. Jahrhunderts* (*Zeit. d. Vereins f. Vokskunde*, XIV, 1904, p. 435). La même formule se rencontre chez Nisard, *Histoire des livres populaires* (Paris, 1854, II, p. 50) avec le nom de Coloman, fils du roi Tibery (*sic*) d'Hibernie. On possède aussi une prière latine attribuée à saint Colomban (V. mon art. *Celtiques* (*liturgies*) dans le *Dict. d'arch.*, col. 2986).

2. Chassé de Luxeuil, en 610, par Thierry II et Brunehaut, Colomban suivit la Loire jusqu'à Nantes ; mais, en venant d'Irlande en Gaule, il n'est pas passé par la Bretagne armoricaine, comme je crois l'avoir démontré dans mon art. sur *L'itinéraire de saint Colomban venant en Gaule* (*Annales de Bretagne*, XXXI, 1907, p. 327-343). Cf. *Neues Archiv* (XXXII, p. 518-519) et *Analecta Bollandiana* (XXVI, p. 477).

3. Voir *Colomban* (*Archéologie de saint*), col. 2196 ; J. Loth, *Les noms des saints bretons*, Paris, 1910, p. 25 ; [F. Duine], *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, Rennes, 1918, p. 120 s.

4. E. Ernault, dans *Mélusine*, XI, 208.

5. Stueckelberg, *loc. cit.*; Beissel, *loc. cit.* ; D. Cambiaso, *L'anno ecclesiastico e le feste dei santi in Genova*, Genova, 1917, p. 248.

6. Wittnau (en 809), Weissenau (en 1172), Gallenweiler (en 1173),

S. Gall occupe une place importante dans les dévotions populaires de l'Allemagne. On le trouve parmi les génies de fontaines (*Brunnenheiligen*) [1]. On l'invoque aussi, notamment en Bavière, comme saint nourricier (*Speisespender*) [2]. C'est à ce titre, qu'il figure dans un *Tobiassegen*, ou bénédiction à l'usage des voyageurs :

Sante Galle dîner spise pflege.
Sante Gêrdrût dir herberge gebe.
(Que S. Gall te donne le vivre et Ste Gertrude le gîte.) [3]

Le jour de sa fête (16 octobre) est une date cardinale du calendrier rustique de l'Alsace, comme l'indiquent les dictons suivants :

Selon que S. Gall le voudra,
L'été prochain se montrera.

Au jour de S. Gall, crac !
La pomme doit être au sac.

A la Saint-Gall la vache
Dans l'écurie se cache.

S. Gall, Dieu nous protège !
Laisse tomber la neige [4].

IV. — Saints spécialement honorés en Belgique et en France.

L'histoire de sainte Dimphne ou Dympna est remplie de points obscurs. Son irlandicité elle-même reste douteuse. La légende en fait la fille d'un roi païen d'Irlande. Secrètement

Murbach, Constance, Ueberlingen, (en 1300), Reichenau, Metz, Seefelden, Zimmern, Biethingen, Gutestein, Saint-Blaise (E. A. Stueckelberg, *Die schweizerischen Heiligen des Mittelalters*, Zurich, 1903, p. 51).

1. Weinhold, *loc. cit.*

2. M. Hoefler, *Die Kalender-heiligen als Krankheits-patrone beim bayerischen Volk* (*Zeitsch. d. Ver. f. Volkskunde*, I, 1891, p. 302).

3. Müllenhoff et Scherer, *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa*, Berlin, 1892, I, p. 189. Le 16 octobre, on bénissait du vin destiné à soulager les fiévreux. Voir la formule chez Franz, *Benediktionen*, II, p. 478-479.

4. P. Ristelhuber, *La Saint-Gall* (*Revue des traditions populaires*, X, 1895, p. 602).

baptisée, elle aurait fui sa patrie pour éluder un infâme destin. Elle aurait abordé à Anvers et se serait fixée à Gheel. Son père, ayant découvert le lieu de sa retraite, aurait passé les mers pour la rejoindre et finalement l'aurait mise à mort de sa propre main. La sainte est supposée avoir vécu au VIe ou au VIIe siècle, mais le plus ancien témoignage de la vénération de la vierge et martyre ne remonte pas plus haut que le milieu du XIIIe siècle [1].

Elle a un autel au béguinage de Hasselt (Limbourg belge), un autre dans l'église de Saint-Quentin de la même ville, un troisième à Herck-la-Ville [2]; mais elle est tout particulièrement vénérée à Gheel (province d'Anvers), où on l'invoque pour la guérison des aliénés, dont cette ville possède une colonie.

Autrefois on faisait subir aux fous un traitement qui consistait à passer neuf fois en rampant sous le cénotaphe de Dimphne. Le lieu où s'accomplit le rite est appelé par les gens du pays *kruip huise* (la maison où l'on passe en rampant). « Le 15 mai, jour de la fête de la martyre, il y a *ganging* (pèlerinage général), et des centaines de paysans et de paysannes des environs, qui ne sont ni des aliénés ni des malades, passent sous le cénotaphe [3].»

Sur les pas de S. Fursy († v. 650) et de ses deux frères Feuillen et Ultain, on foule un terrain plus solide [4].

Le culte officiel de Fursy remonte à l'époque mérovingienne [5]. Il est le patron de Péronne, qui conserve sa sépulture, ainsi que de sept autres paroisses du diocèse d'Amiens. Plusieurs chapelles et fontaines perpétuent aussi sa mémoire en Picardie [6].

Le tombeau de Fursy fut un lieu cher à la piété irlandaise. Feuillen et Ultain furent parmi les premiers qui passèrent la

1. L. Van der Essen, *Étude critique et littéraire sur les vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain, 1907, p. 316.
2. J. Brassinne, *op. cit.*, p. 85.
3. H. Gaidoz, *Un vieux rite médical* (*Mélusine*, VIII, 252).
4. V. *Chrétientés celtiques*, p. 150 s.
5. L. Delisle, *op. cit.*, p. 310.
6. Norbert Friart, *Histoire de saint Fursy, de saint Feuillen et de saint Ultain*, Lille [1913], p. 462.

mer pour s'y rendre en pèlerinage. Feuillen ne séjourna pas longtemps au monastère de Péronne, il vint bientôt résider à Nivelles, attiré là par Itte, femme du maire du palais Pépin II, et par sa fille l'abbesse Gertrude, auprès desquelles les *Scotti* étaient *personae gratae* [1].

Feuillen reçut d'Itte en donation la terre de Fosses, où il fonda un monastère. Il périt, assassiné par des brigands, dans la forêt de Seneffe. La ville de Fosses tient encore sa mémoire en grande vénération. Elle célèbre tous les sept ans, avec un grand concours de pèlerins et en grand arroi, la procession ou marche de S. Feuillen. Les localité voisines y délèguent des « compagnies » en armes. Il faut presque une journée pour faire parcourir au buste du saint, porté sur un brancard, l'itinéraire traditionnel. A chaque station — il y en a sept — les « compagnies » font parler la poudre [2].

Liège, qui a une église dédiée à sainte Brigide, en a une autre sous le vocable de saint Feuillen, et aussi Omezée et d'autres villes ou villages belges [3]. Le culte de Feuillen a même gagné Aix-la-Chapelle, où une église paroissiale et une guilde, toutes les deux anciennes, sont placées sous son patronage [4].

La plus ancienne *Vita Gertrudis* fut écrite, peu après la mort de l'abbesse, par un moine du monastère double de Nivelles. L'auteur raconte que, la veille de sa mort, Gertrude dépêcha un frère à Ultain, abbé de Fosses, pour lui demander s'il pouvait prédire quand elle rendrait son âme à Dieu. Ultain fit la réponse suivante au messager : « C'est aujourd'hui le 17 des calendes d'avril, demain l'âme de la vierge Gertrude émigrera de son corps. Dis-lui qu'elle n'ait aucune crainte.

1. Van der Essen, *op. cit.*, p. 2, 82, 151. Cf. Wh. Levison, dans la *Westdeutsche Zeitschrift f. Geschichte u. Kunst*, XXVII, 1909, p. 503.

2. E.C. Delchambre, *Vie de saint Feuillen*, Namur, 1861, p. 211 s. Cf. Félix Rousseau, *Légendes et coutumes du pays de Namur*, Bruxelles, 1920, p. 108 s. La procession septennale de s. F. s'est célébrée le 25 sept. 1921 (communication de Dom Ursmer Berlière, qui a eu l'amabilité de m'adresser le programme détaillé de la fête).

3. Brassinne, *op. cit.*, p. 87 ; T. A. Walsh, *Irish saints in Belgium* (*Eccles. rev.*, XXXIX, 1908, p. 125).

4. Korth, *op. cit.*, p. 64-65.

Elle peut mourir sans trembler et s'en aller joyeusement, car le bienheureux évêque Patrice s'apprête, avec les anges élus de Dieu, à la recevoir dans la gloire [1]. » La prophétie se vérifia le lendemain : Gertrude trépassa le 17 mars de l'année 659.

Dès le haut moyen âge, son culte était répandu, non seulement dans le Brabant, dans les Flandres et dans le nord de la France, mais aussi sur les bords du Rhin et en Allemagne. De très nombreuses églises et chapelles lui sont dédiées dans tous ces pays [2]. Quant à son culte populaire, on n'en rencontre guère de plus florissants. Gardienne des fontaines [3], annonciatrice du printemps [4], patronne des jardiniers [5], destructrice des rats et des souris des champs [6], artisane de paix [7], elle fut surtout invoquée comme protectrice des voyageurs et pourvoyeuse de bons gîtes [8]. Pour s'assurer sa protection on buvait, avant d'entreprendre un voyage, le viatique connu sous le nom de *Gertrudis amorem*, le *Sinte Geerts Minne* des pays flamands, le *Gertrudenminne* de l'Allemagne, usage qui remonte très haut et qui rappelle la *Johannisminne*, toujours en faveur, surtout dans les pays allemands du sud [9].

1. *Vita*, éd. Br. Krusch, M.G.H. *Script. rer. Merov.*, II, p. 462-463.

2. Brassinne, *op. cit.*, p. 89 ; Korth, *op. cit.*, p. 75 ; P. Miesges, *Der trierer Festkalender*, p. 38.

3. Weinhold, *loc. cit.*

4. « Am Gertrudentage steht der Bär auf » (Tyrol) ; « Um Gertraud geht die Wärm von der Erd' auf » (Bavière), dictons cités par J. Zingerle, *Johannissegen und Gertrudenminne* (C.-rend. de l'Acad. de Vienne, cl. de philos. et d'hist., XL, 1862, p. 221).

5. Zingerle, *op. cit.*, p. 222 ; Andree, *Votive Weihgaben*, p. 12.

6. Zingerle, *op. cit.*, p. 221-222.

7. Voir la note de Th. Fischer, à la page 104 de son édit. précitée de *Carmen satiricum* de Nicolas de Bibera ; Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2e édit., p. 53, 797, 798.

8. « Sante Gêrdrût dir herbege gebe » Müllenhoff et Scherer, *op. cit.*, I, p. 189 ; Zingerle, *op. cit.*, p. 225 ; J. Werner, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters*, Aarau, 1905, p. 182.

9. Sur l'antiquité de cet usage, voir Zingerle, *op. cit.*, et surtout Franz, *Benediktionen*, I, p. 289-290. D'après une addition [postérieure au XIe siècle] à la *Vita Gertrudis tripartita* (ch. XIV), l'usage de boire « à l'amour de Gertrude » se pratiquait déjà : *in locius Austriae et Alimaniae partibus* «Cuncti pene volentes peregre proficisci seu de loco ad locum peragrare devotionis gratia in sanctae Gertrudis amore et honore vini seu alterius

Gertrude de Nivelles passait aussi pour accueillir les défunts au sortir de ce monde : « Aliqui dicunt quod quando anima egressa est, tunc prima nocte pernoctabit cum beata Gertrude, secunda nocte cum Archangelis, sed tertia nocte vadit sicut definitum est de ea [1]. » Aussi l'invoquait-on comme patronne de la bonne mort :

O pia Gertrudis, quae pacis commoda cudis
Bellaque concludis, nos cœli mergito ludis [2].

Il faut probablement chercher l'explication de cette dévotion dans les circonstances de la mort de l'abbesse, à qui saint Patrice aurait servi d'introducteur avec les anges dans la cour céleste.

La coïncidence de la fête de la vierge de Nivelles avec celle du patron de l'Irlande et le souvenir de la protection particulière qu'elle accorda aux moines d'Erin durent rendre sa mémoire chère à tous les Irlandais ; et il est permis de supposer que ceux-ci, remarquables agents de propagande, ne furent pas étrangers à la si large et si profonde diffusion de son culte.

C'est ici le lieu de mentionner les noms de quelques *peregrini minores*, disciples de saint Colomban, comme saint Desle (ou Deicole), ou compagnons de saint Fursy et de ses frères comme saint Algise, saint Mauguille et saint Gobain [3]. On est à peu près complètement privé de données historiques sur ces personnages secondaires ; mais ils occupent encore une certaine place dans le folk-lore du nord et de l'est de la France, et à ce titre ils méritent une mention.

Au cours de ses pérégrinations dans ces régions, Margaret Stokes a rencontré deux fontaines de saint Desle, près du vil-

liquoris potabilis haustum, qui *sente Gertrud minne* theutonice, latine amor sanctae Gertrudis dicitur, abscedendo sumere consuevissent. » (Van der Essen, *op. cit.*, p. 11.)

1. Ms. du xve s. Cf. J.A. Schmeller, dans la *Zeit. f. deutsches Altertum*, I, 1841, p. 423.

2. Voir la note précitée de Th. Fischer.

3. *Chrét. celtiques*, p. 151.

lage de Saint-Germain, à 5 kilomètres de Lure (Haute-Saône), ville qui doit son origine à un monastère dont saint Desle fut le premier abbé. Les eaux de l'une de ces fontaines ont une vertu curative pour les maladies de l'enfance, comme l'attestent les débris de vêtements d'enfants qui sont suspendus tout autour en manière d'ex-voto. Miss Stokes donne une vue de cette fontaine. D'autres illustrations de son livre nous montrent la fontaine de Saint-Algise, au village du canton de Vervins (Aisne) qui porte le nom de ce saint, et trois fontaines de Saint-Fursy, l'une à Lagny (Seine-et-Marne), où l'abbé demeura quelque temps, à son arrivée en Gaule, l'autre à Frohen (Somme), où il mourut, et la troisième à Péronne [1].

L'Irlandais saint Fiacre († v. 670), contemporain de sainte Gertrude, partage avec elle le patronage des jardiniers. On a peu de détails certains sur sa carrière. On sait seulement qu'il trouva un protecteur en saint Faron, évêque de Meaux, lequel avait déjà encouragé un autre Irlandais, saint Kilian, à se fixer à Aubigny, aux environs d'Arras. Faron donna à Fiacre un terrain situé à Breuil, où il établit son ermitage et construisit un hospice pour les voyageurs étrangers [2]. C'est le village actuel de Saint-Fiacre, où se rendent, depuis des siècles, un grand nombre de pèlerins qui viennent y chercher la santé [3].

Saint Fiacre fut un des saints les plus populaires de l'ancienne France. On l'invoquait pour la guérison d'une grande variété de maux. En Alsace, ceux qui sont affligés de la maladie dont nous parlerons plus loin à propos de saint Monus, ont recours à lui [4]. En Bretagne, le saint irlandais a sous son vocable une chapelle bien connue pour l'élégance de son architecture et de son jubé. Autour de cette chapelle, située à

1. M. Stokes, *Forests of France*, p. 111, 177, 196, 203 et 229.
2. *Chrét. celt.*, p. 147.
3. Canton de Crécy (Seine-et-Marne).
4. L. du Broc de Segange, *Les saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies*, Paris, 1888, II, p. 204 s. « Fiacrius ist der typische Syphilisheilige des Elsasses » (L. Pfleger, *Das Auftreten der Syphilis in Strassburg... und der Kult des hl. Fiacrius*, dans la *Zeit. f. die Geschichte des Oberrheins*, nouv. série, XXXIII, 1918, p. 169.)

2 kilomètres du Faouët, se tient l'un des plus renommés pardons du Morbihan [1].

Peu de personnes se doutent que le véhicule que les taxi-autos sont en train d'éclipser de nos jours, doit son nom à cet ermite irlandais du VIIe siècle. Un nommé Sauvage établit, le premier, en 1640, les voitures de louage dites d'abord carrosses à cinq sous (on ne payait que cinq sous par heure), rue Saint-Martin, dans une grande maison nommée l'hôtel Saint-Fiacre, parce qu'une image du saint y était suspendue. De l'hôtel le nom passa aux voitures [2].

Un chef-lieu de canton du Finistère porte le nom de Saint-Renan. Dans son beau livre *Au pays des pardons*, M. Anatole Le Braz esquisse la légende de saint Ronan, ou Renan, solitaire du VIIe siècle qui serait venu d'Irlande en Armorique et dont on vénère les restes à Locronan.

Une procession septennale, qu'on appelle la Troménie de saint Ronan, se déroule, le second dimanche de juillet, aux flancs du Ménez-Hom, sur le territoire de quatre paroisses : Locronan, Quéménéven, Plogonnec et Plounévez-Porzay. Les pèlerins de la Troménie suivent une ligne traditionnelle, qui ne varie pas depuis des siècles, et qui emprunte les vagues sentiers que saint Ronan avait coutume de parcourir lui-même à jeun [3].

Pour rencontrer un dernier saint irlandais encore vénéré de nos jours sur le sol français, il nous faut passer des bords de l'Océan en Savoie. Dans la vieille église de Lémenc, située sur une hauteur qui domine la ville de Chambéry, on conserve la châsse de Concord, de son vrai nom Conchobar Mac Concoille, archevêque d'Armagh, qui mourut en odeur de sain-

1. Il y a aussi un village de Saint-Fiacre dans le canton de Plouagat, arrond. de Guingamp (Côtes-du-Nord).

2. Voir le dictionnaire de LITTRÉ, au mot « fiacre ». L'explication donnée par Berthoumieu ne paraît pas fondée. Il dit : « Ces voitures de louage furent ainsi nommées parce qu'elles étaient d'abord destinées à voiturer jusqu'à Saint-Fiacre-de-Brie la foule des Parisiens » (*Fêtes et dévotions populaires*, Paris, 1873, p. 245).

3. A. LE BRAZ, *Au pays des pardons*, Paris [1900], p. 259 s. DOM F. PLAINE, *Le tombeau monumental et le pèlerinage de saint Ronan* (*Revue de l'art chrétien*, 2e sér., XI, 1879, p. 273-285).

teté au prieuré bénédictin de Lémenc en revenant de Rome, en l'année 1175 [1]. La mémoire du saint archevêque est demeurée en grande vénération dans le pays. « Depuis un quart de siècle [disons maintenant depuis trois quarts de siècle], on a vu plusieurs fois les archevêques d'Armagh, dans leurs voyages d'Irlande à Rome, s'arrêter à Chambéry, en allant ou en revenant, pour vénérer les restes de leur illustre prédécesseur. L'un d'eux, Mgr Dixon [† 1866], a même sollicité et obtenu de Mgr Billiet, archevêque de Chambéry, la permission d'emporter en Irlande une partie notable de l'un des ossements du saint [2]. »

Une confrérie de saint Concord a été établie à Lémenc en 1643. La fête du saint se célèbre le 4 juin, jour anniversaire de sa mort.

C'est le second archevêque d'Armagh qui vint mourir en France. Quelques années auparavant, en 1148, le célèbre saint Malachie avait expiré à Clairvaux dans les bras de saint Bernard, qui nous a laissé sa biographie.

V. — Saints spécialement honorés dans les pays germaniques.

Saint Kilian, évêque de Wurtzbourg et apôtre de la Franconie, fut mis à mort avec deux de ses compagnons, le prêtre Coloman et le diacre Totnan, vers l'an 640. On l'honore comme martyr. Des églises, chapelles, fontaines et montagnes portent son nom en territoire allemand [3].

Schoenbach a publié un texte curieux donnant la liste d'une série de saints qui seront appelés à présenter, lors du jugement dernier, les peuples qu'ils ont respectivement évan-

1. Gams, *Series episcoporum*, p. 207 ; *Annales des quatre maîtres*, sous l'année 1175, éd. O'Donovan, III, p. 22-23.

2. H. Gaidoz, *Un saint irlandais en Savoie* (*Revue celtique*, VIII, 1887, p. 165-168) ; Trépier, *Recherches historiques sur le décanat de Saint-André-de Savoie*, Chambéry, p. 201 (ouvrage cité par M. Gaidoz).

3. Beissel, p. 24 ; Korth, p. 108-109 ; Weinhold, p. 37 ; Hoefler, p. 299.

gélisés. Saint Pierre s'avancera avec la Judée, saint Paul avec les Gentils, saint André avec l'Achaïe, saint Jean avec l'Asie, saint Thomas avec l'Inde. Saint Rupert de Salzbourg présentera les Bavarois et saint Kilian les Franconiens [1].

On a fort peu de données précises sur saint Fridolin. Il n'est pas absolument certain qu'il soit venu d'Irlande ; mais on le regarde comme le fondateur de l'abbaye de Säckingen, au VIe siècle, sur le Rhin, au sud de la Forêt-Noire, d'où son activité apostolique rayonna dans le Brisgau.

En Alsace-Lorraine, en Suisse, en Autriche, dans le sud de l'Allemagne, et surtout dans la Forêt-Noire, les populations rurales le tiennent en très haute vénération [2]. Dans ces pays, saint Fridolin est regardé, ainsi que plusieurs des saints irlandais dont nous nous sommes précédemment occupé, comme protecteur des bêtes à cornes (*Rinderheiliger*) et des chevaux. Autrefois à Ewatingen, près de Bonndorf, le curé bénissait les chevaux le jour de sa fête (6 mars). A Oberschwoerstadt, près de Säckingen, à Ehrenstetten et à Kirchpofen, près de Staufen, on attend la *Friedlesfest* pour imposer le joug aux jeunes bœufs et pour conduire les veaux de l'étable à l'abreuvoir, à travers le village. Le 6 mars, il y a une grande affluence de pèlerins à Säckingen, où reposent les ossements de saint Fridolin [3].

Sous le nom de saint Monus ou Mannus, on invoque encore, dans les campagnes allemandes, un personnage soi-disant irlandais, qui est représenté avec une clochette et un porc, comme saint Antoine. Monus est le patron du mariage ; et il partage, en outre, avec saint Fiacre et saint Léonard, dont la vie n'est pas moins obscure que la sienne, le privilège de guérir de la maladie que les paysans du Sud de l'Allemagne appellent Sankt Monuskrankheit et qui n'est autre chose que la

1. Ms. 1756 de la bibl. de Vienne (fol. 4a). Nous avons vu, à propos de saint Patrice, qu'une ancienne croyance irlandaise voulait qu'il serait appelé à *juger* les Irlandais. D'après une croyance mitigée, Patrice serait seulement, comme les saints susnommés, l'introducteur des Irlandais au jugement dernier. Voir l'hymne de Fiacc (*Irish Liber hymnorum*, t. II, p. 33) et J. B. Bury, *The life of saint Patrick*, London, 1905, p. 319-320.

2. Voir Hermann Leo, *Der heilige Fridolin*, Freib. i. Br., 1886, l. v.

3. E. H. Meyer, *Badisches Volksleben im neunzehnten Jahrhundert*, Strassburg, 1900, p. 406-407.

pire des maladies vénériennes. Sa fête est fixée au 12 juillet [1].

La célèbre abbaye de Melk, qui domine le Danube, est un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de l'Autriche. C'est là que repose l'irlandais saint Coloman dans un tombeau que lui fit élever l'empereur saint Henri [2]. Il se rendait en Terre-Sainte, en 1012, lorsqu'il fut assassiné à Stockerau près de Vienne par des gens qui le prirent pour un espion [3]. On en a fait un martyr.

Son culte n'est pas confiné à Melk. Dans le Palatinat, en Souabe, en Bavière; en Autriche et en Hongrie, quand on ne s'adresse pas à saint Fridolin, c'est à lui qu'on a recours pour la protection ou la guérison des chevaux et des bêtes à cornes [4].

Les chapelles de saint Coloman sont très nombreuses en ces pays. Elles s'élèvent généralement en pleine campagne, de préférence sur les hauteurs. On y conduit les animaux, le jour de la fête du saint (13 octobre) ou à d'autres jours de l'année, pour recevoir la bénédiction du prêtre.

Dans les bois de Saint-Coloman près de Böhmenkirch (Wurtemberg), on voit une vieille chapelle qui tombe en ruines. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on y venait en pèlerinage d'une dizaine de paroisses environnantes, le lundi de la Pentecôte. Il n'était pas rare de compter de 400 à 500 chevaux dans le bois. La tête de saint Coloman était exposée à la porte de l'église. Après la bénédiction traditionnelle, les chevaux faisaient trois fois le tour de la chapelle.

A Hohenschwangau, près de Füssen, en Bavière, la bénédiction du bétail et des chevaux a lieu encore de nos jours, le 13 octobre. Après la cérémonie, une trentaine de chevaux montés, après avoir fait une seule fois le tour de la chapelle, partent au galop dans la direction de Schwangau [5].

1. HOEFLER, *op. cit.*, p. 299.
2. Voir *Chrét. celtiques*, p. 172.
3. ANDREE, *op. cit.*, p. 38 et 66 s. ; *Kurgefasste Geschichte von dem heil... Kolomann...*, Wien, 1774, p. 44-46 ; C. JUHAIZ, *Saint Koloman der einstige Schutzpatron Niederösterreichs*, Linz, 1916.
4. ANDREE, *op. cit.*, p. 66.
5. HOEFLER, p. 301-302 ; WEINHOLD, p. 37.

On trouve souvent des fontaines votives dédiées à saint Coloman à proximité de ses chapelles.

Le saint irlandais est invoqué, en outre, par les filles à marier, qui lui adressent la prière suivante :

« Heiliger Sankt Kolomann,
O schenk' mir auch ein' Mann,
Aber nur kein' Roten ! » [1].

Enfin on a eu recours à saint Coloman contre la peste. En 1713, Melk offrit à son saint patron un cierge de cire de 70 livres pour obtenir que la population fût préservée de ce fléau qui ravageait l'Autriche [2].

La passion des Irlandais pour les lointains voyages et les expéditions aventureuses était si connue des écrivains continentaux du moyen âge et des siècles suivants qu'ils en ont parlé, en quelque sorte, comme d'une vérité proverbiale. Le sang du Celte l'emporte vers les terres lointaines :

Keltisch Blut treibt in die Ferne [3].

L'humour anglais a ramassé cette vérité d'expérience dans un dicton familier : *Pat is never at home but when he is abroad.* « Aucun peuple, en effet, constate Samuel Berger, n'a jamais été plus voyageur ni plus noblement inspiré de l'ardeur missionnaire [4]. »

Il faut bien reconnaître toutefois qu'il n'y eut pas que des saints ou, si l'on veut, que des candidats à la sainteté, parmi ceux que le flot de l'émigration entraîna loin de l'île natale. Nous nous sommes occupé ailleurs de ces clercs et moines gyrovagues, de ces *episcopi vagantes*, dont les extravagances et

1. Hoefler, *loc. cit.*
2. Andrée, p. 81 ; G. Deppisch, *Geschichte des hl. Colomanni*, Wien 1734, p. 205.
3. Scheffel, *Der Trompeter von Säkkingen* (3e chant : *Der Fridolinustag*), Stuttgart, 1859, p. 45.
4. *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, Paris, 1893, p. 46.

l'originalité indisposèrent certains continentaux [1]. On se rappelle les saillies de Nicolas de Bibera contre les *Scotti* d'Erfurt. Environ deux siècles plus tôt (xe-xie siècle), un certain Garnier de Rouen attaquait plus violemment encore un poète irlandais aux mœurs équivoques du nom de Moriuh [2]. Ici on reproche à quelques-uns de ces étrangers errants leurs opinions hétérodoxes ou trop audacieuses, là on se moque de leur vantardise, de leur humeur querelleuse, de leur accoutrement bizarre ou des dithyrambes hagiographiques que leur dictait un chauvinisme ridicule [3]. Mais toutes ces critiques, notons-le, s'adressent à l'arrière-ban de la gent pérégrinante, aux enfants perdus qui formaient le déchet de l'émigration. Aux xe et xie siècles, le sel de la charité s'était déjà affadi et l'ardeur du prosélytisme s'était à peu près éteinte.

Au contraire, pour caractériser les grandes figures de l'âge héroïque, un Colomban, un Gall, un Fursy et leurs émules, les écrivains ecclésiastiques n'ont pas de termes assez laudatifs [4]. D'ailleurs, l'étude que nous venons de faire prouve bien que les saints de cet âge exercèrent une profonde influence sur les populations qu'ils amenèrent, ou qu'ils ramenèrent, à la foi évangélique. De génération en génération, les gens des campagnes se sont mystérieusement transmis les noms de ces étrangers, invoquant leur puissance surnaturelle pour la protection des hôtes de leurs étables, leur principale richesse.

La mort même ne mettait pas un terme aux pérégrinations de ces *transmarini*. Leurs reliques passaient de monastère en monastère, d'église en église, et avec elles circulaient tous ces traits de folk-lore qui restent attachés à leurs noms avec

1. *Chrétientés celtiques*, p. 153-160.

2. H. Omont, *Satire de Garnier de Rouen contre le poète Moriuht* (*Annuaire-bulletin de la soc. de l'histoire de France*, XXXI, 1894, p. 193-210).

3. Nicolas de Bibera, *op. cit.*; Garnier de Rouen, *op. cit.*; Jocelin de Brakelond, *Chronica*, 35. Cf. *Chrét. celt.*, p. 160-161 et la satire anonyme contre les fableurs de saint Brendan.

4. Voir *Chrét. celt.*, p. 293-294, et encore *Vita Samsonis*, 4 (*Boll. Acta Sanct.*, t. VI de juillet, p. 582), Thierry de Saint-Trond, *Vita Rumoldi*, I (*Ibid.* t. II, s. juillet, p. 215), *Vita Sanctae Odae*, II, 14 (Ghesquière, *Acta sanct. Belgii*, 1783, VI, p. 629), etc.

une étonnante persistance. Assurément, il se mêle une bonne part de superstition à ce culte populaire dont sont l'objet les vieux saints d'Irlande. Le vent qui emporte les bonnes semences fait aussi voltiger de tous côtés les mauvaises graines. Il n'en est pas moins acquis que ces ardents apôtres firent passer de nouveaux courants de vie religieuse à travers la chrétienté et que plusieurs d'entre eux se révélèrent d'incomparables entraîneurs d'âmes.

Leur zèle, leur courage, leurs vertus personnelles, l'ardeur de leur foi ont, il est vrai, largement contribué à leur assurer cette longue popularité, mais une autre chose encore explique leur succès. Nul n'est prophète en son pays. L'histoire de l'Église démontre la vérité de cet adage évangélique d'une manière qui ne laisse pas de déconcerter un peu les conceptions humaines. Saint Martin, le grand apôtre de la Gaule, nous est venu de Pannonie. Saint Boniface, le patron national de l'Allemagne, était Anglais. L'Angleterre fut évangélisée par le moine romain Augustin et par ses compagnons envoyés par le pape saint Grégoire. Quant à l'Irlande, c'est à l'île voisine qu'elle doit son saint Patrice.

Les missionnaires irlandais venaient d'un pays mystérieux, perdu dans les brumes de l'Océan, aux confins du monde habité. Il circulait sur cette terre de merveilleuses légendes. On disait partout que la sainteté y fleurissait plus qu'ailleurs et qu'elle y opérait des prodiges. « Locus vere sanctus fecundusque sanctorum, copiosissime fructificans Deo », dit saint Bernard en parlant du monastère de Bangor, le cloître de saint Comgall et de saint Colomban. Et il ajoute que les essaims de saints (*examina sanctorum*) qui se répandirent sur l'Europe à la suite de ce dernier pouvaient faire croire que les paroles de David : « Vous avez visité la terre, vous l'avez enivrée et remplie de richesses » avaient été écrites spécialement pour eux [1].

Toutes ces raisons réunies expliquent comment les héros de l'Irlande chrétienne sont arrivés à se faire une place unique dans les traditions séculaires des peuples étrangers.

L. Gougaud.

1. *Vita Malachiae*, VI, 12 (Migne, P.L., CLXXXII, 1082).

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. I. MORGAN WATKIN, *The french linguistic influence in mediaeval Wales.* — II. Ifor L. EVANS et Henry LEWIS, *Cyfres y Werin.* — III. J. MORRIS-JONES, *An elementary Welsh grammar.*

I

Le travail de Morgan Watkin[1] est, dans l'ensemble, neuf et mérite d'attirer l'attention non seulement des celtistes, mais aussi des romanistes, ainsi que de tous ceux qu'intéresse l'histoire de la langue et de la civilisation française en Angleterre après la conquête de Guillaume de Normandie. Il part de l'idée en apparence judicieuse qu'il est impossible que. pendant trois siècles de domination, c'est-à-dire depuis 1066 jusqu'au milieu du XIVe siècle, période qu'on peut appeler française de l'histoire d'Angleterre, la langue et la littérature française n'aient pas exercé une profonde influence en Galles. Mais, comme je le fais remarquer plus loin, la domination franco-normande en Galles n'est complète qu'à la fin du XIIIe siècle. Une question préalable d'ailleurs s'imposait et il est fort regrettable que l'auteur n'y ait pas songé : dans quelle situation se trouvait le Pays de Galles vis-à-vis de l'Angleterre au moment de la conquête normande ?

Peu de temps avant, Harold avait réussi à soumettre momentanément le pays et en avait détaché même des parties assez notables. Les relations avec les Anglais étaient continuelles. Sur les confins, les deux populations étaient plus ou moins mêlées. Gruffydd ab Llywelyn, grand roi et grand guerrier, avait épousé Ealdgyth fille de Aelfgar, qui devint la femme de Harold II, après sa mort qui eut lieu vers 1060. Nous savons par Assar que le roi de Gwynedd qui meurt en 910, Anarawd, avait été reçu avec honneur à la cour d'Alfred le Grand. Howel Dda était en relations d'amitié avec la cour d'Angleterre. En remontant plus loin, on pourrait relever des faits semblables. Cadwallon qui fut tué en 635, après

1. Tiré à part des *Transactions of the hon. Society of Cymmrodorion*, session 1918-1919.

avoir renversé le royaume de Northumbrie et s'être emparé d'York, était l'allié de Penda, roi de Mercie. Les rois gallois fréquentent les cours d'Aethelstan et d'Eadgar, et leurs assemblées (Witenagemot). En 931, 937, 949, plusieurs d'entre eux signent comme témoins, dans des chartes anglo-saxonnes, en se qualifiant de *regulus* et de *sub-regulus*. J'y relève les noms de *Howel*, *Judwal*, *Morcant*, *Engenius* (Ywein) (de Gray-Birch, *Chart. saxonicum*, I, p. 427 ; II, p. 360 ; III, p. 37). Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir dans les lois galloises l'héritier du trône porter le nom d'*edling* (*Aetheling*). Si l'influence de la littérature anglaise n'apparaît pas dans la littérature galloise, il n'en est pas tout à fait de même en ce qui concerne la civilisation et notamment l'orthographe. Il est reconnu par exemple que certains caractères purement anglais, le *thorn* et le signe runique pour *w* ont été employés par les scribes Brittons. Le *d* paraît dans la note marginale 2 à l'Evangéliaire de Lichfield *oisoud* (G. Evans, *The Book of Llandav*, XIIII). Les caractères dits hiberno-saxons naturellement sont aussi employés par les scribes, même par les scribes bretons-armoricains, par exemple dans le Fragment de Leyde.

Les relations des Gallois avec les Anglais ont-elles été brusquement et immédiatement rompues par les conquêtes normandes, comme paraît en être convaincu l'auteur ? *A priori*, c'est peu vraisemblable. Assurément peu de temps après la conquête, les chefs normands, plus exactement français, car c'est sous le nom de *Freinc* = *Franci* qu'ils sont connus des Gallois, commencent à empiéter sur le territoire de leurs voisins. Dès 1093, le Glamorgan est conquis et au pouvoir de Robert Fitz-Hamon. Mais il s'écoulera néanmoins 220 ans depuis la bataille de Hastings avant que la conquête ne soit complète. Et encore fallut-il les guerres intestines entre les chefs gallois pour amener à ce résultat, après des alternatives de succès et de revers. C'est une lutte véritablement émouvante et telle qu'on peut difficilement en signaler d'aussi acharnée et d'aussi glorieuse pour les vaincus, quand on songe à la disproportion du nombre et des moyens. L'explosion du sentiment national se manifeste dès 1094 : c'est une insurrection générale. Aussi malgré les alliances continuelles et la pénétration des deux aristocraties, française et galloise, semble-t-il bien peu probable en raison des révoltes et des guerres incessantes, que la civilisation française ait pénétré les masses et que la langue française ait été couramment parlée en dehors des châteaux forts des chefs français. D'ailleurs les rois gallois, malgré leurs alliances, restaient pénétrés du sentiment national. Il n'y en a pas d'exemple

plus éclatant que celui de Llywelyn ab Jorwerth, roi de Gwynedd, aussi grand guerrier qu'habile politique, qui réussit à étendre sa suprématie sur la plus grande partie du pays de Galles et sous le règne duquel la nationalité galloise s'affirme avec une grande vigueur. Or, il meurt en 1241 seulement. Il ne reste plus guère d'indépendance après lui que dans le Nord, Anglesey, Carnarvonshire, une partie du Denbighshire et du Merionethshire. Mais la lutte ne prend fin qu'en 1282. Ce n'est donc en réalité que vers la fin du XIIIe siècle que la culture française a chance de dominer sans conteste.

L'influence religieuse franco-normande ne se manifeste pas immédiatement. Le premier évêque normand est Bernard, évêque de Saint-David's en 1115. C'est lui qui introduit en Galles les Cisterciens. La fondation de l'Abbaye de Strata Flarida est de 1146.

Il ne faut pas oublier que sur les marches galloises, les deux langues, galloise et anglaise, étaient en usage. En Galles, il n'y a guère de doute que les Flamands du Pembrokeshire n'aient été très mêlés d'Anglais. La plus grande partie de la péninsule de Gower a été de bonne heure anglicisée par immigration. Le français a sûrement été parlé dans les châteaux et peut-être, surtout en Glamorgan, s'est-il répandu autour de certaines demeures seigneuriales dans un certain rayon. Il a dû en être de même autour des monastères. L'anglais, langue de vaincus et de sujets, avait certainement perdu tout prestige, mais il était assurément plus répandu et mieux connu que le français ; c'était pour les Gallois, *la langue étrangère* par excellence. C'est ainsi qu'un barde connu Davyd Benvras, qui florissait dans la première moitié du XIIIe siècle, vantant la pureté de son gallois, déclare n'avoir jamais appris *saesnec*, le saxon, c'est-à-dire l'anglais (M. A. 2212).

Un autre obstacle à la diffusion du français, c'est que le gallois était la langue d'un peuple qui était sur un pied d'égalité avec les conquérants. Il avait même à leurs yeux le prestige d'être la langue des anciens maîtres de l'île. De plus, la littérature galloise pouvait soutenir la comparaison avec la littérature française et lui était même supérieure au point de vue lyrique. Le français ne pouvait avoir aux yeux des Gallois le prestige qu'il acquit rapidement chez les peuples de langue anglaise. Les Français ne tardèrent pas eux-mêmes, surtout dans le sud, à s'intéresser aux traditions et légendes galloises. Nous en avons la preuve dans nos romans de la Table Ronde. A ce propos M. Morgan Watkin rappelle que Wauchier de Denain reconnaît que la matière de sa

continuation du Perceval de Chrétien a été fournie d'abord au comte de Poitiers par Bleheris [1] de Galles.

En revanche la littérature française s'imposa dans le cours du XIIe et du XIIIe siècle à l'attention des Gallois. Les romans français finirent même par avoir plus de vogue que les légendes nationales.

On voit combien le sujet traité par Morgan Watkin est à la fois intéressant et complexe. S'il réussit à l'élucider, comme j'en ai le ferme espoir, il aura rendu à l'histoire et à la littérature de la France et du pays de Galles un signalé service.

L'auteur examine d'abord la question de l'influence française sur l'orthographe galloise ; son opuscule y est presque entièrement consacré.

Il apparaît dès le début qu'il est obsédé par l'idée que l'influence française dans le pays de Galles s'est manifestée plus tôt que dans l'anglais du XII-XIIIe siècle, et qu'elle est due à un courant direct établi entre les Français et les Gallois. On ne trouverait suivant lui aucune trace des particularités orthographiques anglo-normandes dans les coutumes graphiques anglaises avant 1250. C'est pour lui un axiome qui influe sur toute son étude. Or, c'est une erreur, ou tout au moins il y a là une forte part d'exagération. Sweet, *History of English sounds*, p. 156 et suivantes, dont on ne saurait contester la compétence, constate que, si l'évolution linguistique du vieil-anglais en anglais-moyen se produit si graduellement qu'il est difficile de dire où l'un finit et où l'autre commence, le changement orthographique est abrupt et complet.

Pendant un certain temps après la conquête, les deux orthographes avaient continué à être en usage côte à côte sans s'influencer grandement. Mais cependant l'influence française avait commencé à se manifester du temps d'Édouard le Confesseur, dès le début du XIe siècle. Outre quelques emprunts comme *sott* et *capūn*, l'orthographe française s'insinue dans des écrits en vieil-anglais : on a *euen* pour *efen* dans des mss. du XIe siècle (Sweet, *Hist. of. E. S.*, p. 157). Les Anglo-normands eux-mêmes, d'un autre côté, dans des actes authentiques emploient encore au XIIe siècle les caractères anglais dits hiberno-saxons et l'orthographe anglaise. Il y en a un exemple frappant dans le *Book of Llandav*, éd.

1. Sur ce nom, je renvoie à la 2e éd. de ma traduction des *Mabinogion*, p. 72-75, et surtout à mes *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, p. 33. Morgan Watkin n'a pas eu connaissance de mes remarques sur *Bleheris* = *Bledri*. Il y eût trouvé ce qu'il croit avoir découvert et d'autres choses encore.

G. Evans, p. 27-28. Robert comte de Gloucester, bâtard de Henri I par Nest fille de Rhys, roi du sud-Galles, était devenu par son mariage avec Mabel, fille de Robert Fitz-Hamon, seigneur de Glamorgan. Il avait eu des démêlés avec l'évêque Urban au sujet de terres dépendant de Llandaf. Par un acte de 1126, dont G. Evans donne le fac-similé, il conclut un accord avec l'évêque. On y remarque entre autres caractères anglais, le symbole runique pour *w*. A noter aussi *ý* dans *cýbum*, *kýbor*. Sweet relève aussi des particularités françaises dans l'orthographe de textes où, d'après Morgan Watkin, il n'en existe pas : dans l'*Ormulum* (1200) ; *Layamon* (1205) ; *Ancren Riwle* (1237).

Morgan Watkin étudie spécialement le système orthographique du *Livre noir de Carmathen*, du *Livre Rouge* et du *Black Book of Chirk*.

On sait que dans le Livre noir, *t* régulièrement = *d*. L'auteur reproduit son explication de cet artifice d'orthographe et montre qu'il est emprunté aux scribes français du commencement du XIIe : *feit* (fidem) ; *citet* (civitatem) ; *charitet* (caritatem). J'ai adopté son opinion et lui ai fait remarquer que ce trait se retrouvait dans le *vocab. cornicum* dont le ms. est du XIIIe siècle, mais qui a été sûrement compilé au début du XIIe siècle. Ce trait se retrouve dans divers textes gallois jusque vers le milieu du XIIIe siècle (Loth, *Revue Celt.*, XXII, p. 13 ; *Mabin.*, p. 20).

Th = *d* serait dû à des scribes français : on le trouverait dans des *mss.* écrits en Angleterre (*Vie de saint Alexis*, *Vie de saint Brandan*). L'auteur ne croit pas que ce soit un emprunt aux anglo-saxons, et il renvoie à ce sujet à Sweet. Or, Sweet (*Hist.*, p. 160) remarque que *þ* et *d* sont employés indifféremment dans Layamon. Le *thorn þ* finit par supplanter entièrement *d*. Il croit que le *Th* aurait été amené par des scribes français qui l'*employaient occasionnellement dans des mots latins savants*. Il me semble plus simple et plus logique d'admettre que les scribes français ont remplacé le *thorn* qui leur était étranger par *th* avec la valeur même du *thorn*, c'est-à-dire *d*. D'ailleurs *th* était d'un emploi général dans les plus anciens mss. anglo-saxons. En tout cas, Morgan Watkin commet une grave erreur, quand il avance, p. 167, que *th* est largement employé avec la valeur de *d* dans les textes gallois du XIIe et du XIIIe siècle. Dans tous les exemples de verbes qu'il donne du Livre Noir, et du *Mabin.* du Livre Blanc (*rothei*, *llathei*, *chwarthei*, *clathei*, *haethei*, *latho*, *rothom*, *notho* ; *ymlatho*, *llatho*), *th* représente non *d*, mais une *spirante dentale sourde*. Ces formes sont d'anciennes formes verbales, vieilles celtiques en *-s-*. La

sourde vient de la sonore *d* sous l'influence de *-h-* = *-s-*. Il est facile de s'en convaincre par le contexte. L'emploi de *d* pour la sourde aussi bien que pour la sonore a probablement pour cause le fait que chez les anglo-saxons *d* = *d* remplace souvent le *thorn* à l'intérieur du mot, et se montre aussi à la finale et même à l'initiale (Sweet, *History of Engl. sounds*, p. 138, §§ 516). En voici quelques exemples au IXe siècle, dans les poèmes à Juvencus : *benoid*, (*benoith*) et aussi *elbid* (*elvyd*) ; dans les Gloses galloises du IX-Xe siècle : *pard* = *parth* ; *cenitolaidou* = *cenedlaethou* ; vocab. corn. *caid* = *caith* ; *gueid* = *gweith* ; *neid* = *neith*. Le *thorn* anglo-saxon était connu des scribes Brittons. Or, dans une glose d'Orléans, il a sûrement été employé avec la valeur d'une sonore : *arlup* gl. pedicam, est une graphie évidemment fautive pour *arlup* = gallois *arllud* [1].

Dd = *d* (p. 169). La graphie *dd* = *d* n'est commune qu'au XIVe-XVe siècle. Morgan Watkin la considère comme une conséquence du redoublement des consonnes chez les scribes anglo-normands (*addubez*, *femme*, *jammes*, *jugger*, *nagger*, *middi*, etc.). C'est insoutenable, et ici encore l'auteur confond des phénomènes très différents. Pour *dd* = *d*, un seul des exemples qu'il cite dans le Livre Noir peut être retenu : *Cunedda* [2]. Car *reddaud* est un futur et *creddoe* un subjonctif ; ils sont pour *redhaud*, *credhoe* ; *t* indiquant *d*, le scribe a usé du double *dd* pour marquer l'état sourd de la consonne, mais plus souvent du redoublement de la ténue : cf. dans le manuscrit le plus ancien des Lois de Gwynedd *a hossodho* (An. Owen, *Anc. Laws*, I, 22, 19). Les exemples en pareil cas du redoublement de la ténue sont nombreux et conformes à la phonétique galloise. Dans le seul Livre Noir, aux formes citées par l'auteur, on peut ajouter : *edmyccaur*, *dygettaur*, *godriccaur*, *meccid*, *nottuy*, *ottid*, *rewittor*, *brithottor*. C'est un fait de prononciation qui se montre aussi dans *attep*, *attcor*, *attrec*, *attreguch*, *llettered*, *llettcint*, *attpaur*, *driccin*, etc. [3]. Pour *w* = *v*, voir plus bas [4]. *Delli* se justifie étymologiquement ; il en est de même pour *kyrriduen*, *kyrreiweint*, *karreau*, *gwynnasset*. *Ymmared* est une faute de scribe pour *ymuared* (*ymwared*), comme l'a reconnu J. G. Evans dans une note de son édition à la page 79, 18 (p. 133).

1. Une autre glose du ms. *arlu* gl. prohibuit, paraît inachevée.

2. On peut citer encore dans le même manuscrit *bedden* et *y ddiva* ; l'écriture dans ce passage paraît indiquer une autre main. *Beddrael* est pour *pedrael*, *pedryael* ; cf. *ym hedryael byt* « aux quatre coins du monde » (Mabin).

3. J. Morris-Jones, *Grammar*, p. 182-183.

4. *Wuyf* est une mutation de *buyf* ; *wuuf* = *buuf*.

En vieux-gallois, dans les gloses à Martianus Capella, le redoublement des occlusives sourdes est de règle à la finale, plus rare à l'intérieur. Pour les nasales, cf. *aball brouannou*, *menntaul*, Oxf. 2 ; *emmeni(n)*, *cennin*, Oxf. ; *gniammnin*. L'origine du redoublement de *n*, *r* après une voyelle accentuée en gallois n'est nullement française, comme le prétend l'auteur, p. 171. Le double *rr* est étymologique. Ce qui est vrai pour *nn*, c'est qu'il y avait une tendance, lorsque l'accent s'est porté nettement sur la pénultième, à remplacer *nh* par *nn*, tendance très ancienne comme le montre *cannuill*. On trouve d'ailleurs aussi bien *n* simple que *n* double après voyelle accentuée ; ainsi Livre Noir : *baneu* et *banneu* (*bron* au lieu de *bronn*), *kinill* et *kinnill*, *llaneu*, *penaur*, *kinull*, *gwinion*. Le redoublement de *n* indique parfois que la voyelle est brève : *Henn-rit*, *Henn-tre*, *Henn-pont* dans le Book of Llandav ; cf. dans les gloses *menntaul*.

Gutturales. *K*.

En vieux gallois *k* se trouve une seule fois, ce que l'auteur a oublié de mentionner : *kam* dans l'alphabet dit de Nemnivus. En revanche, on trouve sporadiquement *k* au lieu de *c* en anglo-saxon dans certains cas (Bülbring, *Altengl. Elementarbuch*, § 471, rem. 2). *k* apparaît vers la fin du XIIe siècle à peu près aussi tôt dans les textes anglais que dans les textes gallois (Sweet, *Hist.*, p. 161, en cite des exemples de l'*Ormulum*). D'un autre côté, il est inexact que *k* soit employé dans le Livre Noir à l'exclusion de *c* devant les palatales *e*, *i*, *y*. Cf. Skene, *F. A. B.* : *celi*, 13, 1 ; *cyminauc*, 51, 16 ; *yscythrich* 44, 14 ; *am cylch*, 20, 11 ; *redcir*, 21, 16 ; *cirrn*, 22, 39 ; *losci*, 44, 13 ; *ac ceisso*, 21, 10 ; *certenhin*, 31, 11 ; *cirn*, 48, 7 ; *iscereint*, 33, 26 ; *circh*, 56, 21 ; *circhu*, 24, 27. Devant *u* (*ü*) on n'a que *c*.

cch = *ɣ*. L'auteur n'en cite qu'un exemple : *eirccheid* « quémandeurs » dans le Livre Noir. Il n'est pas plus probant que *Tunccetace* dans les *Inscr. Brit. Christ.* Ce sont là des accidents d'écriture. En tout cas cela n'a rien à faire avec la graphie anglo-normande *cch* dans *pecché*, où *ch* = *tš*.

h = *ɣ*. Morgan Watkin signale *h* pour *ch* dans *buhet* [1] (Livre Noir) et *kyuerheis* (White Book). Ce symbole aurait peut être été transmis de l'anglais au gallois par la prose anglo-normande. Or

1. L'auteur écrit par erreur *buchet*, qui se trouve ailleurs ; mais il y a *buhet* dans le passage cité.

h avec cette valeur, sans être fréquent, se trouve en vieux gallois : *liho* pour *lichou*, plur. de *llwch* dans des gloses marginales à l'Evangéliaire de Saint-Chad ; *Brohomagli*, au VIIe-VIIIe siècle (*Inscr. Brit. Christ.*, 15, 158) ; cf. *Mormarh* (Notes marg.). En anglo-saxon., *h* est la règle (Bülbring, *Altengl, Elem. b.*, §§ 54-55, 480). Dans une charte anglo-saxonne de 949 (de Gray-Birch, *Chart. Saxon.* III, p. 473), *h* est employé pour *ch* dans des noms corniques : *Crousureh*, *Caer Uureh*.

G pour *ng*. C'est une graphie fréquente aux XIIe-XIIIe siècles. Elle serait due aux scribes anglo-normands, qui, en effet, suppriment *n* devant certaines consonnes, surtout devant *c* et *g* (*estragers, chagièrent*). Il y en a au moins un exemple en vieux gallois : Oxf. 2, *torcigel*, uentris lora, pour *torcingel*. Dans les privilèges de l'Eglise de Llandav, dont l'orthographe relève du vieux gallois, on remarque *loggou* pour *longou*[1]. A remarquer dans le Book of Llandav *cg* dans *cecg*, p. 73, *Tralucg* p. 213. C'est une graphie qui n'est pas rare dans certains textes anglo-saxons pour *gg*, avec une autre valeur qu'en gallois il est vrai (Bülbring, *Altengl. Elem. b*, § 539 rem.). Dans les notes marginales à l'Evangéliaire de Saint Chad, on a, au lieu de *nc*, *gc* dans *tagc* « paix ». Dans le Livre Noir, pour *-nc-* on a généralement *gh*, parfois *g* ; *ngc* dans *ieuangc* ; une fois *c* dans *duc* pour *danc* (*tanc*).

Labiales. *ph*. L'extension de l'usage de *ph* pour *f* en gallois serait due aussi à l'influence française. Cette extension en somme se borne à la graphie *ph* dans les mutations initiales, concurremment avec *f* et *ff*. Or, *ph* est la mutation de *p* en spirante sourde : c'est l'étymologie qui a ici dicté son emploi. *Griphiud* de même a été amené par *Gripiud* (Notes Margin.) et *Grippiud* (Généalogies, cf. J. Loth, *Mab.*, 2e éd., II, p. 347). Aux IX-Xe siècles, on savait en Galles que les spirantes sourdes provenaient d'occlusives doubles; de là les graphies comme *Grippiud*, *Gripiud*, *Masguic Clop(p)* dans les Généalogies ; *Lunar(c)hi Cocci* dans les *Inscr. Brit. Christ.* (insc. des VIIe-VIIIe siècles) ; *anbicc guell* (écrit *anbiic guell*) dans les Gloses. Dans un des poèmes à Juvencus *uuc nem* doit probablement être lu *ucc nem*. Dans le plus ancien manuscrit des Lois de Gwynedd *cc* pour *ch* est fréquent ; cf. Book of Llandav, p. 247, *bican*, *wenthuccoyt*[2]. Il est très probable que la transformation des occlu-

1. Dans une autre charte (p. 148), où les noms propres ont le caractère de ceux du du IXe s. plutôt que du Xe, on trouve également *Llyggesaul* pour *Llyngessawl*.

2. Nennius, *Hist. Britt.* LXIX : *Guoloppum* id est *Catguoloph*.

sives sourdes doubles en spirantes sourdes a eu lieu entre le ve-vi^e^ siècle et le viie. Longtemps après, la graphie primitive est restée concurremment avec *ch*, *th*, *ph*, ou plus négligemment *c*, *t*, *p*. On la relève dans une inscription chrétienne des viie-viiie siècles : *Lunar-(c)hi Cocci* (*Cocci* gén. de **Coccos*, gall. *coch* « rouge »).

ff. Le double *ff* apparaît en effet pour la première fois dans le Livre Noir. Il y est très rare à l'initiale ; mais il n'est pas vrai qu'il alterne avec *ph* en position médiane. Il n'y a qu'un seul exemple de *ph* dans cette position : *gorphen*, et encore y a-t-il ici influence de *penn*. D'après l'auteur, ce serait un emprunt au système anglo-normand du redoublement des lettres. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de ce redoublement. Le doublement aurait pu se produire, par analogie avec *cc*, *tt*, pour exprimer l'aspiration de *pp* ; mais comme il n'existe pas avant la composition du Livre Noir, il est plus simple d'y voir un artifice amené par le caractère de spirante sonore de *f* intervocalique et final. *Ff* existait en anglo-saxon et y avait toujours la valeur d'une spirante sourde.

$$u, v, w, f, ff = v.$$

Les graphies *w*, *f*, *ff* pour *v* seraient d'origine anglo-normande. Pour *f*, le contraire est certain. En vieux gallois, le son *v* était toujours exprimé par *b*. La prononciation réelle n'a commencé à se traduire dans l'écriture qu'au xie siècle. *F* me paraît emprunté à l'anglo-saxon, où il avait la valeur de *v* à l'intérieur du mot entre des sons sonores. Les Privilèges de l'église de Llandav ont été sûrement rédigés d'abord en vieux gallois ou en tout cas dans la langue de l'époque de transition. On y trouve *cymreith* et *cyfreith* [1] (J. G. Evans, *B. of Llandav*, p. 120). Dans la charte authentique de 1126, je relève *Taf* (*ibid.*, p. 27). Cette charte est en réalité anglo-normande, mais avec des caractères hiberno-saxons. Elle concerne le Pays de Galles. C'est un indice que *f* = *v* relevé par Morgan Watkin dans l'*Estorie des Engles*, écrite entre 1145 et 1151, doit être attribué à l'influence anglo-saxonne. *Fassal* pour *vassal* ne s'explique pas autrement.

La graphie *w*, d'un usage fréquent dans le Livre Noir (ainsi que parfois *uu*), avec la valeur de *v*, me paraît en revanche attribuable aux Anglo-normands. C'est chez ceux-ci une graphie fréquente ; je l'ai d'ailleurs indiqué moi-même. A la finale dans le Livre Noir,

1. A la ligne 20, *Lantam* ; *m* a été gratté et remplacé par *f* (notes à la page 120).

f est plus fréquent que *w* ; il était préférable à *u* qui prêtait à confusion.

w.

w est passé des Anglo-saxons aux Anglo-normands. D'après l'auteur, l'usage étendu de ce diagramme en gallois serait dû à l'influence anglo-normande. Or, cet usage ne se montre guère en somme au XIIe siècle. Dans le Livre Noir et jusqu'au milieu du XIIIe siècle, *u* pour *w* est en usage (J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, p. 19-20). En anglo-saxon, on trouve *u*, ou *uu*, parfois *wu*, concurremment avec le symbole runique (Bülbring, *op. cit.*, § 48).

ŷ, y.

L'introduction de *y* en gallois serait due aussi à des influences anglo-normandes. Cependant ce n'est guère que dans des diphtongues que *y* apparaît d'abord chez les Gallois. Il n'y aurait que des traces de *y* pour *i* en dehors des diphtongues, d'après l'auteur lui-même, au XIIe siècle. En vieux gallois, en dehors de quelques diphtongues dans l'*Historia* de Nennius et les *Annales Cambriae*, il n'y aurait pas trace de *y*. *Y* était bien connu des scribes brittons, car on trouve dans une note marginale à l'Evangéliaire de Saint-Chad le nom de l'évêque anglo-saxon *Wŷnsi*. Dans les *Annales Cambriae* je remarque *Brendan Bŷror*. S'ils ne l'ont employé que tardivement, c'est que le son représenté par *y* ne répondait exactement à aucun son du vieux gallois. Cependant, lorsque vers le XIe-XIIe s. on commence à mettre plus d'exactitude dans l'expression graphique des sons, on le voit apparaître. Il existe dans un manuscrit du *De Trinitate* de Saint-Augustin de la Bibliothèque G.C.C. de Cambridge, manuscrit du XIe siècle, un quatrain gallois incomplet où *y* est en usage : *trynit*, *tryeenn*, *amtrybann*, *Cyrguenn*, *amdifuys*. D'après M. Bradshaw, ce quatrain aurait été écrit par Johannes, fils de Sulgen, évêque de Saint-David de 1071 à 1089 (J. G. Evans, *The Book of Llandav*, XXV). Dans le Livre Noir, *y* alterne avec *i* et même avec *e* ; mais le plus souvent il exprime *ŏ* bref ou une voyelle de résonnance.

VOYELLES IRRATIONNELLES.

Ici encore, en moyen gallois, nous serions en présence d'emprunts anglo-normands. Ce qui est vrai, c'est que l'on est en pré-

sence de mêmes causes produisant les mêmes effets. La voyelle de résonance ou de transition se présente à peu près dans les mêmes groupes, et il est naturel qu'on ait recours pour l'exprimer à la voyelle qui à l'oreille s'en rapproche le plus. En vieux gallois on ne l'écrit pas en général, mais on ne le fait pas davantage en gallois moderne.

L'auteur traite ensuite de l'*interchange* des ténues et moyennes à la finale et à la médiane, et il y voit encore des influences anglo-normandes, parce qu'il relève çà et là des phénomènes semblables en français et en anglo-normand. Il est de toute évidence que le flottement est dû la plupart du temps à l'incertitude de la valeur exacte des sons consonnantiques. En vieux gallois, on a systématiquement la sourde à la finale et même à la médiane [1]. Dans les gloses à Martianus Capella, *c* final est fréquemment doublé ; très rarement au milieu du mot entre voyelles [2]. Dans le Livre Noir, il n'y a pas à tenir compte de *d*, *t* ayant la valeur de *d*. En revanche, à la finale, on a toujours *c* ; à la médiane, *c* est encore fréquent : *kerediciaun*, *Morccanhuc*, *redecauc*, *emendiceid*, *lluricogion*, *arcoed* (et *argoyd*), *gostecuir*, *kicleu*.

P est également employé à la finale : *ellyspp*, *hesgip*, *gulip*, *pop*, *paup* (mais aussi *paub*). A l'intérieur du mot : *llogporth* et *llogborth* ; *deheu-parth*, *diheu-porth*. En revanche, on a régulièrement *mab* ; c'est que la finale était sourde ou demi-sourde, excepté dans les monosyllabes où la voyelle n'était suivie primitivement que d'une consonne ; dans ce dernier cas la voyelle était allongée et la consonne finale était sonore. Le même fait se constate en cornique, même dans la prononciation actuelle des noms de lieu indigènes. Il en est de même en breton, excepté dans les monosyllabes terminés par *c*. Jusqu'au XVIe siècle, on continue à écrire *c* à la finale. On trouve encore *t* au XIVe siècle. Ce n'est qu'au XVIe siècle qu'on écrit assez régulièrement *b d g* et encore trouve-t-on *unic* dans la Bible de 1620. L'influence française n'est pour rien dans cette affaire.

Il y a aussi des influences dialectales à considérer. John Rhys avait déjà remarqué que le *d* intervocalique ordinaire dans le dialecte de Gwent était plutôt encore un *t* à l'oreille, un *t* en marche cependant vers *d*. En 1920, préoccupé de cette assertion et surtout

1. Ce redoublement systématique, qui n'existe pas ailleurs, me paraît dû à l'influence de scribes irlandais. La graphie *coiliaucc*, où *-auc* devait être prononcé avec *c* ou *g* assourdi en est un indice.

2. Il y a de rares exceptions : *or garn*, *hendat*, *gubennid*, *modreped*.

du fait qu'à mon oreille *b d g* et particulièrement *g* à l'initiale, dans le dialecte de Carnarvon, me faisaient l'effet de sourdes, ce qui rappelait le *plood* pour *blood* de Shakespeare, j'amenai au laboratoire de l'abbé Rousselot Morgan Watkin, qui d'ailleurs désirait se mettre au courant de la phonétique expérimentale. Le gallois de Glamorgan est sa langue maternelle. Il se prêta intelligemment aux expériences qui se poursuivirent pendant deux ans avec le concours de M. Chlumsky, aujourd'hui chef du Laboratoire de phonétique à l'Université tchèque de Prague. Pour les consonnes, le résultat est certain : à l'initiale *p t c* sont des aspirées sourdes ; entre voyelles ce sont des occlusives sourdes pures. A l'initiale, *b d g* sont des moyennes sourdes ou accompagnées de peu de vibrations laryngiennes [1]. Morgan Watkin, p. 210 et suiv., rappelle ces expériences et y ajoute d'intéressantes remarques.

Il consacre, après sa revue générale de l'orthographe galloise que je viens de discuter, un bon nombre de pages à l'orthographe du Black Book of Chirk, le plus ancien manuscrit des lois en gallois. Il adopte l'opinion de Gwenogvryn Evans pour la date du manuscrit qui aurait été écrit vers 1200. J'aurais aimé quelques précisions à ce sujet. Le texte de la *Myv. Arch.*, considérablement rajeuni cependant, remonte à un manuscrit tout aussi archaïque, plus archaïque même à certains points de vue. Le manuscrit des *Leges Wallicae* dont s'est servi Aneurin Owen (tome II, pp. 750-814) serait, d'après Gwenogvryn Evans, du dernier quart du XIIe siècle ; il est en latin, mais les termes juridiques sont en gallois. Je ne suivrai pas l'auteur dans son analyse ; je ne ferais que me répéter. Je me bornerai à une remarque générale : l'orthographe de ce manuscrit est très irrégulière ou plutôt très variée, parce que le scribe y a introduit des graphies de plusieurs époques, et notamment des graphies déjà archaïques de son temps. Sa plus grande originalité, dit Morgan Watkin, se voit dans son traitement de *ch*, *th*, *dd* et *h* : de *ch* représenté par *c*, *cc*, *ch*, *gh*, *h* ; de *th* par *th*, *dh*, *t*, *d*, *h*, *s* ; de *dd* par *th*, *dh*, *t*, *d*, *h*. Or, dans le texte de la *Myv. Arch.*, on a ainsi et régulièrement *c* pour *ch* et *t* pour *th*. Le double *cc* apparaît dans les *Inscript. Britt. Christ.* des VIIe-VIIIe siècles : *Lunarchi Cocci* (cf. dans les Généalogies du Xe siècle : *Gripiud*, *Grippiud*, *Masguic Clop(p)* ; *c* se trouve aussi. Dans les deux poèmes à Juvencus, *d* vaut *th* et *d*. Pour *dd*, *dh*, voir plus haut ; *h* et *s* pour *th* peuvent représenter des faits phonétiques. *Dt* se trouve pour *th* dans des gloses marginales à l'Évangéliaire de Saint Chad (*luidt* = *luith*). Pour *h* = *ch*, voir plus haut.

1. Les tracés doivent paraître dans la *Revue de phonétique*.

En passant, je remarque que *h* en hiatus se trouve en vieux gallois : *gurehic*. Il n'y a là aucune trace d'influence française. De même pour *t* dans *digaunt* ; dans les gloses bretonnes à Eutychius on a *eunt* ; l'absence de *t* dans *holan* « ils réclament » est un fait de phonétique.

Toute la partie concernant l'influence française sur l'orthographe galloise au XIIe siècle a besoin d'être soumise à un nouvel examen. La renaissance de la littérature galloise au XIIe siècle serait due aussi d'après l'auteur à l'intrusion dans le pays à la fin du XIe s. de la civilisation et la littérature de la France. Il peut y avoir une part de vérité dans cette assertion, et je ne demande pas mieux pour ma part que d'en être convaincu. Je serais encore d'avis que la renaissance littéraire galloise au XIIe s., sans être le résultat de la lutte pour l'indépendance de 1136 à 1140, comme le croit le Prof. Lloyd, est due en partie à la surexcitation du sentiment national. Rien de plus frappant, quand on compulse les poésies des bardes. Comme Morgan Watkin, je ne crois nullement à l'influence de Rhys ap Tewdur qui aurait été puiser aux traditions et à l'art breton armoricain et les aurait popularisés à son retour en 1080. A la fin du XIe siècle, les princes bretons s'étaient établis dans les pays de langue romane du Nantais et du Rennais, que leurs pères avaient conquis au milieu et dans la seconde moitié du IXe siècle. La poésie bardique des XIIe et XIIIe siècles qui est de beaucoup la branche la plus importante de la littérature galloise ne doit rien à la littérature française. On parle de renaissance galloise comme si la littérature galloise était tombée en décadence dans les siècles précédents. Or, nous avons la preuve que la poésie notamment ne fait que continuer au XIIe siècle le bardisme des XIe, Xe et IXe siècles. Le deuxième poème à Juvencus a tous les caractères de l'art si particulier et si frappant des triplets et quatrains que l'on rencontre dans le Livre Noir et les parties anciennes du Livre Rouge. On rencontre çà et là dans le Livre Noir, le Livre de Taliésin, le Livre Rouge, des poèmes incontestablement antérieurs au XIIe siècle. Le *Gorchan Maelderw*, version indépendante du *Gododin*, a sûrement été copié d'un manuscrit en vieux gallois ; il en a conservé un bon nombre de formes. Le *Gododin* dont le noyau primitif peut remonter au VIIe siècle, mais dont la rédaction conservée dans des manuscrits assez récents ne peut remonter au delà de la fin du IXe siècle, atteste une culture poétique remarquable. Enfin la langue et la composition des Lois ne s'expliqueraient pas sans l'existence d'une classe de lettrés versés dans l'étude du droit. Si la littérature galloise paraît pauvre avant le XIIe siècle, c'est que la plu-

part de ses œuvres ne nous a pas été transmise. Il ne semble pas que les scribes, du moins sans doute pour la plupart, se soient intéressés à la littérature nationale, comme en Irlande. Des épopées, seuls quelques morceaux en vers ont survécu. La littérature écrite se développe considérablement au cours du XIIe siècle, surtout vers la fin de ce siècle. Les archives des chefs gallois paraissent mieux tenues. Il est fort probable que cet heureux résultat est dû à l'influence française.

En résumé, je crois que l'influence française s'est manifestée moins rapidement que ne le croit l'auteur et que sa part dans l'évolution de la littérature galloise a été moins grande qu'il ne le croit, au moins au XIIe et au XIIIe siècle. Dans les mœurs, les coutumes, et surtout la civilisation matérielle, elle me paraît plus sensible, comme il fallait s'y attendre.

La documentation de l'auteur est en défaut sur plusieurs points; mais ces lacunes et mêmes quelques erreurs ne sauraient surprendre si on songe, comme il le fait modestement remarquer en terminant, qu'il a composé son travail à Johannesburg, à 7.000 milles de toute bibliothèque appropriée à de pareilles recherches.

J. Loth.

II

Ifor L. Evans et Henry Lewis, *Cyfres y Werin*. The Educational Publishing Co. Ltd. Penarth Road, Cardiff.

MM. Ifor L. Evans et Henry Lewis ont eu l'excellente idée de faire paraître sous leur direction et avec leur propre concours une série de traductions galloises d'ouvrages étrangers, constituant un *Recueil de littérature populaire*.

Les gens du peuple, ouvriers et paysans, en Galles, sont sans contredit les plus instruits des Iles Britanniques. Ils sont passionnés pour les choses de l'esprit, en particulier pour la poésie et la musique, et... pour l'éloquence religieuse. La faculté d'absorption de sermons chez un Gallois défie toute comparaison : les prédicateurs pourront se succéder pendant de longues heures : les auditeurs eux ne broncheront pas. Il y a l'envers de la médaille. Si le sentiment religieux est une grande force morale, infiniment respectable, les passions religieuses sont de nature à fausser le jugement. Un savant étranger qui connait bien la France pour l'avoir habitée plusieurs années dont deux en pleine guerre, revenait il n'y

a pas longtemps d'un séjour de quelques mois dans le Pays de Galles, absolument surpris et même indigné des propos qu'il avait entendus sur la France et les Français. Les idées les plus saugrenues sur leur compte trouvaient créance, simplement, semble-t-il, parce que le Français est considéré comme un impie, et, ce qui est plus grave aux yeux de certaines gens, comme un papiste. Je me hâte de dire que ce n'est pas un sentiment général, en particulier chez les Gallois qui ont appris à nous connaître sur les champs de bataille.

La littérature galloise contemporaine a produit, surtout en poésie, des œuvres remarquables, dignes d'être connues à l'étranger. Mais il est incontestable qu'elle est trop repliée sur elle-même, qu'elle manque d'horizon. Dans les sciences philologiques et historiques, il en est de même. En histoire, dans des œuvres utiles, mais trop vantées [1], en linguistique, la méthode est défectueuse ; il est visible que les auteurs ne sont pas au courant du mouvement scientifique continental. On ne peut pas citer une seule bonne édition critique de texte gallois. En science, comme en littérature, il en est de même. La publication en question est de nature à élargir le cercle des connaissances des Gallois et à leur faire connaître les choses et les gens du continent.

J'ai sous les yeux quelques volumes de la série les plus récemment parus. Ce sont de petits volumes in-12, élégamment cartonnés, d'une impression soignée, qui font honneur au goût des éditeurs et des imprimeurs. MM. Ifor L. Evans et Henry Lewis se sont montrés fort éclectiques, ce dont on ne saurait les blâmer.

N° 4. Moelona. *Y Wers olaf* (la dernière leçon : cette nouvelle est suivie d'une autre nouvelle d'Alphonse Daudet).

N° 5. Gwilym A. T. Davies. *Brenin yr Ellyllon* (Le roi des Esprits ou fantômes, de Gogol).

N° 6. T. H. Parry Williams. *Ystorïau Bohemian* [2] (Histoires de Bohême : quatre de ces nouvelles sont de Y. Vrchlicky (Ervil Frida) ; deux de Swatopluk Čech ; une de Jan Neruda.

1. L'*History of Wales* de J. E. Lloyd est une œuvre des plus remarquables, réserves faites en ce qui concerne la *pré-* et *proto-histoire*, témoignant d'un véritable esprit critique et de recherches aussi consciencieuses qu'approfondies. Mais il n'est pas toujours au courant de la science continentale. De plus, il est visible qu'il n'est pas linguiste, ce qui est très regrettable dans une œuvre de ce genre.

2. Ces nouvelles sont traduites non du tchèque, mais d'une *Traduction allemande* du tchèque.

Autant que j'ai pu en juger, tout au moins pour les ouvrages traduits du français, les traductions m'ont paru fidèles et d'une bonne langue. On annonce pour paraître bientôt une traduction des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais par M. Ambrose Bebb et de l'*Avare* de Molière par M. Ifor L. Evans. Il serait à désirer que ce dernier fît connaître tout Molière à ses compatriotes : une traduction de *Tartuffe*, par exemple, serait sûrement bien accueillie et de nature à frapper utilement leur esprit.

J. Loth.

III

J. Morris-Jones. *An elementary Welsh grammar*. Part I : Phonology and accidence, Oxford, Clarendon Press, 1921.

Les grammaires élémentaires du gallois moderne ne manquent pas. Celle de J. Morris-Jones est la plus complète sans contredit. Dans sa Préface, il se propose, nous dit-il, d'exposer sous une forme concise, mais néanmoins assez complète, la pure tradition grammaticale en gallois moderne. Cette tradition, il la fait remonter à Dafydd ap Gwilym et aux poètes qui l'ont suivi. Le Dr Morgan, dans sa traduction de la Bible, qui a joué un si grand rôle, aurait adopté la forme littéraire que l'on trouvait conservée pure chez les bardes, mais se serait laissé influencer par les inventions de W. Salesbury, dans une certaine mesure. Le Dr Davies, qui est responsable de la révision de 1620, a bien corrigé les formes corrompues de Morgan mais a laissé subsister ses néologismes. L'influence d'O. Pughe, dont les théories étymologiques auraient rendu la langue écrite encore plus artificielle et plus conventionnelle, a maintenant disparu. Dans la *cynghanedd* la tradition littéraire a persisté. C'est elle que veut codifier l'auteur.

Assurément la langue de Dafydd ap Gwilym marque une ère nouvelle, *mais en poésie*. La langue littéraire courante existait déjà incontestablement dans la prose, en particulier dans les traductions de romans français, comme *Bown o Hantwn*, ou de textes latins. La langue de certaines de ces traductions est excellente. La prose même de quelques *mabinogion* a une grande valeur littéraire. Rien ne serait, à mon avis, plus profitable aux Gallois lettrés, comme correctif à de fâcheuses tendances de la prose actuelle, que la lecture de ces textes. La langue de ces textes est encore plus éloignée de celle des bardes de la même époque que la langue de la prose anglaise de celle de la poésie.

Il y aurait eu aussi à faire une distinction entre la langue du Sud Galles et celle du Nord. Au point de vue de la prose, il me paraît plutôt fâcheux, comme je l'ai entendu dire aussi à John Rhys, que ce soit la forme du Nord qui ait dominé.

Sur la nature exacte des sons gallois, il y aurait des réserves à faire. Il est certain que les auteurs gallois ne s'en sont pas rendu compte exactement. La publication des études expérimentales faites sur le dialecte du Glamorgan au Collège de France l'établira. D'autres études analogues sont en cours. Mais comme il s'agit d'une grammaire élémentaire faite pour des Gallois, je ne songe pas à en faire un grief à l'auteur. Les seuls grammairiens qui aient tenté sérieusement de définir exactement les sons gallois sont John David Rees (sa grammaire, à ce point de vue, est encore à consulter) et John Rhys, dans ses *Lectures on Welsh Philology*, qu'on ne consultera pas sans profit.

Çà et là, j'aurais à renouveler certaines critiques que j'ai adressées à l'auteur pour sa *Welsh Grammar, historical and comparative* ; le lecteur pourra facilement s'y reporter, car les deux grammaires sont construites sur le même plan et disposées de même ; mais en somme, l'auteur connaît la langue des diverses époques dont il s'occupe et ses matériaux sont puisés à de bonnes sources, tant au moyen âge qu'à l'époque moderne. Son exposition est concise, mais claire. Cette grammaire est appelée à rendre de grands services et, il faut l'espérer, à provoquer une réaction contre certaines fâcheuses tendances qui se révèlent dans la prose des journaux et revues.

J. Loth.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. *The Sounds of Irish* par M. Shán O' Cuiv. — II. Œuvres posthumes de Patrick Pearse. — III. Célébration du Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. — IV et V. Travaux récents de Dom Gougaud sur les plus anciennes représentations du crucifix en Irlande et sur l'ascétisme en pays celtique. — VI. Les Norvégiens dans le folklore d'Irlande étudié par M. Sommerfelt. — VII. Ouvrages récents de linguistique générale. — VIII. Les études celtiques modernes, organisées par M. Y. M. Goblet. — IX. Périodiques nouveaux. — X. Ouvrages nouveaux.

I

The Sounds of Irish, tel est le titre d'un nouveau petit livre de M. Shán O' Cuiv, qui mérite d'être chaudement recommandé [1]. Ardent propagateur de la langue irlandaise, M. Shán O' Cuiv fait porter son effort sur deux tâches préalables qui lui paraissent avec raison essentielles : la simplification de l'orthographe et l'étude de la phonétique. Mais M. S. O'Cuiv n'est pas un phonéticien « sur le papier » ; il connaît à fond le mécanisme des sons de sa langue et peut l'enseigner pratiquement. Avec son ami le Dr R. O' Daly et grâce au concours du Prof. O. Bergin, il a contribué à faire adopter la phonétique comme base de l'apprentissage de l'irlandais : dans les écoles où l'irlandais s'enseigne, l'usage des méthodes phonétiques a donné d'excellents résultats. Quand on veut apprendre une langue dont la prononciation est si particulière, si différente surtout de celle de l'anglais, une bonne éducation phonétique est en effet indispensable : « phonetic drill from the start », c'est le seul remède aux difficultés de la prononciation, comme le dit le Prof. Bergin dans sa préface.

Dans son nouveau livre, M. Shán O' Cuiv précise et complète

1. Shán O' Cuiv, *The Sounds of Irish*, with a Preface by Osborn Bergin. Dublin, Browne and Nolan, 1921, 79 p. in-12.

l'enseignement qu'il a donné déjà dans *Irish made easy* et dans *an Cónggar* « le Raccourci » (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, p. 498). Il s'agit toujours d'habituer l'élève à se rendre exactement compte de la position des organes et de le guider dans les exercices nécessaires à l'apprentissage de chaque son. Mais l'exposé est cette fois plus scientifiquement ordonné ; l'auteur s'est efforcé de mettre en lumière le système phonétique de l'irlandais et d'en ramener la complication à quelques principes généraux. L'enseignement gagne ainsi beaucoup en précision et en clarté. La description des sons témoigne d'une bonne pratique pédagogique : n'importe quel novice peut en faire aisément son profit. Quelques figures illustrent les cas difficultueux et en simplifient l'étude. C'est naturellement en partant de l'anglais que l'enseignement de la prononciation irlandaise est donné : l'auteur tire un bon parti des fautes que les Irlandais commettent en parlant anglais, et réciproquement. L'ouvrage se termine par une série d'exercices, méthodiquement progressifs, et par un choix de textes où en regard de l'orthographe usuelle est placée une orthographe simplifiée, offrant de la prononciation une image moins déformée. M. Shán O' Cuiv nous donne un bon exemple à suivre. Il serait à souhaiter que nos professeurs de langues vivantes s'inspirent de son excellent petit livre et se décident à mettre la phonétique en tête de leur enseignement ; il n'y a pas de meilleure introduction à l'apprentissage d'une langue étrangère.

II

La librairie Maunsel and Roberts (50 Lower Baggot Street, Dublin) a entrepris un recueil des Œuvres de Patrick Pearse (*Scribhní Phádhraig Mhic Phiarais*), le chef de la Rébellion de Pâques 1916. L'ensemble formera quatre volumes, comprenant des pièces dramatiques, des poèmes, des contes, des écrits politiques. Le second volume est une collection de chansons populaires, une sorte d'anthologie irlandaise. P. Pearse les avait rencontrées çà et là et publiées dans divers périodiques avec une traduction anglaise. La plus grande partie de ces chansons sont d'un genre que les circonstances politiques ont trop souvent imposé à la littérature irlandaise, et qu'on pourrait appeler le genre « rebelle » : ce sont des cris de vengeance ou des appels au combat, des plaintes de condamnés ou des regrets d'exilés. L'Adieu à l'Irlande (*Diombuadh triall ó thulchaibh Fáil* « il est pénible de s'éloigner des collines de Fál ») par lequel débute le recueil a été composé vers 1573 par Gerald Nugent (Gearóid Nuinsionn), un héros des guerres contre

Elisabeth. Ensuite viennent une pièce de Fearflatha O' Gnímh (vers 1580), *mo thruaigh mar táid Gaoidhil* « l'état des Gaels fait ma tristesse », puis une pièce de Aongus Mac Daighre O' Dálaigh (vers 1580), *Dia libh, a laochradh Ghaoidheal* « Dieu soit avec vous, guerriers Gaels ! » pleine d'ardeur belliqueuse ; puis la célèbre *Róisín Dubh*, la Little Dark Rose, qui remonte au début du XVIIe s., mais dont l'auteur est inconnu ; puis une lamentation sur la mort d'Oliver Grace, par Seaghan Mac Walter Walsh (1604), et deux autres sur l'oppression dont souffrait l'Irlande par Geoffroy Keating (Seathrún Céitinn), l'une postérieure à 1607 (*óm' sgeol ar árdmhaigh Fáil ní chodlaim oidhche* « le souci qui me vient de la noble plaine de Fál m'empêche de dormir la nuit »), l'autre des environs de 1644 (*mo thruaighe mar tá Éire*), toutes deux d'une inspiration noble et passionnée. Elles sont suivies de trois autres poèmes de Geoffroy Keating, *mo beannacht leat, a sgribhin, go hinis aoibhinn Ealga* « porte ma bénédiction, ô poème, à l'aimable île d'Irlande » (vers 1606), empreint d'une sentimentalité touchante ; *caoin thú féin, a dhuine bhoicht, de chaoineadh cháich coisg do shúil* « pleure sur toi-même, pauvre être, retiens tes yeux de pleurer sur autrui » (vers 1640), *a bhean lán de stuaim, congbhuigh naim do lámh* « ô femme pleine d'astuce, retire de moi ta main » (vers 1642), qui montrent le souple talent poétique de Keating sous des aspects très différents. Le « Fantôme romain » (*an Siogaidhe Rómhánach*), d'auteur inconnu (1650) et un poème du temps de Cromwell par Pierce Ferriter (vers 1652), *Do chuala sgéal do chéas ar ló mé is thug san oidhche i ndaoirse bhróin mé* « j'ai entendu un récit qui m'a torturé le jour et qui m'a la nuit enfermé dans le chagrin », terminent les chants de rébellion ; le dernier est d'un lyrisme particulièrement sombre et tumultueux. Pour en adoucir l'impression, on a réuni à la fin du volume quelques pièces populaires modernes, recueillies par Pearse dans la tradition orale ; ce sont des poèmes religieux, des berceuses, des chansons d'amour (comme la célèbre *Neilí Bhán*), d'une note tendre et délicate. Afin que la pensée des malheurs de l'Irlande ne quitte pas le lecteur, parmi ces chansons populaires figure aussi la « lamentation pour le blond Donoghue » (*Marbhna Dhonnchadha Bháin*), un jeune homme du Connaught pendu par les Anglais.

Par la variété et la qualité des œuvres, ce recueil donne une excellente idée de la poésie irlandaise moderne ; il faut lui souhaiter le plus grand nombre de lecteurs.

III

Le 1er décembre 1921, la section historique et philologique de l'Ecole pratique des Hautes Etudes a fêté le cinquantenaire de sa fondation. Cette fête a été quelque peu retardée par les événements des dernières années; elle aurait dû avoir lieu en 1918, puisque le décret de fondation de l'Ecole, signé de Napoléon III sur la proposition de Victor Duruy, est daté du 31 juillet 1868.

A l'occasion de ce cinquantenaire, les directeurs d'études de la section ont publié un beau volume de mélanges (Paris, Champion, 164-360 pages in-8°, 1921), qui forme le 230eme volume de la Bibliothèque de l'Ecole. M. Gaidoz qui a déjà collaboré à deux recueils de *Mélanges* précédemment publiés par les professeurs de la Section[1] (en 1878, volume 35 de la Bibliothèque et en 1886, volume 73), a donné à celui-ci une étude intitulée *Cuchulain, Beowulf et Hercule* (pp. 131-156). C'est à la fois une étude de folk-lore et de littérature comparée, comme le savant auteur en a déjà produit quelques modèles. Le point de départ de celle-ci est l'épisode de la *Fled Bricrend*, dans lequel les trois héros Cuchulain, Loegaire Buadach et Conall Cernach, arrivant au château de Curoi, y montent la garde à tour de rôle pendant trois nuits de suite. C'est Blathnat, la femme de Curoi, alors absent, qui leur demande ce service. Loegaire, puis Conall accomplissent tant bien que mal leur temps de faction et se tirent sans gloire des épreuves qui s'imposent à eux. Cuchulain, qui affronte des épreuves autrement sévères, en tire occasion d'exploits merveilleux et victorieux. Aussi Curoi à son retour attribue-t-il à Cuchulain le *curadmir* (« morceau du héros ») et la primauté des guerriers d'Irlande. Parmi les épreuves imposées à Cuchulain une des plus redoutables est la lutte contre un monstre (*biast*) de taille gigantesque, qui sort d'un lac voisin et menace d'engloutir tout ce qui l'approche. On retrouve des épisodes semblables dans l'hagiographie : plus d'un saint eut à lutter contre des monstres aquatiques. C'est un thème banal de folklore irlandais. Or, comme le montre M. Gaidoz, la lutte de Cuchulain contre la biast rappelle la lutte de Beowulf contre le monstre Grendel et celle d'Hercule contre l'hydre de Lerne. Il y a même entre l'épisode de la *Fled Bricrend* et le motif principal de *Beowulf*

1. Sans parler de l'article paru en 1902 dans l'*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes* sur « la Réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme » (v. *R. Celt.*, t. XXIII, p. 90).

de nombreux traits communs (pp. 141-142) : la ressemblance des deux récits est frappante. Plus frappante encore est la comparaison des illustrations que M. Gaidoz a jointes à son étude. Une lampe romaine de la collection Oppermann, publiée par M. Frœhner dans ses *Mélanges d'épigraphie* (Paris, 1873), porte la représentation d'un monstre à corps de femme, pourvu d'ailes et terminé en queue de serpent, qui sort des ondes en vomissant du feu contre un château fort, sur les remparts duquel sont postés trois légionnaires casqués ; tous trois sont protégés par de longs boucliers, l'un d'eux brandit un glaive. C'est l'illustration de l'épisode irlandais. Il s'agit donc dans tous les cas d'un même thème de folklore universel, roulant sur la lutte d'un homme très fort contre un monstre aquatique. Ce monstre lui-même n'est pas purement imaginaire : à en juger par certaines représentations de la légende d'Hercule dans l'antiquité, comme M. Gaidoz en reproduit une p. 153 [1], c'était une pieuvre, un poulpe, animal « dont la science moderne ne dément ni les dimensions colossales ni le danger qu'il fait courir aux marins [2] ». Ulysse en rencontre un avant d'aborder à l'île des Phéniciens (ε 432) ; déjà Scylla était un monstre de la même espèce (μ 73 et ss.). C'est ainsi que la littérature conserve le souvenir de cette faune gigantesque des temps préhistoriques, qui dut être si redoutable à l'espèce humaine.

Dans le même volume de *Mélanges* figure un mémoire de M. Meillet, pp. 169-180. Ce mémoire roule *sur les effets de l'homonymie dans les anciennes langues indo-européennes*. M. Gilliéron a montré, par des exemples tirés du vocabulaire gallo-roman, que les homonymes sont évités toutes les fois qu'ils risquent de produire confusion. M. Meillet estime qu'il s'agit là d'un fait général, attesté aussi, bien qu'en des proportions moindres, sur le domaine indo-européen ; il en donne comme exemples, entre autres, le traitement des noms du « genou » et de la « mâchoire inférieure » (homonymes sous la forme **genu-*) et surtout celui de la racine **genə-*, **gnē-* qui signifiait à la fois « naître » et « connaître ». Il est frappant de voir comment les différentes langues se sont ingéniées à éviter les confusions entre les deux homonymes. Bien des détails de la morphologie de certaines langues s'éclairent à la lumière du principe posé par M. Meillet. C'est probablement par ce principe qu'il faut expliquer (p. 175) l'irlandais *rogénartar* « ils sont nés » (Wb. 4 c 12), au lieu de *rogénatar*, qui était régulièrement la 3ème pers. du

1. v. S. Reinach, *Répertoire des vases peints*, t. I (1899), p. 118.
2. A. Kums, Les choses naturelles dans Homère, Anvers, 1897, p. 94.

pluriel répondant à la fois aux singuliers *rogéuìn* « il a connu » et *rogénair* « il est né » (cf. *adgenammar* « nous avons connu » Wb. 14 d 28).

Comme la plupart des travaux de M. Meillet, celui-ci n'a pas sa fin en lui-même : il est gros de conséquences d'une grande portée. L'idée qu'il enferme mérite d'être reprise et appliquée par chaque linguiste à la langue dont il s'occupe spécialement ; les exemples viendront en foule se présenter à l'esprit et confirmer la justesse de la vue du maître. C'est une satisfaction à laquelle depuis longtemps M. Meillet est habitué.

IV

L'idée de représenter la crucifixion, qui paraît aujourd'hui si naturelle au monde catholique, n'est guère antérieure au VIe siècle de notre ère. C'est une idée qui naquit en Orient. Si elle se répandit de bonne heure en Occident, ce ne fut pas sans résistance. Elle heurtait trop vivement les sentiments intimes des chrétiens en étalant aux yeux ce qu'il y avait d'horrible et d'infamant dans le drame du Calvaire, la vue du Christ cloué au gibet. Mais l'histoire du développement du crucifix n'a pas seulement un intérêt esthétique ou moral ; c'est aussi l'affirmation d'une conception théologique : elle suppose que les fidèles se sont familiarisés avec le dogme de l'incarnation et ont définitivement repoussé toute tendance au monophysisme [1].

Le crucifix apparaît dans les catacombes de Rome dès le VIIe siècle. Le VIIIe siècle en marque la diffusion dans tout l'Occident chrétien. En Ecosse, la croix de Ruthwell, qui remonte à un des fils du roi de Northumbrie Oswy (mort en 670), porte bien des séries de sculptures représentant des scènes de l'Evangile ; mais l'image du Christ ne figure pas à la croisée (voir Leutzner, *das Kreuz bei den Angelsachsen*, Leipzig, 1890). Dans les siècles suivants au contraire le Christ en croix devient un thème courant de l'iconographie religieuse.

1. Voir à ce sujet la petite brochure de M. Louis Bréhier, *Les origines du Crucifix dans l'art religieux* (Paris, Bloud, 1904). Comme ouvrages fondamentaux sur la question, on consultera : Förrer et Müller, *Kreuz und Kreuzigung Christi in ihrer Kunstentwickelung* (Strassburg, 1894), M. Engels, *die Kreuzigung Christi in der bildenden Kunst* (Luxembourg, 1899), Joh. Reil, *die frühchristlichen Darstellungen der Kreuzigung Christi* (Leipzig, 1904, dans les Ficker's *Studien über christliche Denkmäler*).

Notre savant collaborateur Dom Louis Gougaud a récemment étudié « the earliest Irish representations of the Crucifixion » dans un article du *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland* (série VI, vol. X, pp. 128-139). Il en a relevé les plus anciens exemplaires sur des enluminures de manuscrits comme l'Evangéliaire de de Saint-Gall (*Rev. Celt.*, XXXVI, pp. 12-13), le Psautier de Southampton ou les Epîtres de Saint-Paul de Wurzbourg, qui tous sont du VIIIe siècle. Les crucifix de pierre conservés en Irlande sont moins anciens, ne remontant guère plus haut que le Xe siècle. Mais il y en a d'admirables par la richesse des détails et la perfection du dessin : tels ceux que l'on voit à Clonmacnois et surtout à Monasterboice (Margaret Stokes, *Early Christian Art in Ireland*, London, 1875). Dom Gougaud ne compte pas moins de quarante antiques croix de pierre sculptée sur lesquelles est représentée la crucifixion (p. 138). Or, une étude attentive de la représentation montre qu'elle reposait en Irlande sur une tradition propre, si on en compare les détails aux motifs similaires des autres pays. La forme de la croix, la figure et le vêtement du Christ, la disposition des membres sur le bois du supplice et la manière dont ils y sont attachés ont dans l'iconographie irlandaise des caractères distinctifs. Les personnages qui entourent la croix sont surtout caractéristiques : il y a d'abord Longin, dont la lame perça le flanc du sauveur et qui fut éclairé de la lumière de la foi quand le sang sorti de la divine blessure eut touché ses yeux ; il y a aussi Stephaton ou Zefaton le soldat qui tendit pour boire au Christ altéré, non pas une éponge, comme le dit le texte canonique, mais un vase (irl. *lestar*), suivant la traduction irlandaise de l'évangile de Nicodème (Atkinson, *Passions and Homilies*, pp. 121 et 368) ; il y a enfin les deux anges qui remplissent les deux angles supérieurs de la scène de la crucifixion, parfois sous formes d'oiseaux. La plupart de ces caractères ne sont pas spéciaux à l'Irlande : ainsi la substitution d'un vase à l'éponge traditionnelle apparaît en d'autres endroits, notamment sur une plaque de bronze de l'époque sassanide trouvée à Perm, ou encore sur une des portes de la cathédrale d'Hildesheim (commencement du XIe siècle). Mais ce qui est particulier à l'Irlande, c'est un ensemble de caractères qu'on ne trouve pas réunis ailleurs. L'origine de ces caractères est à chercher dans la littérature : ils proviennent de récits évangéliques plus ou moins apocryphes, de traditions liturgiques, de légendes, avec lesquelles l'esprit des Irlandais était familiarisé. La littérature, dans tous les pays, s'est inspirée souvent de l'image ; mais inversement l'image a souvent emprunté ses motifs à la littérature. On sait combien

l'étude de l'iconographie de nos cathédrales, telle que l'a faite si magistralement M. Mâle, démontre les relations réciproques du texte écrit et de la représentation figurée. Le travail de Dom Gougaud sur le crucifix en Irlande fournit une preuve du même fait.

V

Le même Dom Louis Gougaud a récemment ajouté un nouvel article à la série qu'il a consacrée aux anciennes traditions de l'ascétisme chrétien (v. *Rev. Celt.*, XXXVII, 405). Il s'agit cette fois de l'usage du voyage à pied, auquel l'auteur a déjà fait allusion dans ses *Chrétientés celtiques*, pp. 163-164. Parmi les Celtes qui maintinrent cette pratique d'ascétisme, il faut citer saint Aidan, le fameux moine d'Iona devenu évêque de Lindisfarne (mort en 651), saint Kentigern, évêque écossais (mort vers 603), et saint Malachie (mort en 1148), qui parcourait à pied les campagnes d'Irlande avec ses disciples pour ramener les populations à la pratique de l'évangile (v. *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, 338). La *Regula cuiusdam patris ad monachos* (Migne, *Patr. Lat.*, LXVI, 991, ch. 20-21), qui est d'inspiration celtique, et l'*Ordo Monasticus* de Kilros (id., *ibid.*, LIX, 565) prescrivent la marche à pied aux moines ; le dernier n'autorise l'usage de la monture qu'aux abbés âgés. Il est intéressant de noter que dans les lois galloises attribuées à Howell Dda, on exige dans certains procès importants, pour donner au témoignage plus de valeur, un certain nombre de témoins (généralement trois) qui aient fait vœu d'abstinence de viande, de femme et de cheval, *a thri ohonunt yn diofredauc o gic a gwreic a marchogaeth* (Wade Evans, *Welsh Mediaeval Law*, p. 121, 1-2) ; dans un autre passage, on demande à certains témoins de s'abstenir de femme, de linge et de cheval (id., *ibid.*, p. 37, 19). Il est probable qu'ici encore un vieil usage d'interdiction païenne, qu'on retrouverait sans doute aujourd'hui chez maint peuple non-civilisé, a été adapté à des fins d'ascétisme chrétien.

L'article de Dom Gougaud a paru dans la *Revue d'ascétique et de mystique*, t. III (1922), pp. 56-59.

VI

Pendant le long séjour qu'il a fait dans le Donegal en 1915 et 1916, notre ami M. Alf Sommerfelt n'a pas seulement poursuivi une vaste enquête linguistique dont les résultats, nous l'espérons,

paraîtront bientôt ; il a recueilli aussi de nombreux récits populaires, intéressant le folk-lore. L'un a été publié en traduction norvégienne dans le journal *Morgenbladet* du 8 octobre 1916. Deux autres ont paru en texte irlandais et en traduction norvégienne dans la revue *Maal og Minne* « Langue et tradition »] de 1917 (4me cahier, pp. 153-155). Les trois récits ont ceci de commun qu'il y est question de la Norvège et que les Norvégiens (*Lochlannuigh*) y jouent un rôle. Dans le premier récit que contient *Maal og Minne*, il s'agit d'un norvégien fait prisonnier avec son fils à la suite d'un combat ; on leur promet la vie sauve à condition qu'ils révèlent la façon dont on peut faire de la bière (*leann*) avec de la bruyère. « Tuez mon fils d'abord, et je vous le dirai », dit le père ; le fils tué, le père déclara : « Tuez-moi maintenant, car je ne vous dirai rien du tout ». C'est la variante d'un thème développé dans une saga islandaise, l'Atlakvida : il est intéressant d'y trouver la bière ; c'est un trait de couleur locale bien scandinave. Le héros du second récit est un guerrier venu de Scandinavie en Irlande à travers les mers. Les gens d'Irlande (*na fiannaidhe*) en sont effrayés. Le plus fort d'entre eux, Goll, imagine un stratagème ; il fait partir tous les hommes, laisse sa femme seule à la maison en faisant ouvrir la « porte du vent » [1], et se couche lui-même dans le berceau d'un bébé de la maison. Le guerrier entre, s'étonne de trouver ouverte la porte du vent. C'est, dit la femme, que les hommes sont tous partis à la chasse et qu'il n'est resté personne pour retourner la maison. L'étranger essaie en vain ce tour de force et conçoit une haute idée des gens du pays, capables de l'exécuter. Il s'avance alors vers le berceau ; le pseudo-bébé lève la tête et le frappe violemment au pouce. Dégoûté d'un pays où les hommes sont si vigoureux et les bébés si énergiques, l'étranger s'enfuit comme il était venu.

VII

Le développement des sciences s'accomplit par une progression si mécanique, qu'il n'est pas rare de voir paraître en même temps, venant de pays différents et d'auteurs qui n'ont pas entre eux de

1. Comme M. Sommerfelt l'indique en note, les maisons de paysan en Donegal ont généralement deux portes, orientées chacune dans un sens opposé ; on tient l'une ou l'autre fermée suivant la direction du vent ; celle qui est fermée, parce qu'orientée vers la direction d'où vient le vent, s'appelle la « porte du vent » (*doras na gaoithe*).

contact personnel, des ouvrages de même nature, révélant les mêmes préoccupations et répondant aux mêmes besoins. Il y a un courant général qui entraîne les individus. La direction du travail de chacun est déterminée par les conditions du travail de tous. Aussi l'histoire de chaque science se laisse-t-elle aisément diviser en périodes, dont le rythme est à peu près régulier. Il est de fait qu'à certains moments on éprouve le besoin de vérifier la valeur des principes et la solidité des méthodes, de déplacer les points de vue pour élargir les horizons. Après quoi, la troupe des travailleurs s'éparpille dans le champ des recherches. Mais ensuite, au bout d'une période d'activité pendant laquelle sur tous les points du domaine des équipes isolées ont fouillé le sol et mis au jour diverses découvertes, il est naturel que l'on désire jeter sur le travail accompli un vaste regard d'ensemble et mesurer le progrès réalisé par l'effort commun.

Les linguistes en sont aujourd'hui à cette période où l'on cherche à faire le compte des résultats obtenus. C'est-à-dire qu'ils reviennent à la discussion des théories générales sur le langage, qui avait été un peu négligée pour des besognes d'objet plus restreint depuis l'époque des Schleicher et des von der Gabelentz, des Hovelacque, des Sayce et des Whitney. Au cours des derniers mois il n'a pas paru moins de six ouvrages de linguistique générale. Trois sont en français, deux en anglais, le dernier en italien. En voici la liste :

A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 1921, viii-335 p. in-8° 40 fr.

J. Marouzeau, *La linguistique ou science du langage*, Paris, Geuthner, 1921, 189 p. in-12.

J. Vendryes, *Le langage* (Introduction linguistique à l'histoire), Paris, la Renaissance du livre, 1921, xxviii-439 p. in-8° 15 fr.

Otto Jespersen, *Language, its Nature, Development and Origin*, London, Allen and Unwin, 1921, in-8° 18 sh.

Edw. Sapir, *Language, an Introduction to the Study of speech*, New-York, 1922, viij-258 p., petit in-8°.

A. Trombetti, *Elementi di Glottologia*, Bologna, N. Zanichelli, 1922, 315 p. gr. in-8° (1re partie seulement).

L'ouvrage de M. Meillet n'est guère que la reproduction d'articles déjà publiés dans divers périodiques ; mais la publication en est des plus heureuses, car il marque avec éclat la part prise par l'auteur dans le développement des études linguistiques et il

illustre les points essentiels de sa doctrine, à laquelle se rattachent, comme on sait, les deux autres ouvrages écrits en français. Nous ne dirons rien des ouvrages de MM. Jespersen, Sapir ou Trombetti. Ce n'est pas le lieu d'en discuter le contenu ou de les comparer aux ouvrages précédents. Aussi bien ni les uns ni les autres ne visent-ils spécialement les études celtiques. Il importait cependant de les signaler à nos lecteurs. Car chaque discipline a besoin de s'alimenter d'idées générales : pour diriger les recherches philologiques, une conception exacte des lois du langage est nécessaire. Si limité que soit l'objet de son étude, le philologue peut faire œuvre de science s'il y applique une saine méthode, inspirée de principes généraux : mais il ne fait œuvre de science qu'à cette condition.

VIII

M. Y. M. Goblet a organisé en 1907 à l'École Interalliée des Hautes-Etudes Sociales (16, rue de la Sorbonne, Paris, v^e^) une section d'études celtiques modernes, qu'il avait placée sous le haut patronage de M. Joseph Loth, de Sir John Rhys et de M. Douglas Hyde. Le programme pour 1921-1922 comprend une série de six conférences qui ont lieu le mardi à 4 h. 1/2 et deux cours ; l'un d'irlandais moderne par Lord Ashbourne (le vendredi à 8 h. 1/2) ; l'autre de breton par M. Louis Weisse (le mardi à 8 h. 1/2). Pour tout renseignement s'adresser au secrétariat de l'Ecole. Le droit d'inscription à l'Ecole est de 30 francs ; le droit spécial à chaque section est de 20 fr. ; ces droits sont réduits de moitié pour les professeurs, étudiants, journalistes, officiers et soldats.

IX

Les derniers mois ont vu paraître un certain nombre de périodiques nouveaux, qui intéressent plus ou moins les études celtiques.

Il faut signaler avant tout *the Bulletin of the Board of Celtic Studies of the University of Wales*, qui a commencé à paraître en octobre 1921 (Oxford, University Press), au prix de 7 s. 6 d. par fascicule. Il réalise un désir souvent exprimé de divers côtés, celui de voir les universitaires gallois consacrer une œuvre d'ensemble à l'étude scientifique de la langue, de la littérature, de l'histoire et de l'archéologie de leur pays. Les deux premiers fascicules réu-

nissent les noms de MM. Ifor Williams, Gwynn Jones, J. Lloyd Jones, Henry Lewis, T. Shankland, Mortimer Wheeler, Fynes-Clinton, Parry-Williams, Robin Flower, J. Fisher et sont d'un contenu riche et varié ; il en sera rendu compte ultérieurement.

Philologica, Journal of Comparative Philology, est publié par la Philological Society de Londres. Il n'est pas spécialement consacré au celtique, mais le nom d'un des « editors », notre savant collaborateur M. J. Baudiš, donne l'assurance que le celtique y sera souvent représenté.

On peut également espérer qu'il y aura parfois à prendre pour les celtistes dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, recueil trimestriel publié depuis 1922 à Bruxelles (maison d'édition Robert Sand) ; le comité directeur compte parmi ses membres M. Victor Tourneur, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Parmi les collaborateurs figurent MM. J. Feller et A. Vincent, qui s'occupent de toponymie. Nous reparlerons de ce périodique,

Enfin, il convient de mentionner le *Philological Quarterly, a Journal devoted to scholarly investigation in the Classical and Modern Languages and Literatures*, publié par l'Université d'Iowa (Iowa City). Parmi les matières qu'il traitera, la littérature du moyen âge occupe une bonne place ; et on sait qu'il est impossible de traiter maint sujet de littérature médiévale sans tenir compte des pays celtiques. Là aussi nous espérons donc trouver matière à compte-rendu.

X

Ouvrages nouveaux dont il sera rendu compte ultérieurement :

The late T. K. Abbott, and E. J. Gwynn, *Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College*, Dublin, Hodges Figgis and Co. 1921, xx-445 p. in-8°.

Thomas F. O'Rahilly, *Dánfhocail*, Irish Epigrams in verse. Dublin, The Talbot Press. 1921. 115 p. in-12.

Mary Hayden et George A. Moonan, *A short History of the Irish people*. Dublin, The Talbot Press. 1921, viii-580 p. in-8° 20 sh.

George Fletcher, *The Provinces of Ireland*, vol. I, Ulster xi-186 p. et vol. II, Munster xi-176 p. Cambridge, University Press. 1921. 6 s. 6 d. chaque volume.

A. Paufhilet, *Études sur la Queste del Saint-Graal attribuée à Gautier Map*. Paris, Champion, 1921, xxxv-207 p. 20 fr.

W. J. GRUFFYDD, *Llenyddiaeth Cymru of 1450 hyd 1600.* Liverpool, Hugh Evans and Sons, 1922. 135 p. in-8° 3 s. 6 d.

F. DUINE, *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages.* Paris, Garnier, 1922, 389 p.

J. VENDRYES.

Le Propriétaire-Gérant : EDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

THE CELTIC PENITENTIALS

CHAPTER I

Survey of the Literary Sources.

The extant penitential writings which emanate from the Celtic churches of Britain and Ireland may be indicated by the following titles. (The order followed in this list is, as will be shown below, at least approximately chronological).

1. — The Earliest Irish Penitentials.

1) *The Canons of Saint-Patrick.*
2) *The Canones Hibernenses.*

2. — Penitentials of Gildas and Finnian.

3) *The Prefatio Gildae de Penitentia.*
4) *The Poenitentiale Vinniai.*

3. — Penitentials Connected with Saint-David.

5) *Excerpta quaedam de libro Davidis.*
6) *Canons of the Sinodus Aquilonalis Britanniae.*
7) *Canons of the Sinodus Luci Victoriae.*

4. — The Poenitentiale Columbani.

8) *The Poenitentiale Columbani (de poenitentiarum mensura taxanda).*

5. — Seventh Century Welsh and Irish Collections.

9) *The Canones Wallici.*
10) *The Collectio Canonum Hibernensis.*
11) *The Canones Adamnani.*

The Celtic origin of the above-named books and fragments will appear in the ensuing discussion. Notice may conveniently be taken here of a few additional works of the class, which though not produced in any portion of the Celtic church, yet give evidence of use by their authors of Celtic materials.

6. — Related Anglo-Saxon Penitentials.

12) *The Poenitentiale Theodori.*
13) *The Poenitentiale Bedae.*
14) *The Poenitentiale Egberti.*

7. — Related Frankish Penitentials.

15) *The Poenitentiale Cummeani.*
16) *The " Poenitentiale Bigotianum ".*
17) *The Poenitentiale Valicellanum I.*

The secondary list, comprising nos. 12 to 17, is selected from a considerably larger group of penitentials, the basis of selection being that of approximation to the Celtic type. Most of them are accessible to the reader in Wasserschleben[1], and Schmitz[2]. Nos. 12, 13 and 14 are of Anglo-Saxon, while nos. 15, 16 and 17 are of Frankish origin. These lists include all the works to be examined in this chapter. A few other penitentials which exhibit Celtic influence will be referred to in the development of the treatise.

We now proceed to examine these books in the order named, with a view to determine, wherever possible, authorship and date, and to describe the outstanding features of each work.

1. *Die Bussordnungen der abendländischen Kirche.*
2. *Bussbücher und Bussdisciplin der Kirche.*

1. — The Earliest Irish Penitentials.

1) *The Canons of Saint-Patrick.*

The Latin title is *Incipit sinodus episcoporum, id est Patricii, Auxilii, Iserniní.* This collection, consisting of 34 canons, is given by Haddan and Stubbs[1]. The editors argue from internal evidence that these canons are not to be ascribed to Patrick and his associates, but are a product of the eighth century. The evidence for this is, however, far from conclusive. The expression *mos antiquus* in can. 25 is taken as a proof of long-existing Irish church tradition, whereas the context leaves it quite possible that the reference is to a non-Irish antiquity. Again the date is set by Haddan and Stubbs at a time when the British and Irish churches had become estranged, for the reason that can. 33 refuses the privilege of ministry to British clerics in Ireland without letters of recommendation[2]. But is not the implication rather that properly accredited British clerics would be received without objection? The contrary hypothesis makes meaningless the qualification *sine epistola.* On the other hand Bury has shown, from a careful analysis of the references to the contents of this document in the *Collectio canonum Hibernensis* (c. A. D. 700), and from other tests, that the canons were very early accepted as the work of Patrick, and finds nothing to warrant their rejection[3]. Even the traces of a territorial episcopate shown in can. 30, Bury[4] believes to be no anachronism for the time of Patrick. He regards the canons as having been promulgated in a "conclave" of Patrick and his two distinguished lieutenants, probably in Leinster, where Auxilius and Iserninus were then or afterwards bishops. The three leaders would be likely to provide for the issue of instructions to the clergy in accordance

1. Councils and Ecumenical Documents, etc., Vol. II, p. 329 f.
2. *Clericus qui de Britanis ad nos venit sine epistola, etsi habitet in plebe, non licitum ministrare.*
3. Life of St. Patrick, p. 168 and p. 236 f.
4. Ibid., p. 243.

with the decisions arrived at, and the canons may well be simply the contents of a circular issued for this purpose.

The hypothesis that the document is a circular of instructions addressed to the clergy is well borne out by its contents. Seventeen of the thirty-four canons deal with the discipline of the clergy, and most of these are regulative rather than penitential. A number[1] prescribe simple excommunication, with no statement of a period of time. In the case of the major sins of manslaughter, fornication, and ressorting to the soothsayers, a period of penance is set. For each of these offences, which are grouped together as equal in heinousness, the term of penance is only one year. At the close of the year during which apparently the culprit is regarded as excommunicate, he is to bring witnesses and be reconciled by the priest[2]. Only half a year is required for theft[3]; if possible what has been stolen is to be restored.

The historic relations of this document will appear when we come to distinguish between the ecclesiastical and the cultural elements which entered into the penitential system. It is sufficient to note here the absence of some of the characteristics of the penitentials subsequently produced. There is as yet no recognition of the principle of composition, nor is reconciliation private, as later. Indeed the type of penance, so far as can be determined, corresponds more nearly to that employed in the early church than to that which was soon to develop in Ireland[4].

2) *The Canones Hibernenses.*

This is the name given to a group of six short sets of canons, all of which are contained in a Paris MS. together

1. Cans. 1. 6, 19, 21, 22, 26, 27, 32.
2. Can. 14.
3. Can. 15.
4. The thirty-one canons of a second synod attributed to St. Patrick are, on the evidence for their sources adduced by Bury (op. cit. p. 238 f.), compiled from the acts of synods held in Ireland in the seventh century in connection with the Roman reforms then introduced. Can. 3 of the series refers to the power of binding and loosing as vested in the abbot, and recommends mildness where there is evidence of repentance.

with other penitential materials yet to be noted, and in a MS. of Saint-Germain [1]. Of the six sections only the first four are penitential. No. I. bears the double title *de disputatione Hibernensis sinodi S. Gregorii Nasaseni sermo de innumerabilis peccatis incipit*; but contains nothing more than twenty-nine canons of a penitential character. Here the periods of penance assigned are on a much severer scale than in the canons of Saint-Patrick. For parricide the term is fourteen years [2]. For ordinary homicide it is seven or ten years and the authority of an otherwise unknown " Monochema " is cited [3]. The canon reads like an interpolation after the preceding one, where it is simply stated : *Haec est poenitentiae homicidi, vii anni in pane et aqua agitur*. The saint referred to may have given his dictum at a later date than that of the main part of the document. For adultery seven years is again the term prescribed, and seven and a half years is the heavy penalty for drinking blood or urine. For eating horse flesh it is four years [4]. Lighter offences, chiefly in eating and drinking, are given their proportional penalty of from five days to a year. The formula " *in pane et aqua* " is used to describe

1. Cod. Par. 3182, formerly Bigot. 89 ; Cod. Sangerm. 121. Published by Wasserschleben, op. cit., p. 136 f.

2. Can. I.

3. *Poenitentia homicidi vii anni in pane et aqua vel x, ut dicit Monochema*. Can. 3. (No Celtic saint of the name Monochema appears. — Is the reference to Mochumma, Bishop of St. Machay " probably in the fifth, sixth or seventh century ", mentioned by O'Hanlon, Lives of the Irish Saints, Vol. I, p. 580?)

4. Rendering *aequii*, as *equi* in can, 13 : Poenitentia esus carnis aequii iiii anni i. p. e. a. For other evidence of the confusion of these two words see Seybolt, R. T., Manuale Scholarium, Camb. 1921, p. 32, n. 7. The language might possibly be taken to refer, though by an awkward interpretation, to the eating of human flesh ; but for cannibalism the penalty seems too light. Among the ancient Saxons those suspected of witchcraft were sometimes eaten ; as appears from the punishment of the practice by Charlemagne with death. Cf. Capitularia De Partibus Saxoniae, VI. — Si quis a diabolo deceptus crediderit, secundum morem paganorum, virum aliquem aut feminam strigam esse homines commedere, & propter hoc ipsam incenderit, vel carnem ejus ad commedendum dederit, vel ipsam ederit, capitis sententia punietur. — Baluzius, Carol. Magn. Capitul., Vol. 6, Col. 251 : mon. Germ. Hist., Leges, T. II, p. 68.

the penance in all but five of the twenty-nine canons; in most of them it is reduced to the initials *i. p. e. a.* Mention is made of the imposition of the bishop's hands at the close of a season of penance [1]. In this practice we recognize again the memory of the ecclesiastical penance of the fourth century. But in another respect we are startled to discover a new development in the direction of accommodation to national custom. We meet here the use of the word *ancilla* as a unit of payment. Can. 10 reads: *Praetium animae de perditionem filii et mulieris xii ancellae.* Can. 11 gives as a penalty for the same offence *xii anni in pane et aqua.* Thus *xii ancillae* are recognized as equivalent to *xii anni*, or one *ancilla* to one year of bread and water penance. This early instance of composition is of special interest because is not only illustrates the commutation of penance to payment, but gives us the basis of most later schedules of composition, viz., one *ancilla* (Irish *cumhal*, female slave) in lieu of one year [2]. No. II. of the collection is entitled *De arreis incipit. Arreum* is Latin for O. Ir. *arra*, substitute, compensation, or legal equivalent [3]. This section contains twelve canons, which constitute a list of equivalents among the familiar penalties, with the aim of shortening, by intensifying, the exercises of penance. Cans. 3 to 11 consist each of so many equivalents for one year's penance. In can. 3 this period is commuted to three days spent in the sepulchre of a saint, without food, drink, or sleep, singing psalms and praying the *horae*. Can. 4 assigns even more severe ascetic tests, to be performed, however, not n a sepulchre but in a church, during the same three-day period [4]. Genuflections are to accompany the singing and

1. Impositione manus episcopi, — can. 12.

2. Can. 9, which may be an interprettive gloss, states the value of an *ancilla* thus: — *xii altilia vel xiii sicli praetium unuscujusque ancillae.* Du Cange (Glossarium, t. vii, p. 470) says one *siclus* = two silver *denarii*. According to this the price of one *ancilla* would be equivalent to twenty-six silver *denarii*. But Seebohm would read *xii sicli*. See his discussion of the value of the *cumhal*, A. S. Law, p. 101 f.

3. K. Meyer translates the word "equivalent, substitute, commutation". — Rev. Celt., Vol. XV, 1894, p. 486 note.

4. "*sine cibu et potu et somno et vestitu sine sede*"

prayer. Can. 5 gives as the equivalent for a year's ordinary penance *xii dies et noctes super xii bucellos* (Cod. Par. 3182 has *bucellas*) *de tribus panibus, qui efficiuntur de tertia parte coaid siir troscho* [1]. And can. 7 extends the commuted time to one month *in dolore magno, ut dubibus sit de vita*. In other canons it is forty, fifty, or a hundred days.

The section is of the greatest importance as illustrating the principle of equivalents, by which any term of penance could be reduced by heightening the austerities undertaken. This form of composition is quite as prominent in the later history of penance as composition in money. The canons before us illustrate the attempt to follow this principle with no relaxation of actual pains inflicted, such as was of course involved in a money settlement.

The principle of composition is well illustrated by No. III. of the series, *Sinodus Hibernensis decrevit*. Indeed the section as a whole bears the aspect of a state code for criminal offences, and gives us a typical example of how composition operated in national customary law. Yet the canons have reference to ecclesiastical persons, and indicate the great respect in which the latter were held. As in the Brehon Law and in the Anglo-Saxon codes, the punishments are graded according to the rank of the party injured, not of the offender. The insertion, at the end of the set. of a *dictum* of Patrick which is also contained in the *Collectio canonum Hibernensis* [2] indicates that the canons were in all probability used by churchmen, and helps to visualize the adoption by the church of national legal customs. The dictum of Patrick is distinctly penitential, and makes an interesting modification on native law. Can. 1 ascribes to the "*sapientes*" the judgment that he who sheds the blood of a bishop or "excelsus princeps" or "scriba" [3] shall be crucified or render "*vii ancillas*". Can. 4, in the case in which the bishop is assaulted but his blood does not run down to the ground, provides for the amputation of the assailant's

1. I can obtain no explanation of the Old Irish words.
2. Coll. can. Hib., lib. xlviii, c. 5.
3. On the functions of this official see Reeves, Adamnan, p. 365.

hand, or half of the before-mentioned payment. For a priest the amount is half that for a bishop. The dictum of Patrick amends these regulations so as to abolish the penalties of death aud mutilation and substitute a period of penance. The alternative is now stated : *-vii ancillarum pretium reddat aut vii annis peniteat cum episcopo vel scriba.* We observe that here, as in can. 1., one *ancilla* is equivalent to one year's penance.

It would be vain to attempt precision in regard to the date of these canons, but the process which they picture of adaptation and amalgamation of Christian and pre-Christian methods of dealing with crimes, may safely be connected with the fifth century, when Christianity became general in Ireland. Further, the authenticity of the dictum of Patrick is measurably corroborated by its appearance in the *Coll. can. Hib.* where it is introduced by the phrase *Sinodus Hibernensis ait.* It cannot of course be claimed that this amendment was attached to the canons immediately on their compilation. It may have been attached at any time before c. 700, the approximate date of the *Collectio.* (See § 10) of the present chapter). If it is really Patrick's amendment that fact would itself be sufficient evidence of the amalgamation spoken of as taking place before the death of Patrick, c. 461 [1].

No. IV, *De Jectione*, contains only six canons, and deals with the offences of inhospitality and refusal to succour the helpless. For refusing succour to a Bishop, and so causing his death, the payment is *L ancillas.* As we should expect, this is commutable into the same number of years [2].

1. This is the date arrived at by Bury for Patrick's death. — Life of St. Patrick, p. 208. The principle expressed here is one which is very early recognized, as shown by canon I of the section, and it may have been approved by Patrick, or otherwise officially, during his life.

2. No. V, De canibus sinodus sapientium, has no ecclesiastical terminology. It contains only four canons, dealing with restitution to be made for the depradations of dogs, and for the killing of watchdogs. Cf. The Book of Aicill in Anc. Laws of Irel., Vol. III, p. 410 f. — Another section, *Item sinodus sapientia sic de decimis disputant*, deals with tithes.

2. — The Penitentials of Gildas and Finnian.

3) *The Prefatio Gildae de Penitentia.*

This set of regulations, in twenty-seven canons, appears, with nos. 5 and 6 following, in only one MS, the Parisian Codex 3182, which is one of the sources for the *Canones Hibernenses* [1]. There seems no reason to reject Gildas' authorship of the *Prefatio*, especially in view of that authors's known connection with penitential literature [2]. It is quoted in a number of subsequently written penitentials. Its contents, however, render it of comparatively slight value for the evolution of the penitential literature. Schmitz points out [3] that it resembles a monastic rule, and that most of its provisions could be fulfilled only in a cloister. The penalties include the nocturnal singing of psalms [4], and deprivation of the evening meal [5]. The *Prefatio Gildae* contains no provisions for the laity. It has reference however to clerics not under monastic rules [6]. Schmitz observes the lightness of the penalties imposed, in comparison with later Roman usage. One illustration of this will suffice. Can. 11 mentions, as subject to a penance of three forty-day periods, an offence for which from fifteen years to a life sentence is the punishment prescribed in the *Poenitentiale Haltigerii*, can. 54. An examination of the involved question of the dates of Gildas will be necessary when we attempt to determine the authorship of the *Poenitentiale Vinniai.*

1. Maassen has indicated (Gesch. der Quellen und der Literatur des Kanonischen Rechts, p. 786) that this codex, the known history of which goes back to a Norman cloister, is of Irish origin.

2. See below, p. 33 f.

3. Bussbücher, I, p. 495.

4. Can. 22, " *iii noctis horis stanto vigilet..... xxviii aut xxx psalmos canat.*

5. Can. 10, *coena privatur.*

6. Can. 3, *Si vero sine monachi voto presbyter aut diaconus peccaverit, sicut monachus sine gradu sic peniteat.*

4) *The Poenitentiale Vinniai.*

Wassesrchleben has published this weighty document from an eighth century MS (Sangerm. 121), two MSS of the ninth century, and one of the eleventh or twelfth [1]. Let us address ourselves to the question of its authorship.

The name " Vinniaus " appears as " Vennianus " in a letter addressed by Columbanus to Gregory the Great [2]. These forms are apparently variations of the more common " Finnianus " [3], which also take the forms " Finian ", " Finan ", " Fintan ", " Findian ". Two outstanding Irish saints of the sixth century bore this name, St. Finnian of Clonard and St. Finnian of Moville. It is to the former of these that Wasserschleben would ascribe the penitential, while he admits that no direct evidence exists for the identification [4]. Schmitz opposes this view, and uses a twelfth century *Vita S. Fridiani* given by Colgan, to prove that Finnian of Moville brought penitential canons from Rome [5]. The argument of Schmitz is by no neans convincing, however, and is a striking example of that writer's determination to assert a Roman origin for the penitential literature. There is no basis for the identification of Colgan's St. Fridian of Lucca with this or any Finnian, an identification which, suggested by Colgan, is assumed without proof by Schmitz, who simply calls the " Fridianus " of Colgan's text " Finnian ", throughout the paragraph which he professes to quote. Nor are the " canons " which St. Fridian brought from Rome stated in the *Vita* to have been penitential canons. It has been argued, on the contrary, that

1. Wasserschl., *op. cit.*, p. 118 f.

2. *Vennianus auctor Gildam de his interrogavit et ellegantissime illi rescripsit. — Epistolae Columbani*, éd. Gundlach, Wilh., in *Mon. Ger. Hist.*, *Ep. Merov. et Karol. Aevi*, Tom. I, p. 159.

3. Bolland, *Acta Sanct.*, Tom. VII (Mart. I.), p. 391, *et al.*

4. " Wiewohl wir nicht die geringste Notiz von einem Poenitential dieses Vinniaus haben ". — Wasserschl., *op. cit.*, p. 10.

5. Schmitz, Bussbücher, I, p. 448-449. — Colgan, Acta SS. Hib., p. 642 f.

they may have been copies of the Gospels, to which the name "canon" was sometimes applied [1].

Neither Wasserschleben nor Schmitz, then, has succeeded in establishing any real probability for either Finnian. The case for Finnian of Moville, however, has been given the support of another investigator [2]. Seebass at first tried to solve the question in agreement with Wasserschleben, by resorting to an elder Gildas who d. 512, as the author referred to by Columbanus. He found support for this distinction in Ussher, who in his *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* broke up the *Vitae S. Gildae* so as to produce a "Gildas Albanius" prior to "Gildas Badonicus" author of the *De Excidio Britanniae* [3]. Seebass, however, subsequently altered this opinion, and identified "Vinniaus" of the penitential with Finnian of Moville, and the Gildas of Columban's letter with "Gildas Badonicus" [4]. The so-called "Gildas Albanius" may be excluded from our discussion, not only because Seebass discarded the idea of his connection with the Finnian of the penitential, but because he is probably to be excluded from history [5]. The "Vennianus" of Columban's letter, may fairly be assumed to be the author of the penitential, since on the one hand, Columban here calls him an "author", and, on the other hand, the *Poenit. Col.*, in its authentic portions, shows (as we shall see in a later paragraph) a copious use of the *Poenit. Vinn.*

According to Columban this Vennianus asked for and obtained from Gildas a ruling on the question of monks who through exaggerated zeal disobey their abbots and leave the

1. Todd, St. Patrick, Apostle of Ireland, p. 123; Stokes, Tripartite Life, Vol. II, p. 567; Anc. Laws of Ireland. Vol. I, pp. 16, 18.

2. über Columba von Luxeuils Klosterregel u. Bussbuch, p. 59.

3. Whole Works of the Most Revd. James Ussher, Lord Archbishop of Armagh, Vol. V, p. 506, Vol. VI, p. 520. (The *Antiquitates*, which occupies Vols. V and VI of the edition, was originally published in 1639.) Cf. Boll., Acta SS., Tom. III (Jan 3), p. 567 f.

4. Seebass, Das Poenitentiale Columbani, in Zeitschr. f. Kg., Bd. XIV, (1894) p. 436-437.

5. Bradshaw, Collected Papers, p. 417 f. — Lloyd, History of Wales, Vol. I, p. 134.

monasteries for a hermit life [1]. Seebass finds in Haddan and Stubbs [2] an " epistle " of Gildas, which he believes to be Gildas' reply to the request of Finnian. The editors of this work argue [3] that the collection which includes this letter, having been preserved in Ireland only, must have been written in Ireland, and therefore assign a date during Gildas' conjectured visit there between 565 and 570. Such a date would exclude Finnian of Clonard as the correspondent of Gildas, for this Finnian must have died about 550. Seebass, following Reeves [4], ascribes his death to 549. The Annals of the Four Masters [5] give 548. It is purely by this process of inference, and not on the ground of any historical connection of Finnian of Moville with Gildas or with the penitential literature, that the conclusion is drawn of the latter's authorship [6]. But there are weak links in the chain of inference followed by Seebass. In fact all the links are weak. In the first place, the argument of Haddan and Stubbs that because extant copies of the supposed fragment of Gildas appear in Ireland alone it must have been written in Ireland, falls to the ground when we remenber the circumstances. Granting Seebass' assumption that this is the answer of Gildas to the inquiry of Finnian, we have surely as much reason to think that it was written in Britain as in Ireland. It is not the writer but the recipient of a letter for which request had been made, whom we should expect to treasure the instructions it contained and secure its preservation.

While we are without evidence of any acquaintance between Gildas and Finnian of Moville, we are assured of the close

1. Ep. Columb., loc. cit.

2. Councils, etc., Vol. I, p. 110. De monachis qui veniunt de loco viliore ad perfectiorem, etc.

3. *Op. cit.*, p. 103.

4. Adamnan, Appendix to Preface, p. lxxxiii.

5. Apparently used by Schmitz, although he cites instead the Annals of Ulster, — Bussb., I, p. 498.

6. Schmitz, in the passage just cited, seeks to enforce the argument for Finnian of Moville on the ground that he was a bishop while his namesake was not. But other penitential authors, such as Columban, were not bishops.

association of the Welsh saint with Finnian of Clonard. According to the Lismore Life of Finnian of Clonard the latter was associate and pupil of David, Gildas and "Cathmael", (Cadoc ?) during a thirty-year residence in Britain prior to the founding of Clonard (c. 520 or 530) [1]. Even by a liberal deduction from the period here assigned [2] for his British studies we may safely trust the uniform tradition of his connection with Gildas. The instruction contained in the so-called epistle of Gildas cited by Seebass, may well have been the fruit of this association, and Finnian of Clonard may have received it from his friend and teacher after his return to Ireland and during his active monastic work there. This swings back the possible date from Haddan and Stubbs' 562 to c. 520-550. The death of Finnian of Clonard can hardly have been much before 550. If we are to accept the notice in the *Chronicon Scottorum*, and in the Lismore Life of Finnian, Finnian died of the plague at the close of the visitation of 547-550 [3]. But it is worth mentioning that the Annals of Innisfallen, to which O'Curry gives a high authority [4] place the death of Gildas at 562 and that of Finnian of Clonard at 552.

Again, Seebass assumes dates for both the birth and death of Gildas which are in all probability later than those which a critical account must assign. The date of Gildas' birth is by his own statement involved with that of the Battle of Badon Hill. This event, Gildas tells us [5], took place "in the forty-fourth year", which was the year of his birth, — *qui et meae nativitatis est*. Now the date usually assigned for this battle.

1. Finnian spends "thirty years studying together with the British elders who were along with him." On one occasion, though an "unknown youth," he acts as arbiter in a dispute between David and Gildas.— Stokes. Lives of Saints from the Book of Lismore, p. 223.

2. Colgan. Vita S. Finniani, in Acta SS. Hib.,p. 394 makes him thirty years of age on going to Britain and makes him remain there only eight years.

3. "Findian died at Clonard for the sake of the people of the Gael, that they might not all die of the Yellow Plague". — Stokes, Lives of Saints from the Book of Lismore, p. 229.

4. Lectures on the Materials of Anc. Ir. Hist., p. 75 f.

5. *De Excidio Britanniae*, 26.

viz 516, rests upon the frail evidence of the ninth century *Annales Cambriae*, where it is said that Gildas was born in the year 72, i, e, the seventy-second year from the beginning of the *Annales*, conjecturally 444. (444 + 72 = 516.)

But the associates of Gildas, e. g. David and Cadoc, with whom his name is often linked, as well as Finnian of Clonard, require an earlier date than this for his birth [1]. And Bede, who used a copy of Gildas, in a passage based on the *De Excidio* [2] makes the date forty-four years from the settlement of the Saxons. As Bede's date for this event is 449, this testimony yields the date 493 for the birth of Gildas. M. Arthur de la Borderie has presented a strong argument for this date [3]. The phrase by which Bede determines the date is "*adventus eorum in Britanniam*". M. de la Borderie regards this phrase as having been simply copied from the text of Gildas which Bede possessed. It has been dropped, he argues, from the extant text, leaving the sense incomplete, but with its restoration the sense is restored. The emendation is both brilliant and reasonable. If it is permitted it settles the date of Gildas' birth on the fairly reliable ground of his own declaration.

The date 516, or any later date, would not only make impossible the relationship of senior and junior on the part of Gildas and Finnian, but would render highly improbable any relation, between the two men. Independently of this consideration, and also apparently of the argument of Borderie, the later date for Gildas has been discarded by such recent writers as Lloyd and Thurneysen [4]. Williams accepts de la Borderie's date, but regards the phrase "adventus etc." as Bede's own interpretation of the incomplete statement of Gildas [5]. Others

1. Cf. *Vita Davidis*, Boll. A. SS. Tom. VII (Mart. I), p. 38.

2. Hist. eccles., I, 16.

3. Rev. Celt., Vol. VI, 1883, p. I f. — "La date de la naissance de Gildas".

4. Lloyd History of Wales, Vol. I, p. 136. Thurneysen, R., reviewing Mommsen's edition of Gildas and Nennius, in the M. G. H. — Zeitschr. f. Celt. Phil. Bd. I (1897), p. 147

5. Cymmrodorion Record Series, No. 3, part I, p. 63. Cf. his Christianity in Early Britain, p. 367.

have advanced a still earlier date. Baring-Gould and Fisher [1] explain Gildas 26 so as to make the forty-four years measure the period between the victory of Ambrosius Aurelianus, mentioned in the previous section, and the Battle of Mount Badon. The dates of two events are given as 476 and 520 respectively, and the birth of Gildas is connected with the *former* date. This can hardly be regarded as the obvious meaning of the passage, and it does not account for Bede's *adventus eorum in Britanniam*. We know nothing directly of the date of the birth of Finnian of Clonard. He may easily have been a few years junior to a man born in 493. While the date 476 for Gildas would make more certain the possibility of his being Finnian's adviser, that of 493 is early enough to satisfy the relationship referred to, and to make possible the advice sent by Gildas to Finnian, which is mentioned by Columbanus [2].

As to Finnian of Moville, there is no reason to connect him either with Gildas or with Columbanus. Of noble or royal Ulster parentage, he was born and labored in Ulster [3]. His more famous namesake of Clonard was like Columban a Leinster man. His fame would certainly be known to Columban. In 550 Columban was a boy about ten years of age. His first teacher was Sinnell, a pupil of Finnian of Clonard [4]. He subsequently became a pupil of Comgall of Bangor, one of Finnian of Clonard's " Twelve Disciples ", and thus became heir to the teaching of this Finnian. Comgall was Dalaradian Pict;

1. Lives of the British Saints, Vol. III, p. 101 f.

2. Either 476 or 493 would agree with the probable date of Gildas' death, which is rather before than after 570. In the Annals of Tigernach, ed. Whitley Stokes in Rev. Celt., Vol 17 (1896), p. 149, under date apparently of 570, is the line

Ite Cluana Credil Gillasque (quierunt)
(Ite of Cluain Credil and Gildas died.)

The corresponding records inserted here by Stokes from the Chronicon Scottorum, the Annals of Innisfallen, and the Four Masters, are respectively 571, 562 and 569. The Bollandists give Gildas' dates as 493-583. — A. SS., Tom. III (Jan. 3), p. 568.

3. Cf. John O'Hanlon, Lives of the Irish Saints, Vol. IX, p. 254.

4. Jonas, Vita Columbani 3, in Krusch, *Mon. Ger. Hist., Scriptores, Rev. Mer.* Tom. IV, p. 69.

in early life he is said to have studied with David and Gildas [1].

These facts render it highly probable that the author we are seeking for the *Poenitentiale Vinniai* is no other than the "Tutor of the Saints of Ireland", Finnian of Clonard. His authorship of the penitential explicitly removes all trace of direct and contemporary continental influence on that document, such as would attach to it if it were the work of Finnian of Moville. For the latter is credited with having visited Rome and brought back with him certain writings [2]. But the former is definitely dissociated from Rome in the best source we have for his life. The Lismore life of Findian (as his name is there spelled), states that after spending thirty years in Britain he had a desire to go to Rome, but God's angel came to him and said : "What would be given to thee at Rome will be given to thee here. Go and renew faith and belief in Ireland after Patrick". So he returned to Ireland according to God's will [3]. Thus the penitential of Finnian is an Irish product, written before the middle of the sixth century by an Irishman under Welsh influence, and with no Roman associations.

We now turn to an examination of the contents of this important penitential. It is in fifty-three canons or paragraphs, and divides itself naturally at the end of can. 34. The first part deals with the offences of clerics, the second with those of the laity. The opening paragraph makes a general statement about the guilt and penance connected with sins of the heart [4].

At the same time the principle of a mechanical prescription of so much penance for so much sin prevails ; and the differentiation of sins and penalties is more minute than in the documents previously reviewed. In the case of clerics,

1. Williams, Cymmrodorion Record Series, No. 3, part 2, p. 274.

2. Colgan, A. SS. Hib., p. 643. — Cf. Todd, St. Patrick, p. 101 f.

3. Stokes, Lives of Saints, etc., p. 224. — The version of the story in the Cod. Salmanticensis is slightly different. See De Smedt et de Backer, A. SS. Hib., col. 194.

4. *Si quis in corde suo per cogitationem peccaverit et confestim penituerit, percutiat pectus suum et petat a Deo veniam et satisfaciat, ut sanus sit.*

penalties are increased where there is scandal. One year of penance is prescribed for fornication which is kept secret (can. 10); the same crime when publicly known is punished by a six-year term (can. 21). Can. 25 prescribes one year for theft by a cleric, " *et reddat quadruplum proximo suo* ". Penalties for clerics are generally considerably higher than for laymen. Part of the penance consists, in certain instances, of a payment to be made to a priest. A layman who is guilty of fornication and the shedding of blood, when he turns from his evil ways, is required to go unarmed and to be deprived of his wife for three years, during the first year of which his diet is to consist of bread and water. At the end of the three year period he is to give money to the priest before being restored to communion [1], and provide a supper for the " servants " of God ". (can. 35.) Apparently this is what is meant again in can. 36 by " *det helimosinam pro anima sua* ". Considerable emphasis is laid upon sexual sins. " *Puellae Dei* " are specially protected. The permanence of marriage, and continence within the married state, are guarded under penalties.

The value of penance as absolving from guilt is forcibly asserted in can. 47, where by way of comment on the pennance assigned for the neglect of a child by its parents the remark is made : " *quia nullum crimen, quod non potest redimi per penitentiam quamdiu sumus in hoc corpore* ".

Finnian closes his booklet with a paragraph addressed to his " most dear brothers " in which he claims for the work the sanction of scripture and of the opinions of the learned [2]. He is manifestly conscious of formulating rather than of originating a tradition. His penitential probably does little more than codify current usage. His " *doctissimi* " doubtless included some of his notable Welsh and Irish contemporaries. That his principles constituted a total departure both from those of

1. *pecuniam dabit pro redemptione anime sue et fructum poenitentie in manu sacerdotis.*

2. *Haec, amantissimi fratres, secundum sententiam scripturarum vel opinionem quorundam doctissimorum, pauca de penitentiae remediis vestro amore compulsus supra possibilitatem meam potestatemque temptavi scribere.* Can. 53.

the ancient church and from those of earlier and contemporary non-Celtic monasticism, will appear in a later chapter [1].

3. — Penitentials connected with St. David.

5) *Excerpta quaedam de libro Davidis.*
6) *Canons of the Sinodus Aquilonalis Britanniae.*
7) *Canons of the Sinodus Luci Victoriae.*

The documents numbered 5, 6 and 7, of the penitential series given above, form a group of canons of Welsh synods connected with the name of St. David, Patron of Wales. Wasserschleben [2] has adopted the date given by Ussher [3] and by the Bollandists [4] for the death of David, viz., the year 544. Haddan and Stubbs, on the unreliable evidence of the *Annales Cambriae* [5], place the event in the year 601 [6]. J.E. Lloyd inclines toward a date of 588 or 589 [7]. But he does not appear to have seen the argument of Nicholson [8] who brings very strong palaeographical and chronological evidence for a date of 547.

Rhygyfarch, or Ricemarchus, who wrote (c. 1090) the

1. See Below, Ch. II.
2. Bussordn., p. 9.
3. Works, Vol. V, p. 274.
4. A.SS., Tom. 7 (Mart. I), pp. 40-41.
5. On the character of these annals see Nicholson's discussion in the Zeitschrift f. Celt. Philol., Bd. 8 (1910), p. 121. ("The *Annales Cambriae* and their so-called Exordium.")
6. Councils, etc., Vol. I, p. 116.
7. Hist. of Wales, Vol. 1, p. 152 f.
8. Zeitschr. f. Celt. Philol., Bd. 6 (1908), p. 541 f. The article ("Remarks on the date of the First Settlement of the Saxons in Britain"), is like that just cited in Bd. 8 of the same publication, directed against the conclusions of A. Anscombe whose long discussion of the date of the Saxon Invasion appeared in the Zeitschrift Bd. 3. (Anscombe's radical revision of dates would give us David's death in 501, a palaeographical restoration for the 601 of the *Ann. Camb.*).

earliest extant account of David [1], makes David the dominating figure at certain Welsh synods [2] and notes concerning the canons of these synods that they were promulgated by David as bishop. The language used [3] is of a piece with the context, in which extravagant assertion is made of the authority of David in the British Church. It is impossible to assign specific dates for the synods in question. Haddan and Stubbs give 569 as the date of the second of the two synods; but this is based on the *Annales Cambriae*, and is excluded on the evidence for an earlier date for the death of David. Ricemarchus admits of a lapse of time, perhaps of years, between the synods [4]. The Bollandist account dates the Synod of Brevi 519, and that of the Grove of Victory 529, and these dates are followed by Schmitz [5]. Ricemarchus, writing at Menevia, is not acquainted with the canons of these synods, and believes them no longer extant. His view of the purpose of the synods is that the were called for the suppression of Pelagianism. But in France, apparently through Breton channels, there have been preserved what purport to be the canons in question, and they give a different aspect to the work of the synods. They indicate that the object in view was not the suppression of heresy, but the reform of the discipline of the Church.

With the canons of the *Sinodus Aquilonalis Britanniae* (conjecturally that called by Ricemarchus "*Brevi*") and those of the *Sinodus Luci Victoriae* (called by Ricemarchus "*Sinodus Victorie*") are connected in the Paris MS 3182 a group of similar canons which may safely be regarded as belonging to the same reform movement, called *Excerpta quaedam de libro Davidis* [6]. The first-mentioned of the group

1. The document is published in Rees, Cambro-British Saints, p. 117 f., with Eng. tr. p. 418 f.
2. *Op. cit.*, p. 139.
3. *Quae ore firmavit solus ipse episcopus sua sancta manu litteris mandavit.*
4. *Succedente temporum serie, op. cit.*, p. 139.
5. Bussbücher, I, p. 490-491.
6. Martene et Durand, Thesaurus Novus, Tom. IV, col. 9; Wasserschl. Bussordn., p. 103; Haddan and Stubbs, Councils, etc., Vol. I, p. 118.

consists of seven canons, the second of nine and the third of sixteen. In all three there is little conflict and little repetition; nor on the other hand, is there any evidence of well-planned arrangement. Certain passages suggest that the later of the two synods made somewhat drastic changes in the direction of greater severity, upon the provisions of the earlier synod. *Sin. Aq. Brit.* can. 4, sets a graded scale of penance for theft of food, beginning with the period of a quadragesima for a first offence. *Sin. Luc. Vict.* makes a general rule for theft, and extends to one year the penalty for one offence. A peculiar feature of the *Sin. Luc. Vict.* is the final canon [1] which gives an automatic scale of reduction of penalties for the laity in comparison with those assigned for the clergy.

The *Excerpta* begin with four canons on drunkenness. The quest for the inner motive, which we saw to be characteristic of the *Poenit. Vinn.* appears here even in the case of drunkenness. Can. 2 assigns fifteen days for drunkenness "*per ignorantiam*", forty days where it takes place "*per negligentiam*", and three quadragesimas if "*per contemptum*" [2].

The contact between penitential method and native law appears in the *Excerpta*. Can. 6 requires compensation to the parents of a dishonored virgin or widow, in addition to a year's penance [3]. But, as in the dictum of Patrick attached to the *Canones Hibernenses*, the church can commute this payment to a penance period. "*Si non habuerit dotem iii annos poeniteat*", the canon cited adds. Thus the "dos" for seduction could be commuted into two years of penance.

The nocturnal singing of psalms, as a penitential exercise, is prescribed in canons 8 and 9 of this set. It is to be observed that the form of prescription apparently precludes the act of confession between the offence and the penance [4]. The penance

1. *Totum hoc quod diximus, si post votum perfectionis fecerit homo, si autem ante votum, annus diminuitur de omnibus* (*his tribus*, ad. Martene); *de reliquis vero, ut debet, minuitur, dum non vovit.*

2. Cf. Cans. 8, 9, where the distinction *cum voluntate* and *sine voluntate* is made for pollution during sleep.

3. *Dotem det parentibus ejus, et anno uno peniteat.*

4. e. g., can. 8. *Qui in somnis cum voluntate pollutus est, surgat canatque*

in this case was evidently not imposed by a confessor, but assumed by the offender; and the canon obviously applies to monks and clerics who might be supposed to know its terms.

An unusual penalty appears in can. 11, where for a group of grave offences the head is to be laid on the earth during one year of penance, the second year on a stone and the third on a board.

4. — The Poenitentiale Columbani.

The *Poenitentiale Columbani* or *Liber S. Columbani abbatis de poenitentiarum mensura taxanda* [1], has been the subject of considerable discussion. Wasserschleben regarded it as written on the Continent and at most only partially the work of Columban [2]. Schmitz found no evidence to connect it with Columban, but held it to be written in the eighth century by some monk who was a follower of Columban's rule [3]. Columban, Schmitz believed, cannot be credited with the authorship of any penitential. Seebass, however, had no difficulty in demolishing the argument of Schmitz in his particular, and establishing an external probability that Columban wrote a penitential. This he did [4] mainly by reference to the accepted writings of Columban and to the *Vita Columbani* of Jonas of Bobbio [5]. Indeed one need hardly go beyond the *Vita* and the letter of Columbanus to Gregory I. in order to reach this

viii psalmos; et in die illo in pane et aqua vivat. Sin autem, xxx psalmos canat.

1. For the text see Wasserschl. Bussordn., p. 353 f.; Schmitz, Bussbücher I., p. 588 f.; Seebass, Zeitschr. f. Kg., Bd. 14 (1895), p. 441 f., The work was first published in 1667 by Th. Sirinus from the till then unpublished edition of Patrick Fleming made in 1626 from one of the two Bobbio MSS. in which the work is extant. *Patricii Flemingi collectanea sacra seu S. Columbani acta et opuscula*, Lyons, 1667. A copy of this collection is given in Migne, Patr. Lat., Tom. 80, col. 209 f.

2. Bussordn., p. 54.

3. Bussbücher Bd. I, p. 592 f.

4. *Op. cit.*, p. 430 f.

5. Ed. Bruno Krusch, in *M.G.H.*, *Scriptores Rerum Merovingicarum*, Tom. 4, pp. 64-108.

result. In the *Vita* Jonas twice refers to the *poenitentiae medicamenta* employed by Columban. In one reference he informs us of the previous neglect of penance in Gaul [1]. In the other he notes that the people came from all quarters to Columban for penance [2]. The evidence is convincing that Jonas regarded Columban as the restorer of penitential discipline in the Vosges region; even more convincing perhaps than if Jonas mentioned any particular penitential work from his hand, for in that case we might have suspected that the references to the exercise of penance by Columban were suggested by an acquaintance with a book ascribed to Columban. Again the acquaintance of Columban with the work of Gildas and of Vinniaus [3] rests on passages in the letter to Gregory which have to do with questions of discipline. These passages therefore reinforce our assurance that Columban was interested in promoting penance among his followers, and at the same time indicate his respect for Celtic penitential writers of the previous generation.

But if this is the case, it would then be surprising if he were not also the author of a penitential. By the time of his activity, the last decade of the sixth century, the use of penitential books was already an established Celtic custom, as the works ascribed to earlier author's show. We have every reason to think that Columban followed the example of his honored Celtic masters, and compiled some penitential work.

There are certain presuppositions with which we are justified in approaching any document claiming to be a penitential written by him. First we should except to find in it, if it is genuine, some evidence of a use of the models provided by those Celtic masters who are referred to in his correspondence. The failure of the document to exhibit this feature might not be a conclusive argument against its genuineness, but it would at once create a serious doubt. Again, we should not be surprised to find traces of the influence of other Celtic

1. *Vix vel paucis in illis reperiebantur locis. Vita* 11.
2. *Undique ad poenitentiae medicamenta plebes concurrere. Vita* 17.
3. See above, p. 33 f.

writers of penitentials, who had preceded Columban. And furthermore, our assurance of the genuineness of the work would be greatly increased by finding in the document some evidence of the conditions of the time and place of Columban's labors. Let us observe how the *Poenitentiale Columbani* meets these presuppositions.

Let us note, in the first place, the general structure of this work. It consists of 42 canons, which fall into five natural divisions. These five sections are marked off by short explanatory headings, which occur as follows :—

1) Can. 1 consists of a statement of the purpose of a penitential work : *Poenitentia vera est poenitenda non admittere, sed admissa deflere. Sed quia hanc multorum fragilitas, ut non dicam omnium, rumpit, mensurae noscendae sunt poenitentiae, quarum sic ordo a sanctis traditur patribus, ut juxta magnitudinem culparum etiam longitudo statuatur poenitentiarum.*

2) Between can. 8 and can. 9 occur the words : *Haec de causis casualibus ; ceterum de minutis morum inconditorum.*

3) Between can. 12 and can. 13 is inserted an extended paragraph introducing the next section : *Diversitas culparum diversitatem facit poenitentiarum ; nam et corporum medici diversis medicamenta generibus componunt...* So also the spiritual physician should with various kinds of treatment heal the wounds, diseases, pains, sicknesses and infirmities of souls. The regulations to follow are promulgated *juxta seniorum traditiones et juxta nostra ex parte intelligentiam.*

4) Between can. 24 and can. 25, the division is marked by the words : *Sed haec de clericis et monachis mixtim dicta sint ; caeterum de laicis.*

5) Between can. 37 and 38. The section following is headed : *Postremo de minutis monachorum agendum est sanctionibus.*

It becomes evident at once that the principal break in the document occurs at the end of can. 12. The intervening paragraph here is of the nature of an independent introduction, and this suggests that we are dealing not with one continuous work, but with two books in juxtaposition. This will become a more evident fact as we proceed ; but we may here for the

sake of convenience anticipate the data that are to follow and adopt the device of the several editors of the penitential, who speak of cans. 1-12 as *Poenit. Col. A* and the remaining portion of the document as *Poenit. Col. B.* 1-30.

The analysis now to be made is intended in the first place to prove Columban's authorship of *Poenit. Col. B* [1], and in the second place to bring some hitherto unnoticed arguments for ascribing *Poenit. Col. A* likewise to his authorship, while probably written at different date from B.

The following order of treatment will place before us the evidence that is necessary :

1) Correspondences and divergences between *Poenit. Col. B* and *Poenit. Vinn.*

2) Correspondences and divergences between *Poenit. Col. B* and the *Pref. Gild.*

3) Correspondences between *Poenit. Col. B* and other Celtic documents.

4) Remarks on the place of origin of *Poenit. Col. B.*

A similar treatment of *Poenit. Col. A*, and a comparison of the contents of A and B will place before us the data for favoring Columban's authorship of *A*.

1) Correspondences and divergences between *Poenit. Col. B* and *Poenit. Vinn.*

Col. B 1 and Vinn. 23. Col. B omits stages and details of ten year penance for homicide given in Vinn. Otherwise provisions are identical.

Col. B 2 and Vinn. 12. As in Col. A 4, Col. B has here *si quis* for *si quis clericus* in Vinn. Col. B omits stages and details of penance.

Col. B 4 and Vinn. 11. Similar and in part identical provisions *re* adultery of clerics.

Col. B 5 and Vinn. 22. Col. omits the remark of Vinn. on

1. With the exception of B 26-30. This portion may simply be left out of our argument. It is entirely monastic, and may be an appended fragment of a monastic rule. Seebass argues for its retention as a part of *B*, by an ingenious use of a parallel with Cassian's *Collatio*, XX. Zeitschr. f. Kg., Bd 18 (1898), pp. 70-71. It contains no penitential regulations. For the opinion of Seebass that the closing section of the Regula Coenobialis

the difficulty of pardon for perjury, and the special conditions imposed. Both assign a seven year penance, with no more taking of oaths.

Col. B 6 and Vinn. 18-20. Phraseology different, provisions in part identical.

Col. B 7 and Vinn. 25-26. One year's penance for theft by a cleric in both. Vinn. has *et reddat quadruplum proximo suo;* Col. B omits *quadruplum.* For habitual offences both assign three years.

Col. B 8 and Vinn. 27. Seven years penance in both for returning to a mistress after vows. Some phrases identical, others similar.

Col. B 9 and Vinn. 8, 9. Col. B appears to condense the more extended statement of Vinn.

Col. B 11 and Vinn. 7. Col B changes penalty for concupiscence from forty days to one year.

Col. B 13 and Vinn. 35. General structure suggests Col. B modelled in Vinn.

Col. B 16 and Vinn. 36. Both prescribe one year for adultery. Col. B adds permission of marriage *si virgo virgini conjunctus est,* with a year's penance to follow.

Col. B 20 and Vinn. 22. Col. B follows Vinn. roughly in demanding liberation of a slave and liberal alms for perjury.

Col. B 21 and Vinn. 9. Both demand forty days penance with damages for assault. Col. B adds provision for the injured during his convalescence [1].

Col. B 23 and Vinn. 17. Col. B follows Vinn. and differs from Col. B 11 in assigning forty days for concupiscence.

In the above comparison it appears that no less than fourteen out of the twenty-five capitula in the document under consideration show a marked resemblance to passages in the *Poenit. Vinn.* It will readily be admitted that the resemblance, in some cases involving a common phraseology, is not accidental. It is sufficient for our purpose to indicate that the

ascribed to Columban really belongs here, see his Über Columba von Luxeuils Klosterregel und Bussbuch, p. 49, and p. 283 below.

1. This may well be copied from Irish law. Cf. The Ancient Laws of Ireland, Vol. III, pp. 337, 471, 481 : Vol. V, pp. 301, 307, 333, etc.

Poenit. Col. B preserves a memory of the *Poenit. Vinn.* But the facts certainly suggest more than a memory. They entirely justify the remark of Seebass, that the author had an exemplar of the *Poenit. Vinn.* before him [1]. At the same time there is no slavish copying of the earlier writer. The differences are marked. Not a single canon is identical in all respects. We are reminded by our comparison of the note in which the author of *Col. B* describes the genesis of the work: *juxta seniorum traditiones et juxta nostram ex parte intelligentiam.* These words indeed form a perfect description both of the indebtedness to Finnian and of the independence and originality which characterise the book. The author's *seniorum traditiones* are manifestly not the usages of remoter church fathers, but those of his own Celtic masters, foremost among whom stands Finnian. Even in his independence he is honoring the spirit of the *Poenit. Vinn.* whose author freely says: "If anyone will propose better rules we will accept and follow them [2]." It is worth remembering that Columban's first teacher was Sinell, a pupil of Finnian of Clonard [3].

2) Correspondences and divergences between *Poenit. Col. B* and *Pref. Gild.*

It is not possible here to show such an array of similar provisions as has just been observed; but there are considerable traces of influence. In *Col. B 12* the offence of vomiting the sacrament, through drunkenness or gluttony (*voracitas*), is made punishable by a term of three *quadragesimae.* In the *Pref. Gild.* 7 the same offence calls for a penalty of "vii superpositiones" [4] and deprivation of supper. Again *Pref. Gild.* 9

1. Über Columba von Luxeuils Klosterregel und Bussbuch, p. 57.

2. *Poenit. Vinn.* Can. 53.

3. Jonas, Vita S. Col. 3rd ed. Krusch, Script. Rer. Merov. (Mon. Germ. Hist.), Vol. IV, p. 69. Margaret Stokes, Three Months in the Appenines, p. 109-110.

4. Seebass, in another connection, thinks *superpositio* equivalent to *superpositio silentii.* Zeitschr. f. Kg. Bd. 18 (1898), p. 65. This seems more probable than *superpositio jejunii* (Cf. Sin. Elvir can XXIII), especially in connection with "*cenam suam non presumat*". Pref. Gild. 8 has *diei superpositione et multa increpatione plectatur*; apparently the culprit was to be subjected to reproaches without permission to reply.

prescribes three *quadragesimae* for losing the tokens of the sacrament through carelessness : for this *Col. B 12* prescribes one year. Thus in each instance where the same offences are treated in both, *Poenit. Col. B* assigns considerably heavier penalties. This is not surprising when we recall the (already noted) lightness of the penalties in the *Prefatio.* These loose parallels suggest, if they do not prove with certainty, that the author of *Col. B* was acquainted with and here seeking to improve upon the *Pref. Gild.*, recalling its regulations from memory, if not using a MS.

3) Correspondences of *Poenit. Col. B* with other Celtic documents.

In Col. B 4 we noted a parallel with Vinn. 11. While the parallel is a real one, the canon as a whole resembles more closely *Excerpta Quaedam* 7, which has iv, vi, vii and xiii years (on a slightly different classification of clerical ranks), for the iii, v, vii and xii years of *Col. B 4*. This looks very much like a slight revision of the terms of the canon in the *Liber Davidis*.

It was the opinion of Seebass [1] that the closing portion (Ch. 10 f.) of the *Regula coenobialis* ascribed to Columban has been detached from the last section of *Poenit. Col. B.* In support of this view it is noteworthy that the section of the Regula referred to is mainly penitential in character. It consists of a list of penalties for offences characteristic of monastic life. It is remarkable for its generous employment of corporal punishment (*percussiones* and *plagae*). Still more prominent is the feature of penitential singing of the psalms, a form of penance employed for all manner of trivial monastic failings [2]. This characteristic places the chapters in question in close relationship with the Welsh penitentials in which, as we saw, the penalty of psalm-singing was employed. If Seebass is right in making this document an integral part of *Poenit. Col. B*, we have in the feature an additional claim for the connec-

1. Über Columba von Luxeuils Klosterregel und Bussbuch, p. 49.

2. See the critical text of the Regula by Seebass in the Zeitschrift f. Kg. Bd. 15 (1895), p. 366 f.

tion of the whole work with the Celtic spiritual fathers of Columban. We have thus ascertained that B was written by some one who was clearly acquainted with Finnian's penitential, and who very probably used also two Welsh documents credited respectively to Gildas and David. *Col. B* manifestly springs from the heart of the Celtic Church, and seems to reflect, in an extraordinary manner, the association of those three Celtic saints of the early sixth century, to whose friendship we had occasion to refer above.

Col. B then answers well to the presuppositions that would suggest themselves for a penitential work from the pen of St. Columban.

4) Remarks on the Place of Origin of Col. B. — From the above considerations we might fairly claim Columban's authorship of this part of the document which bears his name. But an additional argument has been advanced, for which we are mainly indebted to Hauck, who follows up a suggestion of Seebass [1]. Hauck makes it clear that the reference to heathen feasts in *Col. B 24* (mensae demoniorum..... pro cultu demonum aut honore simulachrorum) answers to the stage in religion of the inhabitants of the Luxeuil region in Columban's time. He further proves that the heretical Bonosiaci mentioned in *Col. B 25* appear in the same region about the same time. The argument from the last mentioned paragraph, it must be admitted, is insecure, as the canon contains prescriptions for penance which are not Celtic but characteristically Catholic, including a graded public discipline and reconciliation by a Catholic Bishop [2]. The canon appears to be a rare instance of the survival in Gaul of the ancient discipline, and may perhaps more safely be regarded as an interpolation than as having been accepted by Columban himself. Yet it

1. Seebass, Zeitschr. f. Kg. Bd. 14 (1894), p. 435; Hauck, Kirchengerch. Deutschlands, Bd. I, p. 277.

2. Post manus impositionem Catholici episcopi altario jungatur. From these "phrases which correspond to no practice at Luxeuil, and would there be hardly intelligible" the canon has recently been pronounced "due to some Gaelic source outside Columbanus, whether adopted into the penitential by Columbanus himself or by another". — Oscar D. Watkins, A History of Penance, Vol. II, p. 519.

has the value for our argument of added certainty of time and place; for even if an interpolation it could on Hauck's evidence have been inserted only on the region of Luxeuil and soon after Columban's work there.

Thus the chain of evidence for Columban's authorship of B is complete. It consists in the inherent probability of his writing a penitential; in the use in the book of Celtic authorities, and of just those Celtic writers who are otherwise known to have been favored by Columban; in the use of these authors with just that degree of respect and of independence with which writer of *Poenit. Col. B* claims to have used his authorities; and in references to two elements in the environment of Columban at Luxeuil. We may, therefore, with assurance, ascribe the work to the author whose name it bears.

5) The Authorship of *Poenit. Col. A.*

Let us now proceed to subject to the same process the first part of the combined penitential, *Poenit. Col. A.* The following parallels to *Poenit. Vinn.* are to be noted:

Col. A 2 and Vinn. 1-3. Some phrases are common. Both assign half a year's penance for major sins of the heart.

Col. A 3 and Vinn. 12-13. Both have ten years for homicide. Otherwise the arrangement of the text forbids exact comparison.

Col. A 4 and Vinn. 25. Both assign one year's penance for theft Col. omitting the restriction to clerics and the phrase *reddat quadruplum proximo suo* found in *Vinn.*

Col. A 5 and Vinn. 8. Vinn. has one year, *Col.* three years for striking a brother cleric in a quarrel.

Col. A 12 and Vinn. 28-29. The lists of contraries in each, though divergent in detail, illustrate a common principle.

From these parallels it appears that *Col. A* is as closely connected with *Vinn.* as is *Col. B.* This statement applies, it will be noted, especially to the section A 1-8. Yet the resemblance in A 12 is also noteworthy [1]. To this we shall require to return in a moment.

1. This passage reads: Verbosus vero taciturnitate damnandus est,

The author of *Poenit. Col. A* was therefore a close follower of Vinnian. But the greatest difficulty in the way of Columban's own authorship of A now arises. The booklet is not only independent of B, but shows one or two clear divergences from B. A5 prescribes three years for assault, while B9 has one year. A6 punishes a drunken offence at the sacrament with one quadragesima, while in B12 the term is with three quadragesimas. There is also a variation in the penalty for fornication by monks between A3 and B4, the former requiring a three year penance, the latter five years.

On the other hand it may be noted that A4 agress with B7 in prescribing one year for theft, and that one provision in A6 is identical with one in B12. Furthermore, it cannot be said that the discrepancies which appear between A and B are such as to render a common authorship impossible. They are no greater, for example, than those which appear in the well authenticated canons of Basil the Great [1]. Seebass has noted the probable connection between Col. A1 and Cassian's *Collatio, XX*, 5 [2]. We know that Columbanus read and followed Cassian from his *Instructiones XVII, de octo principalibus vitiis* [3] which is based on Cassian's Collationes V [4]. The trace of Cassian therefore tends to support Columban's authorship of A [5]. But Columban's authorship may be

inquietus mansuetudine, gulosus jejunio, somnolentius vigilia, superbus carcere, destitutor repulsione, unusquisque juxta quod meretur quoaequalia sentiat, ut justus juste vivat. Cf. *Vinn.*, 28 : Haec est poenitentia ejus criminis, ut e contrariis contraria curet et emendet; *Vinn.*, 29 : sed e contrariis ut diximus festinemus curare contraria et vitia mundemus.

1. Cf. Basil, Ad. Amphiloch, VIII and LVII ; IV and L.

2. Zeitschr. f. Kg. Bd. 14, 1894, p. 441 n.

3. Migne, Patr. Lat,, Tom. 80, col. 259, 260.

4. *Ibid.*, Tom. 49, col. 611.

5. This argument is weakened but not annulled by the fact that the passage has other parallels in early literature. A 1 reads : Poenitentia vera est poenitenda non admittere, sed admissa deflere. The parallel in Cassian is Poenitentiae..... perfecta definitio est ut peccata..... nequaquam alterius admittamus. Cf. Ambrose, Serm. 9 *de Quadragesima* : Poenitentia est et mala praeterita plangere, et plangenda iterum non admittere. This definition is quoted in Gratian's *Concordia*, the section *De Poenitentia*, III, can. I. (Migne, Patrol. Lat., Tom. 187, col. 1594), and the idea became

supported on other grounds, hitherto overlooked. Allusion was made above to the influence of *Vinn.* 28, 29, on A 12. Now Columban's *Instructiones XVII* shows high probability of influence from the same passage in Vinnian. It contains a detailed statement expounding Vinnian's principle that "contraries are to be cured by contraries [1]". This common use by Columban and by the author of *Col. A* of a principle asserted by Vinnian, adds to those considerations which make for Columban's authorship of A.

Probably the simplest explanation of the matter is to suppose that both parts of the *Poenit. Col.* were written by Columban, but at different times and in different circumstances. When Columban came to the Luxeuil region he had before him a career of quarter of a century, time for considerable development (590-615). It has been supposed that he made visits to Italy prior to his ejection from Luxeuil [2]. In 610 he was ejected by Brunehild and Thierry; he then labored for a time in Neustria, subsequently in Switzerland, and finally founded his monastery of Bobbio in Italy, with which he was connected for three years (612-615) During these changes he may have prepared, or begun, a revised penitential, adapted to the environment in which he found himself and reflecting his ripening experience. It is very likely that *Poenit. Col. A* is a sketch, or fragment, of such a revision.

It must be admitted, however, that other hypotheses are not excluded. It is not impossible that A preceded B, and came with Columban and his twelve disciples into Gaul from Ireland. Columban may have received it, for example, from St. Sinell, his exacting instructor as a youth [3], or from

a commonplace. A similar statement is ascribed to Augustine, but is probably from Gennadius, *De dogmat. eccl.*, 54. See Gratian, *op. cit.*, III, can. iii.

1. Haec igitur omnium origines et causae sunt malorum; quae sic sunt sananda per contraria. Gula triplex vincenda est per abstinentiam jejunii de hora nona in horam nonam. Fornicatio... per castitatem et continentiam... cupiditas vero nihil habendo proprium vincitur... Ira... patientia et mansueta levitate superanda est. Tristitia vero laetitia spirituali... Vana gloria... atque superbia... humilitate... et contritione.

2. M. Stokes, Six Mos. in the Appennines, Preface, p. 11 f.

3. Jonas, *ob cit.*, 9.

Comgall of Bangor, the honored master whom he reverently mentions by the name *Faustus* in his *Instructiones II* 1, [1]. Both were pupils of Finnian of Clonard, and would be likely to prepare penitential rules.

Nor can I refrain from suggesting the consideration of the name of Culumba of Iona, (d. 597). The exercise of penance by Columba is a prominent feature in his career as recorded by Adamnan [2]. He was a pupil of both Finnians [3], and a life-long friend of Comgall [4]. In the debate at the Synod of Whitby (664) Wilfrid spoke of Columba's " regula et praecepta " [5]. It is now shown to be probable that another important document in the series under review emanated from Iona a century after Columba [6]. The close similarity, or identity, of the names of the Iona and the Luxeuil saint might account for the juxtaposition in one codex, as from one author, of productions of the two. Next to the claim of Columban himself, that of Columba seems most capable of defence.

5. — Seventh Century Welsh and Irish Collections.

We may conveniently group nos. (9) (10) and (11) of the titles noted above, each of which contains considerable material not of a penitential character.

9) *The Canones Wallici.*

This document appears in two slightly variant MSS, Saint-Germain 121 (eighth century), and Paris 3182, (eleventh or twelfth century). A collation of these MSS, has been published by Wasserschleben [7] ; the later text had previously been published by Martene and Durand [8]. Haddan and Stubbs have edited the work adopting the numerical order of the Saint-

1. Migne, Patrol. Lat., Tom. 80, col. 253. Cf. Reeves, Adamnan p. 220.
2. See e. g. Adamnan lib. II, c. XXIX, XXX, XLI.
3. Stokes, Three Middle Irish Homilies, p. 105.
4. Reeves, Adamnan, p. 220.
5. Bede, Hist. Eccles., lib. III, c. 25.
6. See the discussion of the Collectio canonum Hibernensis below, p. 290.
7. Bussordn., p. 124, f.
8. Thesaurus Novus Anecdotorum, Tom. IV. p. 13 f.

Germain MS [1]. Although the Paris MS. entitles the work "Incipiunt excerpta de libris Romanorum et Francorum" the contents point unmistakably to a Welsh origin. Haddan and Stubbs suggest a date of between 550 and 650 A. D.

The work consists mainly of a scale of fines for crimes and injuries, illustrating the common Celtic features of composition. As Schmitz remarks these provisions cannot be regarded as penitential canons [2]. It is rather to be compared with the mediaeval codes of Welsh Law, such as the Laws of Howel Dda (907-940), and with the Ancient Laws of Ireland. It is manifestly affected by Goidelic customs, as is indicated by the frequent reference to *ancillae* and *servi* as the unit of payment in legal transactions, instead of the usual Brythonic unit of cattle [3]. Payments are also made in *argenti librae*, *stagni librae*, *vaccae*, *solidi*, etc. The evidence points to an origin in southern (Goidelic) Wales [4]. Slavery is an accepted feature of the social order. We shall later briefly revert to the bearing of this work on the relation of the penitentials to native law.

The *Canones Wallici* do not represent the findings of church councils. They are evidently civil and not ecclesiastical in their character. But they give evidence of the place of the church as protected by the state, and assume the existence of a church penitential discipline. A layman who has a charge against a cleric is required to bring the case before a bishop [5]. Coming to a priest for confession after committing a fault, is encouraged [6]. Assaults which take place in front of a church are subject to special penalties in the form of "alms" [7]. When a layman beats a cleric he must "redeem his hand", and come to penance [8]. (Cf. *Can. Hib.* Sect. III, can. 4,

1. Councils, etc., Vol. I, p. 127 f.
2. Bussbücher, Bd. I, p. 501 . . . . enthält Compositions — Bestimmungen, welche ebenfalls nicht als Busscanones abgesehen werden können.
3. Seebohm, A. S. Law, pp. 107-108.
4. Ibid.
5. Can. 40.
6. Can. 46.
7. Cans. 52, 53.
8. Can. 65.

manus percutientis abscidatur aut dimidium vii ancillarum reddat). No specific terms of penance are prescribed.

10) *The Collectio Canonum Hibernensis.*

This document is of great importance in the history of the Irish church, but its origin is a matter of uncertainty. It has been carefully edited by Wasserchleben [1], and forms the subject of two interesting discussions by Bradshaw [2]; but it still lacks an adequate introduction. Both the authorities named place the date of the document about A. D. 700 and regard it as the collected canons of a series of Irish synods. The latest author named in the Collectio is Theodore of Tarsus (d. 690) [3]. Bradshaw, in an acute and technical argument, gives reasons for believing that it was preserved in Brittany. He also suggests that the compiler was Cummean, the author of the *Poenit. Cummeani* [4]; but in the uncompleted draft of his paper the proof of this identification is not presented. Bradshaw's conjecture is suggested by the fact that Cummean, though a contemporary writer, does not cite the Hibernensis. The question of the authorship of the *Collectio* has more recently been taken up in an article by E. W. B. Nicholson [5]. By a slight emendation of the O. Ir. colophon in which the scribe of the *Collectio* names himself and the place in which he wrote, Nicholson makes out that it was really compiled at Iona. From the Romanizing tendency of the work, and from the fact that in five MSS. it is followed immediately by the *Canones Adamnani* and that a later exemplar contains one of

1. Die Irische Kanonensammlung, Giessen 1874. 2 nd ed. Leipzig 1885. The document was partially given by d'Achéry, Specilegium, Tom. I, p. 492, f. and by Martene, Thes. Nov. Anec., Tom. IV, p. 1 f.

2. Collected Papers of Henry Bradshaw, Camb. 1889, containing " Early Collection of Canons commonly known as the *Hibernensis*, a Letter to Wasserschleben, May 1885 " ; Bradshaw, Henry " The Early Collection of Canons known as the *Hibernensis*, Two unfinished papers ", Camb. 1893.

3. Hence Maassen first suggested the now generally accepted date. Gesch. der Quellen des Kanonischen Rechts, Bd. I, p.p. 954, 973 f.

4. Unfinished Papers, p. 38.

5. Zeitschr. f. Celt. Phil. Bd. III (1901), p. 99 f.

these canons, Nicholson insists that the compiler was no other than Adamnan himself. The quotation from the *Poenit. Theod.* contained in the *Collectio*, would, he points out, occur very naturally in a Romanizing work of Adamnan, who is known to have returned to Iona in 688 from a visit to the English monasteries.

On the paleographical portion of this argument the present writer can offer no judgment. But the ascription of the work to Adamnan seems historically a very possible solution. The collected *acta* of the Romanizing Irish synods of the seventh century, may well have been thought by Adamnan a valuable instrument for his newly formed purpose of bringing resolute and conservative Iona into the Roman union, and he may have collected them mainly with that object in view. The brilliant conjecture of Nicholson, in the absence of any other plausible account of the origin of the document, may be regarded as the likeliest hypothesis.

The *Hibernensis* is manifestly intended to bring Celtic and and Catholic Christianity together. It represents the process of Romanization in Ireland, but does not thereby repudiate the Celtic tradition. The frequent use of the name of St. Patrick as authority for canons, and the quotation of the "Canons of St. Patrick" [1] indicate the intention of conserving the traditional usages so far as possible [2]. Welsh canons, as well as Irish, are found, and fragments from Gildas are quoted [3]. Names are very frequently wrongly attached to

1. Canons of the (genuine) first Synod of St. Patrick reappear in the *Collectio* as follows :

Collectio	XXVIII,	cap.	10,	from	Syn. I St. Patrick.	can.	14
«	XXIX	«	8	«	«	«	15
«	XXXIII	«	1	«	«	«	1
«	XXXIX	«	10	«	«	«	11
«	XXXIX	«	11	«	«	«	3
«	XLII	«	25,26	«	«	«	1, 3, 4,
«	XLIII	«	4	«	«	«	28
«	LII	«	7	«	«	«	6

2. "Das nationale Kirchenrecht möglichst zu konserviren" Wasserschl., *op. cit.*, p. VI. Cf. 2nd. ed., p. XIII.

3. Lib. XII, can. 5.

the canons quoted, as e. g. when Patrick is credited with passages from the *Poenit. Vinn.* [1]. The mass of the material is not Celtic in origin, however, but from a variety of non-Celtic sources. The prominence of biblical, especially Old Testament, elements, is remarkable. The canons of Nicea, Ancyra, Gangra, Antioch, Laodicea and Chalcedon are utilized. A number of the church Fathers are quoted. Dionysius (Exiguus) is twice mentioned by name [2], but it is doubtful whether the Dionysian Collection has been used, as its use would likely have obviated the frequency of mistaken ascriptions of anthorship [3]. A letter of Leo I. to Rusticus of Narbonne is the only papal document used [4]. The penitential customs of the Celtic church are not greatly modified in the *Collectio*. Specific rules of penance in the document are few, and they tend in the main to confirm the usages which appear in the penitentials. The seven year period for homicide, based on the seven-*ancillae* body-price of Goidelic law, again appear [5]. The dictum of Patrick which is appended to the *Canones Hibernenses* I, and which authorizes commutation in the characteristic formula " vii ancillarum pretium aut vii annis ", is repeated in the *Collectio* [6]. Exile as a penitential duty is prescribed for violation of a bishop's or a martyr's relics [7]. The amputation of a hand or a foot is part of the penalty for theft in a church, but this penalty of mutilation is commuted to penance in an accompanying canon [8]. By scriptural examples the church is made the place of penances [9]. The validity of penance in absolving from sin is asserted without qualification [10]. As between fasting and alms, superior value is laid upon the latter, in a canon ascribed to St. Jerome [11].

1. Lib. LXVI, cap. 32, quoting *Pœnit. Vinn.*, cans. 43, 45.
2. Lib. XXVIII, cap. 5, cap. 10.
3. Wasserschleben, *op. cit.*, p. vii.
4. Maassen, Gesch. d. Quellen, p. 881.
5. Lib. XXVIII, cap. 10.
6. Lib. XLVIII, cap. 5.
7. Lib. XLIV, cap. 8.
8. Lib. XXIX, cap. 1.
9. Lib. XLVII, cap. 13. De loco poenitentiae et orationis.
10. Penitentia aboleri peccata indubitatum credimus. Lib. xlvii, cap. 11.
11. Lib. XIII, cap. 8.

It may here be observed that the attitude of the Scotto-Roman synods of the seventh century, as represented by the *Collectio*, in supporting rather than suppressing the penance of the penitentials, gave to the native penance freedom of developement and expansion which another course taken at this juncture would have denied it.

11) *The Canones Adamnani.*

This set of canons, if a genuine work of Adamnan abbot of Iona (d. 704), must approximately synchronize with the *Collectio canonum Hibernensis*. The document is not of sufficient importance to call for any extended treatment. It consists of twenty canons dealing with the question of clean and unclean meats, making regulations under the sanction of religion which reflect primitive and Old Testament restrictions regarding animals to be eaten, together with some more enlightened sanitary rules. Animals that have been killed without proper bleeding, swine that have fed on carcasses, and birds and beasts of prey, are prohibited. While not strictly a penitential work, these canons are on the border-line between primitive prohibitions (*tabu*) and penitential conceptions. They are included in the Parisian Codex 3182 to which we have frequently referred. Later penitentials like those of Theodore and Cummean contain similar material [1].

6. — Related Anglo Saxon Penitentials.

12) *The Poenitentiale Theodori.*

The importance of this work, emanating from Theodore of Tarsus (Archbishop of Canterbury 668-690) is generally recognized. Perhaps the most original and valuable part of Wasserschleben's essay on the history of the penitentials is that in which he determines the true Penitential of Theodore [2]. The tradition of Theodore's authorship of a penitential of

1. *Poenit. Theod.* Lib. I, vii, cans. 6-12 ; *Poenit. Cumm.* I, cans. 14-38.
2. Bussordn., pp. 14-37.

great influence goes back to the Poenitentiale Egberti (734-766) and to the *Liber Pontificalis* (eighth century). But Bede and other near contemporaries of Theodore offer no corroboration ; and the work published by Spelmann from a Cambridge MS. in 1639 as the *Poenitentiale Theodori Archiepiscopi* showed late elements. Joh. Morinus, in his classical history of penitential discipline, rejected the portions of this work authorizing composition, but regarded the remainder as the genuine work of Theodore [1]. The whole document was uncritically accepted by Thorpe and appears in full in his " Ancient Laws and Institutes of England [2]. Meanwhile, in 1677, Jacques Petit published 14 *capitula* of a *Poenitentiale Theodori* from a MS. taken from the library of de Thou, together with a collection of pseudo-Theodorean capitula [3]. Wasserschleben, however, discovered MSS. which led him to adopt as the *Poenit. Theod.* a work in two books, of which the first is a true penitential in fifteen *capitula*, and the second is the fourteen *capitula* of Petit [4]. Haddan and Stubbs working independently of Wasserschleben and using a Cambridge MS. superior to any used by him, reached the same conclusion, and have since published the newly-discovered *Poenit. Theod.* ascribing it to Theodore " with the utmost confidence " [5].

The *Poenit. Theod.* is not, and does not profess to be a direct work of Theodore of Tarsus. It professes to be made up mainly of answers given by the Archbishop to a certain (otherwise unknown) presbyter, Eoda, and compiled by a scribe who hides behind the vague pseudonym of *Discipulus Umbrensium*. This mysterious intermediary, the original editor or compiler of the penitential, is thought by Haddan and Stubbs to have been " either a native of Northumbria who had been a disciple of Theodore, or, more probably, an

1. Commentarius Historicus (1651), lib. x, ch. 17.

2. Vol. II, p. 227 f.

3. Petit's *capitula* will be found reprinted in Migne, P. L., Tom. 99, col. 959 (1851).

4. For details of the MSS. used see Wasserschl. Bussordn., p. 19 f. and Haddan and Stubbs, Councils, etc. Vol. III, p. 174 f.

5. Haddan and Stubbs, *op. cit.*, p. 173.

Englishman of southern birth who had studied under the northern scholars [1]. The corrupt text of the preface of the work is read by Wasserschleben to mean that Eoda had derived some materials also from the study of a certain " libellus scottorum ", the compiler of which was regarded by Theodore as himself an ecclesiastic [2]. Can we identify the " libellus scottorum " or " Irish booklet " which yielded a contribution to the *Poenit. Theod*? We can, and with certainty. It is no other than the *Canones Hibernenses*, or a part of that document. For this we have the evidence of the repetition in the *Poenit. Theod.* of some of these canons. Thus *Theod.* Lib. I, c. IV, can. 3, *Homicida autem x vel vii annos*, is a repetition of *Can. Hib.* I, can. 3. But there appears a more specific proof. *Theod.* lib. I, c. vii can. 5 reads :

> Item XII triduana pro anno pensanda, Theodorus laudavit. De egressis (aegris) quaque pretium viri vel ancillae pro anno, vel dimidium omnium quae possidet dare, et si quem frauderet reddere quadruplum, ut Christus judicavit. Ista testimonia sunt de eo quod in prefatione diximus de libello Scottorum.

That is to say Theodore approved *Can. Hib. II, can. 6*, (*arreum anni xii triduani*), and, for sick penitents, favored composition in money at the rate of *pretium viri vel ancillae pro anno*, a principle exemplified in the same Irish document section III ; (scriptural forms of restitution are mentioned as alternatives). " These are the proofs ", says Discipulus Umbrensium, " of what we said in the preface about the *libellus Scottorum* ". The evidence is as specific as we could desire.

The compiler, then, makes it quite clear that Theodore himself, and not merely Eoda, responded to the Irish influence. Theodore's recognition of composition and commutation in penance is based upon Irish penitential practice, and taken directly from Irish written sources, not, be it observed, from Anglo-Saxon national custom.

But Theodore's instructions to Eoda also reflected the influence of other Celtic sources. Thus *Theod. lib. I, c. IV.*

1. Haddan and Stubbs, *op. cit.*, p. 173.
2. Wasserschl., *op. cit.*, p. 183.

can. 1, which repeats the "*vii vel x annos*" of *Can. Hib.* I, can. 3, adds: "*Si tamen reddere vult propinquis pecuniam aestimationis, levior erit poenitentia, id est dimidio spatii.*" This half-and-half composition, the reduction of a term of penance by a payment, is very similar in effect to *Poenit. Col.* B. 13. A knowledge of *Vinn.* 37 is apparent in *Theod.* lib. I. c. XIV, *can.* 11, and of *Sin. Luc. Vict.*, *can.* 8, in *Theod.* lib. I, c. II, can. 7.

13) *The Poenitentiale Bedae* and 14) *The Poenitentiale Egberti.*

A *Poenitentiale Bedae* given by Wasserschleben is regarded by him as emanating from Beda Venerabilis (d. 735), but as "a compilation of excerpts from the penitentials of Gildas, Vinniaus, the *Sin. Luc. Vict.*, the *Sin. Aquil. Brit.*, the penitential canons of Theodore, and the Ordo Romanus [1]". Except for the introduction which has been prefixed from the Ordo Romanus, the work consists of poenitential canons in the ordinary form. It is totally lacking in originality, and simply carries on the strain of the Celtic manuals. Schmitz would dissociate it from Bede, and assign a ninth century date; as also to the related work ascribed to Egbert of York, (d. 766) [2]. The *Poenitentiale Egberti*, while somewhat more independent, bears the same general character as the Poenit. Bed., and is largely indebted to Theodore. The direct influence of Celtic works is apparent, however, and in at least one instance we find agreement with a Celtic authority, in divergence from Theodore [3]. Albers in 1901 published a text boaring the name of Bede which contains much material in common with both these penitentials. Albers shows reason for dating his form of the book within the pontificate of

1. Wasserschleben, Bussordnungen, p. 39. (The earliest reference to the Ordo Romanus is said to be in a letter of Alcuin to Eanbild of York, c. 796. See Haddan and Stubbs, Councils, etc., vol. III, p. 503.)

2. Bussbücher, Bd. I., p. 555.

3. Cap. IX (cans. 8, 9, 10, 11, 12) of the Poenit. Egberti goes back to Excerpta Quaedam, cans. 3, 9, 10, and imposes psalm-singing for pollution in sleep, on a scale little varied from the original. Cf. Wasserschleben, Bussordn., p. 102 and p. 241.

Gregory II., a. d. 721-731, i. e. in the later period of Bede's activity [1]. In this probably genuine work of Bede the Celtic elements appear not less prominently than in those just noticed. The passage in the Egberti to which reference has been made is identical in Albers text [2].

7. — Related Frankish Penitentials

15) *The Poenitentiale Cummeani.*

The *Poenitentiale Cummeani* presents a problem of authorship which Wasserschleben has treated in an original and fairly conclusive manner [3]. The close relationship in contents between *Poenit. Cumm.* and *Poenit. Theod.*, was formerly accounted for on the ground that Cummean was a predecessor of Theodore, and, (according to Theiner) [4] identical with the well-known abbot of Iona, who died in 601.

Wasserschleben however, from a description of the author which appears in a ninth century St. Gall MS. of the penitential as " *abbas in Scotia ortus* ", argues that the work is that of a Scot who at the time of writing is no longer in his native country, but on the Continent. The work, he points out, while extant in a number of continental MSS. does not appear in England, an indication that it originated on the Continent. Wasserschleben finds among the twenty-one saints of his name mentioned by Colgan one who is stated by Ughellus [5] to have died at Bobbio in the time of King Luitprand (711-744). To this early eighth century writer Wasserschleben would ascribe the penitential.

1. B. Albers, Wann sind die Beda-Egbert'schen Bussbücher verfasst worden, und Wer ist ihr Verfasser? Archiv f. Kathol. Kirchenrecht, Bd. 81, 1901, p. 393 f. Albers bases his argument mainly on the language found near the end of the document, Item ex decreto pape gregorii junioris qui nunc romanam catholicam regit matrem ecclesiam (*Ibid.*, p. 417). In the MS (Codex Barbarinianus XI., 120) « *nuc* » occurs for « *nunc* ».
2. Albers, *op. cit.*, pp. 411-412.
3. Bussordn., p. 61 f. The text is given, p. 460 f.
4. Disquisitiones Criticae, p. 280.
5. Ital. Sacr., Tom. IV, col. 949-960

16) *The Poenitentiale Bigotianum.*

There is a close resemblance between the *Poenit. Cumm.* and the anonymous eighth century *Poenit. Bigotianum* (so called from the Codex Bigot. 89, now known as Paris 3182, in which it appears). Each of these works is prefaced by an introduction in which elaborate scales of commutation of penances to briefer terms, or into money payments, appear. Both are also remarkable for the way in which the mediaeval classification of sins is used in the framework [1].

A recently published penitential in the Old Irish language (unknown, of course, to Wasserschleben) exhibits both these features, and seems closely related to *Poenit. Cumm.* A date " not later than the eighth century " is ascribed to the MS. of this penitential by Kuno Meyer [2] while E. G. Gwynn would date it about 800 [3]. The Irish MS. is therefore earlier than any MS. of *Bigot.* or *Cumm.*, none of the MSS. of which are earlier than the ninth century. It seems probable that the basis of *Poenit. Cumm.* and its near relative *Poenit. Bigot.*, lies in this briefer Irish document; and that the features of the latter were developed under the influence of *Poenit. Theod.* and with due regard to earlier Celtic works. Otherwise we should be obliged to regard the Irish treatise in question as based upon Cummean, although it excludes the features borrowed by Cummean from Theodore, a highly improbable solution.

17) *The Poenitentiale Valicellanum I.*

Schmitz complains [4] that Wasserschleben did nothing to

1. The subject of the " eight principal sins " is treated by Cassian, who is followed by Columban. It is these writers who are used here rather than Gregory the Great. Cassian's complete list of the sins which arise from the eight principal sins is quoted in the introduction to *Poenit. Bigot.*, and the main body of this penitential is entitled, " *De remediis vitiorum capitula octo* ".

2. The Old Irish Treatise " de Arreis ". Rev. Celt. Tom. XV (1894) p. 485.

3. An Irish Penitential, Eriu, Vol. VII. (1914), p. 121.

4. Bussbücher, Bd. I, p. 3.

clarify the question of the " Poenitentiale Romanum ", references to which occur as early as *Poenit. Cumm.* [1]. It is the aim of Schmitz to prove that the original sources of the penitential literature lie in the Roman church. In his twelfth chapter Schmitz reviews the conclusions of Hildenbrand [2], and Wasserschleben. Hildenbrand regarded the term *Poenitentiale Romanum* as applying not to a single work but to all the various penitentials circulating in the Continental Church. Wasserschleben agreed to this [3] and regarded the term as signifying " kein einzelnes Beichtbuch sondern eine bestimmte Qualität der Beichtbücher ", the word " *Romanum* " referring not to an official authorization but to a general one throughout the Roman west. Schmitz argues, on the other hand, for the implication of authority in the word " *Romanum* ". He makes it equivalent to " canonical ", and uses the references to " sinodus Romanum " in the *Collectio canonum Hibernensis* [4]. The document on which Schmitz specially relies, as a representative early Roman penitential, is that called by him *Poenitentiale Valicellanum I.* He publishes this document from a tenth century MS [5]. In his fourteenth chapter he notes a correspondence between the penitential and the ancient *Lex Dei* attributed to Rufinus. Apart from the notorious unpopularity of Rufinus at Rome, it may be replied that the alleged resemblance is by no means close, as the table given by Schmitz clearly shows, and that the appended text of the *Lex Dei* is not analogous to this or any penitential in form or content. It is simply a selection of passages from the Pentateuch, with no penitential exercises prescribed.

The *Poenit. Valicell. I.* is obviously related, however, to the British and Irish documents we have been studying. This

1. *Poenit. Cumm.* vii, can. 11 quotes *Poenit. Theod.* lib. II, c. x, can. 5. as *de Romano poenitentiale.*

2. Untersuchungen über die germanischen Poenitentialbücher, Würzburg 1851.

3. Bussordn. p. 75.

4. The term " sinodus Romanum " in this connection no doubt really refers to pro-Roman Irish synods. See Bury, Life of St. Patrick, p. 239.

5. Cod. Valicell. E 15. Bussbücher, Bd. I, p. 239 f.

relation, which is apparent even on a casual reading, has been shown in a detailed analysis by Hinschius [1]. This analysis indicates the use of *Poenit. Vinn.*, *Sin. Aquil. Brit.*, *Excerpta Quaedam*, *Poenit. Bedae*, *Poenit. Egberti*, and especially of *Poenit. Theod.* As Schmitz himself places the earliest portion of the compilation (the " *leges canonicae* "), in the early part of the eighth century [2], there arises no question of the influence indicated by Hinschius being from this penitential to the sixth and seventh century works referred to, but it is evident that the *Poenit. Valicell. I.* of Schmitz is dominated by Celtic influence [3].

(*To be continued.*) John Thomas MacNeill.

1. Hinschius, F. H. P., System des Katholischen Kirchenrechts, mit besonderer Rücksicht auf Deutschland, Berlin, 1869-1897, Bd. V., p. 92.

2. Bussbücher, Bd. I, pp. 237-238.

3. The language of Schmitz in describing the nature of the Roman influence on the penitentials is not always consistent. In his Bussbücher Bd. II, p. 140 he writes ; " Das Beiwort *Romanum* " bezeichnet, wie wir sahen, die *consuetudo* und Tradition der römischen Kirche in Beobachtung der kanonischen Regel " ; and in the previous page he denies any " authoritative Anerkennung der römischen Kirche für irgend ein Bussbuch ". But authoritative recognition by the Roman church is clearly implied in his Bussbücher Bd. I, pp. 174-175 ; — Die Entstehung eines *Poenitentiale Romanum* welches ja auch zu den Kirchenbüchern gehörte, wird man sich ebenfalls in Rom unter Oberaufsicht und Controle der Päpste und der römischen Kirche zu denken haben... Das Beiwort " *Romanum* " zu *Poenitentiale* bezeichnet also unmittelbar den Ort der Entstehung, und in abgeleiteten Sinne so viel als " *commune* ", " *gemeinkirchliches* " Bussbuch. (This contradiction has already been observed by Hauck.)

LA VIE LA PLUS ANCIENNE

DE

SAINT SAMSON

ABBÉ-ÉVÊQUE DE DOL

D'APRÈS DES TRAVAUX RÉCENTS

M. Fawtier a publié en 1912 un important ouvrage sur la vie de saint Samson, plus exactement sur la vie la plus ancienne de ce saint [1]. Il se divise en deux parties. L'une nous donne une édition de la Vie d'après un manuscrit du XIe siècle, avec les variantes de dix-huit autres : M. Fawtier a rendu ainsi un signalé service à l'hagiographie et aux études bretonnes. L'autre porte sur l'ancienneté de la Vie et sur la véracité de l'hagiographe. Cette partie a été l'objet d'un examen critique détaillé de ma part [2] et de celle de mon savant ami l'abbé Duine [3]. Tous les deux, pour des raisons diverses, nous avions conclu, tout en rendant justice aux recherches méritoires de l'auteur, que sa thèse n'était pas fondée. M. Fawtier a entrepris de réduire à néant nos critiques dans un opuscule récent, qui devait paraître en 1913, mais que les événements de 1914-1918 l'avaient contraint d'abandonner, suivant son expression, pour des travaux plus dangereux : SAINT SAMSON, ABBÉ DE DOL. — *Réponse à quelques objections.* Rennes. 1921 (Extrait des

1. *La vie de saint Samson. Essai de critique hagiographique*, par Robert Fawtier, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'École française de Rome. Paris. Champion. 1912.

2. J. Loth, *La vie la plus ancienne de saint Samson de Dol* d'après des travaux récents : remarques et additions. Paris. 1914 (Extrait de la *Revue Celtique*).

3. Abbé Duine, *La vie de saint Samson* à propos d'un ouvrage récent (*Annales de Bretagne*), 1912-13, pp. 332-356 ; cf. abbé Duine, *Origines bretonnes. Étude des sources*, 2e partie, *La vie de saint Samson* (*Annales de Bretagne*), 1914-1915, pp. 123-149.

Annales de Bretagne, tome XXXV, n° 2). Pour que la réfutation fût plus solennelle et notre confusion à l'abbé Duine et à moi plus éclatante, il a porté la question devant l'auguste aréopage de la Sorbonne, en présentant sa *Réponse* comme deuxième thèse pour le doctorat : le débat ne pouvait guère être contradictoire, les principaux tenants de la cause adverse n'étant pas représentés. Après une séance mémorable, dans laquelle, comme il sied à une deuxième thèse, la *Réponse* a joué un rôle modeste, M. Fawtier, pour l'ensemble de ses thèses, a été coiffé d'un bonnet de docteur de première classe : distinction, je m'empresse de le dire, méritée.

L'abbé Duine a soumis sans retard cette *Réponse* à un examen consciencieux dont le résultat paraîtra dans le fascicule de juillet des *Annales de Bretagne*[1]. Comme le terrain de la controverse nous est commun à tous les deux, pour éviter des redites et des longueurs, il a bien voulu, à ma prière, me communiquer une épreuve de son travail. Il a grandement simplifié et facilité ma tâche, si bien que je pourrais sur plusieurs points me contenter de renvoyer à sa réplique ceux de nos lecteurs que la question intéresse. Néanmoins, comme mon travail a paru dans la *Revue Celtique*, je crois de mon devoir d'y exposer clairement les points litigieux et de résumer le débat, en groupant et discutant les arguments, tant du premier travail de M. Fawtier que de sa *Réponse* : nos lecteurs auront, eux, sous les yeux tous les éléments de la cause. J'ai d'ailleurs moi aussi à répondre à certaines critiques et à éclairer certains côtés de la question qui sont restés dans l'ombre[2].

La *Réponse* de M. Fawtier m'ayant obligé à parcourir de nouveau le texte qu'il nous a donné, à étudier tout particulièrement certains passages sur lesquels reposait en partie sa thèse, j'ai été plus vivement frappé encore des obscurités de ce texte, des bizarreries, on peut dire, de la barbarie de la langue et j'ai été amené à me demander si le manuscrit de la Biblio-

1. *Saint Samson évêque de Dol : Objections à une Réponse.*

2. Pour les citations, *Vie* désignera le premier travail de M. Fawtier ; *Réponse* le second. *Objections* se rapportera au second travail de l'abbé Duine.

thèque municipale de Metz qui lui a servi de base était bien le meilleur parmi les dix-neuf qui ont été compulsés. M. Fawtier se défend d'avoir voulu faire une édition critique, et on ne peut que l'en louer : il a fait preuve en cela de prudence et d'une juste méfiance de ses forces. Mais on aurait voulu connaître avec plus de précision les raisons de son choix. Il a choisi le manuscrit de Metz, dit-il, *non pas que ce soit celui qui fournisse le texte le plus correct*, mais parce que c'est celui qui lui est apparu comme présentant le moins de traces de remaniement. Il n'y paraît guère dans sa description des manuscrits [1]. A vrai dire, la seule raison apparente, c'est que le manuscrit de Metz a, en plus que cinq autres manuscrits dont quelques-uns sont sensiblement de la même époque, uniquement la table des chapitres du prologue ; et encore le manuscrit B l'a-t-il.

Ce qui est plus grave, c'est que M. Fawtier ne s'est livré à aucune étude critique sérieuse du texte, même lorsque sa thèse y était directement intéressée, comme on le verra au cours de cette étude, notamment à propos des sources de l'hagiographe et des détails de l'ordination épiscopale du saint. Les interpolations les plus évidentes n'ont pas attiré son attention.

Le regretté P. van Orthroy lui faisait remarquer récemment dans les *Analecta bollandiana*, à propos de ses publications sur sainte Catherine de Sienne, qu'il avait des distractions en lisant les manuscrits. En aurait-il eu aussi en copiant le texte du manuscrit de Metz ? Livre I, c. 2, on lit : *in cujus domo, ultra mare, ipse solus Samson fundaverat*. On ne peut s'en tirer, comme je l'ai fait en désespoir de cause, qu'en donnant à *fundare* le sens inconnu par ailleurs et forcé *d'habiter*. L'édition des Bollandistes fondée sur le manuscrit I, portant correctement d'après une communication de l'abbé Duine : *in cujus domo quam ultra mare ipse solus Samson fundaverat*, et M. Fawtier ne donnant pour ce passage aucune variante, j'en avais conclu

1. Il m'a semblé *passim* que les variantes donnaient fréquemment un meilleur texte. En somme, le texte que nous donne M. Fawtier est difficilement *utilisable, si on n'a pas sous les yeux* l'ancienne édition Mabillon-Bollandistes.

que M. Fawtier, cette fois aussi, avait été un peu distrait. Cependant pour plus de sûreté, je confiai mes doutes à M. Roger-Clément, conservateur de la Bibliothèque et des Musées de Metz, en le priant de vouloir bien me donner la leçon du manuscrit. Mes doutes étaient fondés : M. Roger Clément poussa l'obligeance jusqu'à m'envoyer un calque du passage en question. On y lit : *in cuius domo quam ultra mare ipse solus Samson fundaverat* (*quam*, avec l'abréviation usuelle *qua*). On aurait pu croire à une correction des Bollandistes : M. Omont m'apprend que le manuscrit I porte également *quam*.

Une autre source grave d'erreurs, de nature à fausser le jugement de M. Fawtier sur les moyens d'information de l'hagiographe et par conséquent sur sa sincérité dans l'exposé des actes les plus importants de la vie du saint, c'est qu'il ne connaît que très superficiellement la situation des pays celtiques d'outre-mer et de l'Armorique bretonne au milieu du VIe siècle. Quand il nous soutient qu'un siècle (ou deux même) après la fondation du monastère par l'insulaire Samson, on ne sait rien à Dol de ses actes dans l'île ni sur le continent, il ne semble pas se douter que l'Armorique était une simple province du celtisme, en rapports continuels et intimes, à tout point de vue, avec les pays celtiques d'outre-mer : comme le dit excellemment l'abbé Duine, le pan-celtisme, à cette époque n'était pas un vain mot.

Lorsqu'il affirme qu'on ne pouvait, du temps de Samson, sacrer trois évêques à la fois, comme cela se serait fait, d'après l'hagiographe, lors du sacre du saint, parce que dans le Pays de Galles, il n'y avait *jamais eu* plus de sept ou même de quatre évêques à la fois, il raisonne comme s'il avait sous les yeux une carte actuelle de l'Angleterre : au milieu du VIe siècle, comme je le montrerai en traitant de l'épiscopat de Samson, les territoires bretons s'étendaient sans interruption du sud-ouest au nord-ouest de l'île jusqu'aux terres des Pictes, et des Scots immigrés d'Irlande, et comprenaient un vaste domaine, où les besoins du culte et de l'apostolat pouvaient encore fort bien exiger le maintien d'une coutume dont on comprend sans peine plus anciennement l'établissement.

Personne, avant M. Fawtier, n'avait contesté sérieusement l'ancienneté et l'authenticité de la *Vita prima* de saint Samson. Mgr Duchesne, après avoir établi que cette Vie avait été sûrement rédigée entre le VIIe et le IXe siècle, inclinait à croire qu'elle l'avait été à une époque assez rapprochée du commencement de cet intervalle. « Cette conclusion s'imposerait tout à fait, ajoutait-il, s'il était sûr que le vénérable octogénaire dont il est question dans le Prologue eût été vraiment le neveu d'Henoc, neveu lui-même de saint Samson[1]. » Il n'est pas permis d'en douter devant l'affirmation très nette de l'hagiographe, si *on admet sa sincérité*.

Pour tout esprit non prévenu, quoi qu'en dise M. Fawtier, malgré d'évidents remaniements, la suspicion que peuvent inspirer certaines informations provenant de diverses sources orales en dépit des exagérations habituelles et comme obligées chez des panégyristes de saints, toujours disposés à voir partout des miracles et au besoin à les imaginer, la lecture de la *Vie* donne, dans l'ensemble, une impression de bonne foi.

L'hagiographe, moine au monastère de Dol, écrit à la prière de son évêque Tigernomalus[2]. Il s'est souvent entretenu dans le même monastère avec un vénérable octogénaire, venu d'outre-mer, des faits et gestes de Saint Samson dans son pays d'origine ; le vieillard tenait ses informations de son oncle Henoc, cousin du saint, qui avait été documenté par la mère même de Samson. Henoc avait aussi écrit une relation des actes du saint *congruis stilis polite*, et le vieillard l'avait fait lire souvent devant lui[3]. Henoc avait accompagné Samson en Armorique[4]. Il prend le Christ à témoin de sa sincérité (*Christum omnium nostrum salvatorem testem adhibeo*)[5]. Il rap-

1. *Fastes ép.*, 2e éd., II, 385, note 5.

2. Prologue 1 : *o beatissime apostolicae sedis episcope Tigernomale* ; ibid. 3 : *o beatissime papa* ; lib. II, 1 et 2 : *o beatissime papa Tigernomale* (en outre 1 : *papa*).

3. *Legere faciebat* est probablement la traduction d'un idiotisme breton équivalant à *legebat*. Pour exprimer l'action verbale, on emploie le verbe à l'infinitif avec l'auxiliaire *faire*.

4. Lib. I, 52.

5. Le texte de M. Fawtier porte : *Christum omnium nostrorum salvato-*

pelle la source écrite [1]. Il invoque également, outre le témoignage de gens religieux et très dignes de confiance, une autre source écrite à propos de l'épisode du diacre Morin [2]. Il a lui-même séjourné en Galles et en Cornwall, habité le monastère d'Eltut qui avait compté Samson parmi ses moines (*in cujus magnifico monasterio ego fui*) [3] ; le monastère de Piron, situé non loin de celui d'Eltut, que gouverna Samson pendant un an et demi, a aussi reçu sa visite [4]. L'ermitage près de la Severn, où Samson avait établi ses frères, était encore un objet de vénération pendant qu'il était dans l'île, ainsi que l'oratoire où Samson venait tous les dimanches chanter la messe et donner la communion [5]. Il a visité en Cornwall la montagne où se dressait le fameux *simulacrum* : *in quo monte et ego fui signumque Crucis quod sanctus Samson sua manu cum quodam ferro in lapide stante sculpsit adoravi et mea manu palpavi* [6]. Il a entendu lire l'*indiculus* [7] qui invitait Samson à venir au synode où il devait être ordonné évêque. Il est au courant des études du saint sous la direction d'Eltut ; il signale une question de haute théologie dont le maître et le disciple ne trouvaient pas la solution ; une voix céleste la révéla à Samson pendant qu'il était en oraison une nuit (I, 11). Lorsque ses recherches sont infructueuses, il le reconnaît : *nomen nescio* (I, 38), — *nomen scire non potui* (I, 16).

Si l'évêque Tigernomalus lui a demandé d'être l'historiographe de saint Samson, c'est vraisemblablement à cause de son séjour en Galles et en Cornwall, dans des lieux où la mémoire du saint était particulièrement en honneur et aussi à cause de son intimité avec le vénérable neveu de Henoc.

rem ac testem habeo. Je cite d'après le ms. D. *Ac* qui est évidemment fautif manque dans 4 mss.

1. Lib. I, 38.
2. Lib. II, 8. Le texte de M. Fawtier n'a pas *viri*, 5 mss. ont *religiosi virique probatissimi...*
3. Lib. I, 7.
4. Ibid., 20, 36.
5. Lib. I, 41.
6. Lib. I, 48.
7. M. Fawtier, *Vie*, p. 50, lui fait dire qu'il a *vu* l'*indiculus* : son texte porte (lib. I, 42) : *quod indiculum ego audivi lectum.* Le ms. K (XIIe s.) a : *legi.*

Seul, M. Fawtier tient l'hagiographe pour un faussaire et entend démontrer que son œuvre est une fabrication de basse époque (VIIIe-IXe siècle), pour une foule de raisons plus ou moins graves que j'énumère en les résumant :

l'hagiographe, après avoir indiqué ses sources, se contredit presque aussitôt ;

il veut nous faire croire à l'existence de *Gesta emendatiora*, expression empruntée à Grégoire le Grand ;

il ne sait pas le nom du vénérable vieillard, neveu de Henoc ;

les noms des parents de Samson, il les a puisés dans des litanies ; la stérilité d'Anna, mère du saint, est une répétition de la stérilité d'Anna, mère de la Vierge Marie ;

la *Vita secunda* du IXe siècle qui présente la leçon Widianus au lieu de *Guedianus*, sur laquelle on s'est appuyé pour supposer une rédaction plus archaïque, est l'œuvre d'un clerc neustrien ;

de ses voyages outre-mer l'hagiographe n'a guère rapporté que des légendes topographiques et des traditions folkloriques : il ne nous apprend rien de précis sur les actes de Samson dans l'île de Bretagne ;

il y a de fortes raisons de mettre en doute l'ordination épiscopale de saint Samson dans l'île ;

en tout cas, le Samson qui signe au Concile de Paris, quoique du même temps (ce que conteste la *Réponse*), ne peut être celui de Dol ; même réelle, son ordination n'eût pas été tenue pour valable par les évêques francs ; ils ne l'eussent pas admis à siéger avec eux, son ordination n'ayant pas été faite suivant les règles canoniques. D'ailleurs le martyrologe de Saint-Wandrille, dans le voisinage de Pental, lui donne simplement le titre d'abbé ;

l'hagiographe ne sait à peu près rien de la vie du saint sur le continent ; l'histoire de Commor (*Cunomor* dans la *Vie* de M. Fawtier) et de Iudwal ne soutient pas l'examen et d'ailleurs se passe en France ;

le style, le vocabulaire, la syntaxe de la Vie, qui, d'après l'abbé Duine, s'accorderaient parfaitement avec l'idée qu'on

pourrait se faire d'un compatriote de Gildas et d'un contemporain de Grégoire de Tours, ne prouvent rien [1] ;

l'hagiographe ne nous parle pas de saint Martin de Tours, ce qui serait un signe d'hostilité qui ne se comprendrait guère que chez un auteur breton du IXe siècle ;

Fortunat dans sa Vie de saint Pair d'Avranches qui est dans le voisinage de Dol, ne connaît pas Samson, qui pourrait bien, en réalité, ne pas avoir vécu à la même époque :

en somme, de la Vita Samsonis, on ne retire à peu près rien de certain sinon que Samson passe à juste titre, pour le fondateur des monastères de Dol et de Pental, les circonstances de la fondation de Pental restant toutefois mystérieuses.

C'est, on le voit, un réquisitoire complet, implacable : impossible d'être plus net, *plus tranchant*. La condamnation, heureusement. n'est pas sans appel et j'ai confiance que le nouveau procès se terminera par l'acquittement de notre innocent hagiographe.

La question des sources est, cela va sans dire, d'une importance capitale. Est-il vrai, comme l'avance M. Fawtier, qu'il y ait une contradiction entre le C. 2 du Prologue et le C. 45 du livre premier ? L'hagiographe déclare qu'il a tiré parti de ses conversations avec l'octogénaire neveu de Henoc et d'une relation écrite de celui-ci. D'après M. Fawtier, la partie qui concerne les actes du saint outre-mer est de source purement orale ; la relation écrite ne porte que sur ses faits et gestes sur le continent. « Comment se fait-il alors, dit notre critique, que l'on trouve des expressions semblant dénoter un emprunt à un texte écrit, comme : *ut narrare postea suum patrem audivimus* ? Ces paroles qui, de l'aveu même de l'auteur, devraient se trouver dans la bouche d'Hénoc, ne peuvent être, en réalité, attribuées qu'au vénérable vieillard, mais celui-ci n'est dit nulle part avoir connu Amon. »

Au lieu de se livrer à une étude appprofondie du paragraphe si important des sources; dont la langue est si embarrassée, M. Fawtier trouve plus expéditif de nous donner de

1. *Réponse*, p. 11.

ce passage la traduction de La Borderie, après avoir pris toutefois la précaution de la déclarer *excellente* [1].

L'hagiographe, après avoir parlé de ses entretiens avec le vieillard, poursuit en ces termes : *et non solum hoc, sed etiam quamplura ac delicata de ejus prodigioribus actibus quae citra mare in Britannia ac Romania mirabiliora fecit verba, supradictus sanctus diaconus Henocus nomine, congruis stilis polite ultra mare adportavit, et ille de quo nuper praefati sumus venerabilis senex semper ante me in isto monasterio* [2] *commanens legere ac pie diligenter faciebat.*

Si on prenait le texte à la lettre, il faudrait admettre que Henoc, après avoir écrit les merveilleuses actions du saint en Armorique bretonne et en pays roman, a transporté sa relation outre-mer, ce qui ne s'expliquerait qu'en supposant qu'il est retourné dans son pays natal après la mort de Samson, car autrement sa narration eût été incomplète. Il en aurait toutefois laissé une copie à Dol, puisque son neveu l'y faisait lire constamment. Il me semble qu'un fait aussi important que le voyage d'un personnage si intimement mêlé à la vie du saint son parent, qui avait tant contribué à le faire connaître, aurait été mentionné par l'hagiographe, ne fût-ce qu'incidemment. En tout cas, il serait *a priori* parfaitement invraisemblable que Henoc qui a été documenté sur les faits et gestes du saint dans l'île par la mère de Samson elle-même, se soit abstenu de les consigner par écrit, s'en fiant à la mémoire de son neveu, et se soit rigoureusement astreint à ne parler que des actes de son héros de ce côté ci de la mer. Il est tout aussi invraisemblable que le vénérable vieillard n'ait fait lire au monastère de Dol que ce qui touchait à la vie du saint sur le continent. Et de fait il existait de Henoc une relation écrite plus ou moins complète de la vie insulaire de Samson. Livre I, C. 38, au sujet d'un *energumenus* guéri en Irlande par Samson et devenu depuis son compagnon fidèle sur le continent, l'hagiographe, qui avoue ne pas connaître son nom, tient pour cer-

1. *Réponse*, p. 4. La Borderie a pris de bien grandes libertés avec le texte : sa traduction se range dans la catégorie des *belles infidèles*.

2. Le texte donne *istud monasterium* : var. *isto monasterio*. *Romania* est une variante ; le texte a : *Romana*.

tain d'après *des relations transmarines dont il a déjà été question*, que ce personnage est mort à Pental après avoir mené une existence excellente et élevée : *...referentibus autem mihi de eo litteris transmarinis supra jam insignatis in Penetale monasterio* [1] *quievisse atque inibi optimam et arduam* [2] *vitam duxisse certum teneo.* L'*energuminus* était abbé de son monastère ; il n'est donc nullement surprenant qu'on se soit occupé de ses faits et gestes jusqu'à sa mort, après son émigration. Il est de toute évidence que par *les lettres transmarines dont il a été question*, l'hagiographe désigne la relation de Henoc.

Un autre passage du lib. II, C. 8 semblerait indiquer une relation écrite indépendante, conservée dans un monastère du Pays de Galles, d'un épisode auquel a été mêlé Samson.

Il s'agit de la curieuse histoire du diacre Morin, mise par écrit dans le monastère même où il habitait : *ut mihi comperti ac religiosi viri* [3] *et quod* [4] *majus est litterae ipsius loco* [5] *ultra mare catholice conscriptæ tradiderunt.*

1. Texte : *monasterium* ; var. *monasterio.*

2. *arduam* traduit l'irl. *ard*, gall. *ard*, élevé : *Budoc* est surnommé *arduus.*

3. Je rétablis *viri* d'après les variantes : *ut mihi religiosi virique probatissimi.*

4. Texte : *quid* ; var. *çuod.*

5. *Locus* a fréquemment le sens de *monastère*, et aussi de *cellule, ermitage.* Il a conservé ce sens dans le gallois *mynach-log*, monastère. Dans les poésies galloises du XIIe siècle, *lloc* a le même sens que *llann*, qui a ce sens. *Myv. arch.*, p. 177. L. 1, en parlant du monastère de saint Tyssiliaw, le poète dit : *breiniawc loc*, monastère privilégié ; p. 178, 1 : *balch y lloc*, superbe est son monastère ; *berth y lloc*, riche est son monastère ; le monastère de Saint Cadvan (*Llan-gadvan*) est qualifié aussi bien de *lloc* que de *llann* (ibid., 24.8.17 : *uchel loc, uchel lann* (monastère élevé). Dans la *Vita Samsonis*, *locus* a assez souvent ce sens ; le monastère de Piron est appelé *locus* (I, 23) ; de même l'habitation ou ermitage des frères du saint (I, 24) ; le monastère d'Eltut (I, 7) ; le monastère de Morin (II, 10). Le monastère de Dol est qualifié de locus : *in illo eminentissimo atque optimo loco in quo sanctus Samson quiescit in pace* (lib. II, 15).

Dans le *Book of Llandav*, le monastère de Mochros fondé par Dubric et dont l'évêque Comereg fut aussi abbé est qualifié de *locus* ainsi d'ailleurs que Llandav (p. 71) : *Locus Mocrosi super ripam Guy* ; il est donné à l'Église de Llandav : *ut ille prior locus posteriori semper serviret.* Dans la charte du roi Aethelred (994) adressée à l'évêque Ealdred, le monastère de saint Pe-

Il n'y a donc aucun doute que la source de l'hagiographe pour la vie de Saint Samson *aussi bien outre-mer que sur le continent* ait été à la fois *orale et écrite*, sans qu'on puisse préciser dans quel cas l'hagiographe use de l'une ou de l'autre, la plupart du temps [1]. Il n'y a aucune contradiction entre le C. 2 du Prologue et le C. 45. Au surplus M. Fawtier a corrigé inutilement son texte, et l'a en tout cas mal interprété. Samson voit en songe à ses côtés un grand homme brillant d'un grand éclat et s'en effraie : *...qui* (*Samson*) *et ipse, ut narrare postea suo pa*(*t*)*ri audivimus ...intremuit.* Notre critique remplace, sans le dire, *suo patri* que donnent le manuscrit de Metz et cinq des manuscrits les plus anciens, par la variante *suum patrem*, et veut que le vénérable vieillard représentant *seul* la source orale pour les événements insulaires suivant une idée dont je viens de faire justice, ait entendu le père du saint raconter le fait par la suite. Or l'hagiographe parle ici en son nom ; il faut traduire : *et lui-même, comme nous avons entendu dire qu'il* (*Samson*) *le racontait dans la suite à son père... trembla* (on peut sous-entendre *eum*). Que si M. Fawtier tient à *suum patrem*, on peut interpréter : « *comme nous avons entendu dire que son père ensuite le racontait.* » Il s'agit vraisemblablement de personnes avec lesquelles l'hagiographe s'est entretenu de ces faits dans l'île.

Le texte du paragraphe des sources est trop corrompu pour qu'on puisse, en l'absence de variantes importantes, le restituer sans appréhension. Il est vraisemblable, si on met en regard de *litteris transmarinis*, l'expression *ultra mare adportavit*, qu'il ne s'agit pas de relations écrites [2] que Henoc aurait transportées

trock est : *locus atque regimen sancti Petroci* (Haddan and Stubbs, *Councils*, I, p. 687-6).

On sait la fortune qu'a eue *loc* dans l'onomastique bretonne armoricaine.

1. Cf. plus bas, les remarques au sujet de la femme de Childebert. Il ne faut pas oublier que la source orale est assez variée. Elle ne repose pas seulement sur les récits du neveu de Henoc. L'hagiographe nous parle, en divers endroits, de conversations qu'il a eues dans l'île même dans les lieux fréquentés par le saint. Il tient par exemple le récit de la mort d'Eltut des moines du monastère du saint dans lequel il nous dit lui-même avoir été (lib. I, 7).

2. Lib. I, 45 *ultra mare* désigne l'Armorique.

dans l'île, mais au contraire de relations qu'il aurait rapportées d'outre-mer. En en usant vis-à-vis du texte d'une liberté grande, je me hasarderais à proposer la lecture suivante : *et non solum hoc sed quamplurima ac delicata de ejus prodigioribus actibus, quae citra mare in Britannia ac Romania mirabiliora fecit, verba* [ET QUAE] [1] *supradictus sanctus diaconus Henocus nomine, congruis stilis polite ultra mare adportavit, ille* [2] *de quo nuper praefati sumus venerabilis senex semper ante me in isto monasterio* [3] *commanens pie legere ac diligenter faciebat.* Je traduirais mot à mot : « et non seulement cela, mais beaucoup et de délicats récits au sujet des actions prodigieuses qu'il avait merveilleusement accomplies de ce côté-ci de la mer en Bretagne et en Romanie, *et ceux* qu'avait apportés d'outre-mer [écrits] soigneusement en style congru le saint diacre du nom de Henoc, le vénérable vieillard dont nous venons de parler demeurant avec moi dans ce monastère les faisait continuellement lire devant moi avec un soin pieux et diligent. »

Il s'ensuivrait que le *congruis stilis polite* porterait surtout sur la vie de Samson outre-mer et serait l'œuvre particulière de Henoc, ce qui serait fort naturel. Quant aux récits des actes du saint sur le continent, ils ont pu être rédigés par d'autres que par lui. Le vénérable vieillard lui-même a pu y mettre la main. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ma conclusion précédente au sujet des sources orale et écrite reste inattaquable. Quant aux *Gesta emendatiora* à l'existence desquels l'hagiographe, d'après M. Fawtier voudrait nous faire croire, cette expression, empruntée à Grégoire le Grand, que Mgr Duchesne qualifiait justement d'*incongrue*, vise sans doute, suivant l'hypothèse de l'abbé Duine, la vie rédigée par Henoc *congruis stilis polite*. M. Fawtier n'y revient pas dans sa Réponse.

Comment l'hagiographe ne sait-il pas, se demande M. Fawtier, le nom du vénérable octogénaire lorsqu'il connaît celui de son oncle ? L'abbé Duine lui a répondu qu'il n'eût eu

1. J'ajoute *et quae* ; le *quae* qui précède a pu contribuer à le faire omettre.

2. Je supprime *et* devant *ille*.

3. Texte : *istud monasterium* ; var. de 5 des plus anciens *mss.* : *isto monasterio*.

aucune peine à lui donner un nom, s'il avait été un faussaire ; on peut même dire, si on en croyait notre soupçonneux critique, un spécialiste en faux. Aussi n'y reviendrais-je pas, s'il n'y avait peut-être là un trait de mœurs celtiques des moins connus et des plus intéressants. L'oncle, surtout l'oncle maternel, avait chez les anciens Celtes, insulaires et même continentaux, une situation privilégiée et jouait souvent dans la famille un rôle prépondérant. C'est un reste de la filiation utérine, qu'il ne faut pas confondre avec le matriarchat, parfaitement conciliable avec l'autorité du père de famille. M. d'Arbois de Jubainville qui la repoussait, avec raison, en ne tenant compte que des lois irlandaises, a mis le rôle de l'oncle en relief dans son substantiel opuscule sur *La Famille Celtique*.

Il en cite un exemple du IVe siècle avant notre ère : Ambicatus Biturix confie le commandement de deux armées dont il envoie l'une conquérir l'Italie, et l'autre le pays qui est devenu la Bohème, à ses deux neveux, *fils de sa sœur*. Le Calédonien Lossio Veda, dans une inscription du IIIe siècle trouvée à Colchester, donne pour toute filiation : *nepos Vepogeni*. Un Britton, dans une inscription funéraire du IVe siècle, découverte à Winsford'Hill, Somersetshire, se trouve suffisamment qualifié par : *Carataci nepus* [1]. L'hagiographe aurait pu correctement, en faisant un peu d'archaïsme onomastique, se contenter de l'épitaphe : *Senaci nepos*, mais j'y pense : pourquoi M. Fawtier, si exigeant pour le moine dolois, ne lui reproche-t-il pas de n'avoir pas fait connaître son propre nom ?

M. Fawtier (*Vie*, p. 75) qui soumet l'hagiographe à un interrogatoire des plus serrés (on dirait d'un confesseur vis-à-vis d'un pénitent peu communicatif), demande encore pourquoi il est allé prendre dans des *litanies* le nom du père et de la mère de Samson, Ammon et Anna. Il faut que M. Fawtier ait lu bien légèrement son texte, qu'il soit en outre fort peu au courant de la liturgie, pour lancer d'aussi imprudentes affirmations.

1. J. Loth, *Le sens de* nepos *dans deux inscriptions latines de Grande-Bretagne* (communication à l'Académie des Inscriptions, août 1922).

Voici le texte (lib. I, 1) : . . . *et in nominibus offerentium utrorumque parentum nomina singula juxta sancti Samsonis altare ad missam cantandans legere quammultis vicibus audivi* [1]. Il s'agit très évidemment de diptyques dont la lecture faisait partie de la messe. « Rien n'est plus naturel que ce *memento* des parents de Samson à la messe célébrée près du tombeau du bienheureux [2]. » Forcé de reconnaître son erreur [3] M. Fawtier n'est pas cependant satisfait (*Réponse*, p. 7-8) : « l'auteur ne dit pas que ce soit à Dol et *le fait qu'il emploie la première personne semblerait indiquer que c'est lui et non son ou ses auditeurs, qui a entendu cette lecture des diptyques. Dans ce cas, la valeur de cette confirmation par un texte connu de tous les auditeurs disparait.* » L'auteur ne dit pas que ce soit à Dol, *parce que c'est évident* ; il est évident aussi qu'il n'était pas seul à entendre la messe, à moins qu'à ce moment les assistants n'aient été frappés de surdité ; il serait cruel d'insister. Comme me le fait remarquer l'abbé Duine, il n'y avait qu'une messe de communauté au VIe siècle ; c'est plus tard que tous les moines ou la plupart du moins se mirent à célébrer la messe quotidienne.

J'ai soutenu que les noms d'Ammon et d'Anna étaient celtiques, en citant à l'appui plusieurs inscriptions de pays celtiques ou ayant fait partie de ce qu'on a appelé l'empire celtique au moment de sa plus grande extension [4]. M. Fawtier constate l'existence du nom de *Ammo* (*Ammonis*, *Ammoni*) dans quatre inscriptions (à Alkofen, Allemagne ; Peñalva de Cas-

1. Le ms. R donne une variante intéressante : *offerendis* : la messe, en gallois comme en breton, se dit *offeren* du latin *offerenda* : mais *offerentium* est la bonne leçon : il désigne ici les *officiants* ; le gallois *offeiriat* ou *yffeiriat*, a le sens de *prêtre*. Un ms. a *in ore omnibus* ; le texte correct serait peut-être : *in ore omnium offerentium* : ou : *et in omnibus offerendis*.

2. Duine, *Compte rendu*, p. 338. M. Fawtier (*Réponse*, p. 9) fait observer à l'abbé Duine qu'il ne s'agit pas du tombeau du saint ; aussi l'abbé Duine n'a-t-il pas traduit ainsi **altare*, mais l'a interprété ainsi. Il est évident qu'ici c'est équivalent.

3. M. Fawtier (*Réponse*, p. 8) prétend que dans les diptyques que nous possédons, il n'a vu aucun cas analogue à celui que rapporte la *vita*. Il n'avait pour se convaincre du contraire qu'à lire des diptyques du VIe siècle, par exemple, chez Migne, P. L. 18, col. 395-398 (note de l'abbé Duine).

4. *La vie plus ancienne des Samson*, p. 13-15. *Ammus* que l'on trouve aussi a vraisemblablement la même origine que Ammon.

tro, Espagne ; la Foux en Remoulins [1], Gard ; Irsch, province de Trèves : inscription mutilée). La liste de M. Fawtier est incomplète. Il eût trouvé dans le *supplément* de Holder : *Amo* (Tours) CIL. XIII 1010, 2944 bis, *Amo* (Bavai) 3044 b, *Amo* (près de Tongres) 30515. Voilà donc sept exemples d'*Ammo* ou *Amo*, dont six au moins en pays incontestablement anciennement celtiques. Celle de la Foux est particulièrement intéressante : *Esciggorix Ammonis* f. *Apollini*. Rien de plus celtique que le nom du fils. M. Fawtier s'en tire bien simplement : c'est le cas d'un Gaulois dont le père avait pris un nom romain : celui de Jupiter Ammon ! Ce serait donc là, logiquement, l'origine du nom des six autres *Ammo* des inscriptions ? Pour Anna, M. Fawtier, tout en constatant que ce nom se trouve dans quatre inscriptions d'Espagne, deux de Serbie, une de Dalmatie, une de Bordeaux, deux de la province de Trèves, nie aussi sa celticité. Il veut bien admettre que des Celtes aient porté ces noms, « mais conclure que ces noms sont celtiques, c'est exactement comme si de ce qu'en temps de crise russophile le nom d'Olga fut donné à un certain nombre de fillettes françaises, on voulait conclure qu'Olga est français ». Nous savons au moins d'où vient Olga ; si les noms d'Ammon et Anna que l'on trouve sur des points fort éloignés du domaine celtique ne sont pas celtiques, que M. Fawtier veuille bien nous dire où les Celtes les ont pris. Il triomphe de ce qu'on ne les a pas trouvés jusqu'ici dans l'île de Bretagne : je le renvoie à ce sujet aux *Inscript. Britanniae lat.* d'E. Hübner, quoique le nombre des inscriptions latines de ce pays se soit depuis l'apparition de cet ouvrage sensiblement accru. Il y verra que les seuls monuments abondants de la Bretagne romaine sont militaires, que les manifestations de la vie civile, sans excepter les *Instrumenta domestica*, sont plus rares que dans les autres provinces de l'empire romain. A côté d'Anna, des inscriptions donnent aussi [2] *Annicus* et même *Annius*. Les *Ammo* et *Anna* des inscriptions n'ont évidemment

1. M. Fawtier (*Réponse*, p. 6) cite de façon incomplète : *moulin de Foux, Gard*.

2. Mon confrère M. Blanchet en a trouvé des exemples dans *l'Année épigraphique* (*Revue Archéologique*).

rien à voir avec la Bible. L'exemple le plus ancien de l'introduction des noms de l'Ancien Testament chez les chrétiens d'Occident est de la fin du IVe siècle ; il y en a un autre de 406 (*Dictionnaire de Montigny*, p. 236, 516).

Dans sa *Réponse*, p. 5, M. Fawtier fait la remarque que j'ai insisté *particulièrement* sur la celticité de ses noms. Au point de vue linguistique, j'ai apporté les arguments qui me paraissaient militer en faveur de leur origine celtique : je viens, je crois, de les renforcer encore, mais je n'y attache pas la *moindre importance* au point de vue de la sincérité de notre hagiographe : qu'ils soient celtiques ou bibliques, peu importe. Des noms de l'Ancien Testament se sont introduits de bonne heure chez les Brittons, d'après leur vocalisme surtout qui est celui des mots latins empruntés du Ier au Ve siècle de notre ère. Ils remontent dans l'île à l'époque romano-chrétienne : le nominatif *Salomō* dont l'*ō* long final a été traité comme *ō* long celtique final, c'est-à-dire a pris la valeur d'*i* long en passant par *o* fermé et *ü*, a donné le vieux-gallois *Selim*, moyen-gallois *Selyv*. *Salomōnem* est devenu en vieux-breton *Salamün*, breton actuel *Salaun* ; *Samsonem* a donné régulièrement *Samzun*, nom courant sur les côtes du Morbihan, en particulier à Belle-Ile : cf. *Loc-samzun* en Melrand. *Samuēl* se trouve en vieux-gallois sous la forme *Samuil*, moyen-gallois *Sawyl*. De *Jacōbus*, on a eu en breton *Jegu*, *Jagu*. Le nom gallois *Deinioel*, breton Denouel remonte à *Daniēl*. *David* a donné en gallois et breton *Dewi*. On trouvera plus loin *Jonas*.

M. Fawtier m'invite obligeamment, pour achever de me convertir à l'origine biblique des noms d'Ammon et d'Anna, à parcourir l'Evangile de la Nativité. « Notre auteur a pillé ce texte, y a pris l'histoire de la conception tardive d'Anna, et *peut-être* même l'idée des verges d'argent. Nous voyons en effet dans cet évangile apocryphe Joseph et les autres candidats à la main de la Vierge venir au temple une verge à la main pour donner à la prophétie, selon laquelle celui qui devait épouser Marie verrait sa verge fleurir, l'occasion de se réaliser. *Il ne me semble pas douteux* [2] que notre hagiographe a pris là l'idée

1. On remarquera le *crescendo* de *peut-être* à *il ne me semble pas douteux*.

des verges offertes par les parents du saint, seulement il a donné une *coutume celtique analogue* [1] ». A propos de l'Évangile de la Nativité, je laisse la parole à l'abbé Duine [2]. « J'avoue ne pas voir la relation qu'il y a entre cet apocryphe et la *Vita Samsonis*. D'ailleurs l'Évangile de la Nativité n'emploie pas le nom d'Ammon. Quant à l'Écriture, *elle n'associe jamais ce vocable à celui d'Anna*. Le seul endroit où j'ai réussi à les trouver réunis est la légende de S. Jude-Quiriac, évêque de Jérusalem, fêté au 1er mai. Sa mère s'appelait Anna et le martyre qu'il endura sous l'empereur Julien convertit l'enchanteur Ammon (encore faut-il observer que *l'incantator* porte le nom d'un dieu païen). » Quant à l'emprunt à la Bible de l'idée de la verge, il faut vraiment être bien à court d'arguments pour le supposer. Il n'y a à peu près rien de commun entre le récit de la *Vie* et celui de la Bible. Ce *magister* auquel les parents du saint ont recours pour *faire cesser la stérilité d'Anna*, conseille au père d'offrir une verge d'argent de la taille de sa femme (lib. I, 3). Mieux inspiré (*Vie*, p. 37), M. Fawtier reconnaissait que le sacrifice des verges d'argent est un rite païen dont on a de nombreux exemples dans le *folklore gallois même* [3].

Il n'y a qu'un seul point intéressant dans cette querelle : y a-t-il véritablement parallélisme entre la *Vie* et la Bible en ce qui concerne la stérilité d'Anna ? Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de reproduire la réponse que j'ai déjà faite à cette question [4] : « J'irai jusqu'à admettre que le nom d'Anna ait induit, non point peut-être Henoc, mais un admirateur du saint plus éloigné de l'événement à crier au miracle pour la naissance tardive de Samson et à instituer ainsi un parallélisme flatteur pour le héros, mais, lorsqu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit bien vite qu'on est en présence d'un fait

1. *Réponse*, p 7.

2. *Objections*, p. 174. La forme *Ammwn* qu'on trouve en moyen-gallois est une forme relativement récente et littéraire. C. *barwn*, baron, etc. Régulièrement ont eût eu : *Ammän*.

3. Dom Plaine avait déjà fait la remarque que l'histoire des verges se retrouve dans la vie de St Brieuc.

4. *La vie la plus ancienne de s. S.*, p. 13-14.

qui n'a rien de surprenant. On a même là, il me semble, *une preuve frappante de la sincérité de l'hagiographe* : l'événement est hors de proportion avec les exagérations du commentaire ; l'auteur nous donne impartialement l'histoire vraie et la légende. En effet, si Ammon et Anna sont inquiets au sujet de leur postérité, c'est qu'Afrella (*Aurella*), sœur d'Anna, a eu trois fils, tandis qu'Anna reste stérile, et cependant, nous dit-il, elle *n'était pas plus âgée que sa sœur* [1]. D'ailleurs ce qui le confirme surabondamment et prouve que les époux n'étaient nullement dans un âge avancé, c'est qu'après Samson, ils eurent encore cinq fils et une fille [2]. »

Avec un scrupule peut-être excessif en pareille matière, M. Fawtier, ému du caractère légendaire et folklorique des exploits attribués à Samson par son panégyriste, a fouillé jusque dans la littérature scandinave pour trouver à notre saint un héros éponyme ! « *Il n'est pas impossible* qu'il y ait eu un héros nommé Samson connu à cette époque. Il y eut bien un peu plus tard Samson le Blond, fils d'Arthur, dont la saga nous raconte les exploits en Irlande, en Angleterre et dans le Bretland (Galles et Cornwall) ; on peut avec beaucoup de hardiesse admettre que notre rédacteur a enrichi le saint brittonique des exploits de son homonyme celtique, peut-être déjà en quelque sorte christianisé sous l'influence du clergé indigène [3] ». Ce morceau de haute critique littéraire est accompagné d'une note que je me reprocherais de ne pas reproduire : après avoir cité les éditions de la saga en question, M. Fawtier poursuit : « M. Henry G. Leach a eu l'obligeance de traduire pour moi ce texte scandinave ; *je dois reconnaître que les exploits du fils d'Arthur*, à part peut-être un combat contre une sorcière des eaux, *n'offrent aucune analogie avec ceux de notre saint* ; néanmoins il est curieux de constater que le théâtre de leur activité est le même [4]. » Sans commentaire.

1. Lib. 1, 2 : *desperato, itaque feminei uteri fœtu, non pro aetatis sed naturae inequalitate cum sorore.* Je rétablis le texte d'après des variantes. Celui de M. Fawtier a : *desperato itaque feminini uteri fœtum.*

2. Et non *quatre fils et une fille* comme je l'avais dit par mégarde et comme M. Fawtier me le fait remarquer.

3. *Vie*, p. 77-78.

4. Note 2 à la page 77.

Je signalerai à M. Fawtier un autre homonyme de saint, et cette fois dans le Pays de Galles : *Samson Vinsych* [1] ; mais pour lui épargner une déconvenue, je m'empresse de déclarer qu'il n'a rien de commun avec le nôtre.

A propos du nom de Henoc, je crois devoir citer intégralement la remarque de M. Fawtier dans sa réponse p. 8, note 6, parce qu'elle est caractéristique de ses procédés de discussion et de son tour d'esprit. « Qu'Henoc soit le nom celtique Senoc, c'est possible ; mais quand M. Loth déclare : « le nom d'Henoc n'a rien de biblique », il fait erreur : on le trouve *vingt* fois dans la Bible, comme on peut s'en rendre compte à l'aide de la première concordance venue. » Or j'ai écrit : « le nom du diacre Henoc n'a rien de biblique ; il est d'ailleurs hors de discussion. Il remonte à un vieux celtique **senāco-s* (irl. *senach*) » et en note, je renvoie aux *Inscr. Brit. Christ.* de Hübner. Il saute aux yeux que j'ai voulu dire que le nom de Henoc remontant à un vieux celtique *senāco-s* (et non *senoc*), nom d'ailleurs bien connu à l'époque chrétienne, ne pouvait être assimilé à son quasi-homonyme de la Bible. M. Fawtier affecte de n'avoir pas compris : il insinue que je ne connais pas le nom biblique et que je n'ai jamais ouvert une Bible ! je serais en droit de lui dire qu'il est impertinent : je me contenterai de lui prouver qu'il est léger et imprudent. La forme Henoc est excessivement rare dans la Bible : il n'y en a guère, je crois, qu'un exemple : Eccli : XLIV, 16 : *Henoc* placuit... La forme courante est Henoch (Genèse : IV, 17, 18 ; V, 18, 19, 21, 22, 23 ; XXV, L ; Exode : VI, 14 ; Nombres : XXVI, 5 ; Eccli. XLIX, 16). Cf. Epître aux Hébreux : XI, 5 : Henoch ; Epître de Jud, 14 : Enoch. Dom Gougaud (*Chrét. celt.*, p. 261) remarque que l'exceptionnel destin d'Elie et *Enoch* a extrêmement frappé l'imagination celtique. Il donne (p. 263) des preuves de la circulation du fameux livre d'*Enoch* chez les Celtes. Le fragment d'une version de ce livre, ajoute-t-il, s'est conservé dans un manuscrit du VIIIe siècle, d'origine bretonne. En vieil irlandais, on trouve *Enoch* et *Enóc* [2] (*-óc* imité de la terminaison irlandaise

1. J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, 267.

2. Whitley Stokes and Strachan, *Thesaurus palaeoh.*, I, 496, 505 ; II, 309;

bien connue *-óc*). En gallois, on peut citer *Enoc* (Livre de Taliessin, Skene, *Four anc. books of Wales*, II, 123, 18).

Même page de la *Réponse*, note 3, à propos d'Umbraphel, M. Fawtier me rappelle aux saines méthodes linguistiques : « je doute d'ailleurs *qu'un nom quelconque soumis au traitement auquel M. Loth soumet celui d'Umbraphel ne donne quelque chose de brittonique* ». Cette fois, c'est surtout de l'outrecuidance. Tout celtiste, versé particulièrement dans l'étude du brittonique, décomposera ce nom comme moi : il n'y a d'incertitude que pour le sens et peut-être la forme de *-phel*. Les composés en *ambi-ro*, forme vieille brittonique de *umb-ra*, sont bien connus aussi bien en goidélique (**embi-ro-*) qu'en brittonique. La conservation de *b* est un trait archaïque intéressant. Au surplus, je me suis assez clairement expliqué au sujet de ce nom pour tout esprit [1] attentif, sans qu'il soit nécessaire d'insister.

M. Fawtier (*Réponse*, p. 1-10) résume d'une façon incomplète et inexacte ce que j'ai dit du nom de l'évêque Tigernomalus. « Selon M. Loth, ce nom se trouve avec la même forme... dans une inscription chrétienne... du Cornwall [2]... les caractères, d'après Hübner, sont du VII-VIIIe siècle. M. Loth remarque d'ailleurs lui-même que l'on trouve la forme Tigernomaglus dans la vie de saint Paul Aurélien écrite en 884 par Wurmonoc. On ne peut donc se servir de la forme Tigernomalus pour dater la Vita Samsonis du VI-VIIe siècle plutôt que du IXe. » Le fait que le nom se trouve avec la même forme à peu près à la même date, dans une inscription chrétienne du Cornwall — fait déjà fort intéressant à constater — m'a fait tout justement douter qu'il faille assimiler Tigernomalus à Tigernomaglus : « il n'est cependant pas sûr que le second terme soit *maglo-s* (chef), en raison de la concordance de la *forme cornique et de la forme bretonne, évidemment indépendantes l'une de l'autre* [3]. » Contrairement à ce que les lecteurs de

1. *La vie la plus ancienne de s. S.*, p. 16.

2. Je l'ai citée : *Conetoci filii Tigernomalus* (*La vie la plus ancienne de s. S.*, p. 18).

3. Une faute dans l'inscription latine pour un nom aussi connu est invraisemblable. On peut penser à un second terme *-amali* pour *samali-*, semblable. Ces composés sont très communs en irlandais. En vieil irl. on a

M. Fawtier pourraient supposer, je n'ai pas fait état de la forme *Tigernomalus* pour dater la vie.

Dans mon étude sur la vie la plus ancienne de saint Samson, j'avais impartialement fait remarquer que la forme Guedianus, nom du chef des adorateurs de la pierre levée en Cornwall, ne pouvait guère être antérieure au IX-Xe siècle, plus exactement à la première moitié du IXe siècle [1], et qu'il y avait là, *à n'en juger que par les manuscrits;* un argument en faveur de la thèse de M. Fawtier. Mais l'abbé Duine m'ayant rappelé que la forme Widianus existait dans la *vita secunda* du IXe siècle, j'en avais conclu que les manuscrits dont s'était servi l'auteur de cette vie et Baudry [2] même étaient plus anciens que ceux sur lesquels repose actuellement la *prima*. M. Fawtier déclare tout net que le rédacteur de la *secunda* est un moine neustrien et qu'il n'y a pas à tenir compte de la forme *Widianus*, les scribes francs confondant constamment *gu* et *uu*. Il va même plus loin : s'emparant de la chronologie que j'ai indiquée pour Guedianus, il y voit une confirmation de sa théorie.

« En définitive, si l'on doit attacher quelque importance à la graphie de ce nom, nous avons le fait indiscutable des 17 manuscrits de la rédaction B (rédaction la plus ancienne), nous ayant conservé le passage où intervient le comte cornouaillais, qui tous l'appellent Guedianus, forme qui ne peut être antérieure au IX-Xe siècle [3]. »

encore conscience du sens de *-amail*, mais le mot, en réalité, est devenu un vrai suffixe : irl.-moderne : *tighearnmhail* (**tigerno-samali-*), impérieux, dominateur (semblable à un chef, primitivement). Notre Tigernomalus, dans ce cas, devrait s'écrire *Tigernamalus*. En vieux breton, il y a de ces composés : *Uur-hamal*, *Uuiu-hamal* (cart. Redon) ; cf. *Book of Lelandav : Gurhaval. Hamal*, moyen bret. *haval* était usité isolément dans le sens de *semblable*, d'où, par conscience étymologique, la conservation de *h* intervocalique pour *s*. Mais il est fort possible qu'à une époque plus reculée, dans des composés remontant au vieux celtique, *s* ait complètement disparu. Dans les inscriptions oghamiques les plus anciennes (Ve siècle), il n'y a plus trace de *s* intervocalique.

1. L'exemple le plus ancien de *gu-* pour *uu-* est de 833 dans le Cart. de Redon, très riche en noms commençant ainsi : *Guor-gomed* ; cf. 834 *Gulugan*.

2. Baudry a pris le nom dans la *secunda*.

3. Réponse, p. 9.

Je vais étonner M. Fawtier en lui prouvant qu'il n'a jamais été plus mal inspiré : défaut de méthode, absence de critique sur le texte même, conclusion hâtive, faussée par une étude incomplète de la question en cause : voilà ce qui ressort de son argumentation ; en un mot en raccourci les principaux défauts de sa thèse. Tout d'abord, l'accord des 17 manuscrits prouverait qu'ils remontent à un manuscrit unique, et se sont copiés les uns les autres. S'ils remontaient à des sources différentes et donnaient des versions indépendantes, leur accord sur la forme du nom en question serait plus impressionnant et l'argument aurait plus de poids, sans être le moins du monde décisif. Or M. Fawtier ne nous donne qu'un aperçu très sommaire de ses 17 manuscrits ; il n'a pas essayé de se rendre compte des rapports de dépendance où ils peuvent se trouver vis-à-vis les uns des autres et notamment vis-à-vis du manuscrit de Metz. Ensuite, si la forme Guedianus est bien du IXe siècle, il ne s'ensuit nullement que la vie le soit. L'abbé Duine lui fait remarquer à ce propos qu'il pourrait tout aussi bien rejeter au IXe siècle (et plus sûrement au Xe) la *Vita Columbani* de Jonas de Bobbio, mort dans la deuxième moitié du VIIe siècle, car elle mentionne un disciple breton appelé *Gurgar*, forme contemporaine de Guedian, comme *Wrcar* serait une forme contemporaine de Widian [1]. La critique de son propre texte, pour ne pas dire *la critique des textes* en général si nécessaire cependant en hagiographie, ne paraît pas préoccuper M. Fawtier, comme j'ai eu déjà le regret de le constater et comme j'aurai encore l'occasion de le faire. Maintenant la forme Guedianus comme la seule sincère et en tirant argument en faveur de sa thèse, il devait se demander si son texte ne recelait pas quelque autre exemple de ce genre de graphie. Or, il y en a un au chapitre premier du livre premier, qui prouve, sans conteste, que la forme sincère est non pas *Guedianus* mais *Wedianus*. On y lit que le père de Samson, Ammon est d'une famille *Demetienne* (*Demetiano ex genere*) et que sa mère Anna est originaire : *Dementia* (ms. de Metz); *Deventia*, (9 mss.). La leçon qu'il faut rétablir est *Deuuentia*,

1. Objections, p. 176 et note.

décomposer en : *de Uuentia* : elle est de la province de Gwent : sur ce point tout le monde est d'accord. Ce qui a empêché le changement de *Uuentia* en *Guentia*, c'est que les scribes qui ont rajeuni *Wedianus* en *Guedianus* ont pris *deuuentia* pour un seul mot, pour un nom propre *Deuuentia* [1]. J'espère que M. Fawtier ne se croira plus obligé désormais de soutenir contre toute vraisemblance que le rédacteur de la *secunda* est un moine neustrien. On ne saurait, en effet, suivant l'expression de l'abbé Duine, commettre une erreur plus achevée et, on pourrait ajouter, moins excusable. « Le critique oublie que nous avons insisté plusieurs fois, depuis la publication dont il présente aujourd'hui la défense, sur le caractère entièrement *dolois* de la *secunda* et il oublie, chose plus grave, que cette rédaction de la seconde moitié du IXe siècle aurait été écrite difficilement à Pental, monastère ruiné et ravagé par les Normands en 851 ». Pour saisir l'origine doloise de la seconde rédaction samsonienne, il suffit de remarquer avec quel soin l'hagiographe inscrit le nom de la petite rivière qui passe auprès du monastère, et la légende du puits de la cathédrale, et l'étymologie en calembour du nom de la localité. Il augmente le nombre des miracles dans l'église ou dans la région de Dol. Il insiste sur les rapports du bienheureux avec la royauté bretonne et sur la reconnaissance de la métropole nouvelle par l'autorité *impériale* du roi de Paris ; aussi, c'est la *secunda* qu'a suivie le poète dolois du commencement du Xe siècle ; c'est la *secunda* que les clercs dolois ont répandue dans leur exil ; c'est la seule qu'ils aient gardée dans leur exil ; c'est celle qu'a retouchée littérairement l'archevêque Baudry ; c'est celle dont les manuscrits se rencontrent à la périphérie de la Bretagne [2].

Je viens de faire la preuve qu'il a existé des manuscrits plus anciens que ceux que nous possédons. Je signalerai à l'appui,

1. Il faut remarquer que pour Ammon, une ligne plus haut, on lit qu'il est : *Demetiano ex genere* et que *ex* manque dans 6 mss. Les formes correctes au lieu de *Demetia* et *Uuentia* seraient : *Demetā* ou *Demetās* et *Uuentā* ou *Uuentas*. *Gwent* représente *Ventā*. La forme v. gall. *Demet*, moyen gall. *Dyved* suppose également *Demetā*.

2. Objection p. 176.

dans la table des chapitres du livre premier, le nom *Pretannia* (mieux *Pretania*), forme très archaïque et parfaitement correcte du nom indigène de l'île de Bretagne [1]. Elle a été évidemment prise pour un barbarisme par les scribes de nos manuscrits et remplacée dans le corps de l'ouvrage par la forme courante *Britannia*. On la chercherait en vain dans le *Book of Llandav* et dans les *Lives of Cambro-british saints*. J'irai plus loin : on peut affirmer sans trop de témérité que nous ne possédons pas la rédaction primitive dans toute sa pureté. Dans une lettre récente, M. l'abbé Duine me donne les raisons qu'il a lui aussi de croire à une rédaction antérieure. « Je croirais volontiers que l'amplificateur du VIIe siècle qui a fait son travail en deux fois (la deuxième partie n'est qu'un *sermo*) n'a pas développé toutes les indications qu'il avait sous les yeux. Ainsi n'a-t-il rien dit du contrat de Saint-Germain-des-Prés avec Pental (*Vita sec.* lib. 2, c. 10, 11), contrat qui devait être mentionné dans la *vita primigenia*, car le synchronisme est exact, et il est inouï de trouver un synchronisme exact dans les *vitæ* qui ne sont pas à peu près contemporaines du héros. On trouve des fautes chronologiques même dans des pièces comme les *Gesta sanctorum rotonensium*. Et la meilleure preuve que l'Anonyme s'est lassé dans ses efforts de rédaction, c'est qu'il n'a pas *littérature* tout ce qu'il avait sous les yeux, par exemple la mort du saint (et la *secunda* au contraire, n'a pas manqué de faire le morceau que la *prima* avait négligé). La prima annonce la destruction de 4 serpents, mais ne s'arrête à peindre que le cas de 3 serpents. Évidemment l'auteur faisait du développement et trouvait que c'était très difficile. Vers la fin du *liber* I, il marche plus rapidement et peut-être en quelques endroits ne fait-il que reproduire la notice plus brève du diacre Henoc ».

Il y a aussi dans la rédaction que nous possédons des traces évidentes de remaniements et d'interpolations. Le miracle de la colombe envoyée du ciel, se posant sur la tête du saint

1. Cf. p. Loth, *La première apparition des Celtes en Gaule et dans l'île de Bretagne*, *Revue Celt.*, 1922. Deux des mss. de M. Fawtier seulement donnent la table des chapitres qui paraît assez altérée. L'abbé Duine me fait remarquer : *ad amores* pour *ad Ammonem* (Fawtier, *Vie*, p. 93, ligne 8).

pendant qu'on l'ordonne diacre, est reproduit dans le récit de l'ordination épiscopale dans des termes parfois absolument semblables, mais avec de curieuses différences : le narrateur a voulu mettre un peu de variété dans la réédition qu'il en donne, son imagination est courte : je mets les deux textes en regard :

LIB I. 13	*LIB I. 44*
Vidit sanctus papa una cum magistro Eltuto *columbam cælitus emissam* per fenestram sursum apertam descendere [1] et *super Samsonem, non ut est moris avi*, fugitare vel volitare, sed semper sine ullo penniculi motu, *discurrentibus ubique* [2] *per ecclesiam ministris immobiliter stare.*	Omnes ibi adstantes viderunt *columbam cælitus emissam* vocem [3] consuetam reddere atque *super eum* tamdiu *immobiliter stare* usquequo perfunctus [4] perfecte est atque ordinatus episcopus, *non ut est avibus moris*, pro adstantium tumultu et *pro ministris per ecclesiam discurrentibus loco movebatur.*

On remarquera que le miracle de la colombe, lors de l'ordination épiscopale, est vu par tous les assistants. Mais il s'en produit aussitôt un autre, qui lui n'est vu que par *trois* privilégiés (lib. I, 44) : *cantante autem illo (Samsone) eodem die missam praesentibus omnibus, visum est Dubricio papae et duobus egregiis monachis quasi ignem de ore ac naribus erumpere atque, quod est majus omnibus, ab eo die quando presbyter fuit usque ad felicem finem suum, quando missam cantabat, angeli semper Dei sancti ministri altaris ac sacrificii apud ipsum fiebant oblationemque cum suis manibus illo solo vidente frangebant.*

Ce dernier miracle eût été à sa place dans le récit de l'ordination de Samson comme prêtre : on le chercherait en vain dans le chapitre qui en traite (lib. I, 15). C'est une addition ou transposition évidente. Le miracle de la colombe en revanche, y est rappelé ; *quale signum quod cælitus visum est quando dia-*

1. Manque dans texte : *var. descendere* dans 3 mss.
2. Var *undique*.
3. Texte : *vicem* ; var. *vocem*.
4. Il y a plusieurs variantes à *perfunctus* très voisines l'une de l'autre ; j'en cite une : *quoadusque ordinatio episcopalis expleretur atque ita ordinatus episcopus est* (L. M.). Ce sont des explications de *perfunctus est* qui est la bonne leçon : cf. lib. I, 43 : *perfuncto itaque ab eis secundum morem integro episcopo.*

conatus accepit officium, tale etiam quando presbiteratus functuram accepit, isdem tantum tribus quibus prius fuerat visum..... comparuit. Il est plus compliqué lors de l'ordination au diaconat. En effet, tout d'abord, la colombe lorsqu'elle se pose sur la tête de Samson n'est vue que de Dubrice et Eltut. Elle n'est vue par trois personnes que lorsqu'elle se place sur l'épaule de Dubrice pendant qu'il lève la main pour le *confirmer* diacre [1].

Le comte Guedianus ayant prié Samson de le débarrasser d'un serpent qui désolait la contrée, Samson, avec un seul compagnon, se rend à l'antre du serpent sur le bord d'un fleuve, y pénètre, lui jette autour du cou sa ceinture et le précipite d'une grande hauteur en le condamnant à mort au nom de Jésus-Christ. Pour reconnaitre ce service, le comte fait bâtir un monastère près de l'antre (lib. I, 80). Ce miracle est reproduit dans ses principaux traits, dans le récit de la fondation de Pental. Le roi Childebert, qui a entendu parler de l'histoire du serpent du Cornwall, et qui lui aussi voit ses domaines ravagés par un serpent également, demande à Samson de l'en délivrer. Celui-ci, avec deux compagnons, se rend à l'antre du monstre situé près de la Seine (*Sigonam*). Il somme le serpent de venir le trouver, lui jette son *pallium* autour du cou, l'entraîne et lui ordonne de traverser la Seine et de se cacher sous un rocher. Le roi reconnaissant fait édifier *un magnifique monastère à l'endroit où Samson avait chassé le serpent* (lib. I, 58, 59). Il est clair que le nom du monastère devait se trouver dans la rédaction primitive.

Il y a aussi d'évidentes lacunes. J'en ai signalé une importante plus haut d'après l'abbé Duine. Il y en a d'autres si on se rapporte à la *secunda* [2].

1. Et non solum hoc, sed etiam episcopo manum ad firmandum eum diaconem super eum levante, illa, quod est mirabilius, *columba, cœlitus, ut jam dixi, emissa* in scapulam dexteræ ejus, descendit et, ibi constanter mansit tamdiu donec officium ab episcopo consummaretur totum. Hoc nemini in ecclesia admirabile fuit quippe quia *nemini visibile fuit nisi tantum episcopo ac magistro supradicto et uni diacono qui calicem tenebat.* Le texte porte *levantem ;* var. *levante.* Au lieu de *ibi* le texte a : *ibit* ; aucune variante n'est cependant indiquée. (Lib. 3, 13). *Jam dixi* est à noter.

2. Sur la valeur de la *secunda*, cf. J. Loth, *La vie la plus ancienne de s. S*, p. 2-3.

Eltut joue un rôle important dans la formation et la vie de Samson. On s'attendait à voir mentionner sa mort peu de temps après l'ordination de son disciple à la prêtrise et aussitôt après son passage au monastère de Piron, en tout cas avant son élévation à l'épiscopat. Il disparaît brusquement de la scène. C'est au contraire, aussitôt après que Samson enfant lui a été confié, que l'hagiographe nous fait le récit de la mort du vieillard accompagnée de circonstances merveilleuses (lib. I. 8) : il tient ses renseignements des moines du monastère d'Eltut où il nous dit avoir été lui aussi (ibid. 7).

L'hagiographe ne mentionne pas davantage la mort de Dubrice qui, il est vrai, a pu avoir lieu après l'émigration de Samson.

Les redites et incohérences de la vie, les lacunes même, peuvent être mises sur le compte de la tradition orale dont les méfaits, chez les écrivains les plus sincères, ont été maintes fois constatés [1].

Mais il n'est pas moins incontestable, d'après ce qui précède, que nous ne possédons pas la rédaction du moine de Dol, vivant dans le même monastère avec le vieillard octogénaire, neveu de Henoc, dans toute son intégrité. L'*ancienneté* de la Vie n'en est pas atteinte, mais je ne me dissimule pas que son *autorité*, dans une certaine mesure, surtout pour des faits d'importance secondaire, en est quelque peu diminuée.

C'est avec une singulière disposition d'esprit, semble-t-il, que M. Fawtier aborde la question des voyages de l'hagiographe aux lieux habités ou visités par Samson en Galles et

1. La mémoire est en jeu chez celui qui rapporte les faits soit par ouïdire soit comme témoin oculaire, et chez celui qui les recueille et les met par écrit ; double source d'erreur, *même si les souvenirs sont récents*. « La mémoire même la plus sûre et la plus tenace, est toujours fuyante par quelque endroit et en même *temps invinciblement créatrice*. Je sens que je serais fort empêché, à l'heure qu'il est, de raconter avec fidelité, les choses de mon enfance et de ma jeunesse et les faits même où j'ai été le plus directement et le plus douloureusement intéressé. — Tout acte de la mémoire *altère son objet*. — Personne n'est seulement capable d'écrire avec vérité sa propre histoire, il arrive même que, de très bonne foi, nous donnions successivement de notre vie, des versions différentes ». (Jules Lemaître. *Contemporains*, sixième série, p. 98-99.)

en Cornwall. On dirait qu'il assimile le moine de Dol à un voyageur moderne partant pour un voyage d'exploration à la recherche des traces d'un personnage depuis longtemps disparu, dont le souvenir était à peu près complètement effacé : tel certain jeune savant, intimement connu de M. Fawtier, qui n'a rapporté de son expédition dans les mêmes contrées que des hypothèses et des racontars *topographiques*. Les conditions étaient tout autres pour l'hagiographe. Les relations entre Dol et l'île devaient être continuelles, intimes. Notre moine n'allait pas à l'aventure, son itinéraire était tout tracé. Il n'allait pas dans un pays étranger : dans l'île bretonne il trouvait la même langue, les mêmes mœurs, des traditions et souvenirs communs. de communes aspirations, les mêmes habitudes religieuses.

Bien des siècles après, les rapports ont continué, presque aussi intimes entre l'Armorique bretonne et le Cornwall. J'ai prouvé, dans la Revue Celtique, d'après un document officiel, qu'au temps même de Henri VIII, le cinquième de la population mâle susceptible de payer l'impôt dans la Hundred de Penwith, était originaire d'Armorique.

D'après M. Fawtier, l'hagiographe ne nous apprend guère, en dehors de quelques traditions folkloriques, que des légendes *topographiques* [1]. Il me semble, au contraire, que ce que veut nous faire connaître notre Dolois, est suffisamment précis. Il n'est pas allé en Irlande, quoique les relations entre ce pays et le pays de Galles fussent faciles et continuelles. Le Sud de Galles avait reçu des colonies scotiques. On admet comme un fait certain l'immigration dans cette zone, vers le IIIe siècle de notre ère d'une importance fraction de la tribu des Dési.

La *Cell Muine*, le *Moniu* du vieux gallois, plus tard *Mynyw* (Saint David), est mentionné fréquemment dans les vies des saints irlandais. La vie légendaire de saint David nous l'y montre en lutte avec un *magus et satrapa, Scotus genere*, du nom de Boia. Certaines inscriptions oghamiques où paraissent

1. J'avais pensé que M. Fawtier mettait en doute la réalité du voyage de l'hagiographe Il me fait remarquer qu'il n'en est rien (réponse, p. 70). M. Fawtier est vraiment bien indulgent : s'il a affaire à un faussaire, pourquoi l'admettre ?

des noms incontestablement irlandais prouvent la persistance au v-vi^e siècle de certains éléments de cette nation ou peut-être des établissements nouveaux, sporadiquement, dans le Sud [1]. C'est en Galles que l'hagiographe a appris qu'au cours de son voyage en Irlande Samson avait séjourné *in arce Etri* [2]. Suivant une suggestion de mon ami R. I. Best, le savant bibliothécaire de la *national Library* de Dublin, j'ai pu l'identifier avec un des endroits les plus célèbres de l'Irlande, *Dún Ét(a)ir* (*Dún Ed(a)ir*), aujourd'hui le promontoire de Howth, à l'extrémité de la baie de Dublin. *Benn Edair* est également bien connu et devait désigner plus spécialement le sommet du promontoire (*benn*, pointe). *Raith Édair* est également dans le voisinage.

Dún Édair répond parfaitement aux données de la Vita. *L'arx Etri* était sur les bords de la mer ; Samson s'y embarque et retourne dans le Sud du pays de Galles *vento aquilone* ; sa navigation dure deux jours. M. Fawtier veut bien avouer qu'il est *très probable* que j'ai raison.

Passant de Galles en Cornwall, Samson, par une navigation heureuse arrive *ad monasterium Docco* (var. *Doccovi*) [3]. Il avait ses raisons pour s'y rendre. Il y avait, en effet, un monastère du même nom dans le Pays de Galles, qui a subsisté longtemps, le souvenir en reste encore fort clair dans le nom de deux paroisses : *Llan-Docha Fawr* (*Llan-dochau* le Grand) et *Llan-docha Fach* (*Llan-dochau* le Petit) près de Cowbridge.

1. M. Fawtier remarquant (*Vie*, p. 40) que l'alphabet qu'apprend Samson contient *vicenas eleas*, c'est-à-dire *vingt lettres*, en admettant que *eleas* soit une abréviation d'*elementa*, a supposé qu'il s'agissait de l'alphabet oghamique, qui comptait 20 lettres. Il n'est pas prouvé que cet alphabet ait compté exactement *vingt* lettres (John Macneill, *Notes on ir. ogh. Inscr. : Proc. of the roy. Ir. AC.* XXVII, S. C. n° 15) ; *vicenas* comme en convient M. Fawtier, ne signifie *pas vingt* ; *eleas* pour *elementa* est bien risqué : s'agirait-il de la numération par *vingt* ? *Eleas* rappelle le vieil-irl-*éle*, prière, incantation (Windisch, *Tain bó Cúalnge*, p. 344).

2. *Étri*, avec *e* long, remonte à une forme plus ancienne **Entri*. Le groupe intervocalique *nt*, dans les inscriptions oghamiques les plus anciennes (ve siècle), est réduit à *d*. Dans les inscriptions bilingues du Pays de Galles, en latin, *nt* réduit est écrit *t*, comme plus tard en vieil-irlandais.

3. Les chartes *du Book of Llandav* mentionnent comme témoins plusieurs

Saint Docco était abbé et évêque d'après les Annales d'Ulster à l'année 472 : *quies Docci episcopi sancti abbatis Britonum*. Le *monasterium Doccovi* du Cornwall était sans doute une filiale du monastère gallois. On fait généralement débarquer saint Samson dans l'anse de Padstow, dans l'estuaire de la Heyl sur la côte Ouest. J'ai montré que les objections de M. Fawtier à cette opinion étaient sans valeur [1]. Ce n'est pas cependant précisément dans l'anse même de Padstow que le saint débarque. En effet, quand il se décide à partir pour l'Armorique et à aller s'embarquer sur la côte est, il laisse son navire au monastère où il a abordé [2].

Il avait simplement remonté un bras du fleuve qui part de la rive nord de l'estuaire et atteint la paroisse de Saint-Kew ; il est navigable jusqu'à Amble et Penpont ; une barque, un *coracle*, par exemple, pourrait même remonter un peu plus loin. Amble est à 1 mille 3/4 de l'église actuelle de Saint-Kew et 2 milles de Lanhoe [3]. Les terres même du monastère pouvaient toucher le fleuve. D'après une vie de saint Petroc,

abbés du monastère de St *Dochov* ou *Docguinn* (génitif *Docguinni*, *Docunni* ; sur ces formes, cf. f. J. Loth, *La vie la plus ancienne de s. S.*, p. 25) ; p. 140 Eutigirn, abbas Docguiunî ; p. 145 Saturn abbas Dochou ; p. 147 Sulgen abbas Docguiuni ; p. 148 Sulgen abbas Docunni ; p. 149 Iudhurb abbas Docunni ; p. 152 id. ; p. 175-8 ; 184-7 Saturn abbas Docunni (id. p. 198, 196). Un Saturn abbas Docunni signe dans deux chartes avec l'évêque Trichanus qui paraît avoir vécu au VIIIe siècle. Du temps de l'évêque Joseph et de son successeur Herwald, sacré en 1049 et mort en 1104, il n'y a plus d'abbé ; il y a un *sacerdos* ou *presbyter* : p. 249 Tecguaret sacerdos Docunni ; p. 258, id. ; p. 261 (du temps de Herwald). Catguaret presbiter s. Docunni ; p. 272, Iohannes presbiter S. Docunni. *Docha* dans *Llan-dochau* représente une prononciation populaire de *Dochau*, v. gallois *Dochou*.

1. *La vie la plus ancienne de s. S.*, p. 22-24.

2. Lib. I, 47 : dimittens (texte *dimittente*, var. *dimittens*) *in eodem loco navem suam* ; cf. c. 46 : *audientes autem fratres, qui erant in hoc loco* : deux lignes plus haut, on lit : *ad monesterium quod vocatur Docco... felici perrexit itinere*. Inutile de dire que M. Fawtier n'y a rien vu.

3. A ma prière, le Rev. Tho. Taylor avait demandé des renseignements à ce sujet à son confrère, le Rev. J. D. Jackson, *vicar* de Saint-Kew. C'est la communication de ce dernier que j'ai utilisée. On a découvert dans le *vicarage* même de Saint-Kew une fontaine sacrée (*a holy well*), ce qui en Cornwal n'est pas sans importance.

conservée dans un manuscrit de XV-XVIe siècle, très pauvre en faits précis, Samson aurait séjourné quelque temps dans le voisinage. Petroc et son compatriote cohabitent quelque temps. L'ermitage de Samson était situé : *secus littus juxta amnem Hailem* : Hail, au moyen âge *Heyl*, était le nom que portaient les rivières Camel et Alan (Allen) réunies *en rencontrant le flot de la mer* (Norris, *Cornish Dramas* II, p. 503).

Échappant un moment à la hantise des *légendes topographiques*, M. Fawtier s'était écrié à propos du *monasterium Docco* : « voilà une *précision* topographique [1] » mais après de laborieuses investigations, il est allé chercher le lieu d'atterrissage du saint « sur la côte septentrionale du Devonshire, non loin d'Ilfracombe, près de la baie de Barnstaple, où commence la grande voie naturelle, *suivie aujourd'hui par la ligne du chemin de fer Barnstaple-Exeter qui mène sur la côte méridionale presque exactement en face de la région de Dol* [2] ». Ce qui achève de déterminer son choix, c'est qu'il y a là une petite baie portant le nom du saint : Sampson's Bay : « c'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher le lieu d'atterrissage de saint Samson ». Voilà M. Fawtier, à son tour, victime d'une légende topographique !

Dans sa *Réponse* p. 10, note 4, M. Fawtier reconnaît que dans mon identification de *Docco* avec Lanowe près de Saint-Kew, j'ai *philologiquement* raison, mais *cette fort intéressante identification* se heurterait à des difficultés topographiques. « En effet de Lanowe à Saint-Sampson de Golant, où M. *Loth s'accorde avec moi* [3] *pour placer le lieu d'embarquement de notre saint*

1. *Vie*, p. 59.

2. Ibid., p. 60. La ligne Barnstaple-Exeter se raccorde à Exeter avec d'autres lignes plus importantes.

3. L'étude de M. Fawtier n'est pour rien dans l'opinion que j'ai émise sur le lieu d'embarquement du saint, pour une bonne raison : *c'est qu'il n'y a rien* (*Vie*, p. 60-62). Je me trompe : il y a le nom de la paroisse de saint Sampson sur la rivière Fowey, *mais c'est encore une légende topographique*. J'ai en revanche, montré que *l'embouchure de la Fowey est très vraisemblablement l'endroit d'où Samson* s'est embarqué pour l'Armorique. Au XVIe siècle au témoignage de Lelant, le trajet considéré comme le plus court du Cornwall en Armorique, était de Fowey au passage du Four. Le souvenir de cet événement est marqué par le nom de la paroisse de Saint-Sampson, bien connu

pour l'Armorique, il y a 25 kilomètres [1], une petite journée de marche. Or la *Vita* indique incontestablement que Samson fait un assez long voyage pour aller de Docco à son lieu d'embarquement. C'est pendant ce voyage que se produit le miracle de la résurrection du jockey dans le *Pagus Tricurius* ; le texte s'exprime ainsi : quadam autem die cum per quendam *pagum quem Tricurium vocant deambularet*. Si Docco est Lanowe, il faudrait que l'hagiographe fût peu au courant de la topographie, car Lanowe est dans le *Pagus Tricurius* et en se dirigeant vers le *mare austreum*, on sort du *Pagus Tricurius*, après 10 km. de marche.

Comme M. Fawtier *semble* parler sérieusement, je me résigne à faire taire ses scrupules. Il ne ressort nullement du texte que Samson se soit proposé de se rendre en droite ligne, par le plus court chemin, du *monasterium Docco* à son lieu d'embarquement. L'expression *cum deambularet* indiquerait le contraire : il n'a pas de contrat fait, avec délai fixé pour le temps du voyage, avec une entreprise de déménagement, ou de transports : il voyage avec ses propres *impedimenta*, assez sérieux pour s'opposer à une marche rapide : un *plaustrum* pour : *spiritualia utensilia sua atque volumina* : une voiture apportée d'Irlande attelée de deux chevaux [2]. Il faut y ajouter

par le roman de Tristan. La demeure du roi Marc, Lancien, est dans cette paroisse, et c'était à l'église de Saint-Samson que Iseut et Marc allaient faire leurs dévotions. En face, de l'autre côté de la rivière est Sains-Winuow ; dans le voisinage sont des paroisses portant le nom de *Mewen* et *Austole*, deux compagnons, dit-on, de Samson, honorés aussi en Armorique. Si l'hagiographe ne mentionne pas ces lieux, c'est indirectement une preuve de l'antiquité de ces sources. Les paroisses portant les noms de ces saints n'étaient pas encore établies ou ne leur étaient pas encore dédiées (*La vie la plus ancienne de s. S.*, p. 28). Le nom de la paroisse de Saint-Sampson conserve le souvenir d'un fait historique ; c'est tout le contraire d'une légende topographique. Dans les gloses corniques à Smaragdus, gloses du IXe siècle, au-dessus de *pleps*, le glosateur a écrit *Golant*.

1. De Lanowe à Saint-Sampson (*via* Bodmiu ; M. Fawtier ne précise pas), il y a, m'écrit le Rev. Tho. Taylor, 17 milles 1/2. Il faut en compter 3 de plus, c'est-à-dire 20 milles 1/2 jusqu'à l'embouchure de la rivière Fowey.

2. Ce détail n'est pas sans intérêt. L'auteur aurait pu en faire état, sans doute avec d'autres, pour *corser* le récit du voyage en Irlande.

les bagages de ses compagnons. Divers accidents ont pu ralentir sa marche, l'obliger à plus d'un détour. Il n'a pu, par exemple, se soustraire à une œuvre d'apostolat, comme le renversement de la fameuse idole et la conversion de ses adorateurs. C'est après cet exploit qu'il détruit le serpent qui dévastait le pays ; un monastère est construit près de l'antre du serpent et Samson, pendant la construction, séjourne quelque temps dans l'antre même (Lib. I, 50, 51, 52).

(*A suivre.*) J. Loth.

---

*TANNOIALUM

Sans prétendre à être complet, Auguste Longnon a recueilli un assez grand nombre de noms de lieu terminés, sous leur forme la plus ancienne, en *-oialum*, et dont le premier terme est manifestement emprunté au règne végétal : Aballoialum « pommeraie », Cassanoialum « chênaie », Lemoialum « ormaie », Vernoialum « aunaie », etc. [1]. Je crois pouvoir ajouter à cette série un type *Tannoialum, dont le sens, plus que vraisemblable, doit être « chênaie », du radical tann-, commun au celtique et au germanique [2].

De l'existence de ce type onomastique on trouve au moins deux témoignages assurés :

I. — Dans le département de la Haute-Loire, arr. du Puy, canton de Vorey, commune de Saint-Pierre-Duchamp, un hameau porte le nom de *Tanaüs*. Les anciennes formes relevées dans le *Dict. topogr.* de ce département [3] sont les suivantes : *Tanoïyolh*, 1311 ; *Tanneol*, 1314 ; *Tanneyol*, 1325 ; *de Tanolio*, 1406 ; *Taneoux*, *Tannoux*, 1500 ; *Taneaux*, 1522 ; *Tanayoux*, 1695 ; *Tanabus*, 1820.

Une grande analogie se remarque entre l'évolution de ce nom de lieu et celle du hameau de *Couteaux*, commune de Lantriac, canton de Saint-Julien-Chapteuil, arrondissement du Puy, pour lequel le *Dict. top.* donne les formes suivantes : *de Coltejolo*, v. 970 ; *villa que dicitur Coltigulo*, *villa Cultiguli*, v. 1100 ; *Villa de Coyteol*, 1280 ; *Couteyol*, 1283 ; *Couteol*,

1. *Les noms de lieu de la France* (Paris, 1920), p. 65-71.
2. Cf. J. Loth, dans *Rev. Celt.*, XXIX, 71.
3. Rédigé par Chassaing, complété et publié par Jacotin, 1907.

Cotuols, 1389 ; *Couteualz*, 1455 ; *Coutealz*, 1522 ; *locus de Coutellis*, 1525 ; *Coteaulx*, 1544 ; *Couteaulx*, 1547.

Couteaux a certainement le même type étymologique que *Couteuges*, commune du canton de Paulhaguet, arrondissement de Brioude, nom pour lequel on trouve, dans le cartulaire de Brioude, *Cultoiole*, et ailleurs, plus récemment, *Coulteughol*, 1379, etc. ; finalement *Couteuge* en 1720. Les auteurs du *Dict. topogr.* ont relevé *Couteuges*, mais non *Couteaux* et *Tanaüs*, dans la liste, très incomplète, qu'ils ont donnée des représentants actuels du suffixe celtique *-oialos*[1].

II. — *Thénioux*, dans le département du Cher, arrondissement de Bourges, canton de Vierzon-ville, figure dans un diplôme du roi Charles le Chauve, non daté, mais probablement de 833, où il est question de la forêt voisine, appelée *silvam de villa Tanologio*. Ce diplôme n'est connu que par la transcription qu'en donne, au fol. 2, le cartulaire de Vierzon (*Bibl. Nat.*, lat. 9865), exécuté vers 1155 [2]. De là provient, par l'intermédiaire d'une copie de Dom Estiennot, l'édition donnée par Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, sæc. IV, pars 2, p. 160. Mabillon a lu à tort : *Villa-Canologio*. Le même cartulaire contient un acte de 1052, où l'église de Thénioux est appelée *ecclesia Tanogilensis*. Des textes plus récents donnent *Tenuil*, 1210 ; *Taneolum*, 1213 ; *Tenolium*, 1245 ; *Teneo*, 1462, etc. [3]. Il est certain que la forme *Tanologio*, du diplôme de 843, est due à une métathèse graphique ; cette étourderie se trouve dans le même acte pour le nom de Mareuil-sur-Arnon, énoncé *Marologio*. Est-ce le scribe du diplôme original qui en est responsable, ou celui du cartulaire de Vierzon ? La question est insoluble. Toujours est-il que cette métathèse apparaît dans d'autres actes, dès le xe siècle. Ainsi pour Vouneuil-sur-Vienne, arr. de Châtelleraut, à côté des formes normales *Vodenogilo*, 909, *Vodonogilo*, v. 942, nous avons *Vodonolozium*, v. 960. Pour Vouneuil-sous-Biard, canton sud de Poitiers, les

1. Introd., p. IV.

2. Article de M. Jacques de Font-Réaulx, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. du Centre*, 38e vol., 1919, p. 17.

3. *Dict. top. du Cher*, par H. Boyer et R. Latouche, article en placards, dont je dois la communication à mon confrère Latouche.

scribes hésitent entre *Voginolio*, 989, *Vodonolio* et *Vonologio*, 988-1031 [1]. Marvejols, chef-lieu d'arrondissement de la Lozère, n'est mentionné qu'au XIe siècle. Dans un acte daté de 1060, mais dont nous n'avons qu'une copie de la main de Dom Chantelou (mort en 1664), on lit : *dono villam meam quae vocatur Mairogal* ; dans un acte non daté, mais qui est de la même époque, on trouve : *in Maroiulio* [2], et, quelques lignes après, apparaît la forme purement romane, *Maroiol* [3]. Plus récemment, *Marologium* est la seule forme latine qu'emploient les documents officiels [4].

Revenant maintenant à la désinence de Thénioux, je remarquerai qu'elle est celle du nom d'une commune de la Creuse, Mourioux, canton de Bénévent-l'Abbaye, arrondissement de Bourganeuf : le cartulaire de Bénévent (entre 1080 et 1125) flotte entre les formes *Moriogilo* et *Moriolo* [5]. Un hameau du même départemental, dont le nom s'écrit aujourd'hui *Boissieux* (canton de Châtelus-le-Marcheix, arrondissement de Bourganeuf) est ordinairement appelé *Boissioux* aux XVIIe et XVIIIe siècles : c'est certainement un représentant du type bien connu Buxoialum, pour lequel Longnon ne cite que *Buxeuil* (Aube, Vienne) et *Bisseuil* (Marne), mais qui se trouve aussi dans *Boisseuil* (Haute-Vienne) et dans *Busseau-d'Ahun*, station de chemin de fer, c^ne d'Ahun (Creuse).

En terminant, je tiens à mettre le lecteur en garde contre le rattachement du nom inexpliqué de la variété de chêne dite *tauzin* [6] au radical tann-, que je crois reconnaître dans *Tanaüs*

1. *Dict. top. de la Vienne*, par Rédet.

2. Et non *Marojulia*, comme il est dit dans une *Notice historique sur la ville de Marvejols*, signée : L. Denisy (*Bull. de la Soc. d'agriculture... de la Lozère*, t. XXIV, 2e partie, 1873, p. 64).

3. Bibl. nat., lat. 13845, f. 36 et 37 v°.

4. Cf. un testament du 18 mars 1256 (anc. st.), où on lit : *apud Marologium* (*Bull.*, cité, p. 145) et un acte de décembre 1265, où on lit : *super castro de Marologio* (*Layettes du Trésor des Chartes*, n° 5126, t. IV, p. 164-165).

5. A. Lecler, *Dict. top., archéol. et hist. de la Creuse*, p. 462.

6. Littré donne *tauze* à côté de *tauzin* ; c'est une forme sans réalité. Il a aussi un article *taussin* « un des noms vulgaires du chêne cerris, à Mantes, Beauvais, etc. » ; c'est une altération graphique, sans valeur éty-

et *Thénioux* [1]. Le mot *tauzin* est originairement gascon [2], et je ne crois pas qu'il soit possible, sans violenter la phonétique, de le tirer du radical tann-.

Antoine Thomas.

mologique, mais qui doit quelque lustre à sa présence dans Littré (Cf. la note 2, ci-dessous).

1. Et peut-être aussi dans *Theneuil* (Indre-et-Loire) et *Theneuille* (Allier)

2. Cf. Rolland, *Flore pop.*, X. 176-178. Les textes du moyen âge écrivent *tausin* et (dans la région béarnaise) *tausii*. Il est curieux de constater que Lespy et Raymond, dans leur *Dictionnaire béarnais*, traduisent par « taussin », comme si ce *taussin* de mauvais aloi (cf. la note 6, ci-dessus, p. 336) était un mot du français commun.

CHRONIQUE

DE

NUMISMATIQUE CELTIQUE

Après une interruption de huit années [1], je reprends ce travail de bibliographie critique. qui a paru de nature à rendre quelques services, et je tiens à remercier d'abord les directeurs de cette revue, qui ont bien voulu se souvenir de ma collaboration déjà ancienne.

Au début de cette chronique, je signalerai un ouvrage général, dont la première partie, publiée de 1867 à 1878, servit longtemps de guide à ceux qui étudiaient les monnaies celtiques. Les fascicules, récemment publiés, contiennent de nombreuses indications de provenances de monnaies gauloises, particulièrement dans le 5e fascicule du tome second [2]. Mais plusieurs de ces mentions ont fort peu d'intérêt, à cause du manque de précision des renseignements. Exemple : « *Saint-Denis*, canton de Sens. En 1856, à Sainte-Colombe, dans le jardin de l'ancienne abbaye, l'abbé Brulée a recueilli une monnaie gauloise, fruste, en bronze. » On pourrait faire encore un autre reproche à la publication, où le continuateur a voulu évidemment se borner à terminer l'œuvre, en s'arrêtant à peu près à la même date pour l'ensemble. Ce plan est admissible. Mais il eût fallu s'y tenir et s'abstenir de citer des publications de 1904, 1906 et 1907 [3], alors que d'impor-

1. Les six premières chroniques ont paru dans cette revue de 1907 à 1913.

2. *Dictionnaire archéologique de la Gaule* (continué par Émile Cartailhac). Paris, 1921, p. 489 à 648 (Saint-Cézaire à Soumensac).

3. P. 536, 572, 581, et d'autres encore. — Je ne veux pas écrire ces lignes de critique, qui paraissent entièrement à l'adresse d'un bon travailleur,

tants travaux, parus dans la même période, ont été laissés de côté.

M. J. Loth a repris l'étude du mot *arcantodan* qui, comme on le sait, est inscrit sur des monnaies des Meldi, des Mediomatrici et des Lexovii, et dont Charles Robert avait assimilé la dernière syllabe au mot *dan*, équivalent de *Judex* dans le glossaire d'Endlicher. M. Loth, tout en citant l'irlandais *dan*, qui a les sens de « talent », « aptitude », « profession », n'oublie pas le terme *dannus*, associé à un nom bien gaulois dans une inscription de la région de Sarrelouis (*C.I.L.*, t. XIII, n° 4228 : *per dannum Giamillum*), et qui paraît bien indiquer un fonctionnaire. Le sens peut donc être tenu pour certain. *Arcanto* doit être traduit par un sens général de « monnaie », bien que ce soit le mot vieux-celtique dont le sens est *argent* [1].

L'*Arcantodan* peut être le personnage chargé de surveiller la fabrication de la monnaie et cette monnaie n'est pas nécessairement d'argent. De même, C. Asinius Gallus, à Rome, sous Auguste, prend le titre de triumvir monétaire pour les trois métaux, bien qu'il n'ait frappé que des espèces de bronze.

La question du portrait de Vercingétorix a été reprise par un écrivain qui accepte l'hypothèse affirmative [2]. Mais il faudrait au moins connaître la bibliographie de la question. Cet article n'apporte rien de nouveau, pas plus qu'un autre consacré à l'explication des types dits de *Pavor* et de *Pallor*, sur les deniers de L. Hostilius Saserna. Des travaux littéraires de ce genre alourdissent la science dans sa marche, au lieu de l'aider à progresser.

Je citerai aussi un travail qui touche à la numismatique

resté sur la brèche jusqu'à son dernier soupir : Le travail, dont on lui avait confié l'achèvement, aurait dû certainement dépasser les bornes qu'on désirait lui donner en 1904.

1. J. Loth, *le gaulois « Arcantodan », le nom de l'argent chez les Celtes*, dans *Rev. études anciennes*, t. XXI, 1919, p. 263-269.

2. G. Pierfitte, *Le portrait numismatique de Vercingétorix*, dans *Bull. Soc. Archéol. du Midi de la France*, nouvelle série, n° 44, 1914-1915, p. 47 à 56, pl. I (bas).

armoricaine, car l'auteur, reprenant le texte de Lucien, a conclu en faveur du dieu Ogmius [1]. Il trouve que la figure allégorique des chaînes, réunissant des petites têtes autour d'une plus grande, s'accorde avec ce que nous connaissons de l'art gaulois. Je crois que la question reste obscure.

M. R. Forrer [2] est revenu sur la question de l'analyse des monnaies celtiques, d'après les résultats obtenus par le Dr C. Virchow. Il s'agit en particulier du *potin*. On voit, d'après le tableau publié, que le cuivre, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le plomb, l'argent, le zinc, le nickel et le fer, se rencontrent à des doses variables dans beaucoup de pièces de l'alliage dit *potin* ; mais le cuivre, l'étain et le plomb forment la base de cet alliage.

Ces recherches ont toujours quelque intérêt. Mais il faut, en les présentant, tenir compte de l'état probable de la métallurgie aux époques, souvent troublées, qui ont donné naissance à des émissions monétaires précipitées.

Si le *Lacydon* était le port de Massalia pour les contemporains de César, est-il possible que ce nom ait désigné vraiment le port dès l'origine ? Les petites monnaies, qui portent le nom, ont une tête de jeune dieu cornu : M. Camille Jullian remarque, à juste titre, que, dans l'antiquité, les ruisseaux et fleuves sont ainsi figurés. « Lacydon a dû, par conséquent, être primitivement le dieu du ruisseau sacré, de la source sainte où s'alimentait Marseille » et ce ruisseau serait celui de la « Pierre qui rage » (= coule) [3]. Cette hypothèse est bien séduisante.

On a cru reconnaître la clochette ou *sonnaio* au cou d'un taureau représenté sur une monnaie des Volques Arecomiques et cette remarque a porté à croire que ce peuple aurait

1. Friedrich Koepp, dans *Bonner Jahrbücher*, f. 125, 1919, p. 38 à 73, fig. de m.

2. *Berliner Münzblätter*, t. XXXIV, no 140, août 1913, p. 651 à 656. Le même auteur avait déjà signalé les résultats des analyses dans la *Zeitschrift f. Ethnologie*, t. XLI, 1909, p. 458-462. Sans s'attacher aux quelques lignes que j'ai consacrées à la question dans le *Manuel de Numism. française* (t. Ier, 1912, p. 5), on pourrait relire les pages 42 à 44 de mon *Traité des monnaies gauloises* (1905), qui renferment des rapprochements utiles.

3. *Académie des Inscr. et b.-lettres, Comptes Rendus*, 1921, p. 76.

transformé le type massaliète[1]. Pour être précis, disons que cette imitation fut très répandue en Gaule dans la première moitié du premier siècle avant notre ère.

Gabriel Amardel, mort il y a peu d'années, étudiant des monnaies trouvées à Montlaurès[2], a remarqué particulièrement un groupe de 8 exemplaires d'une imitation de l'obole de Massalia (avec MA et fleuron)[3] et 11 exemplaires d'une obole à la croix, cantonnée d'un croissant les pointes en dedans aux 1, 2 et 4, et d'une hache dans le 3e canton.

Pour le regretté Amardel, ces pièces en nombre, trouvées dans les fouilles d'un oppidum si voisin de Narbonne, indiquent que nous avons plusieurs des premières monnaies de cette cité, qui se trouvait entre Rhoda et Massalia et qui dut par conséquent imiter le numéraire de ces deux ports[4].

M. H. Rouzaud, à propos d'un trésor de deniers de la République romaine, découvert en 1916, à Peyriac-de-Mer (Aude), s'est trouvé amené à étudier de nouveau le trésor de Bompas (à 6 klm. de Perpignan)[5], qui contenait 650 monnaies gauloises à la croix et 13 deniers de la République, dont le plus récent serait celui du monétaire P. Satrienus, dont on a placé l'émission vers 74 av. J.-C.[6]. M. Rouzaud est porté à croire que ces cachettes doivent être contemporaines de la guerre de Sertorius et des répressions exercées ensuite par Pompée[7] et Fonteius. Cette hypothèse est plausible et deviendrait très vraisemblable si d'autres dépôts contemporains étaient encore signalés.

1. Ed. Bret, dans *Rhodania*, 1919, p. 45, n° 53.

2. J'ai déjà parlé de ce gisement monétaire dans ma cinquième chronique, publiée en 1911.

3. J'en ai donné un exemplaire au Cabinet de France (Voy. mon *Traité des monnaies gauloises*, 1905, p. 241).

4. *Bull. de la Commission archéol. de Narbonne*, 1916, p. 1 à 17.

5. *Bull. de la Commission archéologique de Narbonne*, 1921, p. 176 à 178.

6. J'avais déjà démontré que ce trésor, contenant deux deniers de C. Valerius Flaccus (dont la conservation était excellente), devait avoir été enfoui peu de temps après 83 av. J.-C. (*Bull. Soc. des antiq. de France*, 1911, p. 133 et 134, et ma chronique de numism. celtique, publiée en 1911).

7. J'avais déjà indiqué cette explication.

Au cours de travaux exécutés dans la commune de La Tronche, près de Grenoble, au Pré Marguin, on trouva, en 1911, un vase de terre grise contenant une soixantaine (?) de pièces d'argent, qui appartenaient surtout aux séries *Ialikovasi* et *Kasios*, avec la tête laurée et la tête de cheval. Deux pièces seulement portaient le bouquetin et il y avait aussi sept oboles de Massalia, de bon style, par conséquent anciennes. Les pièces recueillies ont été étudiées soigneusement par M. Müller, bibliothécaire de l'École de Médecine de Grenoble, qui a constaté que les espèces à la légende *Ialikovasi* étaient plus légères et plus usées que les pièces *Kasios* [1].

A la Société bourguignonne d'Histoire naturelle et de préhistoire, M. Ernest Bertrand a présenté des monnaies gauloises de la région de Dijon, en s'attachant plus particulièrement à celles qui représentent un sanglier et dont le rapprochement n'est pas sans intérêt [2].

M. A. Changarnier a donné une édition développée de sa note relative au dépôt de monnaies celtiques de bronze, découvert à Siaugues-Saint-Romain [3]. Je ne saurais accepter la plupart des comparaisons et des attributions de M. Changarnier; mais le grand âge de l'auteur m'interdit d'entrer dans une polémique inutile [4]. Pour l'essentiel, je renvoie à ce que j'ai écrit, ici, en 1913.

Dans la propriété de La Meilleraie (canton de Pouzauges, Vendée), un vase de terre contenait des monnaies de bronze avec les légendes *Viretios* (15), *Viretios* déformé (130 dont 2 avec le cheval ailé), *Virt* (85), *Contoutos* (60), *Atectori* (70), *Sact* (2 ex. très usés), *Urdo ri* (2 ex. beaux), *Vandelos* (1 ex. beau), *Conno-Epillos* (1 fruste), *Andugovoni* (1 assez usé), quelques pièces anépigraphes, et une à l'autel de Lyon, de

1. *Un petit trésor de monnaies gauloises associées à quelques oboles marseillaises, de La Tronche (Isère)*, dans *Bull. société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, 1913-1919, n° 4 (Extr., 9 p., fig.).

2. *Le Bien public* de Dijon, 31 décembre 1920.

3. *Monnaies des Boiens de la Germanie : Trésor de S.-S.-R.* (Haute-Loire), Dijon, 1914, in-8°, 18 p., 1 pl.

4. Je note seulement les *sic* dont l'auteur émaille, — sans indulgence à l'égard de confrères du Centre, — un texte qui en mérite peut-être davantage.

petit module, qui permet de dater l'enfouissement des dernières années du premier siècle av. J.-C. (environ) [1]. Ce dépôt contenait aussi deux disques de bronze, à faces lisses, dont le diamètre répond à celui des bronzes de Nemausus, et neuf moitiés de flans du même module. On sait que les bronzes de la colonie de Nîmes ont été souvent coupés en deux parties, pour faire des monnaies divisionnaires [2]. L'étude minutieuse, consacrée par M. Chauvet à ce dépôt, permet de confirmer et de préciser la localisation des pièces des groupes *Viretios* et *Contoutos* ; la pièce à l'autel de Lyon fournit une date assez précise et démontre que la circulation de certaines espèces gauloises continua sous le règne d'Auguste, surtout dans l'Ouest. C'est à l'aide de travaux de ce genre que l'étude de la Numismatique celtique fera encore des progrès.

Comme addition au trésor de la Chapelle-Laurent (Cantal) [3] on a publié une pièce d'argent du type des statères arvernes de la dernière période et qui porte un ∽ au dessus du cheval et une large feuille au dessous [4]. On connaissait déjà des variétés de ce groupe qui me paraît mériter une étude complète en tenant compte des exemplaires publiés par Peghoux et M. Changarnier.

On a signalé un statère d'or au type de l'androcéphale, qui a été trouvé dans la commune de Boresse-Martron (canton de Montguyon, arr. de Jonzac, Ch.-Inf.), en novembre 1912. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un type nouveau, il y a toujours un véritable intérêt à signaler les découvertes locales de monnaies gauloises, quelles qu'elles soient [5]. Pour cette raison

1. Gustave Chauvet, *Monnaies gauloises ; La Cachette de la Meilleraie-Tillay* (Vendée); *Analyses chimiques par Gabriel Chesneau*. Poitiers, 1922, in-8°, 43 p., fig. (Extr. des *Bull. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, 1921, p. 661 à 703).

2. Voy. mon article sur *Les monnaies coupées*, dans *Rev. Numism.*, 1897, p. 1 à 13, et dans *Études de Numismatique*, t. II, 1901, p. 113 à 125.

3. J'ai signalé cette trouvaille dans ma quatrième chronique, publiée en 1910.

4. Dr G. Charvilhat, J. Pagès-Allary et A. Aymar, *M. arverne inédite provenant du trésor du Suc de la Pèze* (commune de la Ch.-L.), dans la *Rev. de la Haute-Auvergne*, 1917-1918, p. 266 à 268, fig.

5. *Rev. de Saintonge et d'Aunis*, 1913, p. 3.

je signalerai aussi un statère des Atrébates, trouvé à Bon-Secours, près de Peruwelz (commune de Vieux-Condé, canton de Condé-sur-l'Escaut, arr. de Valenciennes) [1].

En 1913, dans un domaine de Castillon (canton de Balleroy, arr. de Bayeux), appartenant à M. Vavasseur, on a découvert un dépôt de 58 statères d'électrum à bas titre, très usés, de la série attribuée aux Baïocasses. Sur 29 pièces entrées en possession de l'auteur d'une note [2], 17 portent une lyre, au droit, au dessus de la tête, et au revers, sous le cheval ; les 12 autres présentent le sanglier disposé de la même manière. Parmi les pièces à la lyre, généralement plus usées, 4 seulement ont un cheval androcéphale ; les autres, un cheval ordinaire ; au contraire, les pièces au sanglier ont toutes le cheval androcéphale.

La nouvelle trouvaille confirme l'attribution admise ; elle est intéressante, parce que Castillon a déjà fourni des monnaies du même genre (avec des divisions. Voy. mon *Traité des m. g.*, p. 316 et 546). Il est regrettable que la dernière trouvaille de Castillon n'ait pas été étudiée en entier.

Un répertoire archéologique du département de l'Eure contient des renseignements relatifs à des provenances de monnaies gauloises [3]. L'auteur n'est pas toujours maître de son sujet ; mais je préfère m'abstenir de critiquer et reconnaître qu'il a fourni, depuis de longues années, avec le plus grand zèle, un travail considérable, qui est une base utile pour des recherches complémentaires.

Je reviendrai ultérieurement sur la question des statères attribués aux Éburovices [4].

Sir Arthur Evans a donné au British Museum la riche

1. L. Théry, dans *Rev. belge de Numism.*, 1914, p. 366.

2. Comte de Castellane, dans *Procès-verb. Soc. fr. de Numismatique* (dans la *Rev. Num.*), 1921, p. VI à VIII.

3. Léon Coutil, *Départ. de l'Eure. Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne* ; II, Arr. de Louviers (Louviers, 1898-1921, gr. in-8°, 323 p. ; p. 29, 86, 92, 167, etc.) ; III, arr. de Bernay (Évreux, 1917 ; 210 p. ; p. 90-91, etc.) ; IV, arr. d'Évreux (Paris et Évreux, 1921, 379 p. ; p. 7 à 16, 347, 365, etc.), fig.

4. Une note relative à un trésor de ces monnaies doit paraître prochainement dans la *Revue Numismatique*.

collection de monnaies celto-bretonnes formée par son père, le regretté Sir John Evans. M. G.-F. Hill en a publié une série qu'il considère comme une partie d'une trouvaille, qui aurait été composée de statères aux types classés ordinairement aux Bellovaci, aux Atrebates et aux Morini [1]. On sait que ces monnaies tardives, où l'œil prend la forme d'un *epsilon* et où le cheval déformé est souvent désarticulé, se rencontrent aussi bien sur le littoral français que sur celui d'Angleterre. La note de M. Hill, qui signale d'intéressantes variétés, est donc une utile contribution à l'étude d'un groupe dont l'histoire est encore à faire.

Étudiant l'atelier monétaire d'Auguste à Lyon, M. Lodovico Laffranchi [2] élargit le champ que M. Gabrici avait cultivé d'abord. On y trouvera quelques remarques sur le type du taureau, des comparaisons de style que je ne saurais admettre toutes (p. ex. un rapprochement entre un « moyen bronze » et un *aureus*), des variétés inédites et l'attribution nouvelle de certaines pièces au sujet desquelles on peut encore discuter (pièces avec le revers de Caius et de Lucius Césars, etc.). Dans l'ensemble, le travail de M. Laffranchi est digne de retenir l'attention.

Un autre mémoire consacré à l'atelier monétaire de Lyon réunit de nombreux renseignements et discute les classements de quelques-uns des auteurs antérieurs [3]. Mais il est regrettable que des travaux importants aient été laissés de côté et que, pour cela-même, la première monnaie de Lyon, aujourd'hui si bien connue cependant, ait été omise. De plus, l'auteur professe des opinions difficiles à admettre. Ainsi le style local de *Lugdunum* serait caractérisé par le manque de relief dans le portrait. La série considérable des pièces à

1. *A Find of ancient British gold coins*, dans *The Numismatic Chronicle*, 1919, p. 172 à 178, pl. VIII. (Observations utiles sur les poids et les degrés d'usure.)

2. *La Monetazione di Augusto*, dans *Riv. ital. di Numismatica*, 1913, 303 à 316, pl. II et III.

3. E. A. Sydenham, *The Mint of Lugdunum*, dans *The Numismatic Chronicle*, 1917, p. 53 à 96, pl. V et VI. Cf. du même, *The Coinages of Augustus*, même revue, 1920, p. 23 et 24.

l'autel de Lyon constitue une preuve suffisante de l'exagération d'une telle assertion.

Au sujet du type du taureau des monnaies d'Auguste, dont la comparaison avec celui des monnaies de Massalia s'impose toujours, il y a lieu de consulter l'article que j'ai publié [1].

Près de Verdello, sur la route de Bergame, on a fait une trouvaille dont 152 pièces [2] sont entrées au musée Brera, à Milan. Sur 67 monnaies, assez bien conservées, on en a relevé 36 avec le nom (ou des variantes) de *Virekos*, et une dizaine avec le nom de *Toutioioros* (c'est du moins la lecture qu'on peut en donner actuellement); il y avait aussi des imitations de Massalia [3].

Les prototypes des monnaies barbares de la série *Biatec* ont fait l'objet d'une étude particulière [4]. Le cavalier avec la palme, la centauresse, l'Hercule étouffant le lion, la lionne, le griffon, le sanglier, présentent des ressemblances avec des types monétaires de l'Italie, de la Sicile, de l'Espagne et de la Gaule. Le choix a pu dépendre de nombreuses raisons. Mais je ne crois pas que les traditions aient pu avoir l'influence que l'auteur paraît porté à reconnaître dans ces imitations, d'ailleurs libres. La question reste évidemment toujours à l'ordre du jour.

Je signalerai brièvement encore quelques notices sur des monnaies barbares des régions danubiennes : Trouvaille de Kricsova (comitat de Krassó-Szöreny) [5]; trouvaille de Dunazckesö (comitat de Baranya), composée de 900 m. de bronze, apparentées à des séries barbares, émises dans la partie orientale de la Pannonie, au cours du Ier siècle av. J.-C. [6]. On a aussi

1. « *Thurinus* », *surnom de l'emp. Auguste*, dans les *comptes rendus Acad. des Inscr. et b.-lettres*, 1919, p. 134 et 142, et *Mémoires et notes de Numism.*, 2e série, 1920, p. 287 à 294.

2. Ce n'est pas la totalité du dépôt, car j'en ai vu qui avaient été acquises à Milan par un collectionneur hongrois.

3. Serafino Ricci, *Il tesoretto monetale gallico di Verdello*, dans la *Rivista ital. di Numismatica*, 1913, p. 245 à 249.

4. Edmond Gohl, *A Biateccsoportbeli barbarpenzek prototipusai*, dans le *Numizmatikai Közlöny* (organe num. de Budapest), t. XX, 1921, p. 9 à 17 et 63.

5. E. Gohl, dans le *Numismatikai Közlöny*, 1914, 131-134.

6. Du même, même recueil, 1915, p. 2 à 10.

étudié un autre groupe de monnaies barbares de la Haute-Hongrie [1] et publié des variétés de pièces attribuées aux Coistoboci [2]. Les Celtes auraient aussi imité les monnaies d'argent de Damastium et de Pelagia [3]. Mais, si ces imitations ont été émises par les Celtes, il me paraît assez difficile de préciser la région où elles ont été fabriquées.

La Numismatique celtique est toujours la victime de fantaisistes. Pour la curiosité du fait, je signalerai une phrase d'un écrivain qui considère « les médailles dites gauloises... comme plus récentes que la conquête romaine » et qui ajoute : « Sur les médailles de la Gaule, on voit même de ces faux Jupiter dont toutes les boucles de la chevelure et de la barbe se composent uniquement de petits cygnes artistement ajustés. » Plus haut il était question « d'une enfilade de cygnes ou d'oies [4] ».

En lisant ces fantaisies, on pensera peut-être à des chapitres de Rabelais, mais beaucoup moins aux monnaies gauloises, dont certains « amateurs » méconnaissent encore si complètement le développement historique et la transformation des types.

Adrien Blanchet.

1. M. M. Dessewffy, dans le même recueil, 1914, p. 121, pl.
2. Du même, *ibid.*, 1915, p. 12 à 14.
3. R. Forrer, *Die Kelto-illyrischen Nachprägungen... v. D. u. Pel.*, dans *Berliner Münzbl.*, 1914, p. 156 et 198-205.
4. Je m'abstiens de citer le nom de l'auteur de la notice, qui touche d'ailleurs à bien d'autres questions et qui n'est pas une œuvre française.

LE NOMINATIF PLURIEL GAULOIS

DES

THÈMES EN *-O-*

On a cru en général que l'inscription bien connue de Briona [1], trouvée en 1859 et maintenant conservée dans la *canonica* de la cathédrale de Novare, fournissait dans la forme *Tanotaliknoi* un exemple unique en gaulois de la survivance du nominatif pluriel des thèmes en *-o-* du celtique ancien, à savoir *-oi*. Cette désinence, empruntée aux thèmes pronominaux en celtique ainsi qu'en grec, en latin et en balto-slave est régulièrement devenue *-i* en celtique [2] comme en latin. En gaulois, elle se présente sous la forme *-i* partout ailleurs ; on lit même dans notre inscription, à côté de *Tanotaliknoi* (ligne 2), *Esanekoti* (ligne 7) [3].

J'ai examiné cette inscription avec grand soin le 10 avril 1922, et encore une seconde fois le jour suivant, à la demande de mon ami M. R. S. Conway, Litt. D., professeur de latin à l'Université de Manchester ; on la trouvera dans son livre *The Pre-Italic Dialects of Italy* qui va paraître bientôt, édité pour « The British Academy ».

Moi, qui ne suis pas celtiste, je n'avais jusque là vu de l'inscription que la simple transcription de Mommsen dans le *C.*

1. Dottin, *la Langue gauloise*, p. 154.

2. Brugmann, *Grundriss*, 2e éd., II 2 pp. 212-3, I pp. 227, 239.

3. A la ligne 1, la forme *asoioi*, imprimée par Stokes, *Celtic Declension* no. 2, et acceptée par Rhys, *Celtic Inscriptions of France and Italy*, p. 63, est une « vox nihili », qui résulte à la fois d'une division arbitraire des mots, généralement abandonnée aujourd'hui, et d'une transcription incertaine de lettres en partie oblitérées. Les celtistes n'admettent plus ce mot.

I. L. V pars ii, p. 719, et je n'avais connaissance d'aucune étude, soit sur l'inscription même, soit sur des formes qu'elle est supposée contenir ; je n'en ai abordé l'examen que comme épigraphiste. L'alphabet m'en était familier, pour avoir examiné déjà d'autres inscriptions écrites dans le même alphabet ou dans un alphabet très semblable. Évidemment mon témoignage quant aux formes des lettres est d'une plus grande valeur que celui des celtistes, parce que je ne suis influencé par aucune idée sur les désinences celtiques.

Revenu en Angleterre, j'ai montré mes notes avec le texte de cette inscription à mon distingué collègue, le professeur sir John Morris-Jones ; celui-ci a immédiatement remarqué que ma transcription portait à la deuxième ligne *Tanotaliknos*, et que cela faisait disparaître l'unique exemple allégué de *-oi* comme nominatif pluriel des thèmes en *-o-*.

Or, premièrement la lettre *i* dans cette inscription est régulièrement I, absolument droite comme généralement dans les alphabets des dialectes italiques et pré-italiques, l'alphabet latin non excepté. En effet, l'*iota* tortu, si fréquent dans quelques-unes des plus vieilles formes des alphabets grecs [1], est absolument inconnu dans les alphabets *italiques*, bien qu'on le trouve — cela va sans dire — dans les alphabets des inscriptions *grecques* de l'Italie [2]. Mais l'alphabet de notre inscription est sans aucun doute un alphabet nord-italique, de la même famille que l'alphabet étrusque sinon absolument identique à celui-ci : il serait donc irrationnel d'y chercher un *iota* tortu.

Quant à la lettre *S*, elle se présente sous une grande variété de formes, mais toujours d'un tracé tortueux ; le tracé est quelquefois angulaire, (par exemple, aux lignes 3, 6 — la première *s* —, 10), quelquefois arrondi (lignes 4, 5), quelquefois à moitié arrondi (lignes 7, 8). Dans les lignes 3 et 10, la lettre est tracée à l'envers. Quelquefois enfin elle n'est que très peu arrondie, comme par exemple à la première ligne : dans ce cas la courbe est si légère que, sans l'observer très soigneusement, on pourrait prendre la lettre pour un *i*. Ainsi Mommsen a

1. Voir Roberts, *Greek Epigraphy*, vol. I, pp. 30, 36, 49, 98, 120, etc.
2. Par exemple, Roberts, *ibid.*, pp. 303-4, no. 306, 307.

écrit *-aioi-* par erreur pour *-asoi-* : la transcription corrigée se trouve dans les ouvrages de Stokes et de Rhys. Dans une autre inscription Mommsen lit *ietupk* alors qu'il faut lire *setupk* (voir Pauli, *Altital. Forsch.*, I, p. 11, n° 24).

Or dans la deuxième ligne la dernière lettre est légèrement arrondie, particulièrement en bas ; celui qui examinera l'inscription elle-même (tout épigraphiste éprouvé sait le peu de valeur qu'ont les facsimilés ou les photographies pour décider une telle question) verra tout de suite qu'elle doit être lue *s* et non *i*. L'erreur est exactement la même que dans la lecture *-aioi-* pour *-asoi-* à la ligne précédente. La désinence du nominatif pluriel en *-oi*, qui est toujours regardée comme presque anomale dans une inscription du second siècle avant J.-C., disparaît dès lors ; au lieu de *Tanotaliknoi*, nous avons *Tanotaliknos*, nom patronymique au singulier, comme le gaulois Ουερτικνος, *Oppianicnos* et tant d'autres [1].

On se demandera peut-être si un patronymique, qui doit signifier « fils de » peut être employé seul comme nom propre. Il semble y en avoir quelques exemples même en gaulois : *C. I. L.* III 4849, *Marius Ructini* [*f.*] *miles cohortis Montanorum primae*, c'est-à-dire « Marius fils de Ructicnus » (au contraire, dans l'inscription bilingue de Todi, *C. I. L.* I, 2e éd., 2103, *Tructiknos* est traduit par *Druti filius*) ; Becker 106, 148 (cité par Holder, s. v.) *Ollecnos*, tout seul, comme nom propre ; encore *Loucotiknos* sans prénom, nom d'un prince sur une monnaie en bronze de Sicile [2] ; peut-être aussi un nom de dieu, *C. I. L.* XIII 6094 et 6478 *deo Taranucno*. En grec les patronymiques sont ainsi employés fréquemment, particulièrement dans les inscriptions, et au masculin et au féminin, par exemple Πολυξεναία ἐμμί (Collitz-Bechtel *Sammlung d. gr. Dialektinschr.* I 343, *Insc. Graec.* IX ii 662, stèle thessalienne du cinquième siècle avant J. C.), Πιστεωρίδας (pour Πειστ-, Béotie, Coronea, Roehl *Insc. Graec. Antiquiss.* 212, seul mot de l'inscription,

1. Dottin, *la Langue gauloise*, p. 39 ; voir aussi Holder, *Alt-kelt. Sprachsch.* s. v. *-ic-no-*.

2. Muret-Chabouillet, *Catalogue des monnaies gauloises* 2368, de Longostaleten, près de Marseille, fin du second siècle avant J.-C., Obv. ΛΟΥΚΟΔΙΚΝΟϹ, ℞ ΛΟΓΓΟϹ ΤΑΛΗΤΩΝ.

évidemment le nom du mort). L'emploi de l'adjectif patronymique au lieu du nom du père au génitif singulier comme Τελαμώνιος Αἴας (Hom. *Il.* XI, 591 Τελαμώνιον υἱόν) est rare dans la littérature grecque, mais normal dans les dialectes de Thessalie, de Béotie et de Lesbos [1] ; et un tel adjectif peut facilement être employé tout seul comme substantif; cf. par exemple le nom propre Ἐπαμεινώνδας (formé avec le suffixe patronymique -(ι)δας). On voit aussi en examinant les patronymiques doubles chez Homère, par exemple, *Il.* I, 1 Πηληϊαδέω, (-ιος et -αδης étant tous les deux suffixes patronymiques) et *Il.* II, 566 Ταλαϊονίδαο (avec -ιων et -ιδης) qu'une telle formation pouvait être employée seule comme nom propre. Nous trouvons aussi en vénétique, dialecte pré-italique, un patronymique *leme θorna* (d'après *lemetor*), ou un matronymique *vhouχontiiaka* (d'après *vhouχiia*) [2].

En latin nous avons *Julius*, nom propre qui est vraiment patronymique, servant à indiquer la famille (*gens*) et formé de *Julus* ; de la même façon, *Claudius* est tiré de *Claudus* et signifie proprement « fils de Boiteux », comme *Albius* « f. de de Blanc », *Opimius* « f. de Gros », *Septimius* « f. de Septième », *Flavius* « f. de Jaune », etc. [3] Une illustration excellente du changement en question est fournie par la littérature latine, où presque tous les patronymiques, qu'on avait employés en grec comme *adjectifs*, sont employés comme *substantifs* ; par exemple (il y en a des vingtaines) *Atlantides* (les Pléiades), Virgile *Georg.* 1, 221, mais en grec Ἀτλαντὶς Μαίη Hés. *Théog.* 938. En latin nous avons même des formations telles que *Scipiades* (Lucil., Lucr., Virg., Hor.), *Memmiadae* (Lucr.), *Apulidae* (Lucil.), *Tuscolidarum* (Lucil.,) *Romulidae* (= *Romani* ; Lucr., Virg., Pers. etc.), *Daunias* (Hor.), *Appias* (Ovide) — tous noms propres employés comme substantifs.

Enfin, en anglais moderne, *Johnson* ne signifie plus « fils de *John* » ; un *Johnson* pourrait être fils de Guillaume ou d'Édouard

1. Voir Buck, *Greek Dialects*, p. 123, cf. Larfeld, *Syll. Insc. Boeot.* I pp. xii etc. par exemple ϝασίδαμος Πείθωνειος, Roehl, *Insc. Gr. Antiqu.* no. 328.

2. Voir Conway *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. XLVI, 1916, p. 225.

3. Roby, *Lat. Gram.*, vol. i, p. 363.

aussi bien que de Jean. Et de même en gallois moderne *Williams* n'est plus nécessairement « *ap Gwilym* », ni *Price* « *ap Rhys* » , pas plus qu'en écossais *Mac Adam* n'est nécessairement « fils d'*Adam* ». Dans la partie Est du Lancashire, il y a une cinquantaine d'années, on pouvait constater que la coutume n'avait pas encore entièrement disparu de donner à un membre d'une famille un sobriquet comme *Bill o' Jacks* (Bill « fils de J. ») et à un autre de la même famille *Ailse o' Toms*, même quand le nom du père n'était ni 'Jack' ni 'Tom' ! Je pourrais facilement multiplier de tels exemples ; et sans doute les celtistes peuvent en trouver eux-mêmes dans les langues celtiques anciennes.

La question que j'ai tirée de mon étude de l'inscription de Novare pour l'examiner ici avec quelque détail me paraît seule digne d'intérêt pour les celtistes ; pour le reste de mon déchiffrement et notamment pour les nouvelles lectures que je propose aux lignes I et II, je me permets de renvoyer à mon rapport, que publiera M. Conway.

University College, Bangor.

J. Whatmough,
Lecturer in Greek and Latin.

IRISH *ARU* "ARAN"

Attempts to explain this name (which is probably identical with *áru*, g. sg. *árann*, *áirne* "kidney") have, so far as I know, neglected one piece of evidence which seems decisive. In *K. Z.* L, 46 ff., Pokorny seeks to prove 1) that *áru* is not connected with Gk. νεῦρος but belongs to the group Ir. *áirne* "sloe", Goth. *akran* ; and 2) that the word was, originally, an *-ā* stem. So far as the latter contention is concerned, it is difficult to see how Pokorny's case can be definitely proved. There has clearly been a mixture of *-ā* stem and *-jen-* stem forms, but this variation (which is common) takes place in the one direction as often as in the other (cf. Pedersen, *Vergl. Gramm.* II. 110 ff.), and in the n. sg. the *-jen-* stem form *áru*, *ára* alone appears. To judge from the available evidence, the word is more likely to have been originally a *-jen-* stem.

Ptolemy in his description of Britain mentions among the islands off the coast one which he calls Ἀδρου ἔρημος i. e. A. a desert island. The mistaken idea that ἔρημος was a substantive evidently led Holder, *Altcelt, Sprachschatz* s. v., as it may have led Pliny, into giving the name of the island as *Adros* (Pliny has *Andros*) ; but there can be no doubt whatever that the name is *Adrū*. So Macbain, *Ptolemy's Geography of Scotland*, 1911. From the so-called map of Ptolemy it will appear that this island is approximately in the latitude of the Cheshire Dee ; hence the inevitable identification with *Benn Edair*, Howth Head. But *Adrū* is also in the latitude of the *Selgovae*, who were probably settled to the North of the Solway Firth, and of the Firth of Clyde. The composite character of Ptolemy's map

is well known and accounts for the distortion which puts the Solway Firth and the Firth of Clyde on the same latitude instead of, roughly, on the same longitude. Ptolemy's sources did, however I believe, give the same longitude for *Adrū* and the Firth of Clyde; and the island ought to be identified with Arran, Gael. *Árainn* d. sg. of *Árn*, *Ára*.

This involves some conclusions of linguistic interest. In the first place, the island name was, at latest in the second century A. D, of the form of the n. sg. of a *-jen-* stem. Ptolemy's Ἀλεούιον, as the retention of the final *-n* shows, cf. Gaulish *Sebođđu*, dates from an earlier period. It is, therefore, possible that *j* had already disappeared after the group *dr*; its absence may, however, be due to Ptolemy's authorities. In the second place, it must be assumed that the treatment of the group *dr* in intervocalic position was in the Goidelic, as in the British, dialects, parallel to that of *gr*. The view that *dr* became in Irish *tr* (Pedersen, o. c. I, 112) rests on a weak foundation.

J. Fraser.

LES SAINTS IRLANDAIS

DANS LES TRADITIONS POPULAIRES DES PAYS CONTINENTAUX

(NOTES ADDITIONNELLES)

La plupart des notes qui suivent ont été recueillies au cours d'un voyage en Allemagne, pendant lequel j'ai pu poursuivre mes investigations sur les vestiges des saints irlandais dans ce pays.

S. Brendan (voir *Rev. celt.*, XXXIX, 1922, p. 209 s.) fut honoré à Bâle, à Constance, mais spécialement dans le Mecklembourg-Schwerin et sur d'autres points du littoral de la Baltique [1].

Il est mentionné dans la litanie d'un pontifical, conservé actuellement à la bibliothèque de l'université de Fribourg-en-Brisgau (Cod. 363), lequel fut écrit dans la région de Bâle, dans la première moitié du IXe siècle, et qui fut en usage au Münster de Bâle [2].

La légende du cierge qui s'alluma tout seul (voir p. 211) est racontée dans un livre écrit en bas-allemand, *Levent der Hylgen*, qui fut publié à Bâle, en 1517 ; mais ce texte ne localise pas la légende à Güstrow.

Brendan avait un autel dans le Dom de Güstrow et un autre dans l'église de Malchin (Mecklembourg-Schwerin). Il

1. Tous les renseignements qui suivent sans référence spéciale sur S. Brendan sont tirés du Dr Grotefend, *Das Fest des heiligen Brandanus* (*Korrespondenzblatt der deutschen Geschichts-und Altertumsvereine*, 57e année, 1909, col. 395-396).

2. Max J. Metzger, *Zwei karolingische Pontificalien vom Oberrhein* (*Freiburger theol. Studien*, XVII), Freib. i. Br., 1914. p. 15, 22, 31-32 etc.

y avait une *Brandaniskerke* à Terschelling, une des longues îles de la mer du Nord qui forment barrage au nord du Zuiderzee.

« Brandan » était un nom de baptême commun, dans le Mecklembourg, du XIVe au XVIe siècle ; et les fêtes de S. Brendan, au 16 ou 17 mai et au 29 décembre, étaient des dates presque aussi populaires, sur la côte de la Baltique, que le sont dans nos pays la Saint-Michel ou la Saint-Martin.

Ste Brigide (p. 202 s.). — L'église qui lui était anciennement dédiée à Cologne touchait l'église abbatiale de Saint-Martin. Voir la pl. III de l'ouvrage de H. Keussen, *Köln im Mittelalter* (Bonn, 1918).

Ce que rapporte Giraud le Cambrien, dans sa *Topographia hibernica*, au sujet des « *campestria pulcherrima, quae Brigidae pascua vocantur* », est à rapprocher de ce que nous avons dit des vignobles et autres terres consacrées à Brigide (p. 206)[1].

L'abbaye de Saint-Arnoul de Metz posséda des reliques de la sainte, ainsi que de S. Gall. et de Ste Gertrude de Nivelles[2].

Brigide est invoquée dans la litanie du pontifical de Fribourg-en-Brisgau, dont nous venons de parler à propos de S. Brendan, de même que Ste Darerca, autre sainte irlandaise. Disons ici, pour n'y plus revenir, que le même texte renferme les noms de deux S. Kilian, un martyr, celui de Wurzbourg, et un confesseur, celui d'Aubigny, et d'un S. Colomban, martyr, ce qui doit être une erreur pour S. Coloman. Relevons encore les noms suivants : Colomban, abbé, Patrice, Columcille, Comgall, Cainnech, Ciaran, Brendan, Finnian, Fursy, Ultain et Feuillen[3].

S. Cainnech, qui vient d'être mentionné, fut abbé d'Aghaboe (Quenn's Co). Il figure aussi, au 11 octobre, dans le calendrier d'un missel de Freising, du Xe siècle (ms. 6421

1. *Top. hib.*, II, 36, éd. J. F. Dimock, p. 121-122.
2. *Dedicat. eccl. S. Arnulfi* (M. G. *Script.*, XXIV, 547-548).
3. M. J. Metzger fait de ces trois derniers saints des Belges (p. 23).

de Munich), où l'on trouve aussi Brigide (1er février), Alto, le fondateur d'Altomünster (9 février), Patrice et Gertrude (17 mars) et Columcille (7 juin)[1].

S. Coloman (p. 223-224). — Sur son iconographie, voir le travail du P. Gregor Reitlechner, *Beiträge zur kirchlichen Bilderkunde*[2].

S. Feuillen (p. 215-215). — Le psautier d'Hastière (ms. 13067 de Munich), du XIe-XIIe siècle, qui contient la prière de S. Brendan (fol. 9-16 v), est précédé d'un calendrier dans lequel figurent Brigide (1 févr.), Patrice et Gertrude (17 mars) et Feuillen (31 octobre)[3].

La plus ancienne mention qu'on ait trouvée de l'église de Saint-Feuillen à Aix-la-Chapelle se lit dans un document daté du 24 mars 1166[4].

S. Fintan avait encore une chapelle sous son vocable à Rheinau en 1573[5].

S. Gall (p. 211 s.). — Un autel du Dom d'Halberstadt lui fut dédié[6]. Sur son iconographie, voir Gregor Reitlechner, *art. cité* (XXXIX, 1918, p. 423-424).

Ste Gertrude de Nivelles, amie des Irlandais (p. 216 s.). — A Ratisbonne, ville qu'un écrivain irlandais appelle « *urbs inclyta, pia mater peregrinorum praecipueque Scottorum*[7] », l'abbaye de Saint-Jacques, peuplée de moines irlandais, avait Ste Gertrude de Nivelles comme patronne secondaire[8].

S. Kilian (p. 222). — Un autel de la collégiale d'Essen

1. Anton Lechner, *Mittelalterliche Kirchenfeste und Kalendarien in Bayern*, Freib. i. Br., 1891, p. 9-20.

2. Dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens* (XXXIX. 1918, p. 156-158).

3. A. Lechner, *Op. cit.*, p. 207 s. On trouve, dans ce calendrier, au IV Id. Nov., la mention suivante : « *Dedicatio novae ecclesiae in hasteria* ». Hastière (Belgique) eut un abbé irlandais, Forannan, au Xe siècle (voir mes *Chrétientés celtiques*, p. 169).

4. C. Rhoen, *Geschichte der St. Foliauskirche zu Aachen*, Aachen, 1892, p. 6.

5. Voir Carl Lange, *Die lateinischen Osterfeiern*. München, 1887, p. 68.

6. *Gesta episcopor. Halberstadensium* (M.G., *Script.*, XXIII, p. 88).

7. *Vita B. Mariani Ratisp.*, I, 1 (Boll., Febr. II, 365).

8. *Vita B. Mariani*, IV, 16, p. 369.

était dédié à ce saint, et, avant la translation des reliques de S. Liboire à Paderborn (836), le martyr irlandais était copatron du Mariendom de cette dernière ville [1].

S. Magnus ou Monus (p. 222-223). — Sur ses reliques et son iconographie, voir Gr. Reitlechner, *art. cité* (XL, 1919-1920, p. 193-194).

SS. Nimius, Zimius et Marinus. — Ces trois saints obscurs qu'on donne comme Irlandais, sont encore vénérés de nos jours, sous l'appellation d' « elende Heilige » à Griestetten, dans la paroisse d'Altmühlmünster, au diocèse de Ratisbonne [2].

S. Virgile de Salzbourg. — Sur son iconographie, voir Gr. Reitlechner, *art. cité* (XL, p. 229-230).

L. Gougaud.

1. Fr. Arens, *Der Liber ordinarius der Essener Stiftskirche*, Essen, 1901, p. 257.

2. Alfons Bellesheim, *Geschichte der katholischen Kirche in Irland*, Mainz, 1890, I, p. 343. Cf. Heuser, art. *Elend* (*Kirchenlexikon*, IV, 359).

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. I. R. THURNEYSEN, Die irische Helden- und Königsage, I. — II. A. LONGNON, Les noms de lieu de la France. — III. R. A. S. MACALISTER, The Latin and Irish Lives of Ciaran. — IV. T. F. O'RAHILLY, Dánfhocail. — V. G. FLETCHER, The Provinces of Ireland. I. Ulster ; II, Munster. — VI. A. STANBURROUGH COOK, The possible begetter of the Old English *Beowulf* and *Widsith*. — VII. A. PAUPHILET, Etudes sur la Queste del Saint-Graal, attribuée à Gautier Map.

I

Rudolf THURNEYSEN. *Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert*, Teil I und II. Halle, Max Niemeyer, 1921, XI-708 p. 8° (publié avec l'aide du département de langue gaélique de l'Etat libre d'Irlande).

Lorsqu'en 1883 d'Arbois de Jubainville publia son *Catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, il fournit aux celtistes un instrument de travail dont l'usage a prouvé la valeur. Ce n'était pas seulement un répertoire, très utile parce que très complet, et auquel après tant d'années on ne trouve relativement que peu de corrections à faire (v. le supplément publié par M. Dottin dans la *Revue Celtique*, t. XXXIII, p. 1-40). C'était aussi un travail qui ouvrait une voie nouvelle. Pour la première fois, la saine méthode critique était appliquée à débrouiller le chaos de la littérature irlandaise médiévale. L'effort de d'Arbois réalisait la tâche préalable à toute étude philologique : le classement des sources manuscrites. Les *Lectures on the Manuscript Materials* d'Eugène O'Curry étaient dépassées. La vaste compilation exécutée par le même et publiée après sa mort sous le titre *On the*

Manners and Customs of the ancient Irish était condamnée dans son principe, parce qu'elle reposait sur une érudition, très méritoire sans doute par l'étendue, mais aventureuse et dénuée de critique (cf. *Rev. Celt.*, t. II, p. 260 et ss.). L'œuvre de d'Arbois, beaucoup plus modeste dans son objet et dans ses proportions, était une date plus importante dans l'histoire de la philologie celtique.

Quarante ans après le *Catalogue* de d'Arbois, l'ouvrage de M. Thurneysen marque une nouvelle étape, qui permet d'apprécier les progrès accomplis. On en peut définir l'importance d'un mot : ce n'est rien de moins qu'un classement et une étude critique des diverses versions des légendes. Sans doute quelques unes de ces légendes ont fait l'objet de travaux de détail, parfois fort estimables. Sans parler de Whitley Stokes ou de Zimmer, de Kuno Meyer ou de Windisch, des hommes comme Nettlau, Stern, W. M. Hennessy, E. Hogan, O'Beirne Crowe ont préparé l'étude critique de nombreuses légendes. Des œuvres d'érudition solide comme le *Dindsenchas* de M. Edw. Gwynn, les recherches de toponomastique de M. Paul Walsh, les belles découvertes paléographiques de M. R. I. Best ont aidé à l'intelligence et à l'interprétation des textes. Mais le travail accompli par ses devanciers ne diminue en rien les difficultés de la tâche de M. Thurneysen ni le mérite des résultats qu'il a obtenus. Car son œuvre est à la fois une œuvre d'ensemble et une œuvre personnelle. Partant de l'étude directe des manuscrits, il applique en grand une méthode dont il a donné des modèles dans ses *Abhandlungen zu irischen Handschriften und Literatur-denkmälern* (cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, p. 88 et 333) et dans plusieurs autres articles (cf. notamment *Rev. Celt.*, XXXVII, 368). Moins téméraire que Zimmer, dont les hardiesses ont souvent quelque chose de désordonné, moins timide que Windisch, dont l'érudition prudente reste trop abritée derrière les faits, M. Thurneysen réalise le type complet que ses deux devanciers faisaient seulement désirer : il est aujourd'hui sans conteste le maître des études de philologie irlandaise.

Suivant une division déjà ancienne, dont d'Arbois s'était lui-même servi, il a réparti les légendes épiques de l'Irlande médiévale en quatre groupes ou cycles : le cycle d'Ulster, le cycle de Finn ou d'Ossian, le cycle historico-mythologique (y compris les légendes des rois) et le cycle des légendes étrangères (comprenant à la fois les remaniements et les traductions). Ce premier volume ne traite que du cycle d'Ulster, c'est-à-dire des légendes qui se rapportent aux héros de la Branche-rouge, parmi lesquels

Conchobor et Cuchullin sont des figures de premier plan. M. Thurneysen y a joint les légendes qui se rapportent à Etain et à Conaire, bien qu'elles rentrent originellement dans le cycle des légendes des rois, parce que de bonne heure des héros du cycle d'Ulster y ont été introduits. L'ensemble se compose de 84 chapitres, consacrés chacun à l'étude d'un des récits épiques qui rentrent dans le cycle. L'étendue des chapitres varie naturellement avec celle des textes eux-mêmes, qui est fort inégale : à côté de brèves narrations, de fragments de Dindsenchas en vers ou en prose, se trouvent des compositions épiques aussi développées que la *Táin bó Cuailnge* ou la *Togail Bruidne Ui Dergae*. Mais le plan des chapitres est sensiblement le même : une étude critique des sources et un résumé analytique de chaque récit, suivant les divisions adoptées par les premiers éditeurs. Lorsqu'un même récit est conservé dans plusieurs recensions, chacune d'elle fait l'objet, s'il y a lieu, d'une étude spéciale.

L'auteur n'a tenu compte que des récits copiés sur parchemin. Il a arrêté son examen au début de « l'ère du papier », qui coïncide avec l'époque où la conquête anglaise réduit peu à peu l'irlandais à une langue de proscrits ou de classes inférieures (p. 74). Il se produit alors une révolution dans la littérature irlandaise. L'ère du papier mérite d'être étudiée pour elle-même. C'est de la littérature sur papier, qui a sa source dans les grandes compilations sur parchemin de la fin du moyen âge, que dérivent les récits qui sont recueillis aujourd'hui dans la tradition orale populaire. Cette dernière ne remonte pas au delà de l'ère du papier ; elle ne contient rien qui nous renseigne sur l'état antérieur des légendes. Il était fort sage de se limiter à la littérature sur parchemin, qui forme un ensemble bien défini, et qui d'ailleurs par sa richesse et sa variété offre une tâche assez considérable à l'activité d'un seul travailleur. Toutefois, nous ne possédons pas toute la littérature sur parchemin. Il y a certains récits épiques qui n'ont été conservés que dans des manuscrits sur papier du XVIIe ou XVIIIe siècles. D'Arbois leur avait fait place dans son *Catalogue* ; mais on ne les trouvera pas mentionnés dans ce livre.

Sous cette réserve, c'est l'ensemble de la production épique du moyen âge irlandais que M. Thurneysen présente au public. Par l'exactitude minutieuse des analyses, la précision et la commodité des références, l'abondance des notes et des index, l'ouvrage, une fois terminé, sera un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux littératures et traditions populaires, autant qu'aux celtistes et aux médiévistes. Ce premier volume, où

tout le cycle d'Ulster est magistralement étudié, fait vivement désirer la suite.

Plutôt que d'insister sur des mérites qui sont éclatants, il vaut mieux peut-être essayer ici d'anticiper l'avenir et d'indiquer en quelque sorte la direction des travaux futurs que ce livre doit inspirer. L'étude des récits du cycle d'Ulster pourra sans doute recevoir de découvertes nouvelles quelques corrections ou additions de détail ; mais dans l'ensemble, toutes les conclusions de M. Thurneysen sur le classement des manuscrits, la répartition des versions ou l'histoire des textes paraissent définitives. On a l'impression qu'une nouvelle étape décisive est maintenant franchie. Mais cette étude, qui forme la partie essentielle du présent volume, est précédée d'une première partie de caractère général, qui sert en quelque sorte d'introduction à l'ouvrage entier. Il y est question de la façon dont les légendes ont été formées, rédigées et transcrites, des auteurs qui leur ont donné forme et du public auquel ils s'adressaient. Sur cet ensemble de problèmes complexes, M. Thurneysen ne donne que quelques indications sommaires ; dans l'état actuel de nos connaissances, il eût été imprudent d'aller plus loin. Mais on peut espérer que les idées enfermées dans cette brève introduction, fécondées par les recherches des nouveaux travailleurs, produiront de belles moissons dans la science de demain.

Une tâche qui s'imposera aux futurs celtistes sera de faire le triage des traditions, de distinguer la part des influences extérieures plus ou moins récentes, de dégager ce qui appartient au fonds le plus ancien de la race. Pour cela, l'analyse des traditions elles-mêmes est insuffisante ; l'interprétation exige des lumières empruntées d'ailleurs. On commence à entrevoir ce qu'était l'organisation, la culture, la mentalité de l'humanité préhistorique. Plus on pénètre le vocabulaire de l'indo-européen, plus on y reconnaît de termes précis se rapportant à des notions qui révèlent un état social défini, très différent du nôtre. L'étude des civilisations dites inférieures a fourni nombre de documents d'où l'on tire peu à peu la connaissance d'un folklore universel. Les premiers documents de l'humanité, en Égypte par exemple, gagnent singulièrement à être éclairés par l'étude des « primitifs » de nos jours. On sait combien cette étude a renouvelé déjà, est appelée à renouveler encore notre interprétation de nombreux textes de l'antiquité classique. Ce n'est pas que les Grecs et les Romains soient tellement rapprochés de l'âge des clans, des totems et des potlatchs. C'est que l'humanité est éminemment conservatrice,

que le présent est fait des restes du passé, et que des formes de pensée traditionnelle conservent la trace d'idées vieilles comme le monde. Or, entre toutes les races, celle des Celtes est particulièrement attachée aux vieilles formules et aux vieux usages ; elle entoure le passé d'un culte mystique, par opposition à certaines autres que l'action pratique sollicite davantage. On ne peut s'étonner de rencontrer dans les légendes des pays celtiques bien des détails portant la marque d'un caractère « primitif ». Ce mot n'a rien d'injurieux et ne saurait blesser les susceptibilités de l'amour propre national. Le fait est qu'aucun pays du moyen âge ne conserve dans sa littérature autant de souvenirs d'une organisation par clans ou par tribus, d'un culte des forces mystérieuses de la nature et d'une observance des interdictions sociales (tabous). Beaucoup d'épisodes qui nous paraissent inexplicables et qui l'étaient sans doute aussi pour ceux qui les ont mis par écrit peuvent recevoir leur explication de la mentalité « primitive ». Un recueil et un classement de toutes les « interdictions » mentionnées dans l'épopée irlandaise serait un travail utile et dont se dégageraient d'intéressantes conclusions.

La détermination du fonds primitif est toutefois rendue délicate par l'action des influences ultérieures. Aux temps préhistoriques, les peuples ont vécu en des contacts constants ; chaque perfectionnement de la civilisation s'est rapidement étendu d'un bout du monde à l'autre. L'extension des arts et des lettres classiques a suivi des routes tracées depuis longtemps et qui sont restées fréquentées longtemps encore. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne les échanges de tout genre se sont poursuivis entre peuples barbares. Or, une légende se transporte aussi aisément qu'un objet de verre ou de métal. Bien des similitudes dans les thèmes légendaires de pays différents peuvent s'expliquer par des relations réciproques, postérieures à l'époque d'une lointaine unité de civilisation. L'épisode de la lutte du père et du fils est un thème de folk-lore universel, qui répond peut-être à certaines conditions d'un état social primitif. Il figure, comme on sait, dans la légende de Cuchulainn (*Aided Aenfir Aife*), mais pas avant le VIIIe siècle (Thurneysen, p. 403) ; il y a probablement été introduit après coup, et venait d'ailleurs. Le classement chronologique des éléments de la légende permet ici une précision, qui fait souvent défaut. Mais la présomption subsiste que beaucoup de légendes qui paraissent unes contiennent des éléments postiches ou secondairement amalgamés.

Parmi les influences extérieures qui ont agi sur l'épopée irlan-

daise, il faut mettre à part deux puissants courants, dont nous connaissons la source et le développement, le courant classique et le courant chrétien. L'étude des influences classiques en Irlande est encore à faire. En dehors des traductions ou des imitations directes, on sait combien de réminiscences des légendes grecques sont éparses dans la littérature épique de l'Irlande (cf. *Rev. Celt.*, XXXI, 393). Cuchullin a certaines analogies frappantes avec Achille (*T. B. C.*, éd. Windisch, p. 132). Hercule apparaît nommément dans la *Fled Bricrend* (Thurneysen, p. 464), comme les Furies dans la *Fleadh Dúin na ngéadh* (l. 235 ; cf. *Ériu*, V, 229) et les Amazones dans la *Táin bó Cuailnge* (éd. Windisch, l. 1478). On pourrait rattacher l'histoire de Labraid aux oreilles de cheval (*Rev. Celt.*, II, 197 et Keating, t. II, p. 172 éd. Dinneen) à celle de Midas, si la même ne se rencontrait pas dans le folk-lore d'autres pays. Il y aurait à rechercher quels sont les textes classiques que l'Irlande a connus et sous quelle forme ils lui sont venus.

Les influences chrétiennes se manifestent par des additions et des interpolations, qui sont souvent des plus gauches ; le sacrement du baptême apparait de façon bien inattendue dans le *Scél Mucci Meic Dathó* (*Ir. Texte*, I, p. 102, l. 29) comme dans tel récit des *Mabinogion* (*R. B.*, I, p. 21, 18). Mais en général, les narrateurs irlandais ont observé une sage distinction entre les sujets sacrés et les sujets profanes ; quand on songe que beaucoup des recueils épiques ont été copiés par des moines et dans des couvents, on peut être surpris que les idées chrétiennes n'y aient pas pénétré davantage.

Il y aura aussi à étudier les rapports de l'Irlande avec les pays voisins au point de vue littéraire. Le contact qui a duré plusieurs siècles entre les pays scandinaves et l'Irlande a laissé de nombreuses traces dans la langue : les travaux de Sophus Bugge sur les influences des deux littératures sont à reprendre et à continuer. On trouvera sans doute aussi des traits communs entre les légendes anglo-saxonnes et celles de l'Irlande (v. ci dessous, p. 381 et s.). Quant au Pays de Galles, il a eu avec l'Irlande des relations suivies dont la littérature porte maintes traces. Il y a des légendes communes ; le Mabinogi de Branwen est plein de détails relatifs à l'Irlande et contient notamment un même épisode que le *Mesca Ulad* (Thurneysen, p. 481). Bláthnat (« Fleurette ») joue entre Curói son mari et Cuchullin son amant le même rôle que Blodeuwedd (« Visage de fleur ») entre Llew Llaw Gyffes et Gronw Pebyr (cf. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, 199-208). Le contact

est évident ; on sait d'ailleurs que la légende de Curói était bien connue en Galles (cf. Thurneysen, p. 446 ; et v. B. of Taliesin, p. 67, 5, Ev.). Conchobor est mentionné dans *Kulhwch ag Olwen* (R. B., I, 106, 18) sous le nom de Knychwr ab Nes ; et Cuchullin sous celui de Cocholyn, dans le *Book of Taliesin* (p. 66, Ev.) ; cf. J. Loth, *R. Celt.*, t. XXXII, p. 436. La poursuite du Twrch Trwyth de la légende arthurienne a un parallèle dans l'épisode de Dumae Selga « la colline de la chasse » (Thurneysen, p. 503-504). On ne peut dire si l'épopée irlandaise a emprunté au gallois, et encore moins dans quelle mesure. Pourtant, quand le *Fochonn loingse Fergusa* met en scène le type du butor arrogant et provocateur, qui est si fréquent dans les romans du cycle arthurien, on pourrait songer à une influence galloise (Thurneysen, p. 321). Un même procédé de description est employé dans la *Táin bó Cuailnge* (éd. Windisch, l. 2744 et suiv.) et dans le Mabinogi de Branwen (*R. B.*, I, 35 ; cf. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, 137) ; mais les auteurs des deux récits ont pu le tirer d'un même modèle (Thurneysen, p. 61).

Les influences extérieures n'ont eu souvent pour effet que d'introduire de nouveaux épisodes ou de nouveaux personnages. Les vieilles légendes ont subi sur place des influences qui, en les rajeunissant, les ont plus gravement transformées. Il est naturel que suivant les lieux et les circonstances, elles aient été remaniées par ceux qui les colportaient. On aura donc profit à dépouiller les généalogies des héros, souvent contradictoires, à relever les légendes étymologiques relatives aux noms d'homme et de lieu. Des poèmes comme ceux du *Dindsenchas*, des traités comme le *Coir Anmann* fournissent à cet égard une mine de renseignements. Les minutieuses recherches de M. P. Walsh peuvent servir de modèle à ce genre d'enquête. Miss M. C. Dobbs (cf. *R. Celt.*, XXXVII, p. 364), M. Thomas J. Shaw (*J. of the R. Soc. of Antiqu. of Ireland*, t. LI, p. 133) en ont publié de très utiles sur la topographie de la *Táin*. Appliquées à l'ensemble des récits épiques, de semblables recherches permettront de localiser plus étroitement le point de formation et de développement des légendes, de déterminer le milieu politique, social, intellectuel dans lequel vivaient ceux qui les ont transcrites.

Alors on pourra entreprendre une histoire de la littérature irlandaise médiévale, qui ne sera pas seulement un classement de manuscrits ou une liste de textes minutieusement analysés, mais qui mettra en pleine lumière l'activité des gens de lettres, poètes ou conteurs, et les goûts du public auquel ils s'adressaient. On

a cessé de considérer l'œuvre littéraire comme une création spontanée, jaillie d'un cerveau divin à la façon de Pallas Athéné. C'est un produit social, élaboré par un individu, mais toujours déterminé par un temps et par un milieu. Celui qui écrit exprime sa mentalité propre, mais la mentalité de l'écrivain dépend de celle de ses lecteurs. Il s'agit d'amuser, de flatter ou de convaincre. Les fables sont nées de l'oisiveté, de la superstition ou de l'intérêt. L'historien n'a pas achevé sa tâche, tant qu'il n'a pas réussi à dégager des œuvres littéraires ce qu'elles révèlent sur les auteurs et sur le public.

Sans doute M. Thurneysen a touché à cette double question. Il a résumé les conclusions des belles études qui lui ont permis d'esquisser la personnalité du « compilateur », auquel on doit la *Táin bó Cuailnge* sous sa forme actuelle et plusieurs autres récits (p. 24 et ss.). Il a précisé le rôle de l' « interpolateur » du Leabhar na h-Uidhre, d'après les savantes recherches de M. Best. Il a signalé les traces de remaniements originaux dans des récits comme le *Cath Ruis na Rig* (p. 363) ou le *Tochmarc Etaine* (p. 598 et 610). Il a montré les transformations que le changement des goûts et la différence des talents avaient amenées dans la tradition de cette touchante légende qu'est le *Longas mac n-Uislenn* (p. 327). Mais il a été surtout guidé dans cette étude par un souci de philologue : son dessein était avant tout d'établir les rapports des récits et la chronologie des recensions. Il s'est servi de données littéraires pour dater les textes, comme on peut faire de données grammaticales, telles que l'usage du déponent ou des pronoms infixes, la présence de certaines formes de prétérit ou de 3e pers. sg. de présent en *-enn* (p. 103). Or il ne suffit pas de marquer les vicissitudes de la tradition des textes. Un jour vient où l'on considérera ceux-ci non plus comme des matières à discussion pour les philologues, mais comme des documents humains qui renseignent sur les mœurs et l'esprit des nations. Rien de varié comme l'épopée irlandaise ; on y trouve du merveilleux et du grossier, du tragique et du plaisant, du lyrisme et de la bouffonnerie. A côté de figures surhumaines, conservées d'un passé mythique, elle renferme des portraits humains, pris dans la vie de tous les jours. Le sage Sencha est très réel, comme Bricriu le schadenfroh. L'aventure de Clothru s'explique sans doute par un trait de mœurs primitives ; mais l'épisode où Medb se met en posture derrière son bouclier n'est qu'une invention comique, et pas des plus relevées. Pourquoi tout cela se trouve-t-il amalgamé sous la forme que nous con-

naissons ? Quel dessein se proposaient les auteurs ? Comment concevaient-ils la vie ? Quelle attitude était la leur devant les grands problèmes du monde ? Il est possible que ces questions ne comportent pas de réponse. Les gens du moyen âge n'avaient pas de la littérature l'idée que nous nous en faisons ; ils n'y mettaient ni les préoccupations de leur esprit ni les besoins de leur cœur. Ils n'y cherchaient qu'un divertissement. Mais cela seul est une indication : s'ils voulaient s'échapper du monde réel, c'est apparemment qu'ils n'y trouvaient pas les satisfactions qu'ils souhaitaient. En tout cas les procédés d'évasion qu'ils ont choisis valent d'être étudiés d'un point de vue humain. Ils sont précieux par ce qu'ils ajoutent à notre connaissance de l'homme.

Les celtistes de l'avenir auront à dégager l'idéal humain qui se cache sous le gros tas poudreux des manuscrits irlandais. S'ils réussissent dans cette tâche, ils le devront à M. Thurneysen, qui leur a préparé la route. Son ouvrage marque aujourd'hui le point ultime que la science a pu atteindre. En attendant les ouvrages futurs qui le dépasseront, il remplace ou il annule tous les précédents.

J. Vendryes.

II

Auguste Longnon. *Les noms de lieu de la France, leur origine, leur signification, leurs transformations* (publié par Paul Marichal et Léon Mirot). 1er fascicule : Noms de lieu d'origine phénicienne, grecque, ligure, gauloise et romaine. Paris, Champion, 1920, p. 1-177. 2eme fascicule : Noms de lieu d'origine saxonne, burgonde, wisigothique, franque, scandinave, bretonne et basque. 1922, p. 178-336.

Auguste Longnon a été chez nous l'initiateur d'une discipline, la toponomastique, dont il a fondé les principes et fixé la méthode, et qui est devenue grâce à lui une auxiliaire indispensable de l'histoire et de la linguistique. Patiemment, minutieusement, il a dépouillé les vieux textes pour relever les anciennes formes des noms de lieu. Il a classé par date et par région tous ces noms, humbles témoins des âges disparus, rappelant les races qui se sont succédé sur notre sol, les vicissitudes des invasions, des peuplements, des mouvements sociaux. Il a montré tout ce qu'on pouvait tirer de cette mine si riche. Il a mené à bonne fin l'œuvre qu'avaient pressentie ou même ébauchée des hommes comme

Auguste Le Prevost[1], Houzé[2], Quicherat[3] et Cocheris[4]. Tous ceux qui se sont occupés d'histoire locale, les chartistes, les romanistes ont été, plus ou moins longtemps, les auditeurs d'Auguste Longnon à son cours de l'Ecole des Hautes Études et du Collège de France. Mais ce cours, qui s'étendait sur plusieurs années d'enseignement, qui a été repris, remanié, corrigé, augmenté par le maître jusqu'à ses derniers jours, n'a jamais été imprimé. Deux de ses anciens élèves, MM. Marichal et Mirot, ont entrepris la tâche pieuse et délicate de le faire connaître au public. Il faut les en remercier sincèrement. L'ouvrage, qui sera complet en quatre fascicules, est de nature à répandre des lumières utiles sur la « géographie humaine » de notre pays ; et d'autre part il fournira une base solide aux nombreux chercheurs isolés qui travaillent sur les noms de lieu.

On est toujours embarrassé de faire la critique des publications posthumes. On ignore en effet ce qui est imputable à l'auteur lui-même ou à ses exécuteurs ; et on ressent quelque scrupule à condamner comme actuelles des doctrines qui étaient justes ou excusables il y a vingt ou trente ans. Du moins, n'est-ce pas manquer de respect à la mémoire d'Auguste Longnon que de présumer qu'avant de livrer au public un enseignement auquel il avait travaillé toute sa vie, il aurait pris la peine de le réviser jusqu'au moindre détail et de redresser les parties caduques, en sollicitant au besoin l'aide de spécialistes compétents. Il avait infiniment d'estime pour d'Arbois de Jubainville, qui le lui rendait bien ; il suivait avec soin les travaux des celtistes, parce qu'il savait que la toponomastique française peut recevoir de la philologie celtique autant de secours qu'elle lui en fournit. Or, ce cours de Longnon, publié en 1920, présente au point de vue celtique un état de la science de bien des années antérieur; on est choqué d'y rencontrer tant d'erreurs et en même temps d'y constater tant de lacunes. La partie celtique serait à revoir d'un bout à l'autre.

Quelques observations suffiront à le prouver. Les dialectes celtiques modernes ne sont pas utilisés comme ils devraient l'être. C'est une singulière méthode de faire intervenir l'anglais ou l'allemand pour justifier une forme gauloise alors que l'irlandais et le

1. *Dictionnaire des anciens noms de lieu du département de l'Eure*, Evreux, 1839.
2. *Étude sur la signification des noms de lieu en France*, 1864.
3. *De la formation française des anciens noms de lieu*, 1867.
4. *Origine et formation des noms de lieu*, 1874.

gallois suffisent à l'établir : p. 28, irl. *dûn*, gall. *din* prouvent la forme *dunos* (thème en *-es-*) du gaulois ; p. 49, l'irlandais *-rith*, le gallois *rhyd* « gué » étaient à citer, à l'appui d'un gaulois *ritu-* (et non *ritos*), qui est le même mot que l'allemand *furt*, anglais *ford* (la quantité de l'*i* de *ritu-* ne saurait faire de doute, il s'agit certainement d'un *i* bref); p. 43, il suffisait de citer l'irlandais *mag* « champ » (thème en *-es-*), gallois *ma* (le breton *meaz*, anc. *maes* est un dérivé); p. 52, il fallait citer le gallois *nant* « ruisseau », et p. 50, le gallois *dwfr* « eau ». P. 35, *duros* ayant un *u* bref, comme le dit Longnon lui-même, ne peut être l'équivalent du latin *dūrus*. P. 54, malgré la forme *onno* du glossaire d'Endlicher, il est douteux que la finale *-onna* soit autre chose qu'un suffixe. En revanche, p. 65, il ne faut pas parler d'un suffixe *-oialos*, mais bien d'un mot *ialos* conservé en gallois (*ial* « espace découvert » ; cf. Thurneysen *Z. f. rom. Phil.* XV, 268) ; la toponomastique écossaise conserve peut-être le même mot dans des noms comme *Morile* (de **Mor-ialo-*) et dans *Balmoral* ; cf. A. Macbain, *Place Names of Highlands and Islands of Scotland*, p. 182. — P. 66, le nom celtique *Petroi[a]lum* ne peut signifier « lieu pierreux », mais sans doute « les quatre champs » ou plutôt « champ carré » (cf. J. Loth, cité *R. Celt.*, t. XXXVIII, p. 86). P. 68, un *Novoialum* est attesté dans *Nuejols*, auj. *Neufjours* en Corrèze (A. Thomas, *Nouveaux essais*, p. 60). — P. 38 et 99, il est question de *Bajocasses*, alors que la forme celtique, comme d'Arbois de Jubainville l'a toujours enseigné, était *Bodiocasses*. — P. 46, ajouter *Uromagus*, cf. *Rev. Celt.*, XXXVIII, 363. — P. 267, la forme la plus ancienne du nom de la Saône, *Souconna*, a été fournie par une inscription ; cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, p. 347.

Il y a une indication utile, p. 18, sur la substitution d'un suffixe celtique à un suffixe ligure ; et p. 43, sur la double appellation de la ville de Néris. Mais il eût fallu rappeler le nom de la ville de Metz, de *Mettis* remplaçant l'ancien ethnique *Mediomatrici*, et celui de la ville de Melun, pour laquelle le nom de *Metlodunum* s'est substitué à un plus ancien *Metlosedum* (cf. *Mém. Soc. Lingu.*, XIII, p. 225 ; corriger en conséquence ce qui est dit p. 32).

P. 23, il est bien douteux que *alisos* soit un mot ibère ; les noms de lieu qui contiennent ce mot peuvent remonter d'ailleurs à deux sources différentes, v. *Rev. Celt.*, XXXVIII, p. 184. — P. 25, le nom de lieu *La Jarrie* existe également en Vendée (communes de Dompierre et de Saligny). — P. 28, il ne faut pas dire que l'allemand *Berg* est une « variante » de *Burg*. — P. 136, on trouve encore des localités portant le nom de *Bretagne* dans la Somme

(près de l'embouchure de cette rivière) et dans Seine-et-Oise (à l'Est d'Étampes).

Le breton armoricain est souvent bien maltraité : *ucel* « élevé », p. 34 est un monstre ! Les chapitres consacrés aux origines bretonnes p. 301 et ss., laissent fort à désirer. A vrai dire l'histoire des noms de lieu bretons reste à faire ; c'est un sujet difficile, et qui devrait bien tenter quelque jeune celtiste bretonnant. Dans un livre sur les noms de lieu de la France, on pouvait laisser de côté l'étude de la toponomastique armoricaine, dans la mesure du moins où elle est brittonique; mais du moment qu'on l'entreprenait, il fallait la faire aussi complète que possible et s'entourer de garanties pour l'exactitude des faits. Or, les chapitres en question pèchent beaucoup à ce double point de vue ; des noms importants manquent, et parmi ceux qui sont cités, les fautes matérielles ou les erreurs abondent. Un seul exemple suffira : il est dit p. 320 que dans *kernilis* « la maison de l'église » l'*n* joue le rôle de la préposition « de » ! Comment les auteurs n'ont-ils pas songé à soumettre au moins les épreuves de leur travail au premier bretonnant venu ; il leur aurait épargné cette bévue et quelques autres.

Depuis l'époque où Longnon enseignait, il a paru nombre de travaux, quelques-uns fort importants, sur les noms de lieu celtiques. Les éditeurs en sont restés à Henri Martin, dont l'autorité est invoquée et discutée p. 61 ; cela date l'ouvrage. En revanche ils paraissent ignorer les noms de Meyer-Lübke, ou de Gröhler, et même de MM. J. Loth ou Dottin. La lecture de la *Revue Celtique* leur aurait été profitable à bien des égards.

J. Vendryes.

III

R. A. Stewart Macalister, *The Latin and Irish Lives of Ciaran*. Society for Promoting Christian Knowledge (Translations of Christian Literature, series V, Lives of the Celtic Saints). London and New York, The Macmillan Company, 1921. 190 p. 16° 10 sh.

Il y a toujours un parallèle instructif à établir entre les vies de saints d'Irlande suivant qu'elles sont écrites en latin ou en irlandais. Le caractère en est généralement différent, parce qu'elles ne s'adressaient pas au même public. Les vies latines étaient destinées à perpétuer dans le monastère et à l'usage des clercs les hauts faits des thaumaturges auxquels la maison devait sa célébrité. Les

vies irlandaises s'adressaient au peuple. Ce sont beaucoup moins des biographies que des homélies sur la vie des saints; elles ont la forme du discours prononcé, comprenant généralement un exorde et une péroraison (qui sont souvent d'un même modèle pour toutes les vies). Il est vraisemblable qu'on les prononçait en effet chaque année pour la fête du saint, sous réserve des modifications, abrègements ou surcharges que comportaient les circonstances ou les auditoires. Elles donnent en tout cas de ces derniers une idée assez peu flatteuse. Les contradictions, les invraisemblances y abondent ; les contes les plus absurdes y sont développés avec une tranquille assurance ; les miracles traditionnels des grands personnages bibliques, ceux de Jésus lui-même, y sont reproduits avec candeur à l'actif du saint local, sans que l'orateur cherche à dissimuler l'emprunt. Cet orateur connaissait son public ; il savait qu'on pouvait lui faire tout accepter. Des naïvetés aussi grossières se rencontrent sans doute aussi dans les vies latines. Mais elles s'étalent dans les vies irlandaises avec moins de retenue ; elles y passent à la faveur d'un ton simple, familier, en accord avec l'intention d'édification qui est dominante. Enfin on constate dans les vies irlandaises la préoccupation de rattacher les événements merveilleux du récit à des lieux ou des faits connus des auditeurs. Les allusions, les détails topiques y sont plus nombreux, plus précis que dans les vies latines. C'est en effet un bon moyen de retenir l'attention du public et d'agir sur lui.

On peut aisément se rendre compte des différences indiquées ici en lisant le petit livre que M. Macalister consacre à saint Ciaran. Nous possédons en effet plusieurs vies de ce saint. Il y en a trois en latin et qui présentent d'assez notables divergences. La première, qui est la plus complète, est conservée dans un manuscrit de la Marsh's Library à Dublin, du début du XVe s. ; c'est celle que M. C. Plummer a publiée dans son bel ouvrage, *Vitae Sanctorum Hiberniae* I, 200 (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, 104). La seconde est contenue dans deux manuscrits de la Bodléienne (Rawl. B 485 et Rawl. B 505), dont l'un est copié sur l'autre ; le plus ancien peut remonter au XIIIe s. M. Plummer n'en a donné que des extraits en notes à son édition de la précédente. La troisième vie latine est celle du fameux Codex Salmaticensis, aujourd'hui à Bruxelles ; elle a été publiée par les P. P. de Smedt et de Backer dans leur édition de ce manuscrit, col. 155-160. Il y a d'autre part une vie irlandaise, qui est conservée dans le Book of Lismore et dans un manuscrit de Bruxelles ; elle a été publiée par Whitley Stokes (*Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 117-134).

L'ouvrage de M. Macalister comprend la traduction de trois vies latines et de la vie irlandaise, et, en appendice, le texte complet de la seconde vie latine dont seuls des fragments avaient été publiés jusqu'ici (voir ci-dessus). Ce qui donne à l'ouvrage une valeur originale, c'est d'une part une substantielle introduction et d'autre part une série abondante de notes érudites. St Ciaran d'ailleurs méritait l'honneur qui lui est fait. C'est un des plus grands noms de l'hagiographie irlandaise. Il est sans doute moins connu que Patrice ou Columba. Mais il a sur le sol irlandais plus d'attaches que ces deux apôtres, dont l'un, Patrice, était étranger, dont l'autre, Columba, exerça son apostolat surtout en dehors de l'île. Pour être d'expansion plus limitée, sa gloire n'en est peut-être que plus profondément enfoncée dans la tradition irlandaise. Comme Brigitte a fondé le monastère de Kildare, Brendan celui de Clonfert et Kevin (Coemgen) celui de Glendalough, Ciaran est l'immortel fondateur de Clonmacnois.

Ce nom dit tout. Il n'en est guère de plus illustre dans les annales de l'Irlande chrétienne. Les poètes ont célébré à l'envi la splendeur de ce monastère, où les fidèles se rendaient en foule : L'auteur du *Félire*, Oengus fils d'Oenguba, oppose les ruines des palais des rois païens aux établissements des moines chrétiens : « Rath Cruachan s'est évanoui avec la descendance victorieuse d'Ailill ; la noble souveraineté sur les princes appartient à la cité de Clonmacnois »,

Ráth Chruachan ro scáichi
la hAilill gein ṁbúada,
cáin ordan ṅas flathib
fil i cathir Chluana. (Prologue, v. 177 et ss.)

Ce thème revient dans maint poème (cf. K. Meyer, *Hail Brigit*). Il en est un, attribué à Colum Cille et récemment publié dans la *Zeitschrift für celtische Philologie* (XIII. 9), qui commence par :

Temair bregh,
gidh linmar libh lin a fer,
ni cian go mbia na fisach,
gé tá si aniugh a sásadh.

« Tara la belle, si grand que vous semble le nombre de ses habitants, sera bientôt vide, bien qu'elle soit pleine aujourd'hui. » Cette prophétie pouvait être faite aussi de Clonmacnois. Le floris-

sant monastère, riche des offrandes de pèlerins innombrables, a subi à son tour le sort des sanctuaires païens. C'est aujourd'hui le cimetière d'un cimetière : quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris.

Il n'est rien de plus impressionnant qu'une visite à Clonmacnois. Quand on part de la petite ville d'Athlone, centre animé de commerce et d'affaires, on a quelque treize milles à parcourir avant d'y atteindre. Le paysage est d'abord riant et sympathique. Vers la fin du trajet, la route s'engage sur une étroite chaussée, qui paraît interminable entre deux immenses tourbières s'étendant à perte de vue. On dirait le pont qu'Adamnan vit en rêve, qui fait communiquer deux mondes. Au delà de cette chaussée en effet on pénètre dans le monde des morts. Un vieux château en ruines, détruit par Cromwell, à l'air de faire sentinelle à l'entrée. Il est planté sur une hauteur derrière laquelle le Shannon coule ses vastes ondes paisibles. A droite s'étend ce qui reste de Clonmacnois, le monastère de Ciaran. Dès qu'on a franchi le petit mur de clôture, l'œil ne découvre plus qu'un horizon de pierres tombales, toutes nues, toutes semblables et si pressées qu'elles se touchent. Leur teinte grise uniforme est à peine variée par la mousse qui ronge les inscriptions funéraires. Çà et là quelques maigres ronces percent les interstices des tombes. De cette mer de pierres surgissent trois lourdes croix, recouvertes d'emblèmes sculptés et sept chapelles, dont quelques-unes n'ont plus que les quatre murs. Le spectacle est saisissant et retiendrait l'œil fixé au sol si, dominant l'immense cimetière, deux tours rondes, gracieux symbole des aspirations de l'âme irlandaise, n'entraînaient le regard vers les cieux. Seul le silence règne dans cette solitude ; mais il y est empreint d'une majesté grave et sereine. Ce n'est pas le décor d'une scène de sabbat. C'est un site préparé d'avance pour le jour où la trompette du jugement dernier réveillera tout d'un coup les milliers de corps qui reposent dans ces tombes abandonnées.

Des ruines de Clonmacnois les souvenirs surgissent en foule à l'esprit du visiteur. L'histoire et la légende s'y mêlent. La première évoque à la fois les soldats de Cromwell, qui mirent la dernière main à l'œuvre de destruction accomplie par le temps, Dervorgilla, l'épouse infidèle, cause indirecte de la conquête anglaise, qui fit construire une chapelle à un demi-mille plus au Nord, Alcuin, qui fit connaître la gloire du monastère jusqu'à la cour de Charlemagne et tous les moines auxquels nous devons notamment le Leabhor na h-Uidhre ou les Annales de Tigernach. La légende rappelle nombre de personnages, clercs ou laïques, qui furent mis en rapport

avec Ciaran, comme Coirpre Cromm mac Feradaig (*R. Celt.*, XXVI, 368 et *A. f. celt. Lex.*, III, 225) ou comme St. Senan (Macalister, p. 86-87, 139-141) et toute la série des princes et des rois qu'on lui donna pour ancêtres. M. Macalister a reproduit p. 103 ces généalogies fantaisistes. Ciaran Mac int Sair (« fils de l'artisan »), dont la naissance était sans doute des plus humbles, est rattaché tantôt à Tigernmas, le fabuleux roi milésien de Tara, tantôt à Fergus Mac Roich, héros de la Branche Rouge d'Ulster. Cette prétendue parenté avec Fergus explique qu'on ait mêlé Ciaran à la révélation du récit de la *Tàin*. Dans l'extravagante bouffonnerie qui porte le titre d'*Imthecht na Tromdaime*, on voit Ciaran écrivant sur la peau de sa fameuse vache brune le récit que lui fait Fergus. Mais il a échappé à M. Macalister que les noms de Fergus et de Ciaran sont associés ailleurs encore. Senchan Torpéist, contraint par le roi de Connaught Guaire de retrouver le récit perdu, avait d'abord invoqué le secours de Brendan de Clonfert. Celui-ci apparut en songe à l'un de ses moines pour le prier d'avertir Senchan que c'était à Ciaran qu'il fallait s'adresser : « la prière qu'il adresse, ce n'est pas ici qu'il l'obtiendra, c'est à Clonmacnois auprès de Ciaran fils de l'artisan », *in eitchi connaigh*[1] *ni sunn atá dhó, acht a Clúain mic Nois la Ciaran mac in tsáir* (*A. f. celt. Lex.* III, 4). Comme le remarque M. Thurneysen (*Irische Helden- und Königsage*, I, 253), ce passage s'explique par le fait que Ciaran était un des saints de la race de Fergus. Et Ciaran effet envoie Senchan à Fergus, qui lui fait connaître le détail de la célèbre expédition.

J. Vendryes.

IV

Thomas F. O'Rahilly, *Dánfhocail*, Irish Epigrams in Verse. Dublin, The Talbot Press, 1921, 115 p. 12° 5 sh.

Le quatrain est la forme la plus habituelle de la poésie irlandaise. Les plus longues pièces de vers, même à l'intérieur des récits suivis de l'épopée, sont généralement composées de séries de strophes de quatre vers, dont chacune fournit un sens complet. Quiconque a un peu pratiqué la littérature du moyen irlandais sait

1. Lire *in itge connaig* La forme *connaig* « il demande » est à *condaig* (Wb. 8 d 20, Ml. 35 c 21) comme *connagam* « nous demandons » (L. L. 108 b 12) à *condegam* (Ml. 107 c 8).

combien les textes en prose de cette période, quel qu'en soit le caractère, sont émaillés de quatrains, groupés ou isolés. Le quatrain vient naturellement à l'esprit du conteur, quand il veut résumer d'une façon frappante une situation ou faire parler un de ses personnages avec noblesse et splendeur. Il y a d'ailleurs des formes variées de quatrains. Ce que l'on appelle quatrain en irlandais (*cethramthu*, auj. *ceathramha* ou *rann*) n'est généralement que la réunion de deux « Langzeilen » ; et chacune de celles-ci comporte des variétés de mètres assez nombreuses (voir K. Meyer, *a Primer of Irish Metrics*, Dublin, 1909, p. 13 et ss.). Un mètre des plus répandus est celui qui porte le nom de *debide* (id. *ibid.*, p. 8).

Fréquemment, pour remplir les blancs des manuscrits, les scribes y ont inséré des quatrains, qui leur revenaient à la mémoire ou qu'ils copiaient de droite et de gauche. Cela s'est produit surtout dans les derniers siècles. Alors que l'anglais oppresseur entravait la libre expansion de la langue et de la pensée irlandaises, le manuscrit, à défaut du livre imprimé, a servi de réceptacle et de véhicule à la littérature nationale. Innombrables sont les cahiers de papier sur lesquels, aux XVIIe, XVIIIe et même XIXe siècles, d'humbles scribes, souvent inconnus, ont fixé des traditions orales restées vivaces, des récits, des poèmes qu'on se passait de main en main. Les jeunes érudits d'Irlande sont particulièrement attirés aujourd'hui par l'étude de cette littérature, qui évoque le souvenir des siècles d'épreuve et porte le témoignage des qualités morales et intellectuelles d'un peuple qui ne voulait pas mourir.

M. Thomas O'Rahilly est de ceux qui se sont fait connaître le plus avantageusement par leur zèle et leur compétence à dépouiller les manuscrits irlandais des derniers siècles. Au cours de ses dépouillements, il a eu l'occasion de rencontrer un nombre considérable de quatrains, sur les sujets les plus variés. De ces quatrains il a fait un choix, qu'il publie sous le nom de *Dánfhocail*, c'est-à-dire à peu près « épigrammes en vers »[1]. Pour la forme, on y observe divers mètres classiques, *debide*, *rannaigecht*, *ae freslige*. Pour le fond, ce recueil constitue une anthologie qui a le mérite de faire connaître les idées les plus familières aux Irlandais sur le monde et sur la vie. C'est un abrégé de la sagesse populaire. La forme poétique y renouvelle souvent des proverbes qui ont cours dans tous les pays ; parfois le fonds même a une saveur proprement

1. De *dán* « poésie » et de *focal* « mot, parole », au sens où l'on dit « mot historique », « parole de soldat », etc. On pourrait traduire *dánfhocal* par « pensée ou phrase en vers ».

irlandaise. Les quatrains sont rangés suivant le sujet dans une quinzaine de rubriques (générosité et avarice, richesse et pauvreté, les femmes et l'amour, jeunesse et vieillesse, la mort et l'éternité, le clergé et la religion, etc.). Il y en a en tout 290. Ils remontent en grande majorité à la période qui s'étend de 1400 à 1700 ; quelques-uns peuvent être plus anciens, il y en a qui sont seulement du XIXe siècle. M. T. O'Rahilly a uniformisé la langue de façon à rendre son recueil intelligible à quiconque ne connait que l'irlandais moderne. Il a d'ailleurs joint à son texte des notes abondantes, renseignant sur la provenance de chaque quatrain, sur les circonstances auxquelles il se rapporte, et sur l'auteur, s'il y a lieu, enfin expliquant les principales difficultés de la langue. L'ouvrage se termine en outre par un petit lexique des mots rares et par un index des auteurs cités, depuis Cormac Mac Airt et Colum Cille jusqu'à Olivier Plunkett et David Do Barra.

On sait combien la littérature des proverbes est abondante en Irlande à toutes les époques. Plusieurs collections ont été faites, dont on trouvera la liste dans la *Bibliographie* de Best, p. 263-264. Le pays de Galles [1] et la Bretagne [2] ont également fourni aux collecteurs et éditeurs une abondante moisson. Parmi tous les recueils qui ont été publiés en Irlande, celui de M.F. O'Rahilly se distingue par l'excellence du choix et par la valeur littéraire des quatrains choisis.

J. Vendryes.

V

George Fletcher. *The provinces of Ireland*, Cambridge, University Press. 1921 : *Ulster*, XI-186 p., *Munster*, XI-176 p. 8°. 6 s. 6 d. chaque volume.

Ces deux volumes sont les premiers d'une série de monographies consacrée aux quatre provinces d'Irlande et qui se terminera par un volume d'ensemble sur l'Irlande en général. Le directeur de l'entreprise, M. Fletcher, attaché au Department of Agriculture and Technical Instruction de Dublin, a fait appel au concours de

1. Voir surtout *the Myfyrian Archaiology*, 2e éd., p. 754-811 et 838-867, les *Iolo MSS.*, p. 154-194 et 224-227. Ce qui rappelle le mieux l'œuvre de M. F. O'Rahilly, c'est d'une part *Penillion Telyn* de M. W. Jenkyn Thomas (Carnarfon, 1894) et d'autre part *Blodeuglwm o Englynion* de M. W. J. Gruffydd (*R. Celt.*, XXXVIII, p. 208).

2. Voir *Revue celtique*, t. XXXIII, p. 492 et XXXIV, p. 108.

savants compétents pour donner à ces volumes une documentation choisie. Ainsi ce qui concerne la préhistoire est dû à la plume de M. Macalister, l'archéologie et l'histoire de l'art à celle de M. Armstrong, la biographie des grands hommes à celle de M. Best. La géographie physique, la botanique et la zoologie sont traitées par M. Lloyd Praeger, la géologie par M. Isaac Swin, la géographie économique et administrative par M. Fletcher lui-même. Chaque monographie est illustrée de nombreuses figures, accompagnée de cartes.

En un moment où l'Irlande est à un tournant décisif de son histoire, où le passé s'éclipse rapidement pour faire place à un avenir encore incertain, il est excellent qu'une description exacte et impartiale fixe les traits du pays sous sa forme actuelle. M. Fletcher s'est placé au-dessus de toute discussion politique ou confessionnelle : c'est la figure de l'Irlande elle-même qu'il a voulu peindre, du pays dont l'âme éternelle survit aux vicissitudes politiques, et qui garde sa splendeur malgré les taches qui momentanément l'assombrissent. La collection peut être accueillie avec intérêt aussi bien à Dublin qu'à Cork et à Belfast. Elle doit recevoir aussi un bon accueil à l'étranger. L'Irlande n'est pas assez connue : les curiosités naturelles, les monuments artistiques et archéologiques, les souvenirs historiques y offrent pourtant des attraits nombreux. Les volumes de la collection de M. Fletcher, à en juger par les deux premiers, forment un complément indispensable aux guides du voyageur ; ils ont tout ce qui est nécessaire pour faire connaître et aimer l'Irlande et pour engager les touristes à la visiter.

J. Vendryes.

VI

Albert Stanburrough Cook [Professor Emeritus of the English Language and Literature in Yale University], *The Possible Begetter of the Old English* Beowulf *and* Widsith (extrait des *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, vol. XXV, p. 281-346). New Haven, Connecticut. Yale University Press. 1922. $ 1.00.

La composition du poème de *Beowulf* pose une série de problèmes délicats qui ne sont pas encore entièrement résolus. On discute toujours sur la date à laquelle il a été rédigé et sur la région d'où il est sorti. Le manuscrit unique qui nous l'a conservé (British Museum, Cottonian MSS, Vitellius A. 15) est de la seconde

moitié du xe siècle; il provient du Wessex et a été copié par quelqu'un de cette région. Mais le texte est d'une date bien antérieure, des environs de l'an 700 suivant A. Brandl (*Geschichte der altenglischen Literatur* dans le *Grundriss* de Paul, 2me édition) ou Chambers (*Beowulf*, 1921, p. 332), du début même du viie siècle, suivant certains autres. Comme la plupart des monuments poétiques du vieil-anglais, il appartient sans aucun doute au domaine des Angles et non à celui des Saxons. Mais on peut hésiter à l'attribuer aux Northumbriens ou bien aux Merciens.

Seule une analyse minutieuse du poème permet d'en éclaircir la formation. Cette analyse a été faite jadis par M. Ten Brink avec une rare sagacité, parfois un peu trop subtile dans le détail (*Beowulf*, Strassburg, 1888; *Quellen und Forschungen*, n° LXII). Le poème est consacré à la gloire du héros Beowulf, le vaillant marin, *se mòdega merefara*, de la race des Geátas ; on y raconte ses principaux exploits, sa mort, ses funérailles. L'ensemble, qui est arrangé avec beaucoup d'art, comprend deux parties principales respectivement consacrées à la lutte de Beowulf contre le monstre Grendel et à la lutte de Beowulf contre le dragon. Ces deux parties sont adroitement coupées d'épisodes secondaires, présentés sous forme de récits, comme la Course à la nage entre Beowulf et Breca, qui était sans doute à l'origine un autre épisode de la légende, ou bien comme les voyages de Beowulf, où sont racontés des exploits présentés ailleurs en action, et qui proviennent sans doute d'autres développements de la légende primitive. L'auteur qui a combiné tout cela a mis en tête de son œuvre une introduction, ajouté une conclusion, et répandu sur le tout un vernis uniforme si bien que les différents éléments dont il a tiré parti se laissent malaisément discerner.

On peut admettre avec B. Ten Brink que parmi le peuple des Angles, avant même qu'ils ne quittassent le continent, il courait diverses légendes, relatives aux exploits du héros Beowulf. Ces légendes furent introduites en Grande-Bretagne lors des expéditions qui aboutirent à la fondation des royaumes de Bernicie en 547 et de Deire en 559, dont l'ensemble constitue la Northumbrie. Mais les Angles de Mercie, au sud de l'Humber, pouvaient les connaître aussi. Sur le sol breton, elles prirent corps et formèrent divers récits épiques indépendants les uns des autres. Est-il possible de localiser chacun de ces récits ? B. Ten Brink l'a tenté, attribuant par exemple à la Bernicie le combat de Beowulf contre le dragon, à la Deire le voyage de Beowulf vers le palais de Heorot, *hùsa sêlest*, et son combat contre Grendel, à la Mercie plusieurs des épisodes

incorporés secondairement au poème. Cette répartition est bien arbitraire, et les raisons qu'il donne pour la justifier paraissent contestables. D'autre part, tandis que le poème se constituait par la combinaison de morceaux de légende purement païens, il se teinta de christianisme par l'addition de digressions théologiques ou de discours édifiants. Sous l'influence du dogme et de la morale chrétienne, la rudesse presque barbare des mœurs primitives s'adoucit; la légende s'humanisa. La forme définitive donnée au poème trahit une autre influence, l'influence de l'antiquité classique. La composition est ordonnée avec goût, les épisodes bien coupés, les discours habilement mêlés au récit, selon les meilleures recettes de l'épopée. Dans le détail on a pu relever des réminiscences, sinon des imitations d'Homère. Celui qui a composé le poème de Beowulf était un clerc lettré; il n'a pu l'écrire que dans un milieu relativement poli, près d'une cour où la vie de société était garantie par un pouvoir politique solide. Le public auquel il s'adressait possédait sans doute des vertus guerrières et un fort sentiment national, il restait attaché à ses traditions de race, mais il était déjà pénétré de christianisme, et par le christianisme il avait une certaine idée de la littérature gréco-latine.

Ces conclusions permettent-elles de déterminer la région où le poème fut composé ? Pour des raisons somme toute assez fragiles, Ten Brink inclinait à croire que cette région était la Mercie. Cette opinion ne paraît soutenable qu'à condition de retarder d'un bon siècle la date de composition. Si l'on s'en tient au VIIe siècle, et en particulier à la seconde moitié du VIIe siècle, c'est bien plutôt à la Northumbrie qu'il faut songer. Ce pays réalise alors d'une façon remarquable l'ensemble des conditions qui viennent d'être indiquées. Sous les rois Aethelfrith (593-617), Edwin (617-633), Oswald (634-642), qu'ils fussent de Bernicie ou de Deire, l'histoire de la Northumbrie est remplie par la lutte contre les Bretons et les Merciens. Aethelfrith avait battu à Chester en 614 les Bretons de Brochfael Yskithrawc. Mais en 633 les Bretons de Cadwallon, unis aux Merciens de Peanda, écrasèrent à Heathfield (gallois Meigen) les troupes du roi Edwin, qui fut tué dans la bataille. Deux ans après, Oswald infligeait à ses ennemis une revanche à Heavenfield (gallois Maes Nefawl, 7 à 8 milles au N. d'Hexham). Cadwallon y périt. A partir de ce moment, comme dit le Brut y Tywyssogion, les Bretons perdirent la couronne du royaume, qui fut gagnée par les Saxons (*o hynny allan y colles y Brytanyeit goron y teyrnas, ac yd ennillawd y Saeson hi*, R. B., II, 257). D'autre part, à la mort du roi Peanda, tué en 651 à la bataille de Winwaed par le roi

de Northumbrie Oswy, la suprématie sur les Merciens fut assurée à ce dernier. Les Merciens essayèrent à plusieurs reprises de secouer le joug ; ils n'y réussirent pleinement qu'en 705. Il est vrai que l'année 685 où les Northumbriens subirent la défaite de Nechtansmere marque pour eux le début de la décadence. Cependant durant près de soixante ans, sous les princes Oswy (642-671), Ecgfrith (671-685) et Aldfrith (685-705), de tous les royaumes de Grande-Bretagne, c'est la Northumbrie qui brilla du plus vif éclat. Elle était chrétienne depuis 627 (date de la conversion du roi Edwin), tandis que Peanda et ses Merciens restaient attachés au paganisme. L'ordre y régnait, les lettres y étaient cultivées, la religion y florissait grâce à Théodore de Tarse et à Wilfrid, évêque d'York. C'est dans ce milieu northumbrien que le poème de Beowulf a dû prendre la forme que nous connaissons.

Telle est la doctrine que M. A. S. Cook expose dans la brochure dont le titre est donné plus haut. Cette doctrine est importante pour les études celtiques, car la période où régnèrent Oswy, Ecgfrith et Aldfrith est marquée par l'influence irlandaise en Northumbrie. Ces trois princes étaient en étroits rapports avec le monastère de Iona. Déjà, Oswald, frère et prédécesseur d'Oswy, y avait séjourné ; c'est lui qui appela en Northumbrie St. Aidan et l'installa comme évêque à Lindisfarne. La *Vita Sancti Columbae* d'Adamnan raconte comment la veille de la bataille d'Heavenfield Columba apparut en songe à Oswald et lui prédit la victoire (éd. Reeves, p. 14-15) ; c'est ainsi que Dieu lui-même fit d'Oswald le roi de toute la Bretagne : *totius Britanniae imperator a Deo ordinatus est* (*ibid.* p. 16). Oswy savait l'irlandais (Bède, *E. H.*, III, 25) et avait vécu exilé en Irlande (id., *ibid.* III, 1). C'est pendant son séjour dans ce pays qu'il eut avec une fille du Clann Neill, nommée Fina, des relations d'où naquit Alfrith. Revenu en Northumbrie, il épousa en justes noces Eanfled, qui lui donna Ecgfrith comme fils ; Ecgfrith succéda sur le trône à son père Oswy, mais à la mort d'Ecgfrith, c'est au bâtard Aldfrith que la couronne fut donnée. Bien qu'il fût enterré aussi à Iona, après une malheureuse guerre contre les Pictes, où il fut tué à la bataille de Dun-Nechtain (*Vita sancti Columbae*, éd. Reeves, p. 186), Ecgfrith ne montra pas toujours à l'égard des monastères irlandais des dispositions pacifiques : il avait en 684 envoyé en Irlande une armée qui ravagea Mag Breg et la côte de Dublin à Drogheda, sans épargner les églises (id., *ibid.* ; et Bede, *E. H.*, IV, 26). Son demi-frère et successeur Aldfrith fut au contraire un prince pieux et instruit, ami des lettres qu'il encouragea dans son royaume. Mac Firbis

l'appelle « l'admirable savant, disciple d'Adamnan » *an t-ognaid ambra, dalta Adhamhnain* (Reeves, *op. cit.*, p. XLIV). Il eut en effet des relations suivies avec Adamnan, qui vint le voir en Northumbrie au moins à deux reprises (id., *ibid.*, 187). Il en eut aussi avec le célèbre Aldhelm de Malmesbury, un des plus savants hommes de son temps, et qui avait lui-même subi l'influence de la culture irlandaise. Pendant le règne de son frère, Aldfrith s'était tenu exilé en Irlande, et la littérature irlandaise a conservé son souvenir. Sous le nom de Flann Fina Mac Ossa, on lui attribue divers poèmes en irlandais, qui sont venus jusqu'à nous. L'un, consacré à la louange des diverses contrées de l'Irlande, a été publié par M. P. Walsh dans *Ériu*, VIII, 64 et ss. (v. *R. Celt.*, XXXVIII, 94); l'auteur s'y appelle lui-même le beau Flann Fina fils d'Oswy, le premier savant d'Irlande, *Fland find Fina mac Ossa, ardsui hErend colossa* (v. 89-90). Un autre poème, sur la décollation de st. Jean-Baptiste, a été publié par Miss Annie Scarre dans *Ériu*, IV, 173. Enfin, on prête encore à Flann Fina des « sentences » (*briathra*), analogues à celles qui sont attribuées à Cormac Mac Airt (K. Meyer, *Tecosca Cormaic*, p. VI) ou à Fithal (Thurneysen, *Zu irischen Handschriften und Literaturdenkmälern*, I, p. 21-22); il y a souvent confusion entre les unes et les autres. Des *briathra Flainn* ont été éditées par K. Meyer dans les *Anecdota from Irish MSS*, III, p. 10-20 et dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. VIII, p. 112.

C'est Aldfrith, aidé d'Aldhelm que M. S. Cook soupçonne d'avoir été le « begetter » du poème de *Beowulf*, et aussi d'un autre poème vieil-anglais, *Widsith*, qui est contemporain. L'hypothèse est des plus séduisantes. Il faut laisser aux spécialistes du vieil-anglais le soin de l'examiner à leur point de vue. Mais il importe de marquer ici combien au point de vue celtique elle ouvre de perspectives intéressantes. Tout récemment M. Gaidoz (v. ci-dessus p. 247) signalait des similitudes entre le *Beowulf* et tel récit épique irlandais incorporé à la *Fled Bricrend* [1]. Ces similitudes se comprennent aisément si l'on admet l'hypothèse de M. S. Cook ; un examen plus attentif en découvrirait peut-être d'autres. Il n'est pas indifférent qu'à propos de *Beowulf* la question des rapports de la littérature irlandaise et de la littérature du vieil-anglais soit posée simultanément par deux savants travaillant dans des directions différentes [2]. Elle mérite d'être traitée d'ensemble. On peut la recom-

1. Voir toutefois A. G. van Hamel, *De oudste keltische en angelsaksische Geschiedbronnen*, p. VIII et 196 (*Rev. Celt.* XXXII, 348).

2. En dehors des « Saxons », nommés dans la *Táin bo Cuailnge* (ll. 821,

mander à l'étude d'un philologue, qui se serait familiarisé avec les deux domaines; il en obtiendrait sans doute des résultats nouveaux et féconds.

J. VENDRYES.

VII

Albert PAUPHILET, *Études sur la Queste del Saint Graal, attribuée à Gautier Map.* Paris, Champion, 1921. XXXV-207 p. 8° 20 frs.

L'histoire de la littérature française au moyen âge a fait en M. Albert Pauphilet une excellente recrue. Dans cet ouvrage sur la *Queste del Saint Graal*, qu'il a présenté comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de Paris, il se révèle en pleine possession d'un talent déjà mûr et qui promet beaucoup encore. La doctrine est ferme, l'exposé clair et aisé; dès le début, le sujet est bien saisi et d'un bout à l'autre du livre il est traité avec justesse, élégance et bon goût. A toutes ces qualités on reconnaît l'enseignement que M. Pauphilet a reçu: il s'honore en effet d'avoir été l'élève de M. Bédier. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que de donner l'assurance que la méthode inaugurée par le maître de notre littérature médiévale sera continuée après lui et appliquée à de nouveaux objets.

Les romans français du cycle arthurien offrent cette difficulté à celui qui les étudie que la matière en est empruntée à l'étranger. Les personnages qui y figurent sont nés en Grande-Bretagne, et dans les régions celtiques de Grande-Bretagne. Beaucoup des traits qu'ils présentent se retrouvent même en Irlande. Il s'agit donc d'un vieux fonds de légendes celtiques qui ont été transplantées chez nous. M. Pauphilet y cherche avant tout ce que ces récits ont de français, au sens national du terme, dans le choix des épisodes, dans la disposition des matières, dans l'esprit; et après une analyse très minutieuse il n'y découvre somme toute rien que de français. Cela n'est pas étonnant. On sait sur quels principes repose cette interprétation historique, dont M. Bédier, M. C. Jullian, M. Ferdinand Lot ont donné, chacun dans leur genre, d'excellents modèles. Une œuvre représente toujours un auteur, une époque

2680 éd. Windisch), il est question de trois « Saxons » dans la *Togail Bruidne da Derga*, § 116 (*R. Celt.* XXII, 291) : Osalt, Osbrit aux longs bras et Lindas (ou Oult) qui avaient leur « chambre » (*imda*) dans le palais de Conaire Mór.

et un milieu. Celui qui prend la peine d'écrire met naturellement dans son œuvre sa propre sensibilité et son propre esprit, même s'il emprunte son sujet à des littératures étrangères ou s'il raconte les aventures d'un passé lointain. De plus, comme un écrivain appartient toujours à un certain monde et qu'il écrit toujours pour être lu et apprécié d'un certain public, c'est en somme l'esprit actuel du milieu dans lequel il vit que son œuvre exprime.

En étudiant la *Queste del Saint Graal*, M. Pauphilet a été justement frappé de deux faits. C'est d'abord que le milieu dans lequel évolue la pensée de l'auteur est un milieu ecclésiastique ; les préoccupations que pouvaient avoir alors les gens d'église se reflètent presque toutes dans son œuvre. Bien mieux, l'atmosphère du récit est monastique, et plus précisément cistercienne ; le roman réunit la « fleur des histoires » merveilleuses de l'ordre de Citeaux, exprime sa doctrine morale, ses rêves politiques. D'autre part, M. Pauphilet a l'impression que l'auteur, voulant faire paraître Dieu dans son œuvre, s'est inspiré des plus belles descriptions du monde divin qu'il connaissait. Il a combiné les différents thèmes du mysticisme de son temps, tels qu'ils se présentaient à lui, consacrés par le pinceau, par le ciseau ou par la plume. Sa manière est faite d'un mélange de réminiscences littéraires et artistiques. Cela suggère un rapprochement avec les beaux travaux de M. Mâle. Il est inévitable en effet que les œuvres plastiques s'imposent aux imaginations et prêtent leur forme aux rêves des poètes. La *Queste del Saint Graal* est une œuvre française, jusque dans la façon dont le christianisme y est conçu et représenté.

Les celtistes seraient mal venus à chicaner M. Pauphilet sur ses conclusions. Ils doivent être convaincus eux-mêmes que la méthode qu'il a suivie est seule capable de renouveler l'étude de l'épopée irlandaise, le jour où le travail philologique sera suffisamment avancé pour en permettre l'emploi (v. ci-dessus p. 362 et ss.). Que Lancelot et Gauvain, que le Graal et la Table ronde aient pris dans nos romans français une tournure française, il ne pouvait en être autrement. Les héros de notre cycle arthurien ne sont pas plus celtiques que le Cid n'est espagnol ou Auguste romain, Phèdre grecque ou Joad hébreu. Le mérite des personnages de Corneille et de Racine est d'incarner l'éternelle vérité humaine sous l'aspect de leur époque. L'imitation étrangère, les souvenirs classiques ne fournissaient qu'un cadre, un moule : c'est l'esprit français de leur temps que nos grands tragiques y ont versé.

Dans nos romans de la Table ronde, les éléments celtiques sont relégués au second plan, parfois même éliminés. Ce qui donne à

la *Queste del St Graal* le souffle de la vie, ce sont les préoccupations d'un moine français du XIIIe siècle. L'intérêt se concentre si bien sur la scène du Graal, qui n'est qu'une transposition de la scène de l'Eucharistie, que le récit tout entier en a dû être transformé, dénaturé. On s'en aperçoit aisément. Voici un détail bien caractéristique. Le Roi Pêcheur ne joue en somme dans le récit français aucun rôle utile. C'est une figure traditionnelle et que le respect de la tradition a seul fait garder. Mais elle est parfois gênante, si gênante qu'au moment essentiel de l'aventure, quand les préoccupations chrétiennes s'imposent et dominent, elle disparait. Or, ce Roi Pêcheur était certainement un personnage de haut rang dans la vieille mythologie celtique. Je ne crois pas avoir jamais vu signalé un rapprochement qui m'a frappé depuis longtemps. Sur le fameux monument de Lydney Park, consacré au dieu *Nodons* ou *Nodens*, figure un pêcheur dans l'exercice de sa profession [1]. Or, le celtique *Nodons* (irlandais *Nuadu*, gén. *Nuadat* ; gall. *Nudd*) est proprement le dérivé en *-nt-* de la racine à laquelle se rattache le gotique *nuta* (pl. *nutans*) qui traduit le grec ἁλιεύς [2]. Il n'est pas douteux que *Nodons* ne soit originellement un dieu pêcheur. C'est probablement lui qui est devenu le Roi Pêcheur de nos romans arthuriens. Quelle déchéance, quand on passe du dieu de Lydney Park à ce vieillard inerte et encombrant ! Mais n'est-ce pas une déchéance analogue qu'a subie Arthur ? L' « empereur Arthur » joue un rôle peu actif, peu digne de sa renommée, dans nos romans français ; il y apparait même parfois comme un Jupin de comédie. Il avait certes une autre allure dans les récits primitifs qu'on fit en Galles, si nous en jugeons par les rares fragments de poèmes où il est question de lui. Nos conteurs doivent être en en partie responsables de la déchéance d'Arthur. C'est à l'imitation des romans français que les romans gallois de Peredur, d'Owein, de Gereint nous présentent à leur tour un Arthur si affadi. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que le sujet de la *Queste del Saint Graal* se soit transformé entre les mains de nos conteurs. Ils l'ont taillé à la mesure de leur goûts littéraires, ils y ont introduit leur mentalité. Quelque puissance de vision que l'on ait, on ne voit jamais que du point de vue de son temps.

1. « in the act of hooking a fine salmon », dit Rhys dans la description qu'il fait du monument (*Celtic Folk-Lore*, Oxford, 1901, t. II, p. 445 et suiv.; cf. du même, *Hibbert Lectures, Lectures on the Origin and Growth of Religion as illustrated by Celtic Heathendom*, London 1888, p. 127).

2. Sur le développement de cette racine en germanique, voir Meringer, *Indog. Fschg.*, XVIII, 234 et s.

Mais cette conclusion ne résout pas la question des rapports entre la littérature française du moyen âge et les littératures celtiques. Quand on passe de la forme primitive d'une légende, telle qu'on peut la reconstituer par des analogies, des comparaisons et des hypothèses, à la forme que présente un roman français, il faut admettre que bien des intermédiaires sont possibles. La transformation des traits originaux, l'adaptation de motifs très anciens à des conceptions modernes, n'est pas nécessairement le fait des seuls Français. Il est admis que tel roman nous est connu sous la forme que lui a donnée une main française ; mais d'après quel original travaillait cette main ? quel modèle a-t-elle suivi ? C'est une question que les romanistes ne peuvent trancher par leurs propres moyens. Leurs conclusions s'arrêtent à une limite qu'ils n'ont pas le droit de franchir. Il faudrait d'abord expliquer pourquoi les légendes celtiques ont exercé sur les romanciers français un si grand attrait. C'est apparemment qu'il y avait des affinités entre le contenu des unes et l'esprit des autres. Il est juste de soutenir que le Cid de Corneille est français. Mais ce n'est pas sans raison, qu'entre tant de héros Corneille est allé choisir l'amant de Chimène. S'il a été attiré par l'œuvre espagnole, c'est qu'il y trouvait une matière adaptée à son génie autant qu'aux goûts de son public. L'Espagne est donc en droit de revendiquer la paternité même du personnage que Corneille a créé pour la scène française. Quand il s'agit de décider si les caractères généraux de la *Queste del Saint Graal* pourraient ou non provenir d'un original celtique, nous sommes réduits à des conjectures, puisque l'existence de cet original, je veux dire d'un original composé à la manière du roman français, n'est rien moins que prouvée. Mais l'expérience qui a été faite pour le roman de Tristan doit nous rendre circonspects et nous garder des affirmations trop promptes. Tandis que certains s'obstinaient à voir dans le *Tristan* de Béroul surtout des éléments français, tout comme M. Pauphilet dans la *Queste del Saint Graal*, M. J. Loth a montré d'un seul coup toute la fausseté de leur point de vue : la légende d'où Béroul a tiré son roman avait pris forme en Cornwall ; c'est sur une matière de Cornwall qu'il a travaillé (*Rev. Celt.*, t. XXXIII, p. 258 et ss.). Certains des traits que nous jugeons les plus français dans son œuvre sont peut-être pris au celtique, de même que quelques-unes des répliques les plus françaises du Cid sont traduites de l'espagnol.

Lorsque deux civilisations sont aussi voisines que celles de France et de Grande-Bretagne, et qu'elles ont entre elles des contacts aussi fréquents et aussi prolongés que nous le trouvons au

moyen âge, il est malaisé de faire le départ de ce qui appartient à chacune d'elles. Il conviendrait donc que les deux philologies s'ignorassent moins qu'elles ne font. Au moyen âge les rapports intellectuels étaient constants entre moines, lettrés, savants de la terre de France et des pays celtiques. St. Bernard et St. Malachie vivaient dans une étroite intimité de pensée. Pour bien apprécier les œuvres du moyen âge, il faut établir aujourd'hui une union semblable entre les romanistes et les celtistes.

J. Vendryes.

CHRONIQUE

Sommaire I. M. J. Loth et la langue gauloise. — II. Études de M. Francis C. Diack sur la Newton Stone et autres Inscriptions pictes. — III. La question des évêques abbés traitée par Dom Louis Gougaud. — IV. Publication des romans du cycle arthurien par M. O. Sommer. — V. Edition du *Purgatoire de Saint-Patrice* par Mlle M. Mörner. — VI. M. James F. Kenney sur la légende de Saint-Brendan. — VII. Un ouvrage inédit de Gruffydd Roberts à la Bibliothèque de Cardiff. — VIII. Traduction galloise des *Paroles d'un Croyant* par M. Ambrose Bebb. — IX. Un nouveau texte en moyen-breton découvert par M. Thomas. — X. Le livre de M. Esnault sur Le Laé. — XI et XII. Deux nouveaux périodiques irlandais, *An Réult* et *Éarna*.

I

M. J. Loth a donné à la *Revue archéologique* de 1922 (t. XIII, p. 108-119) un compte rendu du livre de M. Dottin sur la langue gauloise (v. *Rev. Celt.*, XXXVIII, 179). Par ses dimensions et l'importance de son contenu, ce compte rendu a la valeur d'un article original. L'auteur s'est proposé en particulier d'y corriger la tendance que manifeste M. Dottin à séparer le gaulois, celtique continental, des dialectes celtiques insulaires (gaéliques et brittoniques). Il montre qu'en réalité il n'y a qu'un celtique. C'est le même que l'on rencontre en Gaule et dans les îles Britanniques ; il a sur toute l'étendue du domaine les mêmes traits caractéristiques dans sa phonétique, dans sa morphologie, même dans sa syntaxe. Malheureusement nous ne connaissons le gaulois que très imparfaitement, et nous le connaissons plusieurs siècles avant l'irlandais et le gallois. C'est là pour la comparaison un double inconvénient. L'insuffisance de la documentation expose à refuser au gaulois les catégories ou les formes qui n'y sont pas attestées ; la conclusion est téméraire, comme une récente découverte l'a montré en ce qui concerne le déponent (*marcosior*, v. *Rev. Celt.*,

XXXVIII, 87). D'autre part la différence de date entre les documents gaulois et les plus anciens textes irlandais ou gallois fait illusion sur le degré d'évolution des faits de chaque langue. Il faut rectifier la perspective en replaçant chacun d'eux à l'époque où il apparaît dans l'histoire. On se rend compte alors que le gaulois est simplement en retard, comme il est naturel, sur les dialectes connus à date plus basse, mais qu'il contient en germe la plupart des transformations que la langue devait subir dans les Iles Britanniques. M. J. Loth développe à l'appui de cette doctrine quelques preuves qui sont concluantes.

II

En regard de l'Irlande, l'Écosse est pauvre en anciens documents de la langue celtique. Antérieurement au Book of Deer, qui est des XIe-XIIe siècles, on ne connaît en Écosse que quelques rares inscriptions ou plutôt fragments d'inscriptions, la plupart en écriture oghamique, et d'une date relativement basse. Le monument le plus ancien est la fameuse Newton Stone, dans le comté d'Aberdeen, bien connue depuis plus de 100 ans des archéologues et des épigraphistes (v. le tome XVII des *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*). Elle porte deux inscriptions séparées, l'une en lettres latines, l'autre en ogham. Notre collaborateur M. Francis C. Diack a consacré une étude à l'une et à l'autre dans le numéro du 6 février 1922 du *Scotsman* (p. 9, col. 1-2).

L'inscription en lettres latines est double et comprend en réalité deux inscriptions : l'une :

EVAGAINNIAS
CI(N)GONOVO COI
ETTE

que M. C. Diack traduit : « Ette, son of Evagainna, descendant of Cingo, here » ; l'autre, immédiatement au-dessous de la première :

MAQQI
NOVIOGRUTA
URAELISI

dont la traduction serait : « The grave of Elisos, son of Noviogrus ».

L'inscription en caractères oghamiques doit se transcrire :

iddaiqnnn vorrenni ci osist

et signifierait : « Iddaiqnnn, son of Vorrennos, here, descendant of Os ».

La comparaison de ces trois inscriptions entre elles et avec les inscriptions trouvées en Irlande permet d'établir que les deux écrites en lettres latines sont les plus anciennes ; on peut les dater d'environ 400 après J.-C. L'inscription en ogham serait d'un siècle environ plus récente. Il va sans dire qu'il faut renoncer à voir sur la Newton stone un texte bilingue, comparable à ceux que le Pays de Galles a fournis. La ressemblance que ces trois inscriptions présentent avec les inscriptions contemporaines trouvées en Irlande est frappante. Cependant M. C. Diack relève avec raison quelques différences qui ne sont pas moins frappantes. Une phrase comme *Ette Evagainnias Cingonovo* serait d'après l'usage irlandais *Ettos* (gén. sg.) *maqqi Evagainnias coi avi* (ou *maqqi*, ou *mucoi*) *Cingonas*. C'est à dire que l'écossais emploie le nominatif pour désigner le défunt au lieu du génitif qu'emploie l'irlandais, le nom du père étant exprimé ensuite au génitif sans le secours de *maqqos* (*maqqi*) ; de même dans le cas de *Iddaiqunn Vorrenni*. Si le mot *maqqi* figure dans la seconde inscription latine, c'est parce que la formule en est tout autre, le mot « tombe », *ura*, étant exprimé. Enfin, l'écossais fait usage de suffixes patronymiques, comme le celtique de Gaule et contrairement à l'irlandais. Les inscriptions de Newton offrent les deux noms *Cingonovo* et *Osist* ainsi formés.

En conclusion, M. C. Diack fait ressortir l'exemple de parenté par la mère qui présente la formule *Ette Evagainnias* ; cela est conforme à l'usage des Pictes. Il signale aussi dans ces inscriptions où l'on trouve employés des caractères latins, sinon des mots latins, l'absence de toute trace de christianisme ; or, à la date où elles furent gravées, les Pictes de cette région étaient déjà pénétrés d'influence romaine, mais ils restaient encore et pour longtemps païens. Enfin, il remarque que plusieurs des noms propres de ces inscriptions se retrouvent dans les chroniques comme ayant été portés par des rois pictes. Nous trouvons donc sur la Newton Stone un échantillon de la civilisation picte, telle qu'elle florissait au Nord des Grampians il y a quinze ou seize cents ans. C'est le plus ancien titre de noblesse des habitants de cette région ; c'est au point de vue linguistique leur « Serment de Strasbourg ».

M. Francis C. Diack a également exposé ses idées sur la Newton Stone dans une série d'articles publiés en février 1922 dans *The Aberdeen Free Press*. Il y a joint quelques remarques sur d'autres inscriptions oghamiques du pays des Pictes, inscriptions plus récentes que celles de la Newton Stone et d'un caractère différent.

L'écriture oghamique, introduite d'Irlande dans le pays des Pictes, y est représentée par une quinzaine d'inscriptions, échelonnées du comté de Fife aux Iles Shetland. Les plus intéressantes sont celles d'Aboyne, de Brandsbutt (Inverurie) et de Logie-Elphinstone. M. Diack en tire d'utiles comparaisons avec l'inscription de New Stone.

Il a depuis réuni ses divers articles en une brochure de 64 pages, comprenant de nombreuses remarques et notes additionnelles, et publiée à Paisley chez l'éditeur Alexander Gardner.

III

On sait qu'à la suite de la publication de la vie de saint Samson par M. Robert Fawtier, une polémique s'est engagée entre ce dernier et divers savants au sujet des évêques abbés en pays celtique (v. ci-dessus, p. 301). Notre savant collaborateur Dom Louis Gougaud vient d'exprimer son avis sur « la question des abbayes-évêchés bretonnes » dans la *Revue Mabillon* de 1922, p. 90-104. Les conclusions de son article ne sont pas favorables à la thèse de M. Fawtier. Il constate l'existence d'une abbaye-évêché à Lindisfarne (fondé en 635 par des moines scots venus d'Iona avec Saint Aidan), et rappelle que la lettre de Bède à Ecgbert de York, écrite en 734, contient la description d'une abbaye-évêché anglo-saxonne. En Bretagne armoricaine il trouve le système de l'abbaye-évêché établi à Dol et peut-être aussi à Tréguier.

Poursuivant ses recherches sur le continent, il relève notamment dans la région du Rhin et jusqu'en Bavière des évêques qui étaient en même temps chefs d'abbayes ou même des abbés-prêtres ayant juridiction sur les évêques à la manière irlandaise ; mais d'abbayes-évêchés proprement dites, pas la moindre trace (p. 99). C'est là une distinction importante ; on peut également l'appliquer à l'Irlande, où parmi les très nombreux évêques certains n'avaient pas toujours de circonscriptions diocésaines et n'exerçaient leurs pouvoirs que dans une « cité » (*cathair*) abbatiale à la tête de la « familia » (*muinter*) monastique.

IV

L'année 1916 a vu se terminer la publication des romans français du Cycle arthurien, entreprise par M. H. Oskar Sommer. On doit être reconnaissant à la Carnegie Institution de Washing-

ton, sous les auspices et aux frais de laquelle M. Sommer a pu mener sa tâche à bonne fin. Comme toutes les publications de la Carnegie Institution, celle-ci est grandiose et monumentale, formant sept gros volumes de belle impression, sur beau papier.

Les romans français du cycle arthurien, qu'on peut appeler aussi cycle de Lancelot-Graal ou encore cycle de Gautier Map, bien que tous ne soient pas nommément attribués à ce personnage, se composent des suivants : l'*Estoire del Saint Graal*, l'*Estoire de Merlin* (rédaction en prose de Robert de Borron), dont la seconde partie porte le nom de *Livre d'Artus*, le *Livre de Lancelot du Lac*, *la Queste del Saint Graal* et *la mort le roi Artus*. Cet ensemble ne se trouve conservé intégralement que dans six manuscrits, dont quatre sont à la Bibliothèque Nationale (Ms. F. Fr. nos 98, du xve s., 110, du xiiie s., 117-120, du xive s. et 344, du xiiie s.), un à la Bibliothèque de l'Arsenal (no 3479-3480, du xve s.) et un au British Museum (Nos 10292-10294, du xive s.). Pour des motifs de commodité personnelle, M. Sommer a choisi, pour l'éditer, le texte conservé au British Museum. Son œuvre n'est pas une édition critique. C'est simplement la copie d'un manuscrit et d'un manuscrit qui n'est peut-être pas le meilleur. Le mérite d'un pareil travail est dans l'exactitude de la copie. M. Sommer affirme dans sa préface qu'il a donné tous ses soins à obtenir l'exactitude. Malheureusement pour nous, et pour lui — car cela lui a coûté une peine supplémentaire — il ne s'est pas tenu à ce rôle de copiste : il a çà et là introduit dans son texte des corrections et même des variantes empruntées à divers autres manuscrits. Ces corrections et ces variantes n'auraient de valeur scientifique que si l'auteur avait établi au préalable un classement méthodique des manuscrits. Ce n'est pas le cas[1]. Il convient donc de n'utiliser l'œuvre de M. Sommer que comme la copie d'un manuscrit. Elle pourra rendre un bon service au philologue futur qui entreprendra une édition critique du cycle du Graal : après avoir collationné tous les manuscrits, complets et incomplets, il en notera les variantes en regard du texte qu'a copié M. Sommer.

Les différentes parties de la publication de M. Sommer s'échelonnent de la façon suivante :

Tome I. L'estoire del Saint Graal, 1909.

Tome II. L'estoire de Merlin, 1909.

Tomes III-V. Le livre de Lancelot du Lac, 1910-1912.

1. Voir notamment ce qu'en dit M. Pauphilet dans ses *Etudes sur la Queste del saint Graal*, p. xxiij (ci-dessus, p. 382).

Tome VI. La queste del Saint Graal et la mort le roi Artus, 1913.

Tome VII. Le livre d'Artus, 1913.

Index of Names and Places to Volumes I-VII, 1916.

V

C'est aussi la publication d'un texte manuscrit qu'a faite Mademoiselle Marianne Mörner dans la Collection de l'Université de Lund, en 1920 (*Lunds Universitets Årsskrift*, N. F. Avd. 1, Bd. 16, Nr. 4 ; xxvij-62 p. gr. 8°) ; mais comme elle a joint à cette publication une étude philologique sur les sources, la versification et la langue, des notes grammaticales et un glossaire, son travail a une valeur scientifique incontestable et admet des conclusions fermes. Il s'agit d'un poème sur le *Purgatoire de Saint Patrice*, conservé dans un manuscrit unique qui est à la Bibliothèque Nationale (F. Fr. n° 25545, 1er quart du XIVe s.).

Cet épisode de la légende de saint Patrice est devenu au Moyen Age un thème littéraire fort répandu ; il y en a des versions anglaises (Kölbing, *Englische Studien* I, 57-121) ; on en a publié trois versions françaises (sans compter celle que publie Mlle Mörner) ; il a passé en Italie et en Espagne. Il a été mis en vogue par le *Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii*, composé entre 1180 et 1190 par un moine bénédictin, Henri, de l'abbaye de Saltrey, en Huntingdonshire. C'est de ce texte latin que dérivent plus ou moins directement toutes les compositions en langue vulgaire.

La légende peut se résumer en quelques mots [1]. Dans un lac du comté de Donegal, le Lough Derg, il y a une île rocheuse, et dans cette île une caverne, qui au temps de saint Patrice inspirait de l'effroi à tous les habitants d'alentour, parce qu'ils la considéraient comme la demeure d'esprits malfaisants. Saint Patrice, passant par là, entreprit de délivrer ces braves gens de leur terreur. Il entra dans la caverne et y resta quarante jours en prière. Non seulement il en chassa les mauvais esprits, mais il y obtint la faveur insigne de voir comment les péchés sont expiés en purgatoire. C'est un thème de folklore modifié par l'esprit chrétien : le saint a ouvert l'entrée d'une région souterraine ; quiconque y

1. Voir Selmar Eckleben, *die älteste Schilderung vom Fegefeuer des heiligen Patricius*, Halle a. S. 1885 ; Ph. de Félice, *L'autre monde*, Paris 1906 ; Marianne Mörner, édition du *Purgatoire de saint Patrice* de Beroul, Lund 1917, avec une bibliographie, p. XV.

pénètre en état de grâce et sort victorieux des épreuves qui l'attendent est certain d'avoir sa place marquée en paradis.

Il n'est pas question de cette aventure dans les plus anciennes vies de saint Patrice. La légende a dû se former en Irlande même à une date impossible à préciser. Giraud de Cambrie fait allusion au Purgatoire de saint Patrice dans sa *Topographia Hiberniae* ; Froissart le décrit d'après un récit que lui avait fait sir William Lisle, qui l'avait visité. Mathieu Paris le mentionne dans son *Historia Maior Angliae*, qui va de 1066 à 1259, et où il copie Roger de Vendover en le continuant. On pourrait écrire un volume sur l'histoire de la légende à travers les âges ; la caverne de saint Patrice est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage, que l'on fréquente en été, du 1er juin au 15 août.

VI

Le peu de renseignements historiques que fournissent les Annales Irlandaises sur saint Brendan se résume en ceci qu'il fonda le monastère de Clonfert à l'O. du Shannon (Co. Galway) en 558 ou 564, et qu'il mourut en 577 ou 583, âgé de 95 ans. Adamnan dans sa vie de Colum Cille le mentionne en deux passages sous le nom de *Brendenus Mocu Alli*, et signale qu'il serait venu rendre visite à Columba dans l'île de Hinba. *Mocu Alli* est un « tribal name » qui se refère aux *Alltraige*, formant eux-mêmes une division des *Ciarraige*, dont le Comté de Kerry tire son nom. Le district des Altraige était le N. O. du Kerry, aux alentours de la ville actuelle de Tralee : on y trouve aujourd'hui des noms comme Brandon Bay, Brandon Point, Brandon Headland, Brandon Hill, qui attestent la survivance des traditions locales concernant saint Brendan [1].

1. La forme la plus ancienne du nom de Brendan est *Brénaind*, mot composé qui se ramène étymologiquement à *Brén-find* « cheveux pourris » ou « cheveux puants » (cf. K. Meyer, *Sitzber. der preuss. Akad.* 1912, p. 436) : on trouve d'ailleurs encore la graphie *Brénfind* (*Brœnfind* on *Broenfind*) dans des manuscrits irlandais de la fin du moyen âge. Mais de ce nom composé a été tiré un hypocoristique, de type *Bréndán* ou *Bréndén* (cf. K. Meyer, *Zur keltischen Wortkunde*, n° 33, dans les *Sitzber. der preuss. Akad.*, 1912, p. 1148) ; c'est sous la forme de l'hypocoristique que le nom a été vulgarisé. La graphie *Broenfind* au lieu de *Brénfind* est due à une fantaisie étymologique : on tirait le nom du saint de *broen* « goutte », eo quod multus in die baptismi eius ros esset (C. Plummer, *Vit. Sanct. Hib.*, t. I. p. 99).

Comment ce cénobite irlandais, connu en son temps pour avoir fondé un monastère au même titre que ses contemporains Ciaran ou Finnian, Congall ou Enda, est-il devenu, dans l'imagination et la tradition populaires, Brendan le navigateur, héros de lointaines expéditions maritimes? Comment en est-on venu à lui attribuer la gloire d'avoir découvert l'Amérique 900 ans avant Christophe Colomb ? C'est à cette question que répond un article de M. James F. Kenney, *The Legend of Saint Brendan*, publié dans les *Transactions of the Royal Society of Canada* (section II, 1920, p. 51-67). L'article n'est guère qu'un résumé des nombreux travaux antérieurs, mais il est clair, composé avec méthode et avec goût. M. James F. Kenney fixe au plus tard au IXe siècle la date où s'est constituée la légende. On en trouve déjà les traits essentiels dans la *Vita Brendani* (dont le plus ancien manuscrit est du Xe siècle ; Cf. Plummer, *Vit. Sanct. Hib.*, I, p. 98-151). C'est toutefois dans la *Navigatio Brendani*, véritable composition épique, sorte d'Odyssée du christianisme irlandais, qu'elle prend une forme littéraire complète [1]. L'auteur inconnu qui la composa y combina avec art les données de la géographie de son temps avec certaines traditions de la mythologie celtique, mélangées de souvenirs bibliques et de thèmes de folklore universel. Cet auteur devait être un moine, et un moine irlandais ; il a eu rapidement des traducteurs et des imitateurs en beaucoup de langues. La Navigation de saint Brendan est devenu un sujet favori de la littérature médiévale européenne.

Ce qu'il y a de proprement irlandais dans le récit se laisse aisément discerner. Le fonds en rappelle celui des *immrama*, sujet rebattu de la littérature irlandaise. Bran, Maelduin, les Hui Corra, Snedgus et Mac Riagla ont été les héros de voyages semblables, racontés en vers et en prose (v. Best, *Bibliography*, p. 115). Le but du voyage est toujours un pays merveilleux, situé au delà de l'Océan, un autre monde fortuné, *mag mell*, *tir na mbeo*, *tir na Fer Fionn*, *tir tairngiri* ; on ne s'en approche qu'au prix d'aventures extraordinaires, et souvent on n'en revient pas. Il va sans dire que c'est un voyage dans le rêve, une fiction, et que l'auteur ne se préoccupe pas de donner l'impression de la réalité. Pourtant

1. A consulter surtout : Achille Jubinal, *La légende latine de saint Brandaines*, Paris, 1836 ; Carl Schröder, *Sanct Brandan, Ein lateinischer und drei deutsche Texte*, Erlangen, 1871 ; P. F. Moran, *Acta S. Brendani*, Dublin, 1872 ; Gustav Schirmer, *Zur Brendanus-Legende*, Leipzig, 1888 ; H. Zimmer, *Z. f. d. Alt.*, XXXIII, p. 129-220 et 257-338 ; C. Steinweg, *Romanische Forschungen*, VII, p. 1-48 : C. Plummer, *Z. f. celt. Phil.*, V, 124-141 ; A. Schulze, *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 257-279.

l'idée même de semblables récits, et le succès qu'ils obtinrent en Irlande, où ils constituèrent de bonne heure un genre littéraire, ne peuvent s'expliquer par le simple hasard. Il est assez frappant que la naissance de la légende de saint Brendan coïncide à peu près avec l'époque où l'Irlande entre en contact avec le monde scandinave. On est tenté de penser que, sous le nom de Brendan le navigateur, un vieux thème de mythologie celtique a été renouvelé par des événements contemporains, qui devaient frapper l'imagination irlandaise. Au commencement du IXe siècle, le géographe Dicuil mentionne l'établissement de moines irlandais dans les îles Féroé et même en Islande (*De mensura orbis terrae*, VII, 2 et 3). Nansen a supposé que le voyage de saint Brendan avait servi de modèle à certaines compositions de la littérature scandinave (*In Northern Mists*, London, 1911, 2 vol., chap. IX). Il a pu se constituer en effet, au temps des expéditions aventureuses sur les mers lointaines, un fonds de légendes qui prit forme en Irlande en se coulant dans un moule traditionnel, et en s'imprégnant d'esprit chrétien. Mais pourquoi le nom de Brendan s'est-il attaché à ces légendes ? Nous savons que saint Brendan visita les côtes de l'Écosse : prit-il part lui-même à quelque traversée plus longue, ou fut-il des premiers à engager ses disciples à en tenter ? Une médaille, frappée en Amérique il y a quelques années, porte à la face l'image de saint Brendan, develator Americae priscus. Rien ne justifie pareille assertion. Si saint Brendan a découvert l'Amérique, c'est tout au plus de la même façon que Sénèque, disant dans un chœur de Médée (v. 375 et ss.) :

> Venient annis saecula seris
> quibus Oceanus uincula rerum
> laxet et ingens pateat tellus,
> Tethysque nouos detegat orbes,
> nec sit terris ultima Thule.

VII

Dans le numéro du 19 septembre 1922 du journal *Western Mail*, de Cardiff, page 9, col. 1 et 2, M. Ifano Jones, conservateur de la section galloise de la Bibliothèque de cette ville, a publié un intéressant article sur « un manuscrit gallois depuis longtemps perdu » (*A long lost Welsh MS.*) dont la Bibliothèque de Cardiff a fait l'acquisition en 1919.

Ce manuscrit fut achevé de copier le 30 juillet 1600 ; il est de

la main de Llewelyn Shôn de Llangewydd et comprend deux ouvrages différents. Le second (fos 183-371) est la traduction galloise d'un dialogue *Dives et Pauper*, composé par Henry Parker, Carme de Doncaster, et imprimé pour la première fois en 1493. La traduction commence par les mots : *Llyma lyfr a elwir Dives a Phawper, nid amgen na'r kyvoethog a'r tlawd yn ymgwestiwno a'i gilydd* « Voici le livre qu'on appelle Dives et Pauper, c'est-à-dire le Riche et le Pauvre se questionnant mutuellement ». Le premier ouvrage est au contraire un original, et la valeur en est d'autant plus grande que la première partie seule, sur les trois qu'il contient, avait été imprimée jusqu'ici.

Il s'agit d'un ouvrage de Gruffydd Roberts, le célèbre auteur d'une grammaire galloise, imprimée à Milan en 1567 et dont deux seuls exemplaires étaient connus, lorsque M. Gaidoz eut l'heureuse idée d'en publier une reproduction comme supplément à la *Revue Celtique* (Paris, Vieweg, 1870-1883). Ce Gruffydd Roberts était un prêtre catholique que les rigueurs de la persécution protestante au temps d'Elisabeth avaient contraint à s'expatrier. A Milan, où il vivait, il composa un ouvrage d'édification, qu'il intitula *Y drych cristianogawl ; yn yr hwn y dichon pob Cristiawn ganfod gwreidhin a dechreuad pob daioni sprydawl* « Le miroir chrétien : dans lequel tout chrétien peut apercevoir la racine et le principe de tous les biens spirituels ». Il avait le plus vif désir de faire pénétrer cet ouvrage en Galles ; mais les ressources lui manquaient pour le faire imprimer. Un de ses disciples, Roger Smith, également prêtre catholique, en fit faire deux copies, dont il garda l'une par devers lui, tandis qu'il envoyait l'autre en Galles. Bien mieux, alors qu'il se trouvait à Rouen, il y fit imprimer la première partie de l'ouvrage, en 1585. Un exemplaire de cet imprimé se trouve aujourd'hui à la National Library of Wales d'Aberystwyth (voir *Catalogue of Manuscripts and Rare Books exhibited in the great hall of the Library*, 1916, p. 22), un autre à la Welsh Library de Cardiff. Mais les deux autres parties, pour une raison inconnue, sans doute faute de fonds, restèrent inédites. Le manuscrit envoyé par Roger Smith en Galles y arriva en fort mauvais état, après une tempête où l'eau salée l'endommagea fortement. Il y fut séché, réparé avec le plus grand soin, « dried and lovingly and eagerly cared for », raconte Roger Smith, et accueilli partout avec ferveur et respect. Mainte copie en fut faite. C'est sans doute une de ces copies qui a été reproduite en 1600 dans le manuscrit de Llewelyn Shôn. La première partie de l'ouvrage y occupe les folios 8-48, la seconde et la troisième respectivement les folios

48-108 et 109-182. On peut suivre l'histoire du manuscrit de Llewelyn Shôn depuis environ un siècle ; il fut acquis en 1841 par John Henry Vivian, père du premier Lord Swansea. qui habitait Singleton Abbey (près Swansea) ; mais c'est seulement en octobre 1919, à la vente des collections de Singleton Abbey, qu'il devint accessible au public en entrant à la Bibliothèque de Cardiff. Il serait utile de reprendre et de terminer aujourd'hui l'édition que désirait Gruffyd Roberts et que Roger Smith n'avait pu exécuter qu'en partie.

VIII

La collection populaire galloise, *Cyfres y Werin*, dont la *Revue Celtique* a annoncé l'an dernier le premier volume (t. XXXVIII, p. 208), et cette année même plusieurs des volumes suivants (ci-dessus, p. 240) vient de s'enrichir d'une traduction des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais.

On notera avec satisfaction la place accordée aux œuvres françaises : un choix de nouvelles de Maupassant forme le deuxième volume, les *Lettres de mon moulin* le sixième, les *Paroles d'un Croyant* le septième, le huitième volume sera l'*Avare* de Molière. Ce choix est des plus sages. Maupassant et Daudet, avec des qualités très françaises, ont une vision assez largement humaine pour être appréciés de l'étranger. Molière est un des génies les plus représentatifs de notre race ; mais beaucoup de ses œuvres, et l'*Avare* en particulier, ont une portée générale et éternelle. Il est temps qu'il pénètre en Galles, après que Lady Gregory l'a fait passer dans l'irlandais de Kiltartan.

Quant à Lamennais, il est sûr d'être bien accueilli dans un pays de foi et de piété. plein de zèle à glorifier le Seigneur,

gwlad ry eurglod i'r Arglwydd.

Ce Celte d'Armorique a tout ce qu'il faut pour plaire à ses frères de Galles ; et aucune de ses œuvres n'est plus galloise que les *Paroles d'un Croyant*. Il est même étrange qu'ayant été traduit en anglais dès 1834, l'année même de sa publication en France. l'ouvrage ait attendu près de 90 ans pour l'être en gallois. L'influence biblique y est si marquée que les lecteurs de la traduction galloise y retrouveront le style, les images, l'esprit de leurs lectures familières. Ils seront séduits par le souffle de fraternité démocratique qui l'anime, par ces élans oratoires qui soulèvent

l'âme jusqu'à Dieu, par ces prosopopées, ces prophéties, ces visions dont ils sont si friands dans leur propre littérature, par ce que le livre contient à la fois de ferveur évangélique et d'exaltation romantique. Tel de ses chapitres, comme le vingt-troisième, semble naturellement appeler le *hwyl*. Les orateurs y trouveront en abondance des thèmes à développer soit dans la chaire des églises soit à la tribune des assemblées politiques.

Nous avons entre les mains cette traduction qui a pour titre *Geirian Credadun* et pour auteur M. W. Ambrose Bebb. Elle se recommande par un grand souci d'exactitude. Elle est remplie de réminiscences bibliques, si bien que, tout en se moulant sur le texte français, elle est capable de donner à des lecteurs gallois une impression originale. Voici seulement quelques observations faites au courant de la lecture :

P. 20 : *câr fel y'th carer* « aime pour qu'on t'aime » (le texte porte : aime qui tu dois aimer, *câr yr hwn y dylit ei garu*).

P. 23 : *awydd dial* « désir de vengeance » (le texte porte : sentiment de haine).

P. 48 : après la ligne 6, une phrase du texte français a été sautée.

P. 48 : dernier alinéa ; il faut rétablir la ponctuation comme suit : *Rhoes Duw i ni, yn Ei ddaioni, ein bara beunyddiol ; a pha nifer sydd nad oes ganddynt ? un cysgod ; a pha nifer na ŵyr ym mha le i roddi eu pen i lawr ?*

P. 50 : *ni welwch onid ychydig o'r ewyn a deifl y don ar y traeth* « vous ne voyez qu'un peu de l'écume que le flot jette sur le rivage » (le texte porte : ...qu'un peu d'écume... ; il faudrait tourner autrement : *ni welwch onid ychydig o ewyn wedi ei daflu gan y don ar y traeth*).

P. 54 : *i gofnodi eich alltudiaeth ddirgel* « pour commémorer votre exil secret » (le texte porte : pour célébrer vos mystères proscrits).

P. 65 : *ol golen* « une trace lumineuse » (le texte porte : une marque livide).

Lors d'une seconde édition, qui ne se fera sans doute pas longtemps attendre, ces menues erreurs seront aisément corrigées. Il conviendra que l'édition future contienne aussi la traduction de la préface, qui a été négligée dans celle-ci. La préface adressée « au peuple » et tout imprégnée d'esprit chrétien donne à l'ouvrage sa vraie signification ; elle ne peut qu'attirer à Lamennais dans le Pays de Galles plus de lecteurs encore et d'admirateurs.

IX

Grâce à M. Antoine Thomas, la littérature du moyen breton vient de s'enrichir d'un nouveau texte signé d'un nouvel auteur. Après Ivonet Omnès (v. *Rev. Celt.*, XXXIV, 241 et XXXV, 129) et Henri Dahelou (v. *Rev. Celt.*, XXXVII, 408), un troisième scribe breton, Henri Bossec, a été découvert par le savant membre de l'Institut. C'est dans un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qu'apparaît le nom de Bossec. Ce manuscrit qui se compose de trois tomes épais, portant les numéros 34-36, contient les Postilles sur la Bible du cordelier théologien Nicolas de Lyre (mort en 1340). M. Thomas a relevé dans le troisième tome les deux phrases suivantes en breton :

f° 299. *Henri Bossec alauar mar car doe me ambezo auantur mat ha quarzr* (lire *quaezr*).

et

f° 261d. *Henri Bossec ascrivas aman.*

Ce qui se traduit sans difficulté aucune : « Henri Bossec dit : si Dieu le veut, j'aurai fortune bonne et belle » et « Henri Bossec a écrit ici ».

Il est fâcheux qu'Henri Bossec n'ait pas jugé à propos d'écrire davantage. Il est vrai que ses confrères Omnès et Dahelou n'avaient guère été mieux inspirés. De son côté Bossec laisse un petit problème à résoudre à la sagacité des chercheurs. Le deuxième tome du manuscrit porte la note finale suivante : *H. Bossec diocessi Cornubie natus in uillula uocata Tresfrauc.* Ce nom de lieu reste à identifier.

Pour la date, les « textes » de Bossec ne sont guère postérieurs à ceux dont les celtistes doivent déjà la découverte à M. Thomas. La Postille sur le second livre d'Esdras est datée dans le manuscrit copié par Bossec du 20 mars 1331. L'ensemble du manuscrit paraît à M. Thomas avoir été copié vers la fin du XIVe siècle.

X

Nous avons signalé en leur temps, à mesure qu'ils paraissaient dans les *Annales de Bretagne* les divers chapitres de l'étude consacrée par M. Gaston Esnault au poète breton Le Laé. Ils ont paru à part, réunis en un beau volume de 292 pages, chez l'éditeur Champion en 1921, sous le titre : *La Vie et les œuvres comiques de*

Claude Marie Le Laé (1745-1791). Ce volume aura une suite. Il ne comprend que deux poèmes français *Les trois Bretons*, *l'Ouessantide* et un poème breton, le burlesque *Sarmon war ar maro a Vikeal Vorin* « Oraison funèbre de Michel Morin ». Or Le Laé a laissé encore un poème satirique, *ar C'hi* (« le chien »), des épigrammes, des poésies diverses ; tout cela sera compris dans un second volume.

On sait avec quel soin méticuleux M. Gaston Esnault accomplit sa tâche d'éditeur. Peu satisfait des éditions, dont la plus ancienne ne remonte pas plus haut que 1795, il a revu minutieusement les manuscrits de son auteur pour établir le texte avec toute garantie d'exactitude. Le texte breton du Morin est donné sur les pages paires sous forme diplomatique, avec un apparat critique des plus complets. Le texte corrigé, mis au net, ponctué, figure sur les pages impaires avec une traduction française et des remarques. M. G. Esnault se fait une haute idée de la valeur littéraire de Le Laé ; il le compare aux plus grands dont les littératures d'autres pays s'enorgueillissent ; il rêve de voir un jour *Ar c'hi* et *le Morin* figurer comme textes d'explication dans l'enseignement des « humanités celtiques » (p. 100). Si ce jour arrive jamais, des travaux comme le sien sont dignes d'en préparer la venue. En attendant, cette édition peut servir de modèle de critique verbale à bien des philologues, qui ne sont pas celtistes.

La traduction appellerait quelques réserves. Pour rendre le ton rustique de l'orateur et imiter son vocabulaire burlesque, M. Esnault a recouru tantôt aux archaïsmes, tantôt aux provincialismes, ou bien il s'est inspiré des expressions les plus savoureuses du français populaire moderne. Il a tenté d'autre part de rendre les bouffonneries pédantes de son auteur par des « latinismes de luxe ». L'entreprise était difficile ; elle n'a pas complètement réussi. En maint endroit le traducteur n'a pas trouvé la note juste ; et en somme il n'est guère croyable que l'impression produite sur les Bretons par le texte de Le Laé ait été semblable à celle qu'emporteront les lecteurs français de la traduction. Celle-ci est surchargée de tout ce que la recherche la plus laborieuse peut imaginer dans le genre précieux et affecté. Le procédé tient de la gageure ; il n'a rien de spontané, rien de coulant, rien qui puisse satisfaire un auditoire populaire.

P. 147 : au vers 406, M. Esnault rend *sarpant* par *serpillière*, imaginant une confusion volontaire du poète entre le radical de *serpent* et celui de *serpe* (cf. p. 101). J'ai dans la mémoire une vieille locution, mainte fois entendue dans mon enfance aux

environs de Paris : « coupant comme un petit serpent » (en parlant d'un couteau, d'un canif).

XI

Sous le titre *An Réult* « l'Étoile », l'University College de Dublin a fait paraître en 1922 un nouveau périodique, entièrement rédigé en irlandais. *An Réult* a pour sous-titre *Irisleabhar na h-ollscoile* « Journal de l'Université » ; ce sera un organe universitaire, mais, à en juger par le numéro que nous avons entre les mains, la poésie et les œuvres d'imagination y tiendront une large place. Dans ce numéro en effet, qui est le second (mars 1922), à côté d'un article historique de M. Eoin Mac Neill sur les *Eoghanachta Mumhan* et d'un récit de la bataille de Fontenoy par M. S. P. Mac Enri, on trouve une « Mort d'Ossian » (*Bas Oisin*) signée Gearoid O'Murchadha, une étude sur la houille en Irlande (*Cúrsai guail i n-Eirinn*) avec des documents statistiques par M. Mac Ionnraic, une autre de M. Diolún sur l'enseignement de l'histoire à l'usage des Irlandais (*Cursa staire le h-aghaidh Eireannach*) et enfin une série de pièces de vers, signées de noms universitaires bien connus, comme « an Craoibhin » (M. Douglas Hyde) ou « Tórna » (M. T. O'Donoghue). Parmi les poèmes de Tórna, figure p. 24 une traduction en vers irlandais de la chanson française du « Compère Guillery ». Les vers sont adaptés à la mélodie ; grâce à Tórna, le répertoire déjà si riche des chansons irlandaises pourra s'augmenter d'un joli air de chez nous.

XII

Pour faire pendant, plutôt que concurrence, à *An Réult*, et en même temps pour remplacer l'ancien *Ivernian Journal*, l'University College de Cork vient de fonder un périodique nouveau, qui porte le nom de *Éarna* [1], et paraît à Cork chez l'éditeur Guy and Co, au prix de 1 sh. le fascicule, à raison de quatre fascicules par an. Le premier est daté de mars 1922. C'est sous les auspices de

1. Ce nom est l'accusatif du nom *Éraind*, *Éarainn* qui désigne une des anciennes populations du Munster (v. Hogan, *Onomasticon*, p. 400). Torna explique dans une note du premier numéro qu'il a choisi la forme *Éarna* (courante d'ailleurs en moyen-irlandais) plutôt que la forme plus correcte *Éarainn*, pour éviter une confusion avec le nom de l'Irlande, *Éirinn*.

la Faculté celtique de l'Université de Cork que *Éarna* est publié : tout ce qui intéresse l'Irlande en fait de science, de littérature et d'art y sera donc bien accueilli. L'article de début, *Féachaint róinn* « Un regard devant nous » montre la tâche qui s'impose à l'Irlande pour l'utilisation de ses ressources matérielles, pour son commerce et son industrie. On trouve dans ce premier fascicule de la philosophie, de l'histoire, de l'imagination et aussi de la fantaisie poétique. Le poète Tórna en particulier y a mis quelques poésies, dont l'une, *Tóg do cheann* « Lève ta tête », figure également dans le numéro 2 de *An Réult*. A la fin du fascicule, p. 49 et suiv., un petit lexique des mots irlandais les moins usuels ou les moins connus (quelques-uns sont des néologismes) est à recommander aux lecteurs.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE.— I. Annales de Bretagne. — II. Revue des Études anciennes. — III. Mémoires de la Société de Linguistique. — IV. Le Fureteur breton. — V. Eriu. — VI. Zeitschrift für celtische Philologie. — VII. Indogermanische Forschungen. — VIII. The Journal of the Welsh Bibliographical Society. — IX. The American Journal of Philology.

I

Au dernier fascicule du tome XXXIV des ANNALES DE BRETAGNE, M. l'abbé Duine a donné un article sur « l'évêque Haelrit » (p.492-503). L'auteur y défend, contre l'autorité de Mgr Duchesne, l'existence de cet évêque qu'il avait été le premier à signaler dans son étude sur le schisme breton (*Ann. de Br.*, nov. 1915) ; il maintient Haelrit dans le catalogue épiscopal de Dol (à la date de 842), mais sans refuser d'ajouter à son histoire un point d'interrogation.

Aux pages 504-507 du même périodique se trouve un conte breton, *an Iliz digor* « l'église ouverte » recueilli par Ivonic Picard d'un vieillard de La Feuillée et accompagné d'une traduction française.

A signaler dans le tome XXXV du même périodique, fascicule 1er, p. 32-49 un article de M. Daniel Bernard sur « le Breton dans les actes publics » à la fin du XVIIIe siècle.

II

Le tome XXII de la REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES (1920) contient p. 39-40 une note de M. Dottin sur « le celtique *clocca* ». L'existence en celtique de cette forme, qui est l'original commun des mots v. irl. *cloc*, gall. *cloch*, bret. *cloch* et d'où sont empruntés les mots germaniques (all. *Glocke*, angl. *clock*, dan. *Klokke*), semble

*

attestée par un texte des VIIIe-IXe s. qui appartient au sacramentaire de l'église d'Angoulême. L'aire de répartition des représentants de *clocca* sur le domaine roman s'accorde bien avec l'hypothèse d'une origine celtique (Meyer Lübke, *Rom. Etym. Wtb.*, p. 159). D'autre part on connaît l'importance des cloches chez les Celtes des Iles Britanniques et d'Irlande aussi bien que de la Gaule ancienne. Le mot *clocca* paraît donc pouvoir être ajouté au lexique du celtique commun.

Il faut signaler aux pages 118-120 une note très suggestive de M. L. Havet, qui à propos de l'expression « Camp de César » montre de façon lumineuse combien il faut se méfier en toponomastique des prétendues traditions relatives aux noms propres. Un nom de lieu comme « Camp de César » se dénonce comme un nom d'origine savante et livresque, sans tradition vivante : la phonétique l'indique aussi bien que l'histoire de la pratique militaire.

P. 121-122, M. J. Loth, revenant sur l'étymologie du gallo-latin *brigantes* « uermiculi » proposée jadis par M. Zupitza (*Idg. Forschg. Anz.* XIII, 51 ; cf. *Rev. Celt.*, XXXVIII, p. 67 n.), y signale la particularité très intéressante de l'évolution **uṛ-*, **uri-* en *bri-* ; il en trouve un autre exemple dans le nom de la « bruyère », pré-celt. **uroiko-* (irl. moy. *froech*, gall. *grug*) donnant en gallo-roman *brūca*. C'est ce mot qui a fourni au français le mot « bruyère » (de *brucaria*) et qui a été emprunté par les Bretons d'Armorique sous la forme *bruk*. Il y a en irlandais un nom d'homme *Froech* « bruyère » ; il n'est pas rare de voir ainsi employés des noms d'arbustes : cf. *Mac Cairthin* « fils de l'alisier », *Mac Cuill* « fils du coudrier », *Mac Dregin* « fils de l'épine noire », *Mac Ibair* « fils de l'if », *Mac Cuilinn* « fils du houx », *Mac Dara* « fils du chêne », etc. Le gallo-roman *brūca* suppose que l'ancienne diphtongue *oi* a évolué en gaulois comme en brittonique.

Aux pages 283-290 se trouve un intéressant article de M. Piganiol. Une plaque de marbre trouvée à Sardes en 1906 contient le fragment d'un discours impérial se rapportant à un sénatus-consulte rendu vers 177 pour réduire les frais des jeux de gladiateurs. Une table de bronze trouvée en 1888 près de Séville nous avait déjà fourni, sous une forme d'ailleurs assez altérée, le discours prononcé par un sénateur à cette occasion. Relevant dans le fragment de Sardes le mot *trincus* trois fois répété (*trincos* deux fois et une fois *trinquo*), M. Piganiol a eu l'idée de corriger en *trincos* sur la table de Séville un *princeps* qui ne fournit pas de sens. On aurait donc en tout quatre exemples de ce mot nouveau, qui paraît dési-

gner une certaine catégorie de gladiateurs provenant de la Gaule. Nous connaissions déjà les *andabatae* et les *cruppellarii* ; la Gaule aurait en outre fourni aux jeux du cirque des *trinci*. Pour diverses raisons M. Piganiol conjecture qu'il s'agit de gladiateurs qui devaient combattre jusqu'à la décollation [1]. Ce rôle odieux et répugnant explique que le sénatus consulte se soit préoccupé d'en limiter l'emploi. Mais voilà qui donne à la découverte de M. Piganiol un intérêt linguistique. Le mot gaulois latinisé en *trincus* (*trinquus*) ainsi défini quant au sens comporte une étymologie. Il doit se rattacher à la racine qui a fourni entre autres le lituanien *trenkti* « frapper violemment » et le latin *trunens* (proprement « tronqué »); en celtique en effet, comme en germanique et en latin (Havet, *Mém. Soc. Lingu.*, VI, 34), la voyelle *e* tend à se fermer devant nasale suivie d'occlusive, et notamment de gutturale (Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 37) ; donc un ancien gaulois **trenkos* tendait à passer à *trinkos*. La graphie *trinquus* qui n'est pas possible en gaulois, où la vélaire est représentée par une labiale, peut s'expliquer en latin même comme une graphie analogique ; le marbre de Sardes porte d'ailleurs deux fois *trincos*. Mais avons-nous bien à faire à un mot celtique ? Ne pourrait-ce pas être aussi bien un mot italique appliqué par les Latins à une catégorie de gladiateurs Gaulois ? Il est possible d'autre part que *trincus* soit un mot tronqué, premier terme d'un composé qui aurait signifié par exemple « tranche-tête » et aurait été bâti sur le type *uerti-cordia*, *uinci-pes* ou *flex-animus*. La langue populaire raccourcit fréquemment des composés de cette façon. Si *trincus* représente un ancien thème verbal **trenk*$^{e}/_{o}$-, les romanistes seront sans doute mieux disposés encore à y voir la base des formes romanes v. fr. *trenchier*, it. *trinciare*, esp. *trincar*, comme le leur propose M. Piganiol.

Dans chacun des fascicules du tome XXII de la *Revue des Études Anciennes*, M. C. Jullian continue ses précieuses *Notes gallo-romaines* et sa non moins précieuse *Chronique gallo-romaine* ; à voir particulièrement ce que le savant auteur dit pp. 53 et 56 des déesses mères (en y joignant une note de M. A. Cuny, p. 310-311).

III

M. Holger Pedersen a donné aux Mémoires de la Société de

1. On sait que dans la tradition celtique, conservée en maint passage de l'épopée irlandaise, un adversaire n'était considéré comme vaincu que lorsqu'on lui avait tranché la tête.

LINGUISTIQUE, t. XXII, p. 1-12 des notes étymologiques, parmi lesquelles il y a à relever une interprétation fort séduisante du mot latin *sospes*; ayant établi le sens exact de ce mot, à savoir « qui échappe à un danger, qui achève heureusement un voyage, qui revient chez lui », il y voit un composé dont le second terme est la racine de *petere* et le premier un mot * *sodes-* comparable au grec ἕδος, au skr. *svadhā*, à l'irlandais *sossad* « domicile »(de **swodhs-*) ; cf. d'ailleurs le latin *sodālis*. Le mot *sospes* peut indifféremment sortir de **swedhes-pet-s* d'où **sodes-pet-s*, ou de **svodhso-pet-s*, et le sens serait « qui regagne son domicile, qui rentre à bon port chez lui ».

Aux pages 230-233 du même volume des *Mémoires*, M. A. Sommerfelt suggère une très séduisante explication du futur en *f* irlandais. On sait quelle est la difficulté à laquelle se heurte la comparaison du futur en *b* latin et du futur en *f* irlandais ; c'est qu'elle laisse dans ce dernier la spirante sourde *f* inexplicable. Cette difficulté a paru si grave à M. Thurneysen qu'il s'est résigné à briser tout lien entre les deux formations et à imaginer pour le futur en *f* irlandais une origine particulière, d'ailleurs difficilement acceptable. L'hypothèse de M. Sommerfelt a d'abord le grand mérite de maintenir le rapprochement du latin et de l'irlandais, qui s'impose à tant d'égards ; mais elle a en outre le mérite plus rare de s'appuyer à la fois sur des principes de phonétique générale et sur une connaissance minutieuse de la phonétique irlandaise et enfin de se justifier par les tendances mêmes de la langue. La forme dont il part est du type **b*(*h*)*w*$^{e}/_{o}$- précédé de voyelle (cf. lat. *uidēbō* de **u̯idē-bhwō*). Or, en irlandais, le groupe intervocalique **-b*(*h*)*w*- doit nécessairement donner *-ww-*, car l'articulation du *b* se relâche entre voyelle et *-w-* ; et du coup les conditions dans lesquelles se trouve l'ancien **-b*(*h*)- sont changées. Il y a en effet dans le système phonétique irlandais une opposition entre les consonnes simples et les consonnes longues et en partie géminées. Les premières s'affaiblissent, mais les secondes, par réaction, se renforcent. Cet état est encore apparent aujourd'hui dans les parlers du Donegal, dont l'auteur a étudié de très près la phonétique. L'articulation forte a sa place en position initiale. Du moment que l'ancien *w*- devient *f*- à l'initiale, c'est donc *f*- (*f*)- que l'on est en droit d'attendre à l'intervocalique comme traitement du *-ww-*. Cette lumineuse démonstration nous paraît décisive. Elle permettra d'interpréter certains faits, encore inexpliqués, de la phonétique d'autres langues. Le principe posé par M. Sommerfelt pour l'irlandais que l'articulation des consonnes qui ne se trouvaient pas en position d'affaiblissement a été renforcée peut en effet se vérifier ailleurs.

IV

A signaler dans le numéro 62 du FURETEUR BRETON (XIe année, août-octobre 1921), p. 42-44 la reproduction d'une pièce de vers anonyme, en anglais, qui figure aux Archives du département du Morbihan sous la cote bc 48[24]. Elle a pour sujet le siège de Belle-Isle, accompli avec succès, mais non sans peine, par les Anglais, au printemps de 1761.

V

Le volume IX de ÉRIU débute par un article de M. E.J.Gwynn, intitulé « Tomás Costelloe and O'Rourke's wife » (p. 1-11) : il s'agit de la publication d'un poème de 128 vers, conservé aux pages 27-32 du manuscrit H. 5.9 de Trinity College qui a été copié vers 1684. C'est un poème d'amour, dans lequel la femme d'un certain Aodh O'Rourke expose le drame qui se joue dans son cœur entre la foi qu'elle a jurée à son mari et l'amour que lui inspire Tomás Costelloe. Malgré les allusions mythologiques et les souvenirs légendaires, trop abondants à notre goût, le poème est empreint d'une sincérité émouvante et contient quelques beaux accents. Il faut remercier M. Gwynn d'avoir tiré de l'oubli les plaintes de cette amoureuse éplorée.

Une autre publication de texte, p. 43-54 est due à M. Tadhg O'Donoghue : c'est un poème « Advice to a Prince », conservé dans une dizaine de manuscrits, dont le Book of Leinster, p. 147 b. 1. L'auteur en paraît être Fingein Mac Flainn, qui florissait vers 850 et était en relation avec Cashel. Ce sont, en partie sous forme de maximes, des préceptes à l'usage d'un prince. Il lui est recommandé d'être juste, avisé, généreux, pacifique, etc. Beaucoup de ces maximes se retrouvent ailleurs et notamment dans les *Tecosca Cormaic*. On notera à la strophe 3 la recommandation d'avoir toujours chez soi des otages en vue de négociations possibles et à la strophe 2 celle de se méfier du bavardage des femmes : *ni innisfind i fail ban in scél bad áil dam dochleith* « je ne dirais pas en présence de femmes quelque chose que je voudrais tenir caché » ; la même précaution était habituelle au fameux Mesroida Mac Dathó (*Irische Texte*, I, p. 97), et on la retrouve en plus d'un endroit (*Rev.Celt.*, VI, 188, n. 3 ; *Érin* II, 34, l. 5 ; *Z. f. celt. Phil.*, IX, 192, § 11). — A la strophe 18, on pourrait lire *int ara fastas cech ech* (ou *a ech*

avec plusieurs mss.) « le cocher qui retient tout cheval » ou « son cheval » [« c'est sa promptitude qui vaut le mieux », *ellma* substantif dérivé de *ellom* « prompt, prêt à »]; cf. *éssi* [*f*]*astuda ech* « rênes à retenir les chevaux », *T.B.C.* éd. Windisch, l. 2540.

M. Tomás O'Máille étudie p. 71-76 le sens du mot *Culmen* employé à désigner un ouvrage d'où toute science est issue. On rencontre ce mot avec cette acception dans le *Foillsigud na Tána* (L.L. 245 b 2-7; cf. *Arch. f. Celt. Lexic.* III, 5) et dans quelques autres textes. Zimmer en avait proposé une interprétation qui n'est pas soutenable (*Nennius Vindicatus*, p. 253-257). M. T. O'Máille prouve par d'excellentes raisons que c'est tout simplement le mot latin *culmen* au sens de « comble de toute science, somme d'érudition », et que par ce mot *culmen* on désignait en Irlande le grand ouvrage étymologique d'Isidore de Séville. *Esodir in Chulmin* « Isidore auteur de la Somme » (L. Br. p. 79) est équivalent de *Isidorus Etymologiarum* (ib. p. 78; cf. Stokes, *Félire Oengusso*, 1e édit., p. xxxj). La réputation d'Isidore en Irlande a été énorme; ses *Origines*, composées entre 622 et 633, y étaient connues dès le milieu du VIIe siècle, à peine vingt-cinq ans après qu'elles eurent été publiées. Un détail que M. O'Máille ne donne pas, et qui confirme sa thèse, c'est que le *Sanas Cormaic* doit énormément au livre d'Isidore, notamment en ce qui concerne les mots qu'il fait venir du grec.

A signaler encore la suite des notes de M. C. Plummer *On some passages in the Brehon laws* (p. 31-42; émendations et interprétations de ce texte difficile) et un article de M. Robin Flower, *Popular science in mediaeval Ireland* (p. 61-67; étude de textes sur la physiologie des émotions et sur l'époque où il convient de cueillir les simples).

M. Paul Walsh étudie p. 55-60 la généalogie des *Ui Maccu Nais* et il tire de cette étude la double conclusion que les Annales irlandaises ont besoin d'être confrontées avec les généalogies, et que les Index des Annales d'Ulster aussi bien que des Annales des Quatre Maîtres sont sujets à révision.

La grammaire proprement dite est représentée dans ce cahier par des notes ou articles de MM. A. Sommerfelt (*Modern Irish Imperative pl. 2 in-gī*, p. 68; *a Reflex of the prehistoric change of* ai : a, p. 70), Osborn Bergin (*Metrica :* III. *The alleged unvoicing of* dh- d-; IV. *The Alliteration of* th ; V. *The principles of alliteration*; p. 77-84; *Nominative and Vocative*, p. 92-94) et T. F. O'Rahilly (*The Vocative in Modern Irish*, p. 85-91). Le même M. O'Rahilly a donné au fascicule des *Miscellanea* (p 12-26 et 95), ainsi que M. E. J. Gwynn (p. 27-30).

Enfin, M. Bergin continue son importante publication des *Irish grammatical Tracts* (p. 61-92).

VI

La *Revue Celtique* est fort en retard avec la ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOLOGIE, qui pendant les années de guerre a continué régulièrement sa publication et dont le tome XIII est en cours.

Dans le dernier fascicule le tome IX, deux articles grammaticaux sont à signaler : l'un de M. Tomás O'Máille, *Some cases of delenition in Irish* (p. 341-352), l'autre de M. Josef Baudiš, *Zum Gebrauch der Verbalnomina im Irischen* (p. 380-419). Les conclusions du premier sont résumées à la dernière page ; il s'agit particulièrement du passage des groupes *rg(h)* et *rch* à *rc* dans la seconde syllabe ou la syllabe inaccentuée de certains mots quand ces groupes sont de position « mince », des groupes *ng(h)* et *nch* à *nc* ; *th-gh* à *c* ; *chth* et *cth* à *cht*, *chd* quand la position est « large » ; de *dh* intervocalique et « large » à *g* ; de *th* et *dh* à *d* ; de *gh* mince ou de *y* à *g* entre voyelles. L'étude de M. Baudiš est une étude de syntaxe. Il s'est proposé d'examiner l'emploi des substantifs verbaux en irlandais. On sait que l'un des traits les plus originaux des langues celtiques est d'avoir conservé à ces mots le caractère nominal (dans la forme et dans l'emploi) tout en les affectant à l'expression d'un fait en action. Le brittonique, qui a perdu la flexion dans les noms, est arrivé à en faire des infinitifs à peu près comparables à ceux du latin ou du français. L'irlandais au contraire les emploie toujours comme des noms et il en use très librement ; c'est à cet emploi surtout qu'il doit son caractère de langue « nominale » par opposition à une langue comme le grec ancien, qui est surtout « verbale ». Le substantif verbal de l'irlandais peut former à lui seul une proposition indépendante, donnant l'indication d'un événement ou exprimant un ordre ; mais il s'emploie le plus souvent avec une valeur équivalente à celle d'une proposition subordonnée, déclarative, explicative, circonstancielle, finale ou consécutive : la préposition devant le substantif verbal joue le rôle de la conjonction devant le verbe ; quant au sujet de la proposition, il est indiqué par une préposition (*ó*, *la* ou *do*). Ce sont ces emplois très variés que M. Baudiš passe en revue, en fournissant à l'appui de chacun des listes d'exemples, empruntés surtout aux anciens textes. Il sera intéressant de comparer l'usage établi par M. Baudiš avec celui qu'enseigne l'abbé O'Nolan dans sa syntaxe de l'irlandais moderne

(cf. *R. Celt.*, t. XXXVIII, p. 192). On sait d'autre part que l'infinitif de l'irlandais ancien a déjà fait l'objet d'un important travail de Windisch (*Bezz. Beitr.*, II, 72 et ss.).

Comme précédemment, l'inédit tient une place assez grande dans ce cahier de la *Zeitschrift*. Kuno Meyer y a inséré divers morceaux tirés de divers manuscrits ; il faut signaler notamment les « Synchronismes » du manuscrit Laud 610 (f° 112 a 1-116 b 1), qui sont publiés aux pages 471-485 ; et la *Baile Bricin* (« Vision de Bricin »), publiée aux pages 449-457. Saint Bricin, abbé de Tomregan (Tuaim Reccon ou Drecan) près Bannyconnell (Co. Cavan), qui florissait, dit-on, au début du VIIe siècle, vit s'approcher de lui la nuit de Pâques un ange du seigneur, qui lui ouvrit le ciel ; à la demande de Bricin, l'envoyé céleste lui fit connaître les élus qui prendraient place autour du trône de Dieu. Curieux récit rempli de noms propres et d'allusions historiques ; K. Meyer en donne le texte d'après deux manuscrits, mais sans traduction ni commentaire.

Aux pages 418-443, se trouve un article magistral de M. Thurneysen sur la tradition manuscrite de la *Táin bó Cúailnge*. Nous y insisterions davantage si les résultats ne s'en trouvaient pas utilisés maintenant dans le livre dont il est rendu compte plus haut (p. 359). Il conviendra en tout cas de ne jamais négliger les pénétrantes analyses sur lesquelles reposent les conclusions du savant professeur. Le tableau généalogique dressé p. 441 les résume très clairement ; les philologues qui travailleront sur le texte de la *Táin* devront toujours l'avoir sous les yeux. Le principal résultat en est de prouver que la version du Book of Leinster, bien loin de provenir d'une autre source que celle du Leabhar na hUidhre, est en réalité la version du Leabhar na hUidhre elle-même, mais unifiée et arrangée. Cette conclusion ruine les théories qu'avaient émises aussi bien Zimmer que Nettlau.

Le *Tochmarc Etaine* fait l'objet d'une étude signée Lucius Gwynn et datée de Freiburg i. B. (p. 352-357). La conclusion en est que la version de ce texte contenue dans le manuscrit Egerton (publiée par Windisch, *Irische Texte*, I, p. 117) est une compilation, qu'on peut fixer au XIIe ou XIIIe siècle d'après la langue et qui se compose d'un délayage du vieux récit, dans lequel a été introduit l'épisode du début de la *Togail Bruidne Da Derga* et auquel a été ajoutée une version en prose de l'enlèvement d'Etain, tirée du *Dindshenchas* de Ráth Crúachan. Tout cela illustre bien les procédés de composition des narrateurs irlandais.

A signaler enfin un article de M. Oluf Kolsrud sur les évêques

celtes de l'île de Man, des Hébrides et des Orcades (p. 357-379).

Le tome X de la *Zeitschrift* est dédié à Ernst Windisch, comme l'avait été le tome XXXV de la *Revue Celtique*. Parmi les nombreuses publications de textes qu'il contient, il faut signaler :

C. Plummer, *Miorbuile Senain* « Les miracles de saint Senan » (p. 1-35), d'après deux manuscrits de Bruxelles. Ce texte, qui se rapporte à des événements bien postérieurs à la vie du saint, fournit d'intéressants détails sur l'Irlande monastique du XIVe siècle.

Douglas Hyde, *Trachtad ar an aibidil* « Traité sur l'alphabet » (p. 223-224), curieuses règles de divination au sujet du sens caché dans la lettre initiale du nom des inconnus que l'on rencontre.

Annie M. Scarre, *The meaning of birth-days* (p. 225-227), pronostics tirés des jours de la semaine, publiés avec traduction anglaise d'après le manuscrit H. 3.17 de Trinity College.

Robin Flower, *a fir na hegna d'iarroigh* (p. 266-268), poème de 5 strophes sur la nécessité de joindre la piété à l'art de la poésie ; le premier vers signifie : « ô homme qui poursuis la poésie ».

R. I. Best, *Combrag Fir Diadh ocus Chon Ceulainn* « Rencontre de Fer Diad et de Cuchullin » (p. 274-308). Cet important épisode de la *Táin* n'était jusqu'ici connu que sous la forme où Nettlau l'avait étudié dans la *Revue Celtique*, t. X, p. 330 et t. XI, p. 23 et 318. Deux versions en restaient inédites, celle du Ms. n° 16 du couvent des Franciscains de Dublin et du Ms. Egerton n° 106. Notre savant ami M. Best publie ici le texte du Ms. des Franciscains ; il y a joint un court fragment du même récit, contenu dans le Ms. H. 2.12 de Trinity College.

R. Thurneysen, *Eine Variante der Brendan-Legende* (p. 408-420). Il s'agit d'un texte contenu dans un manuscrit de Bruxelles et dans le Liber Flavus Fergusiorum. Il correspond en partie à la vie de saint Brendan, publiée par Whitley Stokes d'après le Book of Lismore. On sait que cette vie se trouve également dans le manuscrit de Paris (v. *Rev. Celt.*, t. XI, p. 400). Whitley Stokes n'a utilisé que très superficiellement le texte du manuscrit de Paris. Il peut être intéressant de donner la leçon de ce manuscrit dans deux passages où M. Thurneysen signale des variantes. Au lieu de *rofetbuuig* (Lismore Lives, l. 3623), le ms. de Paris porte : is annsin tra *minighes* in muir focétoir. Et au lieu de *loiscuecha* (L. L., l. 3662), le manuscrit de Paris porte : muighe lomma *loisc*hecha (c'est-à-dire *loiscta* avec un signe d'abréviation sur le *t*).

K. Meyer continue ses précieuses *Mitteilungen aus irischen Handschriften* (p. 37-54, p. 338-348).

P. 73-77, M. Paul Walsh étudie les noms de lieu de la Vita Finniani. On connaît les précédentes études du même sur la toponomastique et on sait quelles lumières il en a tirées pour l'interprétation de certains textes.

P. 205-208, M. Thurneysen revient sur la tradition manuscrite de la *Táin bó Cúailnge* pour ajouter quelques remarques à son article précédent (v. ci-dessus, p. 410).

P. 209-222, M. Lucius Gwynn démêle avec beaucoup de sagacité la q estion embrouillée des recensions de la *Togail Bruidne Da Derga*. Son travail fait ressortir l'importance de la découverte de M. R. I. Best sur les interpolations du Leabhar na hUidhre. Depuis une vingtaine d'années, l'étude de la Togail Bruidne Da Derga était restée stationnaire, faute de pouvoir déterminer la valeur du texte de L. U. M. Lucius Gwynn prouve que ce texte n'est qu'une compilation à beaucoup d'égards moins ancienne que le texte des autres manuscrits. C'est le Yellow Book of Lecan, pur de toute interpolation, qui fournit, sous une forme d'ailleurs complète, la tradition la plus ancienne.

P. 81-96 se trouve un article historique de M. John Mac Neill *on the reconstruction and date of the Laud Synchronisms.*

Le travail le plus long de tout le volume est dû à M. A. G. van Hamel ; il est consacré au *Lebor Gabála* (p. 96-197). On ne saurait entrer ici dans le détail de cette étude très fouillée des dix manuscrits qui contiennent les quatre versions du texte. M. van Hamel modifie sur quelques points essentiels les conclusions formulées par M. Thurneysen au sujet du Lebor Gabála (*zu irischen Handschriften und Literaturdenkmälern*, 2e série). Il estime que la forme la plus ancienne de ce grand ouvrage est fournie notamment par le Livre de Lecan et le Ms. Rawlinson B 512 dans la partie qui a pour titre : *Miniugud gabál nÉrenn 7 a senchas 7 a rémmend rigraide innso sis* etc.

L'étymologie fait l'objet d'un certain nombre de notes dues à MM. Pokorny, J. Fraser et A. Meillet. La note de ce dernier (p. 309) signale un rapprochement saisissant entre le nom du « saint » en celtique (v. irl. *nóeb*, irl. mod. *naomh*) et en grec (ἱερός). Les deux mots se rattachent en effet chacun à une racine désignant la force agissante (v. irl. *niab* « vigueur, excitation », gall. *nwyf* « id. » ; skr. *iṣiraḥ* « fort, florissant »). On sait que la racine des mots celtiques en question ne se retrouve qu'en iranien : v. perse *naiba* « bon, beau », persan *nēw* « fort, énergique ». C'est un fait à ajouter aux communautés de vocabulaire des deux groupes dialectaux sur le domaine religieux.

A la grammaire proprement dite se rapportent un article de M. J. Fraser sur « le présent et le futur dans le verbe gaélique » (p. 55-66), des notes de M. Pokorny et une importante étude signée Hans Hessen sur la *Concise old Irish Grammar* de ce dernier (*Beiträge zur altirischen Grammatik*, p. 315-337). Cette étude, datée du 1er septembre 1914, est sans doute la dernière qu'ait publiée l'auteur; elle permet de mesurer la perte que la linguistique celtique a éprouvée en la personne de ce jeune érudit si bien doué, si consciencieux, si modeste (cf. *R. Celt.*, t. XXXVII, p. 420).

VII

Dans les Indogermanische Forschungen, tome XXXIX, p. 123-125, M. E. Kieckers revient sur le moyen-gallois *heb* « dit-il ». Il conteste l'étymologie proposée pour ce mot par M. Thurneysen (*Z.C.Ph.* XII, 413) et maintient le rapprochement de gall. *heb*, lat. *inseqte* et *inquit*, v. isl. *segja*, gr. ἔννεπε. Cela est conforme à la doctrine qui a été déjà enseignée ici : le cas particulier de *hebyr* paraît toujours pouvoir s'expliquer comme cela a été fait *R. Celt.*, XXXIV, p. 141 ; cf. J. Morris-Jones, *a Welsh Grammar*, p. 376-377.

Dans le second fascicule du même tome, p. 217-220, M. J. Pokorny étudie l'origine de l'article irlandais. Ce qu'en ont dit MM. Thurneysen (*Hdb.*, § 462) et Pedersen (*Vgl. Gr.*, II, 193) ne le satisfait pas ; il reproche à ces deux maîtres du celtisme des « invraisemblances phonétiques » ou des constructions par trop « fantastiques ». Il se déclare mieux disposé à l'égard de l'explication proposée par sir John Morris-Jones pour l'article irlandais (*a Welsh Grammar*, p. 299) ; cependant il n'en est pas convaincu davantage. La première condition d'une explication valable des formes de l'article lui paraît être de s'appliquer également au gaulois, au brittonique et à l'irlandais. C'est débuter par une singulière affirmation, et qui fera hocher la tête à plus d'un lecteur. Eh quoi ! le gaulois, le brittonique et le gaélique n'auraient-ils pu chacun de leur côté par des moyens différents se créer un outil grammatical comme l'article ? La saine méthode ne permettrait à cette question une réponse catégorique que si les formes des trois langues se recouvraient exactement et comportaient une interprétation unique, absolument convaincante. Celle que M. Pokorny a imaginée est fantaisie pure. Il part d'un indo-européen **sēm*, état allongé du thème qu'on a en grec dans le numéral ἑ-ς (**sem-s*), et qui serait

devenu en celtique le neutre de l'article défini, gaulois *-sin*, irlandais *(s)a n-* ! A cette forme neutre aurait été ajouté un élément *-dhe* ou *-de* ; puis de **sin-de* on aurait tiré le thème flexionnel **sind-o-s*. Le gallois *hwnn* « celui-ci » représenterait **son-do-*, d'un plus ancien **som-d(h)e* avec le degré vocalique *o* du thème **sem-* ; etc. Si l'on met à part l'hypothèse d'un thème neutre indo-européen **sem*, qui est en l'air, et la difficulté sémantique de l'emploi du terme de l'unité en fonction d'article défini (cf. Meillet, *M. S. L.*, XXII, 144), il n'y a peut-être pas à cette explication compliquée d'objection formelle à faire : mais sur aucun point elle n'emporte la conviction, et l'on répugne d'autant plus à l'accepter qu'elle est présentée sur un ton plus péremptoire. Quand donc la linguistique renoncera-t-elle à ces jeux puérils de reconstructions artificielles, qui n'ont ni base ni portée, et qui ne peuvent que la compromettre auprès de tous les bons esprits ?

P. 220-223, M. Wackernagel examine le cas du vieil-irlandais *-fitir* « il sait ». M. Pokorny avait dans l'*Anzeiger* du même périodique (t. XXXVIII-XXXIX, p. 10) expliqué v. irl. *-fitir* (gall. *gwyr*) comme issu d'une anc. 3e pers. pl. de parfait moyen **u̯iu̯idrai* (skr. *vividré*) qui aurait passé au présent en perdant son redoublement. M. Wackernagel exprime deux doutes sur l'exactitude de cette hypothèse.

Le premier est relatif à la reconstruction de **u̯iu̯idrai* qui est personnelle à M. Pokorny : le sanskrit *vividré* (ou *vividrire*) appartient à la racine *vid-* « trouver » ; la racine *vid-* « savoir » est attestée au parfait exclusivement sous la forme active (le seul exemple contraire du Rig-Veda, VII, 56, 2 ne fait exception qu'en apparence : *vidre* y présente la valeur spéciale de réfléchi qui était celle du moyen : « ils se connaissent ») ; si l'irlandais *-fitir* doit être rattaché à une ancienne forme verbale en *-r*, ce ne peut donc être qu'au skr. *viduḥ*.

C'est d'ailleurs l'interprétation qu'admet M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 406. Mais M. Wackernagel y voit également une difficulté, dans le fait que *viduḥ* est un pluriel et *-fitir* un singulier. Tous les moyens proposés pour sortir de cette difficulté lui paraissent des échappatoires dénuées de valeur. Il se hasarde à comparer plutôt le grec (ϝ)ἰδρις « qui sait » employé parfois comme prédicat (par ex. η 108, *Agamemn.* v. 446) en phrase nominale sans verbe être. Les scrupules de M. Wackernagel à admettre l'hypothèse courante nous paraissent exagérés : l'irl. *-fitir*, comme on a essayé de le montrer ailleurs (*Rev. Celt.*, XXXIV, 141), rentre dans l'ensemble des formations en *-r* de l'italo-celtique, qui semblent toutes remonter originellement à une 3e personne du pluriel.

VIII

Avec The Journal of the Welsh Bibliographical Society nous avons aussi de l'arriéré à réparer. Depuis notre dernière notice (t. XXXV, p. 399) nous sont parvenus les deux fascicules (numérotés 7 et 8, août 1914-juillet 1915) qui terminent le tome premier et les six premiers fascicules du tome second (juillet 1916, octobre 1917, décembre 1918, mai 1920, janvier et décembre 1921).

Dans le fascicule 7 du volume I on trouvera une *Bibliography of Quaker Literature in the English Language relating to Wales* (p. 203-225) : c'est une utile contribution à l'histoire de la secte des Quakers, qui a, toujours eu, comme on sait, de solides attaches en Galles. Dans le fascicule 8, une notice sur *Thomas Jones the Almanacer* ; ce personnage, né le 1er mai 1648 près de Corwen et venu à Londres à l'âge de 18 ans pour y exercer le métier de tailleur, est le premier qui ait publié un almanach en langue galloise. Cette publication, qui fait date dans un pays où l'*Almanac y Miloedd* devait avoir tant de succès, est de l'année 1679. La notice sur Thomas Jones est continuée dans le fascicule 3 du tome II (p. 97-110).

Le fascicule 1er du tome II contient une étude de M. D. Rhys Phillips sur *A forgotten Welsh Historian, William Davies, 1756-1823* (p. 1-43). L'étude est instructive et présente sous un jour sympathique le personnage en question, qui était de ces hommes vivant hors des cadres de la hiérarchie officielle, loin des cénacles où les réputations se fondent, ignorés des académies où se consacrent souvent des gloires éphémères. Celle que lui vaudra l'étude de M. Rhys Phillips mérite d'être durable.

Dans le fascicule 4 du même tome II se trouvent un article du Professor J. E. Lloyd sur *John Thomas, a forgotten Antiquary* 1736-1769 (p. 129-135), et une lettre écrite en 1806 par Humphrey Parry à David Thomas (Dafydd Ddu Eryri). Dans cette lettre Humphrey Parry, un gallois de Cwm Mawr (Carnarvonshire) installé à Londres, apprécie de façon fort intelligente et fort juste les innovations incohérentes que tentait alors William Owen Pughe dans la grammaire et l'orthographe du gallois.

Enfin dans les deux plus récents fascicules, on peut signaler une liste de *Welsh books entered in the Stationers' Company's Registers* de 1554 à 1708 par M. William Ll. Davies (p. 167-174 et p. 204-210) et une *Short-title list of Welsh books* de 1546 à 1700 (p. 176-189 et 210-229). Un article du Canon Fisher sur *the Old-time Welsh*

School-boy's Books (p. 193-201) est à recommander à ceux qu'intéresse l'histoire de l'éducation pédagogique et de l'instruction religieuse.

Chacun des fascicules contient en outre des *Bibliographical notes* ou des *Notes and Queries*.

IX

Le fameux Psautier conservé à la Bibliothèque Nationale (Fonds Lat. Ms. 8824, de la première moitié du XIe siècle) a comme on sait un extrême intérêt par les relations qu'on lui a toujours supposées avec les psautiers anglo-saxons. M. Robert L. Ramsay, qui est un spécialiste des études bibliques (voir ses articles sur l'œuvre liturgique de Théodore de Mopsuestia dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. VIII, p. 421 et 450), publie dans l'American Journal of Philology, t. XLI, p. 147-176, une collation du texte latin du Psautier de Paris. Il se dégage de son travail cette conclusion importante, que le Psautier de Paris offre un texte plus ancien que la plupart des psautiers anglo-saxons, le « Royal » par exemple ou le « Bosworth », et qu'il a plusieurs traits communs avec le « Vespasian Psalter » qui est du début du VIIIe siècle. Un détail de l'exposé (p. 168-169) nous intéresse particulièrement. C'est qu'on ne trouve dans le Psautier de Paris aucune trace de la division des psaumes en trois groupes (de cinquante chacun), qui est proprement irlandaise et qui des écoles d'Irlande s'est ultérieurement répandue largement en Grande-Bretagne et sur le Continent. La division tripartite à la mode irlandaise est celle du Psautier de Wessex (West Saxon Psalms) ; le Psautier de Paris n'a aucun rapport avec ce dernier.

Dans le même volume, p. 283-286, M. W. Sherwood Fox établit par de nouvelles preuves le caractère chthonien de la déesse grecque Aphrodite. Il insiste particulièrement sur la récente trouvaille faite à Delphes dans les ruines d'un monument qui paraît être le fameux ἄδυτον, le sanctuaire impénétrable, d'un omphalos « intérieur », différent de l'omphalos « extérieur » bien connu, et qui porte en caractères très archaïques le nom de la terre, γα (F. Courby, *C.R. de l'Acad. des Inscr.*, 1914, p. 268). Miss J. E. Harrison déclare que cet omphalos est la plus grande trouvaille religieuse du siècle (*Classical Studies*, 1915, p. 73). Cette trouvaille ajoute en tout cas une preuve à l'hypothèse suivant laquelle les omphaloi seraient des symboles de la terre mère, de la déesse

chthonienne. Or, il y avait à Paphos un omphalos célèbre, qui passait pour représenter Aphrodite (Servius, *ad Aen.* I, 720; Tacite, *Hist.*, II, 2-3; Maxime de Tyr, *Diss.*, II, VII Hobein). M. W. Sherwood Fox conclut de ces faits qu'Aphrodite n'était à l'origine qu'une personnification de la Terre Mère. Il paraît bien au courant des données que fournissent à ce sujet la philologie et l'archéologie classiques (cf. Dieterich, *Mutter Erde*, 1913); il connaît également l'article qu'a donné feu Quiggin aux *Essays and Studies presented to William Ridgeway*. Il est regrettable que l'article de M. J. Loth sur l'*Omphalos chez les Celtes* lui ait échappé (*R. des Et. Anc.*, XVII, 193; v. *R. Celt.* XXXVII, p. 142).

Enfin, le même volume contient en deux parties un travail de M. Francis A. Wood, *Names of stinging, gnawing and rending animals* p. 223-239 et 336-354. Il paraît peu original, au moins en ce qui concerne le celtique, dont les données sont toutes de seconde main; elles sont d'ailleurs incomplètes (p. 344 manque le gaulois *luernos*, bret. *louarn*) et souvent contestables (p. 228 irl. *dergnat*, p. 342 irl. *luch*, gall. *llyg* admettent une autre étymologie).

J. Vendryes.

ADDENDA ET CORRIGENDA
AU TOME XXXIX

P. 64, l. 21 au lieu de *kyt ved* lire *hyt ved*.

P. 66, l. 12 du bas, au lieu de CIXXIII lire clxxiij, et au lieu de *toto bele* lire *toto fele*.

P. 71, l. 11. Remplacer l'alinéa par le suivant : L'étymologie de *gwaelod* tiré de **vaili-*, proposée par Wh. Stokes, est plausible; elle se justifie par le v. gallois *guoilaut* (notes à l'évangéliaire de saint Chad) et est confirmée par le cornique *goles*. Le cornique en effet ne désarrondit pas **uo-* comme le gallois et réduit *oi* (v. celt. *ai*) et *ui* (v. celt. *ei*) à *o*.

P. 73, l. 1. Noter que déjà Ascoli (*Gl. Pal.*, clxxxj) a comparé *lue-liad*, *lua-liath* à *lewi-lloit*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XXXIX

ARTICLES DE FOND

Pages

La bataille de Leitir Ruibhe, par Margaret C. Dobs 1
On the character of the Celtic Languages, par Josef Baudiš 33
Le gallo-roman *balma*, par J. Loth 47
Notes étymologiques et lexicographiques (suite), par J. Loth 59
Place Names of Pictland (suite), par F. C. Diack 125
Résumé des « Recherches sur l'histoire du vieux norrois en Irlande » de Carl Marstander, par A. Sommerfelt 175
Les saints irlandais dans les traditions populaires des pays continentaux, par Dom Louis Gougaud 199, 335
The Celtic Penitentials, par John Thomas MacNeill 257
La vie la plus ancienne de saint Samson, par J. Loth 301
**Tannoialum*, par A. Thomas 334
Chronique de numismatique celtique, par A. Blanchet 338
Le nominatif pluriel gaulois des thèmes en *-o-*, par J. Whatmough 348
Irish *Árn* « Aran », par J. Fraser 353

BIBLIOGRAPHIE

Armstrong (E. C. R.), Catalogue of Irish gold ornaments in the collection of the Royal Irish Academy (H. Hubert) 122
Calloch (P.), A genoux (J. Vendryes) 94
Evans (Ifor L.) et Lewis (Henry), Cyfres y Werin (J. Loth) 240
Fletcher (George), The provinces of Ireland, Ulster, Munster (J. Vendryes) 376
Gregory (Lady), Visions and Beliefs (J. Vendryes) 91
Gwynn-Jones (T.), Llenyddiaeth Gymraeg y bedwaredd ganrif ar bymtheg (J. Vendryes) 93
Le Goff (P.), Supplément au dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes (J. Loth) 80
Longnon (A.), Les noms de lieu de la France (J. Vendryes) 367

MACALISTER (R. A. Stewart), The latin and Irish lives of Ciarau (J. Vendryes) 370
MACNEILL (Eoin), Phases of Irish History (J. Loth). 74
MORRIS-JONES (John), An Elementary Welsh Grammar I, (J. Loth). 242
O'KELLEHER (A.) et SCHOEPPERLE (Gertrude), Betha Colaim Chille (J. Vendryes) 87
O'NOLAN (Gerald), Studies in Modern Irish, Part II (J. Vendryes).. 89
O'RAHILLY (Thomas F.), Dánfhocail (J. Vendryes)..... 374
PAUPHILET (A.), Études sur la Queste del Saint Graal attribuée à Gauthier Map (J. Vendryes)..... 382
STANBURROUGH COOK (A.), The possible begetter of the Old English *Beowulf* and *Widsith* (J. Vendryes)..... 377
THURNEYSEN (R.), Irische Helden- und Königsage bis zum 17ten Iahrhundert (J. Vendryes)..... 359
WATKIN (Morgan), The French linguistic influence in mediaeval Wales (J. Loth)..... 227

CHRONIQUE

BEBB (Ambrose), traduction galloise des *Paroles d'un Croyant*..... 396
Bulletin of the Board of Celtic Studies of the University of Wales..... 254
Celtic Review (The), reprise de la publication..... 109
DIACK (Francis C.) et les inscriptions pictes..... 388
Earna..... 401
Ecole pratique des Hautes-Etudes (Cinquantenaire de l')..... 247
ESNAULT (G.); son ouvrage sur Le Laé..... 399
ESPOSITO (M.); ses travaux..... 103
Examens de celtique à la licence es-lettres..... 100
FRASER (John) nommé professeur à Oxford..... 98
FREEMAN (A. M.) ; suite de sa collection de chants populaires irlandais..... 105
GAIDOZ (H.), Cuchulain, Beowulf et Hercule..... 247
GOBLET (Yann Morvran) et les études celtiques modernes..... 254
GOUGAUD (Dom Louis) ; les plus anciennes représentations du crucifix en irlande..... 249
— ; l'ascétisme en pays celtique..... 251
— ; la question des évêques abbés..... 390
GRUFFYD ROBERTS (ouvrage inédit de)..... 395
Irlande (brochures sur l')..... 108
JUD (J.); quelques substrats celtiques en roman..... 102
KENNEY (M. James F.) et la légende de St Brendan..... 393
Linguistique générale (ouvrages récents de)..... 252
LOTH (J.) et la langue gauloise..... 387
MACBAIN (A.) ; annonce de la publication de ses *Places-Names*..... 109
MEILLET (A.), les effets de l'homonymie dans les anciennes langues indo-européennes..... 248

MORDIERN (Meven) et ABHERVÉ, *Notennou diwar benn ar Gelted Koz*. 106
MÖRNER (M.), édition du Purgatoire de St Patrice..... 392
O'CUIV (S.), The Sounds of Irish..... 244
Ouvrages nouveaux..... 110, 255
PEARSE (Patrick), œuvres posthumes..... 245
PEDERSEN (H.), les formes sigmatiques du latin et le futur indo-européen..... 101
Périodiques nouveaux..... 254
Philologica..... 255
Philological Quarterly (The)..... 255
POKORNY (Dr Julius), nommé professeur à Berlin..... 99
Réult (An)..... 401
Revue belge de philologie et d'histoire..... 255
SOMMER (O.), publication des romans du style arthurien..... 390
SOMMERFELT (Alf.) les Norvégiens dans le folk-lore d'Irlande..... 251
— ; ses thèses de doctorat..... 99
THOMAS (A.), nouvelle découverte d'un texte en breton moyen..... 399

PÉRIODIQUES

American Journal of Philology (The), t. XLI..... 416
Annales de Bretagne, t. XXXIV-XXXV..... 403
Anthropologie (L'), t. XXX..... 111
Antiquaries Journal (The), 1921..... 122
Boletin de la Real Academia de la Historia, t. LXXVIII..... 112
Ériu, t. IX..... 407
Fureteur breton (Le), 1921..... 407
Indogermanische Forschungen, t. XXXIX..... 413
Journal of the Royal Anthropological Institute (The), 1915-1918.. 113
Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland (The), 1914-1920..... 115, 118
Journal of the Welsh bibliographical Society (The), 1914-1921..... 415
Mémoires de la Société de linguistique, t. XXII..... 405
Proceedings of the Royal Irish Academy, t. XXXIV..... 117
Revue des études anciennes, t. XXII..... 403
Revue des études grecques, t. XXXII..... 111
Zeitschrift für celtische Philologie, t. IX-X..... 409

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS

AU TOME XXXIX

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1]

I. Gaulois ou vieux celtique et ogamique.

(Voir pp. 76, 77, 103, 313, 369).

Aballoialum, pommeraie, 334.
'Αδρου ἔρημος, 353.
Ageio, 154.
Albeta, 151.
'Αλουίων, 354.
AMADU, 120, 121.
ambe, gl. rivo, 171.
ambi-, autour, 103.
Ambiliati, 152.
Ambra, 171.
Ammo, Amo, 314, 315.
Ammus, 314.
andabatae, sorte de gladiateurs, 405.
Andros, 353.
Andugovoni, 342.
Anna, 315.
Annicus, 315.
Annius, 315.
arcantodan, surveillant de la fabrication monétaire, 50, 339.
-ate, -ati, place, endroit de, 164.
Atectori, 342.
Augustoritum, gué d'Auguste, 53.

balma, creux, cavité ; endroit abrupt, pic ; endroit saillant, 47-58.
Berleta, 151.
Bodiocasses, 369.
Borbetomagus, 50.
Bormoni, Borvoni, 50, 51.
Bretania, 112.
brigantes, gl. uermiculi, 404.
briva, pont, 164.
Brivate, lieu du pont, 164.
Brivodurum, porte du pont, 156.
Brohomagli, 234.
brūca, bruyère, 404.
Buvinda, 170.

Caledones, 78.
carpentum, char, 50.
Kasios, 342.
Cassanoialum, chênaie, 334.
Cebenna, Cevenna, Κέμμενον, 50, 51.
Cenomanni, 51.
CI, ici, 388, 389.
Cinga, 169.
Cingetius, 169.
Cingetorix, 169.
Ci(n)gonovo, 388, 389.
clocca, cloche, 403, 404.
Cocci, du rouge, 234-236.
coi, ici, 388.
Conno-Epillos, 342.
Contoutos, 342, 343.
cruppellarii, sorte de gladiateurs, 405.
CUMNI, 120.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

dan, gl. judex, 339.
dannus, sorte de fonctionnaire, 339.
-dūnum, 369.
duros, porte, 153, 369.

Elisi, gén., 388.
Esanekoti, 348.
Esciggorix, 315.
-eta, 151.
-eton, 151.
Ette, 388, 389.
Evagainnias, gén., 388, 389.

Gabreta, 170.
Garumna, bruyant? 152.
pl., 348, 349.

-i, nom. pl., 348.
Ialicovesi, 342.
-ialos, 369.
IDDAIQNNN, 388, 389.
Iliatus, 152.
INISSIONAS, gén., 166.

legasit, 37, 39, 43.
Lemoialum, ormaie, 334.
Leucetios, 162.
Lobeton, 151.
Λουεφν-, renard, 417.
Λουκοτικνος, 350.
LUGUDECCAS, gén., 121.
Lunar(c)hi, gén., 234, 236.

-maglos, chef, 320.
MAQI, maqqi du fils, 120, 388, 389.
marcosior, je désire monter à cheval, 387.
Mediomatrici, 369.
Metlodunum, 369.
Metlosedum, 369.
Mettis, 369.
-mo, -ma, 51.
Mogouno, Mouno, 50.
MUCOI, 120.

Nantosvelta, 158.
nemeton, sanctuaire, 170.
Nemeton, 151.
NETA, champion, 120, 121, 158.
Nodons ou Nodens, 384.
Noviogruta, 388.
Novoialum, 369.

Ogmios, 340.
-o-ialum, 334-336, 369.
Ollecnos, 350.
-ων, -ū, 353, 354.
onno, gl. flumen, 369.
Oppianicnos, 350.
Oreton, 151.
OSIST, descendant de Os, 388, 389.

Petroi(a)lum, les quatre champs, ou le champ carré, 369.
Pretania, 324.

Ratiate, lieu de fougères, 164.
ratis, fougère, 164.
Remi, 51.
Riomarus, 50.
ritu-, gué, 369.
Ructicni, gén., 350.

Sact, 342.
Sebodđu, 354.
SEGAMONAS, gén., 120, 121, 158.
Segomo, 121.
Senacos, 319.
-sin, ce, 414.
Souconna, 369.

tann-, chêne, 334, 335.
Tanotaliknos, 348-350.
Taranucno (deo), 350.
Tigernomaglus, 320.
Tigernomalus? 320, 321.
Toutioioros? 346.
trinci, sorte de gladiateurs? 404, 405.
Trutiknos, 350.

ura, tombe, 388, 389.
Urdo ri, 342.
Uromagus, 369.

VALUVI, 120.
Vandelos, 342.
vercobreto, 50.
Vernoialum, aunaie, 334.
Ουερτικνος, 350.
vertragus, vertraha, vautre, chien de chasse, 50.
VINDIAMI, 169.
Virekos, 346.

Viretios, 342, 343.
Virt, 342.
VORRENNI, gén., 388, 389.
(V)otadini, 78.

II. Irlandais.

(Voir pp. 6, 20, 22-29, 40-46, 91, 105, 117, 119-121, 178, 245-247, 252, 263, 356, 358, 375, 390, 394, 401, 407-411, 417.)

ubur, trou d'aviron, 178.
-ach, 148, 149, 172.
achadh, champ, 129.
-adh, 151.
aige, course, 154.
Aige, 154.
-aigh, 149.
ailt, maison, 65.
aire, eire, noble, 170.
áirge, airghe, laiterie, 161.
áirne, prunelle, fruit, 353.
allsmann, sorte de collier, 186, 187.
altar, l'autre côté, 166.
alte, alt, nourri ; serviteur, esclave, 64.
-am, 1e p. pl. 38-40.
-amail, semblable, 319, 320.
amlabar, muet, 173.
Amlaide, 195, 196.
ammi, nous sommes, 38, 39.
an Fhinn, 169.
anfoss, mouvement incessant, turbulence, 59.
ard, élevé. 310.
Argedmar, 3.
arra, compensation, équivalent légal, 262.
art, pierre, 132.
Artúr, 177.
áru, g. árann, áirne, rein, 353.
Aru, 353.
as, qui est, 35.
as, mât, 178.
att, couvre-chef, 194.
Aufer, 196, 197.

bail, baile, lieu, demeure, bourgade, ville, 56, 57, 130.
Banban, 104.
banda, féminin, 157.
bárd, garnison, 170.
-beir, il porte, 35, 37, 39.
beirling, birling, bateau de plaisance assez petit; poutre sous le bas-fond, 180, 181, 187.
bélscálán, construction ouverte, 189, 190.
benn, pointe, promontoire, 329.
Benn Édair, 329, 353.
beo, génisse ; bétail, 193.
-ber, je porterai, 38, 39.
berae, que tu portes, 42, 43.
berait, ils portent, 37.
berat, ils portent ; ils porteront, 37, 39.
berbhaim, je bous, 51.
Bercannus, 104.
beres, qui porte, 35.
berid, il porte, 35, 37, 39.
-berid, vous portez, 35.
berit, ils portent, 36.
bermmai, nous portons, 36, 38.
bertae, qui portent, 35.
berthe, vous portez, 35.
-bir, tu portes, 35.
birbell, manteau, 187, 188.
biri, tu portes, 35, 37.
-birt, tu portas, 36, 39.
biru, je porte, 35.
-biur, je porte, 35.
-biurt, je portai, 36.
blá, bruit, 153.
Bláthnat, Fleurette, 364.
Boand, 170.
boga, arc, 182.
bolg, bulle (d'eau), 170.
bollgaigim, je bouillonne, 170.
boss, paume de la main, 103.
Breccannus, 104.
Brendán, Brendén, 209-211, 355, 356, 393-395, 411.
Bréinfind, Bréinaind, cheveux pourris ou puants, 393.
Bressal, 177.

*

briathra, sentences, 381.
Brig d, 356.
broen, goutte, 393.
buinne, branche fraîche ; lance ? 182.
bun, fond, 139.

catharthach, secourable, 159.
Cai nech, 356.
cairidh, barrage, 171.
Caislean clártha, 151.
Cuitill mac Rutrach, 177.
caladh, dur, 151.
-can, il chante, 37.
-car, il aima, 37, 39, 43
caraim, j'aime, 37.
carais, tu aimas, 36, 37.
carais, il aima, 37, 39, 43.
carcair, prison ; passage étroit entre des collines, 170.
carsi, tu aimas, 36.
carsid, vous aimâtes, 36.
-carus, j'aimai, 36, 37.
Cath Cumair, 2, 4.
Cath Leithreach Ruibhe, 1-32.
Cell Muine, 328.
Cetcumine, 120.
cethramthu, ceathramha, quatrain, 375.
Ciaran, 374.
Kilian, 357.
cing, celui qui marche en avant, champion, 169.
cingim, je vais en avant, 169.
cloc, cloche, 403.
cnoc, colline, 130.
cobsaid, stable, ferme, 60.
coelchossach, aux jambes minces, 172.
Coloman, 224, 357.
Columcille, 87-89, 207-209.
combar, embouchure, 130.
Conchobor, 365.
condaig, connaig, il demande, 374.
crannda, faible, 157.
croccan, gl. olla, 111.
crochda, rouge, 158.
cruach, tumulus, 111.
crupach, crupaidhe, ratatiné, défait, ridé, 191.
crupaim, je me ratatine, je me serre, 191.
crupóg, ride, 191.
Cuailnge, 24.
Cuchulainn, 247, 363-365.
cuir, mettre, 159.
culad, le derrière de la tête, 173.
Culmen, somme, grand ouvrage, 408.
cumhal, femme esclave, 262.
cumhra, doux, 160.
curtha, mis ; accompli, 159.

-da, -dha, adj., 157.
dan, talent, aptitude, profession, 339.
dánfhocal, pensée ou phrase en vers, 375.
Danmarg, 192.
delc, épine, 138.
déccu (ní-), je (ne) vois (pas), 35.
demecimm, je méprise, 35.
dered, fin, 155.
dergnat, puce, 417.
Dicuil, 104.
dligheadh, loi, 151.
do- péjoratif, 61.
dogar, triste, 60, 61.
dogra, lamentation, 60, 61.
dor, porte, 155.
Doraib, 155.
doras na gaoithe, la porte du vent, 252.
druim, dos, 130.
drús, violence, 152.
drúth, fou, 152.
Dubchenn, 194.
dún, un fort, 115, 139, 369.
Dún Ét(a)ir, 329.
Dunchad, 103, 104.

eachtra, aventure, histoire, 160.
Éirinn, Irlande, 401.
éle, prière, incantation, 329.
ellach, union, 63.
ellma, promptitude, 408.
Enoch, Enóc, 319.
-enn, 3e p. sing. prés., 366.
Éraind, Éarainn, Éarna, 401, 402.
Erge, 177.
erlissaigther, gl. fastiditur, 69.
étach n-datha, vêtement de couleur, 133.
Étri (arx), 329.

-f- futur, 406.
Failbe, 120.

fastughadh, action de lier, 173.
Feargus, 22.
fer, des hommes, 38.
fert, tombe, 136.
Feu llen, 357.
Fiamain, 25.
fidchatt, souricière, 195.
Finnian, 265, 269, 269.
Fintan, 357.
fiodh, arbre, 172.
Fiodhbhadh, bois, 172.
Fir Bolg, 121.
Fir Domnann, 121.
-fitir, il sait, 414.
foigde, prière, 161.
foirbthe, parfait, 159.
fonomhad, moquerie, 173.
Forannan, 357.
forbaide, fini, 159.
fossad, résidence, 152.
franc amus, soldat mercenaire, 60.
froech, bruyère, 404.
Froech, 404.
fuaigim, je couds, 194.
fuardha, froid, 157.

gabur, chèvre, 170.
gaeth etir dá scót, vent entre les deux écoutes, favorable, 193, 194.
gair, cri, 61.
Galieain, 121.
Gall, étranger ; Gaulois ; Scandinave, 184, 214, 357.
Gall Gáidil, 176, 177, 189.
gelim, je pais, 160.
geltboth, gl. pabulum, 160.
gigius, je prierai, 39.
gigsea, je prierai, 39.
gléine ich. distinct, clair, 61.
Glúniairnn, 194, 195.
Glúntradna, 195.
gunnfunn, gunnbuinne, drapeau, lance d'étendard, 181, 182.

Hiruaith, 198.

-i, 3e p. sg. ind. pr., 35.
iarnn, fer à cheval, 193.
-ide, adj., 156.
Iercne, Ergne, 195.
-im, 1re p. sg. ind. pr., 38.
imresan, disputer, 62.
-in, dim., 167.
Inber, 177.
Inis-Duine, l'île de l'homme, 157.
inloing, il réclame (introduit l'action), 63.

Laidhggen, 104.
laincis, entrave, 183, 184.
láne, láine, plénitude, 66.
langaid, langaide, laincide, entrave, 183, 185, 186.
langal, entrave, 183.
langfhitil, chaîne, 185.
langfiter, -fetir, entrave, 182.
lassar, lasair, flamme, 67.
leamh, insipide, simple, enfant (au moral), 68.
lebormongach, à longue crinière, 172.
-léci, tu laisses, 35.
lécid, il laisse, 37.
léciub, léicfea, je laisserai, 39.
leimheacht, insipidité, au moral ; enfantillage, simplicité, 68.
léir, diligent, appliqué, industrieux ; qui est en vue : co leir, entièrement, 68, 69.
Leitir Ruibhe (Ruadh Ruidi), 4.
lemlacht, leamhnacht, lait doux, 68.
lemnat, gl. malvaceus, 68.
lér-, ler-, leir-, complet, 68.
lésbaire, lueur, 73.
liath, gris, 73.
límad, líomhadh, polir, 191.
Lingaun, 154.
linne, saumon, 193.
línscóit, toile ; suaire de toile, 189.
liosta, ennuyeux, importun, 70.
lis, querelle, débat, 70.
lius, gl. fastidium, 69.
loc, tombeau, 71.
locc, loc, gl. locus, 71.
loch, noir, 71, 161, 162.
Lochalnn, 198.
lochan, tacheté, 71.
lócharn, luacharn, lumière, lampe, 162.
lóchet, éclair, 162.
log, digue ; trou, étang, 71.
loinne, joie, transports ; colère, force, violence, 66.

lond, gl indignatus est, 66, 67.
lonn, rouleau, 179.
lonncaidir, entrave (de chèvre), 183-185.
lorc, féroce, cruel ; meurtre, 72.
luachté, chauffé à blanc, 73.
luan, loan, lombes, 73.
luch, souris, 71, 417.
lue liath, gl. splen, 73.
luind, gl. immites, 66.
lunnta, poignée d'aviron, 178, 179.

-m, 1re p. pl., 40.
mac, fils, 65.
Mac Cairthinn, fils de l'alisier, 404.
Mac Cuilinn, fils du houx, 404.
Mac Cuill, fils du coudrier, 404.
Mac Dara, fils du chêne, 404.
Mac Dregin, fils de l'épine noire, 404.
Mac Ibair, fils de l'if, 404.
Mac Sceling, 177.
maelatt, capuchon, bien collant, attaché au haubert et sur lequel repose le casque, 194.
mag, plaine, champ, 137, 369.
Magh cromtha, 151.
mál, noble, 169.
Mál, 169.
Manchen, 104.
marbhthach, mortel, 159.
melim, je mouds, 35.
-mi, 1re p. pl. 39, 40.
Mide, région centrale de l'Irlande, 25
Mochumma, Monochema ? 261.
Mocu Alti, 393.
muilcheann, gentiane amarelle, 165.
muine, buisson, 157.
muintorc, collier, 193.

neamdha, divin, 157.
nemed, gl. sacellum, 170.
Nét, dieu de la guerre, 158.
nía, champion, 158.
niab, vigueur, excitation, 412.
niata, fort, 158.
nóeb, naomh, saint, 412.
Nóindruimm, neuf crêtes, 133, 140.
notbiur, je te porte, 34.
Nuadu, 384.

-óc, dim., 319, 320.

piast, serpent, 194.
Putrall, 197.

Ráith Édair, 329.
rann, quatrain, 375.
raobann, boucle, œillet, 193.
-rith, gué, 369.
Roalt, 197.
Roland mac Uchtraigh, 177.
rotaide, rougeâtre, 157.
ruadh, rouge, 192.
ruadhmarg, gl. locus palustris, 191, 192.

-s-, prét., 36.
-s-, subj. et fut., 36.
sáethar, peine, difficulté, 148.
Sámaisc, 177.
(s)a n-, le, 414.
scálán, scáthlán, construction légère dans un camp, 189,190.
scáth, ombre, 190.
sciobhadh beathadh, le cours de la vie, 180.
scipad, sciobadh, équiper un bateau: déplacer, mouvoir, changer de place, 180.
scipaire, sciobaire, scibire, marin, 180.
scor, coupure, 192.
seanda, vieux, 157.
sgód, écoute, 194.
Siugrad Soga, 198.
slagbrand, verrou, 179.
slat, latte, 103.
slípad, polir, 191.
Smurull, Muraill, 197.
Soga, 198.
sossad, domicile, 406.
sreang, streang, corde (de l'arc) cordon, 182.
Súdiam, 198.
Suibne mac Cinaeda, 177.
suirghe, action de courtiser, 161.

-t-, prét., 36.
-ta, -tha, part. passé, 159.
Táin bó Cuailnge, 2, 24, 360, 361, 364-366, 374, 381, 410-412.
-té, il ira, 37.
téiss, tu iras, 36.

téiss, il ira, 37.
téssi, tu iras, 36.
téssid, vous irez, 36.
tiamda, sombre, 157.
tías, j'irai, 36.
tíassu, j'irai, 36.
tighearnamhail, impérieux, dominateur, 321.
toghta, élevé, 159.
Toirbeard, 178.
tondgar, bruit des flots, 60.
Torbend, Toirbheand, 177, 178.
traona, tradhna, râle de genêts, 195.

ub, le ventre du travers, 178.
Uchtrach, 177.
Ugaine Mor, 3.
uptha, enchantement magique, 161.

III. Gaélique d'Écosse.

(Voir pp. 125-174.)

-ach, -aich, 148-151, 159.
achadh, m. et f., champ, 133, 134, 139, 141, 145.
Achadh dâ sgaillt, champ de deux lieux découverts, ou très nu? 146.
Achadh mhunaidh, mhuinidh, champ plein de buissons, 157.
Achadh tulach, champ de coteau, 140.
-achd, abstraits, 170.
A'Chorb, A'Chonb, 142.
A'Chùlath', place en arrière, 173.
-ad, -aidh, 171.
-adh, abstraits, noms verbaux, 151.
-ag, dim., 140, 141.
Agaidh, Aghaidh, 163, 164.
Agaidh mhor, 163.
Agaidh' nlochan, 163.
Aganmhaich, 168.
-aidh, -idh, 140, 151-174.
-aig, 141.
Aighe, 169.
àille, beauté, 157.
àilleas, plaisir, 161.
àillidh, beau, 157.
ainm, nom, 142.
àirde, àird, hauteur, 163.
airgiod, argod, argent, 138.
Airgiodmeall, colline d'argent, 138.
àiridh, pâturage sur une colline, 161.
Airtir-fàillidh, 143.
aiseag, bac, 156.
aitionn, genièvre, 148.
Aitionnach, An aitionnaich, 148.
ald, alld, allt, ruisseau de montagne, aux bords escarpés, 130, 140, 141, 145, 165, 166.
Aldi, le lieu sur le ruisseau, 167.
Aldin, 166.
Alltaidh, 166.
Allt Easaidh, 153.
Allt Iorgaidh, 153.
alt, jointure, 148.
alter, l'autre côté, 165, 166.
Alteri, le lieu de l'autre côté, 165-167.
Aman, 171.
Ambail, 135.
amhlair, sot, 173.
-amhuil, -ail, adj., 173.
an, le, 125, 126, 141, 143.
an, que, 125, 126.
an, est-ce que, 125, 126.
an, leur, 125, 126.
an, dans, 125, 126.
-an, dim., 141.
An Criomradh, 174.
an do, na, est-ce que, 146.
Àn'gach, 134.
An Glaiseath, la place grise, 173.
An neamh'mhòr, 171.
An Sneachdradh, 174.
An teimbir, 135.
ar, notre, 133.
Àrainn, 354.
àrd, hauteur, 143, 147.
Ard na murchan, Arida muirchol,

hauteur des deux coudriers marins ? 147.
Ardna saor, 144, 148.
Ard-radnaig, 143.
art, pierre, 132, 143.
-as, 156.
asair, asarum europaeum ; An Asaireadh, 152.
ath, four, 135.
àth, gué, 144, 164, 171.
Àthaidh, lieu du gué, 164.
Athaidhgais, 164.
àthain, gué, 160.
àth darach, gué du chêne, 141.
Ath-pit-allt, 135.

bad, bouquet d'arbres, 130, 148, 170 ; A'bhadaich, 148.
Bad-call, groupe de coudriers, 140.
bail, baile, lieu, demeure, bourgade, ville, 56, 129, 134, 141.
Bail-admuinn, 143.
Bail-gheallais, 170.
Bail n-tom, ville de colline ; Bail 'n tuim, ville de la colline, 131.
baindidh, féminin, 158.
balg, bulle, 170.
balgaidh, bulle, 170.
Balg-séididh, soufflets, 131.
Balmoral, 369.
bàrd, prairie, 170.
bàth, noyer, 160.
bealach, passage, défilé (de montagne), 146, 154.
Bealadar, porte du passage, 155.
bealadh, passage, route à travers, gué, 153-155 ; A' Bealadh bhuide, le passage jaune, 154.
Bealadh an àthain, passage du gué, 154.
Bealadh-chraisg, sentier ou passage du croisement, 153.
Bealadh n-Aigh, 154.
Bealadrum, crête du gué, 155.
Beal'an duine, 154.
beinn, pic, colline, 135, 139.
beul-àth, -àith, -àthain, ouverture de gué, gué, 154.
Beulan àthain, l'ouverture du gué, 154.
-bh-aidh, -bh-adh, coll. et adj., 171, 172.
biafal, manteau, 188.
Bibdin, 166.
Bla'adh, (bruit), n. de rivière, 158.
Blàraidh, 149.
Blàr-choid, 148.
Blàr-fionndaidh, plaine remplie d'herbe rude, 158.
Blàr-pheitidh, 170.
bog, marais, 168.
Bogain-ghaoith, lieu marécageux plein de vent, 167.
boireann, rocher, 165.
brachta, pourri, 160.
Brachtaidh, lieu pourri, 159, 160.
braon, goutte, 164.
Braonaidh, endroit humide, 164, 167.
Breacachaidh, 149.
breac-mara, truite de mer, 140.
breug, fausseté, 136.
breun, pourri, 160.
Bruach, 133.
Bruachag, 133.
bruth, ardeur ; bouillir, 169, 174.
bruthach, côte, 135, 137, 138.
Bruthaidh, 169.
Bruthar, 169.
bruthradh, ardeur, 174.
Bruthrath, 174.
Bun n-sgaod, 139.

caime, courbure, 173.
Caimeath, 173.
Cairidh àthadaidh, 171.
cairte, tanné, 159.
cairtidh, couleur de tan, basané, 159.
caisfhionn, au pied blanc, 137.
Caladar, porte du débarcadère, 155, 156.
caladh, bac ; lieu de débarquement, 155.
Caladhsraid, rue du bac, 156.
Calaidh, 157.
cam, courbe, 140.
Camasadh mhaigh, courbure de plaine, 153.
Camdail, pré courbe, 134.
caol, étroit ; An caolach, 149, 172.
Caoldar, passage étroit, 156, 172.
Caoldaraidh, à l'étroit passage, 156, 172.

carn, amas, colline, 129, 134, 139.
Carn easadh, 153.
Carn na ruabraich, 135.
carr, gale, 171.
cath(bh)adh, monceau de neige, 172.
ceall, cill, église, 141, 143.
Cearain-Mhoir, 168.
Cill-Chatan, 141.
Cill-Mhoir, l'église de Marie, 168.
Cingiuh, 169.
Cinn-ràthrath, 174.
càrean-drum, crête de la chaîne, 141.
ciùrach, pluie fine, 148.
clach-chirche, pierre bornale, 140.
Cladh Churadain, Churadair, 142.
claidhimh, épée, 169.
Claonaboth, hutte en pente, 156.
cluan, prairie, 153.
Cluanadh, 167.
Cluanaidh, 149, 153.
cnoc, coteau, 130, 153.
Cnoc Agaidh, 168.
Cnoc ar leacachan, colline de schiste, 143.
cobharta, secouru, 159.
cobhartach, secourable, 159.
Coire-ghealtaidh, vallon herbeux, 160.
coll, coudrier, 147, 164.
Collaidh, coudraie, 164.
Coltadh-lònaidh, 155.
comar, confluent, 164.
Conaid, 169.
Conaidh, 169.
Conaidhgais, 164.
Conbhal, 57.
corc, seigle, 164.
Corcaidh, lieu planté de seigle, 164.
crann, arbre, 148.
Crannach, A'Chrannaich, 148.
crasg, croisement, 164.
Crasgaidh, lieu du croisement, 164.
creag, rocher, 136.
Creag an duin, 157.
Creag Niataidh, 158.
Creag n-iolair, rocher d'aigle, 129.
Creag n-uaithbhaidh, 172.
Creichidh n-àird, 163-165.
creimneach, à surface raboteuse, balafré, 174.
criom, creim, grignoter, 174.
Cròchaidh, 158.
crò-clach, parc de pierre, 141.
croit, petit enclos, 168.
Croitin-eas, 168.
crom, courbe, 169.
Cromaidh, 169.
Cruachan beann, colline du pic ou des pics, 140, 141.
crúb, être assis, se blottir, 191.
crup, se ratatiner, se resserrer, 191.
crupag, ride, 191.
cuairt, cercle, 144.
Cùbhraidh, doux, 160.
Cuilidhgaran, 165.
cuirte, placé, 159.
cùl, dos, 145, 170.
Cùl-bhàrdaidh, 170.
Cùldar, porte ou passage de derrière, 156.
Cumaraidh, lieu du confluent, 164.
curraidh, épuisé, 159.

dà, deux, 144-148.
-da, -dha, adj., 157.
-daidh, -dhaidh, adj., 157.
dail, prairie basse, 145, 153, 168.
Dail bàididh, 160.
Dail-bhiògaid, prairie marécageuse, 136.
Dailead-phùr, 153.
Dailidh-phùir, 168.
Dail na sneachd, prairie basse de neige, (neigeuse), 147.
Dail-neamhaidh, 171.
Dailradaidh, 157.
Dàisgart, 144.
damh, cerf, 141.
dao, obstiné, 172.
daobhaidh, pervers, 172.
dealg, épine, 138, 171.
deamhan, diable, 157.
deamhnaidh, diabolique, 157.
Deilgnidh, 171.
Deireadhcamas, courbe finale, 155.
dobhar, eau, 132.
dobharchu, loutre, 132.
Doirbeag, 133.
Dòirnidh, 149.
Donnchadh n-, Duncan, 167.
dorus, porte, ouverture, 141, 156.
Draighnidh, 149.
drùdhadh, suintement, 152.

druim, dos, arête, 130, 133, 134.
Druim dà ghamhain, crête de deux génisses, 145, 146.
drùth, violent, 152.
Drùthadh, -aidh, -grùthadh, 152.
dubh, noir, 143, 144.
duine, homme, 157.
Duir-aisginn, « ostia transitus », 156.
dul, plateau, 171.
Dulsaidh, 171.
dùn, un fort, 136, 139, 165, 174.
Dunaidh, forteresse, 165, 167.
Dùn dà làimh, le fort de deux mains, 145.
Dùnrath, 174.
dur, passage, 172.
dùr, dur, 155.
Duras, 156.

eachdraidh, histoire, 160.
-eadar dhà-, entre deux, 144, 146.
eaglais, église, 141.
eang, pas, 172.
eangbhaidh, fougueux, 172.
eas, chute d'eau, ravin, 132, 153.
Éire, 162.
Eireachd, 170.
Eireachdaidh, 170.
èirigh, action de se lever, 161.
ètan, aodann, face, 166.
Etdani, le lieu (qui ressemble à une) face, 167.
Etdanin, 166.

faighdhidh, faoighe, faighde, mendicité, 160, 161.
fàilghe, anneau, objet rond, 136, 161.
Fàilghidh, 161.
Fàillidh, 136.
falaimh, vide, 169.
fanaid, moquerie, 173.
far, sur, 165.
faraidh, ouverture, 165.
Faraidhgeag, 165.
Fartair, 144.
Fartairchill, 143.
fasadh, arrêt, 171.
fastadh, action de lier, 173.
Fàthain-ghaoichtidh, 160.
feart, tombe, 136.
feur, herbe, 134.
fiann, camarine noire, 136.
filidh, poète, 169.
Finnidh, 169.
fionn, blanc, 149.
fionna, cheveu, 158.
Fionnaich, 149.
Fodhairtidh, 160.
foirfidh, foirfe, parfait, 159, 161.
foraisd, solide, 136.
Foss, résidence, 152.
fuarraidh, humide, 158.
furasda, facile, 157.

gadluinne, saumon après le frai, 193.
gàg, ouverture, passage, 165.
gainimh, sable, 169.
Gallda, étranger, 157.
gamhain, génisse, 145.
-gan, dim., 136.
Garadh, Garaidh, 152.
garan, fourré, hallier, 132, 165.
garbh, rude, An Garbhadh, 152.
Garbhghag, rude fente, 165.
Gar' ntulaich, 131-133.
Geallaidh, 169.
gearb, gale, 171.
Gearbadaidh, 171.
glac n-darach, défilé ou cavité de chêne, 133.
giuthas, sapin, A'giuthasaich, 148.
glaic, creux, 143.
Glaic an duin, 157.
Glaic ar dubhag, 143.
glaise, couleur grise, 173.
Gleann bàrdaidh, 170.
Gleann da ruail, 147.
Gleann Siarath, 173.
Glen gar, 152.
gobhar, chèvre ; cheval, 170.
Gobraidh, 170.
granda, laid, 157.
grod, pourri, 160.
guala, épaule, 134.
gun, sans, 125.

-idhe, adj., 156, 157.
Ìleadh, 151.
Inbhir-bòinnidh, 170.
Inbhir-laidrean, 142.
inghean, irinn, fille, 142.
innis, prairie, 135, 139.
Innis m-bobart, 135.

labhar, bruyant, 147, 148, 152.
Labhar, 152.
Labhrach, 147, 148.
lag, un creux, 137, 164.
Lagaidh, lieu du creux, 164.
langaid, entrave pour les chevaux ; -each, adj., 183.
langais, corde de chasse, câble de remorque, 184.
langaiseachadh, tirer un bateau le long de la grève par une corde de chasse, 184.
langal, langel, entrave, 183.
las, flamme, 156.
Lasantulaich, coteau en flammes, 156.
learg, versant d'une colline, 166.
Leargaidh, 166.
leath, demi, 145.
leathan, large, 172.
Leathandraidh, au large passage, 156, 172.
leath-ard, légère pente, 145.
Leath-gcoill, demi-bois, 140.
Leòid, 137.
lethallt, cours d'eau dont un seul bord est escarpé, 145.
Lethalltaidh, 172.
lian, prairie humide ; An lianaich, 148.
liath, gris, 149.
Liathach, 149.
Liathbinn, pic gris, 135.
Lo'aidh, 169.
loch lac, 133, 136, 137.
loch, noir, 137.
lòch, brillant, 172.
Lòchag, clair ruisseau, 163.
Lòchaidh, 161.
Lochainn, 162.
lochan, petit lac, 163.
Lòchdhaidh, Lochdhath, 169, 173.
Loch n-Doirb, 133.
Lòchsaidh, 163.
Loine, 169.
lom, nu, 137.
lòn, marais, 155.
Loogdae, Loegdae, Loch-dae, Lòchdha, la brillante, 161, 162.
lorg, lurg, trace, sentier, 137, 153.
Lorgadh n-dùr, sentier dur, solide, 155.
losgann, grenouille, 145.
luachar, jonc, 148.
Luachrach, 148.
luinne, saumon, 193.
luun, centre d'une poignée d'aviron ; poignée d'aviron ; rouleau, 179.
lunndan, lieu verdoyant, 137.

Mac Adam, 352.
madadh, renard ; chien, 138.
màg, morceau de terre labourable, 165.
Màgaidh-boireann, champ du rocher, 165.
magh, plaine, 137, 143, 168.
Magh n-lochaidh, 162.
Màilidh, 169.
Màiligan, 169.
Maithig, 170.
mala, sourcil, 173.
Malath, 173.
marbhta, mort, 159.
marbhtach, mortel, 159.
marc, cheval, 169.
Marcaidh, 169.
Mar-siarlaich, 143.
math, bon, 170.
Mathaisidh, 170.
meall, masse, colline, 137, 138, 153.
meann, chevreau, 165.
meud, étendue, district, 144.
Meudar-loch, 144, 162.
minicionn, peau de chevreau, 165.
Minidhgag, 165.
mìog, sourire, 174.
mìogradh, air souriant ; endroit joyeux, ensoleillé, 174.
Mìograth, 174.
mion, mean, petit ; simplement, 165.
Moin-altraidh, -altrain, 166-167.
Moir(e), Marie, 168.
Morar, Moran, 142.
Morile, 369.
Mormeall, grand coteau, 140.
muc, pourceau, 164, 171.
Mucaidh, endroit des pourceaux, 164.
mucaradh, des pourceaux, 71.
Muchal, Mukual, 57.
Muc-lach, 171.

Muc-rach, 171.
Muc-rachd, 171.
Muc-raidh, 171.
muilceann, gentiane amarelle, 165.
Muileann duinidh, doinidh, 157.
muirchol, coudrier marin ? 147.
Muredig, 150.

nàdurra, affectionné, 157.
na h-, de la, 148, 164.
-n-aidh, coll., 171.
'nam measg, parmi eux, 127.
na(n), des, 125, 146.
na'n, si, 125.
naoi, neuf, 133.
Neamhaidh, 170.
Neamhaitidh, 171.
Neamh'na cille, 171.
Neimhridh, 171.
Niataidh, 158.
nochdta, mettre à nu, 159.
Nochdtaidh, 159.

Obair-gheallaidh, 169.
Ochdair-chlò, 148.
Òrdaidh, 166.
ort, òrd, marteau, 166.
Orti, le lieu (comme un) marteau 166, 167.

par, enclos, 135, 171.
Parsaidh, 171.
Peitidh, 170.
pet, ferme, 131, 170.
Poll-lòchag, 163.
Poll n-àgaidh, 168.
Poll n-each, marais de cheval, 129.
Poll n-eun, marais d'oiseau, 140.
preas, fourré, 171.
Preas-mucaraidh, 171,
pronn, broyer ; A'phronnaich, 149.
pùr, pâture ? 153, 168.

rad, rod, scorie de fer, 157.
-radh, -r-adh, -r-aidh, -rath, coll. et abstraits, 171, 173, 174.
raoib, boucle, œillet, 193.
Raonaid, 185.
Ràt, Ràit, Ràtadh, fort, 153.
Ràtadh-mhòin, fortification, fort de mousse, 153.
Ràtadh-murchais, 153.
ràth, forteresse, résidence, 144, 174.
Ràth-fhart, 143, 144.
reòdhta, reòidhte, gelé, 159.
reòdhtaidh, (temps) de gelée, 159.
roid, myrte galé, 137, 138.
ros, pointe ; bois, 138.
Ros-neo'idh, 171.
ruadh, rouge, 135.
Ruaidri, 167.
ruigh, chalet, 145, 146, 170.
Ruigh-charcaraidh, 170.
Ruigh na bealaich, chalet des deux défilés, 146.
Ruigh-n-leòid, 137.

sabhal, grange, 139.
-saidh, 171.
saobhaidh, antre de bête sauvage, 139.
saor, charpentier, 148.
sciobadh luinge, équipage, 180.
sciobair, marin, 180.
seamrag, trèfle, 139.
sean, vieux, 140, 165 ; An seanach, 148.
seileach, saule, 139, 141.
seilcheag, limaçon, 139.
seunta, sianta, défendu contre l'enchantement, 159.
sgàl, hutte, abri, 170.
sgalag, serviteur, 131.
Sgànadhport, port de l'ouverture, 156.
sgiath, aile, épaule, bouclier, 139.
Sgòr na h-iolair, le rocher de l'aigle, 129.
sian, tempête, 138, 139.
siantaidh, homme hardi, héros, 159.
siar, occidental, 143.
siaradh, obliquité, 173.
sinead, ancienneté, 165.
Sinidhgag, vieux passage, 165.
sithean, tertre des fées, 138, 139.
slat, osier ; An t-shlataich, 148.
sneachd, neige, 147, 174 ; Iomair an t-sneachdaidh, frontière neigeuse, 153.
soc, museau ; An socach, 148.
Srath loch, vallée noire, 162.
Sròn-chathbhaidh, nez du monceau de neige, 172.
sùdh, action de joindre ensemble les bords du bateau, 194.

Sùil-bà, puits des vaches, 141, 142.
sùileag, source, 139.
suiridh(e), recherche en mariage, 161.

-ta, -te, participe passé, 159.
-taidh, -tidh 159, 160.
tar, à travers, 168.
Taranaich, 168
tarbh, taureau, 169.
Tarbhaidh, 169.
teangaidh, langue, 169.
tigh, -teach, maison, ville, 141, 160.
Tigh-an-uillt, la ville du ruisseau ; Tigh n-uillt, ville de ruisseau, 141.
tiobart, puits, 145.
togta, élevé, 159.
toisig, du chef, 150.
tom, petite colline, 130, 133, 139, 145.
Tom an daraich, An tom-daraich, le coteau du chêne ; Tom daraich, coteau du chêne ; Tom dharach, coteau des chênes, etc., 142.
Tom dà choill, coteau de deux bois, très boisé, 145.
Tom na chiùraich, colline pluvieuse ? 147, 148.
Tom na rainich, coteau de deux fougères, plein de fougères ? 146.
Tom n-dath, coteau de couleur, 133, 134.
Tom n-dùr, coteau dur, 134.
Torr buidheag 140.
Tuilbhinn, torrent blanc, 136, 137.
tulaich, petite colline, 131, 132.

uath, effroi, 172.
ubaidh, charme, sortilège, 161.
Urchaidh, Urchath, 166.

IV. Mannois.

langeid, entrave pour les moutons ; -agh, adj., 183.

V. Gallois.

(Voir pp. 44, 45, 65, 228, 230-239, 398, 417).

adian, postérité, descendance, 63.
Ammwn, 317.
amrys-on, dispute, 62.
angkywas galon, qui ne reste pas avec les ennemis (en paix), 59, 60.
anian, nature, 63.
anwas, Anguas, sans repos, sans trêve, 59, 60.
ap, fils de, 352.
ardd, élevé, 310.
Arthur, 384.

Bal-, 56.
barlen, giron, 69.
barwn, baron, 317.
berwi, bouillir, 51.
bit, nourriture, 55.
Bleheris, Bleddri, 230.
Blodeuwedd, Visage de fleur, 364.
buarth, enclos aux bœufs ; rendez-vous (des bardes), 66.

Cadoc, 269, 270.
can, il chante, 37.
caraf, j'aime, 37.
caras, il aima, 37, 43.
carassam, nous aimâmes, 37.
carwn, nous aimons, 37, 39.
Cathmael, 269.
ceint, je chantai, 36.
Celyddon, 78.
ceny, tu chantes, 37.
cereis, j'aimai, 36-38, 41.

cereis, tu aimas, 41.
cereist, tu aimas, 37, 39.
-ch, 2e p. pl., 38, 39.
cloch, cloche, 403.
Knychwr ab Nes, 365.
coch, rouge, 235.
Cocholyn, 365.
crochan, pot, 111.
crûg, tumulus, 111.
cynllug, première lumière, 73.
cywrys, en discorde, 62.
cywryssed, conflit, 62.

Deinioel, 316.
Demet, Dyved, 323.
Dewi, 316.
dilain, destruction, 67.
dile, destruction, 67.
dillwng, délier, 63.
din, forteresse, 369.
distrawch ? 67.
Dochou, Dochau, 329, 330.
drud, violent, 152.
duch, qu'il apporte, 37.
dwfr, eau, 369.
dy-, péjoratif, 61.
dyar, bruit (de voix, de chants); gazouillement d'oiseaux; tapage; bruyant, 60.
dyar, triste ; tristesse, 60, 61.

Edeinawc, l'ailé, 60.
eglwg, clair, 63, 71.
eillt, colon ; vilain ; serf, 64, 65.
ellwng, introduire, laisser aller ; lâcher, 63.
Enoc, 320.
eyt, il va, 37.

franc, Franc, 60.

Gildas, 265, 269.
go-, péjoratif, 65.
golaith, la mort, 65.
goleuver, lumière, 73.
gollwng, lâcher, 63.
gorddyar, grand bruit, fracas, 60, 61.
gorugaw, déchirer, 59.
gowr, homme de basse condition, 65.
grug, bruyère, 404.
Guedian, Wedianus, 322.
guoilaut, gwaelod, fond, 417.
Guotodin, Gododin, 78, 239.
gwaeledd, bassesse, 71.
gwaelod, fond, pl. -ion, lie, limon, dépôt, 70, 71.
gwares, qu'il secoure, 37.
gwarthaf, sommet, 144.
gwas, jeune homme, serviteur, 59, 60.
gwelyddyn, tombe : enterrement, enfouissement dans la terre, 70, 71.
Gwent, 323.
gwr, homme, guerrier, 59, 60.
gwreith, œuvre, 61, 62.
gwyr, il sait, 414.

heb, hebyr, dit-il, 413.
hwnn, celui-ci, 414.
hylwrch, facile au meurtre ? 72.

ial, espace découvert, 369.
iechuit, santé, 55.

lawethyr, entrave, 184.
len, (jusqu'à) la taille, 69.
lis, récusation, 69.
llachar, brillant, 67.
Llandocha, 329, 330.
llann, monastère, 310.
llath, latte, 103.
lleufer, lumière, 73.
Llew, Llaw Gyffes, 364.
llifo, limer, polir, 191.
llonedd, joyeux, gai; joie, tranquillité, 66, 67.
llonn, (chêne) puissant ; (ondée) impétueuse, 66, 67.
llonydd, plénitude, 66.
loc, lloc, log, monastère, lieu saint, 71, 310.
loc, barrage, enclos de bétail, 71.
llug, noir, sombre, 72.
llug y dydd, l'aube, 73.
llugfeddw, à moitié ivre, 72, 73.
llugoer, tiède, 72, 73.
llun, rein, 73.
llwg, livide ; clavelée, 71.
llwyd, gris, 73.
llwyr, clair, clairement ; nettement, parfaitement; entièrement, 68, 69.

llyg, llygoden, souris, 71, 417.
llysnafedd, pituite, morve, 70.
llyssu, récuser, repousser, 69, 70.
llyweithin, indifférent, faible, mou ? 67, 68.

ma, place, 369.
mab, fils, 237.
mabdall, aveugle de naissance, 65.
mabdyn, l'homme (représentant de l'humanité), 65.
mab eillt, vilain, serf, 65.
mabsant, saint patron, 65.
Moniu, Mynyw, 328.
mynachlog, monastère, 71, 310.

nant, ruisseau, 369.
Nudd, 384.
nwyf, vigueur, 412.

offeiriat, yff-, prêtre, 314.
offeren, messe, 314.

pal, bêche, 52.
parr, enclos, parcelle de terre, 135.
prynessit, il acheta, 37.

rhwyd, filet, 56, 62.
rhwygo, déchirer, 59.
rhyd, gué, 369.
Rhygyfarch, 274.
rhysedda, querelle, 62.
rhyswr, guerrier, 62.
ryse, querelle, 62.

saesnec, l'anglais, 229.
safn, bouche, 52.
Samson Vinsych, 319.
Samuil, Sawyl, 316.
Selim, Selyv, 316.
sydd, il est, 43.

tarwhaid, deuxième essaim, 86.
tervyn gywryssed, terme des conflits, 62.
toniar, bruit des flots, 60.
trylwyn, brillant, 61.
tyno, vallon encaissé ; tino, demeure, 57.

Umbraphel, 320.

ym, nous sommes, 38.

VI. Cornique.

Austole, 332.

bal, mine, 51, 52.
benen, femme, 56.
benenrid, gl. femina, 55.

dubhliath, rate, 73.
dyllo, délier, 63.

Golant, 332.
goles golas, fond, 71, 417.
gorryth, mâle, homme, 56.
gurruid, mâle, 56.

Hail, Heyl, 331.

Lanowe, 331.
lesderth, gl. febrifugia, 70.
lewilloit, rate, 73.
-loit, loys, los, gris, 73.

Mewen, 332.

pal, bêche, 52.

-rith, forme, 56.

zawn, grotte, caverne, 52.

VI. Breton armoricain.

(Voir pp. 82-86, 96, 97, 107, 305, 399, 403).

agnen, nature, 63.
ambroug, añbrug, reconduire, escorter, 84.

angellat (um-), nager en remuant les bras, 82.
añpez, ampéz, empois, 84.

anzaù, capable de, 82.
Argoed, groupe intérieur du haut Vannetais, 81.
arlu, gl. prohibuit, 232.
arluḃ, gl. pedicam, 232.
Arvor, groupe maritime du haut Vannetais, 80, 81.

bal-, bord abrupt d'une rivière, 56.
Balrit, Balret, 52-56.
barlen, giron, 69.
berwi, bouillir, 51.
bett, monde, 83.
Bossec, 399.
bouc'h, boh, bouc, 84, 85.
bouitt, nourriture, 83.
brihaou, brihow, tacheté, 82.
bruk, bruyère, 404.
bugale, bigoalé, enfants, 82.
bugat, bigoad, lessive, 82.

catalrid, gl. avelloso, 55.
catol, gl. avelloso, 55.
cloch, cloche, 403.

dall, aveugle, 83.
daraùein, frapper, 85.
Denouel, 316.
Dewi, 316.
dibiy, alerte, 85.
dilloenter, délier, 63.
divarch, émonder, 85.
dornad, poignée, 83.

Elé, Ellé, 81.
enezenneu, îles, 96.
-enn, impf. 1re p. sg., 44.

futukal, fureter, 85.

garbig, fragon, 85.
gell, brun, 170.
goelet, fond, 71.
guelé, lie, 71.
Guenruth, Genrut, Guerrout, Guenreth, 56.
gulé, délivre, 71.
Gulugan, 321.
Guorgomed, 321.
Gurgar, 322.
gwed, gwet, sang, 83.
gwelezenn, lie, limon, dépôt, 70.

halégatèk, à qui arrivera le premier, 85.
-hamal, haval, semblable, 321.

-ig, dim. de noms, 83.
-ik, dim. d'adj., 83.
ioh, iuh, tas, 85.

jecht, argot des tailleurs, 85.
Jegu, Jagu, 316.
jest, pitre, 85.

kaer, kèr, beau, 84.
kell, compartiment des pourceaux (dans une écurie), 83, 84.
kér, kèr, ville, village ; la maison, 84.
kernilis, la maison de l'église, 370.
Killerow, -raw, avant-train de charrue, 85.
kuhat, cachette, trouvaille, 85.

laz, latte, 103.
lestnaued, gl. nausiam, 70.
loc, endroit consacré, monastère, 71, 311.
Lac-samzun, 316.
louarn, renard, 417.
lunach, rein, 73.

mad, vad, le bien, 83.
maes, meaz, champ, 369.
malahtou, -toé, malohtoul, etc., jurons, 85.
mankaniour, entremetteur de mariages, 85.
mann e bet, rien du tout, 84.
mañn, mousse terrestre, 84.
march-bonāl, marh dimign, dimignow, entremetteur de mariages, 85.
marhue, marù, mort, 84.
mat, bon, bien, 83.
minòjen, sentier, 85.

ni(h)yer, trente-trois gerbes, 85.
nitra, nit(r)è, rien, 87.
niver, dizeau de 11 gerbes, 85.

offeren, messe, 314.

pal, bêche, 52.

parr, enclos, parcelle de terre, 135.
Penret, Perret, 56.
Penros, Perros, 86.
petra, pet(r)è, quoi, 87.

quarzr, quaezr, beau, 399.
queromp, nous aimons, 37.
queront, ils aiment, 37.

resez, conflit? 62.
ridek, courir, 83.
rinnten, fente, 86.
-rit, -ret, gué, 53, 56.
riyotal, gouailler, 85, 86.
roegaff, déchirer, 59.
roued, filet, 56.
rôz, roñs, colline couverte de bruyères et d'ajoncs, 86.
-ruit, -roued, barrage sur une rivière, 56.

Salamũn, Salaun, 316.
Samzun, 316.
sarpant, serpent, 400.
seh, étonnement, 86.
sehein, foudroyer; blasphémer, 86.
sill, côté; (de) champ; tranche, 86.
sko(é)gn, morceau épais, 86.
speurn, cloison, 86.
strabouillein, salir, troubler l'eau, 86.
stum, penchant, 86.
stumet, qui a du goût pour; occupé exclusivement de, 86.

tal, front, 83.
Tal- pont, 53.
taraüein, frotter le blé noir, 85.
taroued, terhoued, deuxième essaim d'abeilles, 86.
tarù-gah, targaz, matou, 86.
tazeu : en-, d'ici longtemps, 86.
tieg, kyek, père de famille, laboureur, 82.
tnou, vallon encaissé, 57.
tra, trè, chose, 82.
tred(er)ann, tiers, 86, 87.
trenk, treñynk, aigre, 82.
Tresfrauc, 399.
tuem, kyom, chaud, 82.

uhel, élevé, 370.

vañn, (ne pas faire) cas, 84, 87.
vré, généreux, large, loyal, 87.
Wenran, Guerran, 56.

Uuiuhamal, 321.
Uurhamal, 321.

581493
P
LaCelt Revue Celtique.
H v.39(1922)

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED